


VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei
Sub Numine
Viget

NEOPHILOLOGUS

VOL. VI

NEOPHILOLOGUS

VOL. VI

NEOPHILOLOGUS

A QUARTERLY DEDICATED TO THE STUDY OF MODERN LANGUAGES AND OF CLASSICAL LANGUAGES IN THEIR RELATION TO THE PRESENT



Editors Prof. J. J. A. A. FRANTZEN, Prof. J. J. SALVERDA DE GRAVE, Prof. D. C. HESSELING, Prof. J. H. SCHOLTE, Prof. JOS. SCHRIJNEN, Prof. K. SNEYDERS DE VOGEL, Prof. A. E. H. SWAEN

Hon. Secretary K. R. GALLAS

VOL. VI

GRONINGEN—THE HAGUE
J. B. WOLTERS

G. E. STECHERT & Co.
NEW YORK
1921

Printed by J. B. Wolters

CONTENTS.

REVIEWS.

AUTHORS' ANNOUNCEMENTS.

PERIODICALS.

A PROPOS DE *GALIMATIAS*.

Généralement on admet dans *galimatias*, qui est pourtant un mot littéraire, la présence du préfixe essentiellement populaire [1] *ca-*, sous la forme *gali-;* est-ce, parce que toute autre explication suffisante fait défaut? Ce qui est certain, c'est que je ne saurais me rallier aux étymologies, proposées par Darmesteter, Widman, Clédat, Eitrem, Salverda de Grave e. a. et que le manque de place m'interdit de discuter ici. Je voudrais simplement proposer l'explication suivante.

Du Cange [2] nous signale les termes latins: ***ballimathia***, ***ballemacia***, ***balismatia;*** citant ensuite le IIIe Concile de Tolède (titre du canon 23), il rejette la forme ***balimanthia*** pour préférer celle de ***ballismatia*** „ex graeco *βαλλισμάτιον*". Ce terme grec se trouve également signalé dans Littré, mais le mot ne se rencontre dans aucun texte que je sache. Le Glossaire grec de Du Cange, ni même le *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods* de Sophocle [3]) ne le mentionnent. Mais j'ai trouvé dans un vieux *Corpus* les *Excerpta Pythoeana ex veteribus Glossis* [4] où je lis: *vallemachia* – inhonestae cantationes & carmina jocaque turpia *βαλλισμάτια*. C'est là probablement le pluriel du terme signalé par Du Cange, mais à quoi avons-nous affaire, à un mot grec, qui a existé ou à une simple reconstruction étymologique?

Quant à la signification du mot grec, qui aurait été la base des différents termes latins qui en sont provenus et qui se présentent sous une douzaine de formes plus ou moins éloignées de la forme grecque, elle doit avoir été logiquement celle qui se retrouve dans tous les termes latins ou du moins dans la plupart d'entre eux. Or, d'après plusieurs Glossaires et Dictionnaires ***ballismatia***, soit sous cette forme, soit sous une autre signifie: „chansons de danse, propos scandaleux pour rire" ou quelque chose d'analogue [5]. Tantôt on rapproche le verbe latin ***ballare*** [6], tantôt on parle d'une façon plus ou moins confuse de ***saltatio*** et l'on cite Isidore de Séville d'une façon plus ou moins exacte ou ledit Canon du Concile de Tolède de 589, mais tout cela ne nous renseignant que de façon bien incomplète, il m'a semblé utile de recourir aux textes mêmes.

---

1) cfr. J. J. Salverda de Grave, ***Album Kern***, 1903, pp. 123 sq.

2) *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*.

3) Leipzig, New-York, 1888.

4) Lugduni, apud J. A. Huguetan et Marc. A. Ravaud, MDCLVIII.

5) Il est vrai que l'on trouve assez souvent d'autres significations, comme par ex. celle de „baguette de musique", et surtout celle de „cymbale", mais ces interprétations-la doivent être erronées. Cfr.: Hatzf. et Darm., *Dre Génl. de la langue française;* au mot *canaries:* Dansez les branles du ***galimatias,*** des canaries, dans *Gay: Gloss. Arch.*

6) Pour l'origine du verbe ***ballare*** cfr. Diez., *Gramatik* et *Etym. Wörterb.;* Walde, *Lateinisch-Etym. Wb.*, 2te aufl. Heidelberg, 1910 rapproche le verbe *ballare* du vieil indien *balbalīti* et donne comme origine directe *βαλλίζω* dont nous parlerons plus loin.

D'après Mansi [1]), le titre du 23e chapitre du IIIe Concile de Tolède dit ceci: „Quod *vallemanthiae* & turpes cantici prohibendi sunt a sanctorum solemnitatibus." D'après le *Codex Vallicellanus* il faut lire: „ut in sanctorum natalitiis *ballimatiae* prohibeantur". Suivant le texte du canon, il s'agit d'expulser d'Espagne des danses et des chansons obscènes. Dans un cas, les danses seules, dans l'autre, les danses et les chansons ensemble se trouvent indiquées par les termes *vallemanthiae* et *ballimathiae*.

Dans les Etymologies d'Isidore de Séville, nous lisons, selon l'édition d'Otto [2]) au troisième livre des *Origines*, Chap. XXI, 11, ce qui suit: „cymbala et acitabula quaedam sunt quae percussa invicem se tangunt et faciunt sonum. Dicta autem cymbala quia cum *ballematica* simul percutiuntur. Graeci enim dicunt cymbala *ballematica*". Otto, tout en renvoyant à d'autres *Codices*, suit probablement le *Codex Guelpherbytanus* du XIVe siècle; je crois que le *Codex Toletanus* [3]) donne une meilleure leçon, en supprimant d'abord *et* entre *cimbala* et *acitabula* et en lisant ensuite *ballematia* au lieu de *ballematica*. Nons n'avons pas le loisir de suivre ici toutes les interprétations, données au texte d'Isidore, mais nous croyons que *„cum ballematia simul"* doit signifier: „en même temps que l'on danse"; de là les nombreuses gloses du mot „*ballematia* = saltatio, saltationis genus", danse, pas de danse etc.

Que les différents termes latins aient une signification, soit de „danse", soit de „propos de danse" etc. ce n'est pas pour nous surprendre, si nous voyons comme quoi le terme grec, cité ci-dessus, se trouve probablement dans un rapport bien étroit avec le verbe grec *βαλλίζειν = Βάλλειν χεῖρας*, qui a eu le sens de danser car: *βάλλειν χεῖρας* = manus jactare, quod saltantes faciunt [4]), soit la signification du verbe français „baller" = danser, spécialement en décrivant certaines figures, en prenant certaines poses [5]). A côté du verbe *βαλλίζειν* nous avons en grec le substantif *βαλλισμός*, qui signifie „danse", spécialement „danses aux jours de fêtes". Il n'y aurait donc rien de surprenant, si le mot *βαλλισμάτιον* avait existé avec le sens de „danse" et plus tard avec le sens de „chansons ou propos de danses" etc. Le mot aurait été traité par les latinistes et l'Eglise comme un indéclinable, ce qui semble en effet le cas dans le texte d'Isidore, et aurait subi ensuite toutes les défigurations auxquelles nous assistons dans les textes et les Gloses. Il est encore possible que la forme *βαλλισμάτιον* n'ait été qu'une fausse reconstruction et qu'il eût mieux valu admettre **βαλλισματίας*. Quoi qu'il en soit pour les formes latines, il me semble préferable pour notre mot français d'admettre *βαλλισματίας* comme base. Le mot ne se trouve pas plus que *βαλλισμάτιον*, il est vrai, mais il peut très bien avoir existé, ou du moins la reconstruction du mot sous cette forme, à un moment donné, par un auteur roman, me semble tout-à-fait admissible.

---

1) Joann. Dom. Mansi, *Sacrorum Conc. nova et ampl. Collectio*, T. IX, ab anno DXXXIV usque ad annum DXC incl. Florentinae, 1763, p. 991; cfr. également la grande édition d'Harduin, *Sacrosancta Conc.* Venetiis, 1729.

2) Fr. Vil. Otto, *Isidori Hisp. Ep. Etym. Libri XX*, dans le *Corpus Gramm. lat. veterum* de Fr. Lindemannus, t. III, p. 120, Lipsiae, Teubner, 1833.

3) d'après le facsimilé de la majestueuse édition: *Codices Graeci et Latini photographice depicti*, duce Scatone de Vries, t. XIII, fol. 28, verso, Lugduni Batavorum, 1909.

4) cfr.: *Lexicon Antiquitatum Romanarum*, Auctore Sam. Pitisco, Leovardiae, Fr. Halma, 1713.

5) cfr.: Hatzf. & Darm., *Dictre. Génl. de la Langue Franç.*

Ce qui est certain, c'est qu'un mot grec, comme *βαλλισμάτια* avec l'accentuation proparoxytonne, soit originaire, soit provenue de l'ancienne accentuation paroxytonne, et passé avec la même accentuation dans le latin de l'église, ni peut plus devenir oxyton en français, par la voie populaire, sans affaiblissement de la syllabe finale. Puisqu'il faut donc recourir à une formation savante de notre mot français, je trouve que, sur les deux termes grecs, peut-être tous les deux hypothétiques, il vaut mieux choisir celui qui, sauf les termes latins, explique le mieux notre terme français. Le mot français est du singulier et a un *s* final, ce qui plaide en faveur de notre hypothèse. Et le mot grec *βαλλισματίας*, même s'il n'a pas existé sous cette forme-là, peut avoir été forgé sur le modèle d'autres mots, comme par ex. *πάλλω, παλμός* à côté de *παλματίας; βαδίζω, βαδισμός* à côté de *βαδισματίας*.

Non seulement la conservation de la syllabe finale, mais aussi celle de la syllabe *li-* avec la voyelle protonique *i*, la persistance de l'*a* libre tonique comme *a* [1]) prouvent absolument que nous avons affaire à un mot savant; comme on a négligé toutes les formes intermédiaires latines, qui étaient trop défigurées elles-mêmes, du moins pour la plupart, je suppose que c'est au XIV-e siécle que l'on est remonté à la forme grecque originaire, soit réellement originaire, soit supposée originaire *βαλλισματίας;* c'est à cette époque-là qu'on introduisait en français des mots grecs, comme *acrocordon*, *amphémérinos*, etc. [2]) sous leur forme grecque assez pure, et comme des oxytons, tout comme d'autres emprunts étrangers et latins par ex. *tunnel*, *hinterland*, *Te Deum*, *aléa*, *aquarium*, *angelus*, *processus* etc. [3]).

L'absence de s devant m dans le mot français présente une assez grave difficulté. Toutefois, bien qu'on ait négligé les formes intermédiaires latines, il ne semble pas impossible que les nombreuses défigurations où cet *s* avait disparu devant *m* aient eu leur influence sur la disparition du même *s* dans le terme français, d'autant plus que, dans le français du XI-e siècle *s* ne sonnait déjà plus que devant les explosives sourdes. Il est vrai que *s* n'a été supprimé graphiquement devant consonne qu'au milieu du XVIII-e siècle, mais le fait que des mots, comme *blasme*, *pasme* assonent dans le *Roland* en *â* nous prouve que la chute de *s* devant *m* dans la prononciation est spécialement fort ancienne, ce qui doit avoir eu son influence sur les graphies [4]).

La simplification de *l* double et la suppression de *s* final dans la prononciation n'offrent, il me semble, aucun obstacle sérieux, mais le changement de *b* initial en *g* peut sembler embarrassant pour notre étymologie. On sait qu'il y a eu, à l'époque impériale, certaines hésitations entre *b* et *v* au début d'un mot, mais d'abord nous avons affaire ici à un emprunt savant, qui date probablement du XIV-e siècle, et ensuite, comme M. Salverda de Grave

---

1) cfr.: *galimatié*, dialectal.

2) A. Darmesteter, *De la Création actuelle de Mots nouveaux*, Paris, 1877, Vieweg, p. 231, note.

3) Des formes latines comme balimanthiae, vallimanthiae plaident elles aussi en faveur de *βαλλισματίας*, accentué sur *ι*.

4) cfr.: Meyer Lübke, *Grammaire des Langues romanes*, trad. franç. t. I. p. 476; je remarque que le mot anglais *blame*, emprunté au français, s'écrit sans *s* devant *m*, tandis que le mot *isle* par ex. a conservé *s* graphiquement et que la chute de *s* devant *m* s'était également produite en grec et en latin, longtemps avant le français.

me l'a fait remarquer, si *g* de *galimatias* venait de *v*, provenu à son tour de *b* ou de *β*, on aurait le droit de s'étonner 1⁰ que jamais on ne trouve *gu*-et 2⁰ que, d'autre part, dans les dialectes qui conservent le *v* (*w*) on ne trouve jamais *valimatias*. En outre seuls quelques rares mots latins comme *vadum*, *vastare*, *vespa*, changent le *v* initial en *g*; encore explique-t-on ce changement par la contamination avec les synonymes germaniques d'une structure presque pareille. Le fait est que, presque exclusivement, le *w* initial germanique change en *gu*- en français. Le passage de *ballismatias* à *galimatias* ne s'expliquerait donc pas par la phonétique. L'altération de *Vasconia* en Gascogne à côté de *Vasco*, qui devient Basque ne pourrait pas servir d'appui suffisant. On peut peut-être alléguer les formes *guérêt* et *gaîne* de *veractum* et de *vagina*, comme *gastine* de *vastum* = *terra inculta* et *goupil* de *vulpiculum* = *vulpes*, mais il y a toujours eu influence germanique ou l'explication du *g* reste à trouver.

Ainsi que M. Gustave Cohen m'en a suggéré l'idée, je crois qu'une contamination du mot *balismatias* avec le verbe *galer* est très possible [1]).

La signification de ce verbe français, qui est, d'après Godefroy: „s'amuser, se réjouir, danser" se prête à merveille à une contamination que le mot *ballimatias* aurait subie [2]).

Le mot *βαλλισματίας*, passé en latin sous toutes sortes de formes, plus ou moins défigurées, ayant eu le sens de „danses" et de „danses et chansons de danses ou chansons malhonnêtes", le passage au sens de „propos malhonnêtes, propos pour rire, discours incohérent" etc. n'a rien de surprenant au point de vue sémantique.

Les nombreuses citations latines que nous avons à notre disposition nous prouvent qu'il s'agit d'un mot latin très connu, et connu à travers plusieurs siècles; aussi avons-nous affaire, pour ce qui est indiqué ou nommé par les différents termes latins, à une de ces vieilles habitudes, probablement payennes d'origine, plus ou moins christianisées peut-être, et qui, en général, n'ont pas manqué de rester ou de redevenir des abus. Parmi les Conciles et les Pères d'Eglise qui ont élevé la voix contre les danses et les vilaines chansons, aux fêtes des Saints et aux grandes fêtes comme celles de Pâques par ex., nous ne citerons que les Conciles de Laodicée, d'Auxerre, de Mayence, de Rome, de Cognac, et de Bayeux, les évêques saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome et le Pape Léon IV. Quand nous lisons dans M. Chambers [3]):

---

1) Je remarque que le verbe *gallare* a également existé en latin; je trouve dans Varro: Cum illo vento video Gallorum frequentiam in templo qui, dum (essena hora, nam ad latera (at latam) imponeret aedilis signosiae, „et Deam *gallantes* vario retinebant studio" et un peu plus loin: „Nam quae venustas hic adest gallantibus (cfr. M. *Terrentii Varronis opera omnia quae extant* cum notis Josephi Scaligeri etc. Amstelodami, 1623, Fragm. St. Men. Eum., p. 400 Pour *venustas* au lieu de *vetustas*, comme nous lisons dans Nonius Marcellus (éd. Gerlach et Roth, Bâle, 1862), cfr. *Nonii Marcelli Nova Editio*, Parisiis, 1614). Voyez en outre Du Cange, qui rappoche *gallare* du grec *χαίρειν* et qui cite: „ad domum portavit causa quiescendi, *galandi* vel dormiendi" (texte de 1351).

2) Godefroy cite e.a. les exemples suivants: „Il y aura beu et gallé" (*Patelin*, sc. II, p. 40, Jacob) et „Vray Dieu, comment il feut beu et guallé", (*Rab.* I, IV, ch. 64, éd. 1532). Il n'est peut-être pas sans intérêt de noter la forme *guallé* avec *gu-;* je remarque aussi que les mots anglo-saxons, comme gallic, galnes, galmod etc. ont tous une signification de luxure; cfr. *An Anglo-Saxon Dictionary* de J. Bosworth, Oxford, 1898.

3) E. K. Chambers: *The Mediaeval Stage*, Oxford, 1903, p. 160 et passim.

The dance had been of the beginning a subject of contention between Christianity and the Roman World", nous comprenons facilement les récriminations de l'Eglise, qui, pendant dix siècles au moins, se sont fait entendre contre les danses et chansons scandaleuses, venues de la Grèce antique, introduites dans les pays romans et ayant constitué jusqu'au XIV[e] siécle au moins, une habitude dont le nom *ballematia* nous rappelle l'origine[1]).

Il serait inutile de nier que la danse et les chansons ne soient en quelque sorte inhérentes au caractère de tous les peuples, mais pour l'habitude speciale de danser aux jours de fêtes religieuses, il convient cependant de remarquer qu'elle doit être venue de la Grèce[2]). En rappelant les différentes significations des verbes grecs que nous avons cités, il ne semble pas sans intérêt de constater qu'au moyen-âge les jeux de balles étaient accompagnés de danses et de chansons, comme chez les anciens Grecs. Nous savons que les éléments les plus simples de l'art, la danse et les mimes sont les mêmes à Rome et en Grèce; que les *ludi maximi romani* de Rome doivent, sinon leur origine, du moins leur développement et leur arrangement à l'influence grecque et que cette influence, sur les pays italiques, n'a été précisément nulle part plus forte que dans la musique et dans les habitudes populaires.

Nous concluons. Il y avait pendant une dizaine de siècles au moyen-âge une habitude que le latin de l'Eglise nommait *ballimatia*; cette habitude était venue de la Grèce antique; nous avons en grec des mots et des formations qui nous autorisent à admettre une forme comme *βαλλισματίας;* cette forme explique de façon satisfaisante notre mot français *galimatias*- qui, pour être expliqué, n'a donc besoin ni d'un préfixe dont la présence dans le mot n'a jamais été prouvé ni de tant d'autres hypothèses sans base sérieuse.

Amsterdam. B. H. J. WEERENBECK.

LA LITTÉRATURE FÉMININE ET LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE „CHARMANT ET MAUDIT"[3]).

Le XVIII[e] siècle. On peut en dire beaucoup de mal, – on ne s'en est pas fait faute, – on peut en dire également beaucoup de bien. C'est l'histoire de nombre de choses et de gens. Michelet, il y a trois quarts de siècle, commença l'un de ses cours par ces mots: „Le grand siècle, Messieurs ...", et il ajouta: „je parle du XVIII[e]". C'est qu'en effet lorsque Michelet lança ce pavé dans la mare aux grenouilles, le grand siècle, c'était le XVII[e]. Michelet ne voulait pas dire que le XVII[e] siècle n'est pas grand, mais que

1) A première vue on pourrait s'étonner que le terme *βαλλισματίας* ne se trouve pas parmi les 189 noms de danses que nous fournit Joannes Meursius dans son livre: *Orchestra sive de Saltationibus Veterum liber singularis*, Lugd. Bat., Basson 1618, mais il s'agit là de noms spéciaux que l'on donnait aux danses nombreuses de la vieille Grèce, tandis que *βαλλισματίας* ne doit avoir été qu'un nom commun.

2) cfr. Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6-te Aufl. Berlin, I, pp. 28, 220, 225 sq. et passim; pour les jeux de balles au moyen-age cfr. spécialement Wackernagel, cité par Diez dans sa *Grammatik: Altfranz. Lieder*, p. 236.

3) Ces pages sont une introduction aux *Figures du Dix-Huitième siècle*, dont le premier volume: *Les Sages*, a paru, dans la collection *Fransche Kunst* que dirige M. P. Valkhoff.

le XVIIIe, ce pelé, ce galeux, n'était pas si petit ni si noir qu'on croyait ou qu'on semblait croire.

Naturellement, après cette réaction, une contre-réaction était inévitable. – Ah! le petit jeu de la bascule. – Il devait bien se trouver quelqu'un qui essayerait de rattacher l'ancien grelot. Ce quelqu'un là, ce fut Faguet avec son Dix-Huitième siècle, dont la préface fit du bruit dans le Landerneau littéraire de 1890.

Ah! ça, qui trompe-t-on ici? Mais, personne, et si le XVIIIe siècle peut être exalté ou rabaissé par des esprits également amoureux de vérité, c'est apparemment qu'il a ses grandeurs et ses misères. C'est du reste un privilège qu'il partage avec tous les siècles. Mais ses misères et ses grandeurs sont bien siennes et ce n'est pas avec indifférence que l'on peut étudier ce siècle „charmant et maudit".

Sous quel point de vue l'envisager? Sainte-Beuve, cherchant un centre lui permettant d'embrasser le XVIIe siècle dans le plus grand nombre de ses manifestations, choisit Port-Royal. Cela n'a pas laissé de surprendre. Quoi, c'est de ce désert, de cette vallée perdue à quelques lieues de Paris que la perspective serait la plus propice pour comprendre le XVIIe siècle? On a lu les sept volumes de Sainte-Beuve et l'on a été convaincu: la religion est bien l'angle sous lequel il faut voir le XVIIe siècle. Or, Port-Royal se prolonge tout naturellement au XVIIIe siècle; Arnauld mort, le père Quesnel tient ferme le drapeau du jansénisme, la bulle Unigenitus condamnera en 1713 cent une propositions tirées de ses *Réflexions morales sur le Nouveau Testament,* comme au XVIIe siècle on avait condamné Arnauld, et cette bulle sera l'occasion des querelles épiques entre roi, parlement, jésuites et jansénistes, qui remplissent tout le XVIIIe siècle. Arnauld exilé vivra des jours heureux à Utrecht, et le Père Quesnel, chassé de France, emprisonné à Bruxelles, ne trouvera de repos qu'à Amsterdam. C'étaient là, pour moi, accueilli par la Hollande, des motifs pour me placer au même point de vue que Sainte-Beuve. Et pourtant non: les querelles religieuses passent malgré tout au second rang au XVIIIe siècle. En France en particulier le sévère Jansénisme des Pascal et des Arnauld s'abîme dans le ridicule des convulsionnaires du cimetière de St. Médard, tandis que les Jésuites se rendent odieux par les *billets de confession.*

La preuve que ces querelles entre jansénistes et jésuites fatiguaient, je la trouve dans cette courte épigramme:

Dans ces troubles affreux qui désolent la France
Les uns sont pour la foi, d'autres pour l'espérance.
La charité périt et personne n'y pense.

Cette épigramme du milieu du XVIIIe siècle est elle-même une réplique de celle contre Fénelon et Bossuet, dans l'affaire du Quiétisme, quelque cinquante ans auparavant:

Dans ces fameux combats où deux prélats de France,
Semblent chercher la vérité,
L'un dit qu'on détruit l'espérance,
L'autre que c'est la charité.
C'est la foi qui périt et personne n'y pense.

Le dernier vers est le même si ce n'est qu'au XVII[e] siècle c'est la foi qui périssait. Et la charité au XVIII[e]. Cela fait deux vertus théologales, sur trois. On ne laissait à démolir, par le XIX[e] siècle, que l'espérance. Les enfants de René en feront leur affaire. Si bien que ce pauvre XX[e] siècle me paraît assez deshérité. Il n'a plus qu'un parti à prendre, héroïque: rebâtir sur nouveaux plans. Plaisanterie à part, je crois que la vérité est moins désolée. Les courants d'une époque – les deux épigrammes le prouvent – ont leur source dans les époques antérieures. Et ils ne s'enflent pas de l'apport de mille ruisseaux pour ensuite aller se perdre dans les sables. Aucun mode de sensibilité ou d'intelligence n'est jamais absolument en jachère. On peut tout au plus parler de majorités. Et les majorités se déplacent. Au XVIII[e] siècle, ce sont les dogmes que l'on frondait:

C'est la foi qui périt et personne n'y pense.

Oh! que si. Nos amis les philosophes et les encyclopédistes regardaient se battre jansénistes et jésuites et marquaient les coups. Ils me font penser à ce saint homme de chat, à Raminagrobis, qui

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Met les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

L'un des plaideurs, la belette (j'entends: les jésuites), sera croqué en 1764; l'autre, le petit lapin (le Parlement janséniste), sera exilé quelques années plus tard.

Les querelles religieuses furent un incident qui dura trois quarts de siècle, mais un incident. Si donc l'Eglise n'est pas la hauteur d'où l'on découvre le mieux tout le siècle, sera-ce le théâtre? le cabinet des ministres? Versailles? la Cour? ou Paris? ou faut-il simplement se promener dans les rues? Cela donnerait lieu à autant d'études intéressantes, mais particulières. On les a faites, du reste, ces études, et bien faites, et en grand nombre, et l'on continuera d'en faire. Le XVIII[e] siècle est labouré dans toutes les directions. Mais il y a un endroit où viennent converger l'Eglise, et le théâtre, et la Cour, et la Ville: ce sont les salons. Je veux dire que dans les salons du XVIII[e] siècle, les questions religieuses, ou littéraires, ou artistiques, les problèmes de politique ou de science, seront posés, discutés, retournés de cent façons. Un jour on partira en guerre pour la musique italienne ou pour la française, comme plus tard pour les opéras de Piccini ou ceux de Gluck. Entre temps les femmes liront avec un entrain sans pareil un *Dialogue sur la liberté des grains*, c'est-à-dire une sèche question d'économie politique, mais exposée avec une verve endiablée par l'abbé Galiani, ce Napolitain qui avait plus d'esprit que Voltaire. Vers le milieu du siècle la chimie deviendra une science à la mode, et le magnétisme animal et le baquet de Mesmer feront tourner les têtes aux approches de la Révolution.

Le salon au XVIII[e] siècle, c'est le bureau de rédaction d'un grand quotidien. Chaque rubrique a son reporter; il arrive, après 1750 surtout, qu'on y parle tous à la fois, mais on s'y entend toujours. Le rôle des salons est beaucoup plus important au XVIII[e] siècle, qu'au XVII[e], et l'on sait tout le parti que déjà Cousin, amoureux de ses modèles, sut tirer des

salons du XVIIe siècle pour la peinture de la société aristocratique. Au XIXe siècle les salons ne se fermeront pas, pas plus qu'au XXe, mais ils ne seront plus la suprême distraction; la vapeur qui rend les voyages aisés, l'automobilisme, bientôt l'avion leur feront une solide concurrence et leur enlèveront leur caractère d'institution quasi-nationale. Pour le XVIIe siècle, la chose est simple; il n'y a guère de salons et ce ne sont pas les conversations qui nous donnent le reflet des opinions, mais les livres. Il n'y a du reste pas d'opinion publique au XVIe siècle, et non plus au XVIe; le mot et la chose sont du XVIIIe siècle, le siécle où l'on cause et qui est bien décidément le siècle d'or des salons, tant par leur nombre que par la variété de leurs physionomies.

* * *

Une visite à chacun d'eux, serait-ce une simple visite de politesse, nous prendrait beaucoup de temps. J'ai choisi neuf salons qui s'échelonnent de 1700 à 1789 et forment une chaîne ininterrompue. Trois d'entre eux se succèdent même avec une régularité dynastique. Lorsque Mme de Lambert, dont le salon restera ouvert un quart de siècle, mourra, en 1733, Fontenelle dira bonnement: „Nous irons donc chez Mme de Tencin"; et quand à son tour, en 1749, cette maîtresse de maison faussera compagnie à ses hôtes, Mme Geoffrin se trouvera là pour recueillir la succession. Elle l'exploitera en mère diligente de 1749 à 1777. C'est auprès d'elle que Mme Necker, provinciale et étrangère un peu dépaysée dans cet inquiétant Paris, prendra des leçons. Or le salon de cette fidèle disciple et amie de Mme Geoffrin nous mène jusqu'à la Révolution.

Ce Fontenelle, qui vivra cent ans, forme le lien de ces salons pendant la première moitié du siècle. Il naît en 1647 et pourra être un des premiers et fidèles habitués de la duchesse du Maine qui tiendra sa cour brillante à Sceaux pendant un demi-siècle exactement, de 1700 à 1750. Ce sont là les salons que l'on a appelés des Bureaux d'Esprit parce que, sans rien qui sentît le bas-bleuisme, l'on y cultivait surtout les Belles-Lettres. Ce sont des salons littéraires. Vers le milieu du siècle, voici ce que signale un observateur perspicace, Duclos, historiographe de France, dans ses *Considérations sur les Mœurs de ce Siècle.* „Je ne sais si j'ai trop bonne opinion de mon siècle; mais il me semble qu'il y a une certaine fermentation de raison universelle qui tend à se développer, qu'on laissera peut être se dissiper, et dont on pourrait assurer, diriger et hâter les progrès par une éducation bien entendue."

C'est bien cela. L'éducation sera-t-elle tout à fait bien entendue? Hum! Mais pour la fermentation de raison, il n'y a nul doute. Toutes les questions vont, pendant près d'un demi-siècle, être remises en question par une armée de raisonneurs. Les Belles-Lettres, sans être négligées, ne resteront plus au premier rang. Le prospectus de *l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et métiers*, est lancé par Diderot en 1750. Le premier volume paraît en 1751, et à travers vents et marées, il sera suivi de vingt-sept autres jusqu'en 1772.

L'épithète de littéraire ne convient plus aux salons. On les appelle philosophiques. Ce n'est qu'un classement, et qui vaut ce que valent les classements:

un aide-mémoire, une façon de débrouiller ce qui est hétérogène, mais somme toute, ces deux dénominations: salons littéraires pendant la première moitié du XVIIIe siècle, salons philosophiques pendant sa seconde moitié, correspondent assez à la réalité. Le salon de Mme du Deffand, l'aveugle la plus clairvoyante et la plus ennemie de tout pédantisme, pourrait former en quelque sorte la synthèse de ces deux groupes. Elle aussi régnera pendant cinquante ans, mais qui se répartissent à peu près également sur les deux moitiés si différentes du XVIIIe siècle (1730 – 1780). Après elle nous entrons tout à fait dans l'ère combative et de curiosité passionnée. C'est d'abord le salon du baron d'Holbach (1749 – 1789), le „maître d'hôtel de l'Encyclopédie", et chez qui Diderot, Pan, le volcan fait homme, prendra souvent pension. Puis les salons d'Helvétius, le fils du „médecin hollandais" (1751 – 1771), dont le livre *De l'Esprit* soulèvera de telles tempêtes, et de Mademoiselle de l'Espinasse (1762 – 1776), l'amie et la commensale de d'Alembert, cette „muse de l'Encyclopédie", comme la baptisera sa tante et sa rivale, cette bonne pièce de Mme du Deffand. Reste le salon de Mme Necker (1764 – 1789), amie des „mécréants" et chrétienne, et cela seul suffirait à donner à son salon une physionomie particulière dans ce siècle inquiet, tourmenté, chercheur et désespéré.

* * *

Je disais que la bibliographie des études particulières sur le XVIIIe siècle était imposante. Les salons auraient-ils été laissés de côté? Loin de là. Ils occupent la place privilégiée qui leur est due et je supplie qu'on ne voie pas en moi un découvreur de Méditerrannées.

Mais ces parfaites maîtresses de maison, qui savent écouter et qui sont d'aimables causeuses, parlaient avec non moins d'esprit la plume à la main. Quelques-unes d'entre elles, ou de leurs amies, ont laissé des Mémoires, des Réflexions, des Maximes, des Romans, et presque toutes des centaines de lettres qui forment bien la peinture à la fois la plus vive et la plus éloquente, la plus papillonnante, la plus papillotante et la plus précise, la plus évocatrice et la plus réaliste, des mœurs, des goûts et des modes; la plus nette et la plus subtile des caractères, qu'elles analysent dextrement, en femmes qui ont étudié la psychologie dans les livres du XVIIe siècle. Et c'est cela, Mémoires, Réflexions, Lettres, qui constitue spécifiquement notre étude. La politique même ne les effraye pas. Elles notent avec profondeur la désorganisation lente de la machine administrative et le manque d'unité, de cohésion et de direction ferme dans les Conseils du Roi et de ses Ministres. Ce n'est pas Voltaire seul, mais bien plus tôt que lui, c'est Madame de Tencin qui en termes saisissants a prédit le terrible bouleversement de cette société légère, ardente, et perspicace. Mais pour ce que sert cette dernière qualité! – Il y a un temps pour prophétiser, et il y a un temps pour l'accomplissement des prophéties. – Cent ans plus tard, un Allemand cette fois, prophétisera un cataclysme, déchaîné par le dieu au marteau démolisseur de cathédrales, auprès duquel la Révolution française n'aura été, dit-il, qu'une idylle à l'eau de rose. – Il y a un temps pour s'armer, et il y a un temps pour se massacrer. –

Ohé! mes petits louveteaux, à quand l'amour?
Et allez donc! c'est pas ton frère
Et puis quand même! Tue, égorge, à tort
Et à travers Eventre, brûle, enterre,
Pille el viole: le bon vieux Thor
Reconnaîtra les siens (*ses torts?*)
Et lon lan la, et lon lan laire.

Ces écrits, mémoires, romans, lettres, ont été publiés; mais à d'assez longs intervalles, et la marée montante des écrits nouveaux tend naturellement à les submerger. Ou des éditions plus correctes et plus complètes paraissent. C'est ainsi qu'en 1912 les lettres de Mme du Deffand à Walpole ont été publiées à Londres, augmentées de moitié.

Dans ces conditions une nouvelle lecture s'impose. Douce obligation! L'intérêt ne languit pas un seul instant quand on tourne l'une après l'autre ces milliers de pages évocatrices et palpitantes de vie. Ces années revécues au fil du siècle m'ont confirmé dans cette opinion que nous sommes tous, Hollandais et Français, et bien plus que nous ne le croyons peut être, fils du XVIIIe siècle. L'âme des contemporaines de Julie de Lespinasse pouvait être comme une aiguille affolée qui semble essayer à la fois vingt directions opposées, mais avons-nous trouvé une sûre étoile polaire? Voyons les choses d'un peu plus pres:

A ceux de nos contemporains qui ont le privilège de parler de certitude, un de leurs grands ancêtres dans la foi, un Claude, un Bossuet, du XVIIe siècle, n'auraient-ils rien à leur reprocher? Quoi qu'il en soit, un Fléchier, un Massillon, qui plaisait tant à Voltaire, les agrée davantage et Bossuet, je le crains, est bien le dernier Père de l'Eglise. Pour les esprits critiques, Bayle sans doute, du XVIIe siècle, est un maître inégalé. Mais prenons garde qu'ils ne prennent que la moitié de Bayle. Il y a un Bayle homme de foi, un Bayle croyant tout aussi réel que l'autre. Le XVIIIe siècle ne l'a pas même soupçonné ou n'y a pas cru: rien d'étonnant si, lisant Bayle ***détaillé*** par Voltaire, nous laissons échapper cette huile essentielle. Il est, au XVIIe siècle une figure aussi sereine que celle du sage de Rotterdam, c'est Spinoza. Il faut qu'il y ait eu un sort jeté sur ce malheureux XVIIIe siècle, car il a pris Spinoza, pour qui Dieu seul est, pour un athée.

Les douteurs, enfin, se réclameront-ils de Saint-Evremond? Qu'ils montrent dès lors le même calme, la parfaite quiétude qui ne l'a quitté qu'à quelques rares intervalles, pendant sa très longue existence. Sauf ces moments de trouble, qui l'apparentent à nos agitations, le doute était pour ce sage un mol oreiller. Je ne vois guère que Renan, au XIXe siècle, qui ait la tête aussi bien faite. Les autres douteurs sont tous plus au moins des désespérés. Ils ont trop regardé Voltaire, un désespéré aussi (qu'on lise ses lettres à Mme du Deffand) et un saint. Un saint qui manquait d'onction et qui ne pratiquait pas le pardon des injures, qui haïssait cordialement les sots et les méchants – et en cela il manquait de charité – mais qui détestait violemment la sottise et la méchanceté. Jean-Jacques, le mélancolique et passionné Jean-Jacques, ne sera pas pleinement le bon berger, lui non plus,

mais il verra de grandes foules accourir se placer sous sa houlette. Oui, nos véritables ancêtres, c'est bien au XVIIIe siècle qu'il convient de les chercher. La démonstration expérimentale est aisée:

Que l'on veuille bien inscrire chronologiquement, mais par rapport à la date de la mort, les noms d'une quarantaine de penseurs disparus de 1630 à 1850 et l'on verra que l'air de famille va en augmentant et que la sensibilité se rapproche de plus en plus de la nôtre. C'est-à-dire que nous ressemblerions davantage à nos grands-pères qu'à nos aïeux et davantage encore à nos pères qu'à nos grands-pères? La belle découverte! C'en est une si en matière d'hérédité physiologique ou intellectuelle la loi n'a pas, dans une même famille, cette régularité. Elle ne se vérifierait que sur de grandes masses, pour les coefficients de sensibilité moyenne d'une province, d'un pays. Mais là encore il y a des exceptions, direz-vous. Oui, elles sont même tout à fait instructives. Contre mes quarante noms vous en trouverez qui, semblables à des étoiles de première grandeur, brillent d'un éclat inextinguible à travers les siècles et assombrissent leur sœurs plus jeunes. Leconte de Lisle se jugeait probablement exilé sur les bords de la Seine et davantage contemporain du Bouddha. J'en connais beaucoup qui se sentent bien plus frères de Marc-Aurèle que des individus de l'âge des cavernes que l'on coudoie un peu partout en 1920. Mais enfin cela ne fait que deux noms et le nombre total de ces demi-dieux serait vite atteint.

Parmi les quarante penseurs choisis entre 1630 et 1850, quelques-uns du XVIIIe siècle s'apparentent tout spécialement au XXe, et constituent, et ce sens, une deuxième exception. C'est de ceux-là qu'on va répétant qu'ils devancent leur siècle. Et, pour le dire en passant, nous sommes passablement fats et nous donnons gaillardement un brevet d'ignorance à la majorité de nos ancêtres. La lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. Patience, nos petits-neveux en diront autant. J'espère pour eux, qu'à l'heure actuelle une demi-douzaine de nos contemporains, ignorés, dépassent notre siècle et sont porteurs d'un puissant dictame.

Spinoza était l'un de ces méconnus. Mais comme il s'adresse plutôt à l'intelligence, je préfère ne pas le compter dans mon énumération. Pascal, en revanche, a des cris de passion et un tempéramment de lyrique qui le rapprochent singulièrement du XIXe et du XXe siècle. Théophile de Viau, Brébeuf, Racan, La Rochefoucault, La Bruyère, Molière et Racine ont en eux certains côtés qui leur permettraient de ne pas se sentir trop dépaysés parmi nous. La Fontaine s'accommoderait à toutes les époques et à tous les mondes.

Restent une trentaine de noms séparés par moitié en 1715 par Janus-Fénelon, qui regarde à la fois le passé et l'avenir. Dans l'énumération chronologique que je vais en faire, l'on contrôlera, je crois, la véracité de mon assertion: Malherbe † 1630. D'Aubigné – 1630, Jansénius – 1638, Riche lieu – 1642, Voiture – 1648, Descartes – 1650, Corneille – 1681, La Fayette – 1693, St. Evremond – 1703, Bossuet – 1704, Bourdaloue – 1704, Bayle – 1706, Boileau – 1711. Et après Fénelon – 1715, nous entrons dans le XVIIIe siècle: Lesage – 1747, Vauvenargues – 1747, Montesquieu – 1755, Helvétius – 1771, Voltaire – 1778, J. J. Rousseau – 1778, Dalembert – 1783, Diderot – 1784. Buf-

fon – 1788, Beaumarchais – 1799, Benjamin Constant – 1830, Senancour – 1846, et Chateaubriand – 1848, qui essaye de s'ancrer fortement à la tradition catholique et royaliste, mais que le XVIIIe siècle entraîne.

J'ai passé sous silence un sage qui a vécu cinquante ans au XVIIe siècle et cinquante ans au XVIIIe, soit au total dix ans de plus que le nonagénaire Saint-Evremond. Aussi les passagers accès de tristesse lui sont-ils tout à fait inconnus, et il occupe un rang suprême dans l'ordre de la Sagesse. Je n'ai placé ni au XVIIe siècle ni au XVIIe, Fontenelle, car nous ne sommes guère ses disciples.

J'ai passé sous silence également Mme de Sévigné. Ah! ah! en effet, l'on sait qu'après les lettres de la divine marquise il n'y a rien, et voilà une ancêtre génante, au XVIIe siècle. Pardon, après les lettres de la marquise de Sévigné, il y a, au XVIIIe siècle, celles de la marquise du Deffand, moins divine, mais plus humaine, et qui forme le plus solide appui des conclusions que je souhaite qui se dégagent de ces études d'œuvres, en grande partie féminines, du XVIIIe siècle. Car les Salons, sans être un prétexte, sont surtout simplement un cadre, comme nous le disions plus haut, un écrin, si l'on veut, mais la littérature féminine, si variée, si nuancée, si fine et si profonde, c'est la perle dont nous serions heureux de faire admirer le bel orient.

Les critiques, les écrivains de manuels n'accordent pas aux femmes la place à laquelle elles ont droit. Ou, ce qui est plus grave, ils les calomnient. On en est toujours un peu au bon sens épais de Boileau, ce célibataire qui n'a rien compris aux femmes, et à Molière, qui a vu gros, très gros (c'était son devoir d'écrivain de théâtre), mais enfin qui a vu trop gros dans les *Femmes Savantes*, et qui avait tort de se contenter qu'une femme ait des clartés de tout. La littérature féminine constitue une des provinces les plus intéressantes de l'art. Je n'en veux pour garant que quelqu'un qui n'est pas un féministe enragé, un célibataire également, La Bruyère, mais qui a parlé des femmes comme il convient: avec discrétion, avec tact, et qui a dit des choses profondes dans ses chapitres *Des Femmes* et *Du Cœur*.

> „Ce sexe va plus loin que le nôtre dans le genre épistolaire. Les femmes trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche; elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent; il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate; elles ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit."

Voilà le magnifique éloge que La Bruyère décerne aux femmes dans le premier chapitre de ses *Caractères*.

Ceci pour les épistolières. La Bruyère pensait sans doute à Mme de Sévigné

en parlant de quasi-perfection. Je voudrais continuer le bon combat et montrer, ou rappeler qu'au XVIIIe siècle les femmes écrivains n'ont pas démérité.

„L'on a mis dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable: cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit", dit le même La Bruyère. Mlle Delaunay, Mme de Tencin, Mme du Deffand vont s'en charger, si bien qu'au compte de la Bruyère lui-même nous avons chance de rencontrer dans leurs œuvres les pages les mieux écrites de la langue française.

Groningen. EMILE BOULAN.

LES POÈMES ÉPIQUES D'ANDRÉ CHÉNIER.

III.

Hermès.

C'était probablement l'exemple de Lebrun et de Brazais, ses amis, qui, tout au début de sa carrière littéraire, poussa André Chénier, ébloui des progrès scientifiques de son siècle, à entreprendre le poème sur la nature dont il ferait „l'objet le plus cher des veilles de dix ans". Mais s'il le commença de bonne heure, il a dû l'interrompre fréquemment. Souvent même, absorbé par ses distractions mondaines, il négligeait son long poème pour des élégies et des épîtres. Et lorsqu'un ami, Malartic de Fondat, lui rappelait ses projets ambitieux en lui reprochant sa mollesse et son oisiveté, le poète de Camille et de Lycoris s'excusait en alléguant qu'il s'était autrefois trompé sur la nature de son talent, moins épique qu'élégiaque:

Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire
Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire?
Pourquoi me rappeler dans tes cris assidus,
Je ne sais quels projets que je ne connais plus?
Que d'Achille outragé l'inexorable absence
Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense;
Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour,
L'aimant nous ait conduits où va finir le jour;
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse
Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais au combat ma lyre turbulente . . .

Il ne sera désormais que le poète de l'amour et de la beauté, parce que sa muse est trop délicate pour célébrer les exploits des guerriers et les travaux austères des savants. Et il n'en restera pas moins fidèle à Homère qui, dans ses chants, avait immortalisé la beauté d'Hélène comme la vaillance d'Achille.

Avait-il donc renoncé à son épopée de la science avant de l'avoir achevée? Becq de Fouquières ne le croyait pas. Ce n'était qu'un motif d'élégie, une

boutade poétique, à laquelle il ne faut pas accorder trop d'importance [1]). Il a d'ailleurs lui-même suffisamment réfuté ces vers dans un fragment à peine ébauché de son *Epître à Bailly*, où il dit que souvent, choqué des défauts de sa poésie scientifique,

Il jure d'oublier sa fatale manie,
Ses Muses, ses projets. Mais bientôt son génie,
Prompt à se rallumer, en de nouveaux transports
S'élance, et se raidit à de nouveaux efforts [2]).

On discute également sur le nombre des chants qu'il aurait donnés à l'*Hermès*. Car le plan trop sommaire qu'il nous a laissé de son poème n'a rien de définitif; il aurait pu s'en écarter. C'est en effet la leçon que nous apportent ses manuscrits qui le montrent hésitant entre trois ou quatre chants. Ce quatrième chant alors aurait été consacré en grande partie à l'astronomie. Car cette science intéressait André Chénier, admirateur et disciple de Bailly, autant que les poètes érudits d'Alexandrie, Callimaque, Aratus et Eratosthène, à qui il avait emprunté le titre de son poème. L'*Invocation à la nuit*, qu'il avait d'abord destinée à son poème sur l'*Amérique*, lui aurait fourni une très belle introduction à ce nouveau chant. C'est pourquoi il avait mis en tête de la seconde rédaction de ce fragment *Ἐν τῷ ἀστρονομικῶν ἢ κοσμικ. γ ἢ δ'*, ce qui signifie selon l'interprétation de Becq de Fouquières, „dans la partie des astronomiques ou cosmiques, chant troisième ou quatrième (de l'*Hermès*)" [3]).

Il se peut que, vers la fin de sa vie, André Chénier soit revenu de ce projet, ainsi que l'admet M. P. Dimoff, et qu'il ait oublié alors d'effacer: ἢ δ'. Cette hypothèse me semble trop fragile pour nous donner la solution la plus probable du problème, parce qu'elle se fonde sur quelque chose de fortuit, une négligence supposée de l'auteur, tandis qu'elle ne tient pas compte du fait qu'il disposait déjà d'une matière abondante pour le troisième chant, où il voulait traiter de la politique, de la morale et des lois dans un état bien ordonné. C'était un sujet qui lui parut de la plus grande importance au moment où il assistait en témoin attristé aux excès sanglants de la Révolution. Aussi les fragments les plus considérables qui nous sont parvenus du poème se rapportent-ils presque tous au troisième chant. Par contre la rareté de ses notes sur l'astronomie et la cosmologie nous est un indice qu'il n'avait pas fini ses études se rapportant à cette dernière partie de son ouvrage. Et pour ce qui est de son *Invocation à la nuit*, qui est un des plus beaux morceaux qu'il ait écrits, elle n'aurait eu tout son effet que placée au début d'un poème ou d'un chant. Pour toutes ces raisons je suis porté à admettre que le poète n'a jamais été fixé lui-même sur le nombre des chants dont se composerait son épopée.

On pourrait aller plus loin dans cette voie et se demander si André Chénier, en approfondissant son sujet, n'eût pas été obligé d'élargir le cadre

---

1) Cf. Becq de Fouquières, *Documents nouveaux sur André Chénier*, Paris, Charpentier, 1875, p. 312.
2) Edition P. Dimoff, t. III, p. 190.
3) *Documents nouveaux*, p. 322.

de l'*Hermès* au point d'en faire un poème de cinq ou même de six chants d'après le modèle de Lucrèce. C'était l'avis de Faguet qui, dans sa monographie sur *André Chénier*, s'est efforcé de reconstruire ce poème de cinq chants et d'en retrouver la matière [1]). Je ne dirai rien de cette tentative, qui ne s'appuie plus sur les manuscrits et où le critique a eu le tort de se substituer au poète au lieu de prolonger et de développer sa pensée.

M. P. Dimoff, dans son édition des *Œuvres complètes d'André Chénier*, fait précéder d'un prologue les trois chants indiqués par l'auteur. Dans ce *Prologue*, André Chénier s'exprime comme un citoyen, indigné de l'injustice sociale, et comme un poète, amant de la nature champêtre. Loin des cités populeuses, où les hommes se divisent en esclaves et en tyrans, dans la solitude de la divine nature, aux sommets des montagnes et à l'ombre des chênes et des sapins, „premier nés de la terre", le poète cherchera l'extase qu'il lui faut pour chanter avec l'art d'Homère et de Lucrèce et à l'aide de la science de Buffon et de Newton, dans

Des chants à faire entendre aux siècles à venir,

la marche de la civilisation depuis les premiers jours du monde jusqu'à la découverte et à la conquête de l'Amérique, dont il fera le sujet d'un second poème.

Le premier chant eût été consacré au système de la terre, à la matière et à ses lois, à la formation et aux bouleversements primitifs du globe, à la naissance des espèces et aux saisons. Le poète se proposait de le commencer en représentant la terre magnifiquement „sous l'emblème métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut, est sujet à des changements, des révolutions, des fièvres, des dérangements dans la circulation de son sang . . ." Il s'émeut en pensant au mouvement éternel de la terre, aux transformations et à l'instabilité des choses „ce roulis perpétuel auquel les hommes ne font attention que quand ils en sont les victimes", au chaos des poètes antiques où „chaque germe, chaque élément est seul et n'obéit qu'à son poids" et aux grandes lois immuables et constantes de l'univers, qui font que „chacun est un tout à part" et en même temps une partie du grand tout," „que chaque monde roule sur lui-même et roule aussi autour du centre". Disciple à la fois de Lucrèce et de Buffon il aurait parlé en poète et en philosophe de „ces atomes de vie," de „ces semences premières" qui, toujours en égale quantité sur la terre et toujours en mouvement, „passent de corps en corps, s'alambiquent, s'élaborent, se travaillent; fermentent, se subtilisent dans leur rapport avec le vase où ils sont actuellement contenus". D'autres notes montrent qu'il avait l'intention de peindre dans de grands tableaux les bouleversements primitifs du globe, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques et les déluges qui ont donné à la surface de la terre ses aspects sauvages et grandioses. „Une magnifique description de toutes les espèces animales et végétales naissant" devait terminer ce premier chant. C'est alors que le poète se serait révélé l'émule de Lucrèce et de Virgile, dont les grandes visions panthéistes hantaient son imagination, en chantant *cet auguste hyménée* du

1) E. Faguet, *André Chénier*, Paris, Hachette 1902, p. 128 à 136.

ciel et de la terre auquel les vents et la mer et toute la nature prennent part et dont tout se réjouit.

L'homme, depuis le commencement de son état de sauvage jusqu'à la naissance des sociétés et l'invention des premiers arts aurait fait l'objet du second chant. Après avoir expliqué le mécanisme de ses sens, analysé ses passions, ses vertus et ses vices, montré son caractère se modifiant sous les influences du climat, de l'éducation et du milieu, André Chénier, qui était un moraliste de la famille de Montaigne et de La Bruyère et même de Pascal, aurait prouvé que „l'étude du cœur de l'homme est notre plus digne étude". Il aurait donc insisté sur le conflit des passions contraires et sur la lutte souvent tragique de la raison et de la conscience contre les passions. Comme il possédait l'optimisme des philosophes de son siècle, leur foi en la perfectibilité de l'homme et en sa bonté innée, il voit les passions inférieures domptées par le goût de la vertu, l'amour de la gloire, le désir d'être utile à ses frères et de laisser un nom. Il fait ici encore la remarque que „plus on est né un personnage, plus on a des passions ardentes et plus on peut avoir eu une jeunesse fougueuse et des égarements terribles." Il s'excusait ainsi de ses propres faiblesses, car dans l'introduction de son ouvrage *Sur la Perfection des Lettres* il avoue qu'il se livrait souvent aux distractions et aux égarements d'une jeunesse forte et fougueuse" [1]).

A l'analyse des passions devait succéder une description passionnée des religions primitives et des superstitions grossières, nées de l'effroi que causaient à l'homme les phénomènes de la nature, les terreurs de la nuit et la crainte de la mort. Car il y aurait exhalé, comme dans une satire sanglante, avec la passion irréligieuse de Lucrèce, l'horreur que lui inspirèrent les cruautés et les forfaits commis au nom de la religion. On sait que les préjugés philosophiques de son époque l'aveuglèrent au point qu'il confondait la religion avec la superstition. Mais il aurait aussi rattaché à cette partie de son poème des réflexions mélancoliques sur la brièveté et la vanité de la vie humaine et sur la mort, par qui „le roi et le sujet, le riche et le pauvre, l'oppresseur et l'opprimé reviennent à la même poussière". Et alors il se serait peut-être rencontré avec ce même Pascal qu'il avait voulu accabler de son sarcasme.

André Chénier avait l'intention d'introduire au second chant de son poème un sage magicien qui, comme Pythagore dans Ovide, passerait par plusieurs métempsycoses propres à montrer allégoriquement l'histoire de l'espèce humaine. Dans le récit poétique de ce témoin des premiers âges du monde, un chant intercalé dans une vaste composition comme celui d'Homère dans *l'Aveugle*, le poète nous aurait peint l'humanité sortant péniblement de l'état sauvage par l'invention des premiers arts: l'agriculture qui amenait avec elle les fêtes agricoles, les vendanges, les lois simples, – don de Cérès législatrice, – l'institution du mariage, le contrat social et la fondation des cités; l'écriture, par laquelle „l'esprit des humains était assuré de vivre"; la navigation et le commerce, qui, un jour, conduiraient les hommes au Nouveau Monde. Mais il n'existe de tout cela, – quelques petits fragments

1) *Œuvres inédites*, p. 7.

à part, – qu'un long morceau sur l'invention de l'art d'écrire. André Chénier aurait conclu le récit de son sage magicien par la belle comparaison d'Orphée, imitée d'Apollonius de Rhodes:

Ainsi quand de l'Euxin la Déesse étonnée
Vit du premier vaisseau son onde sillonnée,
Aux héros de la Grèce, à Colchos appelés,
Orphée expédiait les mystères sacrés,
Dont sa mère immortelle avait daigné l'instruire.
Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,
Il chantait quelles lois à ce vaste univers
Impriment à la fois des mouvements divers;
Quelle puissance entraîne ou fixe les étoiles,
D'où le souffle des vents vient animer les voiles,
Dans l'ombre de la nuit, quels célestes flambeaux
Sur l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.
Ardents à recueillir ces merveilles utiles,
Autour du demi-dieu les princes immobiles
Aux accents de sa voix demeuraient suspendus,
Et l'écoutaient encor quand il ne chantait plus.

Au troisième chant, passant aux sociétés policées, à la politique et à la morale, le poète célèbre dans un fragment qui nous est parvenu les sages, prophètes et législateurs tels que Moïse, Numa Pompilius et Mahomet, bienfaiteurs souvent méconnus de l'humanité, mais pleurés par la postérité. Le grand homme, victime de l'ingratitude du peuple, trouve d'ailleurs sa récompense dans son propre cœur:

Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
Les sages opprimés que soutient son exemple;
Des méchants dans soi-même il brave la noirceur:
C'est là qu'il sait les fuir; son asile est son cœur.
De ce faîte serein, son Olympe sublime,
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime
Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
Travaille son sommeil actif et vigilant,
Arrache au long repos sa nuit laborieuse,
Allume avant le jour sa lampe studieuse,
Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
Indompté dans la guerre, opulent dans la paix,
Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
Les siècles prosternés au pied de sa mémoire.

Qu'il étudie donc, par amour de l'humanité, le cœur humain pour que ses lois soient justes. Cette idée, que Sully Prudhomme reprendra dans *la Justice*, est exprimée dans un second fragment consacré aux lois mauvaises, injustes et trop dures et leurs conséquences funestes pour le législateur, l'état et la vertu du peuple. Ces deux fragments et les notes qui les suivent sont d'un disciple de Montesquieu et de Rousseau, d'un admirateur de *l'Esprit des Lois* et du *Contrat social* dont André Chénier s'était assimilé

la substance. Mais comme toujours on le voit ici à l'affût des images poétiques pour en revêtir les idées de ses maîtres.

Dans la seconde partie de ce même chant, ou bien dans un quatrième chant, le récit de l'invention des sciences lui aurait fourni une belle occasion de comparer l'ordre dans la société et dans un état bien réglé avec l'ordre dans l'univers et les lois humaines avec les grandes lois cosmiques qui régissent la nature et le monde. Une rêverie sur l'avenir, où l'humanité enfin heureuse jouira du bonheur d'une paix universelle, devait terminer le dernier chant. C'est là peut-être qu'il aurait placé le vers isolé

Et si le bien existe, il doit seul exister.

Dans l'*Epilogue* l'auteur se sépare avec regret de son ouvrage, son compagnon fidèle de plusieurs années, sur terre et sur mer, sa plus belle espérance. Car il craint qu'on n'y fasse un mauvais accueil à une époque où le mensonge régnait en France par la Terreur:

. . . Le mensonge est puissant;
Il règne. Dans ses mains luit un fer menaçant.
De la vérité sainte il déteste l'approche . . .

Mais il se console par la pensée que la vérité triomphera un jour du mensonge qui change et passe, et que la postérité lui fera justice en reconnaissant qu'il n'a connu d'autre passion

Que l'amour des humains et de la vérité.

On a dit, pour condamner sa tentative de créer en France une grande poésie épique, que l'auteur de l'*Hermès* allait s'adonner au genre didactique. C'était le juger trop légèrement d'après une idée préconçue sur la poésie scientifique. Car ceux qui s'expriment ainsi risquent fort de confondre sous ce terme de didactique trois genres de nature très différente.

Il y a d'abord la poésie didactique proprement dite qui, aux âges primitifs lorsque la poésie remplissait encore les fonctions de la prose, était destinée à enseigner. Ce genre était nécessairement trop précis et trop sec pour qu'il permît au poète de s'élever à la grande poésie. Aujourd'hui, après le développement de la prose, qui l'a remplacée partout avec avantage, la poésie didactique est un véritable archaïsme nous rappelant les jours lointains d'Hésiode et de Jean de Meung.

Il y a ensuite la poésie descriptive qui, à l'opposé de la poésie didactique, se produit le plus abondamment aux époques de décadence et d'épuisement littéraire lorsque les poètes ont recours à la description parce que la véritable invention leur fait défaut. Cette poésie, qu'on a appelée „la richesse de l'indigence", consiste dans la notation exacte des choses; elle est le plus souvent l'œuvre d'un habile versificateur plutôt que d'un véritable poète. C'était au dix-huitième siècle, à l'époque même d'André Chénier, qu'elle florissait en France comme elle avait prospéré en Grèce au temps des Alexandrins. Le maître du genre était alors Delille, l'auteur des *Jardins*.

Il y a enfin la poésie philosophique de la science. Cette poésie ne peut être cultivée que par un vrai poète qui s'inspire de la science parce que les découvertes des savants parlent à son imagination et à sa sensibilité. Le

grand souffle de l'enthousiasme passe dans sa poésie. Très souvent elle est de l'éloquence qu'échauffe le lyrisme, car le poète s'en forge une arme de combat dans sa guerre contre l'erreur. Il lutte pour son bonheur et celui de l'humanité que la science et la philosophie lui ont promis à l'avenir. Son but n'est donc pas d'enseigner ni de décrire, mais de convaincre. Si le poète didactique était un professeur et le poète descriptif un peintre, le poète philosophique de la science est un prophète et un apôtre. Tel était Lucrèce, le maître et le modèle d'André Chénier, qui, l'œil fixé sur les hauteurs où se dressent les temples de la sagesse sereine, exposait en des vers enthousiastes et passionnés le système aride de Démocrite, la sèche et peu poétique doctrine des atomes. Et tel était aussi André Chénier lui-même qui concevait son épopée de la science comme un drame, le drame émouvant de l'humanité intelligente luttant pour la conquête de son bonheur terrestre contre les forces aveugles et formidables de la nature.

On oublie aussi trop que Chénier aurait retouché les fragments écrits de l'*Hermès* avant de les faire entrer dans son poème et que les passages obscurs et les vers faibles qui nous choquent aujourd'hui dans l'ébauche auraient disparu de l'ouvrage définitif. Nous savons combien il était sévère sur ce point. Souvent en relisant ses fragments imparfaits il les condamnait, les détruisait et les refaisait jusqu'à ce qu'il fût satisfait. C'était un artiste scrupuleux qui ne se lassait pas de se corriger. Il était lui-même ce sage écrivain, toujours mécontent de son travail qu'il nous peint dans un fragment de *la République des Lettres:*

Sa retraite longtemps le voit dans le silence
A bien faire épuiser sa docte vigilance.
Il amollit ce mot qui devenait trop dur.
Il éclaircit la nuit de ce passage obscur.
Ce vers faible chancelle, il accourt, il l'étaie;
Il voit tout son poème. Il le tâte. Il l'essaie;
S'il est sévère et doux, s'il n'y faut rien changer,
S'il coule sur un fil délicat et léger.
A force d'effacer et d'effacer encore,
D'avoir en travaillant joint le soir à l'aurore,
Quand son ouvrage mûr, sans broncher, sans périr,
Sur un pied ferme et droit, peut enfin se tenir . . .

L'*Hermès*, tel qu'il nous est parvenu, est semblable à un temple, resté inachevé par la mort soudaine de l'architecte; il évoque l'image de la ville naissante de Didon dont Virgile nous montre les travaux interrompus, les tours et les murailles gigantesques se dressant vers le ciel au milieu des matériaux entassés. Mais si nous ignorons à jamais quel monument André Chénier aurait construit avec les pauvres débris dont nous disposons, nous le devinons splendide parce que nous connaissons le génie de l'architecte et sa probité d'artiste.

Comme les indications du poète ne nous permettent pas toujours d'assigner avec certitude aux fragments la place qu'il leur aurait donnée dans ses œuvres, il arrive que les éditeurs diffèrent sur l'usage qu'ils en font. C'est ainsi que de Heredia réclamait pour les *Bucoliques* le fragment d'Orphée qui ne peut

se rapporter qu'au récit du sage magicien, et que M. A. Lefranc a inséré dans son volume des *Œuvres inédites d'André Chénier* des fragments, attribués par M. P. Dimoff à l'*Hermès*.

Cela n'est pas pour nous surprendre quand nous nous rappelons que plus d'une fois André Chénier a hésité lui-même sur l'attribution de ses fragments. Nous venons de voir que son *Invocation à la nuit* aurait passé très probablement du poème de l'*Amérique* au troisième ou au quatrième chant de l'*Hermès*. D'autres fragments de son épopée avaient été destinés originairement aux *Bucoliques*. Par contre il a transporté dans l'*Aveugle* l'épisode célèbre du *Combat des Lapithes et des Centaures*.

Les hésitations du poète sur l'usage qu'il ferait de ses fragments, ses transpositions fréquentes, m'autorisent à multiplier les rapprochements et les comparaisons de l'*Hermès* avec ses autres ouvrages en vers ou en prose. Car rien que par ce procédé de la transposition, qui lui était si familier, André Chénier nous avertit qu'il aurait déployé dans l'*Hermès* comme dans les *Bucoliques* son talent descriptif et plastique et qu'il aurait introduit dans son austère poème de la science un peu du lyrisme de ses *Elégies* et de ses *Odes* comme il avait fait entrer dans sa poésie légère un peu de sa précision de savant et de sa puissance épique. Cherchons donc, en examinant les fragments et les notes de l'*Hermès*, l'artiste des *Bucoliques* et le poète lyrique des *Elégies* et des *Odes* afin de déterminer quel art et quelle poésie il aurait mis dans son épopée.

Nous savons combien André Chénier appréciait la précision des Anciens, „plus savants que les Modernes qui se croient poètes dès qu'ils savent assembler quelques rimes". C'est dans le canevas d'une poésie didactique, une *Epître à Bailly*, qu'il s'exprime si dédaigneusement sur les poètes de son temps. Il jugeait leur poésie trop vague et trop vide de pensée; elle manquait à son avis de fonds et de nerfs. Il se serait par conséquent appliqué à introduire dans son épopée, tout en évitant la sécheresse des rimeurs modernes, cette précision élégante que nous admirons aujourd'hui dans ses *Bucoliques* et ses *Elégies* et dont il avait appris le secret de ses maîtres antiques. Pour y atteindre il ne cessait pas de les traduire, de les imiter, de les serrer d'aussi près que possible. C'est pourquoi, avant de s'attaquer à la poésie scientifique, il traduisait comme un exercice de précision le fragment de Lucrèce qu'il aurait intercalé dans son *Hermès*. Cet exemple n'a pas été perdu pour Sully Prudhomme, qui a fait précéder son poème de *la Justice* d'une traduction en vers du premier livre de Lucrèce.

Les poètes grecs et latins lui enseignaient par leur précision, comment il devait transporter dans ses vers, sans que la poésie en souffre, les petits détails exacts qu'on rencontre quelquefois dans ses notes. Voici comment il a fait passer dans les vers de l'*Aveugle* le détail, exprimé dans une note de l'*Hermès* que „jadis rarement une fête finissait sans voir briller le fer et *que les coupes servaient d'armes*":

Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.

C'était une note de moraliste, la sèche constatation d'un trait de mœurs, qu'il traduit dans ses vers en peintre par une vision d'horreur et d'épouvante, digne de V. Hugo.

André Chénier observait la même exactitude dans l'emploi des noms propres dont il ornait ses vers, à l'imitation de Callimaque et d'Ovide, pour les rendre plus sonores. Qu'on se rappelle par exemple les fragments dans les *Bucoliques*, consacrés à Bacchus et à Diane, où il s'amuse à énumérer tous les noms et surnoms de ce dieu et de cette déesse. Sans doute il se proposait d'énumérer de même au second chant de l'*Hermès* tous les dieux des anciennes religions dans un morceau analogue à celui de Milton sur les dieux de l'Orient dans le *Paradis perdu* [1]). Et même il se peut que nous en possédions les deux premiers vers:

Partout sur des autels j'entends mugir Apis,
Bêler le Dieu d'Ammon, aboyer Anubis.

La description des différents déluges au premier chant lui aurait fourni une occasion de montrer son adresse, ou plutôt sa virtuosité de versificateur, à insérer dans des vers mélodieux un grand nombre de noms géographiques: noms de pays, noms de mers, de lacs et de fleuves, noms de montagne. Et il ne l'aurait pas manquée! Déjà dans son *Commentaire sur Malherbe* il avait félicité ce poète „d'avoir égalé les Anciens dans cet art charmant de rendre poétiquement des détails géographiques [2]). Son *Hymne à la Justice* nous prouve, par une belle description de la France, qu'avant tout autre poète français il a mérité lui-même cet éloge [3]).

La dernière partie du poème, où il exposerait le système astronomique, aurait brillé des noms mythiques des étoiles et des constellations. Mais là nous n'avons plus rien à supposer, puisque nous connaissons sa belle *Invocation à la nuit*, où le poète parcourt le ciel étoilé guidé par sa muse, l'éternelle Uranie:

Plus de nuit, et mon œil et se perd et se mêle
Dans les torrents profonds de lumière éternelle.
Me voici sur les feux que le langage humain
Nomme Cassiopée et l'Ourse et le Dauphin.
Maintenant la Couronne autour de moi s'embrase.
Ici l'Aigle et le Cygne et la Lyre et Pégase.
Et voici que plus loin le Serpent tortueux
Noue autour de mes pas ses anneaux lumineux.

Avec de la précision les vers tournent facilement en maximes; les *Bucoliques* en offrent bien des preuves:

Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures,
(L'Aveugle).

L'étranger qui supplie est envoyé des Dieux.
(Le Mendiant).

---

1) Cf. Les notes de *Susanne*, édition P. Dimoff, t II, p. 163.
2) Cf. P. Glachant, *André Chénier, critique et critiqué*, Paris, Lemerre, 1902, p. 100.
3) Dans mon article sur *l'Amérique* je reviendrai avec plus de détails sur sa tentative d'introduire la géographie dans la poésie.

L'*Hermès* aurait été également parsemé de ces vers de moraliste, amis de la mémoire. Car ils sont déjà relativement nombreux dans les fragments que nous connaissons:

Le passé du présent est l'arbitre et le père,
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
Toujours un grand supplice en amène un plus grand,
Sous une loi de sang le peuple est sanguinaire.

Quelquefois même ce sont des vers de philosophe:

Et si le bien existe, il doit seul exister.
Mais la vérité seule est une, est éternelle.

Le style d'André Chénier dans les *Bucoliques*, précis et clair, est encore plastique et souvent même sculptural. Et tel aurait été aussi en maint endroit son style dans l'*Hermès*. Ses notes et ses fragments nous renseignent sur l'usage qu'il y aurait fait de l'allégorie. Il y personnifie non seulement les plantes et les choses, l'arbre ou le rocher, témoin des premiers traités des hommes,

Qui vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher,

mais aussi les idées abstraites, le passé, arbitre et père du présent, qui

Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.

C'est encore la Paix qu'il voit comme une déesse „couronnée d'épis" ainsi qu'on l'avait représentée sur une médaille antique.

Nulle part son talent plastique ne lui aurait rendu de meilleurs services que dans les épisodes et les comparaisons homériques dont il comptait orner son poème. C'est ainsi qu'au premier chant il nous aurait communiqué sa vision des différents déluges qui détruisirent tout, qu'au second chant il se serait arrêté à une description idyllique d'une fête agricole de la Chine et qu'au troisième chant il nous aurait raconté comme un peintre ou comme un statuaire, l'histoire d'Erisichton, l'ennemi de Cérès, outrageant la déesse et la bannissant de ses états. On se rappelle le fragment des *Bucoliques*, où, formant une danse nouvelle, Ariane retrace sous les yeux de Thésée les dangers du labyrinthe, avec des chœurs de vierges d'Athènes et de vierges de Crète:

Toutes près d'Ariane en des détours légers
Errent, du noir palais retraçant les dangers;
Et leurs pas tortueux d'un confus labyrinthe
Feignent de parcourir la ténébreuse enceinte.

C'est peut-être de cette façon que le poète eût rendu dans l'*Hermès* les mouvements des danses sacrées, où les sages, prêtres des Dieux dans l'Orient, firent imiter la direction, la figure et les diverses évolutions de la danse céleste des étoiles. Dans le fragment d'Orphée enfin il a comme fixé dans le marbre de son vers le poète mythique, chantre divin des dieux et de la première sagesse du monde:

Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,
Il chantait...

Plus d'une fois il emprunte ses exemples et ses comparaisons à la mythologie dont il considérait les fables pour la plupart comme des emblèmes et des apologues imaginés par les sages. Il fait allusion aux Centaures, à Arachné, à Triptolème, à Apollon, bâtisseur des villes et à Bacchus, fils de Cérès, inventeur des semailles. Il aurait donc célébré les sages, les législateurs et les inventeurs sous les noms de dieux et de héros. Et alors surtout on aurait reconnu en lui le poète des *Bucoliques*. Il se peut qu'il eût même transporté dans l'*Hermès* certains fragments de ses idylles antiques. Car l'étude de ses œuvres nous enseigne qu'il ne se tenait pas rigoureusement à ses propres indications. C'est dans une note des *Bucoliques* qu'il se promet d'appeler Virgile „fils du Mincius", et c'est dans le poème de l'*Invention* qu'il a utilisé cette note. C'est ainsi qu'il aurait pu employer dans l'*Hermès* certains fragments d'idylles, celui d'Erichthon par exemple, après la suppression des quatre premiers vers:

Elevé sur un axe, Erichthon le premier
Aux liens du timon attacha le coursier,
Et vainqueur, près des mers, sur les sables arides,
Fit voler à grand bruit les quadriges rapides.
Le Lapithe hardi, dans ses jeux turbulents,
Le premier, des coursiers osa presser les flancs.
Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière,
Ils surent aux liens livrer leur tête altière,
Blanchir un frein d'écume, et, légers, bondissants,
Agiter, mesurer leurs pas retentissants.

N'aurait-il pas décrit l'invention des arts de cette manière poétique et pittoresque dans le chant de son sage magicien? Cela me paraît d'autant plus probable que l'auteur de l'*Hermès* se représentait son héros comme un poète semblable à Orphée. Pour moi je suis persuadé que le chant didactique qu'il lui aurait fait réciter devant des compagnons mi-sauvages aurait beaucoup ressemblé à celui d'Homère dans l'*Aveugle*.

Les notes et les fragments qui contiennent une comparaison ou l'idée d'une comparaison sont très nombreuses; ils montrent combien le poète aimait à s'exprimer par images. Il les emprunte indifféremment à la nature, à la mythologie, aux sciences et aux arts. Quelques-unes lui sont inspirées par la chasse et la guerre, d'autres par la géographie et la navigation, d'autres encore par l'astronomie. Souvent, en les développant, il nous aurait donné un petit tableau champêtre, digne des *Bucoliques*. Voici un fragment où il nous fait assister à une chasse:

Ainsi, dans les sentiers d'une forêt naissante,
A grands cris élancée, une meute pressante,
Aux vestiges connus dans les zéphyrs errants,
D'un agile chevreuil suit les pas odorants.
L'animal, pour tromper leur course suspendue,
Bondit, s'écarte, fuit, et la trace est perdue.
Furieux, de ses pas cachés dans ces déserts
Leur narine inquiète interroge les airs,
Par qui, bientôt frappés de sa trace nouvelle,
Ils volent à grands cris sur sa route fidèle.

On aurait trouvé ici à côté de l'artiste un poète philosophe. Parmi les comparaisons ébauchées dans ses notes en prose il y en a qui me semblent annoncer la poésie philosophique et symbolique d'Alfred de Vigny; je pense à son symbole des éléphants privés et à celui des pilotes, explorateurs de mers inconnues:

„Comparer les premiers hommes civilisés qui vont civiliser leurs frères sauvages aux éléphants privés qu'on envoie apprivoiser les farouches, et par quels moyens ces derniers."

„Les écrits des sages, des législateurs, guident leurs descendants dans l'étude du cœur humain comme un jour les pilotes auront la carte marine de leurs prédécesseurs qui leur indiqueront la route: là est un courant dangereux, là un banc de sable, et là un écueil... C'est cette forme qu'il faut suivre."

Citons encore, pour finir, la belle image du philosophe que Sainte-Beuve désigna à notre admiration:

Assis au centre obscur de cette forêt sombre
Qui fuit et se partage en des routes sans nombre,
Chacune autour de nous s'ouvre, et de toute part
Nous y pouvons au loin plonger un long regard.

Cette image devait s'appliquer au poète, faisant l'étude du cœur humain, ce labyrinthe de passions.

Ainsi en y multipliant les tableaux et les descriptions plastiques, en y distribuant sur les différentes parties, comme dans l'*Invention*, un grand nombre de comparaisons homériques, André Chénier aurait mis beaucoup de variété dans la composition de l'*Hermès*. Mais les descriptions et les tableaux qui lui auraient servi d'exemples pour en illustrer ses démonstrations philosophiques devaient être nécessairement courts et rapides. Sans cela l'unité du poème en eût été détruite. L'épisode du *Combat des Lapithes et des Centaures* était encore trop long pour qu'il ne détournât l'attention du lecteur du sujet principal; ce morceau aurait fait un véritable hors d'œuvre dans l'*Hermès*. C'était peut-être une des secrètes raisons qui ont déterminé le poète à le faire passer dans l'*Aveugle*.

Les Anciens lui avaient enseigné qu'il ne fallait pas asservir la poésie aux méthodes rigoureuses des savants. Virgile n'avait suivi les sages de l'antiquité que „de loin":

Démocrite, Platon, Épicure, Thalès,
Ont de loin *à Virgile indiqué les secrets*
D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.

Il pensait qu'il devait, nouveau Virgile, se faire guider ainsi par les savants modernes afin de traduire les prodiges de la science par sa sensibilité et son imagination. A son art il aurait ajouté son lyrisme, parce qu'il avait vu l'écueil de la poésie scientifique, — la sécheresse provenant d'un souci excessif de la précision. Et il l'aurait, je crois, mieux évité que Sully Prudhomme ne l'a fait dans son admirable poème sur *la Justice*.

Dans l'*Hermès* on l'aurait reconnu poète lyrique à son amour pour la nature, à son goût pour la méditation sur la mort et la destinée de l'homme et à son enthousiasme philosophique.

La nature telle qu'il l'aimait dans les *Bucoliques* et les *Élégies*, souriante et gracieuse, serait entrée dans son poème par les tableaux champêtres aux comparaisons homériques et par quelques descriptions comme celle de la succession des saisons au premier chant et celle des fêtes agricoles et des vendanges au second. Mais à côté de ses paysages d'idylle il aurait placé des paysages d'orage. Car il se proposait aussi de peindre la nature sous ses aspects sublimes, grandioses et sauvages, afin de nous donner, à la façon d'un Empédocle, comme la sensation physique des informes et gigantesques essais de la création. Ce sont les montagnes, hérissées de bois séculaires et les énormes rochers épars renvoyant les échos de torrents tumultueux qu'il allait prendre pour le reste des matériaux avec lesquels on a fait le monde:

C'est là qu'admis au fond d'un antique mystère,
L'œil pense avec effroi voir la nature mère
Dans les convulsions d'un douloureux tourment
S'agiter sous l'effort d'un long enfantement.

Avait-il contemplé lui-meme quelque part cette nature convulsée, formidable et chaotique qui lui évoqua, comme dans une vision d'épouvante et d'horreur, les grands cataclysmes, déluges, éruptions volcaniques et tremblements de terre, qui, aux premiers âges du monde, ont bouleversé la surface du globe? On n'a qu'à se poser cette question pour se rappeler aussitôt son voyage en Italie. En effet le poète a transporté ici dans quelques fragments du premier chant de l'*Hermès* l'impression qu'il reçut des Alpes. Voici un fragment d'élégie où il se sert presque des mêmes expressions pour nous décrire „les hauts monts" qui provoquent l'étonnement du voyageur:

Sur leurs arides fronts le voyageur porté
S'étonne. Auprès des rocs d'âge en âge entassée,
En flots âpres et durs brille une mer glacée.
A peine sur le dos de ces sentiers luisants
Un bois armé de fer soutient ses pas glissants.
Il entend retentir la voix du précipice.
Il se tourne, et partout un amas se hérisse
De sommets ou brûlés ou de glace épaissis,
Fils du vaste mont Blanc, sur leurs têtes assis,
Et qui s'élève autant au-dessus de leurs cimes
Qu'ils s'élèvent eux-même au-dessus des abîmes . . .

Son voyage en Suisse et en Italie date de 1783. Est-ce peut-être à ce temps que remontent ces fragments du premier chant de l'*Hermès?* L'*Epilogue*, où il prétend vers l'époque de la Terreur que son épopée a été l'objet de ses veilles de dix ans, semble confirmer cette hypothèse.

L'impression que les Alpes avec leurs rochers, leurs torrents et leurs précipices lui ont laissée a été forte et durable; il s'en souvient encore dans l'idylle antique de la *Liberté:*

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure:
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure;
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter les pas du voyageur . . .

Les Alpes se dressaient donc devant son imagination lorsqu'il voulait reprendre les grandes conceptions panthéistes de ses maîtres antiques, les sublimes images de Virgile et de Lucrèce, pour peindre, à l'aide de la vieille mythologie, sous les figures allégoriques de l'amour, du ciel et de la terre, la nature, „océan éternel où bouillonne la vie," dans sa force créatrice et son inépuisable fécondité. Son panthéisme fait alors de lui l'initié des mystères de la création, l'hiérophante qui pénètre dans les sanctuaires de la nature, qui y assiste au jeu des atomes, qui y sent agir en lui-même les grandes lois cosmiques qui guident les étoiles dans leur course. La contemplation du ciel étoilé le remplit d'extase au point de lui faire perdre la notion de sa propre individualité; il devient une parcelle du grand tout; il échange son existence contre celle de l'astre qui prend part à „l'éternel concert." Car le poète, a-t-il dit, est un Protée, tour à tour abeille, rose, oiseau, fleuve, sylphe ou zéphyr. Mais ce n'est plus la nature bornée et trop voilée de Virgile qu'il contemple avec l'émotion panthéiste des poètes mystiques de l'antiquité; c'est la nature des savants modernes, celle de Newton et de Buffon, qui s'étend dans toute son immensité, avec ses mondes roulant dans des fleuves d'éther, devant son regard de visionnaire ébloui:

Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton,
La ceinture d'azur sur le globe étendue.
Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,
Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulants;
Je poursuis la comète aux crins étincelants,
Les astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances;
Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux,
Dans l'éternel concert je me place avec eux:
En moi leurs doubles lois agissent et respirent;
Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent.
Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.
Les éléments divers, leur haine, leur amour,
Les causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.

L'infini, introduit par Pascal dans la prose littéraire, fait ici son entrée dans la poésie. C'est un des mérites d'André Chénier d'en avoir reconnu la valeur poétique.

Une poésie grande et sublime aurait pu naître de ce panthéisme, mêlé d'enthousiasme philosophique. Et déjà le poète en a trouvé l'expression parfaite dans son *Invocation à la nuit:*

Féconde immensité, les esprits magnanimes
Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes;
Abîmes de clartés, où, libre de ses fers,
L'homme siège au conseil qui créa l'univers;
Où l'âme remontant à sa grande origine
Sent qu'elle est une part de l'essence divine.

La pensée de la mort et le sentiment de la fuite du temps auraient répandu leur mélancolie sur son épopée comme sur ses élégies et ses idylles. Les

parties élégiaques se trouvent déjà indiquées dans ses notes sur l'écoulement et la dissolution des choses, la faiblesse et la misère de l'homme, la vanité de la vie humaine et la gloire éphémère des grands de la terre, les maux de la guerre et la mort. C'est encore son sage magicien qu'il aurait fait gémir, dans son chant, comme un poète élégiaque sur la succession rapide des siècles et ces innombrables générations l'une sur l'autre entassées dont l'amas

Sur les temps écoulés invisible et flottant
A tracé dans cette onde un sillon d'un instant.

Est-ce qu'on ne reconnaît pas à la mélancolie pénétrante de ces vers le poète qui soupirait dans une élégie, inspirée d'Homère et de Mimnerme:

Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage
Dont au faîte des cieux le soleil remonté
Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.
Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
Nous sèche, nous flétrit; et son souffle homicide
Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants.
La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle
Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle . . .

André Chénier n'aurait insisté sur la faiblesse de l'homme que pour mieux faire ressortir sa grandeur dans la lutte où il s'est engagé avec son intelligence contre les forces aveugles et formidables de la nature. De cette lutte, apparemment si inégale, l'homme sortira vainqueur; il triomphera par son génie de tous les obstacles; et le bonheur terrestre sera le prix de ses efforts obstinés. Le poète aurait donc beaucoup rêvé sur les conséquences lointaines de l'invention des arts utiles qui sont les principales étapes de l'humanité sur son chemin vers la conquête du bonheur. La fin de son fragment sur l'invention de l'art d'écrire nous en fournit la preuve:

C'est alors, sur des pas si faciles à suivre,
Que l'esprit des humains est assuré de vivre.
C'est alors que le fer, à la pierre, aux métaux,
Livre en dépôt sacré, pour les âges nouveaux,
Nos âmes et nos mœurs fidèlement gardées;
Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.
Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus
Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus.
Le passé du présent est l'arbitre et le père,
Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.
Les aïeux, les enfants, les arrière-neveux,
Tous sont du même temps, ils ont les mêmes vœux.
La patrie au milieu des embûches, des traîtres,
Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
Et des siècles vieillis assemble le conseil.

Nous nous sommes tant familiarisés avec les merveilleuses découvertes des savants qu'elles ont cessé pour nous d'être des prodiges; par conséquent elles ont perdu à nos yeux beaucoup de leur valeur poétique. Car la poésie, c'est toujours le rêve, le mystère, le lointain; trop de lumière la décolore. Et c'est là une des objections les plus graves qu'on fait au poète de la science. Pourtant André Chénier, qui comptait décrire les progrès scientifiques de son siècle avec l'imagination naïve et l'enthousiasme des anciens, aurait remédié à cet inconvénient en les faisant prédire à des hommes peu civilisés par un sage antique, un philosophe magicien comme Pythagore ou comme Empédocle, ou encore par un ange, un esprit immortel. C'est ainsi, en plaçant l'action de son poème dans le passé, qu'il aurait concilié la science moderne avec la poésie antique.

L'âge d'or, qui était une fiction poétique des Anciens, se réalisera un jour par les progrès de la civilisation dont il attend ainsi que son contemporain Condorcet, avec un inébranlable optimisme, le remède de tous les maux et de toutes les misères. Et c'est au poète de hâter par ses chants l'avènement du règne de la vérité, de la justice, du beau et du bien. C'est ce qu'il aurait fait dans l'*Hermès* par sa peinture de la condition misérable des hommes aux époques d'anarchie, par sa lutte acharnée contre tout ce qui arrête ou retarde l'humanité dans sa marche vers le bonheur et par ses hommages aux grands hommes qui, par leur sagesse, leur science ou leur art, ont guidé et civilisé les générations du passé.

André Chénier n'a pas résolu par un grand exemple le problème de l'union de la science et de la poésie; sa mort prématurée l'en a empêché. Mais l'étude de ses fragments nous montre que son *Hermès* serait devenu un ouvrage fort remarquable et même unique dans la littérature française. On y aurait rencontré des parties caduques comme on en trouve aussi dans le poème de Lucrèce. Je ne crois pas qu'on eût condamné pour cette raison une épopée qui nous aurait apporté quelque chose de nouveau. C'est le premier chant qui s'annonce comme le plus beau poème panthéiste qui existe en français. Par sa conception panthéiste de la nature il a été le véritable précurseur de Maurice de Guérin, de Laprade et de Leconte de Lisle, à qui il ressemble aussi par son goût pour les époques de barbarie et les civilisations primitives, ses visions et ses évocations d'un passé farouche. Mais tandis que les Anciens orientaient sa poésie vers le panthéisme antique, les savants modernes exaltaient son enthousiasme philosophique par des découvertes qui le mettaient en présence de l'infini. Et de cette notion encore aurait pu sortir une très belle poésie philosophique. Enfin il avait conçu son épopée comme un drame lyrique qui nous eût fait assister à la lutte plusieurs fois séculaire de l'intelligence humaine contre la force brute de la nature et dont le décor, un mobile tableau de l'univers, aurait été peint avec l'art plastique des *Bucoliques*.

Cornjum. C. Kramer.

DER NAME DER GERMANEN.

Erst spät beginnt sich für die alte Welt die Finsternis, die über Nordeuropa liegt, zu lichten. Homer hat nur unklare Vorstellungen von dem ewigen Dunkel, das über dem Land der Kimmerier an den Grenzen des Ozeans herrsche (Buch 11, 14 ff.), oder von den langen Tagen bei den Lästrygonen (Buch 10, 81 ff.). Herodot hat schon Bestimmteres über die Völker im Innern Rußlands zu melden und weiß auch etwas von Mitteleuropa, wenn er erwähnt, daß die „Kelten" jenseits der Säulen des Herakles wohnen und die Donau in ihrem Gebiet entspringe (Buch II, Cap. 33 und Buch IV, Cap. 49). Hier tritt uns zum ersten Mal der Name des Volkes entgegen, das um die Mitte des letzten Jahrtausends v. Chr. sein Machtgebiet vom Atlantischen Ozean bis nach Kleinasien über ganz Mitteleuropa und vielleicht auch Nordeuropa ausgedehnt hatte; ein Volk, vor dem Rom wie Hellas erzitterte, die Kelten. Aber jenseits von ihnen ist für die Geographie der Alten eine völlige terra incognita; hier schweiften nach Zeugnissen bei Strabo, die aus älteren Quellen entnommen sind (Buch I, p. 34, VII, p. 300) „skythische" Stämme umher, Beduinen, wie wir heute sagen würden. Erst im 2. Jahrhundert v. Chr. treten die nördlichen Nachbarn der Kelten, die Germanen, in den Gesichtskreis der klassischen Völker, als der Kimbern- und Teutonenzug zunächst die Kelten und dann die Römer in Schrecken versetzt. Wohl hat der kühne Seefahrer Pytheas aus Marseille bei einer im Altertum hoch berühmten Ozeanfahrt (330—325 v. Chr.) um Gallien herum bis tief in die Nordsee hinein auch die deutsche Nordseeküste besucht; aber von seinem Reisewerk sind uns nur vereinzelte Fragmente als Zitate bei späteren Schriftstellern erhalten. Erst Posidonius, der ein im Altertum viel beachtetes Geschichtsbuch geschrieben hat, in dem auch der Kimbernkrieg dargestellt war, hat den Namen „Germanen" erstmalig gebraucht, wenn ein Exzerpt aus seinem Werke, das uns bei Athenaeus erhalten ist, wortgetreu ist. Posidonius, ein Grieche aus Rhodos, war zur Zeit des Marius in Rom und hat dort vermutlich auch Germanen gesehen. Da er sein Geschichtsbuch wohl unter Benutzung amtlicher Quellen verfaßte, ist anzunehmen, daß er auch den Gesamtnamen der von ihm eingehend behandelten Völker kannte. Mit voller Sicherheit lesen wir den Namen „Germanen" aber erst bei Cäsar, der bei seinen Feldzügen mehrfach mit ihnen zusammengestoßen ist, als er den Suevenführer Ariovist im Elsaß schlug und bei seinem zweimaligen Rheinübergang. Nun wird die Erinnerung an die gefürchteten Kimbern bei den Römern wieder lebendig, und mit kurzer Unterbrechung sind sie in steter, teils freundlicher, teils feindlicher Berührung mit den germanischen Stämmen jenseits Rhein und Donau geblieben. Das Interesse an diesem eigenartigen, barbarischen und doch höchst bildungsfähigen Volke muß bei ihnen sehr rege gewesen sein, denn etwa 100 Jahre n. Chr. schrieb der gefeiertste Historiker Roms, Tacitus, eine eigne Monographie über dieses Volk, die sich bis auf unsere Tage, wenn auch nur in jungen Abschriften, gerettet hat, die „Germania" kurz genannt. Wie Land und Leute die Römer immer wieder durch ihre Eigenart, der man freilich von einem gänzlich verschiedenen Kulturniveau aus schwerlich ganz gerecht werden konnte, zu

fesseln wußten, so hat auch schon frühzeitig die Alten der Name des Volks zum Nachdenken veranlaßt. Der Grieche Strabo, der vielfach auf Posidonius gestützt und ihn ausschreibend im ersten Jahrhundert n. Chr. eine uns erhaltene Kompilation der geographischen Kenntnisse seiner Zeit verfaßt hat, kommt im Kapitel 290 seines Werks auch auf den Namen der Germanen zu sprechen, den er, seiner Vorliebe für etymologische Deutungen nachgebend, seinen Lesern zu erklären versucht. Er identifiziert ihn mit dem lateinischen Adjektiv *germanus* „echt" und meint (allerdings unter Vorbehalt), daß die Römer den Germanen diesen Namen gegeben haben, um sie als die „echten Gallier" zu kennzeichnen (s. weiter unten). Diese Etymologie muß aber schon im Altertum als recht wenig glaubwürdig gegolten haben. Denn Tacitus gibt uns im Kapitel 2 seiner Germania eine andere Erklärung der Herkunft des Germanennamens, auf die wir noch zu sprechen kommen werden.

Die Stelle bietet der Übersetzung mancherlei Schwierigkeiten und die Deutungen im Einzelnen sind Legion. Es ist an diesem Ort nicht unsere Aufgabe, auf verschiedene doppelsinnige Wendungen, die sich hier (wie vielfach bei Tacitus) finden, näher einzugehen. Wir wollen nur untersuchen, ob die schon alte Behauptung, der Germanenname stamme aus römischem Munde, glaubhaft ist, oder ob wir Tacitus zustimmen sollen, und wie im letzteren Falle der Name der Germanen zu deuten ist.

Überblicken wir die Versuche, die während des 19. Jahrhunderts angestellt wurden, um den Namen „Germanen" etymologisch zu erklären, so finden wir, daß die weit überwiegende Anzahl der Gelehrten auf dem Standpunkt von Tacitus steht und die Deutung mittels keltischen Sprachmaterials versucht. Fr. A. Pott erklärt Germanen (in seinen *Etymologischen Forschungen*, 2. Auflage, Band II, S. 873) als „Ostleute" = Präposition *ge* + *oir* „*Osten*" + *man* „Feld, Ort, Volk". H. Leo (*Zeitschrift für deutsches Altertum*, Band V, 514), J. Grimm (*Geschichte der deutschen Sprache*, II, 787) und H. Ebel (*Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, Band III, S. 250) deuteten ihn als „gute Schreier", zu corn. *garm*, ir. *gairm* „Geschrei". J. C. Zeuss, der hervorragende Keltist, übersetzt (*Grammatica Celtica*, Berlin 1871, S. 773, Anm. 2). „Germani" als „Nachbarn" (*ger* „Nachbar", *-man* Suffix) und ihm schließen sich mit geringen Modifikationen Mohne und Mahn [1]) an. An anderer Stelle ist Zeuß zu einer abweichenden Deutung gelangt (*Die Deutschen und ihre Nachbarstämme*, S. 59, Anm.), wenn er den Namen „Germanen" zu slav. *gora* „Berg" als „Bergbewohner" stellt, eine Ansicht, die außer der Zustimmung von R. Kögel im *Anzeiger für deutsches Altertum*, Bd. XIX, S. 10 keinen Anklang gefunden hat. Erst gegen Ende des 19. Jahrhunderts taucht wieder der Versuch auf, an Strabos Etymologie anzuknüpfen, und zwar ist es Rudolf Much, der in den *Beiträgen zur Geschichte der Deutschen Sprache und Literatur*, Band XVII, S. 164 die Ableitung aus dem Keltischen in der Art versucht, daß er *Germanus* als urverwandt mit lat. *germanus* „echt" ansehen will. Später ist er nach dem Vorbild von Friedrich Kauffmann, *Beiträge*, XX, 526 ff. dazu übergegangen, den Germanennamen überhaupt

1) *Über den Namen Germanen*, 1864, S. 18.

aus germanischen Wortmaterial zu erklären. Er leitet ihn im *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, Band II, S. 183 wie auch in der *Realencyklopädie des klassischen Altertums*, Supplement III, S. 456 aus einem germ. Wortstamm *germana-* her — dessen *ă* infolge volksetymologischer Beeinflussung durch lat. *germānus* zu *ā* geworden sei – der in den as. Namen *Germen-berga, Girmin-burg, Germen-ulf* (E. Förstemann I, 2. Aufl., 629) und in dem suebischen Göttinnennamen *Garman-gabis* (vgl. *Garmani* = *Germani* bei den Briten nach Beda, *Hist. eccl.*, V, 9) auf einer Inschrift aus Lanchester (Durhamshire) vorliege. Germ. *germana-* sei aus dem Präfix *ga* + *ermana* (in ahd. as. *irmin* „groß") zum griech. Part. *ὄρμενος* (zu *ὄρνυμι*; auch Subst. = „Sproß") zu erklären. Die Germanen seien demnach als die „Großen, Hohen" aufzufassen. Doch ist diese Erklärung nicht neu, da sie schon von J. Grimm in seiner *Geschichte der deutschen Sprache*², S. 545 abgelehnt wurde, also offenbar schon zu seiner Zeit versucht worden ist. An derselben Stelle übrigens weist J. Grimm den naiven Versuch, die Germanen als „Germänner" zu deuten zurück, da die germanische Form für ahd. *gēr* „*gaiza-*" ist und der Name also *gaiza-manni* hätte lauten müßen. Ihm erscheint der Name deshalb undeutsch, weil er niemals im Munde unserer Vorfahren selbst geführt werde; nie tauche er bei angelsächsischen oder altnordischen Dichtern auch nur als dunkles, veraltetes Beiwort auf, was doch kaum unterblieben wäre, wenn er im Volk und in der Sprache je gewurzelt hätte. Aller deutsche Klang in Germani trüge also. Endlich ist des eigenartigen Deutungsversuchs von A. Holder (*Altceltischer Sprachschatz*, I, 2011) zu gedenken, der „Germani" als die „Sold Gerenden (heischenden) Mannen" verstanden wissen sill, eine sprachlich wie sachlich ganz unmögliche Hypothese.

Längere Zeit ruhte die Diskussion über die Herkunft des Germanennamens vollständig, und bei den Gelehrten schien die Ansicht von seinem keltischen Ursprung obgesiegt zu haben, wie z. B. aus der Darstellung von Otto Bremer in seinem Beitrag: *Ethnographie der germanischen Stämme* zu Pauls *Grundriss der germanischen Philologie*, 2. Aufl., S. 738 ff. hervorgeht [1]). Da tratt Rudolf Henning in einem Aufsatz in der *Zeitschrift für deutschen Altertum*, Band LIV, S. 210 ff. im Jahre 1913 mit einer neuen Hypothese hervor. Er wies darauf hin, daß der Name „Germanen" uns auf keltischem Gebiet vielfach entgegentrete. So findet sich in Spanien ein keltiberischer Stamm der Oretani, die auch „Germani" genannt werden (bei Plinius, *Naturalis historia*, III, 25; bei Ptolomaeus III, 6, 58). In Kleinasien findet sich eine „Colonia Germenorum" (A. Holder, *Altkeltischer Sprachschatz*, I, 2013); ferner eine *Γέρμα κολωνία* (Ptolomaeus V, 4, 3), eine *Ἱερὰ Γερμή* (ebenda V, 2, 11); an der thrakisch-illyrischen Grenze liegt *Γερμανία*, der Geburtsort des Belisar (Procopius, *Bellum Vandalicum* I, 11). Endlich treffen wir *Γερμάνιοι* (bei Herodot Buch I, 125) in der persischen Provinz Garmania. Henning glaubte nachweisen zu können, daß der Name „Germanen" überall da auftrete,

---

1) Vgl. auch L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme*, Bd. 1, Heft 1 (1904), S. 31: „Daß der Germanenname keltischen Ursprungs ist und zunächst die deutschen Nachbarstämme der Gallier, dann aber alle Deutschen bezeichnete, darf als ausgemacht gelten."

wo Orte mit heißen Quellen gelegen seien, also z. B. in Belgien im Gebiete der Tungrer, in der Nähe von Spa in den Ardennen, und will daher den Stamm *Germo-* in dem idg. Stamm *ghermo-* „warm" in altind. *gharmás* „Glut", griech. *θερμός* „warm" wiederfinden. Es ist ihm freilich nicht unbekannt geblieben, daß dieser Wortstamm auf keltisch-ligurischem Gebiet als *Bormo* in Ortsnamen und als Epitheton des keltischen Apollo [1]) auftritt (vgl. P. Kretschmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, Bd. XXXVIII, S. 113 ff.); er glaubt aber, daß die Kelten die griechisch-orientalische Form infolge ihrer engen kulturellen Beziehungen zu Südost-Europa übernommen hätten. Freilich ist ein phrygisch-thrakisches *germo-* nachgewiesen (P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, S. 231); aber es bleibt unklar, weshalb die Kelten diesen Wortstamm in ihre Sprache aufgenommen haben sollen, da sie ja über ein eignes Wort für „warm" verfügten. Bei den zahlreichen, über das ganze, einstmals von den Kelten beherrschte Gebiet zerstreuten Ortsnamen finden wir sonst eine große Einheitlichkeit in der Bildung und, so viel wir wissen, sind nichtkeltische Worte (abgesehen von Eigennamen) darin nicht vertreten. Daher hat Hennings Deutung keinen Beifall gefunden und die Frage nach der Herkunft des Germanennamens ruhte wieder einige Zeit, bis sie im Jahre 1915 von dem Marburger Historiker Th. Birt in einem Aufsatz in den *Preussischen Jahrbüchern*, Band CLX, S. 414 ff. unter dem Titel: *Germanen, „Die Echten"*, wieder aufs Tapet gebracht wurde.

Der Aufsatz ist ein Kind der Kriegsstimmung und des gesteigerten Nationalgefühls. Wie französische Historiker aus Tacitus alle Stellen heraussuchten, an denen über die alten Germanen Ungünstiges vorgebracht wird, und dann in Aufsätzen oder gar Büchern deren schlechte Eigenschaften als bei den heutigen Deutschen fortlebend nachweisen wollten, so wird von deutscher Seite naturgemäß das Rühmende bei Tacitus zusammengestellt, um mit den Vorfahren auch das heutige Geschlecht in hellerem Licht strahlen zu lassen [2]). Nur aus diesem Gesichtspunkt heraus erscheint es begreiflich, wenn ein so namhafter Historiker wie Th. Birt eine uralte, längst nicht mehr ernst genommene Etymologie eines griechischen Schriftstellers, der offenbar nur mit seinen lateinischen Zufallskenntnissen prunken will, aufs Neue dem Publikum vorzusetzen unternimmt. Er erläutert die Stelle bei Strabo: *Διὸ καί μοι δοκοῦσι Ῥωμαῖοι τοῦτο αὐτοῖς* (scil. *τοῖς Γερμανοῖς) θέσθαι τούνομα ὡς ἂν γνησίους Γαλάτας φράζειν βουλόμενοι. γνήσιοι γὰρ οἱ Γερμανοὶ κατὰ τὴν Ῥωμαῖον διάλεκτον.* „Deshalb glaube ich, daß ihnen (den Germanen) die Römer den Namen gegeben haben, weil sie sie die „echten Gallier" hatten nennen wollen; denn die „Echten" bedeutet „Germani" in der Sprache der Römer".

Auch aus der viel interpretierten Stelle bei Tacitus, *Germania*, Cap. II: *Ceterum Germaniae vocabulum recens et nuper additum, quoniam, qui primi Rhenum*

---

1) Apollo Bormo oder Borvo war der Gott der heissen Quellen z. B. von Aix-les-Bains in Savoyen; in Bourbon-Lancy ist auf einer Inschrift der Dat. Apollini Bormoni belegt. Borvo-steckt wohl auch in Borbetomagus Worms u. s. w.

2) Beide Teile übersehen dabei freilich, daß die heutigen Deutschen mit den alten Germanen Keineswegs alle gleichgesetzt werden dürfen.

transgressi Gallos expulerint ac nunc Tungri, tunc Germani vocati sint: ita nationis nomen, non gentis evaluisse paulatim, ut omnes primum a victore ob metum, mox etiam a se ipsis invento nomine Germani vocarentur. „Übrigens ist der Name Germanien jung und erst kürzlich zugelegt, weil die Stämme, die zuerst den Rhein überschritten und die Gallier vertrieben hatten und jetzt Tungrer heissen, damals Germanen genannt wurden: so ist der Name eines Stammes, nicht der eines Volkes allmählich zur Geltung gekommen, sodaß die Gesamtheit zunächst nach dem Sieger wegen der Furcht [die er einflößte], bald auch von sich selbst aus mit dem vorhandenen Namen „Germani" genannt wurde" – will Birt eine Bestätigung der von ihm vertretenen Ansicht heraus lesen, die Germanen hätten ihren Namen von den Römern erhalten, die sie die „echten Gallier" (Galli germani) nannten. Er sucht den Beweis dadurch zu ermöglichen, daß er *a victore* auf die Römer bezieht und unter *a se ipsis* die in römische Dienste getretenen Germanen verstanden wissen will. Birts Aufstellungen fanden als. bald eine Widerlegung durch H. Nohl in der *Wochenschrift für klass-Philologie,* 1915, S. 875, sowie Fr. Reiche in den *Neuen Jahrbüchern für das klassische Altertum,* XVIII. Jahrgang, Band 35/36, 9. Heft, S. 603 ff. Reiche wies darauf hin, daß Birts Ansicht mit denselben Beweisen von Ad. Holtzmann vertreten wurde, schon häufig widerlegt sei und daß kein Zweifel an dem keltischen Ursprung des Germanennamens bestehen könne. Nichts destoweniger vertrat Birt nochmals seine Auffassung von der Herkunft des Germanennamens in einer 124 Seiten starken Broschüre *Die Germanen, eine Erklärung der Überlieferung über Bedeutung und Herkunft des Völkernamens.* In dieser Schrift wendet er sich zunächst gegen die Versuche, den Namen „Germanen" aus dem Deutschen herzuleiten; geht sodann dazu über, den Nachweis zu führen, daß der Germanenname schon von Posidonius etwa im Jahre 80 v. Chr. gebraucht worden sei. Nun war Posidonius aber ein Grieche, der allerdings zur Zeit des Marius in Rom gewesen ist und dort wohl auch gefangene Germanen gesehen hat. Aber Lateinisch hat er vermutlich nicht verstanden, und wenn er ein lateinisches Wort zur Bezeichnung des von ihm geschilderten Volksstammes gebrauchte, so wäre das auffällig. Birt sucht die Schwierigkeit dadurch aus dem Wege zu räumen, daß er Posidonius eine wissenschaftliche Reise nach Gallien ausführen und dort ethnographische Aufzeichnungen machen läßt. Dabei lernt er den aus der Sprache des römischen Staatsrechts dorthin verpflanzten und wohl schon auch mit griechischen Buchstaben, die die Gallier ja kannten, niedergeschriebenen Terminus „Galli germani" für die Kimbern und Teutonen kennen. Die Verbindung *Galli germani*, die „echten Gallier", d. h. die Gallier, die die Rassenmerkmale des Volkes am reinsten zur Schau tragen, ist dann später zu *Germani* vereinfacht und das Adjektiv zum Substantiv erhoben worden. Man sprach nur noch kurzweg von den „Echten". So sei das Wort *Germani* auch in der Verbindung mit den iberischen Oretanern gebraucht worden, wenn Plinius sagen wollte, daß er von den „echten" Oretanern spreche. Noch Tacitus habe aus dem Namen „Germanen" den Begriff die „Echten" herausgehört, wenn er im Kapitel II von der Unvermischtheit der germanischen Rasse spreche. Aber auch die Germanen

selbst, soweit sie Lateinisch verstanden, und nannten sich mit Stolz die „Echten".

Das ist der Kern von Th. Birts Ausführungen, unter Weglassung der für unsere Zwecke nebensächlichen Ausführungen. Sie haben alsbald scharfen Widerspruch hervorgerufen. Der Berliner klassische Philologe E. Norden hat Birts Schrift im *Korrespondenzblatt der römisch-germanischen Kommission des archäologischen Instituts*, Jahrgang I, Seite 161 ff. einer vernichtenden Beurteilung unterzogen. Norden weist darauf hin, daß Birt die zahlreichen modernen Erklärungen des Germanennamens – von denen oben einige Proben gegeben wurden – gar keiner Beachtung gewürdigt hat und sich rein auf die antike Überlieferung beschränkt. Sein Material sei fast ausschließlich Karl Müllenhoffs *Deutscher Altertumskunde* entnommen, die er aber merkwürdigerweise nur in Nebendingen zitiere. Über die Cäsarstudie von A. Klotz scheine er garnicht unterrichtet zu sein. Es scheine überhaupt etwas gewagt, eine Hypothese zu verfechten, die von Keltisten wie Zeuss und Ebel, von Germanisten wie Jacob Grimm und Karl Müllenhoff, von Historikern wie Heinrich Leo und G. Waitz längst als unhaltbar preisgegeben worden ist (letzterer sagte kurz und bündig zur Deutung des Namens Germani als die „Echten": So entsteht kein Volksname). Norden betont, daß Strabos Etymologie, die dieser selbst übrigens als persönliche Ansicht gibt, keinen wissenschaftlichen Wert besässe, und zeigt das an dem Namen der Leleger, die Strabo im Buch VII, S. 322 als die „Versammelten" (gr. *λεκτοί, σύλλεκτοι*) deutet, und diese benso als seine persönliche Ansicht signiert. Willkürlich sei, was Birt Neues über das Verhältnis von Cäsar zu Posidonius vorbringe. Das Richtige habe Müllenhoff längst gesagt. Posidonius habe Kelten und Germanen noch als nahe Verwandte angesehen; erst Cäsar hebe die Unterschiede schärfer hervor. Unrichtig sei die Behauptung von Birt, das Adjectiv *germanicus* sei augenscheinlich eine griechische Bildung und daher schon von Posidonius geschaffen. Freilich sei die Endung griechischen Ursprungs; aber im ersten Jahrhundert v. Chr. sei sie längst ins Lateinische eingebürgert gewesen und es hätten für einen Römer gar keine Bedenken bestehen können, neben einem Adjectiv *gallicus* zu *Gallus* ein Adjectiv *germanicus* zu *Germanus* zu bilden. Besonders scharf verurteilt Norden Birts Verwertung der Plinius-Stelle, wo von den Oretanern die Rede ist. Er zeigt, daß Birt in dem Satz: *Oretani qui et Germani cognominantur* das Wörtchen *et* ganz einfach unter den Tisch fallen läßt, wenn er von den „echten" Oretanern spreche. Der Satz sei vielmehr so zu deuten wie die Eintragung in die Peutingersche Tafel: *Chamavi qui et Franci.* Die mit *qui et* angefügten Nebennamen sind unterscheidende Bezeichnungen, und längst hätten Gelehrte wie H. Kiepert und A. Schulten den richtigen Schluß gezogen, daß sich bei den Oretanern eine keltische Völkerschaft mit dem Namen Germanen mit den iberischen Oretanern vermischt habe. Endlich wird Birts Deutung der oben zitierten Stelle aus Tacitus *Germania* II als längst bekannt, aber auch von allen Sachkundigen für verfehlt längst aufgegeben erwiesen. Niemals sei der Name Germani volkstümlich geworden, und bis heute ist er nur in der gelehrten Litteratur anzutreffen. Freilich müßen wir das Englische ausnehmen, das den Ausdruck *German* für deutsch

geschaffen hat, als es die Binnendeutschen von den Holländern (*Dutch*) zu unterscheiden begann.

Während Norden sich in dem eben auszugsweise wiedergegebenen Aufsatz mit negativer Kritik des Birt'schen Buches begnügt, geht er in seiner Akademieabhandlung: *Germani, ein grammatisch-ethnologisches Problem* (*Sitzungsberichte der Berliner Akademie der Wissenschaften*, 1918, S. 95 ff.) dazu über, seinerseits positive Aufstellungen zur Frage nach der Herkunft des Germanennamens zu geben. Er verweist auf die Beobachtung des Suffixtypus als sicherster Führerin auf dem Gebiete der Völkergeschichte der vorliterarischen Zeit. Nun zeigt eines der 5 Teilvölker der *Germani*, die *Pae-mani*, dasselbe Bildungselement wie *Ger-mani* und neben diese beiden treten andere Völkernamen mit demselben Suffix, deren keltischer Ursprung von niemand bezweifelt wird: die Stammnamen *Ceno-mani* und *Co-mani*. Auch in Eigennamen von Personen ist das Suffix nicht selten. Insbesondere ist zu beachten wegen seines Anklangs an Germani der Name *Gar-manus*. Von der Erkenntnis der Herkunft eines Namens aber zur Deutung des Namens zu gelangen, pflegt umso weniger zu gelingen, je echter und älter ein solcher Name ist. Das trifft gleichermaßen für die anerkannt germanischen Namen wie für die keltischen zu, obwohl uns das Germanische viel genauer als das Keltische bekannt ist. Nun braucht aber der erste Bestandteil in *Ger-mani* nicht einmal keltisch zu sein, selbst wenn das Suffix es ist. Denn hybride Volks- und Ortsnamen sind keine Seltenheiten. Das Ergebnis aller angestellten Bemühungen um die Deutung des Germanennamens kann also nur ein Ignoramus sein. Daran ändert auch die Auffindung der in Lanchester (Grafschaft Durham in Nordengland) zu Tage getretenen Inschrift aus der Zeit des Kaisers Gordianus (238—244) nichts, die den Namen einer bisher unbekannten Göttin *Garmangabis* enthält, deren zweiter Bestandteil in den Matronennamen *Gabiae* und *Alagabiae* enthalten ist. Aber wie der erste Bestandteil *Garman-* zu deuten ist, bleibt unsicher, trotz der Versuche von R. Much im *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, Band II, S. 133 und der älteren von Th. von Grienberger in der *Zeitschrift für deutsches Altertum*, Bd. XXXVIII, S. 189 ff. und besonders von Fr. Kauffmann, *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, Band XX, S. 526 ff. (*ga* + *ermen* = *irmin* „gross" s. oben S. 31). Man kann ein dunkles Problem durch ein anderes nicht viel klareres seiner Lösung nicht entgegen führen wollen. Norden weist dann noch nach, daß die Länge des *a* in Germanus ursprünglich sei, somit eine Deutung aus germanischem Sprachmaterial nicht möglich wäre. Im ethnologischen Teil beweist er aus parallelen Bildungen, daß die Oretani Germani als ein iberisch-keltisches Mischvolk zu betrachten sind, ebenso wie die bei Orosius auftretenden Galli Germani, womit die Kimbern und die ihnen verbündeten Völkerschaften bezeichnet werden, als germanische Gallier zu verstehen sind, nicht etwa als „echte" Gallier, ganz wie Livius in den Alpen sowohl Semigalli wie Semigermani kennt, d. h. Mischvölker aus Ligurern und Galliern bezw. aus Kelten und Germanen.

Gegenüber den Angriffen E. Nordens fand Th. Birt Unterstützung von Seiten F. Hartmanns, der in der Zeitschrift *Glotta*, Band IX, S. 1 ff.

unter dem Titel: *Germanus* einen Aufsatz veröffentlichte, der zum gleichen Ergebnis wie Birt gelangt, nämlich, daß dieser Volksname identisch mit dem lateinischen Adjectiv *germanus* sei. Tacitus (Kapitel II) habe mit den Worten: *Ipsos Germanos indigenas crediderim minimeque aliarum gentium adventibus et hospitiis mixtos* „die Germanen selbst möchte ich als Ureinwohner und durchaus nicht durch das Zuströmen und die gastliche Aufnahme fremder Volkselemente gemischt ansehen" sagen wollen, daß er die Germanen für ein „rassereines" Volk halte. Genauer habe er diesen Gedanken nochmals in Kapitel IV ausgeführt, wo er meint: *Ipse eorum opinionibus accedo, qui Germaniae populos nullis aliis aliarum nationum conubiis infectos propriam et sinceram et tantum sui similem gentem extitisse arbitrantur* „ich selbst schliesse mich der Meinung der Schriftsteller an, die glauben, daß die Völker Germaniens durch keine Mischheiraten mit Angehörigen fremder Völker befleckt, als ein eignes, reines und nur sich selbst gleichendes Volk dastehen". Tacitus hat also den Namen des deutschen Volks im Sinne des römischen Adjectivs aufgefaßt, das „rasserein" bedeute. Die „quidam", die Tacitus erwähnt, brauchen den Namen von keltischen Völkern, von denen sie ihn auf die Germanen übertragen. Posidonius wird die römische Benennung für die Deutschen wohl gekannt haben; scheint sie aber als unwissenschaftlich nicht gebraucht zu haben. War das Wort aber lateinisch, so kann es nur die „echten Kelten (Galli Germani)" gemeint haben, und das war der Sprachgebrauch, als Cäsar mit Galliern und Germanen bekannt wurde. Als dieser Schriftsteller im Laufe seiner Feldzüge allmählich zu einer genaueren Unterscheidung der Gallier und Germanen kommt, wird das Adjectiv *germanus* zum Eigennamen; aber selbst dann noch bleibt seine ursprüngliche Bedeutung den Römern im Sprachbewußtsein lebendig, wie uns die beiden Stellen aus Tacitus' Germania beweisen.

In einer Anmerkung zu seiner Akademieabhandlung geht Norden kurz auf Hartmanns Aufsatz ein. Seine Ansicht, Tacitus umschreibe in den ethnologischen Kapiteln 2–4 der Germania gewissermassen das Adjectiv *germanus*, beruhe auf einem alten Irrtum, den schon im Jahre 1843 G. Waitz (*Deutsche Verfassungsgeschichte*, Band I) bekämpfte, wenn er sagt: Nach der Bedeutung des Wortes *germanus* fragt Tacitus offenbar nicht, so wenig wie irgendwo sonst bei deutschen Volksnamen: solche Untersuchungen lagen den Alten fern. Norden vermißt ferner den Nachweis, daß *germanus* die Bedeutung „rasserein" gehabt habe. Er lehnt also Hartmanns Beweisführung ebenso wie die Birts glatt ab.

Schließlich hat sich der Germanist Fr. Kluge in der *Germania = Korrespondenzblatt der röm.-germ. Kommission des archäologischen Instituts*, Band III, S. 1 ff. zu dem Namen Germanen geäussert. Er kommt wieder auf die oben erwähnte These von Fr. Kauffmann und R. Much zurück, das Wort sei germanischen Ursprungs. Er erblickt in *Germānus* die volksetymologische Angleichung eines germanischen Völkernamens an lateinisches Sprachgut. Dieser germanische Völkername habe *Ermănōs* gelautet. Er erschließt ihn aus dem bekannten Namen der *Erminōnes* (= *Herminones*) und erblickt darin das Patronymicon zu jenem mit Ablaut des Mittelvokales, wie es z.B. im Namen des Gotenkönigs *Ermanaricus* stecke, der „Germanen-

könig" bedeutet. Auch in *irmindeot*, Vers 13 des Hildebrandliedes sei er enthalten und das Wort als „Germanenvolk" zu übersetzen [1]). Der germanische Volksname *Ermănōs* habe über Gallien den Weg ins Römerreich gefunden.

Auf diese Äußerungen ist zu erwidern, daß die Römer, wenn sie wirklich einen germanischen Volksnamen *Ermăni* kennen gelernt hätten, ihn vermutlich unverändert beibehalten hätten. Denn die lautliche und semantische Berührung mit *germānus* lag so fern, daß dieses Wort niemals umgestaltenden Einfluß auf den Namen hätte ausüben können. Die Verknüpfung des Völkernamens Germanen und des lateinischen Adjectivs *germanus* ist ja grade nur wegen des absoluten Gleichklangs vorgenommen worden, der einen etymologisierenden Gelehrten jener Zeit, wie es Strabo war, geradezu auf den spielerischen Gedanken bringen mußte. Keineswegs hatten die Römer jener frühen Zeit etwa die Absicht die germanische Rasse zu verherrlichen, indem sie den von Kluge konstruierten Volksnamen unbewußterweise durch ein Adjectiv mit der ehrenvollen Bedeutung „echt" beeinflußt werden ließen. So etwas konnte vielleicht zu Tacitus' Zeiten als möglich erscheinen; aber damals stand ja der Volksname Germanus schon über $1^1/_2$ Jahrhunderte lang fest.

Die im Vorangehenden betrachteten Erklärungsversuche umfassen alle Möglichkeiten, den Volksnamen *Germanus* etymologisch zu deuten, nämlich aus lateinischem, aus germanischen und aus keltischem Sprachgut. Wir haben gesehen, daß keine von den vorgebrachten Deutungen befriedigen kann. Das darf uns nicht Wunder nehmen. Überschauen wir die zahlreichen Völkernamen, die uns auf den drei Sprachgebieten aus alter Zeit überliefert sind, so finden wir, daß immer nur wenige der etymologischen Deutung zugänglich sind. So etwa wenn wir die Kelten als die „Bekleideten" gegenüber den Pikten als den „Bemalten" = Tätowierten [2]) deuten, wenn die Franken als die „Freien", die Langobarden als die „Langbärte" und die Vangiones als „Talbewohner" (germ. *wang* Wiese) aufgefaßt werden, u. dergl. m. Aber die der etymologischen Deutung einigermaßen zugänglichen Namen sind doch nur Ausnahmen; die weitaus größte Anzahl aller Volksnamen entzieht sich jeder etymologischen Aufhellung. Der Grund dafür liegt zutage. Da die Namen nicht nur an dem Volke, sondern ebenso oft auch an dem Lande haften, so rühren sie nicht selten von einer älteren Bevölkerungsschicht her als derjenigen, die den Namen zuerst in der geschichtlichen Überlieferung trägt. Ein Beispiel: wenn die Deutschen die Slaven als *Wenden*, lat. *Venedi* bei Plinius (*Hist. nat.*, IV, 13, 27), *Veneti* bei Tacitus (*Germ*, 46) und Jordanes (*Capp*., 23, 42), altengl *Winedas*, ahd. *Winida* u. s. w. bezeichnen, so ist dieser Name offenbar identisch mit dem der illyrischen *Veneti* im heutigen Venezien. *Veneti* sind auch in der südlichen Bretagne bezeugt, deren Namen in der heutigen Stadt *Vannes* erhalten ist. Offenbar waren einst auf ostdeutschem Boden illyrische Stämme ansässig,

---

1) In der neuesten Erklärung des Hildebrandlieds von Emma Danielowski, *Das Hiltibrantlied*, 1919, S. 78 wird *irmindeot* mit „das ganze Volk" übersetzt.

2) So E. Windisch, *Das Keltische Brittannien*, 6. Nach ihm ist *Picti* höchst wahrscheinlich das Part. Perf. von lat. *pingere* malen. H. Zimmer betrachtet *Picti* als Übersetzung von ir. *Cruithne*, cymr. *Prydein* „die mit Figuren Versehenen."

wofür auch archäologische Gründe sprechen. Sie sind aber schon in vorhistorischer Zeit sprachlich in den Kelten oder Ostgermanen aufgegangen. Die Erinnerung an sie aber als einstige östliche Nachbarn der Germanen hat sich erhalten und war nach der slavischen Expansion um die Mitte des ersten nachchristlichen Jahrtausends von den Germanen auf ihre neuen Nachbarn übertragen. Nicht anders liegt der Fall bei dem Namen der keltischen Bojer, der ebenfalls an zwei Stellen Europas auftritt, in Oberitalien und Böhmen. Lebendig erhalten hat er sich in Böhmen, lat. *Boiohaemum* = mhd. *Bēheim* d. h. Land der Bojer und mit anderem Suffix in dem Namen lat. *Baioarii*, später *Bavarii*, = ahd. *Peigira*, altengl. *Bægeras* = Bayern, einer gleichfalls von dem Namen der Bojer mit dem Suffix *-varii* (s. darüber Verf. *Beitrage*, XLIV, S. 335 ff. und 515) gebildeten Benennung. Die mit dem Bojernamen heute benannten Tschechen und Bayern haben weder in ethnographischer noch in sprachlicher Hinsicht irgend etwas mit dem in den Wechselfällen der Völkerwanderungszeit weithin verschlagenen und dann untergegangenen Keltenstamm zu tun. Diese beiden aufs Geratewohl herausgegriffenen Namen der Veneter und der Bojer sind übrigens Beispiele für etymologisch vollkommen dunkle Völkernamen.

Nach dieser Überlegung werden wir beßer ausgerüstet an die Untersuchung des Germanennamens herantreten. Die Gleichsetzung mit lateinisch *germanus* oder auch die Beeinflussung eines vorher vorhandenen Völkernamens durch dieses lateinische Wort lehnen wir aus den schon erörterten Gründen ab. Eine Deutung aus germanischem Sprachgut halten wir ebenfalls für unmöglich. Es bleibt also nur als letzte Hoffnung, den Namen aus keltischem Sprachmaterial zu deuten. Aber keiner der oben mitgeteilten Versuche hat irgend etwas Überzeugendes. Wohl aber dürfen wir sagen, daß die Bildung des Namens *Germani* derjenigen anderer keltischer Stammesnamen entspricht. Wir haben schon oben in *Pae-mani* den bei Cäsar, Bellum Gallicum, II, 4 genannten Unterstamm der Germani erwähnt. Mit dem gleichen Suffix-*mani* sind die Stammesnamen *Ceno-mani* und *Co-mani*, sowie Personennamen wie *Ario-manus*, *Cer-manus*, *Gar-manus* u. s. w. gebildet. Möglich ist allerdings auch die Trennung *Germ-ani*, da sich in keltischen Völkernamen auch das Suffix *-ani* (z. B. in den *Ambi-ani*, noch heute erhalten in *Amiens*) findet. Es bliebe also ein Stamm *germ*-oder *ger*-übrig, der sich der weiteren Deutung völlig entzieht.

Der Name tritt uns bekanntlich in der lateinischen Literatur bei Cäsar, Bellum Gallicum zuerst entgegen. Buch II, Kapitel 4 erfährt Cäsar aus dem Munde der Gesandten der belgischen Remer folgendes: „Die meisten Belgier stammen von Germanen, die in alter Zeit wegen der Fruchtbarkeit ihrer (der Remer) Heimat über den Rhein gesetzt seien und die Gallier, die hier wohnten, vertrieben hätten". Hier unterrichtet uns Cäsar also ganz deutlich über die Herkunft der Germanen vom rechten Rheinufer. Er nennt uns an der gleichen Stelle die vier Unterstämme dieser in Belgien schon lange vor seiner Zeit eingedrungenen Germanen, die *Condrusi*, *Eburones*, *Caeroesi* und *Paemani*. Buch VI, Kapitel 36 wird noch ein fünfter Stamm, die *Segni*, erwähnt.

Aus dem Cäsartext geht nicht hervor, ob der Gesamtname *Germani* für

die genannten 5 Stämme noch zu seiner Zeit gebräuchlich war. Zu Tacitus' Zeiten war er es nicht mehr, wie aus der oben zitierten Stelle der *Germania*, Kapitel II hervorgeht, wo er uns mitteilt, daß die nach Belgien über den Rhein vordringenden Germanen zwar zur Zeit ihres Eindringens in Gallien diesen Namen trugen; zu seiner Zeit aber war der Name nicht mehr üblich und an seiner Stelle die Gesamtbezeichnung *Tungrer* (noch erhalten in dem Ortsnamen *Tongres*) getreten. Aber der Name *Germani* war inzwischen weiter gewandert und von den Kelten dazu verwendet worden, um ihre östlichen Nachbarn zu bezeichnen. Aus der späteren römischen Terminologie, die sowohl ein links- wie ein rechtsrheinisches Germanien kennt, geht hervor, daß der Name *Germani* zunächst nicht an einer bestimmten Rasse haftete, sonders ein epichorischer Name war, d. h. sich auf eine bestimmte Gegend bezog. Denn links vom Rhein wohnten zur Zeit des römischen Vordringens nur vereinzelte Germanenstämme [1]; in der Hauptsache war das linke Rheinufer noch von Kelten besetzt. In der römischen Ethnographie erst ist der Name *Germani* auf die rechtsrheinischen Völker eingeengt worden, die sich von den Kelten durch ihre Sprache, Sitten und Kultur unterschieden. An den „Germanen" ist der ursprünglich einem Keltenvolk zukommende Name dann dauernd haften geblieben. Denn die 5 Stämme, die vor Cäsars Zeit über den Rhein zogen, sind nicht etwa Germanen in unserm Sinne gewesen, sondern rechtsrheinische Kelten, die ihre in Belgien schon längere Zeit ansässigen Stammesbrüder verdrängten. Die letzteren wurden als Gallier bezeichnet, d. h. als Einwohner des „Gallia" genannten Landes, ein Name, der älter als die keltische Eroberung zu sein scheint. Wenn die über den Rhein in das heutige Frankreich schon um die Mitte des letzten Jahrtausends v. Chr. vorgedrungenen Keltenstämme als „Gallier" bezeichnet werden und unter diesem Namen zu Anfang des 4. Jahrhunderts v. Chr. ihren Raubzug nach Italien bis Rom unternehmen, so ist ihnen ebenfalls einen epichorischer Namen zuerteilt. Denn in ihrer eignen Sprache bezeichneten sie sich als Kelten, auch als Gaisaten, d. h. die „Speertragenden". So wandern die Völker- und Ländernamen von einer Rasse zur andern und überdauern den Wechsel der Zeiten und der Bewohner eines Landes.

So ist es auch mit dem Namen „Germanen" gegangen. Ursprünglich kam er einem der rechtsrheinischen Keltenstämme zu. Die Anwesenheit von Kelten auf dem rechten Rheinufer ist uns bezeugt durch zahlreiche Flußnamen: *Rhein* = gall. *Rīnos und *Rēnos*, *Sieg* = gall. *Sequana*, *Lippe* = gall. *Lupia* u. s. w., durch Gebirgsnamen wie „herkynischer Wald" [2] = mitteldeutsches Waldgebirge, die *Finne*, einen thüringischer Gebirgszug u. s. w. Auch die Archäologen glauben die Ansiedlungen von Kelten auf dem rechten Rheinufer bis zur Weser hin aus den Gräberfunden nachweisen zu können.

---

1) Tacitus, *Germania*, Cap. XV: ipsam Rheni ripam haud dubie Germanorum populi colunt: Vangiones Triboci, Nemetes. Also nur diese drei Stämme kennt Tacitus als unzweifelhaft germanisch; sie waren Reste der Heerscharen des Ariovist. Dazu kommen die von den Sueben auf das linke Rheinufer übergetretenen Ubier in der gegend von Cöln. Doch waren alle diese Völker mehr oder minder keltisiert.

2) In griech. Lautform: *Ὀρκύνιος σκόπελος (δρυμός)*, *Ἀρκύνια ὄρη*, lat. *Hercynia silva, Orcynia* (Verf., *Etym. Wörterb. des Got.*[2], s. v. fairguni).

Bei dieser Annahme wird uns auch verständlich, weshalb die bei Tacitus, *Germania*, Kapitel XXVIII genannten Nervier, ein auch schon bei Cäsar vorkommender Keltenstamm, sich germanischer Abstammung rühmen konnten: ***Treveri et Nervii circa affectationem Germanicae originis ultro ambitiosi sunt.*** „Die Treverer und Nervier sind wegen ihres Anspruchs auf germanischen Ursprung ausserordentlich stolz". Auch Strabo, Buch IV, Kapitel 3, Seite 194 bestätigt uns die germanische Abstammung der Nervier: *Νέρουιοι, καὶ τοῦτο Γερμανικὸν ἔθνος,* die Nervier, auch dieser ein germanischer Stamm. Theodor Mommsen ist (in seiner *Römischen Geschichte*, 7. Auflage, Band III, S. 240 und 244 ff.) in der Tat geneigt, sie als Germanen anzusehen. Auch Friedrich Kauffmann (*Deutsche Altertumskunde*, Band I, S. 214) meint, daß sich germanischer Einschlag mit der Zeit bei den Nerviern geltend gemacht habe. Aber die überlieferten Namen von Nerviern zeugen fast durchweg für ihre keltische Nationalität (H. Gering, *Zeitschrift für deutsche Philologie*, Band XLVIII, S. 6, Anmerkung 1). Der Sachverhalt wird uns aber sofort klar, wenn wir ins Auge fassen, was eben über den Namen „Germanen" ausgeführt worden ist. Diese Bezeichnung will ursprünglich nicht mehr besagen, als daß der betreffende Stamm aus dem rechtsrheinischen Gebiet herüber gekommen ist, seinen Wohnsitz also in „Germanien" gehabt hat. Damit verbindet sich die Vorstellung von geringerer Verweichlichung, roheren Sitten und grösserer Kriegstüchtigkeit. Über Rasse und Sprache sagt er uns an sich nichts.

Wenn schon Thukidydes in der Einleitung zu seiner Geschichte des peloponnesischen Krieges sagt, daß Griechenland in alter Zeit nicht fest besiedelt war, sondern häufiger Wechsel der Wohnsitze stattfand, und jeder Stamm leicht seine bisherigen Niederlassungen verließ, wenn er durch Übermacht von da verdrängt wurde, so gilt das in viel höherem Maße von den nordeuropäischen germanischen oder keltischen Stämmen. Hier war ja noch viel weniger, was ein Volk an die bisherige Heimat gefesselt hätte. Wohnsitze und Bodenkultur waren so primitiv und die bewegliche Habe so dürftig, daß ein Wechsel der Wohnsitze leichten Herzens vorgenommen wurde, wenn er vorteilhaft zu sein schien oder wenn der Druck feindlicher Stämme dazu zwang. Selbst die Sprache war in jener Zeit bei diesen halbnomadischen Stämmen nicht so fest mit den Menschen verwachsen, wie wir uns das nach späteren Verhältnissen vorstellen möchten. Auch ein Sprachenwechsel ward unter dem Einfluß der überlegenen Kultur der Eroberer oder der neuen Nachbarschaft leicht vorgenommen. Den Stammesnamen nahm man wohl in die neue Umgebung mit, legte ihn aber auch ohne Bedenken ab, wie das Beispiel der Tungrer zeigt, die ursprünglich den Namen Germanen führten. Und die Geschichte der germanischen Stämme seit ihrem Zusammentreffen mit den Römern zeigt uns, wie oft alte Namen untergehen und neue auftauchen, oder alte Namen auf neu auftretende Völker übertragen werden. Das war auch das Schicksal des Germanennamens. Dies erklärt uns sein mehrfaches Auftreten in Europa, eine Erscheinung, die wir übrigens auch bei andern Völkernamen beobachten: wir kennen Iberer in Spanien und am Kaukasus, Marser in Italien und an der oberen Ruhr, Veneter in Oberitalien und in der Bretagne u. s. w. Wie diese Beispiele zeigen, bedienen sich

gleichbenannte Völker ganz verschiedener Sprachen. Die Marser in Italien sprechen einen italischen Dialekt, die Marser an der oberen Ruhr sind der Sprache nach Germanen. Die Veneter in Oberitalien gehören zum illyrischen, diejenigen in der Bretagne zum keltischen Sprachstamm. Man muß annehmen, daß öfters – soweit nicht zufälliger Gleichklang vorliegen kann wie etwa bei den Iberern – Teile eines und desselben Stammes aus uns unbekannten Ursachen absplitterten und nicht selten weithin verschlagen wurden. Viele von diesen Namen gehen im Laufe der Zeit spurlos zugrunde, andere erhalten sich lange Zeit, ja bis auf unsere Tage wie der Name der Veneter in der Stadt Venezia und in der Bretagne in dem Namen der Stadt Vannes. Ohne die historische Überlieferung wären wir niemals darauf gekommen, daß diese beiden Städtenamen gleichen Ursprungs sind. Umgekehrt wird auch mancher Gleichklang nur dem Zufall verdankt, wenn z. B. der Germanenname auch in der persischen Provinz Carmania, auch Germania genannt, oder in Kleinasien auftaucht. Alles dies hat schon K. Müllenhoff im Band II seiner *Deutschen Altertumskunde* (S. 189 ff. des neuen Abdrucks) klar erkannt und die Herkunft des Germanennamens in überzeugender und wissenschaftlich einwandfreier Weise dargelegt. Die späteren Versuche bedeuten also keinen Fortschritt, sondern einen Rückschritt.

Wir haben das Schicksal des Germanennamens darzustellen versucht, soweit es die dürftige Überlieferung zuläßt. Ursprünglich einem rechtsrheinischen Keltenstamm zukommend, ist er von ihren Nachbarn, als sie über den Rhein nach Belgien vorgerückt waren, auf alle östlich wohnenden Stämme übertragen worden. Und als alle Kelten das rechtsrheinische Gebiet geräumt hatten, blieb der Name an den neuen Bewohnern dieser Gegenden haften und ist ihnen in der gelehrten Überlieferung bis heute verblieben. Er bietet eine genaue Parallele zu dem Namen der keltischen *Volci*, nach welchem die Germanen ihrerseits zuerst ihre keltischen, dann auch ihre romanischen Nachbarn benannten: *Welsche*, ndl. *Walschen*, ahd. *Walhi*, einerlei ob die romanischen Völker Nachkommen von Kelten waren oder nicht. Für die Deutschen sind sie Welsche, und Welschland ist sowohl Frankreich wie Italien, wenn auch der Name schließlich infolge der vielen Kriegszüge nach Italien an diesem Land vorzugsweise haften blieb. So ist der Name „Germanen" im Laufe der geschichtlichen Entwicklung bei der Rasse verblieben, die wir heute darunter verstehen. Allerdings begeht Tacitus insofern einen Irrtum, als er angibt, die Germanen hätten sich selbst mit diesem Namen bezeichnet. Vielleicht trifft das auf manche linksrheinischen Keltenstämme zu wie etwa die Nervier. Das Volk aber, das wir heute unter Germanen verstehen, hat zu jener Zeit noch keinen gemeinsamen Namen besessen. Nur die Namen einzelner Stämme sind uns bei griechischen und römischen Schriftstellern überliefert, und erst kurz vor der Völkerwanderungszeit verschwinden die Einzelnamen grösstenteils, um den Namen von Stammesverbänden Platz zu machen, die sich bis heute erhalten haben, Franken, Sachsen, Schwaben, Alamannen, Thüringer, Bayern, u. s. w. Der Name ‚Germanen' für die Gesamtheit dieser Stammesverbände ist immer nur eine gelehrte Bezeichnung für sie gewesen und ist nur im Englischen zu einem Wort der täglichen Sprache geworden, als die Bezeichnung *Dutch* auf die Niederländer

eingeengt wurde. In alter Zeit ist, wie schon J. Grimm hervorgehoben hat, das Wort von den Germanen selbst nicht gebraucht worden, ebensowenig wie die Römer es aus ihrem Sprachmaterial geschaffen haben. Die Versuche also, das Wort aus dem Lateinischen oder Germanischen etymologisch zu deuten, müßen scheitern. Es muß dabei verbleiben, daß es in historischer Zeit einen epichorischen Volksnamen Germanen unbekannter Herkunft — wenigstens was die Stammsilbe betrifft — gegeben hat, der bei den Kelten eine Zeitlang im Gebrauch war.

Berlijn. SIGMUND FEIST.

KLEINE BEITRÄGE ZUR WORTKUNDE.

Got. *intrusgjan*.

Dieses etymologisch bisher unerklärte Wort ist nur im XI. Römerbrief, dort aber viermal, belegt, als Übersetzung des gr. ἐγκεντρίζω. Daß wir hier mit einem Lehnwort zu tun haben, ist von vornherein wahrscheinlich: die Germanen erlernten ja die Obstzucht überhaupt, wie die Veredlung des Obstes durch Impfen, erst von den Römern, welche ihnen mit der Sache den Namen überlieferten. Im Westgermanischen finden wir Umbildungen eines vulgärlateinischen *imputare* (afr. *empter*, fr. *enter*, nl. *enten*) woraus ahd. *impfôn*, *impfitôn*, ags. *impian*, engl. *to imp*, daher später schw. *ympa*, dän. *ympe*. So werden die Westgoten auch ihr *intrusgjan* von den römischen Kolonisten in der fruchtbaren Donauniederung übernommen haben. Wir denken dabei zunächst an die Verba mit der Vorsilbe *intro*, wie *introduco*, *intromitto*, *introfero* usw., und da wir ein Synonym von *imputare* ‚einschneiden' erwarten, so kommen wir auf *introsecare*, das neben *insecare* existiert haben kann, wie *introtrudere* neben *intrudere* vorkommt. Da das geschlossene röm. *ō* gerade im Dakoromanischen wie im Spanischen, gern in *u* überging, und bekanntlich auch im germ. Munde so lautete, so können wir ein dakorom. *intrusecare* ansetzen, aus welchem mit Synkope des Zwischenvokals got. *intrusgjan* hervorgegangen wäre. Der Gote fühlte natürlich *trus* als Stammsilbe und betonte demgemäß *intrúsgjan*, wie *ufartrúsnjan*, wozu rom. Formen, wie *intrúsĕco*, mitwirkten.

Es ist aber noch eine zweite Möglichkeit zu erwägen. Meyer-Lübke führt in seinem *Rom. Etym. Wörterbuch* S. 326 ein vulgärlat. *intrusiculare* ‚hineindrängen' (zu *intrudere*) auf, erschlossen aus it. (aretinisch) *intruschiare* (*Miscellanea linguistica in onore di Gr. Ascoli*, Torino, 1901, p. 433), und span. *entruchar* 'durch Verstellung, Betrug zu etwas bereden'. Dann können wir aber auch auf ein vulgärlat. *intrusicare*, eine Weiterbildung von *intrudere*, zurückschließen, und diese Herleitung ist vielleicht noch einleuchtender als die obige, schon weil die Existenz des Wortes im Rom. indirekt belegt is.

Man könnte zwei Bedenken machen. Zunächst wegen der Endung *jan*. Bei Herübernahme lat. Verba auf *āre* erwarten wir germ. ō-Stämme, und so finden wir got. *kapillon* < *capillare*; *militon* < *militare* gegen *anakumbjan* < *accumbere* (*kaupatjan* ist unsicher). Indeß sind doch diese Fälle zu wenig

zahlreich, um daraus weitere Schlüsse zu ziehen, und überdies handelt es sich bei jenen um Denominativa (*militon* ist einfach 'Soldat sein'), während *intrusgjan* ausgesprochen kausative Bedeutung hat. Schwerer wiegt das zweite: woher das got. *g* im Anlaut nach *s* (vgl. *andhruskan* und *azgo*)? Wir müssen wohl annehmen, daß die auf rom. Sprachgebiet weitverbreitete Erweichung des intervokalischen *k*-Lautes zu *g* und die Synkope des tonlosen Zwischenvokals damals schon im Dakorom. vollzogen war: *intrusico* > *intrusigo* > *intrusgo* (vgl. z. B. *Andecavum* > *Andegavum* > *Andgau* > fr. *Anjou*). Dann wäre ja auch ein etwaiges *intrōsĕco* mit *intrūsico* zusammengefallen.

Got. *ufartrusnjan*.

Dieses an das vorige Wort anklingende hap. leg. — nur Skeireins III, 12 (Dietrich) belegt — ist ebenfalls etymologisch dunkel, und auch die Bedeutung steht nicht unzweifelhaft fest, da der ganze Satz unklar, und keine Vorlage zu vergleichen ist. Der Zusammenhang mit dem Folgenden freilich ist deutlich genug: es werden drei Arten der Reinigung von Sünden einander gegenübergestellt: die äußerlichen Waschungen des mosaischen Gesetzes, die Taufe der Reue uud Buße durch Johannes, und die geistige Taufe Christi; die johanneische Taufe übertrifft die Reinigung des Gesetzes, steht aber weit zurück hinter der Taufe des Evangeliums. Die Schwierigkeit des Verständnisses liegt in den Angaben des Verf. über die mosaischen Vorschriften; er hat aus verschiedenen Teilen der Bibel, *Lev.* 4 und 14, dem *Hebräerbrief*, allerlei disparate Dinge zusammengesucht, oder aus dem Gedächtniß kombiniert: Reinigung von (unfreiwilligen) Sünden und von Krankheiten (Aussatz); Scharlach und rote Wolle; Eintauchen in Opferblut und in reines (fließendes?) Wasser usw., und diese Verworrenheit wird noch kompliziert durch die Unsicherheit der Worte und des Satzbaus. Was ist z. B. das Objekt von *ufartrusnjandans*: das vorangehende *þo* (*azgon*), oder das folgende *þans ufarmiton munandans?* In letzterem Falle ist nach *gadob* Komma zu setzen. Was soll ferner das *hyssopon jah wullai raudai ufartrusnjan* heißen: 'die ins Wasser geworfene Asche (resp. den Sündigen) mit Hysop und Wolle *überstreuen*', oder 'Wolle und Hysop in das mit Asche vermischte Wasser eintauchen und damit den zu Reinigenden *besprengen*'? *Lev.* 14 sollen Wolle und Hysop in das Blut des Opfertieres eingetaucht und damit der Aussätzige 7 mal besprengt werden.[1]) Wenn nun mit *ufartrusnjan* dies letztere gemeint sein kann, so fällt es doch auf, daß einige Zeilen vorher für 'Besprengung' nicht *ufartrusneins*, sondern *ufarranneins* gebraucht wird. Vielleicht ist es doch nicht ohne Gewicht, daß nach Dietrichs Text das *n* von *trusn* nicht feststeht. Wie wenn *ufartrusgjan* zu lesen wäre, was schon v. d. Gabelentz ansetzte? War *intrusgjan* = 'einstecken', so konnte jenes sehr wohl 'bestecken, belegen, überstreuen' bedeuten. Eine weitere verzweifelte Stelle ist *þans ufarmiton munandans* (cod. *munandane!*).

---

1) Dietrich freilich behauptet in seinen Anm. S. 22, es handle sich dort nur um ein Eintauchen der genannten Stücke; man lese aber doch das darauf Folgende: *καὶ περιρανεῖ επὶ τὸν καθαρισθέντα ἀπὸ τῆς λέπρας ἑπτάκις, καὶ καθαρὸς ἔσται.*

Man übersetzt: 'die vergessen (vergessen machen?) wollen', nl. ihre Sünden! Das ist doch eine ziemlich gezwungene Deutung. Sehr ansprechend wäre Jellineks Vermutung *ufar miton* = 'gegen die Absicht': es bezöge sich also auf die unfreiwilligen Sünder; aber wo bleibt dann *munandans(e)*? Ich möchte im Hinblick auf das unsichere *n* vorschlagen: *ufar witoþ munandans* etwa 'nach dem Gesetz Denkende', oder noch freier: *þans uf witoda wunandans* 'die unter dem Gesetz Wohnenden', wie Gal. IV, 5 *þans uf witoda*, τοὺς ὑπὸ νόμον.

Wie gesagt, ist auch die Herleitung von *ufartrusnjan* unsicher. Johansson (*Beitr.* XV, 238) führt *trus* auf *drəs-* (Vollstufe *deres-*) zurück, und vergleicht u. a. δροσός 'Tau', was Uhlenbeck als möglich zugibt. Feist, der diese Herleitung ablehnt, zählt eine Reihe von Entsprechungen auf, die aber, genau besehen, sehr zusammenschrumpft. Aisl. *trosna* 'split up' und *ótros* 'droppings', 'rubbish' finden sich nur bei Cleasby Vigf., aber ohne jeden Beleg; Fritzner kennt sie nicht, sie bleiben also besser bei Seite. As. *gitrusnod* steht nur im *Hêl.* 154 Mon., der Cott. hat *gidrusnod*, was auf ags. *gedrysnan* 'hinfallen, verwelken, schwinden' deutet. Zu derselben Wurzel *drus-* 'fallen' gehören ahd. *gitros* 'vinacea', *trosena, trusna* 'faex'; *erdruasnita* 'defaecaverat' stellt sich mit seinem *uo* wohl zu ndl. *droesem*. Es bleibt also schließlich nur das engl.-nordische *trus, tros* 'Abbruch, Abfall von Gezweig', das mit ndl. *tros* zusammenhängen, und romanischen Ursprungs sein kann.[1]) Wackernagel hat doch vielleicht mit Recht got. *ufardrusnjan* lesen wollen.

Got. *sauþa.*

Das hap. leg. *in hwo sauþo* (*Kor.* I, 15, 2 cod. A) übersetzt τίνι λόγῳ (*qua ratione*), und ist m. W. noch nie erklärt worden. Wenn ich einen solchen Versuch mache, so geschieht dies in der Überzeugung, daß ein so klarer, geläufiger Begriff, wie λόγος, *ratio* hier nicht auf einmal durch ein ganz unverständliches Wort wiedergegeben sein kann, welches sich als got. (resp. germ.) Sprachgut nur mit *sauþs* 'Opfer' zusammenbringen ließe, eine unmögliche Etymologie! daß also dem Schreiber ein Versehen passiert sein muß. Ich möchte die Heilung an ein wohlbekanntes und sinnverwandtes Wort anknüpfen, und schlage vor, zu lesen: *in hwo lauþo* 'in welcher Gestalt, wiegestalt'. Dem Einwurf, daß alsdann *hwo laudo* zu lesen wäre, begegne ich mit dem Hinweis auf *Gal.* III, 1, wo dieselbe Hand *unfroþans* geschrieben hat, anstatt *unfrodans*. Bekanntlich verrät die Schreibung der ostg. Handschriften ein ähnliches Schwanken in der Aussprache der Dentalspiranten, wie späterhin im Ahd. eintritt: *þ* wird intervokalisch erweicht zu ð, während letzteres Verschlußlaut *d* wird; da nun überdies in der hergebrachten Schreibung inlautendes *d* so häufig in auslautendes *þ* übergeht, ist eine Verwechslung beider Zeichen ganz natürlich. Ich nehme also ein got. *lauda* 'Gestalt, Form' an, und erinnere an die interessante Glosse desselben cod. A zu *Gal.* IV, 19: *unte gabairhtjaidau Xristus in izwis* = ὃν μορφωθῇ Χριστός ἐν ὑμῖν, wobei am Rande steht: *du laudjai gafrisahtnai*. Es sind dies

[1]) Sieh dazu Van Wijk-Franck a. v. *droesem, tros.*

wohlbesehen zwei Glossen: erstens *gafrisahtnai* = *μορφωθῇ*, und dann, als Ergänzung des das gr. *μορφόω* nicht ganz deckenden *gabairhtjan*, der Zusatz: *du laudjai* = *φανερωθῇ εἰς μορφήν*. Da wir hier also ein got. *laudi* 'Gestalt' belegt finden, so steht der Annahme eines gleichbedeutenden ō-Stammes *lauda* nichts im Wege. Wie bekannt und geläufig dem Goten ein solcher Ausdruck sein mußte, erhellt aus den Verbindungen *hwelauþs, swalauþs, samalauþs, juggalauþs*, wo *laud* überall die gleiche Bedeutung: 'Gestalt, Form, Art und Weise' hat.

Got. *barusnjan*.

Auch dieses fremdartig klingende Wort gewinnt mit éinem Schlage gotisches Gepräge, wenn man sich entschließt, den Anlaut zu ändern und *garusnjan* zu lesen. Freilich haben beide codd. — falls die Lesung sicher steht — *b*; der Fehler mag aber dem, der Zeit nach, ersten von beiden oder einem frühern Schreiber zur Last fallen, der durch das kurz vorhergehende dreimalige *bar* (*barna, barne, barna!*) beeinflußt wurde. Das ist, nebenbei gesagt, genau derselbe Fall wie bei dem berühmten *aibr* für *tibr* (*Mt.* V, 23), welchem unmittelbar *bairais* mit zweimaligem *ai* vorangeht! Ich verknüpfe *garusnjan*, wie die meisten Erklärer, mit *gariuþs, gariudi, gariudei* [1]), zweifle jedoch an dem gewöhnlich angenommenen Zusammenhang mit *rauþs* 'rot', wonach also *gariuþs* 'errötend, verschämt, ehrbar' wäre. Nur in éinem Falle, I *Tim.* 5, 4, wo vom Putz der Frauen die Rede ist, bedeutet *gariudei* 'Schamhaftigkeit', gr. *αἰδώς*; sonst entsprechen die betr. Wörter überall gr. *σεμνός, σεμνότης*, was nicht subjektiv 'ehrbar', sondern objektiv 'ehrwürdig, würdevoll, anständig, vornehm' bedeutet, während anderseits ja auch *αἰδώς* im Sinne von 'Ehrfurcht', und *αἰδεῖος* für 'ehrwürdig' gebraucht werden.

Sehen wir also von den Sippe 'rot' ab, so bleibt noch ein zweiter Stamm *reuþ- ruđ-*, zu welchem an. *rjóða*, ahd. *riuten* = nhd. *reuten*, mnl. *roden* usw. gehören [2]). Die allgemeine Bedeutung ist: den Boden durch Säuberung von Wurzeln, Steinen, Unkraut, urbar machen, daher 'anbauen, bebauen'. Daß von diesem Grundbegriff aus ein Weg zu 'verehren' geht, beweist schlagend das lat. *colere*, welches mit seinen Ableitungen *cultus, cultura, cultor* genau denselben Entwicklungsgang aufweist.

Die Entstehung von *garusn-* aus *garudsn-* entspricht der von *anabusni-* aus *anabudsni-*, es ist also vielleicht *garūsnjan* anzusetzen.

Got. *manauli*.

Wieder eine fatale crux, bei der zunächst das *au* fremdartig anmutet. Holthausen hatte den naheliegenden Gedanken, Ausfall eines *h* zu vermuten: *manahuli* 'Menschenhülle'; er hätte auch Verschreibung von *h* zu *a*: *manhuli* annehmen können, vgl. *manleika*. Grienberger suchte *aul*(*i*) aus *okuel* -

1) Alle diese Wörter finden sich in demselben Abschnitt wie *barusnjan* (Tim. I), mit Ausnahme des einzigen Falles *Phil.*, IV, 8.

2) Sieh Van Wijk—Franck a. v. *rooien*.

(lat. *oculus*) abzuleiten – sehr unwahrscheinlich! Ich glaube, daß wir uns mit der überlieferten Form abfinden müssen. Die Übereinstimmung mit aisl. *mannœli* ist so schlagend, daß ein Zusammenhang kaum abzuweisen scheint. Leider ist aber auch dieses Wort in der reichen an. Litteratur nur éinmal belegt: ***Finnboga saga hins ramma*** (Gering), V, 16. Die betr. Stelle lautet nach Fritzner: ***Gestr hafði it mesta kvánriki, því at hon*** (nl. Syrpa kona hans) ***var mannœli mikit ok veslingr***; bei Cleasby-Vigf. heißt es: ***han var m. m.*** und das ist offenbar richtig, denn es ist ja die Rede von dem Pantoffelhelden. Cl.-Vigf. erklärt nun *mannœli* als: „a ***man-shape***, hence a ***mannikin***, as a term of contempt, cp. Germ. ***weibsbild***." Fritzner fragt zweifelnd: „Menneske som man skal føde (ala), uden at det gjør nogen Nytte eller er Føden værd?" Er bringt also *œli* zusammen mit ***ala*** — ***ól*** — und versteht unter ***m.*** einen nutzlosen ‚Mitesser', letzteres sehr fraglich! Beide haben an ***manauli*** gedacht; Cl. V. sagt: „prob. identical with Ulf. ***manauli***." Fr. dagegen wieder ablehnend: „Ordet har neppe noget Slaegtskab med got. ***manauli***."

Nehmen wir nun zunächst an, daß *œli* auf *ōli* zurückgeht und mit ***ala*** 'zeugen, aufziehen, nähren' zusammenhängt, so kann es einfach 'Menschenkind' oder 'Menschenwuchs, Gestalt' bedeuten; die gesuchte Erklärung Fritzners ist natürlich durch den ungünstigen Sinn des Wortes an der betr. Stelle veranlaßt. Für das got. ist im Hinblick auf *σχῆμα*, ***habitus*** die zweite Bedeutung: 'Gestalt' anzunehmen, jedoch verdient es Erwägung, ob der Übersetzer hier nicht durch das vorhergehende ***wlit skalkis nimands*** und das folgende ***gahaunida sik*** beeinflußt worden ist, also das Wort auch im Got. etwas Herabwürdigendes hatte, etwa 'Menschengewächs', wie man ja auf Deutsch wohl 'Gewächs, Pflanze' ironisch braucht. Bei ***mannœli*** verwickelt sich die Sache durch den Übergang von *œ* in ***ae***. Fritzner führt III, 1069 zwei Belege eines Adj. ***aeligr*** 'ringe, ussel' auf, woneben 1076 ein ***œligr*** in gleichem Sinne steht. (Cl. V. schreibt natürlich nur *ae*). Bezeichnend im Hinblick auf unsere got. Bibelstelle ist Fr.s Beispiel: ***munt þú . . . . veita mér miskunn þinni aeligri ambátt*** 'du wirst mir vergeben, deiner unwürdigen Dienerin.' Daß überall ***óligr*** zu Grunde liegt, sollte man aus dem bei Cl. V. vorangehenden *œli* 'idiot, simpleton' schließen, wenn man diesem Ansatz trauen könnte. Der Beleg lautet: ***„œli telsk þar er ólu ósnotran man gotnar***[1]); ***Skálda*** (in a verse)" (sic!); dann wird auf *mannœli* verwiesen und auf die 'mod. form' ***auli*** 'dunce' p. 34 (nicht 24!) col. 2. Da Fr. dies Wort nicht aufführt, ist das Zitat nicht zu kontrollieren. Mögen nun aber diese Wörter etymologisch mit ***mannœli*** zusammenhängen, oder nicht, jedenfalls werden sie dazu beigetragen haben, den ungünstigen Sinn von ***mannœli*** zu verstärken.

Dies alles weist m. E. darauf hin, daß wir got. ***manauli*** als ***man-ōli*** aufzufassen haben. Die ostg. Schreibung setzt ja nicht nur sehr häufig ***au*** für ***u*** in schwachtonigen Silben, sondern auch, freilich selten, ***au*** für ***ō*** (gr. ω). Vielleicht hatte hier auch Kürzung des ***o*** stattgefunden. Will man aber ***áu*** lesen, so müßte man für das an. eine Vorstufe ***manneyli*** annehmen, woraus sich aber die überlieferte Form kaum ableiten ließe. (Sieh etwa

---

1) *œli* heißt es da, wo Männer einen törichten Menschen erzeugt (auferzogen) haben.

Noreen Aisl. Gr. § 95 Anm. 1). Auch müßten wir dann auf eine Erklärung von *auli* verzichten.

Mhd. *vimel.*

Dieses seltene Wort ist in den mhd. Wbb. nur bei Müller-Zarncke III, 317 aus Heinrich von Meißen (Frauenlob), und zwar viermal, belegt; Lexer begnügt sich mit einem Hinweis darauf; auch Jellinek hat in seinen Quellen kein weiteres Beispiel gefunden. Es gehört also zum speziellen Wortschatz Frauenlobs, der es in die mhd. Litteratur eingeführt hat. Die Sprache dieses auf der Grenze zwischen höfischer und Meistersinger-Kunst stehenden Dichters macht, abgesehen von andern Eigentümlichkeiten, einen etwas buntscheckigen Eindruck: in die überlieferten Wörter und Wendungen der klassischen Zeit mischen sich gelehrte Ausdrücke und Floskeln aus der Schulsprache des ausgehenden 13. Jhrs. und nicht wenige dialektische Wörter aus der ostmitteld. Heimat des Dichters. Zu den letztern gehört, wie wir sehen werden, auch *vimel.*

Der dunkle, überaus schwülstige und geschraubte Stil Frauenlobs, der seine Vorgänger aus Wolframs Schule an abstruser Gelehrsamkeit noch weit übertrifft, macht es äußerst schwierig, den Sinn seiner 'bickelworte' genau festzustellen. So auch hier: Müller-Z. bemerkt zu *vimel*: „Es scheint die feinen glänzenden theile des schaumes, dann glanz, strahl im allgemeinen zu bedeuten"; und Lexer fragt: „schimmer, glanz"? — Sehen wir uns die vier Stellen an, so fällt zunächst auf, daß Fr. sein *vimel* nur als kostbares seltenes Reimwort braucht zu *himel*, *schimel* und *stimel.* Damit manövrirt er so[1]): 17, 10 reimt *himel: vimel: stimel;* 37, 11 *h* : *sch* : *v;* 315, 4 *st* : *h* : *v* und 313. 9 gar alle vier *h* : *v* : *st* : *sch!* Die Erklärung geht am besten von einer möglichst konkreten Anwendung des Wortes aus, d. i. im Kreuzleich 17, 8—11 (das Kreuz wird angeredet):

eiâ, stolzer anebôz,
ûf dir geworht wart unser himel,
trôst, heil durchsundert, sam ein vimel[2]),
du bernder ast, dîn obz brach unsers jâmers schimel.

Was auf dem Amboß geschmiedet wird, ist von Metall, und so erklärt E. *sam ein vimel* durch 'wie ein eisenkeil, streithammer'. Nun kennt die nhd. Bergmannssprache in der Tat für 'Steinbohrer, Keil' die Bezeichnung *Fimmel*, die nach dem D. W. schon im 16. Jhr. mehrfach eben in Ostmittel-Deutschl. belegt ist, und einem böhmischen *fimol*, *fimel* entspricht[3]). Was ist nun wahrscheinlicher, als daß dies Fachwort dort schon im 13. Jhr. gebräuchlich war, und daß Fr. es umgemodelt und seinem Wortschatz einverleibt hat, weil es ihm, wie das lat. *stimel*, so kostbare Reime schuf? Diese Vermutung ist inzwischen, wie ich schon *Museum* XVI, 8 S. 297 nachwies, zur Gewißheit geworden durch einen neuen Beleg in Tilo von Kulms Gedicht *Von siben Ingesigeln* (hgg. v. Kochendörffer, *D. T.* IX, 1907). Dieses poetische

1) Die Zahlen beziehen sich auf Ettmüllers Ausgabe, Quedlinburg und Leipzig, 1843.
2) Ettmüller setzt Punkt nach *durchsundert*, und zieht das Folgende zu V. 11.
3) Auch schwedisch: *fimmelstång*.

Erbauungsbuch (1331) gehört zu der ostmd. Ordenslitteratur des 14.—15. Jhrs., deren Sprache manche Anklänge an Frauenlob aufweist[1]). Die betr. Stellen lauten (es handelt sich um das Geheimniß der Auferstehung Christi): 4808–11: Er, der erste, nicht ein schim, Ja, der ware lichnam czart, Der durch uns gecrucet wart, Uf erstuont an alle qwel; 4851—65: Auch nach dem ufirstende Wart Crist also behende, So gar heiter und so fyn, Daz er czu den jungern sin By beslozzen turn yn qwam, Als ich in der schrift vernam. *Durch den cristellinen himel Swant er sunder allen fimel Und an alles hindernis.* Daz er wer kein tusternis, Er bewiste daz er saz Und mit sinen jungern az An alle missewende Nach sinem uferstende, Aber nach des todes slac. D. h. also: „Nicht ein Schemen war auferstanden, sondern der wahre Leib Christi — Dieser (verklärte) Leib aber war so ätherisch und fein, daß er durch verschlossene Türen ging, und durch die Kristallsphäre gen Himmel fuhr, ohne sie (mit einem vimel) zu durchlöchern und (doch) ohne Hinderniß. Daß er (anderseits) kein Schatten (tusternis) war, bewies er indem er mit den Jüngern aß." Das Glossar bemerkt dazu: *vimel stm. Schwanken? vgl. mnd. vimmeln: suchend herumtasten*, aber aus obigem Zusammenhang geht unzweifelhaft hervor, daß *vimel* ein spitzes Werkzeug, etwa einen Bohrer oder Stachel bezeichnet. Von da zu der Bedeutung 'Glanz' führt derselbe Weg, den im Nhd. *Strahl* genommen hat, das mhd. *strâle* bedeutete nur *Pfeil*. Begünstigt wurde dieser Übergang im Ma. vielleicht durch die plastischen Darstellungen des Strahlenkranzes um Heiligenbilder, der nach allen Seiten in dicken Pfeil- oder Lanzenschäften herausschießt. Im Anschluß hieran möchte ich also die Stelle 37, 11: *mir tuot sünden schimel . . . . sam des schumes vimel* etwa so deuten: ‚Ich bin mit Sünden befleckt, wie von Schaumspritzen,' und 315, 4: *im span der himel Ein umbekleit von siner formen vimel:* ‚ihn (den Stamm Davids) umgab der Himmel mit seinem Strahlenkleide (der Sternbilder).

Nun hat Leitzmann (*Beitr.* XLIV, 1 S. 134) in seinen Bemerkungen zu Matthaei's Ausgabe der *Mhd. Minnereden*[2]) (*D. T.* XXIV) auf die mir entgangene Stelle 10, 74: *ee das des tages wimmel* (: *himmel*) *die morgenrot verzuckt* hingewiesen, und dazu *Mhd. Wb.* III, 675*b* und Lexer III, 896 angezogen: *wimel* (aus Mich. Beheim), welches etwa *fülle* bezeichnen soll. L. schließt mit Recht: „Unsere stelle belehrt uns eines besseren: auch bei Beheim dürfte *wimel* vielmehr 'glanz' bedeuten." Gewiß — aber wir können hinzusetzen: Beheims *wimel* ist, wie das der *Minnerede*, identisch mit Frauenlobs *vimel*. Die Schreibung *w* für anlautend *f*, *v* ist gerade auf ostmd. Sprachgebiet im 14.—15. Jhr. sehr häufig (sieh Weinhold *Mhd. Gr.*, 161), und *wimel* findet sich nach Ettmüller auch in der Überlieferung von Frauenlobs Gedichten einmal: 313, 9. Hs. B. — Wir haben also damit drei neue Belege für *vimel* festgestellt, die aber sämtlich auf des Meißners Vorbild zurückweisen.

[1]) Die Geschichte dieser ostmd. Litteratursprache des deutschen Ordens, die schon lange vor Luther den Sieg des Hochdeutschen über die ndd. Schriftsprache vorbereitete, sollte endlich einmal in Angriff genommen werden.

[2]) Sieh meine Anreige *Mus.* XXV, 1 S. 12–15, wo ich ebenfalls die mangelhafte idiomatische Durcharbeitung rügte – von L. nicht berücksichtigt: sonst wäre die Bemerkung S. 130 über *gerach* wohl unterblieben, da sie dem sinnlosen Reimwort *lach* nicht abhilft.

Mnd. *vüste.*

Holthausen möchte (*Beitr.* XLIV, 3 S. 482) das mnd. *vüste* 'schnell, eifrig, immerfort, sehr' usw. (geschrieben *vüste,* aber „Umlaut und Länge werden durch das Neuwestf. bewiesen") „als adverbialen Dativ eines alts. Subst. *fiust* 'eile, schnelligkeit, eifer' fassen, das sich als *s*-lose dublette zu gr. σπεύδω 'eile', σπουδή 'eile, anstrengung, eifer', lit. *spudinti* 'sich beeilen', *spaudžu* 'drücke' usw. stellt." — Wozu aber in die Ferne schweifen, wenn das Gute so nahe liegt? nl. in dem allgemein germ. Adj.-Stamm *funsa-* ‚bereit, geneigt, eifrig, schnell': got. *funs* (in Eigennamen, wie *Hadufuns, Hildifuns,* zu erschließen u. a. aus span. *Alfonso, Ildefonso,* sieh Kern, *Tijdschr.* XXV, 242); ahd. *funs;* ags. *fús, fýsan* usw.; as. *fûs,* aisl. *fúss, fýsa* usw. Ein Substantiv, wie das von H. postulierte, findet sich tatsächlich im Aisl., nämlich *fýst;* Fritzner I, 527: *e-m er fýst á e-u:* 'en har Lyst til noget', wie mhd. *im ist zeinem dinge gâch.* Dem entspräche ein as. *fûst,* dat. *fûsti,* was mnd. *vüste* ergeben muß. Die Nebenform *vüske* könnte auf ein Adv. *fûsige* (vgl. ags. *fúslice*) zurückgehen.

Utrecht. FRANTZEN.

WILHELM BUSCH UND SCHOPENHAUER.

Th. C. van Stockum lenkte kürzlich im *Neophilologus* [1]), die Aufmerksamkeit auf die philosophische Begründung von Wilhelm Buschs Humor und zwar hauptsächlich im Anschluß an zwei ernstere Gedichtbände des Verfassers von *Max und Moritz.* Die Anregung ist wohl wert aufgenommen zu werden; nur wird das Verhältnis von Busch zu Schopenhauer einmal gründlich untersucht werden müssen. Es ergeben sich nicht nur einige interessante Parallelen, sondern wesentliche Übereinstimmungen in der gesamten Weltauffassung und sogar in der Lebensführung. Busch hat Schopenhauer ernstlich studiert, was sich nicht nur aus Bildertexten und Gedichten entnehmen läßt, sondern ganz ausdrücklich von Busch selber in Briefen festgestellt worden ist. Die Hauptquelle dafür ist bis jetzt eine Sammlung von siebzig Briefen, die Wilhelm Busch an Maria Anderson zwischen 1875 und 78 geschrieben hat [2]). — Dieser Briefwechsel zwischen einem deutschen Satiriker und einer Freundin Multatulis enthält viel Bemerkenswertes, z. B. über des Deutschen Verhältnis zur holländischen Kunst, zur Natur, zu Shakespeare . . ., ist aber vor allem ein „Gedankenaustausch", bei dem leider Frau Andersons holländische Briefe fehlen, so daß Busch einseitig zu Worte kommt, was allerdings für die Betrachtung seiner Gedanken eine Art Vorteil ist. [3])

1) IV, 3, pp. 248–256.
2) Im Verlag von C. J E. Volckmann Nachfolger (E. Wette), Rostock i. M., 1908 erschienen.
3) Die neueren Untersuchungen von O. F. Volkmann: *Wilhelm Busch der Poet. Seine Motive und seine Quellen.* Oskar Walzels Untersuchungen, Leipzig 1910, und Fritz Winther: *Wilhelm Busch als Dichter, Künstler, Psycholog und Philosoph,* University of California Publications, vol II, No. 1, 1910, erwähnen Schopenhauer nur gelegentlich und nebenbei. Winther benützt den angeführten Briefwechsel, doch ohne genügende Kenntnis der Philosophie.

Wilhelm Buschs Briefe an Marie Anderson verraten nicht nur des Dichterzeichners Kenntnis von Schopenhauer, sondern vor allen Dingen seine tiefe Neigung zum Philosophieren überhaupt und seine allgemeine philosophische Belesenheit. Der Briefschreiber fragt einmal: „Werden wir jemals die Wahrheit in Worten fangen? — Nie! — Unsere Philosophie nach dem 30. Jahre ist Glaube." Das wird auf Seite 41 des Briefwechsels weiter ausgeführt: „*Gewißheit* gibt allein die Mathematik. Aber leider streift sie nur den Oberrock der Dinge. Wer je ein gründliches Erstaunen über die Welt empfunden, will mehr. Er philosophirt – und was er auch sagen mag — er *glaubt*". Also Metaphysiker könnte man Wilhelm Busch von vornherein nennen, und zwar einen Metaphysiker eigener Art. Wie er schreibt: „Metaphysik und Worte! — Das ist gerade so, als wenn man Einem die Lehre von der Erbsünde auf der Flöte vorspielt." Wer Metaphysiker ist, muß Idealist sein. So ist es nicht erstaunlich, wenn wir in dem Briefwechsel (Seite 33) das Bekenntnis finden: „Idealismus ist ja meine Philosophie; aber die Praxis ist ein Ding für sich." Die Einschränkung kennzeichnet des Briefschreibers Selbstironie oder Bescheidenheit. Busch *redete* jedoch nur vom Gegensatz von Theorie und Praxis, während Schopenhauer beispielsweise ebendiesen Gegensatz *lebte*. In diesem einen unterscheidet sich der Künstler gleich von seinem philosophischen Meister, während er andererseits in der angedeuteten Ablehnung einer bloß mathematischen oder reinbegrifflichen Philosophie durchaus mit Schopenhauer übereinstimmte, der ausdrücklich bekannte: „Philosophie ist kein Algebra-Exempel."

Unter den Idealisten kennt Busch besonders Plato und Kant. Der Brief vom 24. März 1875 bezeugt eine bedeutsame künstlerische Auslegung der Ideen als „jener Schattenbilder des Plato" [1]). Und aus Kants Welt finden wir im *Briefwechsel* (Seite 41) das „unwiderstehliche Axiom von der Idealität von Zeit und Raum". Man könnte hierzu etwa anmerken: Schopenhauers *Parerga und Paralipomena*, Band II §§ 29, 30. Der Sprung von diesem Kantischen Sprungbrett in einen monistischen Pantheismus gehört ebenso zu Busch wie zu Schopenhauer. Künstler haben sich oft Naturbeseeler genannt oder nennen hören; und Busch und Schopenhauer wie auch Raabe und Schopenhauer haben diesen künstlerischen Zug gemein. Eine Vorliebe für naheliegende indische Gedankengänge ergab sich bei beiden Denkgenossen aus derselben Quelle, doch war hier der Philosoph bewußter und notwendigerweise zielsicherer als der philosophierende Zeichnerdichter, der öfter Byron zitiert, wo jener seine eingehende Kenntnis indischer Schriften belegt.

---

1) „Sie fragen, ob bei den Malern nicht wenig Ideen zu finden. – Was mich betrifft, sind mir *Ideen jene Schattenbilder des Plato*, die auf matt erleuchteter Wand in ewigem Wechsel an uns vorübergleiten: Berge, Wälder, Könige, Bauern, Pferde, Schafe, altes Porzellan und irdene Töpfe, und obendrein noch Sie (d. i. Frau Anderson), mit Ihrem prächtigen Jungen, und das hübsche Kind aus Potsdam, und Multatuli, sein Hund und ich. Die Sache interessiert uns; denn wir stecken aus Herzensgrund dahinter und wissen nicht wie. – Darum, wer dies, lebendig, deutlich aufgefaßt, uns zeigen kann, der trete vor! Shakespeare, Rubens, Hals, Potter und Brouwer; aber hinaus mit den Photographen! Da haben wir's! Ein brauner Krug, mit einem Glanzlicht drauf, ist mir bereits Idee. Geht dann so ein Ding durch ein originelles Menschenhaupt und eine geschickte Hand, so wird, der Teufel weiß, ein Bild daraus. Ich habe bei Teniers und Brouwer unglaublich „geestige" Töpfe gesehen . . ."

Busch nannte etwa [1]) den Glauben an Seelenwanderung recht verständig, ohne ihn jedoch ganz zu teilen; da er ja nicht umsonst im „Zeitalter Darwins lebte", wie manche das 19. Jahrhundert zu nennen lieben. Ein Hinweis auf Darwin war also von ihm zu erwarten, aber derjenige, den wir auf Seite 57 des Briefwechsels finden [2]), entkräftet das bisher über Buschs philosophischen Idealismus Gesagte in keinem Stück.

Die Briefe vom 11. und 18. Juni '75 enthalten das Bekenntnis von Busch zu Schopenhauer. Schopenhauer, so heißt es, sei deutlich und bündig, zugleich immer interessant, „obgleich er stets dasselbe Thema variirt; denn dieses Thema ist ja unser Fleisch und Blut. *Freilich Kant wird vorausgesetzt.*" Das Sichberufen auf Kant ist ein Zeugnis für Buschs eindringliches Studium Schopenhauers, der sich immer gern als Kants Fortsetzer bezeichnete. Es bleibt sich dabei ziemlich gleich, ob Busch allein von Kant zu Schopenhauer gegangen ist oder ob er sich hat von Schopenhauer zu Kant weisen lassen. In Ermangelung besserer Beweise nehme ich das letztere als wahrscheinlicher an, weil alles, was Busch über Intellekt und Wille schreibt, aus dem Geist Schopenhauerscher Philosophie fließt. Seite 41 f. und 45 f. erklärt der Briefschreiber „was Schopenhauer den Willen nennt" im Einklang mit den bekannten Ausführungen Schopenhauers. Die Erklärung für „Körper" im Brief vom 25. Juli '75 u. a. stimmt ganz genau mit Schopenhauers „cerebraler Phantasmagorie" überein. Wenn aber Busch etwas spöttisch zwei Schrullen des „alten Brummbartel" d. i. Schopenhauers, erwähnt, nämlich die ungünstige Meinung über Frauen und über Heilige, so trifft er damit zwei seiner eigensten Lieblingsgegenstände. Seine Briefe zeigen, wie sehr er Schopenhauers Ansicht beipflichtet. Der Brief vom 3. August '75 z. B. ist eine eindeutige Anwendung Wilhelm Buschs von Schopenhauers berüchtigtem Aufsatz *Über die Weiber.* Die fromme Helene ist ein „Knalleffekt der Natur" nach des Philosophen Rezept, und vom Spott und Hohn auf „unsern monogamischen Erdteil" wimmelt es in Buschs ausgedehntem Werk. Und ebenso klar wie im Punkte Frauen ist das Verhältnis Buschs zu Heiligen und Priestern. Man lese nur den Brief vom 13. Juli '75 und denke an all die kultur-kämpferischen Textbilder des Verfassers vom *Heiligen Antonius.*

Ehe man einzelnen gleichen oder ähnlichen Gedankenkreisen von Busch und Schopenhauer nachgeht, darf man nicht verfehlen darauf hinzuweisen, daß Wilhelm Busch in seiner Lebensführung ganz überraschend an das Ideal eines geistig hochstehenden Einsams oder Sonderlings erinnert, das Schopenhauer am klarsten in seinen *Aphorismen zur Lebensweisheit* aufstellt. Diese Aphorismen sind übrigens eine Fundgrube für Lieblingsgedanken moderner und modernster Schriftsteller und Dichter Deutschlands geworden. Um nur ein Beispiel zu geben. Schopenhauers Erörterung der Ehre im Kapitel „Von dem, was Einer vorstellt" ist der philosophische Grundtext

[1]) ***Briefwechsel,*** S.S. 38, 46, 59 und 61.

[2]) „Darwins Theorie, oder vielmehr seine Anhäufung von Material, ist höchst interessant. Die Entwicklung des Höheren aus dem Niederen bis zum Einfachsten herauf hat etwas bedeutungsvolles. Ob das nun so ist, oder nicht – die Ähnlichkeit ist da, und der Nachweis dieser durchgehenden Ähnlichkeit stimmt gut mit dem Gesichtspunkt überein, den mein Schädel nun mal unwiderruflich eingenommen hat."

von Sudermanns Schauspiel *Die Ehre*. Die ebenso gediegenen wie eleganten Aphorismen müssen auch auf Wilhelm Busch mit seinem feinen Sinn für deutschen Stil einen tiefen Eindruck gemacht haben; denn es ist nicht anzunehmen, daß sich sein Studium Schopenhauers auf das Hauptwerk *Die Welt als Wille und Vorstellung* beschränkt habe. Und gerade die kleineren Schriften, die sich gesammelt als *Parerga und Paralipomena* darstellen, bieten dem Gebildeten reiche Anregung; die erwähnten *Aphorismen* sind zudem noch die persönlichste und menschlichste Schrift Schopenhauers.

In den *Aphorismen* nun wird „die freie Muse" gepriesen. „Die Eminenz des Geistes führt zur Ungeselligkeit". Oder: „Nur wann man allein ist, ist man frei. Zwang ist der unzertrennliche Gefährte jeder Gesellschaft..." Oder noch feindseliger ausgedrückt: „Alle Lumpe sind gesellig". Dazu füge man die Definition der Philister, „daß sie Leute wären, die immerfort auf das Ernstlichste beschäftigt sind mit einer Realität, die keine ist", also Menschen ohne geistige Bedürfnisse, Menschen der Realitäten ohne Sinn für Idealitäten. Und endlich die verschiedenen Ausfälle gegen das Kartenspiel, den Zeitvertrieb dumpfer und unbedeutender Menschen, und gegen das Trinken.

Wilhelm Busch seinerseits schreibt auf Seite 31 des Briefwechsels: „Ich trinke kein Bier, ich spiele keine Karten, ich liebe keine philisterhafte Geselligkeit." Daß er Wein gar nicht verschmähte, ist bekannt, nur erschien ihm das nicht als Zeichen der Philisterhaftigkeit. Und weiter erwähnt er, daß er „mit voller Überzeugung eine idyllische Zurückgezogenheit erwählte". Und in einem seiner letzten Briefe und zwar aus seiner Einsiedelei Wiedensahl heißt es: „Ich preise die Götter, daß ich einsam sein kann, wann mir's gefällt." Eine Stelle, die natürlich an sein berühmtes Verslein denken läßt: „Wer einsam ist, der hat es gut . . ." Und der selber kein Philister sein wollte, obwohl ihn seine Abgeschlossenheit von aller Welt und manche seiner echt-deutschen Lebensgewohnheiten ähnlich philisterhaft machten wie Jean Paul oder Wilhelm Raabe, der Anti-Philister Wilhelm Busch hat ganz ähnlich und bewußt wie Schopenhauer gegen alle Philisterei gewirkt. Wort und Bild bezeugen es für Busch; einzelne Anführungen erübrigen sich. Wichtig ist in diesem Zusammenhang nur die Feststellung, daß das Studium der Philosophie Schopenhauers einen gewissen antiphilisterhaften Hang des Künstlers Busch sehr bestärkt, ja vielleicht erst zur Forderung einer Art von Weltanschauung erhoben hat. Anfangs hat sich Busch selbst noch wenig über den Durchschnitt seiner gezeichneten und bedichteten Philister erhoben, es war im Grunde seine eigene Welt, die er lächerlich machte. Das zeigt sich gelegentlich noch in seinen besten Werken, vielleicht weil er eine manchmal mathematische oder pedantische, manchmal sentimentale oder idyllische Philisterphantasie zum Ausdruck brachte. Aber je reifer er menschlich und künstlerisch wurde, desto schärfere Form nahm auch seine Ablehnung alles und jeden Philistertums an. Es waren ja auch die sogenannten Gründerjahre in Deutschland, die ihm entscheidende kritische Anregungen für sein ganzes Leben gaben und deren Nachklänge sich auch in vielen Briefäußerungen finden, dieselben Gründerjahre, die den Boden für einen absoluten Pessimismus in Deutschland bereiteten und dem Studium Schopenhauers in weiten Kreisen Vorschub leisteten.

Für Schopenhauer, nicht nur den Schopenhauer der *Aphorismeu*, waren alle Menschen außer ihm – Philister, je nach seiner Laune „Lastträger des Lebens" oder „ernsthafte Bestien". Er selber unterschied sich von dem „inkorrigibeln Pöbel der Menschheit" schlimmstenfalls nur durch die gedankliche Klarheit, mit der er den Wahn von Welt und Menschheit durchschaute. Ganz ähnlich verhält sich Busch zu seinen Geschöpfen, die meistens in der Jugend Bestien, im Alter Philister und immer „inkorrigibel" sind. Oder wie der Briefschreiber sagt: „Wer mal so ist, der bleibt auch so!"

Damit gelangen wir an die Auffassung beider vom Wesen des einzelnen Menschen, wobei gleich hinzugefügt werden muß, daß Busch wie Schopenhauer „unsere animalische Natur" als „die Basis unseres Wesens und folglich auch unseres Glücks" ansieht, weshalb in Buschs Welt alles Animalische eine so auffallende Rolle spielt; das läßt dann allerdings einige merkwürdige Schlüsse auf beider „Idealismus" zu. Sagt Schopenhauer in den *Paränesen und Maximen*: „Alles, alles kann einer vergessen, nur nicht sich selbst, sein eigenes Wesen", und erläutert es mit dem Satz: „Denn der Charakter ist schlechthin inkorrigibel", oder sagt er: „Aus seiner Individualität kann keiner heraus" und „Jeder steckt in seinem Bewußtsein, wie in seiner Haut", so ist bei Busch in Stadt und Land, ob mit, ob ohne Luftveränderung, „der alte Lump", eben das Ich immer und unverbesserlich dabei. Und in einem Gedicht aus Buschs Sammlung *Zu guter Letzt*, beginnend „In einem Häuschen, sozusagen", kommt das fast symbolisch zum Ausdruck. Einer der eingangs erwähnten Doktoren [1]) weist nach, daß Buschs Gedicht die poetische Bearbeitung einer von Grimms Sagen darstellt, es ist die Geschichte vom Bauer mit seinem Kobold. Worin die eigentliche, d. i. innere Verarbeitung besteht, wird uns leider nicht verraten. Man lese nunmehr Buschs letzte zwei Zeilen:

„Ha, rief der Mann, wer bist du, sprich.
Der Kobold lacht: *Ich bin dein Ich*",

und man wird die Erklärung in einem der wichtigsten Gedanken Schopenhauers finden. Unser Ich, unsere Individualität ist der Kobold, den wir alle wie jener Bauer niemals loswerden können. Es ist, tief genug erfaßt, einer der Grundgedanken aller Philosophie.

Zur Sache der Unverbesserlichkeit dieses Ichs wäre noch zu sagen, daß Busch in Wort und Bild nur praktische Anwendungen von Schopenhauerschen Gedanken gibt. Wenn es z. B. in dem Aufsatz vom Unterschiede der Lebensalter heißt: „Und können keine Pestalozzische Erziehungskünste aus einem geborenen Tropf einen denkenden Menschen bilden: nie! er ist als Tropf geboren und muß als Tropf sterben", so liefert Buschs Hohn auf die Bakelmeister und ihre „Erziehungssubstrate" alle erwünschten Erläuterungen.

Dieser Individualismus Schopenhauers wie Buschs wird erst verständlich, wenn man ihre fatalistische Auffassung des ganzes Lebens bedenkt, die wieder eng mit der Lehre von der Nichtigkeit des Daseins zusammenhängt, vom Leiden der Welt und von der Bejahung und Verneinung des Willens

1) Volkmann, *a. a. O.*, S. 80.

zum Leben. Schopenhauer verglich – in *Parerga*, II. Band, § 151 – uns Menschen „den Lämmern, die auf der Wiese spielen, während der Metzger schon eines und das andere von ihnen mit den Augen auswählt". Und Busch läßt in der „Kritik des Herzens" ebenso erfreulich den Vogel bereits auf dem Leim sitzen, da schon das Schicksal in Gestalt eines Katers naht. Busch hat sich in mehreren Briefen klar genug über seine unbedingte Annahme von Schopenhauers Willenstheorie ausgesprochen. Wieder wird man mindestens ebenso sehr auf verschiedene Aufsätze der Parerga und Paralipomena wie auf Schopenhauers Hauptwerk verweisen müssen. In Buschs Briefen heißt es einmal: „Erst lösen Sie mir mal den Widerspruch, der in den zwei Worten *guter Wille* sich findet", und einige Seiten weiter: „Der gute Wille ist das Sujet der Geschichte". Und Seite 42 wird Schopenhauers Erlösungstheorie etwas ratlos wiedergegeben: „Nichtwollen, Ruhe wär' das Beste. – Wie soll das kommen? Da steckts Mysterium." Von hier aus ist nur ein Schritt zur Lehre Schopenhauers vom Mitleid, das unser Lebensgefühl sittlich machen soll. Busch schreibt (Seite 28): „Ja, Mitleid! Ein Bissel Surrogat ist Alles. Das wahre Mitleid hätte schon längst die Welt erlöst." Intellektuell entlastet uns „die beruhigende Wirkung der Erkenntnis des Unvermeidlichen und Notwendigen" nach einem Wort des Philosophen. Oder wie Busch sich im Brief äußert (Seite 55): „Wir wühlen mit, und *Alles muß*." Diese Auffassung Buschs, daß Leben nichts als Bewegung sei, entfernt ihn nicht von Schopenhauer, wie man gemeint hat [1]), sie ist durchaus Schopenhauerisch.

Weil wir nun alles „müssen", ist Eitelkeit, die sich aufs Können etwas einbildet, die dümmste aller Menschlichkeiten nach Schopenhauer und Busch. Daß wir trotzdem „haftbar" sind, bei aller Unfreiheit des Willens, gehört beiden an. In Buschs Briefwechsel lesen wir auf Seite 40: „Sie sagen: Der Mensch hat sich nicht selbst gemacht. – Könnt' ichs doch glauben! Ich glaube vielmehr, daß wir haftbar sind für unser Tun und Sein, besonders für das Letztere, welches das Erste ist u. s. w." [2]). Parallelstellen aus verschiedenen Schriften Schopenhauers sind leicht zu finden. Mit dem Glück des Menschen ist es bei solcher Anschauung schlecht bestellt. Um sich in der Gegenwart ganz glücklich zu fühlen, müsse man betrunken sein, hat der Philosoph einmal grimmig gesagt. Und die Menschen in der Welt seines künstlerischen Schülers betrinken sich aus ebendem philosophischen Grunde oft, ja zu oft. Das zweifelhafte Glück, in Sphären von Schopenhauer und Busch zu leben, hat Busch ganz witzig getroffen [3]): „Wer's kann, der muß; wer muß, der tut's; wer's tut, kriegt Hiebe; und Hiebe kriegt ein Jeder; und das mit Recht." Daher denn die Hiebe, die es in Buschs Bilderwelt regnet. Leider dürften selbst die bösesten Buben bei ihm auch durch das eifrigste Studium Schopenhauers nicht viel besser werden. Ihr Fehler ist eben ihre Menschwerdung, und bessere Menschen kann man nur erhalten, wenn man besser über sie denkt. Das hieße denn allerdings eine Abkehr von

---

1) F. Winther, *a a. O.*, S. 69.
2) Ähnliches im *Briefwechsel*, S. 77.
3) *Briefwechsel*, S. 89.

gewissen Gedanken Schopenhauers und Buschs. Doch soll hier keine kritische Abfertigung der beiden samt ihrem „Idealismus" unternommen werden.

Buschs böse Buben und Mädchen bekommen ihre Hiebe nur, weil sie ***gar zu boshaft*** sind. „Bosheit ist kein Lebenszweck", so erkennt der weise Busch, aber von Darstellungen der menschlichen Bosheit wimmelt es bei ihm genau so wie bei Schopenhauer. Kann sich der Philosoph gar nicht genug tun, z. B. in den ***Aphorismen zur Lebensweisheit*** von Selbstsucht, Schadenfreude, Rachsucht und anderen Pöbelhaftigkeiten warnend zu reden, so stellt der Zeichner dieselben Laster bei Menschen und sogar bei vermenschlichten Tieren dar. Die fromme Helene, Max und Moritz und Fips der Affe sind abschreckend schön. Hier begegnen sich Schopenhauer und Busch notwendig auf Grund ihrer gemeinsamen Metaphysik des Bösen. Sagt jener in dem Aufsatz ***Zur Ethik***: „Der Mensch ist das einzige Tier, welches andern Schmerz verursacht, ohne weitern Zweck als eben diesen", so schreibt dieser in einem Brief [1]) von dem Ausdruck von Kindern, wenn sie dem Schlachten eines Schweines zusehen, und verbreitet sich über den guten und bösen Dämon, wovon dieser „meist der stärkere und gesundere" ist. Man findet eine poetische Erklärung dieser Briefstelle in zwei Gedichten von Busch, in ***Bös und Gut*** und in ***Leider*** aus der Sammlung ***Schein und Sein.*** Eine philosophische Durchleuchtung der darin enthaltenen Ethik würde über Schopenhauer hinaus zu Kant, etwa in seiner Schrift über Religion führen. Es ist in einem Wort: die Frage des Übels in unsrer Welt, eine Grundfrage für alles menschliche Denken und Tun, an deren Beantwortung das Schicksal alles sittlichen und religiösen Lebens, ja überhaupt des Lebens hängt. Im Sinne des Pessimismus ist dieses Problem nicht befreiend und befriedigend zu lösen. So kommt es, daß in der Welt der Schopenhauer und Busch vieles an Sinn und Wert zu finden ist, nur nicht – Ehrfurcht und Liebe, diese edelsten Früchte menschlicher Reife. Und liest man im Briefwechsel (Seite 25) einmal: „Ich bin Pessimist für die Gegenwart, aber Optimist für die Zukunft", so fragt man ungläubig nach dem Wieso. Wie kann der denn ***hoffen***, der sich „ein Konglomerat von Atomen" nennt, die Tatsache unverrückbar feststellt, daß „wir alle zusammen in der Wurzel nichts taugen", und Entsagung predigt und ein dunkles Heimweh nach dem „Zustand ***vor*** jedem Dasein"?! Man kann das im Briefwechsel auf den Seiten 60, 75 und 77 weiter nachlesen.

Der Widerspruch bleibt. Wenn man Wilhelm Busch nach einem bekannten Wort C. F. Meyers als einen „Menschen mit seinem Widerspruch" bezeichnete, so würde damit wenig gesagt sein. Bei allem Schopenhauerismus fällt z. B. einmal der Name Gott. Am 31. Oktober 1875 schreibt Busch an seine Freundin, die Schriftstellerin: „Nur frisch an die Arbeit! Von innen gefühlt, von außen besehen; dann wird der liebe Gott schon weiter helfen." Das ist zum mindesten erstaunlich und besagt nicht viel. Andererseits verbesserte sich Busch, wenn er zugab: „Das schärfste Wort dringt solchen (d. i. metaphysischen) Dingen höchstens bis aufs Hemd." Er ermahnte sich inmitten seiner Verstandesarbeit zur Bescheidenheit, wohl weil er auch mit dem

---

[1]) ***Briefwechsel***, S. 85.

Herzen dachte, abgesehen davon, daß er sich niemals zu wissen rühmte. Er wäre ja kein echter Künstler gewesen, wenn er nicht in allen wesentlichen Dingen der inneren Eingebung – anstatt der Lehre oder dem Beispiel des Philosophen – gehorcht hätte. So schreibt er in dem gehaltvollen Brief vom 7. Juli 1875: „Hier ist der See. Der entschlummerte Tag haucht leise darüber hin. Die Wellen zittern und blinken. Sanft schaukelt der Kahn. Die Laute klingt. Aber tief unten im Grund liegt der Hort und Schatz der Wahrheit." Was dann wieder ganz gut mit den Aphorismus Schopenhauers zusammenstimmt: „Es gibt etwas Weiseres in uns als der Kopf ist" oder „Tiefe Wahrheiten lassen sich nur erschauen, nicht errechnen", wobei freilich der Philosoph die „Anschauung" vorzüglich der Jugend zusprach, während der ewigjunge Künstler Busch erklärte: „Jede Sprache ist Bildersprache."

Damit wäre meine kleine Betrachtung von Schopenhauer und Busch — hauptsächlich auf Grund des kleinen Briefwechsels von Busch und der *Aphorismen zur Lebensweisheit* von Schopenhauer — zum Abschluß gelangt. Natürlich ist darin noch nicht das letzte Wort über das innere Verhältnis der beiden gedankenvollen Sonderlinge gesagt. Viel Interessantes ließe sich noch ermitteln, dadurch daß man Schopenhauers Gedanken zur Theorie des Lächerlichen und zur Physiognomik mit Buschs Humor vergliche und seiner praktischen oder angewandten Physiognomik, der jedes Menschengesicht, ja jedes Hosenbein eine Hieroglyphe bedeutete. Oder man könnte weitere Einzelheiten vergleichsweise zusammenstellen, beispielsweise einen Satz aus den *Aphorismen*: „Sich zu mühen und mit dem Widerstande zu kämpfen ist dem Menschen Bedürfnis, wie dem Maulwurf das Graben" . . . mit dem Gedicht von Maulwurf aus der Sammlung *Zu guter Letzt*.

Harvard University F. SCHOENEMANN.
Cambridge, Mass. U. S. A.

THE PLACE OF THE ADVERB.

A STUDY IN RHYTHM.

I.

§ 1. A not inconsiderable number of particles – *in, on, by, down, over* – presents itself in the two functions of adverb and preposition. As is well known, the difference manifests itself in the stress – the adverb being commonly stronger stressed than the preposition. Now when a verb is followed by such an adverb, as in *he went by, he came down,* the adverb has stronger stress than the verb; and when such a compound is a transitive verb, the object is placed before the prepositional adverb *Let him in,* because the adverb, „if put before the noun-word, might be mistaken for a preposition" [1]).

In practice, however, there are frequent exceptions to this rule. For not only does the adverb in such groups as *to come down, to go by* etc repeatedly

1) Sweet. *New. Engl. Gr. II* § 1843.

cede its strong stress to the verb, but also the object, instead of preceding the adverb, is repeatedly found to follow it. To turn to the stress-question first, let us consider:

We'll *put on* those shall praise your excellence,
And set a double varnish on the fame
The Frenchman gave you.
(*Hamlet* IV. 7. 132).

We find that the first line does not scan, unless *put on* is read with stronger stress on the verb; thus: ⏊ ×. The same holds good of *leave out* in:

And *leave out* thee? Stay, dog, for thou shalt hear me.
(*Richard* III, I. 3. 216).

Evidently, Shakespeare's stress-shifting is due to the fact that the adverbs *on* and *out* are followed by an emphatic word. It is the metre, then, that alters the stress-conditions. But the requirements of rhythm lead to the same result in prose; for whenever the particle-adverb is followed by a strong-strest word, it cedes its own stress to the fore-going verb, itself becoming as weak-strest as if it had been a preposition. In all the subjoined quotations the strong stress is on the verb, the rhythmic sequence being ⏊ ×:

She *went by* quickly. – The two girls *went off* slowly together – she scruples not to *deal out* praise. – he had *picked up* several objects to examine them – I know the thand which *drew up* that. – But when he *looked out* eagerly, nobody was there. – The emperor and empress *moved about* (⏊ × ×) freely among the guests. –

§ 2. The adverb *sometimes* is pronounced, according to the Oxford Dictionary, with its first syllable stressed. In reality, however, the word is pronounced with varying stress, conditioned by the rhythmical construction of the sentence. Schmidt [1]) gives the twofold pronunciation *sómetimes* and *sometímes*. Hence with stress on the first syllable in:

Yet *sometimes* falls an orient drop besides
(*Venus and Adonis* 981).

But with stress on the second syllable in:

Sometimes she shakes her head and then his hand
(*Venus and Adonis* 225).

To clustering filberts; and *sometimes* I'll get thee . . .
(*Temp* II. 2. 175).

And out of question so it is *sometimes*
(*Love's L. L.* IV. 1. 30).

But this varying stress is no less conditioned by rhythm than by metre, so that, if the adverb *sometimes* is pronounced as ⏊ × in:

Sometimes an early morning cup of tea would be taken. –
. . . . . Dinners, which the prince honoured *sometimes*. –
Ambitious talents may experience *sometimes* such illusions.

---

1) *Shakespeare – Lexicon* i. v. *Sometimes.*

it shifts its stress on to the second syllable, thus becoming × ∸ in:

I shall come *sometimes* to see you.

Not caring to talk except when she broke out *sometimes* about the good master they had lost.

In this last sentence both *broke out* and *sometimes* have variable stress. In such a case the verb-group keeps its stress on the particle, and *sometimes* adapts itself to the verb by shifting its stress. –

A third pronunciation remains to be recorded. Like *into*, when placed between two strong-strest syllables (cf: to put into prison) the word *sometimes* is pronounced as × × when it happens to stand in this position:

What a strange longing I felt in my soul, breaking out *sometimes* thus:

The adverb, then, is commonly pronounced with the stress on the first syllable. Immediately preceded by a strong-strest word or syllable, it shifts its own stress on to the second, whereas, when placed between two strong stresses, its two syllables become weak-strest. –

§ 3. The weak-strest syllable of such words as ***heaven***, ***prison***, ***even***, ***bottle***, ***dragon***, ***weapon***, ***vessel***, in which the vowel stands before a liquid or nasal, mostly drops this vowel, so that these words are pronounced h e v n, p r i z n, $\mathrm{i^{i}}$v n, b o t l, d r æ g n, w e p n, v e s l. In poetry, in dignified speech, in slow and careful enunciation the vowel is frequently preserved, especially, though not exclusively, before a following consonant:

Seems *fallen* into ashes dull and grey
(Oscar Wilde, *Charmides* 140).

I think I sail
Into the windless ***haven*** of my life
To-day with happy omens
(Bridges, ***Humours of the Court*** I).

I call upon you by the ***written*** charm
(Byron, ***Manfred*** I).

The winds of ***heaven*** were his charioteers
(Ref. lost). –

But the vowel is lost in:

Seven days, ***seven*** nights I saw that curse.
(Coleridge, ***Anc. Mar.***).

Have ***given*** me power to smooth the path from sin
(Byron, ***Manfred*** III).

But I can act ***even*** what I most abhor
(*Ibid.* II).

Fire of ***Heaven***, whose starry arrow . . .
(Bridges, ***Humours*** I).

Shall the boys
Now say the same of us? By ***heaven***, you fright me
(***Ibid.*** I).

Where is Napoleon the Grand? God knows:
Where little Castlereagh? The *devil* can tell.
(Byron, *Don Juan* XI, 76).

'**t** Is like *heaven's* rainbow, woven of all hues.
(Bridges, *Humours* I [1]).

To make out how, in this second group, the words *heaven*, *even*, *devil* etc are pronounced, let us scan:

Now say the same of us? By *heaven* you fright me.

the result is × ⏊ × ⏊ × ⏊ × ⏊ × ⏊ ×

so that *heaven* is represented by ⏊ and would, therefore, seem to be a monosyllable. The same may be said of *given* in:

Have *given* me power to smooth the path from sin.

And likewise of *even* and *devil* in the other quotations.

But are the words really monosyllables? It is a question that was mooted long ago by ten Brink, Schipper and Hampel. From the latters' *Silben messung in Chaucers' fünftaktigem Verse* [2]) I transcribe:

„ten Brink glaubte früher daß „„*ever* (also wohl auch *never*) when „„followed by a consonant, is always a dissyllabic in Chaucer"". Chaucers „Sprache und Verskunst § 263 giebt er zu: „„Einsilbig wird auch mitunter „„*ever*, *never* (vor folgender anlautender Consonanz) gebraucht"". Skeat, „der mit ten Brink aus dessen früherer Meinung den Schluß zog (Anm. „zu 2. 95) in *nevertheless* und ähnlichen Verbindungen sei der Artikel „apocopiert gebraucht, ist gleichwohl der Meinung: „„the words *over*, „„*ever*, *never* are in Chaucer generally monosyllables"". In der tat ist „einsilbiges *ever*, *never* sehr häufig, so daß wir auch in den eben „genannten Verbindungen mit *the* und einem comp. eher an Verschleifung „von *ever*, *never*, als an die seltene apocope des Artikels denken müssen. „In den C. T. findet sich *never* vor Vokal 50 mal, vor Consonant 35 mal, „*ever* vor Vokal 80 mal, vor Consonant 22 mal.

Quite recently Josef Bihl [3]) in his admirable: *Die Wirkungen des Rhythmus in der Spracke von Chaucer und Gower* § 12*a* returns to the point, saying:

„In vielen auf *r*, *l*, ausgehenden Wörtern (*fader*, *ordre*, *devel*, *temple*, „*heven*) wird die Endsylbe häufig synkopiert ... (s. Schipper I, 468)...... „*ever*, *never*, *lever*, *over* sind sehr häufig einsilbig verwendet, doch findet „die Synkope in der schriftlichen Wiedergabe keinen Ausdruck. Die „synkopierten Formen stehen öfter vor Vokal als vor Konsonant".

The question that suggests itself at once and is left at issue by Bihl and Stroheker as well as by Schipper, is: How can such words as *never*, *heaven*, *devil* be monosyllabic? In the first place of course by the dropping of *v* —

---

1) That even before *r* this two-fold pronunciation occurs my be proved by the word *hour* in:

How many make the *hour* full complete?
How many *hours* bring about the day?
So many *hours* must I tend my flock.
So many minutes, *hours*, weeks, months and years.
(Hazlitt. *Table Talk*. World's Classics 34).

Have given me *power* to smooth the path from sin.
(Byron, *Manfred*).

2) Dissertation. Halle 1898. p. 43.

3) Anglistische Forschungen. Heidelberg 1916. See on the Subject also:
F. Stroheker. *Doppelformen und Rhythmus bei Marlowe und Kyd*. (Heidelberg 1913) pag. 9.

of frequent occurrence long before Chaucer's time[1]) both in prose and in poetry, witness such words as *han* = *haven*, *heed* from *heved*, *auntes* from *aventure*, *kerchief* from *coverchief*, *corfew* from *coverfew* and so many others[2]). In prose we find instances of this dropping as late as the 18th century[3]). After that time it is restricted to poetry, unless we take dialects into consideration, in which, Northern as well as Southern, the *v* is freely dropped in the language of everyday life[4]).

But even with preserved *v* monosyllabic pronunciation is possible. Let it be remembered that in such a word as *heaven* = h e v n the *n* has greater sonority than the *v*, for which reason the *n* constitutes a fresh syllable, is syllabic. But let the *n* be whispered and its sonority will be reduced to such a degree that it loses its syllabicness and monosyllabic pronunciation is the immediate result. I am unable to say if Chaucer's monosyllabes are supposed to have arisen in this manner. But what I am certain of is that the *n* in *heaven* in such a verse as:

Fire of *Heaven*, whose starry arrow

is not, in modern English, whispered, but voiced.

The explanation would seem to me to be as follows: In music two semitones are equivalent in duration to one whole tone. In the same way *heaven* in

Fire of *Heaven*, whose starry arrow

is quantitatively equivalent to one ordinary syllable, the verse scanning thus:

⏊ × ⏊ × ⏊ × ⏊ ×

This is only possible if *heaven's* two syllables are both reduced in length, shortened, compressed into the time of one. And this is what in my opinion actually often takes place both in poetry and in prose. One has but to listen to the old butler in Shaw's comedy *You never can tell* to become convinced that the adverb in his favourite maxim, which gives its name to the play, is pronounced in the way indicated above. Virtually, then, the phenomenon is on a par with the dropping of Old-English *u* not only after a long syllable, but equally well after two shorts, which, quantitatively, are equivalent to one long.

With a view to these considerations we may then say, that the adverb *often* is pronounced:

1) With its two syllables quantitatively equivalent to one ordinary syllable. This is the case exclusively before unstrest words or syllables.
2) With two syllables, each with its ordinary quantity. In this case the *t*, ordinarily mute, is frequently sounded, to facilitate the pronunciaton.

---

1) Ekwall. *Hist. Neu-Engl. Laut-u-Formenlehre*. Göschen § 138.
2) Hampel. *Die Silbenmessung* etc. p. 42.
3) cf: While a man shewed his heart to all the world, he might do something more for his friends *e'en* take it out (Pope. Letter to Lady Mary. Works IX. 9)—He is *e'en* to playit as well as he can (Pope, Letter to Steele. *Works* VIII. 185).
4) See *Dialect Dict.* i. v. *Devil*. For that matter, everyone knows the *ne'er-do-weel*, hailing from Scotland and Burns's *Address to the Deil.*

In like manner the adverbs *ever* and *never* are pronounced in three different ways:

1) With lost *v* – monosyllabic – now only in poetry and dialects:

My Lord, I do confess, I *ne'er* was married.
(*Meas. for meas.* v. 184).

2) With lost vowel of second syllable, yet two-syllabic, but with the two syllables reduced in length = duration = quantity, until they are equivalent to an ordinary strong-strest syllable.

You *never* can tell.

3) Without dropping of consonant or vowel: two ordinary full syllables

He *never* came.

The pronunciation marked under 1) and 2) occurs exclusively before a weakstrest syllable [1]).

II.

§ 4. Western, after having laid the student of English under great obligation for his *Lautlehre*, has further deserved well of English philology by an admirable paper, contributed to *Englische Studien* [2]) entitled: *Some Remarks on the use of English adverbs*, followed up a couple of years later by a treatise on *Sentence-Rhythm and Word-Order in Modern English* [3]). For soundness of principles and reasoning, lucidity of exposition and wealth of evidence it would be difficult for any work on this subject, of our own day, to match it. For the study of both meaning and place of adverbs the two treatises are simply indispensable. I can, therefore, do no better than start from the premiss on which Western's whole theory for the place of the adverb is based, leaving it to my readers to consult the treatises themselves for the arguments on which the thesis is built up:

„As a general rule" – he says – „end-order is the natural order in „English. This order is not always emphatic, if by emphatic we mean „extra-stressed, though it may be so. In most cases it simply means that „the discriminating word of a group is placed at the end" [4]).

---

1) cf: I was *never* so long without sport in my life (Beaum. and Fl. *Philaster* II. 2) – And think it the best chance that *ever* she had (Udal. *R. Doister*. Arber 18) – And shall *never* be able to do it (Knight Burning Pestle I. 4) – Why, then, Miss, you have a wrinkle—more than *evèr* you had before (Swift Pol. Conv. I) – this is the worst day's work that *ever* ye did since ye were born (Stevenson. *Kidnapped*. Seaside 136).

I may curse the time that *e'er* I knew thy father (*Knight Burning Pestle* I. 4) – I shall *ne'er* forget him (*Ibid* II. 4) – they'll *ne'er* go back (Ben Jonson *Epicoene* V. 1) – Was *ne'er* besieged since he commanded (*Maid's Tragedy* IV. 2) We *ne'er* must meet again (Otway Orphan V. 7) – Naught's *ne'er* in danger (Swift. *Pol. Conv.* I) – Has made, what enemies could *ne'er* have done (Cowper *Sopha*). –

Before unstrest syllables, then, *ne'er* and *never* are equivalent, quantitatively. – That in Congreve's *Love for Love* (III. 3)

And the nymph may be chaste that has *never* been tried.

never is pronounced in two ordinary syllables, in spite of the following weakstress, is, of course, simply to be attributed to the Metre.

2) Band XXXVI p. 75 ff.

3) Jacob Dybwand. Christiania 1908.

4) *On Sentence-rhythm* § 2.

And again:

„the principle governing the order of verb and adverb is . . . that . . . the „most important word of the two, that is, the word that directly answers „to the underlying question, is placed last" [1]).

And in general

„pre-order is weaker than post-order, which again is weaker than end-order" [2]).

Western then goes on to say that this general principle is often broken by analogy or for purely rhetorical reasons, and that each class of adverbs, so to say, has developed a special rule of its own.

In other words, to the rules which Western deduces in the subsequent paragraphs of his treatise there are a great many exceptions; and these exceptions must be set down to causes conditioned first and foremost by the nature of the adverb.

It is in this last respect that I venture to differ. The irregular place of the adverb is – in my opinion – independent of the class to which the adverb belongs.

§ 5. It is well-known that extra emphasis can be given to a word if we put it in an uncommon place. Front-order, as in:

Often the soul is ripened into fuller goodness while age has spread an ugly film [3]).

and end-order, as in:

I've often offered to take the management of things, but you know you 've taken it ill *always* [3]).

are therefore generally emphatic. Now I wish it to be distinctly understood that such cases are excluded from the following considerations.

§ 6. When we divide adverbs into word-modifiers and sentence-modifiers, and remember that post-order is the rule in English, we shall evidently find that word-modifiers follow the verb [4]):

He writes *beautifully*

whilst sentence-modifiers precede it:

He *wisely* went away.

In this last case, the adverb, though attaching itself to the verb, does not modify it, has in reality nothing to do with it, seeing it is a sentence-modifier; is, for this reason, of less importance than the verb, has weaker stress and, therefore, precedes it.

Now there are two sorts of word-modifying adverbs viz. those of Manner

---

1) *Ibid.* § 16.
2) *Ibid. Ibid.*
3) Taken from Western's *Sentence-Rhythm.*
4) For the present I restrict myself to cases where the verb is in a simple tense.

and those of Quantity or Degree; and both, according to the rule just found, follow the verb:

He writes *beautifully*.

He regretted *deeply* that political questions prevented the government .... (Times. W. Ed. 12. 8. 10).

The adverbs belonging to the latter class are not only such easily recognisable words as *greatly, fully, vastly, chiefly, much, little*, but also *slowly, profoundly, badly, seriously, strongly, highly* and others; words which also occur as adverbs of manner and for that reason not rarely leave the student in doubt as to their real nature. It is not difficult to see that in

he wrote the letter *badly*

the adverb denotes the manner in which the action is performed, whilst in

I want it *badly*

we have to do with an adverb of Degree. But what is the force of *warmly* in:

He assented *warmly* to my proposal?

Does it mean: *cordially?* Then it is an adverb of Manner. But if it means *strongly* it is an adverb of Degree. Either view, apparently, can be defended.

The rule that adverbs of Manner follow the verb has few exceptions. Western cannot produce more than half a dozen instances, one or two of which are not above suspicion. The reason is clear: As adverbs of Manner are also used as sentence-modifiers, pre-order would at once change the nature of the adverb, and, together with this, the meaning of the whole sentence. But with adverbs of Degree there is no fear of this. Whether we say *I want it badly* or *I badly want it; it displeased me highly* or *it highly displeased me*, there can be no two opinions about the speaker's meaning. Leaving sporadic exceptions and doubtful cases apart, we may then say in general, that both adverbs of Manner and of Degree require post-order. To this rule adverbs of Degree exhibit frequent exceptions, whilst those of Manner follow it unconditionally.

§ 7. We next come to sentence-modifiers, a class made up of

α) Adverbs of Manner.
β) Adverbs of Time.
γ) Adjective-Adverbs.

As for the first, they can only precede the verb, for the same reason that in their word-modifying function they can only have post-order: change of place would mean change of function, and would alter the meaning of the whole sentence. I have, for that matter, hardly come across a single instance of post-order, except after *to have* and *to be* — weakstrest — with which pre-order or post-order is immaterial, seeing the adverb cannot possibly modify *have* or *be*, must therefore, inevitably be a sentence-modifier, no matter where it stands. Whether I say: *which was actually the case* or *which actually was the case* — the adverb can be nothing else than a sentence-modifier.

Different, however, is the case with adverbs of Indefinite Time [1]), such as *often*, *seldom*, *soon*, *rarely*, *sometimes* etc. Though in virtue of their nature of sentence-modifiers their place is before the verb, they can safely be put after it – transitive or intransitive – without any danger to the clearness of the sentence. *He came soon* expresses to all intents and purposes the same as *he soon came*, unless it were that the unusual place after the verb made the adverb slightly more emphatic. We shall not be surprised then to find adverbs of Indefinite Time just as often in post-order as in pre-order.

The last group – the Adjective Adverbs – requires a few words of elucidation. In Moore's Those Evening Bells we read:

And many a heart that then was gay
Within the tomb now *darkly* dwells.

What the poet wished to say was that many old friends are in the *dark grave*; if he made *dark* into *darkly*, he did so for the sake of the metre, to obtain an extra syllable. *Darkly*, though coupled with the verb, has in reality nothing to do with it; is weaker stressed and finds its natural place before the verb. The same may be said of *proudly* in

the fiend
. . . .
Who durst so *proudly* tempt the son of God
(*Par. Regained* IV. 580).

Not the manner of tempting was proud, but the fiend. The same with *fondly* in:

She gave him of that fair enticing fruit
With liberal hand; he scrupled not to eat,
Against his better knowledge; not deceived,
But *fondly* overcome with female charm.
(*Par. Lost* IX. 999).

Fondly does not qualify the manner in which Adam was overcome. Milton means that our first father was fond = *foolish* enough to be deceived by female charms.

In all these cases we have to do with a poetical device: the use, for the sake of metre, of an adverb in the stead of an adjective. Instances abound in Shakespeare, Milton, Byron, Wordsworth – in fact in any poet you take up. From poetry it found its way into rhythmical prose: the pages of Mac Pherson's Ossian and Canon Liddon's Translation of Kempis Imitatio (to mention only these two) bear eloquent witness to the fact. And so frequently was this poetical device resorted to, that in the end it became apprehended as the regular mode of expression; whilst the adjective, which had been ousted by it, came to be looked upon as unusual. In Moore's

Silent that youthful warrior stood,
Silent he pointed to the flood
(*Par. and the Peri*).

---

1) Leaving Adverbs of Definite Time alone for the present.

the warrior is silent, not the *manner* of *standing* and *pointing*. Yet, but for the requirements of the metre, the poet would have written *silently* – so decisive has been the victory of the adverb over the adjective. The same in

With e'en a sprinkle from that lake
Which shines so *cool* before his eyes.
(*Par. and the Peri*).

the *water* is cool, not the *manner of shining*. The adjective is, therefore, in its place. Yet, it is felt more or less as unusual for the same reason as before.

It is not wonderful, then, that also in ordinary prose the adjective-adverb is frequently met with. Referring the curious reader to Western's illuminating chapter on this subject [1]), I now merely repeat that the adj.-adverb has pre-order, seeing it does not qualify or modify the verb with which it is coupled.

To this rule there are not a few exceptions. This class of adverbs not rarely exhibits post-order „probably, because they are often felt as adverbs of „manner modifying the verb" [2]). Not only is this the case in poetry:

Those groups of lovely date-trees bending
Languidly their leaf-crowned heads
(*Par. and the Peri*).

but also – and just as often – in prose:

Little Nell stood *timidly* by.

Now, Western may be quite right when stating that post-order is probably due to the fact that the real nature of the adverb is misunderstood. But it is the object of the present essay to demonstrate that this is not the only, and not even the principal, cause of the transposition.

§ 8. We have seen that the following Adverbs can occur both in pre-order ond in post-order:

1) Adverbs of Quantity or Degree.
2) Adverbs of Indefinite Time.
3) Adjective-adverbs.
4) Sentence-modifying adverbs of manner after weak *have* and *be*.

That is to say: All adverbs whose transposition cannot obscure or otherwise affect the meaning of the sentence occur both with pre-order and with post-order; and the question whether the adverb shall stand in its logical place [3]) or be transposed to some other position is determined by sentence-rhythm.

III.

§ 9. The prose-writer whose ear is attuned to Rhythm is apt – though with less conscious endeavour than the poet – to let adverb-groups run into certain rhythmic formulas. By an adverb-group I now understand an

1) *Englische Studien*, Band 36. p 75.
2) *Sentence-Rhythm* § 26.
3) by its logical place, I mean the place assigned to it by its function.

adverb with the verb upon which it fastens itself, sometimes also with the corresponding subject. The means which the prose-writer has at his disposal to construct these rhythmic formulas have been indicated higher up: the varying stress of such verb-groups as ***to sit down, to walk past*** etc.: the varying pronunciation of certain adverbs (***sometimes, often, ever, never***): and, principally, the place of the adverb.

The rhythmic formulas to which I refer, are three in number

I × ⊥ × ⊥
II ⊥ × ⊥ ×
III ⊥ × × ⊥

These main types are liable to undergo slight modification, mainly consisting in one, occasionally even two, extra syllables, thus:

I*a* × ⊥ × ⊥ ×
II*a* ⊥ × ⊥ × ×
III*a* ⊥ × × ⊥ ×

Whilst, when verb or adverb are of unusual length ***continually, energetically, particularly, familiarly*** etc. etc.) greater deviations are found, consisting mainly in a succession of stressless syllables; when, in other words, the rhythmic principle is broken.

The more rhythmic the prose, the fewer the modifications to be met with. In the pages of Mac Phersons' Ossian, Canon Liddon's Translation of the Imitatio, Blackmores' ***Lorna Doone***[1]), which at times differ in hardly any respect from blank verse, these modifications will rarely be found. The author is careful in selecting only words with rhythmic possibilities, and in avoiding both unwieldy adverbs and intractable combinations of such adverbs with long verbs. But when we turn from this poetical prose to the more ordinary language of daily life, we shall see these modifications crop up in great numbers.

Restricting ourselves for a moment to the main types, we shall see that the rhythm is conditioned neither by the nature of the adverb nor by the tense. It occurs no less with adverbs of Indefinite Time than with adjective-adverbs; as well when the verb is in a simple tense as in a compound tense. Each of the three main Formulas is constructed with the help of every class

---

[1]) cf:

Some meet their heaviest trials at the first
Along the pathway of their road to God
(*Imitatio* Jan. 29).
Think not yourself a better man than others,
Lest you be thought a worse one in God' sight
(*Ibid.* Jan. 16).

Every page of the book abounds with such verses. — Blackmore, whenever moved by the beauty of nature or the charms of his sweetheart, breaks out into song:

„Yet before the floating impress of the woods could clear itself, suddenly the glad-
„some light leaped over hill and valley, casting amber, blue and purple, and a tint
„of rich red rose, according to the scene they lit on, and the curtain flung around;
„Yet alike dispelling fear and the cloven hoof of darkness, on the wings of hope
„advancing and proclaiming: „„God is here"" (Every man's Library p. 220).

See also page 46, 104, 113, 129, 177, 179, 221, etc. etc. —

of adverbs, and, conversely, each class of adverbs is prone to run into all three rhythmic formulas; provided only this rhythmical license do not obscure or alter the meaning of the sentence.

IV.

§ 10. Formula I ✕ ⊥ ✕ ⊥.

Sometimes. The regular place of the adverb is before the simple verb:

A stile over which she *sometimes* went for shortness' sake (Hardy. Trump. Major T. 64)

But as *sometimes* can be stressed on either syllable, the rhythmic formula results from post-order no less than from pre-order. I *sometimes* take and I take *sometimes* both yield ✕ ⊥ ✕ ⊥. Hence the frequent post-order. In all the following quotations the rhythmic formula is the same:

I have a private gallery where *I walk sometimes* (Van Brugh. *Relapse* II. 1) – Whom *I met sometimes* at the French ambassador's (Burnet. *Hist.* III. 126) – *And had sometimes* a gallon or two of milk in a day (*Rob. Crusoe* T. 123) – I hear *you go sometimes* to Derbyshire (Swift *Pol. Conv.* Nimmo II 272) – *I doubt sometimes* whether a quiet life would have suited me (Byron. in Mayne-*Byron* I 59) – if *we start sometimes* to find them (L. Hunt. Scott. Libr. 14) – and that *I did sometimes* (*Copperfield.* Househ. Ed. 307) – It even makes *me smile sometimes* (*Lorna Doone* Everym. 125) – *I meet sometimes* with laughter (Ibid. 124) – *I cough sometimes* in winter-weather (*Ibid.* 34) – *And swells sometimes* to a rush of waves (*Ibid.* 40) – Which *she showed sometimes* by appropriating all the horses to herself (Jerrold. *Beaux and Dandies* 232) – these amphorae, *which sell sometimes as* high as 30 francs apiece (R. L. Stevenson. *Inland Voyage.* T. 161) – Yes, I *recite sometimes* (*Pam* 270) – Bonaparte amused *himself sometimes* by firing a carbine (T. Hopkins. *Napoleon* T. 119 – And if he *displayed sometimes* a certain warmth in the discussion (*Times W. Ed.* 13, 5, 10).

Also end-order occurs and is made possible by the fact that the adverb builds up the rhythmic formula with the word preceding it:

But I take *a pipe sometimes* (Swift. *Pol. Conv.* II 271) – a blanket which I used to sleep upon *myself sometimes* (*Rob. Crusoe* T. 170) – Her brother took *a book sometimes* (*Copperfield* 64) – They squeezed me *so hard sometimes* (*Ibid.* 35) – The orfling left me *alone sometimes* (*Ibid.* 61) – How it leaps *in mirth sometimes* (*Lorna Doone* 125).

For the same reason the greatest liberty prevails in the placing of the adverb, when the verb is in a compound tense:

a delicate soft skin that *is seen sometimes* with golden eye-lashes (*Priscilla's Fortnight* T. 6) – the wind *will whisk sometimes* into the Northwest so suddenly (*My Study-Windows* 34) – It is odd how wrong everybody *can be sometimes* (Locke *Vagabond* 265) – The shrewder catholics *would smile sometimes* when the name was mentioned (Sutcliffe, *Pam the Fiddler* 94) – You must *really come sometimes* (Benson. *Account Rendered,* T. 282) – he *had shown sometimes* a predisposition to solitary nights in London (Ibid. 92).

Observe that from a rhythmic point of view, it makes no difference when in these last sentences the adverb is placed between auxiliary and principal verb. The result would all the same be × ∸ × ∸. Observe also that the adverb freely stands between verb and object.

§ 11 **(N)ever.** Unlike *sometimes*, which, owing to its variable stress can be given pre-order or post-order almost at discretion, the words *ever* and *never* rarely depart from the rule that adverbs of Indefinite Time should stand before the simple verb. The reason evidently is that the regular pre-order results in a rhythmic formula, whilst post-order does not. Observe our formula × ∸ × ∸ in all the following sentences and observe that post-order destroys the rhythm:

Is this the woman *we never saw?* (Wycherley. *Love in a Wood* I. 2). What became of my second brother *I never knew* (*Rob. Crusoe.* Globe Ed. 2) – places *he never saw* and persons who never existed (Guiccioli *Byron.* 61) – *I never felt* the pain of a peevish inferiority so miserably in my life (*Sent. Journey.* T. 29) – *I never thought* of it as mere personal ease (*Middlemarch.* Rand I. 39) – I've got all my faculties as well as *I ever had* in my life (*Ibid.* I 299) – *He never saw* such roughness (*Times W. Ed.* 23. 5. 02) – My tears *for ever flow* (*Ossian* T 206). –

Post-order would have resulted in a clash of stresses. That this is the main reason why post-order is so extremely rare with *(n)ever*, is further proved by two phenomena:

α) in sentences of the type: *he never seems to sleep* – the adverb, though belonging to *sleep* is invariably placed before *seems.*

β) Weak-strest *have* and *be*, though commonly preceded by (*n*)*ever* occasionally exhibit post-order. Note that post-order would be impossible in the following sentences:

the light *that never was* on sea or land (Ref. lost) – I found myself the most refreshed with it, that I think *I ever was* on such an occasion (*Rob. Crusoe* 47) – He shall be up such a tree *as never was* (*Truth* 20. 2. 02). –

because *was* is strong-strest. But there would not be the slightest objection to post-order in:

I never am severe on lovers' foibles (*Sir Ch. Grandison.* Letter 30). – *I never was* in better health (*Sense and Sensib.* T. 213) – *there never was* a meaner action than this (*Middlemarch* II 55).

And that post-order is actually found with weak-strest *have* and *be* may be proved by:

I cannot remember that its edge *was ever keen* (*Kenilworth* Ch. 7) – When you come it seems as if you *were never away* (*Esmond* 292) – la Petite *had ever a word* of hope (Wynne. *When Terror Ruled* 201).

Besides considerations of Rhythm, however, there is another objection to post-order. The adverb *never* is frequently used as an emphatic not:

But the man answered *never a word* (Bunyan). – Who had *never the least tincture* of the other (Lady M. Wortley, Everyman 17) — There was *never a letter* from Bob (Hardy *Tr. Major* 325) – The beautiful lips have *never a blush* or a smile (*Newcomes* 662) – There fell *never*

once on her ears the lover's magic footfall (*T. P's Weekly*, 27. 8. 09)[1]).

In this function the abverb has nothing to do with the action expressed by the verb. Its place is invariably before the word which it negatives, independent of all considerations of Rhythm. It is a great exception to find it in the unusual position exhibited by:

it *ne'er* cost penny painting
(*Philaster* II. 2).

So intimate, indeed, is the connection between this *never* and the following word that in one instance it has grown into an adverbial phrase with it: *never a del:*

And yet she nyste hyt not *never a del*[2]).

When all this is borne in mind, it will be clear that post-order of (*n*)*ever* would not only destroy the rhythm, but frequently also impart to the sentence another meaning than that which the author was desirous to convey: cf:

I never exposed a woman since I knew what woman was (Congreve Love f. Love I. 2) – I suppose *there never was* a merrier kitchen since the flood (*Sent. Journey* T 60). – One *who never saw a* woman worthy the affection of a soldier (Talisman II). – You 're a clever boy, my dear, *I never saw* a sharper lad (*O. Twist.* T. 68). – *I never knew* a boy yet as could keep his'ands orf o'the cornslide (*Punch* 19. 12. 1900). – *I never made* a compliment in my life (Crawford. *Lonely Parish.* Ch. 9). –

Just as *never* is used as an emphatic *not*, so *ever* frequently means *any:*

a set of as pitiful misadventures as *ever* small hero sustained (*Tr. Shandy.* T. 6). – With as little appetite as *ever* a young man had (R. L. Stevenson, *Kidnapped.* Seaside 19). – No man has *ever* the faintest right to say.... (Dell. *Knave of Diamonds* 171). – I'll foot it with *e'er a* captain in the country (*Rivals* III. 4). – Fra Moreale seems as much a bugbear as *e'er* a mother in Rome (Lytton. *Rienzi* Ch. I). –

Transposition before the verb is extremely rare; but in the few cases I can produce the rhythm is undeniably furthered by the process:

Cypress black as *e'er* was crow (*Winter's Tale* IV. 4. 221) – thou art as like my poor sister as *ever* was son to mother (*Kenilworth* Ch. I). – *Never* had youth a higher sense of virtue (*Lillo. Barnwell* III. 1).

Occasionally, in order to achieve the rhythm-group × ⊥ × ⊥ the adverb *ever* places itself before the subject. This is the case in dependent clauses, especially adverbial clauses of degree:

I may curse the time *that e'er I knew* thy father (*Knight Burning Pestle* I. 4) – it hath been the longest night *that e'er I watched* (*Gentlemen* IV. 2. 141). – This is as strange a maze *as e'er men trod* (*Tempest* V.

---

1) Also in this case *never* formerly frequently dropped its *v* in prose: *Ne'er* a word now to comfort a poor gentlewoman? (Ben Jonson *Epicoene* IV. 2) – Something you might spare him and be *ne'er* the poorer (*Relapse* V. 2) – *Ne'er* a Sir Lucius O'Trigger should make me fight (*Rivals IV.* 1) –

This *ne'er* in dialects becomes *n'ar*, *narra*, cf: And *n'ar* a smoak on our backs (*H. Clinker* 35) – *Narra* a man in the county (Foote. *Dev. St.*) –

In the same manner *e'er* = any, becomes dialectal *arrow:* I don' believe there is *arrow* young gentleman in this county (*Tone Jones.* T. 271).

2) See Einenkel. *Streifzüge* (p. 96).

242) – this is the third man *that e'er I saw* (Ibid I. 2. 445) – the greatest miracle *that e'er ye wrought* (*H VI* A V. 4. 66). –
Knyghtes of moost prowesse *that ever I sawe* (Malori. *Morte* 59) – a man which told me all things *which ever I did* (*King John* IV. 29) – it was the lightest load *that ever I felt* (*Recruiting Officer* III. 1) – One of the prettiest works *that ever I saw* (Addison, *Sir Roger*, Cassell 53) – *if ever I hang* it shall be about a fair lady's neck (Swift. *Pol. Conv.* I) — She was as dead an old woman *as ever I saw* (R. L. Stevenson, *Inland Voyage* T. 265) — am I not rosy and round *as ever I was?* (Stephen Phillips, *Ulysses* III).

When the verb is in a compound tense, there is just as with *sometimes* the greatest freedom in the place of the adverb. Now it precedes all the auxiliaries, now stands between them, now again follows all the verb-forms. Even the position between verb and object is not excluded.

In all the subjoined quotations the reader will find the formula × ∸ × ∸

She is chaste who *was never asked* the question (Congreve, *Love f. Love* III. 3) – Whoever wants these *can never have* a public spirit (Pope to Lady Mary, *Works* IX. 24) – She and Mr. *E. could never agree* (*Sense and Sensib.* T. 171) – Our midland plains *have never lost* their familiar expression (Leslie Stephen, *G. Eliot* 6). – A position which it *has never lost* (Greenough, *Words and their ways* 88) – the idea of matrimony *has never crossed* my brain (*Truth* 22. 5. 02) – A meaner demand *was never made* (*Ibid.* 6. 2. 02) – Men who know the country *have never expressed* great confidence... (*Times W. Ed.* 24. 1. 02) – Our language has undergone great changes; but its continuity *has never*[1] *been broken* and its continuity *has never*[1] *been lost* (Smith *O. E. Grammar* 1) – *As he has*[3] *never*[1] *been run* in public (*Truth. Queer Stories* 1908. 122) – for chance *could never*[1] *produce* anything so beautiful (Dryden, *Dram. Poetry* Everym. 56) – How would you like living in the country? – I *could never*[1] *do that* (*What became of Pam* 96) – *I have*[2] *never*[1] *been out* alone with anyone before (*Pick me up* 6. 12. 02) – Then *you've never cared* so much for any friend before? (Ibid.) – *he would never have been* the man he is (*Spectator* No. 105) – *I have*[2] *never known* one roving thought that way (Vanbrugh. *Relapse* I) – *I have*[2] *never known* but calamity until this hour (*Otranto*. Cassell 116) – A man *who has*[4] *never been* in any great distress (*Opium-eater*) – to this hour *I have*[2] *never heard* a syllable against her (Ibid.) – *It has*[4] *never*[5] *been done* with any approach to adequacy (*Academy* 15. 2. 02) – *I had*[6] *never thought* of such a thing (*Truth. Queer Stories* 1908. 130) – *I've never asked* her if she does (*Ibid.* 123) – *You have*[2] *never seen* the like of me (*Christm. Carol*) –

1) *Never*, with its two syllables quantitavely equivalent to one.
2) *I have = I've.*
3) *He has = he's.*
4) *Who has = who's.*
5) Never, *two* syllables with the Quantitative value of *one*.
6) *That has = that's.*

the righteousness of a man *that never*[1]) *had sinned* (*Pilgrim's Progr.*) – he that's born to be hanged *will never*[1]) *be drowned* (Swift *Pol. Conv.* I) – I felt a misfortune which I hope *you never*[1]) *will feel* (Pope to Lady Mary. *Works* IX. 12) – *I never*[1]) *could find* any other reason (*Joseph Andrews*, Everyman 37) – the chances were that she would be nothing to him; that *she never*[1]) *had been* (Benson. *Account Rend.* T. 165) – *There never had been* the faintest streak of sympathy between them (Dell. *Knave of Diamonds* T. 190).

I have[2]) *ever heard* that he was a gallant knight (*Otranto*, Cassell 105) – as perfect happiness as *can ever*[1]) *be known* in this changing world (*O. Twist*, Collins 525) — One of the finest things that *was ever allied* to a great character (Guiccioli, *Byron.* 7) — This powerful poetry is equal to anything *that has*[3]) *ever*[1]) *been written* (*Edinb. Rev.* Oct. 1902. 288) — One of the whitest necks *that ever*[1]) *was seen* (*Jos. Andrews*. Everyman 14) — *I ever*[1]) *must set* the highest value upon one of truly great principles (Pope to Addison. *Works* VII. 201).

§ 12. **Always.** When the word is in its regular place, viz. before the simple tense, or after the first auxiliary, the result is mostly the rythmic formula × ∸ × ∸, unless the verb is stressed on its second syllable — a case to be discussed lower down. A few instances will suffice to bring out the rhythm:

Do as you like with me — *you always did* from the first you began to walk (*Silas Marner*, Cassell 104) — *I always thought* it such a sweet place (*Sense and Sensib.* T. 95) — *I always said* he would suit Cecile the best (Harrison, *Two Strings*) — *It always used* to have a very pretty garden (Glyne, *Halcyone. T.* 41) — these children *seem always tired* (Masterman, *Cond. of England* 162) — The alternative of Dutch or British supremacy is the real question *that has*[4]) *always been* at issue (*Sat. Rev.* 18. 5. 01) — *You have*[5]) *always been* so kind to me (Crawford. *Lonely Parish* Ch. 16) — *It has*[4]) *always been* my fault (Gissing, *New Grub Street* Ch. 4) — *He has*[4]) *always said* that he wished me to marry (*Middlemarch* I. 326) — Strangers *have always had* a circumstantial fascination for the virgin mind (*Ibid.* 111).

It is a great exception, therefore, to find this adverb following the simple verb as in:

Posterity *wins always* at that tussle (Mayne, *Byron*, I. 125).

But when the verb is *to be* the question becomes slightly different, because this verb is váriously stressed. If it receives strong-stress, *always* is in pre-order, as usual:

---

1) Never, *two* syllables with the Quantitative value of *one*.
2) *I have = I've.*
3) *Who has = who's.*
4) *That has = that's.*
5) *You have = You've.*

You are what *you always were* (*Sense and Sensib.* T. 126) – the clacking noise *there always was* when some of the ladies got together (*Crawford*, Everyman 99) — To think that you should have guessed! But *you always were* so quiet (Benson. *Scarlet and Hyssop* 79).

If on the other hand, *to be* is weak-strest *always* may precede or follow. If it follows, the rhythm becomes × ⊥ × ⊥

he's always ill. — *he's always free* to do as he likes.

But give the adverb pre-order — which not infrequently is done — and the result is ⊥ × × ⊥, about which, see lower down.

§ 13. **Other Adverbs of Indefinite Time** deviate from the general rule as frequently and mostly under the same circumstances as those mentioned above. It will be seen that in most of the subjoined quotations the adverb does not occupy the place that logic and grammar would have assigned to it. But to this irregular place is due the rhythmic sequence × ⊥ × ⊥. This can easily be proved by shifting the place of the adverb, a process which almost invariably destroys the rhythm. — After the great number of quotations produced to illustrate *sometimes* (*n*)*ever* and *always* I think I am justified in restricting myself to a handful of the others:

He soon is wise (*Imitatio*, Ed. Liddon 5 Nov.) — But she *controlled it soon* (*Copperfield*, Househ. Ed. 64) — *We are*[1]) *spotted soon* by vanity *and soon enslaved* (*Imitatio* 19 Jan.) — saying that Kit *would follow soon* (Sutcliffe *Pam the Fiddler* 141) — the problem which faced Paul... was how he *should see her soon* (Glyn. *Three weeks* T. 45) — You will *be soon deceived* (*Imitatio* 7 April) — The second half, now in the binders' hands, will *be ready soon* (*Times W. Ed.* 27. 1. 11) — *he soon was drawn* towards the Girondists (*T. P's Weekly* 30. 12. 10) — I *shall send you soon* in return some poetry (Walpole *Letters* I. 7) — This makes *me often think* on a story... (*Spectator*) — old Moll had *been often brought* before him (*Sir R. de Coverley*, Cassell 129) — Mrs Evelyn has[2]) *been often heard* to say... (Evelyn. *Diary*, Chandos 736). — The venerable bishop *was often wont* to repeat[3]) (*Beda*. E. E. T. S. 189. 27) — *she hears again* the words: „Open the door" (*T. P's Weekly* 6. 5. 10) — and after a pause *he rang again* (*Pam* 3) — and went *downstairs again* (Oxenham. *Barbe* 23) — I seemed *again to see* and hear my little Dora *Copperfield*. Househ. 305) — I seem *to hear again* a call from one conning-tower to another (*Times W. Ed.* 13. 1. 11) — he *assumed at once* his spear (*Ossian*. T. 146) — Mr P's shrewd grey eyes *perceived at once* that he had a character to deal with (Galsworthy. *Fraternity* 18) — when their foamy tops *are seen at times* above the lowsailing vapour (*Ossian* T. 131) — it was not the reflection of the chevalier as

1) *We are* = *we're*.
2) *has* = *'s*.
3) Note the place of *often*, which in reality belongs to *repeat*, but is placed before *wont*, with which it has absolutely nothing to do.

he once had been (Wynne. *When Terror Ruled* 106) — *They reached at length* a rusty gate (Dell. *Way of an Eagle* 152) — We must *have daily found,* that... (*Jos. Andrews,* Everyman 164) — though se had *been long his wife* (Benson. *Valkyries* 25) — I *remember still* the look of arrogant disdain (*T. P's Weekly* 6. 5. 10) — *I still can see* the strange picture (*Ibid.* 27. 5. 10) — He had put *it on again* (Benson. *Climber* T. I 116) — a moment later he was *plodding on again* (*Pam.* 1)[1].

§ 14. **Adverbs of Manner.** As was said higher up, it is not always easy to decide whether we have to do with an adverb of Manner or of Degree. In more than one case it is just possible that my reader differs from me in this respect. Seeing, however, that the regular place of both classes is after the verb, and I am going to demonstrate that pre-order, whenever it occurs, leads to a rhythmic sequence (in the present instance to × ⊥ × ⊥) it does not materially matter whether a certain adverb is classed with those of Manner or of Degree. Pre-order is rare.

And stately strode the youth along[2]) (*Ossian* P 229). – *He slowly rose* against the hill (*Ibid.* 344). – And *he mildly spoke*[3]) (Ibid. 272). – *He grimly smiled* when he saw the foe (*Ibid.* 287). — Lonely, sad, along the heath *he slowly moved* (*Ibid.* 189). — He sees the darkness *that slowly comes* (*Ibid.* 283). — A sigh *that darkly dwelt* in every breast[4]) (*Ibid.* 179). — Mrs V *who sweetly smiled* (Hitchens. *Londoners* 247). — Mrs L's *favourites soundly slept* (*Ibid.* 251). — through which Mr *Bush calmly slept* (*Ibid.* 193). — Chloë observing the accident *softly smiled* (*Ibid.* 192). — an honest and handsome gentleman *who truly loved her* (*Times W. Ed.* 4. 3. 10). — Browning *politely asked:* What style of poetry does your Excellency cultivate?[5]) (*T. P's Weekly* 11. 11. 10) — as Jeaffrieson *distinctly states* (Mayne, *Byron.* II 130) — suddenly the door*bell sharply rang* (*Shirley* 117). — How she saw the sun rise *and gently wept* (Galsworthy. *Country-House* T. 48) — for Ag*nes softly said* to him (*Copperfield,* Househ, 256). — Until *he softly comes* behind me (*Ibid.* 45) — then *you gravely walk* into the lobby[6]) (Sutro. *The open Door*). — The *Curtain slowly falls* (Sutro. *Man on the Kerb*). — Where bone and *muscle plained showed* (W. L. George, *Bed of Roses* 54).

Observe that in the above sentences pre-order of the adverb of Manner becomes possible, because no confusion can arise from it. It would make no sense to take the adverb as a sentence-modifier.

§ 15. **Adverbs of Degree.** Seeing that pre-order can give rise to no ambiguity, it is found with adv. of Degree much oftener than with adverbs

1) The last two sentences would also be rhythmical, if *again* had been placed between auxiliary and verb. But the result would have been the formula ⊥ × × ⊥.
2) Or is *stately* an adj.-adverb? The *stately youth* strode aloug?
3) Or is *mildly* an adj.-adverb? He spoke in a *mild tone?*
4) The same question of *darkly*: In the *dark recesses* of every breast?
5) Or is *politely* a sentence-modifier?
6) Or is *gravely* an adjective-adverb? You walk with a *grave step.*

of Manner. A handful of instances clearly exhibiting the rhythmic formula must suffice. The reader will observe that post-order would with hardly a single exception have led to a clash of stresses:

I have brought misery on what *I dearly love* (*Copperfield*, Household 287). — *And slightly smiled* to himself (*Ibid.* 332). — As *I greatly fear* I shall (*Ibid.*). — A distant tor*rent faintly roars* (*Ossian* T. 192). — A brother whom I *most dearly loved* (Evelyn. *Diary*. Chandos 344). — There are few things a woman *who deeply loves* cannot do (*Fruitful Vine* 331). — The *countenance slightly fell* (*Romany Rye* 31). — Again *she faintly smiled* (Dell. *Knave of Diamonds* 11). — A change which Mu*riel keenly felt* (Dell. *way of an Eagle* 223). — Mr Megan looks at him *and faintly smiles* (Galsworthy. *Pigeon* 10). — I heard my cou*siu faintly sigh* (P. White, *To-day*. T. 26). — And there came a sparrow *and swiftly flew* through the house (Beda. E. E. T. S. 137. 1.). — *And quickly rose* to his feet (Glyn. *Halcyone* T. 143). — *And slightly opens* his mouth (*Mutual Friend.* Collins 15). —

§ 16. **Adjective-Adverbs.** Adjective-adverbs, being, as we have seen, originally a poetical device to secure metrical flow, it follows that in their regular place (before the verb.) they are conducive to rhythm and metre — otherwise the device would not have been resorted to. And, indeed, whenever an adjective-adverb presents itself, it yields one of our rhythmic formulas; in the present instance × ⏊ × ⏊

Yet *he quickly ran*[1]) into amours and vice (Burnett *Hist.* IV. 3). — at intervals *they darkly stand*[2]) (*Ossian* T. 127). — *Death silent sat* behind his sword (*Ibid.* 285). — On their dun shields *they darkly leaned* (*Ibid.* 129). — *Each darkly seems* to claim the war (*Ibid.* 326) — he dropped into a chair *and weakly sobbed*[3]) (*Copperfield.* Housch. 288) — „for luck", *he hoarsely said*, before he put it in his pocket (*Mutual Friend.* Collins 7). — *Isabel gravely bowed* (Blyth. *King and Isabel* 191). — *He lightly slips* to human comfort (*Imitatio* 14 April). — „What do you want?" Hel*en coldly asked* (Bennett. *Helen.* 253). — *They fondly hoped* that it would scare Walpole[4]) — their lords and masters *who gaily dealt* in soldiers (Thackeray *George I.* 8). — „But perhaps", *she archly added* (Hardy. *Return Native* T. I 99).

Yet, the adjective-adverb occurs frequently in post-order, as Western has demonstrated with a wealth of evidence[5]). This may sometimes be due to a wish to make the word emphatic, in many other cases it must be set down to the fact that the adjective-adverb, originally an adverb of Manner, is erroneously apprehended to have this function also in the case in hand e. g.:

1) He was apt to . . .
2) They stood with gloomy countenance.
3) Was weak enough to . . .
4) With acknowledgments to Western's *Sentence-Rhythm.*
5) *Sent.-Rhythm*, §§ 26 en 27.

the frail figure leaned *pensively* at the open casement[1]) Not the *leaning* is pensive but the *frail figure.*

Such cases, however, are foreign to our purpose and may therefore be dismissed without more ado. There is a third case of post-order, which concerns us very nearly. It is when the adj.-adverb occurs in sentences containing a group-verb of the type *look on, go by, sit down.* With these verbs the adj. adverb frequently follows, yielding the rhythmic sequence × ⊥ × ⊥

„I know!" She cried, jump*ing fiercely up* (*Oliver Twist.* Collins 229). — They *went bravely off* to the Morea (Thackeray, *George I* 11). — Masses of gold and burning fire which .... *shone redly down* upon the earth[1]). — He strut*ted proudly on*[1]). — The stars *shone clearly out* through the frosty air[1]).

For once I must be excused for forestalling myself. We have just seen that with group-verbs of the type *jump up, go by,* etc. post-order yields the rhythmic formula × ⊥ × ⊥. But owing to the suppleness, litheness of these verb.-groups the adverb can also receive end-order:

The stars *shone out clearly*
Masses of burning fire *shone down redly*
They *went off bravely*

for the rhythmic sequence that now detaches itself is ⊥ × ⊥ ×. Nor is this all. Give to the adjective-adverb its normal place, with pre-order, that is, and what we get is:

The stars *clearly shone out.*
Masses of burning fire *redly shone down*
They *bravely went off.*

in which the listener at once detects the third of our rhythmic formulas ⊥ × × ⊥. After this we need no longer ask: why should there be such great freedom in the place of the adverb? For what holds good of the adjective-adverb, holds good, *mutatis mutandis* of other adverbs just as well.

§ 17. When the verb is in a compound tense; when the verb or the adverb is of some length; or when some other word swells the breath-group, the rhythmic formula × ⊥ × ⊥ proves inadequate to embrace all the syllables and is then often extended to × ⊥ × ⊥ × or even further. A few examples must suffice to illustrate this. They must also convince the reader that the extra syllables do not in the least affect the cadence:

You never were and *you never will be* (O. Wilde, *Lady W's Fan* 39) — She is not my heiress and *she never will be* (Mrs H. Ward, *Lydia* 339) — *I have*[2]) *never known him* to neglect a duty (Harrison, *Two Strings*) — All this chatter about reform will end, as all such chatter *has always ended* in nothing (*Punch* 29, 10, 02) — the best of men believe at once

---

1) With acknowledgments to Western's *Sentence-Rhythm.*
2) *I have* = *I've.*

evil things of a woman. *It has*[1]) *always been so* (Harraden, *Fowler* Ch. III) — *I always told you,* Miss Brooke would be such a fine match *Middlemarch* I 54) — You are very kind; *You always have been* (Dell. *Way Eagle* 153) — This is the most Arcadian retreat *I ever was in* (Crawford *Lonely Parish* Ch. V) — And o Woman! *forget not ever,* nor..... (Benson, *Valkyries* 200) — Yes, *I went there often* (*Caxtons*) — I'll do nothing here *that ever*[2]) *was done before* (*Rehearsal* II) — in as bad a system of features *as ever*[2]) *was clapped together* (*Spectator* N⁰. 86) — Nor shall my pencil be guided by any one wind-instrument *which ever*[2]) *was blown upon* (*Tr. Shandy* T 57) — *I never*[2]) *could keep alive* even a dog that I liked (Byron, See Mayne I 42) — the letter to Lord E *has never*[2]) *before been printed* (Lady Shelley, *Sh. Memorials,* Preface) — *I never can remember,* Harry (Vachell, Searchlights 17) — A „chiffonier", a mysterious meuble *I have*[3]) *never identified* (*Academy* 1, 3, 02) — *I never*[2]) *can be prevailed on* (G. Colman, *Jealous Wife* IV, 2) — it can't be the first time *she has*[4]) *ever*[2]) *lunched ont alone* (*Pick me up* 6, 12, 02) — that on earth *have been supported ever* (*Be Dómes Daege,* E. E. T. S. 128) — Men were *deceivers ever* (*Much Ado.* I) *There never*[2]) *was hope* of any succour (*Times W. Ed.* 28, 3, 13) —

§ 18. Summary: The rhythmic formula × ⏊ × ⏊ occurs with all classes of adverbs. The authors' (often unconscious) preference for this rhythmic sequence causes him to transpose his adverbs into any and every place — even adverbs of manner — provided this transposition do not obscure or modify the meaning of the sentence.

V.

§ 19. The rhythmic formula ⏊ × ⏊ ×

Compared with the rising cadence discussed in the preceding chapter, the falling rhythm to which we now proceed is of rare occurrence. But, as before, every adverb, no matter to what class it belongs, is apt to run into this formula, sometimes when occupying its logical place, sometimes when transposed. The question which of the two formulas will be the result depends, not on the nature of the adverb, but on outward circumstances, seeing that the falling rhythm mostly presents itself when, just after a pause, the adverb accompanies a present participle.

§ 20. **Adverbs of Indefinite Time.**

The miller, *sometimes grinding* all night, when busy (Hardy, *Tr. Major* T 97) — *Smoking sometimes* after supper a cigarette or two to induce sleep (Lowndes, *Uttermost Farthing* 18) — *pointing often* towards the metropolis which was distant about half a mile (Swift, *Liliput*) —

1) *It has* = It's.
2) (N)*ever* = With its two syllables quantitatively equivalent to one normal syllable.
3) *I have* = *I've.*
4) *She has* = *She's.*

Kneeling often[1]) at their sickbeds (Thackeray, *George* IV) — *Shifting often* like the changing breeze (*Imitatio* 22 March) — *Often met their eyes* of love (*Ossian* T 234) — *Often do the* mists deceive me (*Ibid.* 290) — And half a dozen such as these wisely chosen will represent unto us the new Jerusalem, *please us always* with heavenly affection (Traherne, *Centuries of Medit.* 63) — *Seeking always* some unguarded place in which to plant his sting (Sutcliffe, *Pam the Fiddler* 255) — Trees *rooted always* in the same place (Mallet. *Wages of Sin*, Nelson 43) — If they could see me as I am — *hungering always* for the sunshine (*Pam the Fiddler* 108) — John Fry, *grumbling always* (*Lorna Doone.* Everym. 13) — *being always* famous at single-stick (*Ibid* 23) — *being always* in kind appetite (*Ibid* 77) — *living always* with the highest and noblest in the country (Jerrold, *Beaux and Dandies* 203) — he had been a most famous Yachtsman, *owning always* the most up-to-date racing-machine (Vachell, *The Paladin* T 218) — for he hated them, *dreaming always* and only of his Corsica (Hopkins, *Napoleon*, T 31) — *Keep it always* bright and free (*Snowfire* 171) — his eyes *dwelling ever* on Brunhilde (Benson, *Valkyries* 138) — *Saw ye ever* better sack, my masters? (Scott. *Kennilworth*, Ch XI). —

§ 21. **Adverbs of Manner.**
Showing clearly that the Turks wore turbans (*Cranford*, Everym. 169) — *blindly striving* for he knew not what (*Copperfield*, Househ. 287) — „Dear me", said Mr Chillip *weekly smiling* (*Ibid* 65) — Uriah with his long hands *slowly twining* over one another (*Ibid* 128) — beautiful maidens in heavenly garments *sweetly singing* (Earle, *A. S. Lit*, 69) — He . . . bustled distracted to and fro, *wildly weeping* (Carlyle, *Fred. the Great*) — Mrs Effingham Wright, *gently smiling*, sailed into the room (P. White *To-Day*, T 72) — The game *quickly ended* (Phillpots, *Three Knaves*, Macmillan 19) — Mr Churchill *shows sincerely* the darker side of facile divorce in America (*Lit. World* 15, 5, 10) — her golden head *resting frankly* on his shoulder (*Pam* 22) — The door *slowly opened* as she spoke (Mrs H. Ward, *Lydia* 282) — Betty threw herself in her friend's arms, *wildly weeping* (George, *Bed of Roses* 304) — The night *came down slowly* (Parker, *Weavers*. T I 229) — The two girls *went off slowly* together (The *Fruitful Vine*) — And half a dozen such as these, *wisely chosen* . . . (Traherne, *Cent*, of *Medit.* 63). —

§ 22. **Adverbs of Degree.**
Then Mr Caxton, *slightly blushing* and slyly rubbing his spectacles, said . . . . (B. Lytton, *Caxtons*, Routledge 165) — The soft vegetation . . . ., *gently rustling* in the warm air (Hardy, *Return Native* T II 46) — She stood with a pink flush upon her, *faintly smiling* (Wells, *Polly*, 38) — The blood *mounted slowly* in his cheek, (Galsworthy, *Fraternity*) — *Seeing clearly* that it would be useless to pursue their point (*Christmas Carol*).

1) Or is *often* here Quantitatively equivalent to one normal syllable?

§ 23. **Adjective Adverbs.**

„Well, Master Copperfield", said Uriah, *meekly turning* to me (*Copperfield.* Househ. Ed. 308) — then, *darkly turning*, in doubtful mood, he plunged his sword in war (*Ossian* T. 344).

§ 24. **Sentence-Modifying Adverbs.**

Longing vainly to a sight of a face . . . . . (J. O. Hobbes, *Wickenham* T III) — trembling, and as the event proved, *justly trembling*, lest in his zeal he had introduced an even fiercer foe into England (Green. *History* 8). —

§ 25. As was the case with the rising cadence × –́ × –́ the second formula also is occasionally extended by one or two extra syllables, when verb or adverb are of more than ordinary length, so that the rhythmic scheme –́ × –́ × cannot embrace them all. Again it may be said that these extra syllables are not in the slightest way prejudicial to the cadence. The rhythm –́ × –́ × clearly detaches itself from the following sentences:

If of late the king has been *sometimes credited* with undue leanings towards the conservatives.... (*Times, W. Ed.* 24. 12. 09). — You see him *often tottering* on the verge of laughter (Thackeray. *Sterne*) — *passing suddenly* from mine to Steerforth's (*Copperfield*, Househ. 214) — *turning suddenly* upon his sister (*Ibid.* 107) — the great pain.... *smote her suddenly* (Locke. *Idols.* Newnes 140). — Her face *lightened suddenly* (*Pam* 56) — the door *opened suddenly* (*Ibid.* 3). — The had *risen suddenly* (*Ibid.* 7) — Mr Purcey *feeling suddenly* a little awkward (Galsworthy. *Fraternity* 22). — Hamilton *went on aimlessly* (Vict. Cross. *Six Women*). —

VI.

§ 26. The Rhythmic Formula –́ × × –́.

Sometimes. If it is remembered that the adverb has varying stress and for this reason easily adapts itself to its surroundings, so as to run into either of the above-discussed rhythms, it will be evident that we must not look to see *sometimes* largely represented in this class. And, indeed, it is only in sentences constructed like:

A young monk who *sometimes had come* to the villa (*Pam.* 31).

that the formula –́ × × –́ detaches itself; that is to say, if the adverb stands before an unstrest followed by a strest syllable.

In theory, the third rhythmic formula might also be thought to occur in:

The villagers about here *go up sometimes* and pray for things (Fowler. *Miss Fallowfield*, T. 13).

But the verb.-group *go up* does not shift its stress forward before an adverb with variable stress. It is the adverb that adapts itself rhythmically to the verb. Hence *go up sometimes* = × –́ × –́.

§ 27. **(N)ever.** The cadence produces itself especially when the verb is in a compound tense[1]; and the adverb then frequently presents itself with the quantitative value of one normal syllable. Practically, the adverb may find its place anywhere and everywhere in the sentence. In the following quotations it will be seen to occur now in front-order, now in end-order, now again parting the auxiliaries:

I never could endure the Government (Dryden. *Spanish Friar* V. 2). — They *never would have made* any impression on me (*Jos. Andrews. Everym.* 114). — I *never will proceed* a step further in this business (Bickerstaff, *Love in a Village* III. 2) — times, which *never can return* (*Rasselas* Ch. 30). — She *never could believe* that the earth was moving constantly (*Cranford.* Everym. 150). — You *never could have been* so far behindhand in the chase (Cumberland, *West Indian* II. 1). — I *never can consent* (*Ibid.* III. 2). — You *ever have complained* I wanted love (Cibber. *Provoked Husband* V. 1). — I *never could endure* a man upon his knees (Moore. *Two of Eves' Daughters* 9). — She *never would believe* in reading (*Lorna Doone.* Everym. 39). — I've *never been in love* and never mean to be (*Truth.* 22. 5. 02). — A love-affair of the sister of Charles and John Wesley which has *never been cleared up* (*Academy* 30. 8. 02). — I can *never recollect* her name (Benson *Mrs Ames.* T. 11). — it is notorious that the doctor *never could be got* to write to anybody for information (Birrell 40). — I think they should *never be forgiven* (Wilde. *Lady W's Fan.* French 10). — The first two pieces here printed have *never been put forth* before *(Be Domes Daege,* Preface V. E. E. T. S.) — The biggest magazine of all kinds that *ever was laid up* (*Rob. Crusoe.* T. 46).

§ 28. **Other Adverbs of Indef. Time.**

I have been *lately convinced* (*Rasselas* Ch. 27) — Such as have been *lately poured forth* (L. Hunt. *Essays.* Scott Libr. 13) — Caroline was *again left alone* (Shirley, *Everym.* 343) — *touching at times* his harp (*Ossian,* T. 363) — the thought of *again taking up* the thread of existence was hateful (Lowndes, *Uttermost Farthing,* Heinemann 15) — An opportunity of coming *together again* (*Times* W. Ed. 4. 3. 10) — You must go and *see it some time* (*Pam* 270) — He would be left *alone again soon* (Locke. *Derelicts.* Newnes 66) — the probability of my running *away again soon* (*Copperfield.* Househ. 124) — as to let them be *often*[2] *desired* (Dryden. *Dram. Poetry.* Everym. 6) — he himself having been *often employed* by him (Burnet. *Hist.* III. 3) — I have heard him *often lament* (Addison. *Sir Roger.* Cassell 26) — I have been

[1]) Unless other parts of the sentence are made to help out the formula, in which case it is also found with simple tenses: I say they *never were abroad* (B. Fletcher, *Philaster* I. 1) — I was *never there myself* (Pope to Lady Mary. *Works* IX. 46) — There *never was a trail* so finely hunted (*Kenilworth* Ch 7) — My nature was *never of that kind* (Mackenzie. *Man of Feeling.* Cassell 136). —

[2]) The quotations with *often* yield the formula ⏊ × × ⏊ only if the adverb is produced in two ordinary syllables. If quantitatively reduced to one normal syllable, the rhythm × ⏊ × ⏊ detaches itself. Either way can be heard.

often put out of countenance (*Ibid.* 43) — ***He always has sold*** his vote to both parties (*Joseph Andrews* Everym. 64) — the cause of defamation which they have ***always espoused*** (*H. Clinker.* T. 115) — my sword has been ***always unmatched*** (*Ossian.* T. 255) — I ***have always observed*** that an Englishman is eternally at a loss... (*Sent. Yourney.* T. 24) — He ***always was wont*** to say he spared the hangman some labour (*Kenilworth* Ch. I) — She seems to have been ***always employed*** in that class of needlework (*Copperfield* 56) — he used ***always to sit*** in a peculiar attitude (Wells, *Britling* 415) — he did not seem ***always to be*** quite present (Galsworthy. *Dark Flower* 3) — I have ***always been blessed*** with plenty of nerve (Jerome, *Novel Notes.* T. 137) — the gentleman who has ***always discharged*** the function of chaplain (*Middlemarch.* Rant I 175) — she ***always was fond*** of Miss Pauline (*Pam* 16) — I used ***always to go*** and see her for decency's sake (Conrad, *Chance* T. I) — and strove ***always to be*** his own hero (Phillpotts. *Three Knaves.* Macm. 63) — and his dark face grew ***suddenly grave*** (*Queer Stories. Truth* 1908. 123) — and his face grew ***suddenly white*** (*Ibid.* 129) — one of the candles on the table went ***suddenly out*** (Wynn. *When Terror Ruled* 37) — it made him feel ***suddenly small*** (*Ball & Cross* 46) — Cecilia... ***suddenly felt*** how fitting this was (Galsworthy. *Fraternity* 6) — Then her sombre eyes ***suddenly flashed*** (*Pam* 27) the beautiful, rather silly woman, ***suddenly knew*** (*Pam* 106), Burke, watching him, ***suddenly felt*** what the man's charm must be (*Ibid.* 106).

§ 29. **Adverbs of Manner.** The reader will kindly remember what was said higher up about the difficulty in many cases to distinguish between adverbs of manner and those of degree or quantity. Not impossibly some of my evidence will be relegated to the alternate class. But after all is said and done the question is immaterial. If it can be proved that Ryhthm takes the adverb away from its normal place, in order to render the formula $\dot{-} \times \times \dot{-}$ possible, it is of no consequence whether in a doubtful case the adverb is apprehendid as one of manner or of degree: And this proof is afforded by the fact that as soon as the adverb is restored to its logical place the result is a clash of stresses. Let the reader judge for himself:

Duurommath ***slowly approached*** (Ossian T. 175) — to which the bird of prey ***slowly rejoined*** (*Mutual Friend.* Collins 27) — But all I ***certainly know*** about it is.... (*Copperfield.* Househ. 119) — whom she has had for years and ***tenderly loves*** (*Pam* 236) — Our biographer who ***manfully fights*** for a better estimate of his subject (*T. P's Weekly* 5. 3. 12) — as I ***earnestly hoped*** (*Whispering Pines* 71) — the hand ***slowly unclasped*** (*Ibid.* 122) — the backwardness of England ***oddly contrasts*** with the forwardness of Spain (Sidney Lee. *French Revol. in Engl.* 8) — „Why yes!" Michael ***softly agreed*** (*Sinister Street* I 470) — and when he had done so ***quietly died*** (*T. P's Weekly* 5. 1. 12) — Ann laid one of her hands on the other as she ***softly replied*** (Hardy *Tr. Major* 343) — I could not find it and ***slowly walked home*** (*T. P's Weekly* 1. 7. 10) — Melrose ***slowly revolved*** on his chair (Mrs H. Ward *Lydia* 389).

§ 30. **Adverbs of Degree.**

to which, as to birdlime, everything *closely adhered* (Fielding. *Jonathan Wild* T. 8) — at all events he *firmly refused* (*T. P's Weekly* 27. 10. 11) — „Mother!" Hilda *mildly reproved* (Bennett. *Hilda Lessways.* T. 102) — On whose prosperity and influence the character and repute of our civilisation *largely depend* (George V. *To the University of Oxford.* June 1910) — the expectation bred dismay and complaint which *steadily grew* (S. Lee *French Revol. in England* 40) — As the critic *clearly discerns* with infallible insight (J. Thomson. *Walt Whitman* 46) — Serge, *thoroughly trained* to the difficulties and dangers... (*Snowfire* 41) — „My dear lady" — he *drily observed*[1]) (Dell. *Knave Diamonds* 176) — she then *shyly advanced*[1]) (Hardy *Tr. Major* T. 384).

§ 31. Just as was the case with the two preceding rhythmic formulas, the one now under discussion is sometimes extended by an unstrest syllable, without in the least losing its characteristic cadence in the process:

the statutes of colleges had been *always considered*... (Burnet. *Hist.* III 118) -- You had a feeling for Willy. I *noticed it always* (Bennett. *Cupid and Common Sense* 172) — He *needed her always* (Barclay. *Rosary* 111) — set apart to *minister always* to the hearts of men (*Ibid.* 60) — *Wondering always* what was round the next corner (Wells *Polly* 120) — *taking her always* into a new world of interest (Harraden. *In Varying Moods.* Newnes 37) — and *introduces him always* as Mr Lean and Potatoes (*Daily Tel.* 18. 8. 09) — *hungering always* for the sunshine (Sutcliffe *Pam the Fiddler* 108) — was spoken in scorn and I *never will forgive it* (Wycherly. *Way of the World* I. 2) — and which has *ever been considered* as a mystery (Mrs Shelley. *Frankenstein* Ch. 4) — it *never shall provoke* me (*School for Scandal* II 2) — such an idea *never could have crossed me* (*Caxtons* 395) — Dickens who *never could get through it* (Swinburne. *Dickens* 3) — that fragance which *never should be wasted* on the low churl (Bulwer. *Lady Lyons* IV) —, became *suddenly tempered* to her blood (Oxenham, *Barbe* 23) — He *seldom is able* to show more than the intellectual or critical side of his talent. (Harris. *Contemp. Portraits* 123) — She released him, *tenderly smiling* (*Sinister Street* I. 428) — a doctrine which Englishmen *vaguely regarded* as belonging... (*T. P's Weekly* 16. 12. 10) — expressing indifference by *audibly singing* in the distance (Hardy *Tr. Major* T. 329) — the door *noiselessly opened* (*Ibid.* 378) — and the procession *slowly rolled forward* (Gibbon. *Rienzi*) — the emperor and empress *moved about freely* among the guests (*Times W. Ed.* 19. 5. 11) — the emperor, although *suffering greatly* (Legge. *Eugenie* 122) — if all nations *realize fairly* what the conditions of the peace must be (*Times W. Ed.* 28. 7. 11) — it forces one again to *realise sadly* that the new names... (Lucas. *One Day and another* 11) — and *advocate freely* the cause of the operatives (*Shirley*. Everym. 51).

1) Or Adjective-Adverb?

§ 32. With group-verbs of the type *put down*, *give up*, *hold out*, when used as transitive verbs and followed by their object, the question arises where to place this object: before or after the adverbs *down*, *up*, *out*. Sometimes this is a matter of stress. It is evident that in the sentence

I know the hand which *drew up that*
(*Shirley*. Everym. 297).

the object *that* is placed after *up* to make it emphatic. But in far and away the majority of cases the word-order is conditioned by sentence-rhythm. In the subjoined quotations the rythmical place of the object is clearly demonstrated by the clash that would ensue from transposition:

He *held up his hand* to command silence (Merriman. *Vultures*. Nelson 241) — it was his habit to *purse up his lip* beneath the grizzled moustache (*Ibid.* 276) — *putting down the glass* after just setting his lips to it (*O. Twist.* Collins 181) — he exhorted his hearers to *lay aside his prejudices* (*Rasselas* Ch. 18).

On the other hand, not rarely does it happen that the place of the object is immaterial to the rhythmic flow. The sentence:

I watched her when you *gave yourself up*.

exhibits the formula –́ × × –́. But transpose the object, thus:

I watched her when you *gave up yourself*.
(Cholmondeley, *Prisoners* 44).

The meaning of the sentence remains unaltered but the rhythm changes into × –́ × –́. In cases like these the involuntary preference of the author for the one or the other cadence decides his word-order. In Canon Liddons' translation of the Imitatio with its unmistakable predelection in favour of the formula × –́ × –́ we can only expect: *give up yourself*, without there being any question of additional emphasis on *self*. And this is actually what we do find cf.:

I willingly accept that grace
By which I shall be ever found
The humbler and more timid,
More ready to *give up myself*
(*Imitatio* 20 April).

When these group-verbs are accompained by another adverb, its place is again occasionally a matter of stress. In

he glanced round *hastily*. They walked on *slowly*,

the adverbs certainly derive emphasis from their end-position. But the author, in giving them this position would most probably also have been led by his (involuntary) preference for the rhythmic cadence –́ × –́ × (×). — Whereas, if the sequence –́ × × –́ had been his preference, he would have written:

They *slowly* walked on.

The same may be said of: he *slowly* turned round; he *nimbly* leapt out of the window; the train *slowly* steamed out of the station etc. etc. —

§ 33. This great freedom in the placing of the adverb checked only by the considerations of rhythm, becomes still more marked when the verb is in a compound tense. Such a sentence as:

let them be *often desired to* extend a helping hand

can be read with the rhythmic formula ⊥ × × ⊥ if the adverb *often* counts for two normal syllables. If, however, *often* is more naturally spoken with its two syllables quantitatively equivalent to one ordinary syllable, the rhythmic formula becomes × ⊥ × ⊥.
be often desired.

But now shift the place of the adverb, so that the sentence becomes:

let them *often be desired*

and once more the formula ⊥ × × ⊥ detaches itself.

In a similar manner the sentence

having been *often employed*

might also run

having *often been employed*

and even

often having been employed

and in every instance one of our rhythmical formulas would be the result: the reason why the adverb does in practise occupy by turns one of the three positions indicated.

§ 34. The above considerations have clearly shown that the place of the adverb depends on its form rather than on its nature. Hardly a single class of adverbs is able to maintain its logical place when rhythm requires its position elsewhere. The longer, however, the adverb, the fewer its rhythmical possibilities. The adverb *idly* can be given pre-order or post-order in

he *idly* stood by
he stood *idly* by

both constructions yielding a rhythmic formula. But change *idly* into any three-syllabic adverb e. g. *cheerfully* and only

he sat *cheerfully* down

is possible within the bounds of rhythm.

Longer Adverbs, then, are a serious impediment to the author studious of cadenced prose, unless they admit, in any of their syllables, of a secondary stress, as is the case with *unmercifully particularly, familiarly habitually, sympathetically, romantically, tragically, graphically* etc. etc. In these words one of the weaker-strest syllables is sufficiently sonorous to receive a secondary stress, and for this reason these adverbs easily fit themselves into one

of the rhythmic formulas which have been discussed[1]). But if such is not the case, if through lack of sonority the unstrest syllables can take no secondary accent, rhythmic formulas become impracticable, the more so when an adverb of this type precedes a verb not accented on the first syllable:

he *precipitately fled* (Castle. *Lost Iphigenia*, T 8). — He *feelingly alluded* to the young lady (*Copperfield* 210). — And *passively assented* (Hardy. *Tr. Major.* 114) — before which I *precipitately retreated* (*Copperfield* 42) — my aunt very *deliberately leaned back* in her chair (*Ibid.* 100). — Testus *gloomily returned* to his uncle's room (*Tr. Major* 54. Hardy) — and in this attitude *silently remained* (*Ibid.* 224) — sit down! he *genially exclaimed* (Coke, *The Cure* 269). — For more than a hundred years every biographer of Pope *solemnly discussed* the famous quarrel with Addison (*Athenaeum* 21. 5. 10) — the queen *faintly acquiesced* (*Mahon* I. 92) — she *briskly straightened up* (Snowfire 16) — Mrs B. who had drawn her plump arm through her lord's, most *willingly complied* (*Mutual Friend.* Collins 62). — The lady looked and *positively refused* (Ref. lost) — the kind heart.... which Goldsmith *obstinate bore in* his breast (Thackeray. *Humourists*).

In some of these post-order would be decidedly a rhythmic improvement, but as such transposition would change the nature of the adverb, the improvement would be bought at the cost of clearness[2]). In others where no such obscurity would result post-order would lead to a clash of stresses[3]). We may say, then, that in cases like these — if the author gave serious attention to the subject at all — he admitted the accumulation of stressless syllables on the principle „*ex malis minima.*"

§ 35. In not a few instances, especially, but not exclusively, in higher style, the adverb drops its ending *ly*, if by so doing it can improve the sentence-rhythm. Not only is this the case where ordinarily an adjective-adverb would be used, as in:

There, *silent*, dwells a feeble race (*Ossian.* T. 134) — Daughter of beauty, *calm* I said, what sigh is in thy breast? (*Ibid.* 242) — and *careless* bends the bow (*Ibid* 339) — and *silent* shades his friends (*Ibid.* 342) — *silent* the threw his spear (*Ibid.* 137).

But it is also found where an undoubtedly adverbial relation has to be expressed:

then *sudden* turning, all at once, we raise our pointed spears (*Ossian.* T. 349) — then, trembling *swift* returned (*Ibid.* 221) — as *slow* they pass

---

1) cf: And *romantically calling* on the night (*Copperfield* 236) — When this life thus *tragically closed* (*T. P's Weekly* 24, 6, 10) — *relating graphically* the conversation to which he had been a partner (Hardy *Tr Major* 309) — his long, livid face *wore habitually* a peevish look (Galsworthy. *Country-House.* T. 17) — her frock *betrayed unmercifully* the angles of her elbows and shoulders (What became of Pam 10) — *I knew familiarly* a lady, who . . . (Thackeray *George* I). —

2) And *passively assented; obstinately bore.*

3) *Gloomily returned; positively refused.*

along (*Ibid.* 134) — as *slow* the king of heroes moves (*Ibid.* 341) — „Calmar!" Connal *slow* replied (*Ibid.* 218) — as *slow* she bends the bow (*Ibid.* 199) — Behind him dark and *slow* I moved (*Ibid.* 341) — when *slow* she swims upon the lake (*Ibid.* 251) — and amid troubles is *exceeding* glad (*Imitatio* 3 April) — all that labour and are *heavy* laden (*Ibid.* 6 May) — and marched away as *heavy* laden as they came Addison) — the sceme was shifted *quick* before me (Congreve. *Double Dealer* IV) — I'll grow to the ground, be buried *quick* beneath it (*Ibid.* IV) [1]) — in their eagerness to whisper *quick* enough and loud enough (*Cranford.* Everym. 127) — I should consent *quick* enough (Bennet. *Hilda Lessways* T. 60) — He'd taken my wages *quick* enough as long as it suited him (*Ibid.* 216) — when *low* on earth I lie [2]) (*Ossian* T. 216) — *Scarce* had Helen sent Theresa with this letter, when ... she saw ... (*T. P's Weekly* 27. 10. 11).

And observe carefully the following in which the adverb has been replaced by an adjective, in both form and function:

and gives *bold and shameless way* to the most abandoned and degrading vices (Jeffrey. *Lord Byron.* Edinb. Rev. Univ. Libr. 129) — she proposed, the honeymoon concluded, to take *smart and startling possession* (W. Locke. *The Rough Road* 44).

Here, then, we might speak of an *adverb-adjective,* a no less rhythmical device than the adjective-adverb discussed before.

Conversely, the ending *ly* is not rarely retained by the exigencies of rhythm, where in ordinarry cases it would have been dropped. This is, when the adverb determines a (past) participle. We speak of *deep-set eyes* and *wide-spreading branches.* But observe:

There was at S. an elm-tree of a prodigious size. To this the leaders on both sides repaired, approaching each other under its *widely-spreading* branches (*T. P's Weekly* 21. 7. 11) — the thoughts, though fine and *deeply-felt* (Hazlitt. *Table Talk.* World's Classics 237 — Mathilda Blind describes him as *lightly-built* (*T. P's Weekly* 9. 4. 09) — his eyes were grey and *deeply-set* (*Ibid*).

§ 36. As I have had occasion to say before, clash of stresses makes for emphasis. In this light must be considered the following quotations, in which the adverb could easily be transposed to a more rhythmic position, but only at the cost of its emphasis:

Where he *devoured greedily* the stock of books (Thackeray. *Swift*) — Richard read and *again read* the ill-omened letters (Scott. *Talisman* 263) — Suddenly Mrs Elwyn *again spoke* (Lowndes. *Studies* T. 101) — at seven in the evening he *again sought* me (Gissing. *House of Cobwebs* 34) —

---

1) With which compare: I'll *quickly* show him which way that is going (Congreve. *Double Dealer* V). —

2) With which compare: The King is *lowly* laid (Ossian P. 324).

and partly to *announce clearly* her arrival (Bennett. *Hilda Lesways* T. 90) — In spite of these dangers, which were *increased greatly* by the darkness (*Times W. Ed.* 6. 5. 10) — he *perceived clearly* the dangers and difficulties with which he was surrounded (*Ibid.* 22. 9. 11) — I *see clearly* that the Tory party is gone (Mahon. *Recollections* I 103) — he was *kind always* to the outsider (Mrs H. Ward. *Lydia* 206) — I *met lately* a very old German gentleman (Thackeray *George IV*) — she *rose suddenly* (Locke *Derelicts* Newnes 25).

Yet, in many instances where the two strong-strest syllables meet, the seemingly inevitable clash is prevented by the introduction of a short pause between the stresses. Take e. g. this cutting from the *Times* (W. Ed. 28. 1. 11):

to be more ready to discuss *calmly and dispassionately* their differences.

The adverbs *calmly and dispassionately* are spoken between two pauses, just as if they stood between two commas. The same may be said of:

he knew *perfectly well* the interests of its princes (Spectator). — „Yes", he agreed *dully* (Anstey. *In brief Authority* 194). — The Japanese believe *absolutely* that during the three days of this festival the spirits of the departed are actually present with them (*T. P's Weekly* 3. 2. 11).

In fact, not rarely does this pause find expression in print, in a comma. When it is introduced before adjective-adverbs it is a sort of warning to the reader not to connect the adverb with the verb near which it stands, but to refer it to the subject or some other noun, expressed or understood. In other words: adjective-adverbs can frequently be known by the preceding comma, especially when they find themselves in an unusual place:

Believing herself addressed, she asked, *innocently* (*Snowfire* 120). — „Yes," she whispered, *breathlessly* (*Ibid.* 133). — Many people speak lightly of her, he added, *gravely* (*Ibid.* 122). — „Don't be angry with me", he said, *wearily* (*Ibid.* 6). — „I know you 're quite wrong", she said, *soberly* (Swinnerton. September 91). — „No", answered Marian, *gravely* (*Ibid.* 77) — „I think I understand her", she said, *gently* (*Ibid.* 90). — And thinking to cheer me up remarked, *blandly* .... (*Whispering Pines* 178).

VII.

Summary.

§ 37. If my exposition and my arguments have convinced the reader, the following facts may be assumed to stand out:

1) In English post-order prevails. For this reason the adverb follows the verb which it qualifies and has stronger stress than the verb itself.

2) It follows that the regular place of

I Adverbs of degree
II Word-modifying adverbs of manner

is behind the verb[1]) whilst

III Sentence-modifying adverbs of manner
IV Adverbs of indefinite time
V Adjective-adverbs

find their regular place before the verb.[1]).

3) Seeing that Adverbs of manner present themselves in two functions (word- and sentence-modifiers) they rarely leave their regular place, because transposition would be liable to create confusion.
4) Adverbs of degree, adverbs of indefinite time and adjective-adverbs are freely moved to any other part of the sentence[2]), if by this process the sentence-rhythm is improved.
5) When thus transposed the adverb is apt to enter into certain rhythmic formulas with the words with which it is most intimately connected, as far as the sense is concerned. —
6) These rhythmic formulas are

× ∸ × ∸
∸ × ∸ ×
∸ × × ∸

each occurring with the variety of an extra-syllable at the end, thus:

× ∸ × ∸ ×
∸ × ∸ × ×
∸ × × ∸ ×

7) The facility with which word-groups enter into these rhythmic cadences is greatly enhanced by:
   α) the shifting stress of the adverb *sometimes.*
   β) the varying pronunciation of the adverbs *ever, never* and *often.*
   γ) the readiness with which group-verbs of the type *come by, go out, come in* change their rising accent (× ∸) into falling (∸ ×) when by so doing they can make a rhythmic cadence possible.
8) Meeting of stresses makes for emphasis.
9) Consistent with clearness Rhythm can send the adverb to any place of the sentence.
10) It frequently happens that in a given sentence the adverb can stand in two, or even three, different places, because in each and all of them a rhythmic formula is the result. If e. g. × ∸ × ∸ results from one place and ∸ × × ∸ from the other, it is the author's predelection for either formula that determines the place of his adverb.
11) The longer the adverb, the less it adapts itself to rhythmical cadences. *Not the nature*, therefore, *of the adverb determines its place, but rather the number of its syllables* and the quality of the vowels it contains. A long adverb whose weaker-strest syllables are sonorous

[1]) In simple tenses, that is.
[2]) Frequently even between predicate and object. In view of the objection raised against this place by many grammarians, I do not think il superfluous to repeat my statement emphatically here, abundantly as it has been proved in the foregoing pages. —

enough to admit of secondary stress, will easily adapt itself to one of the rhythmic cadences. But otherwise, rhythm-groups become impossible and all the author can aim at is to avoid the harshness of clashing stresses.

12) The -- what I will once more call — „irregular" place of the adverb was originally due to — conscious or unconscious — striving after cadenced, rhythmical flow. Then this great freedom in the placing of the adverb was noticed by others, who, devoid of all sense of rhythm [1]), considered as arbitrary licence what in reality was the outcome of a fine sensibility for cadence. Hence they began to assign to the adverb an unusual place also where this was not called for by the requirements of rhythm. The author, however, who is not content to construe his prose anyhow, will — often unconsciously, that is: quite naturally — be guided by his sense of rhythm — especially in the place which he allots to his adverb.

Utrecht 5 March 1920. P. FIJN VAN DRAAT.

GENITIVUS MYSTICUS.

Bij Dreves, *Analecta Hymnica I*, bl. 83, no. 44 vindt men het volgende lied, dat behoort tot de Boheemsche vagantenpoëzie:

1. Prima *declinatio*
Casuum regulatio
Misit *genitivum*,

In *ae analepsim*
Quos cepit per *ethesim*
Stygis infectivum,

Hos bonitatis gerula
Attraxit iam homagio,
Quos nepa nugigerula
Exclusit obstagio.

2. Scribere clericulis
Cunctisque christicolis
Nobis instat cura;

Magister, *per quam regulam*
Deus servi formulam
Sumpsit contra iura?

Non solvo philosophice
Neque logicaliter,
Sed scripturae mysticae
Credamus simpliciter [2]).

Ik heb de woorden, die m. i. een grammatikale of rhetorische zinspeling bevatten, onderstreept. Voor de interpunktie hield ik mij aan Dreves. Het spreekt wel vanzelf, dat 't vooral het „misit genitivum" is, wat mij met het oog op hetgeen onlangs in dit tijdschrift besproken werd, belangrijk toe-

---

1) A curious instance of difference in rhythmic sensibility is afforded by two English Novelists of our own day: Egerton Castle and Bernard Capes There is a French saying: *si jeunesse savait, si vieillesse pouvait,* Anglice: *If youth knew, if age could.* Now Capes has baptized his latest novel by the second half of the French proverb: *If age could.* Leaving alone what merits the book may possess as a literary work, the language may be described as terse, vigorous, but hardly as melodious, anymore than the epithet could be applied to the title. Egerton Castle a few years ago published a delightful novel for the title of which he translated the first half of the French saying. But his translation was not: *If youth knew,* but: *If youth but knew.* From a rhythmical point of view the insertion of *but* makes all the difference in the world. As the title leads us to expect, the prose throughout betrays the authors' delicate ear for rhythm. –

2) Zie ook Dreves-Blume, *Ein Jahrtausend Lateinischer Hymnendichtung* (Leipzig 1909), bl. 29.

scheen. De interpretatie van deze strofen is echter geenszins licht, overvuld als zij zijn met geleerde termen van allerlei slag, óók van juridischen aard, als ***homagio***, ***exclusit***, ***obstagio***. Daarenboven wemelt het van allerlei zinspelingen. Ik geef het onderstaande dan ook niet als definitief, maar als het voorloopig resultaat van een bespreking hierover met collega Frantzen gehouden. Mocht iemand een beter inzicht meenen te hebben, dan houden wij ons gaarne voor eventueele mededeelingen aanbevolen.

Vooreerst zij opgemerkt, dat van dit lied een parafraze bestaat, die men vinden kan in de bekende kritische uitgave van de werken van Thomas à Kempis van Dr. Joseph Pohle, dl. IV. Of deze parafraze inderdaad van de hand van Thomas is? De mogelijkheid bestaat zeer zeker; maar het feit, dat een ander auteur niet bekend is, en de oorsprong van het lied vóór de XVe eeuw niet bewezen kan worden, is wel een zeer zwak argument. Daarenboven strookt dit lied kwalijk met de geestesrichting van Thomas, en wij kunnen ons moeilijk voorstellen, dat iemand van zijn taille in het knutselwerk van Boheemsche scholieren zulk een behagen schepte, dat hij het een verklarende parafraze voor waardig hield. Ik ga dan ook geheel akkoord met Clemens Blume, Dreves' onvermoeiden medewerker, als hij schrijft: „Richtiger wird es sein, daß gleichfalls ein Böhme den schwer verständlichen Leich seines Landesmannes umformte"; zie ***Stimmen der Zeit***, dl. XCVIII, bl. 410.

De parafraze luidt als volgt:

1. Dic nobis, per quam regulam
Verbum humanam formulam
Sumpsit in unionem?
Iubet Plato quiescere,
Sed Gabriel discutere
Scit istam quaestionem.

2. En prima declinatio,
Virtutis obumbratio
Misit genitivum
In virginem amabilem
Quam praeelegit humilem
Stygis infectivum.

Hetgeen wij uit deze parafraze kunnen leeren is, dat in het Boheemsche vagantenlied de tweede strofe voorop dient te staan; dit blijkt trouwens ook uit den geheelen opzet, en met name uit de vraag: magister per quam regulam enz.? Deze eerste strofe biedt dan geen zwarigheid. Men vertale:

„Het gaat ons ter harte te schrijven voor de geestelijkheid en voor alle dienaren van Christus. – Meester, volgens welken regel (bepaling, verordening) heeft God de slavengedaante aangenomen, in strijd met de rechtmatige orde der dingen? — Noch wijsbegeerte, noch redeneerkunst doen hier een oplossing aan de hand; maar laten wij in allen eenvoud geloof slaan aan het mystieke woord der Schrift."

Wat nu echter de tweede (in den tekst eerste) strofe betreft is m. i. de parafraze veeleer in staat ons op een dwaalspoor te brengen, dan ons den zin begrijpelijker te maken. Waarschijnlijk moet de komma achter ***genitivum*** geschrapt worden. Wellicht is ***ethesim*** korrupt, en dient het veranderd te worden in ***antithesim*** of ***epenthesim***. Wil men het woord behouden, dan is de beteekenis waarschijnlijk „per infiltrationem" (*ἤϑησις*). Ook ***nepa*** lijkt verdacht, want de beteekenis van dit zeldzame woord: „schorpioen, kreeft", schijnt kwalijk in den tekst te passen; toch is de vertaling „helleslang" geenszins ondenkbaar. Maar verreweg het moeilijkst is de regel: ***in ae*** (of ***a e***) ***analepsim***.

Hoort dit *ae* wellicht bij *genetivum*, en heeft het de waarde van *genitivus in ae exiens?* Maar hoe dan *analepsim* te verklaren? Ik ben van meening, dat men *in ae* met *analepsim* verbinden moet, en ze dient te beschouwen als de beginletters van *Adami* en *Evae* als vertegenwoordigers van geheel het menschelijk geslacht. Deze verklaring, die óók rekening houdt met de grammatikale Spielerei, biedt het voordeel, dat *quos* in den volgenden regel kan behouden blijven.

Men zou dan ongeveer kunnen vertalen als volgt: „De eerste nederdaling, die de (menschelijke) lotgevallen ordende, zond den H. Geest tot het herstel van Adam en Eva (het menschelijk geslacht), die van het hellegift doortrokken waren. Hen heeft de draagster van goedheid weer tot zich getrokken (opgehaald) door gehoorzaamheid, die de helleslang had uitgesloten door verzet."

De parallelie zou vorderen dat *nepa nugigerula* betrekking had op Eva, evenals *bonitatis gerula* op Maria. Wellicht zou men *nequam* kunnen lezen in plaats van *nepa*.

Utrecht. JOS. SCHRIJNEN.

DE LATIJNSCHE ACCUSATIVUS ABSOLUTUS.

Van de absolute konstrukties in het Latijn heeft de accusativus absolutus dit eigenaardige, dat hij een zelfstandige Latijnsche vorming mag genoemd worden, en niet onder Griekschen invloed staat, voor zoover dit althans is na te gaan. Naar men weet zijn de absolute participiaal-konstrukties in de Indogermaansche talen misschien wel primair Indogermaansch taalgoed, maar hebben zij zich in de verschillende afgeleide talen onafhankelijk van elkaar ontwikkeld: het Grieksch heeft zich hoofdzakelijk een genitivus en accusativus geschapen, het Latijn een ablativus, het Balto-Slavisch een dativus, het Sanskrit een genitivus en locativus, het Gotisch een dativus, het Middelhoogduitsch een nominativus. Overeenkomstige ontwikkelingen, zooals b.v. de genitivus absolutus in het Grieksch en in het Sanskrit, wijzen slechts op een overeenkomstig psychologisch substraat. Daarenboven dient men echter rekening te houden met de zoogenaamde kultureele verwantschap, en zoo ligt het wel voor de hand, dat menige vrijere konstruktie in het Latijn, afgezien van overeenkomstige psychologische stroomingen, de direkte inwerking van een Grieksche konstruktie heeft ondergaan.

Dit kan echter van den Latijnschen *accusativus absolutus* bezwaarlijk worden beweerd. Hij is geheel een gewas van eigen bodem. Daarenboven vertoont hij, in tegenstelling b.v. met den nominativus absolutus, een groote eenvormigheid. En eindelijk vindt men hem uitsluitend in het Volks- en Laatlatijn. Wat zijn ontstaan betreft, zijn verschillende wegen ter verklaring ingeslagen. Wölflin betoogt in het *Archiv*, XI, bl. 46, dat deze konstruktie haar oorsprong vindt in het verzwakken en ten slotte verstommen van de auslautende *-m*, hetgeen een verwisseling van accusativus en ablativus ten gevolge had. Zóó kwam het, dat zich ook aan de ablatiefvormen „ein parasitisches *-m*, wenigstens auf dem Papier, bzw. Pergamente, anhängen konnte". Deze verklaring is inderdaad te mechanisch. Ook zijn de vormen, waarbij bedoelde

verwisseling door middel van een parasitische *-m* kón plaats hebben, niet in het overwicht.

Een andere verklaring, die van M. Bonnet, *Le Latin de Grégoire de Tours*, bl. 561, komt hierop neer, dat de accusativus in het gebied van den ablativus is binnengedrongen, omdat het Volkslatijn er naar streefde, den accusativus tot een algemeenen naamval te maken. Bij het bezigen der absolute konstruktie had men het gevoel, dat men een casus obliquus bezigde, en men koos den akkusatief, die immers de meest gewone naamval was, en die ten gevolge van sommige fonetische processen zich niet zelden met een ablatief dekte. Deze zienswijze vindt men o. a. ook bij Stolz, *Syntaxis und Stilistik* bl. 391; het is de gangbare opvatting.

Intusschen meent Frederik Horn, dat zij een belangrijke, ja noodzakelijke aanvulling noodig heeft. Horn is een leerling van Einar Löfstedt en houdt zich sedert eenigen tijd bezig met het bestudeeren van syntaxis en stijl van Victor Vitensis. Aan deze studie danken wij alvast een verhandeling van ruim 100 bladzijden, die gewijd is aan een onderzoek van de absolute participiale konstrukties in het Latijn en een afgerond geheel vormt [1]). Hoofdzakelijk worden ablativus en nominativus besproken, dan ook de accusativus en het al dan niet bestaan van een genitivus absolutus: dit alles met een bevoegdheid en scherpzinnigheid, die alreeds door den naam van den leermeester wordt gewaarborgd. Het boekje opent verrassende gezichtspunten op menig gebied, en doet ons verlangend naar het voorgenomen hoofdwerk uitzien. Hetgeen echter niet wil zeggen, dat ik het met den schrijver in alle opzichten eens ben, zooals uit het onderstaande moge blijken. De heer Horn houde zich echter overtuigd, dat mijn konservatisme in deze niet op „Schlendrian" berust, maar op waardeerende „gewissenhafte Nachprüfung".

Bonnet vergeet bij zijn verklaring – aldus Horn – dat het participium perfecti juist bij deze konstrukties een voorname rol speelt. De Latijnsche taal miste, afgezien van de verba deponentia, het participium perfecti activi, terwijl toch het gemis hiervan zich in dezelfde mate moest doen gevoelen, als de participiale konstrukties toenamen. Nu is juist de ablativus absolutus een gewichtige faktor geweest om in het gemis hiervan te voorzien, en gevormd met een participium perfecti passivi dient men hem in veel gevallen te beschouwen als een konstruktie, die met betrekking tot haar grammatikalen vorm passief, maar krachtens haar beteekenis aktief is. De aldus ontstane tegenstelling tusschen grammatikaal en psychologisch subjekt heeft men somwijlen hierdoor trachten op te heffen, dat het subjekt van den hoofdzin in den ablativus absolutus werd ingelascht; zoo b.v. Caesar, *Bell. Gall.*, II, 11: hac re statim *Caesar* per speculatores cognita .... exercitum castris continuit. Duidelijker nog bij Gregorius Turonensis, *Historia Francorum*, II, 40: (Sigibertus) in tenturia sua obdormiens inmissis super eum *filius* percussoribus eum ibidem interfecit (= cum filius percussores inmisisset).

Dit feit had vèr strekkende gevolgen. Hoe meer de aktieve beteekenis op den voorgrond trad, des te minder aanstoot gaf het, dat de formeel-passieve konstruktie een objektsaccusatief tot zich nam. De ontwikkeling van dit

[1]) *Zur Geschichte der absoluten Partizipial-Konstruktionen im Lateinischen*, von Frederik Horn. Lund, 1918.

verschijnsel kan men eenigermate nagaan. Ik vermeld slechts terloops de gevallen, waarin met den ablativus alleen een epexegetisch toevoegsel verbonden is, dat in den accusativus staat (b.v. *peregrinatio Aetheriae*, XIX, 2: factis orationibus et cetera); zoo ook die, waarin het substantief zelf in den accusativus staat (b.v. Greg., *Hist. Franc.*, VI, 3: at illi gratias agentes, pactionem, subscriptis *ea*, quae locuti fuerant, firmaverunt): zij zijn te gering in aantal om gewicht in de schaal te leggen. Maar ietwat anders staat het met het spraakgebruik waarvolgens een participium perfecti in het onzijdig enkelvoud een objekt regeert. „Sprachpsychologisch ist es wohl ohne weiteres klar, daß ein Objekt, das beim persönlichen Passivum ausgeschlossen war, beim unpersönlichen leichter eintreten konnte, da die Formen dieses letzteren für das weniger scharfe Sprachgefühl etwas mehr von der aktivischen Kraft bewahrt hatten, besonders insofern als sie — rein innerlich gesehen — oft gewissermaßen unseren *man*-Konstruktionen ziemlich nahe kommen mußten" (Löfstedt, *Philol. Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, bl. 291). Vooral Schmalz heeft op dit verschijnsel de aandacht gevestigd in de *Berl. Philol. Wochenschrift*, 1910, col. 701 vv., zie ook Lindsay, *Syntax of Plautus*, bl. 53 en Hartel, *Patristische Studien*, IV, bl. 22. Doorgaans vinden we inderdaad het onpersoonlijke perfectum gebezigd, zoo b.v. *perpetrato facinus, iugum transacto, ignem supposito* enz.

Nu ligt het voor de hand, dat de aktieve vorm steeds meer ten koste van den passieven tot gelding kwam. Steeds meer ging men het zelfstandig naamwoord als objekt beschouwen, tot men het eindelijk ook in den casus van het objekt: den accusativus plaatste. Maar hiermee had ook de participiale ablatiefvorm zijn bestaansrecht verloren. Hij kon nog wel een tijd lang blijven voortleven, maar was toch meer een survival, dat op den duur aan den socialen drang naar vereenvoudiging, die aldoor in de taal tot uiting komt, geen weerstand kon bieden. In den strijd tusschen den accusatief- en den ablatiefvorm moest de laatste noodzakelijkerwijze het onderspit delven: voor den levenskrachtigen accusatief was de zege weggelegd.

Ziedaar een verklaring van den Latijnschen accusativus absolutus, die veel aantrekkelijks heeft. Maar is zij ook waar? Beantwoordt zij aan de realiteit der feiten? Ik geloof van niet, en meen mijn opinie te kunnen staven.

Volgens Horn moet men vormen als *perpetrato facinus:* het participium perfecti in het onzijdig enkelvoud met een objekt, als overgangsvormen beschouwen. Nu is het de vraag: wanneer vertoonen zich deze vormen? Ik spreek natuurlijk niet van de konstrukties waarop zij eenigermate steunen, zoo b.v. Plautus, *Trin.* 869: mi advenienti hac noctu agitandumst vigilias, of Sallustius, *Hist.*, IV, 10 M.: ita castra sine volnere introitum. Maar de echte ablativus absolutus neutrius generis met objektsaccusativus wordt slechts gevonden bij Jordanis, *Get.*, X, 65 en XXI, 112: foedus inito; XV, 87: perpetrato facinus; LV, 280: amnemque congelato; XXVI, 138: ignem supposito; XXV, 132: quod comperto enz. Verder in het *Itinerarium* van Antonius Placentinus XI: completo matutinas albescente die procedunt; Gregorius Turonensis, *Hist. Franc.*, V, 22: Guntchrammus vero cum super se mortem cerneret immineri, invocato nomen Domini et virtutem magnam beati Martini elevatoque contu, Dracolenum artat in faucibus; Hie-

ronymus, *Tract. de Ps.*, XV: impleto illud quod Paulus ait; enz. Zooals men weet, bloeide Jordanis in het midden der zesde eeuw. Het oudste voorbeeld is wel het citaat uit Hieronymus, en dagteekent dus uit het einde der vierde eeuw.

Nu verwijst Horn voor de konstrukties van den echten accusativus absolutus hoofdzakelijk naar Gregorius, Victor Vitensis, Jordanis en de *Mulomedicina Chironis*. Dit laatste geschrift biedt inderdaad tal van voorbeelden, die door Helge Ahlquist in zijn voortreffelijke *Studien zur spätlateinischen Mulomedicina Chironis* (Upsala 1909), bl. 50 en 51, verzameld zijn. Ik citeer slechts bl. 30, 17: quem tumorem palpatum, intelliges carnem intus esse (de bl. verwijst naar de uitgave van Oder). Maar deze *Mulomedicina* dagteekent uit het midden der vierde eeuw: dus kan een konstruktie, die zich eerst tegen het einde der vierde eeuw vertoont, kwalijk als overgangsvorm beschouwd worden. Zelfs kan van een uitoefenen van belangrijken invloed hier geen sprake zijn.

Dit is een zuiver chronologische kwestie. Maar er is meer. Ik geef gaarne toe, dat men in zinnen en uitdrukkingen als: factis orationibus et cetera; – subscriptis ea quae locuti fuerant; – perpatrato facinus en dergelijke het substantivum als een objekt opvatte. Maar nu is het eigenaardig, dat ik onder de voorbeelden uit de *Mulomedicina*, door Ahlquist verzameld, al terstond een viertal vind, waar van zulk een opvatting geen sprake kan zijn. Ik citeer weer volgens de uitgave van Oder. Bl. 12, 4: dextra sinistra in singula femora *eminentes venas*, medio femore sagitta percutiuntur. — 71, 1: *similem dolorem ingentem* sine inflatione et in cursu *se tollentem*, huic manu et depremes in anum et veretrum usque versus. — 204, 28: fasciolam et lamnam tollere nolito, nisi *sanam cicatricem*; — 240, 2: *equam supinam* sic ut caput eius supinum sit, deinde fovebis fovitionibus caldis ipsam vulvam.

Zooals gezegd leg ik vooral waarde op het spraakgebruik van de *Mulomedicina*, omdat zij ruim twee eeuwen nader dan Jordanis en Gregorius bij den oorsprong van de formatie staat. Ik meen dus voorshands geen reden te hebben om van de gewone verklaring van Bonnet c.s. af te wijken.

Utrecht. JOS. SCHRIJNEN.

BOEKBESPREKING.

R. TH. HOLBROOK, *Etude sur Pathelin* [Elliott Monographs, edited by E. C. Armstrong], Baltimore en Parijs, 1917.

Cette étude intéressante se compose de deux parties distinctes: l'une, bibliographique, traite des imprimés et des manuscrits de la farce de *Pathelin*, la seconde contient des notes pouvant servir à l'interprétation du texte. La première, qu'accompagnent de nombreux et superbes facsimilés, complète des articles antérieurs que l'auteur a consacrés au même sujet en 1905 et 1906. L'explication donnée, dans la seconde, de plusieurs passages difficiles, ne prétend le plus souvent qu'à poser clairement le problème et à apporter des données qui pourront contribuer à les résoudre définitivement. L'auteur fait preuve de vastes lectures et d'un esprit pondéré; c'est un véritable plaisir que de lire ses exposés lucides. Sur *ne garder l'eure*, on peut maintenant consulter aussi les articles de M. M. Walberg et Jeanroy.

A. S. D. G.

AANKONDIGING VAN EIGEN WERK.

DR. W. VAN EEDEN, *de overlevering van de Hallfređar Saga* (*verhand. van de Kon. Acad. van Wetensch., afd. Letterk.*, nieuwe reeks, XIX 5 1919).

Schr. splitst zijn werk in twee deelen.

Het eerste deel omvat het onderzoek; in het eerste hfdst. worden de hss. in de Kopenhaagsche verzamelingen (A.M. en Reg.) beschreven; in het tweede worden ze gegroepeerd. Het resultaat is, dat de H. S., die afzonderlijk is bewaard gebleven (in 132 A.M.) en de H. S., die in de gecompileerde Óláfs Saga is opgenomen (door hem S^2 genoemd), een gemeenschappelijke bron (door hem S^1 genoemd) hebben gehad. Verder is die gecompileerde Ó. S. in twee redacties bewaard: de eene (x) wordt door de groote massa der hss. vertegenwoordigd, de andere (r) door 62 A.M. en 1005 Reg., maar de schr. van 1005 Reg. heeft blijkbaar naast zijn bron r de afzonderlijke H. S. in 132 A.M. gebruikt. In het derde hfdst. reconstrueert schr. den inhoud van S^1 en tracht, op grond van vergelijking met andere saga's, aannemelijk te maken, dat althans de H. S. niet alleen in de schriftelijke, maar ook in de mondelinge periode stof bijv. uit de Gunnlaugs en de Vatnsdoela Saga opnam.

Het tweede deel bevat een afdruk van de H. S. in 62 A.M.

Alkmaar, Juni 1920. W. v. E.

INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN.

Mod. Lang. Notes, XXXV, no. 4. J. H. Scholte, Grimmelshausens Anteil an der spr. Gestalt, II. – H. Ashton, Mme de Lafayette et Ménage. – L. W. Elder, The pride of the Yahoo. – J. D. McCallum, Greene's *Friar Bacon and Friar Bungay*. – L. Pound, The „uniformity" of the Ballad style. – M. B. Ruud, A conjecture concerning the origin of mod. engl. *She*. – C. W. Nichols, A note on *The Stage-Mutineers*. – Reviews [4 boeken van Mlle L. Vincent over George Sand; L. Piaget Shanks, A. France; L. Pingaud, La jeunesse de Ch. Nodier; O. Jespersen, Rasmus Rask]. – Correspondence [Latinisms in Tennyson; a companion of Chaucer; the Elizabethan trained ape; J. Russell Lowell]. – Brief Mention [*Elene*, *Phoenix* and *Physiologus*; American poetry; Hugh Walpole.].

id., no. 5. G. Franck, Vernacular sources of an Old French passion play. – J. Warshaw, The Epic-drama conception of the novel. – B. J. Woodbridge, *La Princesse de Clèves*. – T. Starck, Modern German plantnames in *-ing* (*ling*). – E. F. Shannon, Chaucer's *Metamorphoses*. - L. Lockert, A scene in *The fatal Dowry*. – Reviews [Tanquerey, le verbe en anglo-franç.; lettres anglo-franç. (1265–1399); Babbitt, Rousseau and Romanticism; Campbell, Hebbel]. – Correspondence [van Roosbroeck, Pradon; Rea, *Tempest;* Woods, Lamb]. – Brief Mention [Endymion; the Yale Shakespeare].

id., no. 6. H. D. Gray, The sources of *The Tempest*. – J. P. Wickersham Crawford, A sixteenth-century Spanish analogue of *Measure for Measure*. – R. F. Dibble, Ch. Dickens: his reading. – W. W. Comfort, Notes on old french similes of the chase. – R. F. Jones, Another of Pope's Schemes. – Reviews [Weston, From ritual to romance; Harvitt, Eustorg de Beaulieu; Foust, Rob.

Montgomery Bird]. – Correspondence [Mustard, *The Shepheardes Calender;* Mabbott, Poe; Schultz, Kipling's *Recessional;* Hoocus, Rousseau's *Edouard Bomston;* Rea, Shakespeare; Kaye, Addison's Tye-Wig Preachment; Miller, York Play XXXIX]. – Brief Mention [Amos, Early theories of translation; Brand, The infernal masculine].

Zeitschr. f. frz. u. engl. Unterricht, XIX, no. 1, o. a. H. Ullrich, Einführung in das Studium Daniel Defoes. – K. Arns, Zur Kenntnis des modernsten englischen Bühnendramas. – A. M. Curtius, Romain Rollands Lebenskunst.

id., no. 2, o. a. H. Gade, John Fiske, ein typischer Vertreter der engl. Welt- und Lebensanschauung. – H. Esser, Kriegsfranzösisch. – M. Born, Lexikalische Beiträge zum Typus *ajouter foi.* –

Studiën, XCIV, Aug., 1920, o. a. Jac. van Ginneken, Kunstschepping en -uitvoering [over Albert Vogel, *Voordrachtkunst*].

id., Sept., 1920, o. a. W. Mulder, Moderne Iersche geest; John Millington Synge, I. — Jac. van Ginneken, Dialectstudie. — J. Bollen, Thor Lange's bekeering tot het katholicisme.

Svensk Humanistik Tidskrift, 1919, no. 1. Gunnar Rudberg, Ett led i platonimens utveckling. – Erik Trana, Härledningen av *garçon.*

id., no. 2. Erik Brate, Rökstenstolkning. – Harry Armini, Ett tolkningsförsök till ett fornkristet gravepigram.

id., no. 3. F. Horn, Om particip och participial konstruktioner i Catinet. – H. Armini, Till toá ställen hos Martialis.

id., no. 4–6. R. E. Zachrisson, Arkaistiska former och konstruktioner i litterär nutidsengelska. – Harry Armini, *Missi = manumissi?*

id., no. 7–9. Jarl Charpentier, Ett par nyare engelska arbeten rörande indisk religion och kastväsen.

Die neueren Sprachen, XXVIII, no. 1 en 2, o. a. Leo Spitzer, „Inszenierende" Adverbialbestimmungen im neueren Französisch. – id., Kat. *amidar* „gehen"?

Public. of the Mod. Lang. Assoc. of America, XXXV, no. 2. L. Pound, The English ballads and the Church. – W. C. Curry, Chaucer's Reeve and Miller. – E. C. Baldwin, Milton and Plato's *Timaeus.* – W. Haller, Order and progress in *Paradise Lost.* – J. M. Beatty Jr., An Essay in critical biography: Charles Churchill.

Modern Philology, XVII, no. 12. [Gen. Sect., III] L. A. Hibbard, Erkenbald the Belgian: A study in medieval Exempla of Justice. – L. H. Harris, Three notes on Ben Jonson. – E. D. Snijder, The wild Irish: A study of tome English Satires against the Irish, Scots, and Welsh. – Reviews and notices.

Leuvensche Bijdragen, XII, no. 1. L. Simons, Waltharius en de Walthersage, (*verv.*). – Boekennieuws (over Ruskin).

Athenaeum (Pavia), VII, fasc. I. O. A. Piovano, L'ultimo volume di G. Fraccaroli. – S. Gugenheim, La poésie de Lamartine en Italie, III. – C. Pascal, Un frammento di poemetto astronomico latino. – H. Malcovati, De Caesaris Augusti poematis. – C. Perpolli, Tiberio nei *Pensieri* di G. Leopardi.

Anglia XLIII. N. Cramer, Das persönliche geschlecht unpersönlicher subst. bei Wordsworth. – F. Holthausen, Der me. streit zwischen Drossel und Nachtigall. – F. Holthausen, London Lickpenny. – V. Langhans, Zu Chaucers

legendenprolog. – O. Petersen, Beiträge zu Beaumont-Fletcher. – E. Westergaard, Verbal Forms in Middle-Scotch. – O. Schlutter, Weitere Beiträge zur altengl. wortforschung. – A. E. H. Swaen, The Airs and Tunes of John Gay's *Beggar's Opera*. – M. Förster, Zu den kleineren me. texten. – J. Koch, Das handschriftenverhältnis in Chaucer's *Legend of Good Women*. – M. Trautmann, Weiteres zu den ae. rätseln und metrisches. – E. Kock, Interpretations and emendations of early English Texts. – F. Holthausen, Zu me. romanzen. – F. Holthausen, George Ashby's trost in gefangenschaft.

Atene e Roma, XXII, N 250-251-252, o. a. G. Pasquali, Virgilio e Montevergine. – R. Sciava, La grafia italiana dei nomi greci.

id., Nuova Serie. Anno I, N 1-2-3.: o. a. A. Rostagni, Sulle tracce di un' estetica dell' intuizione presso gli antichi.

Rev. d'hist. litt., XXVI, no. 4. E. Grelé, Les débuts litt. de Challemel-Lacour. – M. Citoleux, Vigny et l'Hellénisme, I. – L. Bourquin, La Controverse sur la comédie au XVIIIe s. (*suite*). -- R. Dezeimeris, Annotations inéd. de Montaigne sur le *De rebus gestis Alexandri Magni* de Quinte-Curce. -- Mélanges. [P. L. Courier; Thomas et Barthe]. - Comptes rendus [V. Rossel, *E. Rambert*; V. Fagnani, *Les paysans dans l'œuvre de George Sand*; M. Pellisson, *Les comédies-ballets de Molière*]. – Périodiques. – Livres nouv. – Chron.

id., XXVII, no. 1. E. Gérard-Gailly, Les trois premières edit. des *Lettres de Mme de Sévigné* (1725-1726). – A. Morel-Fatio, Mérimée et Calderon. – J. Barrère, Sur qqs. vers attribués à Est. de la Boétie. – M. Citoleux, Vigny et l'Hellénisme, II. – Mélanges [Corresp. inéd. de Godfried van Swieten; Carducci et Beuve; P. L. Courier; l'abbé d'Olivet.] – Comptes rendus [Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. P. Laumonier; C. A. Fusil, *La poésie scientifique de 1750 à nos jours;* id., *L'Anti-Lucrèce* de l'abbé de Polignac.] – Périodiques, etc.

Revue du Seizième Siècle, VI, no. 3 et 4. E. Besch, Jacques Tahureau (*suite et fin*). – J. Boulenger, Etude critique sur les rédactions de *Pantagruel*. – H. Clouzot, Remarques et objections sur quelques points de la vie de Rabelais. – J. Plattard, A propos de maître Pihourt et de ses hétéroclites. – H. Clouzot, Le Christ de Germain Pilon à l'église Saint-Paul. – Notes pour le commentaire de Rabelais. – Comptes rendus. – Chronique.

Museum, XXVII, no. 7, o. a. S. Singer, Wolframs *Willehalm*. – *Gautier d'Aupais*, ed. E. Faral; *la Chanson d'Aspremout*, I, ed. L. Brandin. – A. Leskien, Litauisches Lesebuch. – M. Vermeulen, De twee muzieken.

id., no. 8, o. a. C. B. van Haeringen, De Germaanse inflexieverschijnselen phoneties beschouwd. – H. Hecht, Robert Burns. – H. Grüner Nielsen, Danska Viser, IV, 2. – K. Sneyders de Vogel, Syntaxe historique du français. – Jac. van Ginneken, Gelaat, Gebaar en Klankexpressie.

id., no. 9, o. a. J. J. Salverda de Grave, Italië's Letterkunde.

id., no. 10, o. a. F. Wahnschaffe, Die syntaktische Bedeutung des mittelhochdeutschen Enjambements. – P. Gilbert, La Forêt des Cippes. Essais de Critique. – Russkaja Biblioteka (9 dln.).

id., no. 11—12, o. a. H. J. E. Endepols, Die Historie van Sunte Patricius Vegevuer. — J. Prinsen J. Lzn., G. A. Bredero. — E. Rooth, Eine westfälische Psalmenübersetzung. — W. van Eeden, De overlevering van de Hallfredar saga. — A. A. Fokker, Spaansch-Nederlandsch Woordenboek. — Ch. Diehl, Byzance. Grandeur et Décadence (vooral over de Byzant. beschaving).

DE RAETOROMAANSCHE VERSIE DER *DISTICHA CATONIS*[1]).

De Disticha Catonis hebben niet alleen in de middeleeuwen, maar zelfs in den lateren tijd tot in de XVIIIe eeuw zoo'n enorme verbreiding gevonden, dat men er zich niet over verbaast ook in beperkte taalgebieden bewerkingen van deze materie aan te treffen. Over een dezer versies, die in het Raetoromaansch, en wel in het Bovenengadinische dialect hangt een sluier van geheimzinnigheid. Zelfs in de uitvoerigste bibliographie aangaande de be- en de omwerkingen van den Cato, van de hand van den Leipziger Anglist Max Förster[2]), in *Schanz' Röm. Literaturgesch.* III² (1905), 37 vgg., treffen wij slechts een doodloopende verwijzing naar Gröbers *Grundr. der rom. Phil.* II. 3 (1901), 239. Immers daar verneemt men wel, dat er in het Bovenengadinische dialect een Catovertaling bestaat, verder haar dateering (1601), haar auteur en diens herkomst, en zelfs haar incipit, maar aan deze — wij zullen aanstonds zien gedeeltelijk fantastische — gegevens heeft de lezer weinig, daar een aanwijzing omtrent de vindplaats eener dergelijke vertaling achterwege blijft. Daarom kan het zijn nut hebben hier mee te deelen, wat omtrent den Raetoromaanschen Cato van lieverlede werkelijk is bekend geworden, en aan de kritische beschouwing dezer gegevens eenige methodologische gevolgtrekkingen vast te knoopen.

De eerste publicatie van een stuk van den text van den Raetoromaanschen Cato, en wel, gelijk boven reeds gezegd werd, in het Bovenengadinisch dialect, is te danken aan J. Ulrich, den Duitschen geleerde, die ook een aantal andere Romaansche Catotexten heeft bekend gemaakt of uitgegeven[3]). Hij deelde in de *Romania* XXVI (1897), 208 vgg. onder den weinig sprekenden en zijn artikel een rasse vergetelheid bezorgenden titel: *„Deux traductions en haut engadinois du XVIe siècle"*[4]) een fragment mee (p. 213 vgg.) van den tot dusver onbekenden Rt. rom. Cato, en voegde er geen andere toelichting aan toe, dan den gemaklijk uit de geheel normale volgorde der Disticha te herkennen Latijnschen text. Zijn bron vormde een handschrift der XVIIe eeuw der kantonale bibliotheek te Chur, dat naast allerlei andere stukken den Cato bevatte op fol. 58a—63b. Het is voor hem, die den omvang van dezen text goed aankijkt, niet moeilijk te zien, dat de door Ulrich meegedeelde text in drieërlei en wel verschillend opzicht fragmentarisch is. Vooreerst is het handschrift defect: het breekt met pag. 63b midden in het IVe boek der disticha met de vertaling van dist. IV. 16 af, een subscriptio ontbreekt, hoewel de auteur (of copist) anders met een „finis" niet

[1]) Prof. dr. K. Sneyders de Vogel was zoo vriendelijk mij met eenige moeilijkheden in den Raetoromaanschen text te helpen, waarvoor ik hem gaarne mijn dank betuig.

[2]) Vgl. ook diens bibliographie in Skutsch' art. *Dicta Catonis* in *Pauly-Wissowa's R. E.* V., 368 vgg.

[3]) Vgl. zijne art.: *Eine altlothringische Übersetzung des Dion. Cato* in *Zeitschr. f. rom. Phil.* XIX, 85 vgg.; *die Übers. der Dist. Cat. von Jean de Paris, Rom. Forsch.* XV, 41 vgg. *Der Cato Jean Lefèvre's, ald.,* 70 vgg.; *Der Cato des Adam de Suel, ald.,* 107 vgg.; *Zwei Frgm. von franz. Üb. des Cato, ald.,* 141 vgg.; *Eine spanische Bearbeitung des Cato, ald.* XVI, 585 vgg.

[4]) De in de eerste plaats opgenomen vertaling komt beneden p. 102 even ter sprake.

zuinig is (Ulrich p. 208). In de tweede plaats is de afschrijver niet met het begin begonnen maar met dist. I. 19 op pag. 58a, waarboven het opschrift van den heelen text en van het Ie boek staat: *Distichorum Catonis Rhitmi Liber Primus*; hierbij kan terloops de opmerking gemaakt worden, dat deze titel op grond van de subscriptio van het Ie boek *Distichorum Catonis libri primi Rhitmorum Rheticorum finis* in *Distichorum Catonis Rhitmi* ⟨*Rhetici*⟩ moet worden gecorrigeerd. Eindelijk in de 3e plaats heeft de afschrijver of diens voorganger door werktuigelijk zijn werk te verrichten twee maal een stuk van gelijken omvang, vermoedelijk één pagina, van negen disticha overgeslagen I 30—38 en II 5 — II 13, en dan bovendien nog IV. 9. Dat deze dist. in den volledigen text niet ontbraken, mag men reeds hieruit afleiden, dat IV. 9 in het tweede fragment, dat beneden ter sprake zal komen, normaal op zijn plaats staat. De in dit hs. bewaarde text omvat dus dist. I 19—I 29, I 39—40, de praef. van boek II, II 1—II 4, II 14—II 31, het geheel IIIe boek[1]), praef. van boek IV, IV 1—IV 8, IV 10—16. Het opschrift en de subscriptio van boek I zijn boven reeds vermeld, boek II opschrift: *Liber secundus*, subscriptie: *finis*, boek III: *Liber tertius* resp. *tertii libri finis*, boek IV: *Liber quartus*.

Naast deze eerste vermelding van den Rtrom. Cato vinden wij kort daarna een bericht, dat op het bestaan van den volledigen text er van schijnt te wijzen, afkomstig van den besten kenner der Rtrom. literatuur, C. Decurtins, in zijn *Geschichte der rätorom. Literatur*, in Gröbers *Grundriss* II, 3, (1901) 239 en n. 2 (de plaats, waarop Förster zich voor het bestaan van den Engadinischen Cato beriep): „Wohl zum Gebrauch in den Schulen waren die sogenannten Sprüche des Cato bestimmt, die ebenfalls der Ehre einer Übertragung gewürdigt wurden." En omtrent dezen Cato wordt dan in een noot verder medegedeeld 1) de titel: *Catonis disticorum libri quatuor*; 2) het begin:

Scha tü in bun costums t' uost adastrer,
Schi dest a quaist cudesch bain studgier;

3) vervaardiger en dateering van de vertaling: *Johannes Jacobus Fuoing Rhetus Ængedine Superioris supra fontem Merulum Anno 1601 die vero I. Jenuarij.*

Deze documentatie is zoo stellig, dat het vermetel zou kunnen heeten er een bedenking tegen in te brengen. En toch hapert er iets aan. Dat Decurtins de vindplaats dezer vertaling en in verband daarmee den aard der publicatie (druk of handschrift) in strijd met zijn gewoonte onvermeld laat, kan op nalatigheid berusten. Voor een druk zou pleiten de door hem verondertselde verbreiding op de scholen, waartegenover echter de omstandigheid staat, dat Ed. Böhmer een dergelijken druk of desnoods een jongere editie niet vermeldt in zijn *Verzeichniss Rätoromanischer Litteratur* in de door hem geredigeerde *Romanische Studien* VI (1883), 109—238[2]). Dat de titel verder niet overeenkomt met dien, welken, naar wij zagen, de door Ulrich gepubil-

---

1) En wel in de jongere volgorde der disticha, waarbij het dist. III. 1, tusschen vs. 2 en 3 der praefatie is geplaatst. Ik volg in de nummering der dist. van boek III de thans gebruikelijke (ed. Baehrens), niet de verouderde, die Ulrich naar Hauthal geeft.

2) Evenmin in de Nachträge, die in hetzelfde deel zijn opgenomen.

ceerde vertaling droeg, moge bevreemden, maar zou door overneming van den titel van het origineel lichtelijk te verklaren zijn. Meer bezwaar ontmoet een andere omstandigheid, dat nl. de door Decurtins als aanvang van den Rt.rom. Cato geciteerde regels volstrekt niet aan het Lat. origineel, dat een prozaische praefatie kent, beantwoorden, hoezeer zij ook den indruk maken van een praefatie te wezen: „indien gij u wilt opleiden in goede gewoonten, dan moet gij dit boek wel bestudeeren." Ja zelfs, had Decurtins den text van Ulrich toen reeds gekend, hij zou bemerkt hebben, dat de aangehaalde versregels in Ulrichs fragment de — jongere — praefatie van het IVe boek vormen en daar normaal in de rangorde der verzen staan:

Securam [1]) quicumque cupis deducere vitam
Nec vitiis haerere animum quae moribus obsunt,
Haec praecepta tibi semper relegenda memento;
Invenies aliquid quod te vitare magistro.

Moet men hier zijn toevlucht nemen tot de onderstelling, dat de vertaler de praef. van het IVe boek tevens als inleiding tot het geheel in plaats van de prozaische — echte — praefatie gebruikte? Tot de onmogelijkheden zou dit niet behooren. Zoo heeft b.v. Comenius [2]) de vier boeken van den Cato tot vijf capita omgewerkt, waarin de disticha naar bepaalde gezichtspunten bijeengezet waren, en aan deze vijf hoofdstukken als voorrede doen vooraf-gaan uitsluitend de voorrede van het IVe boek. Maar dit zou een analogie-hypothese zijn, die alleen in den uitersten nood zou mogen worden aangewend. Het eenige, wat voorshands positief uit Decurtins' mededeeling volgt, is, dat hij dezelfde vertaling op het oog had, waarvan Ulrich een fragment had gepubliceerd.

Het juiste inzicht in den aard en den omvang der door Decurtins bedoelde vertaling wordt verschaft door een nieuw fragment, dat eenige jaren later door Decurtins zelf bekend gemaakt is, doch op zoo'n verborgen en verscholen plaats, dat deze publicatie aan ieder onbekend moest blijven, die haar niet door louter toeval had opgemerkt. Decurtins opent nl. het VIe deel zijner *Rätoromanische Chrestomathie* [3]) 1904 (= *Romanische Forschungen XVII*), dat het Boven- en Benedenengadinisch der XVIIe eeuw bevat, met een stuk, Proverbia Insignia getiteld, ontleend aan vijf pag. 48b—50b van een door hem „*Ms. Pad.*" aangeduid handschrift (vgl. *Einl.* p. XI), waarover beneden nader zal worden gesproken. Maar vier van deze vijf, de 49a – 50b genummerde pagina's bevatten niets anders dan een normaal doorloopend fragment, 77 regels groot, van denzelfden Rt romaanschen Cato, waarvan Ulrich een gedeelte gepubliceerd had en waarmee het zich ook gedeeltelijk

1) Ik geef deze praefatie in den text, die in de XVIe eeuw algemeen heerschend was. De corruptie is in zeker opzicht oorspronkelijk, daar deze praefatie evenals die van boek II en III eerst later zijn ontstaan (vgl. *Tijdschr. Ned. T. Lett.* XXXIII, 88.), toen men de voorrede van het heele werk als praef. van boek I opvatte en nu de andere boeken ook hun praefatie wilde geven. Vgl. *Philologus* LXXIV, 341.

2) Ik gebruik hiervoor een uitgaafje *Dion. Catonis dist. moralia latino et bohemico metro edita auctore* J. A. Comenio.... *v Praze.* 1842.

3) Van *Decurtins' Rätoromanische Chrestomathie* zijn sinds 1896 11 deelen en een Supplement verschenen, die tevens deel uitmaken der *Romanische Forschungen*, van een 12e deel is uit de nalatenschap van den uitgever († 1916) in 1919 het eerste stuk verschenen (*Rom. Forsch.* XXXVIII, Heft. 1).

dekt: terwijl het eerst midden in het 3e boek en zelfs midden in een distichon en wel met III, 14 vs. 2 begint, loopt het door tot IV. 26, aldus den text van Ulrich met 10 disticha overschrijdend. Het bij dezen overgeslagen dist. IV. 9 staat hier normaal op zijn plaats. De eenige uiterlijke aanwijzing in den text, dat deze 77 versregels tot den Cato behooren, geeft de toevallig bewaarde subscriptie van het 3e en inscriptie van het 4e boek op pag. 49b: *Terti libri finis.* – *Catonis disticorum liber quatuor* (zoo, in pl. v. *quartus*), waarop ook hier de reeds boven meegedeelde beide versregels volgen, die in de vertaling de voorrede van het 4e boek vertegenwoordigen, in volkomen gelijkluidenden text met de versregels, die Decurtins als het zoogenaamde begin van den Cato in den *Grundriss* aangeeft, niet met de enkele graphische of phonetische afwijkingen, die Ulrichs text – zooals vaak – vertoont. En buiten den text treft men als eenige aanwijzing omtrent het feit, dat Decurtins omtrent den aard der verzen volkomen op de hoogte was, de verwijzing naar Ulrich, *Romania* XXVI, 213 ff. Het moet Decurtins' bedoeling dan ook geweest zijn een volkomen diplomatischen afdruk van den handschriftelijken text te geven, de identificatie der verzen en de vaststelling van den van Ulrichs text afwijkenden omvang geheel aan den gebruiker overlatend. Zelfs een versregel (pag. 49a vs. 4 = dist. III, 16, 1), die bijna geheel onleesbaar in het handschrift was, wordt niet naar het andere fragment hersteld.

Is het niet vreemd, zou men willen vragen, dat Decurtins hier alleen naar Ulrichs art. in de *Romania* verwijst en de aandacht van den gebruiker vestigt op de beide elkaar aanvullende fragmenten en niet de volledige vertaling, door hem zelven in den *Grundriss* genoemd, aanhaalt, waaruit beide slechts uittreksels zouden zijn? Wordt hierdoor niet onze gerezen twijfel van het bestaan dier volledige vertaling versterkt? Bezien wij het *Proverbia Insignia* betitelde stuk eens nader in zijn geheel, waarvan de Cato een $^4/_5$ deel schijnt te vormen. *Proverbia insignia* is de titel dien Decurtins in dit deel zijner Chrestomathie voortdurend [1]) geeft, maar de eigenlijke titel – het is hinderlijk, dat men dien weer in een ander deel moet opzoeken (vol. V. p. XVI = *Rom. Forsch.* XII [1900]) — luidt vollediger: Proverbia Insignia *siue precipue sententiae Salomonis fili Dauidis Regis ex latino sermone uersa in Rheticum dialectum singula binis Rhitmis composita redacta per Johannem Jacobum Fuoing Rhetum Ængedine Superioris supra fontem Merulum Anno 1601 die uero 1 Jenuarij.*

Inderdaad bevat de eerste pagina (48b) der *Proverbia insignia* berijmde vertalingen der *Proverbia Salomonis*, die de lezer na eenig zoeken met den oorspronkelijken text kan identificeeren; den aanvang vormt de nog al doorzichtige spreuk:

La temma da Dieu ês lg principi dalla scyntia,
Ma la naramainta schbütta la disciplina et sabgynscha

= Prov. Sal. I. 7 [2]) *Timor Domini principium sapientiae. Sapientiam atque doctrinam stulti despiciunt*; de laatste verzen der pagina, waaraan één vers-

1) Zoowel in de voorrede (p. XII), in de opschriften der pagina's 1–3 als in het register.
2) De bijbelplaatsen geef ik naar den Latijnschen Vulgaat.

regel ontbreekt, hetgeen Decurtins niet nagelaten heeft door de interpunctie te kennen te geven, luiden:

> Sco[1]) nun s po innaravo lg foe salver
> Saintza la vas-chimainta lascher abras-chier,
> Eir via zura las bras-chias passer
> Sainza chi' ün s lasch ls peis zivler:
> Aschia nun s po eir cun una giuvirtschella trafscher, [....

= Prov. Sal. VI 27—29: *Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant? aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantae eius? sic qui ingreditur ad mulierem proximi sui,* [*non erit mundus cum tetigerit eam.* Hiermede breekt de pagina af, de volgende 49a begint met den tweeden versregel van Cato dist. III. 14.

Nu in het opschrift van den text, zooals dat in het hs. in tegenstelling tot Decurtins' afdruk luidt, de *Proverbia insignia* uitdrukkelijk als *Prov. Salomonis* worden gekenmerkt, is het, naar zijne meening toch absoluut uitgesloten, dat de steller van dit opschrift daaronder ook de Catospreuken heeft begrepen. Hoe Decurtins zich de verhouding der beide deelen van den text voorgesteld heeft, laat zich slechts gissen, nu hij, èn in de beschrijving van het „*Ms. Pad.*" in deel V èn in de aanwijzing van de aan het hs. ontleende texten in deel VI zelf p. XI èn in de uitgave, den geheelen text van de *Prov. Sal.* en van den Cato, als *Proverbia insignia* samenvat, maar overigens iedere verdere mededeeling omtrent zijne opvatting den lezer onthoudt. Zijn voorstelling was vermoedelijk deze, dat een afschrijver der *Proverbia insignia* tusschen pag. 48b en pag. 49a een gedeelte heeft overgeslagen, waardoor het abrupte slot der *Prov. Salomonis* en het even abrupte begin van den Cato verklaard zou worden. Hoe dit ook zij, wie met de wederwaardigheden waaraan handschriften blootstaan niet geheel onbekend is, zal toch wel de verklaring van den onverwachten overgang der *Proverbia Salomonis* in de Catospreuken zoeken in de volgende omstandigheid: tusschen deze beide textgedeelten zijn een aantal bladzijden uitgevallen; en let men op de omstandigheid, dat dit juist na pag. 48 geschied is, dan bedraagt – aangenomen dat het hs. uit quaternionen is samengesteld – de omvang van het uitgevallen gedeelte minstens een heele katern of 16 pagina's. In deze lacune zijn de *Proverbia* – die in het bewaarde gedeelte alleen aan de eerste capita der Prov. Sal. ontleend zijn – geëindigd en is de Cato begonnen. Hiermede heeft dan echter de titel *Proverbia insignia* niets meer uit te staan gehad. Het wordt dan minstens twijfelachtig, of de auteur der vertaling der Proverbia Joh. Jac. Fuoing wel eveneens als auteur der Catobewerking kan worden aangemerkt, ook de dateering 1601, die het Catofragment als aanhangsel der Proverbia de eerste plaats verleent in het VIe deel der *Rätoromanische Chrestomathie*, is geheel onzeker geworden en het zou – deskundigen mogen dit uitmaken – even goed mogelijk zijn, gelijk Ulrich stelde, dat de Catovertaling nog tot de literatuur der XVIe eeuw ge-

[1]) „Zooals men het vuur niet kan bewaren in den boezem zonder de kleeren te laten verbranden, ook [niet] heen over gloeiende kolen gaan, zonder dat men zich de voeten laat schroeien, zoo ook kan men zich niet met een meisje inlaten, [....."

rekend moet worden. De mogelijkheid is natuurlijk niet uitgesloten, dat beide spreukenverzamelingen, Salomo en Cato, van denzelfden auteur afkomstig zijn. Dat de vertaling der *Disticha* evenzeer als de spreuken van Salomo *„binis rhythmis composita"* zijn, zou men bezwaarlijk als argument hiervoor kunnen doen gelden: de tweeregeligheid van dezen oorspronkelijken text kan hier als voorbeeld gediend hebben, veeleer zou men, ware dezelfde dichtvorm in acht genomen •als bij de *Proverbia*, alsdan de vertaling der *Disticha*, zooals meermalen in de Catovertalingen het geval is, in vierregelige strophen verwacht hebben. Evenmin behoeft de omstandigheid, dat beide vertalingen in het hs. op elkander volgen een afdoend bewijs te zijn voor de gelijkheid van oorsprong: de verwantschap van het materiaal kan een afschrijver of verzamelaar verlokt hebben beide texten achter elkaar te plaatsen, zooals dat in spreekwoordenhandschriften wel meer voorkomt[1]). Veeleer zou men den vertaler van Cato voor identiek kunnen houden met dien van het *Carmen de moribus et civilitate puerorum* van Joannes Sulpitius, waarvan een fragment, in Bovenengadinische bewerking, in het door Ulrich gebruikte hs. aan het Catofragment voorafgaat[2]).

Bovenstaande overwegingen en beschouwingen leveren nu den maatstaf, waaraan wij Decurtins' positieve mededeelingen omtrent den Raetoromaanschen Cato in Gröbers *Grundriss* kunnen toetsen. Er kan m. i. geen twijfel aan zijn of zijn mededeelingen omtrent titel, aanvang, auteur, dateering, berusten op geen ander hs. dan op het hs., waaraan de *Proverbia insignia* in de *Rät.rom. Chrestom. VI* zijn ontleend. Aan zijn gedétailleerde beschrijving van den inhoud er van in deel V der Chrestomathie p. XIV—XVI voegt hij de vindplaats van het *„Ms. Pad."*[3]) genoteerde hs. toe: *„im Besitze des Herausgebers."* Slechts de opvatting, dat de *Proverbia* zich over vijf pagina's uitstrekten, dus over de *Proverbia Salomonis* plus den *Cato*, kan hem er toe gebracht hebben den auteur der *Proverbia* ook voor dien van den *Cato* te houden; een vluchtige lezing van het door hem zelf later gecorrigeerde opschrift van het IVe boek van den *Cato „Catonis disticorum liber quatuor"* kan hem verleid hebben hier den aanvang van den *Cato* te zoeken en de misleidende aanvangsverzen van het vierde boek voor het begin van den heelen text aan te zien.

De hoop, dat uit de bron, waaruit Decurtins zijn mededeeling in den *Grundriss* putte, nog de heele Raetoromaansche *Cato* aan het licht zal komen — nu kennen wij alleen I 19—I 29, I 39, 40, praef. II, II 1—4, II 14—II 31, praef. III en het geheele IIIe boek[4]), praef. IV, IV 1—26, — mag men dus bij voorbaat wel als vervlogen beschouwen.

---

1) Ik wijs hier o. a. op het handschrift der Catalaansche bewerking van den Cato, waar Spreuken van Salomo deels aan den Cato voorafgaan deels er op volgen, vgl. de zeldzame uitgave in Biblioteca d'escriptors Catalans I, Palma 1889: Jahuda Bonsenyor...., Los Proverbis de Salomo, Lo Libre de Cato etc , p. XXXIV en XIX vg.

2) Vgl. boven p. 97.

3) Ook deze aanduiding van het hs. is misleidend. Immers Decurtins spreekt meermalen over Rt. rom. handschriften „im Besitze des Herrn *Padrutt* in St. Moritz."

4) Vgl. boven p. 98 n. 1.

De methodologische beteekenis van het hier verrichte onderzoek ligt m. i. hierin, dat een op het uiterlijk onaantastbaar gegeven, afkomstig van een autoriteit van den eersten rang, op een vergissing blijkt te berusten.

* * *

Met bovenstaande beschouwingen omtrent de overlevering van den Raetoromaanschen *Cato* zou ik te zeer aan den buitenkant der dingen blijven, wanneer ik althans niet één spreuk der vertaling zelve aan een nadere bespreking onderwierp. Ik kies hiertoe de laatste spreuk van het 3e boek (III 24), die buitendien tot nog een andere methodologische opmerking aanleiding geeft:

Bab et mamma dest amer zuond dacourmaing,
Scha tu voust vivar indret et vantüraivelmaing[1]).

„Uw vader en uw moeder moet gij zeer van harte beminnen, indien gij rechtvaardig en gelukkig wilt leven." Ulrich voegt er naar zijn gewoonte het Latijnsche origineel aan toe en wel in den textvorm, waarin het in de uitgaven der 19e eeuw voorkomt:

Aequa diligito caros pietate parentes;
Nec matrem offendas, dum vis bonus esse parenti.

Blijkbaar is in de vertaling de geheele vermaning in het tweede vers van het distichon vervat door een zelfstandige goedkoope uitbreiding van de les der eerste helft vervangen en is de vermelding der moeder, tot wier eerbiediging de tweede regel opwekt, slechts gehandhaafd, doordat de parentes in vader en moeder zijn gesplitst. Moet deze zeer vrije omwerking uitsluitend op rekening gesteld worden van de vrijmoedigheid die de Raetoromaansche bewerker zich veroorloofde? Het kan zoo schijnen, maar toch zit de zaak eenigszins anders.

De text dien Ulrich als het origineel afdrukte, is wel de oudste, maar niet de zonder twijfel door den Rt.rom. bewerker gebruikte redactie. Uit den aangehaalden textvorm heeft zich een jongere, die wellicht zijn oorsprong in een graphische variant vindt, ontwikkeld:

Dilige *non aegra* caros pietate parentes etc.,

een vorm, die tot het begin der XVIIe eeuw als de eenige bekend was. Hij is de alleenheerschende redactie der jongere handschriften, waaruit hij in de incunabelen en de XVIe-eeuwsche edities is overgegaan. Scaliger heeft deze lezing, gelijk zoovele andere, in zijn voor de Catorecensie gewichtige 2e Cato-editie (1605) opgeruimd en wel op grond van de weinig bekende uitgave van Pierre Pithou (1577), die haar uit een indertijd door mij nader aangewezen Parisinus had gehaald; men verg. over den heelen loop der Catorecensie, de Pithoeana en haar grondslag mijne art. „de Cato-ed. van Scriverius" in *Tijdschr. v. Boek- en Bibl. wezen* IX. 28 en „der Codex Bosii der *Dicta Catonis*" in het *Rhein. Mus.* LXII 67 vgg., 85. De lezing *aequa diligito* etc.,

1) Text naar Decurtins. Bij Ulrich slechts phonetische afwijkingen: *deist, indrett, ventüraivelmaing.*

die eerst in de XIXe eeuw uit een steeds toenemend aantal hss. der IXe en Xe eeuw als de lezing der oudste Catohss. kon worden vastgesteld, kan dus reeds op chronologische gronden aan den Rt.rom. bewerker zoo goed als niet bekend zijn geweest; en het is trouwens duidelijk, dat met *zuond dacourmaing*, zeer van harte, *non aegra*, wordt weergegeven, gelijk de Fransche paedagoog Mathurin Cordier, wiens Cato-editie talrijke drukken beleefde (sinds 1533), denzelfden text toelicht met *non pas a regret*, *mais de bon cueur et dehet*[1]).

De strekking van den oorspronkelijken text was het kind op te wekken zijn moeder niet minder *(aequa – pietate)* lief te hebben en te eeren dan zijn vader; in dit kader alleen heeft het bijgevoegd verbod *nec matrem offendas* etc. eenig recht van bestaan. Toen echter door de ingetreden textverandering de eigenlijke bedoeling der vermaning was te loor gegaan, verviel ook het stricte verband tusschen den opzet en de aanvullende zedenles. Men zal het den Raetoromaanschen bewerker niet dan ten goede houden, dat hij dit gevoeld en begrepen heeft[2]). Met zijn opoffering van het tweede gedeelte en daarmee gepaard gaande afronding van het eerste bleef hij binnen den bijbelschen sfeer, waarin voor zijn gevoel de spreuk zich bewoog (vgl. *Ex.* 20, 12, *Deut.* 5, 16. *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longaevus super terram, quam Dominus Deus tuus dabit tibi*); en bovendien bleef hij daarbij onbewust getrouw aan den geest, die van huis uit de geheele zinspreuk doortrokken had[3]): op haar formuleering heeft zonder twijfel invloed geoefend de oudtestamentische wijsheid[4]) *Prov. Sal.* I, 6: *audi fili mi disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tuae*[5]).

Ook de behandeling van deze plaats geeft aanleiding tot een methodologische opmerking: wie een text uitgeeft, die een vertaling is, voege het origineel er aan toe in dien textvorm, dien de schrijver zelf heeft gebruikt.

Amsterdam. M. BOAS.

---

[1]) Zoo geeft hij ook *brev. sent* 9 *libenter* met *de bon cueur et de het* weer.

[2]) Men legge er eens een andere bewerking naast b.v. van Jean de Paris (1260):

De Dieu se te vels aprochier,
Tien ton pere et ta mere chier;
Ne ne corrouce pas ta mere,
Se bien vels estre de ton pere.
(Ulrich, *Rom. Forsch.* XV, 63).

[3]) Het kan m. i. niet betwist worden, dat op de formuleeringen van sommige spreuken uit den Cato invloed van den Bijbel waar te nemen valt, vgl. *Philologus* LXXV, 176.

[4]) In de classieke spreukenliteratuur zoek ik tot dusver tevergeefs naar een gezegde, dat als voorlooper van het distichon kan worden beschouwd.

[5]) Ook *Prov. Sal.* 6, 20.

DE GROOTE ÓLÁFS SAGA TRYGGVASONAR EN DE HALLFREÐAR SAGA.

De onbekende compilator uit de 14e eeuw heeft zijn Óláfs saga Tryggvasonar als een legkaart uit velerlei brokjes in elkaar gezet. Niemand betwijfelt dit, en over de herkomst van zijn materiaal heerscht eenstemmigheid [1]). Een bescheiden bijdrage tot de kennis van 's compilators werkwijze heb ik geleverd in mijn verhandeling over de Hallfreðar saga [2]), waar ik getracht heb duidelijk te maken, op welke wijze in cap. 165 en 170 van de redactie X en cap. 266 en 272 van de redactie R [3]) de man zijn beide bronnen, Snorri's Óláfs saga en de Hallfreðar saga heeft dooreen gewerkt. Over omvangrijke stukken, bijv. cap. 175—241 in X, en 230—370 in R, zijn de bronnen dadelijk aan te wijzen: deels zijn ze afzonderlijk bewaard, zooals de Laxdœla saga, de Eiríks saga rauða, de Hallfreðar saga; deels worden zij geciteerd, zooals de Færeyjinga saga, die als afzonderlijke saga verloren ging; en de kern wordt gevormd door de Óláfs saga's van Snorri en Gunnlaugr. Zelf voegde de compilator blijkbaar weinig toe. Ook dit betwijfelt niemand, dat red. R méér bronnen gebruikt heeft dan red. X, bijv. in de Eiríks saga rauða, waar hs. 1005 naast deze saga nog iets anders raadpleegde; maar over dit punt elders.

Aangaande cap. 224 en 332 (X en R) heerscht onzekerheid, waar de compilator hier zijn stof nam; of liever: voor zooverre mij bekend is, heeft nog geen philoloog in dezen een meening geuit.

Deze capita luiden in beide redacties aldus:

X	R
1. Þyri dróttning hafði fœtt sveinbarn, er þau Óláfr konungr áttu; sá sveinn var bæði mikill ok efniligr ok var kallaðr ***Haraldr*** eptir móður-	*om.* 1005.
fǫður sínum, unnu þau þeim sveini mikit ok hugðu gott til, at hann mundi fœðaz upp ok taka arf ***ok ríki*** eptir fǫður	*om.* 1005.
sinn en hann lifði eigi fullt ár frá því, er hann var fœddr; þótti þeim báðum þat mikill skaði.	

1) Björn Ólsen, *Kronologiske Bemærkninger om Olaf Tryggvasons Regeringshistorie* (Aarbøger 1878) id. *Om Ari fróði* (Aarbøger 1893). G. Storm, *Snorre Sturlassöns Historieskrivning* (1873) K. Maurer, *Über die Ausdrücke* etc. (Beiersche Akademie 1867); id. *Über Ari fróði und seine Schriften* (Germania 1891). Finnur Jónsson, *Historie* II (1901), blz. 772 vlgg. Mogk, *Geschichte* (1901), blz. 804 vlgg.

2) *De overlevering van de Hallfreðar saga* (Nederlandsche Akademie 1919).

3) De benaming X paste ik in deze verhandeling toe op hs. 61 en verwanten (*Fornmannasögur* I–III); de benaming R op hs. 1005 (*Flateyjarbók* I).

X	R
2. Þann vetr var mart íslend-skra manna með konungi, þá var ok með hirðinni Ingibjǫrg Tryggvadóttir, systir Óláfs konungs; hun var vel til *allra Íslendinga* þeira er þar váru en Kjartan var henni *kunnastr*; þótti honum ok skemtiligt opt at tala við hana þvíat hun var bæði vitr ok snjǫll í máli.	íslendskra manna 1005. kærastr 1005.
3. Hallfreðr hafði komit um sumarit austan af Gautlandi; hann hafði verit með Rǫgnvaldi Úlfssyni, er þá var kominn til ríkis í Vestra-Gautlandi. Úlfr, faðir Rǫgnvalds var bróðir Sigríðar hinnar stórráðu; váru þeir systkina synir Óláfr konungr sœnski ok Rǫgnvaldr; sagði Hallfreðr Óláfi mart af Rǫgnvaldi; sagði at hann var hraustr hǫfðingi ok stjórnsamr, ǫrr af penningum, drenglyndr ok vinhollr. Sagði Hallfreðr þat ok með, at Rǫgnvaldr vildi hallaz til vináttu *undir* Óláf ok hafði þat talat fyrir honum, at hann mundi biðja Ingibjargar. Á þeim vetri kómu austan af Gautlandi sendimenn Rǫgnvalds, fundu þeir Óláf ok báru þeir fram erendi Rǫgnvalds ǫll slík sem Hallfreðr hafði orði á komit, at hann vildi vera fullkominn vin	við 1005.

X
Óláfs konungs, ok
þar með mælti Rǫgnvaldr
til mægðar við
konung ok vildi fá
Ingibjargar.

Wat nu de eerste twee deelen (1 en 2) van dit hoofdstuk aangaat, dáár zijn de bronnen zonder bezwaar te herkennen. Op de eerste plaats heeft de compilator blijkbaar Gunnlaugr-Oddr [1]) gebruikt; op de tweede plaats de Laxdœla saga [2]), maar op de derde plaats is onzekerheid. De uitgevers van het eenige hs. der Hallfreðar saga (132 Havn. A. M.), Th. Möbius en Guðbrandur Vigfússon [3]), hebben gemeend, dat dit stuk in Snorri's Óláfs saga stond (Heimskringla), maar reeds Storm heeft in zijn genoemd werk [4]) de onjuistheid van deze meening aangetoond. Het stuk heeft een drieledigen inhoud.

Er wordt verteld:

a) dat Hallfreðr op bezoek is geweest bij Rǫgnvaldr Úlfsson in Gautland;

b) dat Hallfreðr met lof over Rǫgnvaldr spreekt tegenover den koning en een huwelijksaanzoek aankondigt;

c) dat een gezantschap van Rǫgnvaldr 't huwelijksaanzoek komt overbrengen.

Er zijn nu drie mogelijkheden: òf alle drie de berichten zijn aan een Óláfs saga ontleend; òf ze zijn aan een Hallfreðar saga ontnomen; òf de drie berichten stammen uit verschillende bronnen, en dan is de combinatie door den compilator tot stand gebracht.

Laat ons de eerste mogelijkheid onderzoeken: de drie berichten stammen uit een Óláfs saga. Dit is onwaarschijnlijk. In een saga van Óláfr Tryggvason is voor Hallfreðr nauwelijks plaats. In den ontzaglijken strijd tusschen het oude en het nieuwe, tusschen koningschap en aristocratie, Christendom en heidendom, die de IJslandsche traditie ons heeft overgeleverd, die de IJslandsche aristocratie, de bewaarders dier traditie, zoo buitengewoon boeide, omdat van den afloop van dien strijd ook het lot van haar schepping, de IJslandsche vrijheid, afhing, kon men tegenover Óláfr sterkere persoonlijkheden plaatsen dan Hallfreðr [5]), die wel aantrekkelijk is als mensch, vooral voor ons, die een even belangrijken overgangstijd beleven, als hij deed; die ook groot is als kunstenaar, maar die altijd wankelt tusschen twee wereldbeschouwingen: de oude, die hem telkens wegtrekt, hem dwingt zich in de vaderlandsche veeten te mengen en zijn wraaklust uit te vieren, hem *níðvísur* laat maken op het Christendom; de nieuwe, die hem wel aantrekkelijk voorkomt, maar niet, omdat ze past bij zijn wezen, en voldoet aan een innerlijke behoefte, maar omdat ze hem

[1]) Aangenomen, dat Gunnlaugr Oddr's Óláfs saga twéémaal bewerkt heeft, zooals Björn Ólsen (*Aarb.* 1893) wil. Cap. 57 in den Havn. (1835); cap. 48 in den Holm. (1853).
[2]) Cap 41—43 in de L. S. (1896).
[3]) *Fornsögur* (1860) blz. XI.
[4]) blz. 56 vlgg.
[5]) Men vergelijke de uitnemende karakteristiek van Hallfreðr bij Maurer, *die Bekehrung des Norwegsichen Stammes*, I (1855) blz. 371 vlgg.

wordt opgedrongen door den koning, wien te behagen voor hem alles is. Aan den grooten strijd, dien Óláfr te strijden had, heeft Hallfreðr geen deel gehad, hij heeft te veel te vechten met zich zelf, om den koning te kunnen helpen; zijn lot interesseerde Óláfr, maar hij heeft zeker nooit in gewichtige oogenblikken zijn raad ingeroepen, nooit hem voor belangrijke zendingen gebruikt. Het eenige, wat in een Óláfs saga over Hallfreðr vermeld moet worden, is de eerste ontmoeting tusschen hen beiden en Hallfreðr's bij zijn zwakheid zoo passende koppigheid. Gunnlaugr-Oddr spreken over deze eerste ontmoeting [1]), Snorri [2]) evenzoo, breeder en uitvoeriger, en alle drie putten ze uit de traditie, maar dan is ook voldoende over Hallfreðr in verband met Óláfr gepraat. Zijn verder lot kan in een Hallfreðar saga verteld worden; over Óláfr zijn grootschere dingen te melden. Hallfreðr verdwijnt in 't ontzaglijk gebeuren, ja, zijn verhouding tot den koning blijkt zoo slap te zijn, dat hij op 't moeilijkste oogenblik in 's konings leven de bevrediging van zijn wraaklust hooger stelt dan het zijn bij Óláfr: als diens ondergang nabij is, trekt hij naar IJsland en laat Óláfr den doodsstrijd bij Svoldr alleen uitvechten.

Laat ons de tweede mogelijkheid onderzoeken: de drie berichten stammen uit een Hallfreðar saga. Dit is onmogelijk. Men neme in aanmerking, dat cap. 224 (X), 332 (R) niet te scheiden is van cap. 241 (X), 370 (R); in het eerste cap. wordt van het gezantschap verteld, dat het aanzoek komt overbrengen; in het tweede cap. wordt het antwoord meegedeeld en het huwelijk tusschen Ingibjǫrg en Rǫgnvaldr vermeld. Zulk een uitvoerig bericht over het huwelijk van koning Óláfr's zuster past niet in een levensbeschrijving van Hallfreðr. De berichten moeten dus uit verschillende bronnen stammen. En dan is slechts één oplossing mogelijk: het eerste bericht (*a*) stamt uit een Hallfreðar saga; het derde (*c*) uit een Óláfs saga, en het tweede (*b*) is uit de pen van den compilator zelven gevloeid, evenals de combinatie van *a* met *c* van hem is.

Als dit zoo is, bekruipt ons de vraag: welke Óláfs saga heeft hier den compilator aan zijn bericht geholpen? Wat vertellen de verschillende Óláfs saga's over de zusters van Óláfr en haar mannen? Theodricus [3]) vertelt van drie zwagers, die met *sorores* getrouwd zijn: Erlingr, Þorgeirr, Hyrningr. De *Historia Norvegiae* zwijgt, evenals *Ágrip af Noregs konunga sǫgum*; Gunnlaugr-Oddr [4]) kennen drie zwagers, die met *systr* getrouwd zijn: òòk Erlingr, Þorgeirr, Hyrningr, en bovendien de namen der zusters Ástríðr, Ingigerðr, Ingiríðr; uit het verband is op te maken, dat Gunnlaugr-Oddr de meisjes houden voor dochters van Loðinn en Ástríðr, dus voor stiefzusters van den koning. Snorri kent vier zwagers: twéé, Erlingr en Rǫgnvaldr, die met 's konings eigen zusters, Ástríðr en Ingibjǫrg, getrouwd zijn; en twéé, Þorgeirr en Hyrningr, die met stiefzusters Ingigerðr en Ingiríðr getrouwd zijn [5]). Zijn opvatting van de familieverhoudingen is voortgevloeid uit zijn bekenden voorkeur voor de skaldenpoëzie boven zijn prozaïsche

---

1) Cap. 36 in den Havn. (1835); cap. 30 in den Holm. (1853).
2) Cap. 83 in de *Heimskringla* (1911).
3) G. Storm, *Monumenta historica Norvegiae* (1880) blz. 21.
4) Cap. 21–22 in den Holmianus (1853); de Havn. heeft hier een lacune.
5) Cap. 52 in de *Heimskringla* (1911).

bronnen: waar hij bij Sighvatr Þórðarson [1]), dien hij in zijn afzonderlijke saga van Óláfr Haraldsson [2]) en in die in de Heimskringla [3]) citeert en dus kent, vond, dat Erlingr en Rǫgnvaldr met eigen zusters getrouwd zijn, gelooft hij dezen en wijkt van de voorstelling, die hij bij Gunnlaugr-Oddr vond, af. Merkwaardig is, dat Snorri van het huwelijk van Rǫgnvaldr en Ingibjǫrg weet, maar 't niet vermeldt in zijn Óláfs saga Tryggvasonar in de Heimskringla. Daarentegen vermeldt hij het wel in zijn afzonderlijke saga over Óláfr Haraldsson [4]). Deze houding van Snorri is, wanneer men met Sigurður Nordal [5]) aanneemt, dat Snorri de afzonderlijke Óláfs saga schreef vóór de Heimskringla, aldus te verklaren. In de eerste, de afzonderlijke saga, was een korte introductie van Rǫgnvaldr noodzakelijk, een vermelding van het plaatsgegrepen huwelijk met Ingibjǫrg. Toen Snorri de Heimskringla bewerkte, wilde hij, aan de Óláfs saga Tryggvasonar werkende, de vermelding van het huwelijk blijkbaar uitstellen, tot hij op de gewenschte plaats in de Óláfs saga gekomen was, maar toen hij dit punt was genaderd, ontschoot hem de vermelding, en zóó treedt in de Heimskringla Rǫgnvaldr volkomen onaangekondigd op, geheel tegen het gebruik der saga's in. Om tot ons uitgangspunt terug te keeren, onze compilator kan onmogelijk zijn bericht uit Snorri of Gunnlaugr-Oddr hebben. De eenige mogelijkheid is, dat hij 't bericht ontleend heeft, niet aan de eerste bewerking van Oddr door Gunnlaugr, maar aan de tweede, die verloren ging en hem doorloopend ten dienste moet hebben gestaan, juist in die stukken, die de kersteningsgeschiedenis van het Noorden raakten [6]), die Gunnlaugr zelf weer uit vele vertellingen heeft verzameld, zooals zoo duidelijk blijkt uit zijn opmerking in cap. 176 (red. X), 307 (red. R). Is dit zoo, en niets spreekt tegen deze meening, dan hebben blijkbaar Snorri in zijn afzonderlijke Óláfs saga en onze compilator dezelfde bron gehad, nl. Gunnlaugr, wat waarschijnlijk gemaakt wordt door de overeenstemming in hun beider bewoordingen:

Snorri	Compilator
	X — R
(cap. 30)	(cap. 224) — (cap. 332)
hann (= R.) réð fyrir V. Gautlandi. Úlfr, faðir R., var bróðir Sigríðar hinnar stórráðu, móður Óláfs Svíakonungs.	hann (= R.) var kominn til ríkis í V. Gautlandi. Úlfr, faðir R., var bróðir Sigríðar hinnar stórráðu; váru þeir systkina synir, Óláfr konungr sœnski ok R.

Snorri kende het uitvoerige bericht in Gunnlaugr's tweede, verloren bewerking over het aanzoek van Rǫgnvaldr en 't volgende huwelijk, maar

---

1) *Erlingsflokkr* Skjaldedigtning 1912 (I AB blz. 244 en 228).

2) Munch 1853 (Forelæsningskatalog). Een nieuwe uitgave van de afzonderlijke Óláfs saga Haraldssonar wordt voorbereid door prof. O. A. Johnsen in Christiania.

3) Cap. 22 en 67 (1911).

4) Cap. 30.

5) *Om Olaf den helliges saga* (1914 Kopenh. dissertatie).

6) Ik vestig hier de aandacht op de wenschelijkheid van een uitgave van de Óláfs saga Tryggvasonar van Bergr Sokkason.

zag — terecht — de noodzakelijkheid niet in van de overneming van het bericht in zijn geheel: hij had, in zijn afzonderlijke Óláfs saga, genoeg aan de korte introductie-opmerking over Rǫgnvaldr; de compilator, 't uitvoerige boven alles prefereerend, neemt 't geheele bericht mee, dat bovendien in *zijn* Óláfs saga T. beter past dan in een Óláfs saga H. Dat Snorri, behalve Gunnlaugr-Oddr, ook Gunnlaugr's tweede bewerking gekend heeft, is uit zijn Óláfs saga Tryggvasonar, in de Heimskringla, te merken, vóóral in die deelen, die vertellen van de missie van Þangbrandr naar IJsland, van de houding van den koning tegenover de aanwezige IJslanders in Niðaróss nà Þangbrandr's terugkomst, en van de aanneming van het Christendom op het alþingi, deelen, die immers mèt de vertellingen van Þorvaldr en Stefnir zeker tot Gunnlaugr's tweede bewerking behoord hebben.

Het tweede bericht komt dan uit 's compilators eigen hoofd. Hij was wel gedwongen hier en daar wat bindingsstof te gebruiken om zijn materiaal aan elkaar te doen passen, maar hij is niet altijd gelukkig geweest, noch in het samenvoegen van zijn bouwstoffen, noch in het aanwenden van zijn bindingsstof. Zoo is bijv. in ons cap. 224 en 332 (X en R) de combinatie van Laxdœla saga met Óláfs saga bedenkelijk: nauwlijks heeft de compilator verteld van de meer dan vriendschappelijke verhouding tusschen Kjartan en Ingibjǫrg, of hij begint met te verhalen van 't huwelijksaanzoek van Rǫgnvaldr, dat door Ingibjǫrg in gunstigen zin beantwoord wordt. Even bedenkelijk is het verbinden van Hallfreðr's verblijf bij Rǫgnvaldr en zijn terugkomst met het aanzoek; wij hebben zooeven op, naar ons voorkomt, aannemelijke gronden verworpen, dat Óláfr ooit zich in gewichtige zaken zou hebben laten leiden door een oordeel van Hallfreðr. De compilator vindt het noodig Rǫgnvaldr door Hallfreðr bij den koning te laten aanbevelen als vrijgevig en betrouwbaar in vriendschap, alsof 't in Hallfreðr, die in zijn ons bekende onrust van verlangen brandde weer uit Gautland naar Noorwegen, naar den koning, terug te keeren, zou opgekomen zijn tegenover zijn bewonderden vriend den lof van anderen te verhalen.

Het eerste bericht (*a*) stamt dan uit een Hallfreðar saga, niet uit een mondelinge, wel uit een schriftelijke saga, want niemand wil den compilator andere dan geschreven bronnen laten gebruiken. Maar welke dan? Er is ons in hs. 132 (Havn. A. M.) een afzonderlijke Hallfreðar saga bewaard gebleven, en in mijn meergenoemde verhandeling heb ik getracht aan te toonen, dat onze compilator een schriftelijke Hallfreðar saga gekend heeft, door mij S² genoemd, die met den schrijver van 132 dezelfde bron heeft gehad, welke bron ik S¹ noemde. Maar noch in hs. 132, noch in S² staat iets over een bezoek van Hallfreðr bij Rǫgnvaldr. En aannemen, dat de compilator 't bericht zelf heeft verzonnen — hij wist dan uit cap. 219 (X), 281 (R), dat Hallfreðr in Gautland was geweest, dus kon hij dan hier, in cap. 224 en 332 wel vertellen, dat dat bezoek Rǫgnvaldr gegolden had — dit wordt ons verboden door de kennis van de werkwijze van den compilator, wiens bijdragen immers alleen uit bindingsstof bestaan. Wij worden gedwongen tot het aannemen van een schriftelijke Hallfreðar saga, die verloren is gegaan, en die op bepaalde punten een anderen inhoud had dan de ons bewaarde S² in de Óláfs saga, en de te reconstrueeren S¹, een saga, die door

haar rijkeren inhoud onzen compilator, die immers op quantiteit verzot is, blijkbaar meer aangetrokken heeft dan de verloren gegane [1]). Deze verloren gegane saga bevatte in het betreffende stuk niets anders dan dat Hallfreðr naar Haleyrr [2]) ging; vandaar zich naar Konungahella begaf, het grenspunt tusschen Noorwegen (Vík) en Gautland; dan het plan opvatte Rǫgnvaldr te bezoeken; in Gautland twee jaar verbleef en daar met een inheemsche, heidensche vrouw trouwde; even, in den zomer, bij Óláfr Svíakonungr verbleef en dan, door verlangen gedreven, weer naar Noorwegen terugkeerde.

Ik hoop, dat mijn verhandeling over de Hallfreðar saga van eenig belang is voor het saga-onderzoek in het algemeen en dat, vóór alles, het mij gelukt is aannemelijk te maken, dat de saga in haar mondelinge periode even wèl in staat is stof op te nemen, even zoo expansief is, als in de schriftelijke periode. Voor een deel dekken traditie en saga elkaar: de traditie is de nuchtere feitenmassa, zooals die in de oudste redactie van het *Landnámabók* bewaard is gebleven; de saga bevat méér, bevat niet alleen de feitenmassa, maar is tevens een verlevendiging van de feiten. De traditie is betrouwbaar en er is niet de minste aanleiding voor ons dit te betwijfelen. Integendeel, de aard van de IJslandsche samenleving in de vroege middeleeuwen, de hooge dunk, dien de aristocratie van haar beteekenis had, dwingt ons aan te nemen, dat zij in haar bloeitijd, de 12de en 13de eeuw, het op prijs stelde, de daden van haar voorouders in juiste toedracht te bewaren. Tot op zekere hoogte kunnen we het met den handhaver tot het uiterste van de absolute betrouwbaarheid van de familiesaga, Finnur Jónsson, eens zijn, en verdienen wij niet de hevige verwijten [3]), die hij ons, buitenlandsche philologen, doet, wanneer wij het wagen maar even te twijfelen. We gelooven aan de betrouwbaarheid, voorzoover het de feitelijkheden betreft, maar we gelooven tevens aan de mogelijkheid, dat elk verteller vrij is geweest om die feitelijkheden naar zijn inzicht te bewerken. Björn Ólsen heeft in een reeks schoone opstellen over de verhouding van de saga's tot het *Landnámabók* [4]) zoo duidelijk aangetoond, dat de oudste redactie van dit werk volkomen betrouwbaar is, terwijl de jongere redacties, *Sturlubók* en *Hauksbók* door sagastof overwoekerd zijn, die de belangrijkheid der sagahelden, bijv. van Egill, wil verhoogen, door welke bewerking in die redacties innerlijke tegenspraak ontstaat, die hij op meesterlijke wijze aan het licht heeft gebracht. Neckel wijst op 't feit [5]), dat de bewaarde text van de Njáls saga Gunnarr

[1]) Ik kwam in genoemde verhandeling, op grond van den toestand der schriftelijke overlevering, tot de conclusie, dat er een schriftelijke Hallfreðar saga moet bestaan hebben met, op bepaalde punten, anderen inhoud dan de ons bewaarde. Ik kom hier langs anderen weg tot dezelfde conclusie.

[2]) Men vergelijke voor Haleyrr's ligging: Munch, *Samlede afhandlinger* III (1875) blz. 632 vlgg.; *Danske Samlinger for Historie og Topographi* VI (1870) blz. 289 vlgg., waar men aangaande deze zaak een opstel zal vinden van O. Nielsen; en het door N. M. Petersen samengestelde geographisch register op de vertaling van de *Fornmannasögur* XII (1837) blz. 140. Mijn vriend Jón Helgason te Kopenhagen maakte mij op deze voor ons minder toegankelijke werken opmerkzaam. Voor ons is hier slechts van belang, dat niemand Haleyrr elders zoekt dan om en bij Helsingør.

[3]) *Hinn síðasti bardagi Gunnlaugs og Hrafns* (Skírnir 89).

[4]) *Aarbøger* 1904 vlgg.

[5]) *Germanisch-Romanische Monatschrift* 1911.

alléén laat zijn bij den nachtelijken overval, terwijl een der latere Landnámatexten hem nog door één dienaar laat vergezeld zijn. De waarheid was, dat er verscheidene geweest zijn, dat de achtereenvolgende vertellers telkens één lieten vallen, tot er geen meer overbleef, en dat de genoemde Landnámatext de saga op een vroeger punt van ontwikkeling heeft opgevangen dan onze schriftelijke fixeering. Dat de saga een mondelinge periode heeft gehad, verschillende philologen hebben in hun verschillende werken telkens en telkens weer de voorhanden zijnde bewijsplaatsen aangehaald; ik acht me van den plicht ontslagen die bewijzen hier opnieuw aan te voeren [1]). Ik stel me die mondelinge saga aldus voor: de verteller verhaalde van een reeks daden van zijn held; zijn relaas was geheel en al in den *en toen — en toen* vorm gegoten; de vorm, dien we in de schriftelijke fixeering bijv. van de Hallfreðar, de Vatnsdœla, de Eyrbyggja saga bewaard hebben, en dien we natuurlijk ook in de overlevering van de Egils, Njáls en Gunnlaugs saga herkennen kunnen, maar dáár kan, dunkt me, minder van schriftelijke fixeering dan van litteraire bewerking sprake zijn. Voor den saga-man was er bij dien *en toen — en toen* vorm, gelegenheid te over anecdoten op te nemen, op plaatsen, waar de traditie dun was, zijn stof te vergrooten, om aldus zijn held te verheerlijken. Zoo kon en moest de saga in het gradueele onbetrouwbaar worden. Wat willen dan toch de handhavers van de absolute betrouwbaarheid? Volgens hen is de traditie — die zij zich dan toch wel volkomen vormloos moeten voorstellen — heel lang betrouwbaar geweest en dan ineens, bijv. nà 1275, wordt ze onbetrouwbaar! Deze philologen scheiden te sterk traditie en saga; de traditie, de kern, blijft, volgens onze meening, tot in lengte van dagen betrouwbaar, maar de saga niet. In de 12de eeuw, wanneer de sagavertelling begint, begint ook de traditie onder de saga bedolven te worden, begint dus de onbetrouwbaarheid, en op 't eind der 13de eeuw eindigt de sagavertelling tegelijk met haar beoefenaars, de IJslandsche aristokratie; dan kan er alleen nog maar van schriftelijke ontwikkeling sprake zijn.

Om tot ons uitgangspunt terug te keeren: de Hallfreðarsaga was arm aan traditie: de veete met Gríss om Kolfinna, de zwerftochten en het huwelijk in Gautland, de genegenheid voor koning Óláfr zijn de hoofdpunten. Veel was er niet; ja, in de bewaarde schriftelijke fixeering zijn nog verschillende punten, waar het blijkt, dat de sagaverteller de traditie onaangetast heeft gelaten, waar niets te vertellen valt. 't Was op zoo'n punt, dat de verteller op het denkbeeld kwam de traditie aan te vullen en te verlevendigen met wàt dan wel Hallfreðr in Gautland overkwam. De betreffende episode haal ik hier aan in haar twee redacties, S^2, d. w. z. X en R, en hs. 132. Men vindt haar in redactie X in cap. 175; in red. R in cap. 280; in hs. 132 in cap. 7. Ik acht het niet noodig het geheele verhaal te citeeren; alleen het begin worde hier afgedrukt.

---

1) In een voordracht op het Amsterdamsche Philologencongres (1919) over het onderzoek van de famliesaga beloofde ik op enkele punten nog eens dieper te zullen ingaan. Ik doe dit door dezen en hoop over 't zelfde onderwerp nog enkele stukken te schrijven.

S^2 (X, R)	hs. 132
Einn dag um várit, er H. *var* 1) fyrir konungi, mælti hann; leyfi vilda ek *þiggja* 2) af yðr, herra, at sigla í sumar kaupferð suðr til Haleyrar. Konungr mælti: eigi skal þat banna þér. Eptir þat bjóz H. ok sigldi til Danmerkr sem hann hafði ætlat; hann hafði spurn af Sigvalda jarli, at hann var hǫfðingi mikill. H. kom á fund hans ok *sagðiz* 3) hafa ort um hann kvæði. Jarl spurði, hverr hann væri. H. sagði *nafn sitt* 4). Jarl mælti: ertu skáld Óláfs konungs Tryggvasonar? Svá er, segir H., vilda ek nu hljóð fá at flytja kvæðit. Jarl svarar: hví mun oss þat eigi sœmiligt er Óláfr konungr lætr sér vel líka. H. *færði* 5) kvæðit ok var þat flokkr. Jarl þakkaði honum kvæðit ok gaf honum gullhring þann er *vá* 6) hálfa mǫrk, ok bauð honum með sér at vera. H. svarar: hafið þǫkk fyrir boðit, herra, en ek á erendi til Svíþjóðar ok verð ek þó fyrst at venda aptr til Noregs, þá er ek verð liðugr. Jarl bað hann gera, sem hann vildi. At áliðnu sumri sigldi H. sunnan *til Víkrinnar* 7) ok fekk storm veðrs, brutu skipit austanfjarðar ok týndu fé ǫllu; fór H. þaðan til Konungahellu ok dvaldiz þar um hríð.	Þat var eitt sinni, er Hallfreðr var fyrir konungi, at hann mælti: leyfi vilda ek hafa í sumarat sigla austr til Eyrar kaupferð. Konungr segir: eigi skal þat banna þér. Síðan fór H. á brott, hann spurði, at Sigvaldi jarl var hǫfðingi mikill. H. kemr á fund hans ok kvez hafa ort um hann kvæði. Jarl spyrr: hverr ertu? hann segir nafn sitt. Jarl segir: ertu skáld Óláfs konungs? Svá er, segir H., ok vilda ek hljóð fá. Jarl segir: hví mun mér þat eigi vel sama, er Óláfi konungi líkar vel. Hallfreðr kvað kvæðit ok var þat flokkr. Jarl þàkkaði honum kvæðit ok gaf honum gullhring, þann er vá hálfa mǫrk, ok bauð honum þá at vera með sér. H. þakkaði honum boð; en til Svíþjóðar skal nú fyrst fara. Jarl bað hann ráða, þat sama haust fór H. í Vík austr ok brutu þar skipit austanfjarðar ok týndu fé miklu. þaðan fór Hallfreðr til Konungahellu ok dvaldiz þar um hrið.

1) *stóð* (R). 2) *hafa* (R). 3) *kvez* (R) 4) *til sín* (R). 5) *flutti* (R). 6) *stóð* (R). 7) *at Víkinni* (R).

De oudste saga, de verlorene, meldde het volgende: 1⁰ Hallfreðr gaat naar Haleyrr, 2⁰ vandaar gaat hij naar Konungahella, 3⁰ dan begeeft hij zich naar Gautland, naar Rǫgnvaldr. De jongere saga, de bewaarde, vertelt: 1⁰ Hallfreðr gaat naar Haleyrr, 2⁰ vandaar gaat hij naar Sigvaldi Strútharaldsson, 3⁰ dan begeeft hij zich in de richting van Vík, 4⁰ hij lijdt schipbreuk, 5⁰ hij gaat naar Konungahella, 6⁰ hij begeeft zich naar Gautland. Hoe moeten we ons de verhouding tusschen traditie en saga's in dit geval voorstellen? Op een bepaald punt in Hallfreðr's leven meldde de traditie niets meer, dan dat hij bij een of ander voornaam persoon, ergens in Denemarken of Zweden verblijf hield, daar van dien man een ring ontving als belooning voor zijn skaldengaven, in Gautland met een inheemsche, heidensche vrouw trouwde, met wie hij dan naar Noorwegen terugkeerde, die spoedig stierf en na wier dood hij zich weer mengde in de veeten op IJsland, en bij de *sætt* tusschen hem en Gríss moet hij den ring afstaan als boete. De eerste sagaverteller vulde deze feitenmassa aldus aan: Hallfreðr gaat op een handelsreis naar Haleyrr, vandaar via Konungahella naar Gautland; de voorname persoon is *Rǫgnvaldr*; van hem krijgt Hallfreðr den ring. Te gemakkelijker viel 't den sagaverteller Rǫgnvaldr te kiezen, omdat hij dan ook Hallfreðr in Gautland bracht, waar hij hem in verband met zijn huwelijk noodig had. De tweede sagaverteller varieert aldus op hetzelfde thema: Hallfreðr gaat op een handelsreis naar Haleyrr, vandaar naar Sigvaldi Strútharaldsson, dien hij zich terecht voorstelt wonende daar in de buurt, wat zuidelijker, op Sjælland; bij hem is *Sigvaldi* de voorname persoon, van wien Hallfreðr den ring krijgt. Vandaar gaat hij via Konungahella naar Gautland, waar hij velerlei dingen beleeft. Het vervolg is dan in beide saga's gelijkluidend geweest. De tweede sagaverteller laat Hallfreðr Sigvaldi Strútharaldsson antwoorden: ik moet naar Zweden [1]). Tot Sigvaldi kon deze man Hallfreðr niet laten zeggen: ik moet naar Rǫgnvaldr, omdat in zijn inkleeding Rǫgnvaldr verviel, voor dezen geen plaats meer was, daar Sigvaldi aan Rǫgnvaldr gesubstitueerd werd. Maar deze man had Hallfreðr toch óók in Gautland noodig, in verband met zijn huwelijk; dus liet hij Hallfreðr de geciteerde woorden zeggen. Maar hij wil nu gaan vertellen van vreeselijke dingen, die Hallfreðr in Zweden (Gautland) overkomen, hoe hij, van alles beroofd, in Konungahella rondloopt, niet weet wat te beginnen, zich aan den Gautlander Auðgísl verhuurt als geleider, met hem 't land intrekt, vele gevaren doorstaat, zich als een vechtersbaas doet kennen; èn zegt de verteller, die vrouw uit Gautland was nu niemand anders dan de weduwe van dien Auðgísl, dien Hallfreðr zoo dapper gewroken heeft. Deze tweede verteller moet dus Hallfreðr, van alles beroofd, in Konungahella brengen. Hij laat nu, wel wonderlijk, Hallfreðr Sigvaldi nog meer antwoorden, niet alleen, dat hij naar Zweden moest, maar ook dat hij eerst naar Noorwegen wilde gaan [2]), toch wel om Hallfreðr zijn in Haleyrr gehaalde koopwaar, dáár, in Noorwegen (Vík), aan den man te laten brengen. Hallfreðr begeeft zich dan ook naar Noorwegen, maar de sagaverteller laat

---

1) *Til Svíþjóðar skal nú fyrst fara* (132), *ek á erendi til Svíþjóðar* (X en R).

2) Wel is waar staan deze woorden niet in hs. 132, maar dit hs. heeft op talrijke plaatseu zijn voorbeeld, dat zeer dicht bij S² stond, slecht bewerkt, zooals ik in meergemelde verhandeling trachtte aan te toonen.

zijn tocht niet gelukken; vlak bij Konungahella lijdt hij schipbreuk en verliest alles.

Finnur Jónsson, die twee semesters mijn leermeester was, met wien ik dikwijls over sagaonderzoek mocht spreken, staat vreemd tegenover de vragen, die ons hier bezig houden. Ik herinner mij een gesprek over de verhouding van de Eiriks saga rauða tot de z.g. Grœnlendinga þáttr, een vraagstuk, dat eenige overeenkomst vertoont met dat van de verhouding tusschen onze beide Hallfreðar saga's, en dat ik in een volgend opstel hoop te behandelen. Hij zeide toen: alleen de Eiríks saga rauða is betrouwbaar, en toen ik hem vroeg: maar hoe is dan uw verklaring van de Grœnlendinga þáttr, die in het feitelijke de Eiríks saga rauða grootendeels dekt, wat hij dan ook zelf erkent[1]), toen antwoordde hij: daar liggen: „mørke traditioner" te gronde. Maar ik kon me door dit antwoord niet voldaan gevoelen, en trachtte een andere oplossing te vinden. Het bevredigt niet aan te nemen, dat een verduistering der traditie nà 1275 zou hebben plaats gehad. Finnur's redeneering mist allen grond en ontduikt de moeilijkheden; want èn de „verduistering" moet óók háár bron gehad hebben, èn het is, zooals ik reeds zeide, niet te bewijzen, dat die verduistering juist dàn zou plaats gegrepen hebben. Onze eerlijkheid komt in 't gedrang: bestaan er twéé overleveringen, dan *kan* er maar *één* betrouwbaar zijn: alleen reeds door 't feit, dat er twéé zijn, valt het absolute betrouwbaarheidsdogma. Er moet naar een andere oplossing gezocht worden. Wanneer men traditie en saga's uiteenhoudt, en aanneemt, dat traditie, dat wat aan bijv. hier, onze beide Hallfreðar saga's, ten grond ligt, wèl betrouwbaar is, en dat de sagavertellers recht en plicht hadden om naar vermogen en lust te varieeren, reeds dadelijk, zoodra de sagavertelling in de 12de eeuw begon, ja, dan geeft deze oplossing mij althans mèèr bevrediging. En niets zal mij aangenamer zijn, dan gedachtewisseling; ik zal deze meeningen in andere opstellen nog nader toelichten.

De bronnen van onze varianten zijn deze geweest: Sigvaldi Strútharaldsson[2]) was een door skalden zeer geliefd aristokraat; Hallfreðr in zijn omgeving te brengen was niet in strijd met de rede. De verteller wist, dat hij in dien tijd nog leefde, want hij was tegenwoordig bij, en zeer actief in den slag bij Svoldr. En wat de vreeselijke gebeurtenissen in Gautland betreft: Konungahella en het binnenland werd ongetwijfeld zóó dikwijls door IJslanders bereisd, dat een publiek vertellingen over de roofzucht en woestheid dier heidensche mannen grif aannam. Wat hij hier van Hallfreðr vertelde, kon zeker wel één van zijn auditorium overkomen zijn, ja misschien hem zelf.

De epische poëzie, die op IJsland voor een groot deel aan de sagavertelling vóórafging, vertoont dezelfde varianten als de saga's vertoonen kunnen Over Sigurðr en Atli, Guðrún en Brynhildr zijn verschillende gedichten overgeleverd; elk op zich zelf vertegenwoordigt het individueele standpunt van den kunstenaar tegenover zijn stof, een kern van feitelijkheid.

Kan het ook met de saga's niet zoo zijn?

Alkmaar. W. VAN EEDEN.

1) *Opdagelsen af og rejserne til Vínland* (*Aarbøger* 1915).

2) Þórðr bijv., de vader van den grooten skáld van Óláfr Haraldsson, Sighvatr, verbleef lang bij Sigvaldi. Men vergelijke de afzonderlijke Óláfs saga H cap. 38; die in de Heimskringla cap. 43.

ZUM SLAVISCHEN ZEITWORTE *CHOTĚTI*.

Im 2. Jahrgange der *Zeitschrift für slovenische Sprache, Literatur und Geschichte* (*Časopis za slovenski jezik, književnost in zgodovino*, II, Ljubljana, 1920), S. 129 f. hat Fr. Ramovš für das allgemeinslavische Zeitwort, das im Altbulgarischen *choštǫ*, *chotěti* lautet (die Bedeutung ist: „wollen") eine ursprüngliche Präsensflexion **chot-mi*, **chot-si*, **chot-ti* angenommen. Ich halte diese Ansicht für vollständig richtig, bedauere aber, daß Ramovš, als er dieselbe publizierte, den zahlreichen Stellen aus Meillets Schriften, wo dieser Gelehrte die Schicksale der athematischen indogermanischen Präsentia bespricht, keine Aufmerksamkeit gewidmet hat. Dann hätte er sich die Sache wohl etwas einfacher vorgestellt als jetzt. Er nimmt jetzt als Zwischenstufe zwischen der konsonantischen und der *je*-Flexion ein *i*-Paradigma (**chotî-ô-n*, **chotî-ei*, **chotî-t-* usw.) an; aus Meillets Beispielen dürfte aber hervorgehen, daß direkte Ersetzung des athematischen Präsens durch ein *je*-Präsens im Slavischen nichts seltenes ist: so trat abg. *ližǫ* an die Stelle einer mit ai. *réhmi* identischen Form (*Mémoires de la Soc. de Linguistique*, XVI, 239 ff., *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*[4], 181); vgl. weiter etwa *mažǫ* (*MSL*. XIX, 122 f.), *borjǫ*, *koljǫ* usw. (*das*. XIX, 184 f.) und speziell *do-vīljǫ* (: *do-vīělti*), das Meillet *aaO*. XIX, 188 ebenfalls als „une adaptation d'un ancien présent athématique" auffasst. Gerade bei diesem Zeitworte liegt die Sache besonders klar: die 3. Person Plur. *do-vīlętŭ* hat die lautgesetzliche Endung der athematischen Flexion bewahrt (vgl. *dadętŭ*, *jadętŭ*), während die übrigen Personen nach der *je*-Klasse flektieren. Nun kommt bekanntlich ein derartiges heteroklitisches Paradigma nur bei zwei Verben vor, und zwar bei *dovīlěti* und — *chotěti*. Auch bei diesem letzten Zeitworte unterliegt es für mich keinem Zweifel, daß die 3. Ps. Plur. *chotętŭ* ihre alte Endung unverändert bewahrt hat, während *choštǫ* (< **chot-jǫ*) usw. durch Anhängung eines stammbildenden *-je-* an den ältern, konsonantisch auslautenden Stamm entstanden sind. Eine Zwischenstufe **chotî-ô-n* usw. ist um so weniger plausibel, als diese Flexion mit der 3. Ps. Plur. auf *-ętŭ* ein für das Sprachgefühl vollständig normales Paradigma gebildet haben würde, so daß sie kaum einer jüngeren *je*-Flexion hätte weichen können.

Bei meiner Auffassung des Präsens *choštǫ* dürfen wir in der Endung der 2. Person Singular *chošti* dieselbe Endung idg. *-ei* erblicken, welche Ramovš hier annimmt. Sogar ist diese Endung, welche ja ursprünglich der thematischen Flexion zukam, in einem *je*-Präsens eher als in einem *i*-Präsens zu erwarten.

Leiden. N. VAN WIJK.

OVER OSSIAN 1).

I.

De Ossianische kwestie bestaat niet meer. De strijdvraag, die gedurende een eeuw en langer de gemoederen opjoeg en dreef tot een heftigheid, slechts te verklaren uit de zwaarte en de zwartheid der wolkenmassa's, die sedert het verschijnen van Macpherson's gezangen de West-Europeesche menschheid drukten, heeft voor ons geen ander belang dan die, waarvoor eenmaal Galilei ter verantwoording geroepen werd. De eeuwenoude heldendichten der Bergschotten, troost en vreugde onzer vaderen, zijn vergankelijker gebleken dan de feestzaal van den koning van Morven. Selma en Innisthona, Malvina en Carrickthura, hoe welluidend de klanken ons door het hoofd mogen zingen, zijn nog slechts een laatste schijn van ijdele schimmen. Moeilijk viel het in de onafwijsbare waarheid te berusten: hebben ook van onze generatie niet nog velen genoten van de stille deining der zangrijke prozarhythmen, van de koele grijsheid der neveldriften? En bleek de natuur niet de sterkste, toen wij na de droeve ontgoocheling het boek slechts tijdelijk in de kast konden wegleggen, toen wij tot het besluit kwamen: als wij dan geen Ossian lezen mogen, geef ons dan tenminste Macpherson? Het verstand mag vrij „mystificator", „bedrieger" zeggen, het gemoed fluistert: tòch lief. Waarom den schoolmeester van Ruthven deze eer, ondanks zijn recht, misgund?

L. C. Stern heeft het in zijn reeks van artikelen 2) afdoend bewezen: de origineelen van Macpherson's prozagedichten hebben nooit bestaan. Overoud zijn de Keltische legenden over Finn, Ossian, Oscar, Diarmaid, Goll en zoovele andere helden, eerst in Ierland, weldra ook in Schotland. Wij kennen de verhalen van Finn's Jeugdbedrijven, van het Lot der Kinderen van Ler, van de Vervolging van Diarmaid en Gráinne, om maar enkele te noemen. Zij zijn geschreven in lyrisch proza, ingelegd met elegische strophen. Uit den vroegsten tijd kennen wij ook reeds enkele op zich zelf staande strophen, en in de latere middeleeuwen maakte de poëtische ontboezeming zich soms geheel los uit het omlijstend proza. Zoo ontstonden de balladen, strophische gedichten, nog heden in den volksmond bewaard. Ierland liet ons o. a. het ***Dúanaire Finn*** (Liedboek van Finn) na, Schotland het ***Dean's Book***, het boek van den deken van Lismore, James Macgregor (1512). Maar met die balladen heeft Macpherson's schepping weinig gemeen: naar den vorm in het geheel niets, naar den inhoud slechts hier en daar een trek. De achttiende-eeuwer minachtte die eenvoudige, populaire poëzie, al wilde hij graag onder haar vlag varen. De wereld moest gelooven, dat hier de groote heldendichten van Ossian, een bard van Schotland's grijze oudheid, woordelijk vertaald waren. Maar die bard, indien hij al ooit bestond, had niet in de Hooglanden, doch in Ierland gebloeid, heldendichten stonden nooit op zijn naam, doch slechts lyrische strophen, en de „vertaling" was Macpherson's eigen geest.

---

1) Naar aanleiding van: P. van Tieghem, *Ossian en France*, F. Rieder & Cie, Paris, 1917, 2 vol. (15 fr.).

2) *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, neue Folge, VIII (1895), 51, 71, 143.

Lang heeft men dit niet willen erkennen. Te teedere gevoelens stonden op het spel. De nationale roem van Schotland, de tranen der gansche beschaafde menschheid, de wetenschappelijke eer van geachte geleerden, zouden die alle verloren moeten zijn? Nog in 1870 verscheen de pracht-uitgave van Archibald Clerk, die op de echtheid der Ossianische poëzie van Macpherson nog eens den nadruk legde. Toch hadden de Ieren, die er het naast aan toe waren, reeds lang de zwakke punten in Macpherson's stelling aangetoond. Al in 1766 schreef Charles O'Connor tegen hem en in 1829 volgden Drummond en O'Reilly. De wereld luisterde echter niet naar hen. Wat zij niet vermochten, wat ook het gansche gewicht van Doctor Samuel Johnson niet klaarspeelde, heeft de moderne keltologie bereikt. De snuffelaars in oude handschriften hebben oude Iersche teksten aan het licht gebracht, de folkloristen hebben levende schatten verzameld, de philologische critiek heeft gewikt en gewogen, en het gevolg is geweest, dat heden de Ossianische kwestie niet meer bestaat. Macpherson was niet wat hij voorgaf te zijn.

En tegelijkertijd is een nieuwe Ossianische kwestie geboren. Immers, al weten wij heden, wat Macpherson *niet* was, kunnen wij dan ook uitmaken, wat wij *wel* van hem denken moeten? Hij was een arme jongen uit Ruthven, in het graafschap Inverness, opgeleid voor de evangelieprediking, doch weldra afgedreven naar het schoolmeesterschap. Nu ja, maar dat is niet alles wat wij weten willen. Wij zien hem in Edinburg komen en menschen als John Home, David Hume, Hugh Blair ontmoeten. Dan volgt zijn reis door de Hooglanden in 1760, zijn terugkeer naar Ruthven en naar Edinburg, zijn tocht naar Londen om het drukken van zijn werk te leiden. Hij wordt rijk, brengt drie jaren (1763–'66) als secretaris van den gouverneur van Florida in Amerika door, keert als journalist en vlugschrijver terug, verwerft schatten als zaakwaarnemer van een Indischen nabob in Londen, en bouwt zich in de nabijheid van zijn geboorteplaats een landhuis in Italiaanschen stijl. Daar, op Belleville-House, is hij in 1796 overleden. Zijn gebeente echter rust in Westminster Abbey, dicht bij de „Poets' Corner".

Wij willen de ziel van dien man kennen. Zijn leven wijst erop, dat daarin iets ongemeens school. Een artistieke gave had hij zeker. Maar ook bijzondere karaktereigenschappen. Niemand hield van hem [1]), toch dreef hij altijd zijn zin door. Heldere koppen lieten zich door hem misleiden. Bang was hij voor niemand, zelfs niet voor Johnson, en dat zegt wat. Zijn vrienden draaide hij om zijn duim, zijn beschermers boeide hij met listen en lagen; als men om zijn Gaelische origineelen riep, vond hij altijd een middel om te sussen. Zichzelf verwaarloosde hij nooit en van de genietingen van tafel en bed heeft hij ruimschoots zijn deel opgeëischt. En hij kreeg zijn liefsten wensch vervuld: op de plek, die niemand zonder stillen schroom nadert, die aan Percy Bysshe Shelley ontzegd werd, daar onder de koele gewelven rust James Macpherson.

Zulk een verschijning lokt tot studie. Maar laat ons niet dadelijk te hoog grijpen. De vraag, die het allereerst om een oplossing roept, is deze: hoe

---

1) Vgl. wat David Hume aan Blair schreef: „*You must not mind so strange and heteroclite a mortal, than whom I have scarce known a man more perverse and unamiable.*"

kwam zijn „vertaling" tot stand, hoe heeft hij gewerkt? Ziehier een nieuwe Ossianische kwestie, die niet minder dan de oude haar aantrekkelijkheden heeft, al wordt daardoor tot een brok achttiende-eeuwsche litteratuurgeschiedenis, wat vroeger een ruim verschiet van Keltische romantiek scheen. Het materiaal, waarmede dit nieuwe probleem opgelost moet worden, ligt opgestapeld in de onderscheidene voorredenen en inleidingen bij de achtereenvolgende uitgaven van den pseudo-Ossian, in Macpherson's brieven, in uitlatingen van enkele zijner vrienden of tijdgenooten, en vooral in het Rapport der Edinburgsche Highland-Society van 1805. Terwijl de Londensche Highland-Society het door dik en dun voor Macpherson en de eer van Schotland opnam, door in 1807 de z.g. Gaelische origineelen te publiceeren en daarbij de echtheid der teksten boven allen twijfel verheven te stellen, deed het gelijknamig genootschap in de Schotsche hoofdstad ernstig wetenschappelijk werk, waardoor het debat voor het eerst op goede grondslagen gesteld werd. Er was een commissie ingesteld, die naar alle vraagpunten betreffende de Ossianische poëzie onderzoek zou doen. Bij het rapport, dat deze commissie uitbracht, werden alle stukken overgelegd, die zij voor de zaak belangrijk achtte. Daaronder vindt men veel materiaal, dat voor de kennis van Macpherson en zijn werk beteekenis heeft.

Mij is geen zoo helder overzicht van het Ossianische probleem bekend als dat van Van Tieghem [1]) in de inleiding tot zijn *Ossian en France.* Voor een aanzienlijk gedeelte moest de schrijver er zich toe bepalen, weer te geven wat hij bij anderen vond. Dit betreft voornamelijk die hoofdstukken, die zich met het Keltisch gedeelte van de stof bezig houden. Daarover is dan ook niets meer te zeggen; men kan hetzelfde, en breeder toegelicht, in het reeds aangehaalde artikel van Stern vinden. Ook over de „Ossianiden", d. w. z. de navolgers van Macpherson in het schrijven van pseudo-Ossianische poëzie, kan men dat opstel naslaan. Met meer belangstelling zal men datgene lezen, wat Van Tieghem over de persoon van Macpherson zelf en zijn arbeid opmerkt. Weliswaar krijgt men nog geen antwoord op alle vragen, die men gaarne stellen zou, maar wel staat het vast, dat hier een schrede gedaan is naar het combineeren van gegevens, die tot dusverre nog niet alle naar hun volle waarde geschat waren. Wat des te meer te waardeeren is, wanneer men bedenkt, dat dit gedeelte van het onderzoek voor den schrijver slechts bijzaak kon zijn, slechts een inleiding tot zijn studie over de Ossianische gedichten in Frankrijk.

In 1760 verschenen de *Fragments of Ancient Poetry, collected in the Highlands of Scotland* (o. a. de *Songs of Selma*), in 1761 gevolgd door het epos *Fingal* en in 1763 door *Temora*, waarbij van het zevende boek de „oorspronkelijke" Gaelische tekst gevoegd was, benevens enkele kleinere gedichten. Reeds Smart had de beteekenis van John Home en Hugh Blair voor dezen arbeid van Macpherson vastgesteld. Doch Van Tieghem dringt hier dieper in de ziel van den jongen schoolmeester uit Ruthven door. Home had in 1759 Macpherson, die toen gouverneur bij de familie Graham was, te Moffat ontmoet. Hij had hem naar de Hooglandsche poëzie gevraagd, doch Macpherson, die daarvan weinig op de hoogte was, antwoordde slechts

---

1) Van de oudere werken verdient aanbeveling J. S. Smart, *James Macpherson,* London, 1905.

aarzelend. Eerst na lang aandringen van Home produceerde de jonge man een „vertaling", die hij *Oscar's Death* noemde, en die zijn eerste mystificatie was. De arme jongen had den invloedrijken man, dien hij als Maecenas niet missen wilde, dan maar zijn zin gegeven. Home bracht hem vervolgens in een litterairen kring te Edinburg, waar hij ook Blair ontmoette. Het enthousiasme voor de „oude Schotsche poëzie" steeg geweldig, toen in 1760 de *Ancient Fragments* verschenen; Macpherson, zich eenmaal op het hellend vlak gesteld hebbende, moest noodzakelijk dieper zakken. Van niet weinig invloed was daarop de houding van High Blair.

Deze geloofde in de classicistische kunstwetten, hij was ervan overtuigd, dat die, voorzoover zij het epos betreffen, niet uit Vergilius' werk afgeleid waren, doch in de natuur der dingen lagen. Daarom decreteerde hij, dat er een Schotsch-Gaelisch heldendicht bestaan moest hebben, geheel in overeenstemming met die wetten, en hij verlangde, dat Macpherson hem dit toonen zou. Vandaar de reis van dezen laatste door de Hooglanden in het najaar van 1760, gevolgd door zijn terugkeer eerst naar Ruthven, toen naar Edinburg. In December 1761 verscheen vervolgens inderdaad een „vertaling" van het gezochte heldendicht, *Fingal.* Het heette, dat Macpherson het Gaelisch origineel daarvan op zijn reis door de Hooglanden uit den volksmond opgeteekend had. Blair was tevreden, en schreef in 1763 zijn *Critical Dissertation on the Poems of Ossian.* Intusschen waren er ook toen reeds ongeloovigen. Om hen tot zwijgen te brengen, bood Macpherson aan, zijn origineelen te publiceeren, mits zich een voldoende aantal inteekenaars aanmeldde, die echter uitbleven. Later verklaarde hij, die origineelen bij een boekhandelaar ter inzage te willen deponeeren, doch niemand heeft ze er gezien. Toen hij in 1763 *Fingal* liet volgen door *Temora,* de Odyssea bij zijn Ilias, gaf hij bij één boek van dat werk den „oorspronkelijken" Gaelischen tekst.

Inmiddels werd de critiek, vooral van Iersche zijde, steeds heftiger. Waarschijnlijk was Macpherson blij, voor een paar jaar naar Amerika te kunnen gaan, maar na zijn terugkomst liet men hem evenmin met rust. Van alle kanten werd om de origineelen geroepen, die het eenige afdoende bewijs voor de echtheid der teksten leveren konden. Met een ongehoorde laatdunkendheid beantwoordde de „vertaler" voortaan zijn vijanden. Legde men hem het vuur al te na aan de schenen, dan verklaarde hij met de voorbereiding der publicatie bezig te zijn, en vroeg om een kort uitstel, om de laatste hand eraan te kunnen leggen. En toen hij in 1796 overleed, waren de zoo vurig begeerde „origineelen" nog steeds in portefeuille.

Elf jaar later, in 1807, verschijnt dan de uitgave van den Gaelischen tekst, bezorgd door de Highland-Society te Londen. Men gevoelt het probleem. Waar kwam die tekst ineens vandaan? Was die inderdaad het directe voorbeeld van Macpherson's „vertalingen"? Of was die slechts een „pour le besoin de la cause" gemaakte overzetting van de Engelsche prozagedichten in het Schotsche Gaelic [1])? Zoo ja, wanneer kwam die tot stand? Kort na den Engelschen tekst, of eerst in later jaren? Voor of na Macpherson's dood? Had deze er zelf aan gewerkt, of waren anderen hem hierin behulpzaam?

---

1) Macpherson noemt deze taal ook *Erse,* een naam, die geen recht van bestaan heeft.

Een reeks vragen, die door Van Tieghem's arbeid een stuk nader tot haar oplossing gebracht zijn, hoewel m. i. niet in allen deele op geheel juiste wijze.

De zotte tekst van 1807 kan slechts tegenover volkomen onwetenden den schijn van echtheid ophouden. Reeds een matige kennis van het Keltisch idioom toont de mystificatie. Stern heeft de taal en den stijl ervan aan een strenge critiek onderworpen. Maar vóór hem hadden de Hooglanders zelve er reeds een vernietigend vonnis over uitgesproken. Om de eer van Schotland te redden, werd het Gaelisch „origineel" van 1807 in 1818 gratis onder de Schotsche bevolking verspreid, terwijl er in 1857 een goedkoope volksuitgave van verscheen. Toch is er niemand geweest, die er nader notitie van nam, niemand in wiens gemoed die poëzie weerklank vond, ja de ongeletterden begrepen er geen woord van, zóó slecht was de taal hier gebruikt.

Toen met de meerdere kennis van het Keltisch de onbetwistbare wraakbaarheid van den tekst van 1807 bleek, was men genoodzaakt zich een meening over het totstandkomen ervan te vormen. Macpherson zelf had zich gedurende zijn geheele leven aan het uitgeven zijner „origineelen" onttrokken. Het lag dus voor de hand aan te nemen, dat de tekst van 1807 eerst na zijn dood gemaakt was. Immers er verliepen nog elf jaren, eer die tekst het licht zag, en het doel van de makers, die het Engelsch zoo nauwkeurig mogelijk volgden, was kennelijk dit: de echtheid van Macpherson's Ossianische poëzie te bewijzen en daardoor het Schotsche patriottisme hoog te houden. Men zou zich dus kunnen begrijpen, waarom de Londensche Highland-Society, toen de meester eenmaal overleden was, diens taak overnam, en zijn mystificatie door een nieuwe trachtte te sauveeren.

Het is deze, vrij algemeen aangenomen theorie, die Van Tieghem aan een nieuw onderzoek onderwerpt. Terecht noemt hij haar onvoldoende gefundeerd. Er zijn aanwijzingen, reeds aan de samenstellers van het Edinburgsche rapport van 1805 bekend, dat ook al vroeger aan de vervaardiging der „origineelen" gewerkt was. Men denke slechts aan den Gaelischen tekst, die in 1763 bij het zevende boek van *Temora* gevoegd werd. Andere punten wijzen in dezelfde richting. Blijkbaar heeft Macpherson zelf niet stil gezeten. Hij zelf niet en ook zijn vrienden niet.

Wij komen tot een aantrekkelijk onderdeel van het Ossianische vraagstuk. Welke is de verhouding van de Engelsche „vertaling" der jaren 1760–'63 en de Gaelische „origineelen" van 1807? Welk is het aandeel van James Macpherson en welk dat zijner vrienden in de beide mystificaties? Dat de Engelsche tekst van hemzelf afkomstig is, heeft nooit iemand in twijfel getrokken, maar de Gaelische tekst, hoe staat het daarmee? Op zich zelf is het niet waarschijnlijk, dat hij tot het totstandkomen daarvan persoonlijk veel heeft bijgedragen. Immers hij kende zijn moedertaal slechts uit het spreken, niet van lezen of schrijven. Toen John Home hem verzocht een enkele Ossianische ballade te vertalen, maakte hij allerlei capties. Later, toen hem te Oxford een niet eens overoud Keltisch handschrift werd voorgelegd, verstond hij er slechts met de grootste moeite iets van. Een „Gaelic scholar" was hij stellig niet.

Zulke geleerde kenners der moedertaal, die haar lazen en schreven, in proza en vooral in poëzie, had hij wel onder zijn vrienden. Omstreeks 1750 ver-

toonden zich de eerste sporen eener Keltische renaissance. De bekendste der moderne Schotsch-Gaelische dichters, Alexander Macdonald, wees in 1751, in de Engelsche voorrede bij zijn Gaelische gedichten, op het belang van het Keltisch. Kort daarop, in 1757, verschenen de vertalingen van Keltische gedichten van Jerome Stone. Zoo werd de aandacht van de buitenwereld op de taal der Bergschotten gericht, en zoo werd den Gaelischen dichters de mogelijkheid geopend, ook buiten hun enge vaderland bekendheid te erlangen. De verruiming der omgeving, die de Schotten thans om zich voelden — het was na den slag van Culloden, na de losmaking van Schotland uit zijn isolement — deed het talent onder hen rijker opbloeien. Eén onder de dichters van dien tijd interesseert ons in het bijzonder. Het is Lachlan Macpherson, de „laird" van Strathmashie († 1767), neef van James. Zijn Keltische poëzie doet hem geen bijzondere eer aan, doch als vriend en medewerker van zijn neef heeft zijn naam in den strijd om de echtheid der pseudo-Ossianische poëzie een belangrijke rol gespeeld. Blijkens de getuigenissen van andere vrienden was hij een der beste helpers van zijn neef. Hij beoefende zelf de Gaelische poëzie en kon dus, toen James eenmaal Gaelische „origineelen" noodig had, hem daar beter aan helpen dan menig ander. Verdere vrienden, die tot deze Hooglandsche bent behoorden, waren Andrew Gallie, kapitein Morison, Mac Iver van Lochalsh, W. Shaw e. a. Men herinnert zich, dat James Macpherson, na zijn reis door de Hooglanden in den herfst van 1760, eenigen tijd te Ruthven vertoefde, alvorens zich weer naar Edinburg te begeven. Daar heeft hij, zooals later enkele getuigen voor de Edinburgsche commissie van onderzoek verklaarden, met zijn vrienden samengewerkt, om de verzamelde Ossianische stof in den gewenschten vorm te gieten. Waar hun werk in bestond en welk aandeel ieder van hen daarin nam, blijft ons een geheim. Toch is het mogelijk enkele punten aan het licht te brengen en een conclusie te trekken, die een hoogen graad van waarschijnlijkheid bereikt.

De Gaelische tekst van 1807 is niet de eerste poging, om het „origineel" der pseudo-Ossianische gezangen in het licht te geven. Afgezien van den Gaelischen tekst van het zevende boek van *Temora*, die reeds in 1763 gepubliceerd werd, en dien men gemeenlijk aan Lachlan Macpherson toeschrijft, heeft Stern op zeven achtereenvolgende gevallen gewezen, waarin reeds vóór 1807 een „origineel" van een fragment der „vertaling" tot stand kwam. Van Mac Iver is er een stuk van *Fingal* in het Gaelisch, dat in enkele eigennamen van den Engelschen tekst afwijkt, en er dus geen vertaling zonder meer van kan zijn. Lachlan Macpherson gaf het Gaelisch van een ander brokstuk uit *Fingal*, gelijk de commissie van onderzoek in 1799 ter oore kwam; dit moet dus ouder zijn dan Lachlan's dood in 1767. Aan W. Shaw heeft men een Gaelisch stuk „Malvina's droom" te danken, dat deze reeds in 1778 publiceerde. In 1786 gaven Gillies en Kennedy enkele Gaelische fragmenten van *Fingal* in het licht. In de *Collection of the Highland Bards* (1804) van Al. en D. Stewart verscheen het origineel van de hymne aan de zon uit *Carricthura* en dat van het gedicht *Conlath en Cuthona*, welke beide in 1801 reeds in het bezit van Irvine waren. Dezelfde bundel bevat een Gaelischen tekst van de hymne aan de zon uit *Carthon*, waarvan Macpherson

zelf in 1771, in zijn *Introduction to the history of Great-Britain*, al een sterk afwijkend Gaelisch „origineel" aangehaald had.

Juist dit laatstgenoemde geval is teekenend. Er is klaarblijkelijk tusschen de jaren 1762 en 1796 in den kleinen vriendenkring hard aan een Gaelischen Ossian gewerkt, die er zóó uit moest zien, dat het Engelsch van James Macpherson er de vertaling van kon heeten. Maar toen de editie van 1807 verschijnen moest, had men aan al dat oudere werk weinig. Immers voor zoover de zooeven opgesomde Gaelische fragmenten aan gedeelten van den Engelschen pseudo-Ossian beantwoorden, welke ook in het Gaelische „origineel" van 1807 vertegenwoordigd zijn, wijken die beide Gaelische teksten van elkaar af, in sommige gevallen zelfs heel sterk. Wat het zevende boek van *Temora* betreft, waarvan zoowel in 1763 als in 1807 een Gaelische tekst gepubliceerd werd, is hetzelfde verschijnsel reeds vroeg opgemerkt. Men kan zich afvragen, wat daarvan de oorzaak is, zonder een afdoend antwoord te krijgen. Het ziet ernaar uit, of degenen, die de uitgave van 1807 bezorgden, liever maar in eens den geheelen Ossian (althans voorzoover zij daar het „origineel" van wilden brengen) in een nieuw Gaelisch gewaad staken, dan eerst de oude lappen bijeen te zoeken, die uit een vroegere periode waren overgebleven. In verband hiermede verdient het de aandacht, dat de erfgenamen van James Macpherson's litteraire nalatenschap, John Mackenzie en Thomas Ross, met de notities van hun vriend al heel korte metten maakten. Onmiddellijk na diens dood in 1796 begonnen zij alles, wat ze in zijn papieren aan Gaelische „origineelen" vonden, te verbeteren, om te werken en te herschikken, terwijl zij die papieren zelf vernietigden. Daardoor weten wij thans niet, waarin hun zuiveringswerk bestaan heeft. In ieder geval was de uitgave van 1807 er het resultaat van. Maar het is zeer wel mogelijk, dat zich in de vernietigde dossiers veel belangrijker documenten bevonden. Men denke bijvoorbeeld slechts aan James' notities van zijn reis in 1760, Gaelische dichtproeven van Lachlan Macpherson of anderen, de eerste ontwerpen der Engelsche „vertaling". Men zou er heel wat voor geven, als dit alles nog eens te zien was.

Uit het bovenstaande blijkt wel, dat er verschillende phasen in de voorbereiding van den Gaelischen tekst te onderscheiden zijn. Vooreerst de arbeid van Lachlan Macpherson en anderen, die ongeveer in dezelfde periode te stellen is als de publicatie van den Engelschen Ossian, en vervolgens de bemoeiïngen van Ross en Mackenzie voor de uitgave van 1807. Tusschen die twee bestaat een groot verschil. De tekst van 1807 getuigt van een supreme onbeholpenheid. Hij maakt den indruk woordelijk uit het Engelsch van James Macpherson vertaald te zijn; het Gaelische idioom – anders juist zoo strak en fier – is hier verwaterd en vaak onkenbaar geworden. De oudere proeven daarentegen schijnen afkomstig te zijn van een hand, die, hoezeer ook gebiologeerd door James Macpherson's ideeënwereld, met de Keltische moedertaal wel vaardig was. Het is dan ook zeer wel denkbaar, dat Lachlan, die wist, waar zijn neef heen wilde, sommige gedeelten van den pseudo-Ossian in het Gaelisch bewerkt heeft, voordat James aan de Engelsche versie ervan toe was. In dat geval zouden die gedeelten dan tòch uit het Gaelic vertaald (zij het dan ook vrij vertaald) zijn, niet uit het Gaelic van Ossian doch van Lachlan Macpherson. De tekst van 1807 echter kan tot het

veronderstellen van een dergelijke mogelijkheid nooit aanleiding geven; deze is kennelijk zelf een vertaling uit het Engelsch, en wel van het slechtste allooi.

De gecompliceerdheid van de verhouding der overgeleverde Engelsche en Gaelische teksten maakt het mij onmogelijk, mij bij de eindconclusie van Van Tieghem aan te sluiten. Deze toch wil [1]), dat niet alleen de fragmentarisch overgeleverde oudere Gaelische teksten ouder zijn dan de Engelsche uitgave, doch ook die van 1807. Het is mij te eenenmale onbegrijpelijk, hoe men die twee lagen van Gaelische „origineelen" zóó over één kam scheren kan [2]). Al blijkt het, dat, door de goede zorgen van zijn neef, James Macpherson reeds in 1760 te Ruthven, of kort daarna, de beschikking kreeg over Gaelische „origineelen", voordat hij nog de Engelsche vertaling had gemaakt, daaruit mag men dan nog voor den tekst van 1807 geen enkele conclusie trekken. Integendeel. Wat er aan Gaelische teksten bestond, uit den kleinen vriendenkring afkomstig, werd door de uitgevers van 1807 eenvoudig verworpen. Hoe is het anders te verklaren, dat de tekst der Londensche Highland-Society in ieder opzicht afwijkt van de schaarsche oudere fragmenten, die aan de vernielzucht van Mackenzie en Ross ontsnapten? Zelfs die vernielzucht wordt eenigszins verklaarbaar voor wie het verschil tusschen de oudere en de jongere Gaelische „origineelen" in het oog houdt. Immers de eerste waren te goed, stonden te onafhankelijk tegenover het Engelsch, dan dat de uitgevers konden hopen daarmede de letterlijkheid der Engelsche vertaling te bewijzen, waarvan James Macpherson zijn gansche leven gerept had. Daarom moest er een nieuw Gaelic „origineel" gemaakt worden, dat woordelijk aan het Engelsch beantwoordde, terwijl tegelijkertijd alle sporen van vroegere Gaelische teksten uit den weg werden geruimd. Als Lachlan Macpherson een kijkje had kunnen nemen in de werkplaats van Ross en Mackenzie, zou hij geschrokken zijn. De mystificatie, die met den litterairen zwier van oolijke guiten begonnen was, eindigde met geesteloozen slavenarbeid.

Ik wilde, dat het overgroote bestanddeel der bladzijden 86 en 87 der *Introduction* niet in Van Tieghem's boek voorkwam. Het bederft voor mij eenigszins den schoonen indruk van het geheel. Het hoofdargument voor de meerdere oorspronkelijkheid van den Gaelischen tekst van 1807 vergeleken bij den Engelschen tekst van 1760—'63 is voor Van Tieghem dit: die Gaelische tekst is beter, kleuriger, krachtiger. Doch dit argument zal geen kenner van het Gaelic aanvaarden. Het tegendeel is waar. Die tekst is een van de slechtste, die er bestaan. Zonder het Engelsche voorbeeld is hij even onbestaanbaar als – si parva licet componere magnis – de *Nederlandsche Historien* zonder Tacitus. Wat Van Tieghem over den tekst van 1807 opmerkt, kan misschien gelden voor de Gaelische poëzie, die Lachlan Macpherson en de zijnen voor James gemaakt hadden – wij weten daar m. i. te weinig van om een oordeel

1) Zie de *Introduction*, bl 86 vg.

2) En hoe is de volgende tegenspraak te verklaren? Stern zegt op blz. 62: *An dem gälischen Ossian* [d. i. de uitgave van 1807] *setzt nichts so sehr in Verwunderung als die Wörtlichkeit der Übersetzung und ihre Formlosigkeit.* Daarentegen verklaart Van Tieghem op bl. 86: *Les juges les plus éloignés de s'accorder sur le fond du débat... de Clerk à M. Nutt et à M. Stern, reconnaissent que le gaélique de 1807 ne peut être une pure et simple traduction de l'anglais.* Onnoodig te zeggen, dat ik mij hier aan de zijde van Stern schaar. De vertaling is inderdaad van het type *ça tombe avec = dat valt mee.*

te vellen —, maar voor de uitgave der Londensche Highland-Society geldt het zeker niet. Aan het tweede argument, dat Van Tieghem voor zijn stelling aanvoert, kent hij zelf geen overtuigende kracht toe. Het groote verschil in karakter tusschen James' oudere poëzie à la Pope en zijn pseudo-Ossian zou het best te verklaren zijn, als hij laatstgenoemd werk gemaakt had niet uit eigen inspiratie, doch naar Gaelische voorbeelden, die zijn vrienden hem voorlegden. Ongetwijfeld moet in den schoolmeester van Ruthven een geweldige ommekeer geschied zijn. Maar zoo iets is meer vertoond. En bovendien, ook de in dit opstel voorgedragen oplossing van het probleem laat ruimte voor den invloed van den „laird" van Strathmashie.

Over het ontstaan èn van de oudere èn van de jongere laag van Gaelische „origineelen" zijn wij onvolledig ingelicht. Wat de eerste betreft, het kan zijn, dat Lachlan het Gaelisch schreef, voordat James het Engelsch maakte. Maar ook het omgekeerde is mogelijk. Ook is het denkbaar, dat beiden tegelijkertijd naar een zelfde ruig ontwerp werkten, dat James vooraf had opgesteld. Deze laatste methode zou de betrekkelijk groote onafhankelijkheid der twee teksten tegenover elkander verklaren. Misschien werden ook alle drie middelen toegepast, wie zal het ons zeggen? En ook ten aanzien van de uitgave van 1807 bestaat geen zekerheid. Men zou den lateren Gaelischen tekst aan een grondiger onderzoek moeten onderwerpen, dan hem tot dusverre ten deel viel, indien men een beslissend oordeel wilde uitspreken. Misschien hebben de uitgevers wel iets van de oudere fragmenten gebruikt, doch deze kans is niet groot, gezien de houding, welke zij aannamen tegenover de enkele dier fragmenten, die tot ons gekomen zijn. Wellicht ook had James Macpherson, korter of langer na den dood van zijn neef, ingezien, dat de leemten in diens nagelaten arbeid moesten aangevuld worden op een wijze, die het Gaelic nader tot de Engelsche teksten bracht. In dat geval zouden Ross en Mackenzie slechts een methode hebben overgenomen, die reeds tijdens het leven van den meester zelf ingeluid was, wat eigenlijk heel waarschijnlijk is. Ten slotte is het ook hier mogelijk, dat de waarheid meer geschakeerd is dan de hypothese vermoedt, en dat de mannen, die zoo bezorgd waren voor de eer van hun vaderland, alle denkbare middelen beproefden om die eer te redden.

Het Ossianisch vraagstuk zal nooit zijn aantrekkelijkheid verliezen. Van Tieghem zal niet de laatste zijn, die er zijn krachten aan beproefde. Want het doet zich telkens in een andere gedaante aan ons voor, de moeilijkheden verplaatsen zich steeds, en als we meenen het vast beet te hebben, glipt het ons in een geheel onverwachten vorm uit de vingers. En dan, hoeveel schoone beelden brengt het niet in onzen geest. De Keltische kracht van Finn en zijn jagerstoeten, de Noordsche romantiek van hei en heuvelen, de uitbarstende hartstocht van de eeuw van het Gevoel, — dat alles vloeit hier samen. Wie vindt die beelden niet steeds met vreugde terug? Maar boven dat alles lokt het beeld van den man, die tegelijk van Malvina's teere smart zong en de heele wereld brutaliseerde als een kaaiwerker, die tegelijk dichtte op den kwijnenden klank van harpsnaren in de vochte mist, en loog en bedroog, zonder ook maar één oogenblik tot zichzelf in te keeren en zich te schamen, het beeld van James Macpherson in al zijn tergende raadselachtigheid.

Rotterdam. A. G. VAN HAMEL.

II.

De Heer Van Hamel heeft naar aanleiding van de Inleiding een tweetal vragen gesteld, die voor beoefenaars van psychologie zoowel als voor historieschrijvers der letterkunde nieuwe vergezichten openen, tot verder onderzoek uitlokken, al weten zij dat de beantwoording er van waarschijnlijk een onmogelijkheid zal zijn. Mijn werk daarnaast is, uit den aard der zaak, minder leven brengend, grijzer en valer: 't is een kort overzicht van de overige 705 bladzijden, die een overweldigende massa feitenmateriaal bevatten, zóó dat men wel kan zeggen, dat het onderwerp door dit boek is uitgeput, maar zóó samengesteld — 't is een model van „composition", een toets, die de Franschman vóór alles aan een boek aanlegt —, dat de hoofdlijnen geen oogenblik verloren gaan.

Een geschiedenis te schrijven van het succes en den invloed van Ossian in Frankrijk, dat is de taak die Schrijver zich had gesteld. Wanneer de eerste vertalingen door Turgot (1760) en Suard (dec. 1761) Ossian hebben doen kennen, verschillende fragmenten in de *Variétés Littéraires* van Suard (1768) aangebracht, zijn vereenigd, een nieuw Scandinavisch-Keltisch element door Mallet onwetenschappelijk, maar pakkend, de bardenfiguur er bij heeft gevoegd, Saint-Simon (1774) zijn letterlijke vertaling heeft gegeven en daartusschen de invloeden van Rousseau, van Gray, van *Werther* zich hebben doen gevoelen — 't tijdstip der Révélation (1760—1776) —, dan is Frankrijk gereed om Ossian te kennen en zich van ossianisme te doordringen. Dat gebeurt in 't tijdperk der Diffusion (1777—1799). Le Tourneur geeft zijn vertaling in rhythmisch proza (1777), die de bron wordt voor ontelbare navolgingen in verzen, melancholieke bardenverzen, waarin 't boek Job, de „poésie des ruines" en de ontluikende „troubadour"-poëzie weer hun elementen doen samensmelten; de belangstelling voor Ossian wordt nog grooter wanneer, onder 't pseudoniem van Hill, Griffet-Labaume en David de Saint-Georges een verzameling *Poèmes d'Ossian* in 't licht geven (1795), die ook de ossian-achtige gedichten van John Smith (1780) brengen. Nu zal de Ossian-vereering het hoogtepunt bereiken: l'Apogée (1800—1815). Napoleon, die een uitgave van Ossian — men weet niet welke — op zijn veldtochten bij zich had en die *Temora* als zijn lievelingsgedicht onderscheidde, Napoleon stuwt hem in de Fransche geesten en zielen; Baour-Lormian, een gladde speculant in letterkunde, geeft hem zijn classieken vorm van goed vloeiende, vrije verzen (1801), Baour-Lormian en de twintigtallen van classicistische poëetjes rondom hem. In de muziek, in de schilderkunst (Gérard, Girodet!) op 't tooneel, in 't dagelijksch leven bij de keuze der namen, overal is Ossian overheerschend. Ballanche en Senancour steunen op hem; Chateaubriand's „paysage intérieur" is vol Ossian; Mad. de Staël bouwt op de tegenstelling Homerus – Ossian een letterkundige theorie op. Dit tijdstip, waarin Ossian in de mode is, is evenwel niet onverdeeld onder zijn invloed, wijl de classici 't hoofd opsteken, vroegere bewonderaars, zooals Fontanes, afvallig worden. Ossianisme et Romantisme (1815—1835) heet 't hoofdstuk, waarin Van Tieghem ontleedt, welke inspiratie vertalers en omwerkers, groote dichters als Lamartine of Musset, critici, die in de achterhoede van Mad. de Staël komen, vinden in de vage

Scandinavisch-Caledonische verzameling proza en poëzie, die langzamerhand zich gegroepeerd heeft om den naam Ossian, waarbij zich dan nog elementen van Byron en Scott hebben gevoegd, die van het door Macpherson geschapen type niet veel overlaten. Nu komt dan ook le Déclin (na 1835): een onuitgegeven vertaling van Tasenay, een aangekondigde, maar nooit verschenen van Saint-Geniès, doen zien, dat de Ossian-cultus verloopt; Christian geeft een verwaterde bewerking van Le Tourneur (1842), die thans nog wordt herdrukt en waarin de Fransche lezer van onzen tijd slechts vindt „une reproduction effacée d'une paraphrase bien décolorée". De reizigers in Schotland vermelden Ossian nauwelijks; de handboeken kennen hem weinig; slechts Leconte de Lisle in *Le Barde de Temrah* herinnert zich Ossian of Oisin... en durft hem niet noemen. En dit is wel 't einde van een schitterende legende.

Hierin vatte ik in groote lijnen de geschiedenis van Ossian in Frankrijk samen, zonder te vermelden, dat Van Tieghem niet zoo zuiver chronologisch heeft kunnen te werk gaan; zonder te hebben gewezen op de „limites de son influence" (I, 383; II, 249 en 390), die zoo uitstekend doen zien, dat Ossian naast hevige bewonderaars ook vijandig gezinde zielen heeft ontmoet, vijandig uit classieke overtuiging, uit wetenschappelijken twijfel, uit gebrek aan psychische overeenstemming. Maar Van Tieghem's geleerde onderzoeking brengt meer dan een geschiedenis; zij geeft een bijdrage tot de psychologie van een tijdstip zooals zij zich uit in haar bewondering voor Ossian; men heeft altijd gedacht, dat die zielsovereenstemming zich alleen deed gevoelen in het sentimenteele, verklaarde zijn succes uit wat hij voor de verbeelding en de zucht tot droomen voor nieuws bracht. Van Tieghem stelt daarnaast een drietal andere motieven voor belangstelling: Ossian bracht, op het gebied van 't zedelijke leven, helden vol deugdzaamheid, op een moment dat „la vertu" der Plutarchus- en Rousseau-helden opgeld deed; hij gaf een beeld van de taal en de poëzie der primitieve volkeren in een eeuw, waarin Homerus in het nauw was gebracht door Houdar de la Motte, die de poëzie als onnatuurlijk had verworpen, en waarin Perrault haar „contraire à la raison" had verklaard; Ossian was ook een kostbaar historisch monument voor de kennis van de Kelten en van „le Nord".

Zeker, het sentimenteele is de hoofdzaak geweest: de melancholie van den ouden, blinden krijger, die het verleden beweent, de vergankelijkheid van roem en schoonheid betreurt tegenover een altijd jonge natuur; de harmonie tusschen de sombere, naakte omgeving, waarin de storm giert, en de inwendige herfststemming van den zanger, die 't onnutte van de menschlijke verwachtingen kent; de „Keltische avondschemering", waarvan Yeats sprak, overgiet het Ossianische landschap en drenkt het „paysage intérieur" van den dichter en den lezer, voor wien een nieuw lyrisme zich ontsluit. Nieuw ook door den vorm van het rhythmisch proza met zijn majestueuse beelden, zijn schilderachtige beschrijvingen, die vernieuwing brengen op 't oogenblik, dat d'Alembert getuigde: „Jamais la poésie n'a été si rare à force d'être commune", een rhythmisch proza dat dreunender zal worden dan 't origineel, wanneer Le Tourneur 't in classiek proza, Baour Lomian 't in vrije verzen heeft overgezet. Door de authentiek edele gevoelens van zijn helden, door zuiver-18e-

eeuwsche liefdesopvattingen, die Macpherson hun inblaast, door het romance- en opera-achtige van Ossian's gedichten verklaart zich een zielstoestand, waaraan Chateaubriand en Lamartine een volmaakte uitdrukking geven, evenals Ossian's erfgenaam, Byron.

In nauw verband daarmede is de opvatting omtrent de moreele schoonheid van de primitieve volkeren; Blair is de eerste, die in zijn *Critical Dissertation* (1763) er op wijst, dat Ossian's helden tegenover die van Homerus het voordeel hebben „deugdzaam" te zijn; Melchior Cesarotti (1795) en het Duitsche Academielid Hans Bernard Mérian (1774) dragen het hunne er toe bij om de zedelijkheid aan te toonen van de Ossiansche poëzie op een oogenblik, dat Rousseau verklaarde: „Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses" en „tous les premiers mouvements de la nature sont toujours droits". En wat veel vrijgeesten moest behagen en bij hen Macpherson's succes vergrooten — immers hij was 't, die alle bovennatuurlijke elementen had verbannen uit de Keltische poëzie —: deze primitieven waren deugdzaam zonder den godsdienst of een cultus te kennen.

Juist als monument van de taal, de poëzie, de verbeelding der primitieve volkeren had Ossian voor dat tijdperk zulk een waarde: reeds bij Turgot, den allereersten vertaler, begint zich de vergelijking met Homerus op te dringen; het is eigenaardig te zien hoe de uit de handige navolging van den Bijbelstijl en van Milton ontstane vorm, dien men den naam van „style oriental" zal geven, meewerkt om den eerbied voor Homerus en voor alle oer-dichters te vergrooten (I, 123, 135, 226, 228), al zullen er ook zuivere classieken zijn, die een vergelijking tusschen Homerus en dien „sauvage de génie" een heiligschennis zullen vinden (I, 371).

Maar ook als een kostbaar historisch monument voor de kennis van de Kelten en „le Nord" staat Ossian-Macpherson daar in het tijdperk 1760 tot 1810. Door de verwarrende begrippen van een Mallet (1756), een Fréret, een Pelloutier (1740 en 1771) ontstaat een mengeling van Keltische, Germaansche, Scandinavische, ja Scytische voorstellingen, welke men dan maar Keltisch noemt „comme le plus universel"; Van Tieghem citeert een zinnetje (I, 193), dat wel den meest verbijsterenden indruk der verwarring geeft: „Plusieurs des hymnes gauloises... sont renfermées dans un poème erse, nommé *l'Edda*... Ce monument runique... serait propre à nous éclairer sur les Celtes..." Deze vreemde ethnographische hutspot wordt nog verrijkt met een nieuw ingrediënt, wanneer het „genre troubadour" naast barden en scalden nog de troubadours heeft geplaatst; in enkele zinnen geeft Van Tieghem (II, 35) de betrekkingen weer tusschen ossianisme en troubadourisme. Aldus wordt de groep van voorstellingen geschapen, waartoe Blair en Le Tourneur (I, 225 en 316) het hunne bijdragen, die zich het meest typisch openbaren in Parny's gedichten en in Mad. de Staël's *De la Littérature* en in haar volgelingen; een van hen, Bonstetten, schrijft, dat hij Ossian's „disposition tantôt à la rêverie, tantôt à la contemplation, féconde en poésie, en vérités ou en systèmes" terugvindt bij... Kant. Ook zonder Armande te zijn, kan men zeggen: „celui-là ne s'attend point du tout".

Als schakel in de evolutie der Fransche letterkunde vormt het ossianisme een tusschenvorm tusschen classicisme en romantiek (1780—1830); Van

Tieghem's boek is een waardevolle aanwinst voor de betere kennis van de geestesstroomingen in het einde van de 18e en het begin van de 19e eeuw, naast, aan de ééne zijde D. Mornet's *Romantisme avant Rousseau*, aan de andere zijde L. Bertrand's *Fin du Classicisme* of R. Canat's *Renaissance de la Grèce antique*, en, uit een ander oogpunt, Baldensperger's *Goethe en France* en Estève's *Byron et le Romantisme français*. Het is eigenaardig, dat de met moeite door Macpherson aangevangen vervalsching, die in 1765 haar volledigen vorm vindt in de *Works of Ossian*, en de voortgezette nadichting van min of meer authentieke „gallische" werken door Clark (1778) of door Smith (1780) een vorm van poëzie hebben geleverd, waarin, in gedurige wisselwerking, romantici en classici een bron van inspiratie vonden, om allerlei motieven, die ik hierboven heb getracht uiteen te zetten.

Een boek als dit is zoo overrijk aan feiten en denkbeelden, aan ontledingen van de psychologie van een tijdstip of van de vorming van een smaak, een voorstelling of een figuur, dat het niet mogelijk is op alle belangrijke bladzijden te wijzen, maar ik wil toch, voor den lezer, die ze niet alle 800 kan doorlezen, enkele gedeelten releveeren: een samenvatting van het wezen der Ossiansche poëzie, zooals die door Macpherson en Smith is uitgedacht (I, 45 sq.); de vorming van het type „bard" (I, 192); het succes van 't Ossiansche landschap (I, 210 sq.); de constateering, dat Le Tourneur „le roman de cet âge" is (I, 334); een uiterst teekenachtig overzicht van „de poëzie" van 1760 tot 1775 (I, 176); de verhouding van Ossian tot *Werther* (I, 277), tot de „troubadours" (II, 35), tot de romantiek (II, 257 sq.), tot Byron en Scott (II, 385); de psychologie van Napoleon (II, 11), van Chateaubriand (II, 182), van Lamartine (II, 299), van Hugo (II, 338), van Vigny (II, 330 sq.), van Musset (II, 339) in verband met „le roman ossianique", alles bladzijden van fijne analyse. Want dit is wel het weldadige in dit volumineuse boek met zijn duizenden namen en titels, met zijn tallooze noten: „on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme", een geestig, fijngevoelig en scherp analyseerend man, die van schilderkunst of muziek geniet evenals van letterkundig mooi. Maar die ook een geleerde is, die een model van een onderzoek heeft gegeven op het moeilijke gebied der vergelijkende litteratuurgeschiedenis.

In den loop van zijn betoog tracht hij, dikwijls met succes in mijn oog, eenige punten recht te zetten van de uiteenzettingen zijner voorgangers, die over Ossian in verband met andere schrijvers hebben geschreven; zoo polemiseert hij met wijlen Joseph Texte (I, 218), met Zyromski en Von Poplawsky (II, 299), met Citoleux (II, 230) en Lafoscade (II, 339) over het altijd teere punt der „invloeden". Hij slaagt er ook in eenige feiten vast te stellen: den datum der eerste publicatie van *Fingal*, die dus einde 1761 wordt (I, 128, cfr. 26); de *Contes et Poésies Erses* (1772) zijn niet van Le Tourneur (I, 248).

„Quelques glanes nouvelles" en eenige verbeteringen [1]) wilde ik nog hierbij voegen: is de *Eloge de M. Turgot* (I, 109, n. 1) niet van 1783; op I, 126, n. 1 voege men bij: note 2; I, 132 noot is mij niet helder; I, 183, 230 en II, 510 leze men: *Journal Anglais, Italien et Français, dramatique, lyrique*

---

1) 't Boek is bijna zonder drukfouten; ik releveer: I, 312 *unè;* I, 370 *même images;* II, 80 *tarducteurs;* II, 180, regel 23 *à* voor *a;* II, 257 *rève.*

et politique; over *romantic* = *romanesque* z. A. François in de *Annales Rousseau*, V, 199 sq.; Senancour zonder accent is verkieslijk (z. G. Michaut, *Senancour*, 1910, p. XIII); de II, 175, n. 3 geciteerde brief (van 1796) is van 1801 uit Giromagny (z. O. Wiese, *Kritische Beiträge zur Geschichte der Jugend und der Jugendwerke Ch. Nodier's*, diss. Kiel, 1904, p. 10); Nodier heeft in een college te Dôle (1808) een ruime plaats aan Ossian gegeven (ms. Dusillet; z. L. Pingaud, *La Jeunesse de Ch. Nodier*, 1919, p. 98); II, 363 waren de andere vertalingen van Blair te vermelden geweest (z. Lanson, *Manuel bibliogr.*, no. 12985); bij II, 29 noem ik een gedicht *Oscar* door Adine Riom (1823—1899) te Rennes in 1847 (vermeld in *Les bardes et les poètes nationaux de la Bretagne armoricaine*, schrijft mij de Heer Van Hamel); Mérimée heeft zich voorgesteld (dit bij II, 360) een *Ossian*-vertaling te geven (z. F. Chambon, *Notes sur P. Mérimée*, 5, n. 3); ik herinner mij niet een psychologische verklaring te vinden bij Van Tieghem van 't feit, dat zooveel Zuid-Franschen Ossian vertalen (b.v. Baour II, 39, cfr. II, 86, 95, 285, 381, 462); in een roman in brieven *Louise et Cécile* par Madame S*** (Paris, 1822, 2 vol.) is een der helden een Oscar; in de noot 5 op blz. 299 van deel II heeft Van Tieghem Von Poplawsky niet precies gelezen.

Een paar vragen aan hem, die, beter dan iemand anders, ze kan beantwoorden: Is er niets van Ossian in Hugo's *Han d'Islande*, in Maurice de Guérin of in Fromentin's *Dominique* en in Angelliers *A l'amie perdue?* En wat is hij voor de modernen geweest, voor Samain, voor Rodenbach? Een naam? Een door Rousseau, Lamartine, Byron in 't onderbewuste binnengedrongen invloed? Een „paysage intérieur" van verwante herfstzielen?

Amsterdam. K. R. Gallas.

EIN SPÄTES ZEUGNISZ LATEINISCHER KLERIKERDICHTUNG.

Die *Neoph.* IV, 368 ff. im Hinblick auf die Cambridger Lieder und die Dubletten der C. B. ausgesprochene Ansicht von dem Verhältniß zwischen lat. und deutscher ma. Lyrik fand ich hinterher überraschend bestätigt durch ein spätes Zeugniß aus dem Ende des 14. Jhs., eine kleine deutsch-lateinische Gedichtsammlung, welche Nörrenberg schon 1889 in der *Zs. des Aachener Geschichtsvereins* XI, 50—66 veröffentlicht hatte, wo sie aber, wie es scheint, unbeachtet blieb. Die betr. Gedichte stehen nebst andern lat. und deutschen Stücken auf den ersten und letzten Blättern der Erfurter Hs. Amploniana Perg. Q. no. 332[1]); sie wurden nachweislich zwischen 1390 und 1398 in Aachen von éinem Schreiber, Johann Barba, Kapellan an der Katharinenkapelle, eingetragen. Daß der Schreiber auch der Verfasser war, ist nach Nörrenbergs Ausführungen nicht zu bezweifeln. Wir haben hier also einen Fall bezeugt, wo ein dichtender Kleriker dieselben Rhythmen (und wohl auch Melodien) deutschen, wie lateinischen Liedern zu Grunde legte, und zwar geht aus den Überschriften hervor, daß diesmal den deutschen Texten die Priorität zukommt.

---

1) Sieh Schum, *Beschr. Verzeichnisz der Amplonianischen Handschriften-Sammlung zu Erfurt*, S. 566 ff.

Da wir wohl selten in der Lage sein werden, aus der hs. Überlieferung solche Schlüsse zu siehen, so ist dieses Zeugniß immerhin schon für die Litteraturgeschichte von Belang. Außerdem aber verdienen die lat. Lieder, wenngleich ohne sonderlichen poetischen Wert, auch deshalb unser Interesse, weil sie zeigen, wie zähe sich noch im Ausgang des 14. Jhrs. die litterarische Tradition der ma. Klerikerschule behauptet. Unberührt von dem frischen Luftzug der lat. Renaissance bastelt unser Aachener Kapellan in seinem Poetenstübchen nach alter Weise weiter. Er legt Reimregister an, um allen Schwierigkeiten zum Trotz drei bis sieben Strophen lang durchreimen zu können. Die dabei unvermeidlichen Sprachverrenkungen kümmern ihn nicht; auch auf reines Latein kommt es ihm nicht an: anstatt *latinus, teutonicus, deicus* heißt es: *latinalis, teutonicalis, deicalis,* und so frisch weiter: *cronicalis, nocualis, fraternalis, eternalis, brutalis,* wobei ja eine Menge bequemer Endungen zum Durchreimen herauskommt. Demselben Bedürfniß entspringen Bildungen, wie *expressivus, fusivus, lativus, tractivus, infectivus, lustrativus, ornativus, volativus* etc. Schlimmer sind die vielen unverständlichen Worte und Wortverbindungen, die dem Leser wahre Rätsel aufgeben und an den beliebten ‚dunkeln Stil' der alten Kleriker und Troubadours erinnern. Freilich mag dies und jenes auf Rechnung der, wie es scheint, sehr undeutlichen Niederschrift kommen – mehrere Stellen waren nach N. überhaupt nicht zu entziffern – aber daß der Dichter an krausen Worten und Wendungen Gefallen fand, beweisen auch die deutschen Lieder. Seine Rhythmen zeigen nicht viel Abwechslung: drei- oder vierhebige auftaktlose Verse in verschiedener Gruppierung mit stumpfem oder klingendem Ausgang. Die Strophen sind dreiteilig und überall nach romanischer Weise durchgereimt; Hiatus ist durchweg gemieden, 'Taktwechsel' selten (etwa 7 mal).

No. 1 (Nörrenberg) ist überschrieben: *lust des somers, kantilena latinalis super isto.* Das entsprechende deutsche Lied (2) zeigt folgenden Strophenbau:

Stollen ×́ × | ×́ × | ×́ × | ×́ *a*
×́ × | ×́ × | ×́ × | ×́ × *b*
Abgesang ×́ × | ×́ ×́ | ×́ × *c*

Der Mittelstrophe fehlt der refränartige Abgesang; dafür wird die erste wiederholt. Ich stelle zum Vergleich beide Texte neben einander:

Lust des somers wonnenclijch kan verdriuen truͤrich suͤchten ind schoen blůmen minnenclijch, die dat herts mit gůden vrůchten důent in blijtschaf sweuen.	Morbis heu gravissimis multi spiritus fedati penis amarissimis erunt tandem crucidati cane stigiali.
versus.	*versus.*
Op der gruͤynre boume zwijch schallen vogel mit geruͤchten sůyssen sanc gar lovelijch, då si menchen mit irlůchten.	Factis benignissimis dulie[1]) divine dati studiis tutissimis conseruntur pietati.

[1]) griech. *douleia* (N.)

Rep. lust etc.

Dijs prijs geyt op wijfs gelijch,
want si kan mit eren zůchten
sijch irgeuen ordenclijch,
dy al vnsted wilt versůchten
ind in trůwen leuen.

versus rep. morbis.

Cordibus purissimis,
ut ex deo procreati,
4 oculis purissimis
3 ipsum simus contemplantes
vita deicali.

Der Versbau der 3. lat. Strophe ist in Unordnung geraten; wir haben die 4. Zeile vor die 3. gestellt, aber dem Reim ist damit nicht aufgeholfen. – Ganz nach demselben Schema ist No. 3, *Kantilena latinalis de sancta Katherina* gedichtet, was die Überschrift nicht angibt. Die letzte Strophe möchte ich so lesen:

Ad celi palacia
te preca*mur* vi divina
mundi de fallacia
prope spons*orem* nos mina
perpetim regnando.

Das hs. *precavi* ist wohl durch das folgende *vi* veranlaßt; *sponsorem* ist ergänzt aus *spons*... bei Nörrenberg; ich fasse *sponsor* als *mediator*, 'Mittler'.

No. 2 stimmt rhythmisch überein mit deutsch 3, überschrieben: *sequitur kantilena primo in teutonico, post in latino*, eine Liebesklage in dem hergebrachten Tone. Die erste Strophe lautet bei N.

Óch, wat sál mich nú dat léuen?
wídermín[1]) kan wénden;
wá ich kóim, do ís gegéuen
óigen *cláir*[2]) verblénden
. : . mich stéit dis wérelt schíjn.

Über dem lat. Liede steht bei N. *sequitur p.... atino*, was nach Obigem wohl *sequitur post in latino* zu lesen ist. Es ist das unverständlichste von allen, zumal in den drei ersten Strophen; ich gebe den Text nach Nörrenbergs Lesung mit Ausfüllung zweier Lücken und zwei Besserungsversuchen. Wie in No. 1, folgt auf jede vollständige Strophe eine zweite ohne Schlußzeile (Abgesang), wofür die erste wiederholt wird. Das Ganze besteht aus drei solchen Strophenpaaren, und wird durch eine Vollstrophe abgeschlossen.

I.

Tuum accidens plectentes
in coniunctione
vires gravatum cernentes
artis ratione
superant . . icia.
Primo . . . perlucentes
stat confusione
predes inopes prementes
ex elacione.
versus rep. tuum

III.

Summa mater el placentes
Karoleque bone,
aquis prorsus eminentes
die sunt...
vobis epinicia.
Impetrate nos degentes
tribulacione
pul . . .
baratri lat*r*one.
versus rep. fehlt!

1) ndl. wedermin, hs. widder min.
2) hs. cloir.

II.

Hic figuram *per*tuentes
in . . . . one
personarum confaventes
constat ut sermone
via per indicia.
Demum ordinem volventes
cum ambicione
reliquis se preferentes
honoracione.
versus (*rep.* fehlt!)

IV.

Hanc post vita*m congaud*entes
in communione
simus deo conviventes
celi mansione
diva cum leticia.

Die Bezeichnung *versus* steht in der Hs. auch nach V. 14 und 23; sie ist hier der Übersichtlichkeit wegen weggelassen. V. 10 ist *pertuentes* gesetzt anstatt des hs. *pretuentes*, nach 5, 14; *pertueri* soll wohl durchschauen heißen; V. 27 hat die Hs. *latone*; ich fasse *baratri latro* als 'Höllenräuber, Teufel.' Die Ergänzung der zwei folgenden Zeilen spricht wohl für sich.

No. 6 ist in der Hs. bezeichnet als *kantilena latinalis prima super no der lieuer*. Das stimmt aber nicht ganz: die *kantilena teutonicalis* (No. 5) hat eine längere Schlußzeile: ×́ × | ×́ × | ×́ × | ×́ als die des lat. Gedichts: ×́ × | ×́ × | ×́ ×.

Nå der lieuer zallen ziden
denck ich, dy min herts gewont
hait, ind kan mich wael verbliden
ind oich machchen recht gesůnt,
wold mir heil von ir geschien.

Wilt si sůnder widderstriden
mich eir help důyn trůlich kůnt,
mir in růyet niet wat liden,
kůnd ich venden sůlchen vont.

versus rep. nů.

Nyeman wil mir des beniden,
dat si mich in kůrter stůnt
mach irgetzen ind af sniden
trůren vß mijns hertzen grunt,
můys ich in der wairheit gien.

O quam turpis et brutalis
furens ex nequitiis
microcosmus cronicalis
sordescit segniciis
meando per ama.

versus.

amor heu nunc fraternalis
desinit maliciis,
patruusque filialis
perditis periciis.

versus rep. o quam turpis etc.

Christi mater principalis
Karole diviciis
aquis qui vi supernalis
celicis *del*iciis [1])
ornastis et gnama,

versus.

Exoretur urnis alis
ne sedemur viciis
deum qui est immortalis
stigis et suppliciis.

[1]) *del* ergänzt.

versus rep. o quam etc.

Rex quapropter deicalis,
cordis ex puriciis
regni da nos eternalis
consortes deliciis
obtenturos brama.

Auch dieses Gedicht ist, wiewohl im Ganzen klar, durch gewaltsame Sprachverrenkung hier und da schwer verständlich geworden; die vierte Strophe ist wohl verderbt oder verlesen: nach den beiden Vokativen *Christi mater* und *Karole* erwartet man *exorate*[1]) oder vielmehr *exoretis*; das *ur* ist dann durch *urnis alis* veranlaßt, aber auch dieses, wie das Folgende, ist unverständlich. Die drei Schlußreime *ama, gnama, brama* sehen vollends ganz wie eine Mystifikation aus.

Zu den Traditionen der lat. Schuldichtung gehören, wie schon früher mehrfach erwähnt, grammatische Spielereien. So begrüßen wir denn auch hier wieder unsere alten Bekannten, die Kasusnamen, in No. 8, überschrieben *sequitur cantilena latinalis super lust des somers etc.*

Cosmi proch inicium
casus Ade primitivi
perpetrantis vicium
in plerisque genitivi
morbi nocualis.

versus.

Sunt in praecipicium
necis corporum dativi
pravarum et licium — N. parvarum
prorsus *en* accusativi. — N. in

versus rep. cosmi etc.

Mater infelicium
Karoleque vocativi,
vestrum per servicium
ad el sitis precativi
relaxando malis.

versus.

Qui per beneficium
aquis estis lustrativi,
munerum felicium
luce rivos ornativi. — N. rivo ... ornativi

versus rep. cosmi etc.

Vellens maleficium,
Christe, stigis ablativi,
fac quod ad hospicium
celi simus volativi
congaudentes calis.

1) Vergl. No. 2, V. 19–24.

Der alte Adam wird 4–5 als *genitivus morbi nocualis* 'Urheber des Erbübels' bezeichnet. Sodann führen zum Untergang die *dativi necis corporum*, Bringer leiblichen Todes, Mörder, Totschläger usw. (6–7), ferner die falschen Ankläger und Zeugen, *accusativi*; unter *pravae lites* verstehe ich ungerechtes Gerichtsverfahren. Wenn Maria und Kaiser Karl *vocativi* genannt werden, so soll das wohl *advocati* heißen, wodurch Schrijnens Vermutung *Neoph.* V, 372 bestätigt würde. Unverständlich bleiben *el* (13, so auch No. 2, 19!) und *calis* (23).

Damit nicht zufrieden, hat unser Poeta sich auch an die Modi der Verba gemacht: Indikativ, Imperativ, Optativ, Konjunktiv und Infinitiv (!), und sich die Aufgabe noch dadurch erschwert, daß er zwischen je zwei auf *ivus* reimende Modusstrophen mit dem Schlußreim *atur* eine Zwischenstrophe auf *entes* ohne Schlußreim eingeflochten hat, ein wahres Kunststück! Kein Wunder, daß dies nicht ohne Gewaltsamkeit und Dunkelheit abgeht.

Modus est indicativus
verbi turpis expressivus,
praxis demum, *qua* fusivus — N. quem
cosmi status nunc pravatur.

versus.

Peregrin*ae* quondam gentes — N. peregrina
rem iniquam rapientes
nulli carni sunt pl*ac*entes. — N. p..entes

versus rep. Modus etc.

Arrogans imperativus
violenciae lativus,
t*u*mens ut undosus rivus, — N. timens
exessive d*omin*atur. — N. d..atur

versus

Surgunt veris abutentes
falsitates pertegentes
digitos post pertuentes.

versus rep. Modus etc.

Gloriarum optativus
cassarum perterritivus
loricarum neglectivus
in plerisque ventilatur.

versus.

Astus varios fingentes
virus lolii serentes
reputantur proch p*r*udentes. — N. pudentes

versus rep. Modus.

Indecentis con*iu*nctivus — N. convinctivus
contubernii tractivus
mellitorum in*f*ectivus, — N. insectivus
sanguis simplex defraudatur.

versus.

Et fac orchi qu*od* serpentes N. que
cunct*a* bona suggerentes N. cuncto
non inquinent nostras mentes,

versus rep. Modus etc.

Tu qui es infinitivus
summus herus vere divus,
horum quivis tecum vivus
celi paceque fruatur.

Zu den Besserungen und Ergänzungen, die übrigens für sich sprechen mögen, Folgendes: Unter den aus der Fremde Gekommenen, die ungerechtes Gut einheimsen (5—6), sind wohl die Juden zu verstehen. 12—14 beziehe ich auf falsche Lehrer, Sophisten, Volksverführer (etwa Wyclef, Huß), die Wahrheit mißbrauchend, Falschheit verhüllend, (der Bosheit) „durch die Finger sehend". 15—18 verstehe ich nicht. Daß die giftsäenden Ränkespinner (19—21) für *klug* (nicht *schamhaft*) gehalten werden, erhellt auch aus N's Anmerkung: „vor *proch* getilgt *sapientes*." 22—25. Der *conjunctivus* wird als Kuppler gefaßt, welcher unzüchtiges Zusammenwohnen vermittelt, und mit Süßigkeit vergiftet, infiziert: *insectivus* ist hier sinnlos; die letzte Zeile muß bedeuten: ‚Manch einfältiges Blut wird so betrogen', eine wörtliche Übertragung aus dem Deutschen ins Lateinische, wie *digitos pertueri!* 26—27. *fac quod* steht auch No. 8, 21. Die Höllenschlangen, die alles Gute vorspiegeln, weisen auf die Verführung Evas.

Was Inhalt und Tendenz seiner lat. Poesie betrifft, stellt sich Johann Barba zu den Moralisten: er ist ein strenger, frommer Sittenrichter, alle seine Lieder geißeln, freilich in ganz allgemeinen Phrasen, ohne individuelle Züge, die Schlechtigkeit der Welt und schließen mit dem stereotypen Hinweis auf das Jenseits.

Von den deutschen Gedichten der Hs., besonders den Rüge- und Schimpfliedern auf den jungen Bischof von Lüttich, Johann von Baiern, soll an anderer Stelle die Rede sein.

Utrecht. FRANTZEN.

BOEKBESPREKINGEN.

E. TAPPOLET, *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz*, I (Bazel, 1913); II (Straatsburg, 1917).

Het belang van de voortreffelike onderzoekingen van Prof. Tappolet over de Duitse[1]) woorden in de talen van Frans-Zwitserland is, afgezien van de vele biezonderheden de woorden zelf betreffende — waaraan het tweede deel, dat een etymologies woordenboek vormt, is gewijd, — dat zij zich tot een nauw

1) *Alemannies* noemt de schrijver ze, om te doen uitkomen dat hij de Germaanse woorden die reeds in de Franse algemene taal voorkomen, wil buitensluiten. Hij behandelt alleen die welke uit het aan Frans grondgebied palende Duits-sprekende Zwitserland zijn ontleend.

omschreven en, door de studieën van Zwitserse geleerden in de laatste tijd hoe langer zo beter gekend[1]) taalgebied beperken. Daardoor krijgen de uitkomsten ervan een welkome scherpte van omtrek.

Hij bestudeert de overgenomen woorden als taalgeleerde en als geschiedschrijver; zowel de vorm- en zinsverandering die zij in de nieuwe omgeving ondergaan, als de betekenis die zij hebben voor de betrekkingen tussen Frans- en Duits-Zwitserland, trekken zijn aandacht. Natuurlik dringen zich daarbij vergelijkingen aan ons op met andere talen, en ondergetekende is in het biezonder getroffen door de overeenkomst, en ook door het verschil, dat de ontlening waarover het werk van Prof. Tappolet handelt, vertoont met die der Franse woorden in het Nederlands.

Het zijn vooral de als pachters, handwerkers, knechts en meiden in het Franse gebied wonende Duitsers, die aanleiding tot het ontlenen hebben gegeven; deze immigratie heeft vooral in de XIXe eeuw plaats gehad; de bloeiende uurwerkindustrie riep de landbewoners naar de steden en, om hen te vervangen, waren vreemde krachten nodig. (Over de in vroegere tijd ingedrongen Duitse elementen spreekt de schrijver slechts terloops: Duits bestuur van de bisschop van Bazel over de Berner Jura, vestiging der Wederdopers in de XVIe eeuw). Zo gaat ook hier de invloed uit van vreemdelingen gevestigd in het ontlenende land; daartegenover komen eveneens in aanmerking Franse handwerkers die hun leertijd in de Elzas doorbrachten. Niet anders was het met de betrekkingen tussen Frankrijk en ons: de krachtigste stoot kwam van de Fransen die zich in ons land vestigden, maar reizen van Nederlanders in Frankrijk droegen het hunne bij.

Het grote verschil bestaat hierin, dat de kring van waaruit in Zwitserland is overgenomen, sociaal lager staat dan dat bij ons het geval was. Niet alleen is daardoor de gebruiksfeer beperkter, maar bovendien bepaalt zich de ontlening bijna geheel tot „techniese" [2]) woorden; zeer zeldzaam zijn de adjectiva en de woorden met algemene en wijde betekenis. Een verder gevolg is, dat ontleningen aan de geschreven taal zo goed als niet voorkomen en dat het ontleende woord vaak een ongunstige schakering heeft gekregen; ook het feit, dat met een zekere voorkeur verachtelike begrippen door vreemde woorden worden aangeduid. Deze laatste kunnen voor een deel als eufemismen in gebruik zijn gekomen, maar zonder twijfel speelt de inferioriteit van de personen die de ontlening hebben veroorzaakt, daarbij een rol. Merkwaardig is, dat voor drinken en wat daarbij hoort, en voor roken, zoveel Duitse termen voorkomen. Van de ongunstige nuance die aan overgenomen termen eigen wordt, geeft de schrijver zeer tekenende voorbeelden: „***bezahlen*** gebruikt de bewoner van het Canton de Vaud, als daarmede voor hem een sterk onaangenaam gevoel verbonden is" (trouwens, zo wordt in het dialekt van Genève het Ital. ***pagare*** gebezigd).

Ook hier, evenals bij elk taalprobleem, blijft veel raadselachtig. Waarom wordt bijvoorbeeld van een wagen alleen voor de zitplaats, en waarom wordt

---

1) De heer Tappolet zelf heeft tussen 1913, toen zijn eerste deel verscheen, en 1917 het getal overgenomen woorden van ongeveer 600 tot 964 weten te vermeerderen (II, p. XIV).

2) De schrijver onderscheidt: „Bedürfniss-" en „Luxuslehnwörter".

in de betekenis van „zweep" een Duits woord gebruikt? Zonder twijfel is niet zelden, evenals ten onzent, de ontlening te verklaren door de omstandigheid dat de vreemde taal één woord heeft voor een begrip dat de inheemse door een omschrijving uitdrukt; Tappolet vermeldt de schroefhaak, die *le strube* wordt genoemd (*Schraube*), terwijl anders een combinatie als *crochet à vis* of *vis à crochet* nodig zou zijn geweest.

Wat de vormveranderingen betreft, zo vinden wij ook hier „mooispreekvormen", bijvoorbeeld *gaštr* (*Gast*), welks *r* waarschijnlik berust op de verhouding tussen patoisvormen als *arb*, *quat*, *pauv* tot de officieel Franse uitspraak *arbre*, *quatre*, *pauvre*. Omgekeerd is *Schallwerk* tot *tsalvèr* geworden, omdat Frans *ch* in het patois *ts* is, bijv. *chat* - *tsa; tsalvèr* is dus een „hypercorrecte" patoisvorm; immers er zijn genoeg inheemse woorden met *š* beginnende; de *ts* kan dus niet door „klanksubstitutie" worden verklaard.

Uitvoerig behandelt Tappolet het geslacht der Duitse woorden in het Franse gebied. Indien dit hetzelfde is als in het Duits, dan kan dat een gevolg hiervan zijn dat het is ingevoerd door Duitsers die Frans kenden en, in het Frans, de hun eigen woorden natuurlik met het juiste geslacht gebruikten. Evenwel kunnen ook andere omstandigheden die gelijkheid — die vaker voorkomt dan verandering — hebben veroorzaakt; het natuurlik geslacht, de vorm van het woord en de betekenis, d. i. het verband met inheemse woorden die ongeveer hetzelfde beduiden, spelen daarbij een grote rol. Het neutrum wordt in het Frans zowel tot mannelik als tot vrouwelik geslacht. Voor niet weinig woorden is het genus onzeker, ongeveer 16 percent voor die waarbij van natuurlik geslacht geen sprake kan zijn. De woordvorming leert ons dat slechts één Duits prefix met een Franse stam verbonden wordt, nl. *ver-*, bijv. *se fercompter*, „zich verrekenen"; omgekeerd worden de Franse voorvoegsels *re-*, en *en-* vaak vóór Duitse werkwoorden geplaatst, en *re-* heeft hier meestal, evenals in de Franse volkstaal, het begrip van herhaling verloren. Onder de afleidingen zijn de met Frans diminutief-suffix *-et*, *-elet* gevormde talrijk, welk suffix in het Zuiden samenvalt met het Duitse achtervoegsel *-li*.

Bij de betekenis-overgangen treft ons, evenals bij de Franse woorden in het Nederlands, dat ook in Zwitserland termen zeer vaak slechts in één bepaalde zin worden overgenomen; *zeigen* is in Frans-Zwitserland in gebruik voor het „aanwijzen op de schijf van de schoten", en heeft zich van daaruit in allerlei nieuwe richtingen ontwikkeld: „als kegeljongen dienst doen", „zich verstoppen", „iemand stilletjes toestoppen, bijv. een vals geldstuk". Terecht doet de schrijver uitkomen dat men bij ontleende woorden verdacht moet zijn op grilliger betekenisveranderingen dan bij inheemse, ook omdat vreemde woorden onjuist kunnen zijn opgevat, daar de Franssprekenden het Duits niet verstaan. Zo verklaren zich de overgangen van *zeigen* alleen door aan te nemen dat het oorspronkelike Duitse woord aan hen die het gebruiken onbekend is.

Amsterdam. J. J. SALVERDA DE GRAVE.

J. B. BESANÇON et W. STRUIK, *Précis historique et Anthologie de la littérature française*, 2 vol., J. B. Wolters, Groningue—La Haye.

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer ces deux beaux volumes, qui font grand honneur à leurs auteurs et aux vaillants éditeurs qui, malgré les temps difficiles, ont doté nos écoles et le public cultivé d'une publication qui est une joie pour les yeux des lecteurs. Ceux-ci y trouveront, encadrées d'un texte admirablement imprimé, des illustrations abondantes qui font revivre pour nous les anciennes époques et les physionomies d'écrivains célèbres. Ils y trouveront aussi, pour illustrer mieux encore l'histoire littéraire de la France, un choix très riche de fragments en prose et en vers des auteurs cités, de sorte que je ne sache pas de lecture plus attachante que ce *Précis*, d'autant plus qu'il a été composé avec le plus grand soin et dans une langue d'une pureté réjouissante.

Le premier volume embrasse tous les siècles qui précèdent le dix-neuvième; le second, de dimension égale, est consacré en entier à ce dernier; on voit toute l'importance qui a été donnée à la littérature moderne, et, ajoutons-nous, aux œuvres les plus récentes, puisque les poètes symbolistes occupent à eux seuls cinquante pages. Voilà ce qui suffirait à différencier ce livre d'autres manuels de littérature française. En outre, le moyen âge y a trouvé la place à laquelle elle a droit, et on pourrait donc dire que, du commencement à la fin, ce livre a été conçu sur un plan personnel et soigneusement dressé.

J'ai lu avec soin les pages consacrées aux œuvres médiévales, et je me permets de faire ici quelques petites remarques, pour montrer l'intérêt que le livre de M.M. Besançon et Struik m'inspire. Après une introduction sur la langue française, ses origines et ses plus anciens monuments, sont traités successivement l'épopée nationale, les romans antiques et les romans bretons, l'histoire, la poésie satirique, la poésie didactique et morale, la poésie lyrique et la poésie dramatique. C'est naturellement la *Chanson de Roland* qui occupe la place d'honneur dans le chapitre de l'épopée; l'exposé qui l'accompagne s'inspire, comme de droit, des magistrales études de Bédier; mais peut-être que celui-ci ne souscrirait plus à la phrase: „Il y a eu étroite collaboration entre les trouvères et les clercs"; du moins, dans le IVe volume des *Légendes épiques* il insiste beaucoup moins sur ce point que dans les premiers. Dans la partie consacrée aux romans bretons il règne une certaine confusion, parce que les fragments de *Lancelot* ont été empruntés aux *Romans de la Table ronde* de P. Paris, non pas à Chrétien de Troyes lui-même; le premier morceau provient du roman en prose. Or, l'exposé pourrait faire croire que tout appartient au *Roman de la Charrette* (dans la table des matières, non seulement tous les fragments de *Lancelot*, mais même ceux de *Tristan* sont attribués à Chrétien). Pour le reste les auteurs se sont bien tirés de la difficulté d'exposer en quelques alinéas le chapitre épineux des romans bretons et du Graal; je fais seulement remarquer que c'est à tort que, à la p. 19, les lais bretons (qui étaient lyriques) ont été identifiés avec les lais français (narratifs). Les romans d'aventure, qui font l'objet du § 18, sont bien caractérisés, mais la *Châtelaine de Vergi* ne devrait pas figurer dans la liste; ce récit pathétique est bien autre chose que „la réunion finale de deux

amants après des obstacles de tout genre qui l'ont retardée". Quant au *Roman de Renart,* il va de soi que les auteurs, qui sont si bien renseignés, ont profité du beau livre de L. Foulet; mais alors, est-il juste de dire que les origines sont encore „mal éclaircies", et n'aurait-il pas fallu donner un peu plus de relief à l'*Ysengrimus?* Enfin, au chapitre de la poésie dramatiqué, j'aurais voulu qu'il eût été fait mention de quelques fragments de mystères antérieurs au XIVe siècle, qui sont si importants pour relier ces pièces au théâtre qui précède.

Et voilà! En ma qualité de philologue, familier avec l'„analogie", j'ose étendre mon jugement favorable aux parties du *Précis* qui échappent à ma compétence.

Amsterdam. SALVERDA DE GRAVE.

Libro de Apolonio, an old Spanish poem, ed. by C. Carroll Marden. I, *Text and Introduction* [*Elliott monographs in the romance languages and literatures,* ed. by Edward C. Armstrong], Baltimore, Johns Hopkins, Press; Paris, Champion, 1917.

Nous tenons à signaler brièvement l'apparition de cette édition qui contient un vieux texte espagnol, intéressant à cause de sa date et des nombreuses questions qu'il nous pose. Quand l'auteur aura publié le second tome, devant contenir un commentaire, une étude de la langue et un vocabulaire, nous comptons revenir sur cette publication. Disons dès maintenant que l'introduction contient déjà plusieurs renseignements utiles sur l'auteur et la date, sur la légende et les versions espagnoles, enfin sur les sources du *Libro de Apolonio.* La démonstration faite notamment, d'après Klebs, pour prouver que le texte espagnol remonte, non à une version française, mais à un texte latin, semble de tout point convaincante.

L'édition suit de près l'unique ms. conservé du *Libro de Apolonio*; le commentaire nous donnera les éclaircissements et les corrections nécessaires. On peut pourtant se demander pourquoi M. Marden n'a pas imprimé *dar t'e* au lieu de *dar te* (99*b*) et *e le yo grand grado* au lieu de *el'e yo grand grado* (165*b*).

Leiden. K. S. D. V.

INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN.

Zeitschrift für deutsche Philologie, XLVIII, 2 u. 3. F. Kauffmann, Der Stil der gotischen Bibel [*Forts.*]. – Carla Weidemann, Stephan Roth als Korrektor [belangrijk voor de verhouding tusschen de taal van den auteur en die der drukkerij in de 16e eeuw!]. – Miszellen [o. a. F. Holthausen, Gotica; A. Heinrich, Johannes Rothes Gedicht von der Keuschheit; Wolfg. Stammler, Herders Mitarbeit am *Wandsbecker Bothen*]. – Rezensionen [o. a. J. Fritz, *Das Volksbuch vom Dr. Faust;* P. Zincke, *Georg Forsters Briefe;* M. Fischer, *Heinrich von Kleist, der Dichter des Preußentums;* H. Schneider, *Studien zu Heinrich von Kleist*]. – Neue Erscheinungen. – Nachrichten. – Preisaufgabe.

Zeitschrift für deutsches Altertum, LVII, 1 en 2. A. Heusler, Heliand, liedstil und epenstil. – Th. Baunack, Neue beiträge zur erklärung des Priesterlebens. – J. Schwietering, Waltharius 337 u. 229. – F. Niedner, Egils Hauptlösung. – R. Brill, Althochdeutsche Mauritiusglossen. – E. Schröder, Uote. – G. Roethe, Der auftact im Wiener hofton. – Ders., *'here frouwe'* (Walther 39, 24). – M. H. Jellinek, Zum Friedrich von Schwaben. – W. Prönneke, Neue bruchstücke der Wiggertschen psalmen. – J. Schwietering, Sigune auf der linde. – E. Schröder, Blattfüllsel: Ein zeugnis zur Wielandsage; Die hl. Gertrud im König Rother.

id., 3 en 4. R. Much, Der germanische osten in der heldensage. – K. Strecker, Zum rhythmus von der schlacht bei Fontanetum. — Ders., Franci nebulones. – G. Rosenhagen, Was bedeutet *zahl* ursprünglich? – K. Sudhoff, Zum Breslauer und Diemerschen arzneibuche. – A. Hübner, Studien zu Naageorg 3. Incendia seu Pyrgopolinices. – Ph. Strauch, Zum tractat *Schürebrand*. – O. Pniower, Pfitzers Faustbuch als quelle Goethes. – R. Henning, Zum Germanennamen. – F. Löwenthal, Zu den quellen des Heliand. – Ders., Das rätsel des wilden Alexander. – W. Bruckner, Zum ersten Merseburger zauberspruch. – Th. v. Grienberger, De seuando medico.

Anzeiger XXXIX, 1.–2. October 1919. Bohnenberger, *Die mundart der deutschen Walliser.* – Delbrück, *Die wortstellung in dem älteren westgötischen landrecht.* – Mausser, *Deutsche soldatensprache.* – Rittershaus, *Altnordische frauen.* – De Vries, *Studiën over færösche balladen.* – De Boor, *Die färöischen lieder des Nibelungencyclus.* – Steinmeyer, *Die kl. ahd. sprachdenkmäler.* – Onnes, *De gedichten van Herman der Damen.* – Bömer, *Die Pilgerfahrt des träumenden Mönchs.* – Heidlauf, *Lucidarius.* – Stahl, *P. Martin von Cochem und das 'Leben Christi.'* – Schulte, *P. Martin von Cochem.* – Bruinier, *Das d. volkslied,* 4. u. 5. aufl. – Alpers, *Unters. über d. alte ndd. volkslied.* – Levy, *Gesch. des begriffes volkslied.* – Neckheim u. Pommer, *Echte Kärntnerlieder,* 4te aufl. – Roese, *Lebende spinnstubenlieder.* – Werner, *Lieder aus einer vergessenen ecke.* – Pommer, *Blattllieder.* – Meisinger, *Volkslieder aus dem bad. Oberlande.* – Michael, *Die anfänge der theaterkritik in Deutschland.* – Morris, *Goethes u. Herders anteil an dem jahrg. 1772 der Frankf. Gel. Anz.* – Lewy, Goethes sprache im alter. – Litteraturnotizen. – Ein ungedruckter brief Jacob Grimms mitgeteilt von A. Heussler. – Mitteilungen. – Personalnotizen. – Ehrentafel IV. – Eingegangene Litteratur.

id., 3.–4. April 1920. Goedeke-Goetze, Grundriß z. geschichte d. dtschen dichtung, 3 aufl. IV, 3. 4; 2 aufl. X; 3 aufl. IV, 1. – Bonnichsen, Metriske studier over aeldre tyske versformer. – Singer, Wolframs *Willehalm.* – Busse, Ulrich von Türheim. – Meiker, Th. Murner, Von dem grossen Lutherischen narren. – Stammler, Matthias Claudius, der Wandsbecker bote. – Liepe, Das religionsproblem im neueren drama von Lessing bis zur romantik. – *Deutschunterricht und Deutschkunde,* h. 1–5. – Die stadt Cöln im 1. jhr. unter preußischer herrschaft. – Litteraturnotizen. – Miscellen. – Mitteilungen: Schererpreis. – Brentano-ausgabe. – Personalnotizen. – Eingegangene Litteratur. – Register.

Euphorion XXII, 3. G. Sommerfeldt, Sächsische Verwandte des Dichters Fr. Schiller? – A. Weyhmann, *Der Schwedische Mars.* – Th. Berg, Klopstocks Ode *Die Entscheider.* – F. J. Schneider, Studien zu Hippels *Lebensläufen.* I. – K. Albrich, Goethes Märchen. – R. Unger, Novalis' *Hymnen an die Nacht,* Herder und Goethe. – Hilda Schullof, Eichendorff u. d. spanische Lyrik. –

J. G. Wackernell, Gilms Jesuiten-Sonette. – W. Herrmann, Die Entstehung von Storms Novelle *Ein stiller Musikant.* – H. Schuchardt, Chr. Morgensterns groteske Gedichte und ihre Würdigung durch L. Spitzer. – Rezensionen und Referate. – Nachrichten. – Berichtigungen.

id., no. 4. A. Schirokauer, Zur Datierung der Liscowschen Schrift *Anmerkungen in Form eines Briefes.* – J. Steinberger, Ein unbek. Beitrag Wielands zu den *Freymüthigen Nachrichten von neuen Büchern* 1756. – F. J. Schneider, Studien zu Th. G. von Hippels *Lebensläufen.* – R. Ballof, Lenz, Goethe und das Trauerspiel *Zum Weinen.* – M. Möbius, Goethe und Alexander von Humboldt. – Miszellen. – Rez. und Ref.

Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur, XLIV, 3. H. W. Pollak, Studien zum germ. Verbum. I. Über actionsarten. – S. Singer, Studien zu den minnesingern. – F. Holthausen, Etymologisches. – A. Leitzmann, Der wortschatz der Engelberger Benedictinerregel. – Ders., Erwiderung. – E. Schwentner, Zum lautwandel germ. *n* > *l.* – Ders., Ags. *óleccan* 'schmeicheln'. – E. Sievers, Zum Heliand. – Ders., Zum Tatian. – K. Preisendanz, Eine altdeutsche namenliste. – M. Spanier, Zu Thomas Murner. – E. Kieckers, Zum nhd. infinitivgebrauch. – Ders., Die 2. sing. imperat. im nhd. als indicativ. – E. Ochs, Spätmhd. *redbuole.* – O. Behaghel, Schöpfen. – S. Feist, Zu den Ripuariern. – Literatur.

Germanisch-Romanische Monatsschrift, VII, 8/9 (Sept. 1919, vervolg van Juli 1915). J. Forchammer, Systematik der Sprachlaute als Grundlage eines Weltalphabets, I. – O. Walzel, Die Formkunst von Hardenbergs *Heinrich von Ofterdingen,* I. – Frick, Manon Lescaut als Typus. – Selbstanzeigen.

id., VII, 10/12. O. Walzel, Die Formkunst von Hardenbergs *Heinrich von Ofterdingen* II. – O. H. Brandt, Ländliches Leben in der Dichtung des Hains. – H. F. Müller, Shaftesbury und Plotinos. – J. Forchammer, Systematik der Sprachlaute, II. – Kleine Beiträge. – Bücherschau. – Selbstanzeigen. – Neuerscheinungen. – Namen- und Sachverzeichnis. – Verfasser erwähnter und bespr. Arbeiten. – Wortverzeichnis.

id., VIII, 1/2. R. Blümel, Gibt es Gebiete der Grammatik, die für die Schulgrammatik nicht in Betracht kommen? – R. Müller-Freienfels, Vom engl. Soldatenlied. – M. L. Wagner, Die Beziehungen zwischen Wort- und Sachforschung. – Kleine Beiträge. – Selbstanzeigen. – Neuerscheinungen.

id., VIII, 3/4. A. Pick, Aphasie und Linguistik. – Fr. M. Huebner, Die Objektivität als notwendige Aufgabe. – R. Petsch, Kleist u. Kant. – C. Becker, Brunetière u. Bossuet. – Dem Gedächtnis Ernst Siepers. – Kleine Beiträge. – Bücherschau. – Selbstanzeigen. – Neuerscheinungen.

id., VIII, 5/6. F. Sommer, Stimmung und Laut, I. – R. Petsch, Neue Literatur über Goethes *Faust.* -- F. Schoenemann, Amerikanischer Humor, I. – F. Neubert, Maupassant als Essayist und Kritiker.

id., VIII (1920), 7/8. F. Sommer, Stimmung und Laut, II. – F. R. Schröder, Skandinavien und der Orient im Mittelalter, I. – F. Schoenemann, Amerikanischer Humor, II. – M. J. Wolff, Ital. Komödiendichter, IV. – E. Wechsler, H. Suchier.

id., 9/10. F. Holthausen zum 60. Geburtstag. – L. Spitzer, Schopenhauer und die Sprachwissenschaft. – R. Blümel, Die gehörte und gesprochene, und die gelesene und geschriebene Sprache. – F. R. Schröder, Skandinavien und der Orient im Mittelalter, II. – H. Richter, G. B. Shaw's Dramen aus der Kriegszeit.

Romania, XLIV, 3–4. A. Thomas, Nouvelles variétés étimologiques. – G. Cohen and K. Young, The *Officium Stellae* from Bilsen. – M. Wilmotte, Le *Rodlieb*, notre premier roman courtois. – E. Walberg, Date et source de la vie de Saint Thomas de Cantorbéry, par Benet, moine de Saint-Alban. – G. Huet, La légende de la Montagne d'aimant dans le roman de *Berinus*. – A. Jeanroy et A. Långfors, Chansons inédites tirées du manscrit français 1591 de la Bibliothèque nationale. – A. Långfors, *Le Tournoiement d'enfer*. – A. Långfors, Le Fabliau du Moine, Le Dit de la Trémontane. – J. J. Salverda de Grave, Poème en quatrains conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque d'Amsterdam. – Mélanges. – Comptes rendus.

id., XLV, 1. F. Lot, Nouvelles études sur le cycle arthurien, I-II. – E. Langlois, Le traité de Gerson contre le *Roman de la Rose*. – A. Långfors, Jacques Bruyant et son poème *La Voie de Pauvreté et de Richesse*. – C. Brunel, Formes absolues et formes conjointes du pronom personnel dans l'ancien dialecte du Gévaudan – Mélanges – Comptes rendus.

id., 2. J. Anglade, La rédaction rimée des *Leys d'Amors* ou les *Flors del Gay Saber*. – J. Haust, Etymologies françaises et wallonnes. – G. Huet, La légende de la Montagne d'aimant dans le roman de *Berinus*. – A. Långfors, *Dou vrai chiment d'Amours*, une nouvelle source de *Venus la déesse d'Amor*. – L. Foulet, Etude de syntaxe française: I *Quelque*. – Mélanges. – Comptes rendus.

id., 3–4. E. Langlois, Remarques sur les chansonniers français. – A. Jeanroy et A. Långfors, Chansons inédites tirées du manuscrit français 24406 de la Bibliothèque nationale. – E. R. Lang, The spanish *estribote, estrambote* and related poetic forms – E. Philipon, Les destinées du phonème *ẹ + i* dans les langues romanes. – G. Huet, *Charlemagne et Basin* et les contes populaires. – Mélanges. – Comptes rendus.

id., XLVI, 1. M. Wilmotte, Chrétien de Troyes et le conte de *Guillaume d'Angleterre*. – F. Lot, Nouvelles études sur le cycle arthurien, III–V. – L. Foulet, Comment on est passé de *ce suis je* à *c'est moi*. – R. T. Holbrook, Le plus ancien manuscrit connu de Pathelin. – Mélanges. – Comptes rendus.

Revue du XVIe siècle, VII, no. 1–2. L. Sainéan, L'hist. nat. dans l'œuvre de Rabelais, VI. – P. Villey, Tableau chronologique des publications de Marot. – J. Nève, Proverbes et néologismes dans les sermons de Michel Menot. – G. Charlier, Un amour de Ronsard: „Astrée". – H. Vaganay, De Rabelais à Montaigne. Les vocables en *-en, -éen, -ien*. – Mélanges [„Comme il vous plaira" de Shakesp.; recueil de vers de Ronsard; F. de la Noue-Rabelais.] – Compte rendu [W. de Lerber, *L'Infl. de Marot*].

Bolletino della Società filologica Friulana, Udine, I, no. 1, o. a. B. Chiurlo, Bibliografia ragionata della Poesia Popolare Friulana, I.

id., no. 2, o. a. B. Chiurlo, Bibliografia..., II. – G. B. Corgnali, I manoscritti Friulani della Civica Biblioteca di Udine.

Revue d'hist. litt., XVII, no. 2. G. Courtillier, L'inspiration de *Mateo Falcone*. – J. Giraud, D'après Sapho. Variations sur un thème éternel. – C. Latreille, Un manuscrit de Lamartine: le XLe Entretien du *Cours familier de Litt.* – H. Potez, Deux années de la Renaissance (corr. inéd. de Denys Lambin). – Mélanges [Athalie et le „*Pur Amour*"; V. Cousin et Manuel; Thomas et Barthe; le mot *patrie*]. – Comptes rendus [Vincent, *Langue et style de G. Sand*; Chinard, *Exotisme dans Chateaubr.*; Vaughan, *Political Writings of J. J. Rousseau*].

id., no. 3. P. Bonnefon, Scribe sous l'Empire et sous la Restauration. — E. Angot, Mme Deshoulières et l'intrigue de Rocroy. — H. Bédarida, Une nouvelle de Matteo Bandello et la *Barberine* d'A. de Musset. — H. Potez, Deux années de la Renaissance, d'après une corr. inéd. de D. Lambin. — F. Lachèvre, Claudine Colletet, après la mort de G. Colletet. — Mélanges [Lettre de Voltaire à Moulton; Lettres de Mme de Beaumont à Chênedollé; Lettres inéd. du Chev. de Boufflers.] — Comptes rendus [L. Vincent, *G. Sand et le Berry*; E. Ripert, *La renaiss. provençale*; *la versification de F. Mistral.*]. — Périodiques, etc.

Mod. Lang. Notes, XXXV, no. 7. G. L. Hamilton, The sources of the *Fates of the Apostles* and *Andreas*. — J. E. Gillet, Was Secché's *Gli Inganni* performed before Philip of Spain? — H. E. Joyce, Mrs. Browning's contributions to Amer. periodicals. — W. Kurrelmeyer, German Lexicography, III. — S. T. Williams, R. Cumberland's *West-Indian*. — Reviews [o. a. S. Moore, Outlines of Engl. phonology; Bolte-Polívka, III; Ch. H. Witman, Subject-index to E. Spenser; H. F. Jones, Sam. Butler, author of *Erewhon*]. — Correspondence Eclogue of F. de Figueroa; *March of the Lion*; *Huon* in B. Jonson; Milton; Dante and Guinizelli in Chaucer's *Troilus*.] — Brief Mention [o. a. G. Wacker, Dialekt und Schriftspr. im Altfrz.]

id., no. 8. C. Pitollet, La chanson provençale du Pèlerin de Saint-Roch. — G. H. Mc. Knight, Ballad and Dance. — H. Glicksman, A legal aspect of Browning's *The Ring and the Book*. — C. Brown, Mulier est hominis confusio. — Reviews [Foulet, Pet. synt. de l'anc. fr.; L. van Tuyl Simmons, Goethe's Lyric Poems in Engl. transl. prior to 1860; C. Brown, The Stonyhurst pageants; A. B. Gough, Spenser, *The fearie Queene*, V]. — Correspondence [Nancrède et Rivarol; „Go to Halifax"; *the Knight of the burning pestle*; A. France; F. Hanssen; Italian critical treatises of the sixteenth Century; French army slang]. — Brief mention [Douglas's *Æneid*].

Archiv (Herrig), CXL, no. 1–2. A. M. Wagner, Ungedr. Dichtungen und Briefe aus dem Nachlaß W. von Gerstenbergs. — W. Fischer, F. Freiligrath und Amely Bölte (1847–8). — F. Holthausen, Ein m.e. Hymnus auf Maria und Christus und seine kymrische Umschrift. — F. Fiedler, Dickens' Belesenheit. — L. Pfandl, *Der Diálogo de Mugeres* von 1544 und seine Bedeutung für die Castillejo-Forschung. — G. Cohn, Bemerkungen zu *Adolf Toblers Altfrz. Wtbuch* (*forts.*) — Kleinere Mitteilungen [a. e. Wortgeschichte; *Indicia monasterialia*; John Forbe's *Songs and Fancies*; Bertoni, *I Trovatori d'Italie*; Sprachwissenschaft und Völkerpsychologie (tegen Lerch's *Futurum*); *Goufre de Satenie.*] — Beurteilungen, u. s. w.

id. (1920), no. 3–4. A. Hilka, Zur Katharinenlegende. — A. Weber, Aus dem Lager der Berliner Romantik. — K. Brunner, Die Reimsprüche der sog. Kentischen Fassung der *Sieben weisen Meister*. — M. J. Wolff, Ariosts Satiren. — H. Gelzer, Maupassant und Flaubert. — M. L. Wagner, Das Sardische im *Rom. etym. Wtb.* von Meyer-Lübke (Lief. 9 u. 10).

Studiën, Oct., 1920, o. a. W. Mulder, Moderne Iersche geest. John Millington Synge, II.

id., Nov., o. a. P. Zeegers, Over onschuldtragiek, I [*Polyeucte* van P. Corneille].

id., Dec., o. a. P. Segers, Over onschuldtragiek, II. — J. van Ryckevorsel, Een Française [Mad. C. IJver] over het feminisme.

„TARTUFFE."

Quelle est au juste l'origine du nom de „*Tartuffe*", l'Imposteur, le héros de la comédie de Molière, si universellement connu que ce mot est devenu un nom commun, signifiant „hypocrite"? [1])

F. Génin a donné jadis [2]) de ce nom une explication qui a eu un certain succès: *Tartuffe* serait emprunté à l'italien. Le mot italien *tartufo* „truffe" est employé, avec un sens méprisant et injurieux, pour désigner un individu, dans le *Malmantile*, poème héroï-comique en langage populaire toscan, par Lorenzo Lippi: c'est là que Molière l'aurait trouvé. Il est vrai que ce poème n'a été imprimé pour la première fois qu'en 1688, quinze ans après la mort de Molière, mais il est certain que des copies manuscrites de l'œuvre circulaient et avaient pénétré en France: le poète-acteur a donc pu connaître l'ouvrage. — Cette explication fut admise par Littré, dans son grand Dictionnaire. — De même, en 1887, un Moliériste allemand, H. Fritsche, dit dans son utile Dictionnaire des noms propres qui se trouvent dans les œuvres de Molière, d'un ton qui n'admet pas de réplique: „Der Namen hängt zwar etymologisch mit *truffe* Trüffel zusammen, ist aber unzweifelhaft fertig aus dem Italienischen übernommen" [3]). Cependant H. Fritsche, se rendant compte probablement de ce qu'a de peu vraisemblable la théorie qui représente Molière lisant dans le manuscrit un ouvrage d'un genre aussi spécial que le *Malmantile*, ajoutait une autre hypothèse: la comédie italienne, que Molière connaissait si bien, aurait pu employer le mot dans le même sens que Lippi; mais le savant allemand ne pouvait citer aucun texte à l'appui de cette supposition.

Cependant, on avait déjà essayé d'attribuer au mot une origine purement française. On lit dans le tome IV, publié en 1878, de la grande édition de Molière, par Despois et Ménard: [4])

> Tartuffe, par son étymologie, définissait bien un trompeur. Dans notre vieille langue, *truffe* ou *truffle* signifiait „tromperie", *truffer*, „tromper". Le nom de mets truffe avait aussi autrefois la forme *tartufle* (en italien *tartufo*).

Cette observation est très juste; on peut même ajouter que *tartuffe*, se trouve anciennement, comme nom du mets, à côté de *tartufle* [5]). Le côté faible de la théorie était qu'on ne pouvait, jusqu'à ces derniers temps, produire

1) Pour ne citer qu'un maître-écrivain, E. Renan dit (*Histoire des Origines du Christianisme*, V 213) à propos de l'Evangile: „la lecture habituelle du monde est un livre où .... les gens comme il faut sont tous des *tartufes*". Renan suit l'orthographe de l'Académie Française; quant aux éditions de Molière, elles écrivent le mot avec deux f; on se demande pourquoi l'Académie a modifié cette orthographe.

2) *Récréations philologiques*, 2e édition, Paris, 1858, II 292 et suiv.

3) Hermann Fritsche, *Molière Studien, ein Namenbuch zu Molières Werken, 2e Ausgabe*, Berlin, 1887, in-8⁰ p. 207.

4) Molière, *Œuvres*, édit. E. Despois et P. Mesnard (Les Grands écrivains de la France) IV, 312, note.

5) Voir notamment le passage du *Champion des Dames* de Martin Le Franc, cité par Godefroy, au mot *Tartufle*, où il s'agit de jeunes gens (damoiseaulx) qui prennent des aphrodisiaques: „Je tais champignons et *tartuffes* Et maintes choses qu'aucuns prennent Pour leurs luxurieuses truffes Soustenir...." Je cite le texte du ms. Bibl. Nat. franc. 12476 fol. 54*c*, celui du ms. de l'Arsenal, que donne Godefroy, étant altéré. Cette idée que la truffe est un aphrodisiaque a longtemps persisté; Brillat-Savarin y fait encore allusion dans sa *Physiologie du goût*.

un exemple antérieur à Molière du mot français *tartuffe* appliqué à un individu avec un sens défavorable.

Cet exemple existe, qui plus est, il se trouve cité dans un ouvrage paru il y a quelques années déjà; mais comme cet ouvrage est d'une nature telle que les Moliéristes n'iront guère le consulter, et que de plus, la citation n'est pas faite avec une entière précision (l'indication de la page manque) je crois rendre service à ceux qui s'intéressent à Molière en appelant ici l'attention sur cette trouvaille et en la mettant en pleine lumière. Ce sera en même temps un hommage à la mémoire de celui qui l'a faite: Eugène Rolland, le folkloriste et linguiste, chercheur aussi modeste que savant, que la science a perdu en 1909.

Dans les derniers temps de sa vie, E. Rolland était devenu un habitué de la Bibliothèque Nationale. Partant de cette idée fort juste que les livres connus, classiques de la littérature française ont été presque tous explorés par les lexicographes, il s'était retourné du côté des livres inconnus et oubliés; il avait réuni beaucoup de titres, surtout en lisant d'anciens catalogues de vente, et il venait étudier ces ouvrages, parfois singuliers, à la Bibliothèque, en vue de sa *Flore populaire* et de ses études linguistiques en général. — Connaissant Rolland de longue date, je lui dis un jour, en riant, qu'il avait l'air de faire la bibliographie des auteurs justement oubliés. Il me répondit: „Dans ces vieux bouquins oubliés on peut cependant trouver des choses intéressantes; je viens de découvrir dans un livre absurde, mais fort curieux et antérieur à Molière, le *Mastigophore, tartuffe* employé comme une injure: *„Tu es une tartuffe*". L'excellent savant mourut avant d'avoir pu publier sa découverte, mais il l'avait consignée par écrit et elle figure dans le tome XI de sa *Flore populaire* [1]) à l'article *truffe*, p. 183.

Ce que Rolland m'avait dit du *Mastigophore*, dont je n'avais jamais entendu parler, avait piqué ma curiosité, et un jour je me mis à lire l'ouvrage. C'est certainement un des livres les plus singuliers, on peut dire les plus extravagants, qui existent. Voici le titre complet:

Le Mastigophore, ou precurseur du Zodiaque. Auquel, par maniere Apologetique, sont brisées les brides à veaux de Maistre Ivvain Solanicque Penitent repenti, Seigneur de Morddrect, *et* d'Ampladеmus en partie, du costé de la Mouë. Traduit de Latin en François par Maistre Victor Grévé Geographe microcosmique. Vi naevi. Comedis solem, Pinguesce luce. M DC IX. In-8°, 4 ff., 330 p.

La Bibliothèque Nationale possède deux exemplaires, sous les cotes R. 43325 et Z. 17209. — L'auteur est un certain Antoine Fuzy (ou Fusi), qui était, au moment où paraissait le livre, curé à Paris; plus tard, il se réfugia à Genève et se fit protestant; on peut consulter sur lui Haag, *France protestante*, 2e édition, VI, col. 761 et suiv. — Les pages 1-97 du livre sont un interminable chapelet d'injures, à l'adresse du personnage désigné sur le titre par un anagramme et qu'on sait être Nicolas Vivian, marguillier de la paroisse dont Fuzy était le curé, et qui était brouillé de longue date avec celui-ci. Le reste de l'ouvrage est consacré à la défense d'une théorie chère à l'auteur, et que Vivian avait contestée, à savoir que le sang menstruel

[1]) Paris, 1914, in-18. Ce volume a été rédigé, avec beaucoup de dévouement, par M. H Gaidoz, d'après les matériaux laissés par Rolland.

a naturellement la faculté d'éteindre les incendies; dans l'étrange fatras qui constitue cette démonstration, on trouve cependant des faits intéressants pour l'histoire des croyances et des superstitions populaires. Au point de vue de la langue, l'ouvrage est curieux; un lexicographe y trouverait certainement à glaner.

Le passage qui nous intéresse se trouve dans la première partie, consacrée à l'injure, p. 61—62:

Tu fais le Quintilien sauuage et boccager, le Salomon nouueau, le Docteur Salope, le Camerlingue d'eloquence, l'Aristarque de factouterie, *et* tu n'es qu'vne tartuffe, qu'vn butor, qu'vne hapelourde.

Ce dernier mot nous permet de deviner par à peu près le sens qu'il faut attacher à *tartuffe*: un passage de Michel de l'Hôpital cité dans Godefroy, *Complément*, au mot *happelourde*, porte: „les rodomons et bravaches et belles *happelourdes*." Une „happelourde" signifie ici un homme qui se donne pour plus qu'il ne vaut; le sens probable de *tartuffe* est, par conséquent, „trompeur, charlatan". Il est vrai que *butor*, qui a toujours signifié, semble-t-il, „personnage lourd et grossier" ne s'accorde pas bien avec ce sens; mais Fuzy, dans sa colère, ne pèse pas les mots sur une balance de précision, il songe avant tout à accumuler des injures, sans toujours se rendre bien compte du sens précis des termes qu'il emploie.

En tout cas, le passage du *Mastigophore* prouve bien que *tartuffe* comme terme méprisant et injurieux appliqué à un individu, faisait en France partie de la langue populaire bien avant la composition de la célèbre comédie; nous ne sommes plus obligés de recourir à l'italien, au toscan; nous n'avons pas non plus besoin de faire appel aux dialectes provençaux et de supposer que *tartuffe* serait un souvenir des „tournées" du jeune Molière dans le Midi. [1]) Inutile également de supposer que le poète a lu le *Mastigophore*. Fuzy vivait à Paris, Molière était Parisien de naissance: tous les deux ont dû recueillir le mot dans le parler parisien de leur temps.

En ce qui concerne spécialement Molière, le problème historique que posait le nom *Tartuffe* est donc résolu; il nous reste à dire quelque chose de l'origine première et l'évolution sémantique du mot, considéré en lui-même.

Tartuffe-tartufle est une sorte de doublet de „*truffe*". *Truffe* est à *tartuffe* ce que *trufle* (qui a existé et qui survit dans le néerlandais *truffel*, l'allemand *trüffel*) est à *tartufle* (qui, de son côté, a donné naissance [2]) à l'allemand *kartoffel* „pomme de terre"). L'étymologie généralement admise de *truffe-truffle* est *tuber*, celle de *tartuffe-tartufle, terrae-tuber* [3]). *Truffe* (*trufle*) avait anciennement, ainsi que l'ont rappelé avec raison E. Despois et P. Mesnard, le sens de „tromperie, moquerie"; *truffer* signifiait „tromper, se moquer". Ceci parait d'abord singulier: la *truffe*, ce végétal informe, qui

---

1) Voir *Le Moliériste,* VIII (1886-1887), 124-125 (article signé H. Monin).

2) *Tartufle* (parfois altéré en *cartufle*) peut signifier „pomme de terre". *Tartufle* vivait encore dans le parler parisien de la première moitié du siècle dernier, avec le sens d'„hypocrite" (influence de Molière). E. Rolland (*ouvrage cité* XI, 183) l'a trouvé dans un roman de mœurs populaires, *La Lingère* de Signol, paru en 1838.

3) M. J. Feller, dans E. Rolland, *ouvr. cité* XI, 181, n. 1, admet comme types les formes féminines, *tubera* et *terrae-tubera*. *Tubera* se trouve dans le latin médiéval et a pu exister en latin vulgaire.

n'a pas un brillant extérieur, mais qui est cependant un mets délicat et recherché, devrait plutôt, semble-t'il, éveiller l'idée d'une chose qui a plus de valeur réelle que d'apparence externe, c'est-à-dire juste le contraire de „tromperie". Mais la *truffe*, champignon souterrain, a été englobée, semble-t-il, dans le mépris avec lequel l'esprit populaire traite tous les champignons: Génin a relevé, avec raison, à propos de *Tartuffe*, que déjà chez Plaute, *fungus* a le sens d'„imbécile" [1]). On conçoit donc que *truffe* (*trufle*) ait pris le sens de „chose de peu de valeur donnée comme ayant de la valeur", puis de „tromperie". Il est vrai qu'un romaniste très averti, M. F. Bonnardot, explique *truffe* comme le substantif verbal de *truffer* [2]); mais cette théorie ne fait que déplacer la difficulté; car alors, d'où vient *truffer* „tromper"? La solution qui se présente la première à l'esprit, celle qui fait du verbe un dérivé du substantif *truffe* dans le sens de „moquerie, tromperie" est, tout bien considéré, la solution rationnelle [3]).

Ceci nous conduit à admettre que *tartuffe* (*tartufle*), sorte de doublet de *truffe*, a eu également le sens de „tromperie" et que ce sens a conduit à la signification de „trompeur, charlatan", probable dans le passage d'Antoine Fuzy. L'évolution sémantique de *tartuffe* serait alors analogue à celle de *happelourde*, qu'A. Fuzy emploie également; ce mot (je cite le *Dictionnaire* de Darmesteter, Hatzfeld et Thomas) signifie proprement „pierre fausse qu'on fait passer pour une pierre fine", puis, au figuré, „personne qui n'a que l'apparence" [4]).

Il y a dans cette théorie un „chaînon manquant": je n'ai pu trouver d'exemple de *tartuffe* (*tartufle*) dans le sens de „tromperie". Mais il est probable qu'on en trouvera un, tôt ou tard; ce jour-là, l'histoire du mot [5]) immortalisé par Molière, sera définitivement éclaircie.

Parijs. G. BUSKEN HUET.

---

1) De même H. Fritsche (*ouvr. cité* p. 210) a noté que chez Pétrone (*Satyricon*, 58, 3) *terrae-tuber* est une injure avec une nuance de mépris.

2) Dans le Glossaire qui forme le tome VIII des *Miracles de Notre Dame par personnages*, éd. G Paris et U. Robert: Du verbe *truffer*, „tromper, se moquer de quelqu'un" on a formé *trufferie*, qui existait en ancien français."

3) Diez, lui aussi, rattachait *truffe* „tromperie" à *tuber;* voir *Etymol. Wörterbuch*, 5e édit. (1887), I, 333.

4) On peut admettre une évolution analogue pour le toscan *tartufo*.

5) Je vois, au dernier moment, dans l'édition de Molière par Despois et Mesnard, t. IV p. 398 une seconde note sur „Tartuffe" qui m'avait d'abord échappé. L'explication du nom par l'allemand *der Teufel*, qu'on y trouve mentionnée, prouve de quoi certains étymologistes sont capables, quand ils se mettent à faire des rapprochements à tout prix. Plus intéressant est le fait que *Tartuffe* serait employé comme nom de famille. Si le fait est exact, il doit s'agir d'un sobriquet, tiré du sens primitif, végétal du mot, ainsi que le conjecture, du reste, la note en question.

LES POÈMES ÉPIQUES D'ANDRÉ CHÉNIER

IV

L'AMÉRIQUE.

André Chénier, d'après une hypothèse de Becq de Fouquières, aurait esquissé dans *l'Invention*, „ce grand prologue épique et didactique", le plan général d'une vaste épopée embrassant à la fois *l'Hermès* et *l'Amérique*. „Dans ce premier grand projet, la découverte et la description du Nouveau Monde apparaissent comme le couronnement de l'œuvre, comme le chant final. D'où vient donc que, dans tous les fragments et dans toutes les notes qui se rapportent à *l'Hermès*, *l'Amérique* a en quelque sorte disparu? Ne serait-ce pas que ce dernier chant de *l'Hermès* primitif a pris de telles proportions dans l'esprit du poète, dans ses préoccupations, qu'à ce moment il s'est détaché du poème dont il n'était que l'épilogue, pour former à lui seul un vaste poème de douze mille vers? A cette nouvelle épopée sont venues alors se rattacher toutes les découvertes géographiques et astronomiques" [1]).

On s'explique alors mal la note de *l'Hermès* où André Chénier se propose de „parler enfin prophétiquement de la découverte du Nouveau Monde." L'Amérique devait donc y prendre peu de place. Je crois que l'ingénieux et sagace critique des *Documents nouveaux* jette cette note trop légèrement en la supposant de date récente; elle aurait été ajoutée postérieurement à *l'Hermès* pour y remplacer le chant final disparu [2]). Cela me semble peu probable. Car comment dans ce poème des temps préhistoriques qui s'arrêterait à la naissance des états, le poète aurait-il trouvé le moyen de parler de la découverte du Nouveau Monde autrement que dans une prophétie sur les conséquences lointaines de l'invention du commerce et de la navigation? L'action se plaçait dans ces deux poèmes à des époques trop différentes pour que jamais l'idée ait pu lui venir de les fondre dans un seul et même ouvrage. Mais pourquoi ne les aurait-il pas conçus immédiatement comme deux poèmes distincts, intimement liés et qui devaient se suivre de près? Voilà pourquoi il annonce déjà l'un dans le prologue de l'autre à peu près comme il fait pour *Susanne* dans ces *Elégies Orientales*:

Mais dans peu, m'élançant aux armes, aux combats,
Je dirai l'Amérique à l'Europe montrée;
J'irai dans cette riche et sauvage contrée
Soumettre au Mançañar le vaste Marañon.

L'Amérique viendrait après *l'Hermès*. Ce renseignement sur l'ordre chronologique des deux poèmes nous fait aussi comprendre pourquoi son épopée américaine nous est parvenue dans un état encore tout embryonnaire. Il n'en existe pas un plan comme celui de *l'Hermès*, ni même comme dans *l'Art d'aimer* une indication précise sur le nombre des chants. Nous savons seulement que le poète se figurait *l'Amérique* comme une vaste composition de douze mille vers. Cela aurait fait un poème plus imposant que *l'Hermès*, une épopée

1) *Documents nouveaux*, pp. 317, 318.
2) *Ibid.*, p. 319.

divisée probablement en douze chants à la manière de *l'Enéide* et du *Paradis perdu.*

Si peu avancée que soit cette épopée André Chénier l'a conçue de bonne heure, dans „sa première et bouillante jeunesse" lorsqu'il conduisait en esprit le vaisseau de Colomb „où va finir le jour" [1]). Ses amis étaient initiés à son grand projet puisqu'il écrit dans l'esquisse d'une épître qu'il comptait adresser à de Pange: „Souvent tu me crois occupé à faire des découvertes en Amérique" [2]). Plus tard, dans un fragment de *la République des Lettres,* son imagination ailée l'y porterait encore pour protester contre l'esclavage et la traite des noirs:

Où pour lui l'Amérique, à nos mœurs façonnée
Ravit les noirs enfants de la triste Guinée.

C'est dans son ouvrage en prose *Sur la Perfection des Lettres* que se trouve un fragment tout à fait important, consacré aux nombreux auteurs qui ont eu l'ambition d'écrire un poème sur l'Amérique. Il distingue parmi eux deux vrais poètes, à savoir l'Italien Tassoni et un vieux poète français de grand talent dont il ne cite pas le nom. Il regrette beaucoup que celui-ci n'ait pas persévéré dans une si belle entreprise: „Nous aurions un poème à opposer aux anciens" [3]).

Est-ce peut-être ce poète inconnu qui l'a poussé tout jeune à entreprendre lui aussi une épopée sur l'Amérique en le persuadant par un bel échantillon qu'un grand auteur pouvait réussir en cette matière et y égaler les anciens en originalité? On le dirait à l'hommage qu'il lui rend; il le vénère comme un maître.

Les circonstances historiques ont aussi contribué à déterminer le choix de son sujet. Chateaubriand aurait condamné pour une épopée française le sujet de la découverte du Nouveau Monde parce qu'il est étranger à la France et par conséquent peu intéressant pour les Français [4]). Mais à l'époque d'André Chénier on s'engouait de l'Amérique et des Américains par suite de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis qui avait provoqué un grand enthousiasme sur le continent de l'Europe et particulièrement en France. On ne s'était pas lassé d'applaudir Benjamin Franklin qui, sollicitant le secours du gouvernement français pour les révoltés, fit bénir son petit-fils par le patriarche Voltaire. De nombreux gentilshommes français s'illustraient dans l'Amérique en y soutenant avec Rochambeau et La Fayette „la cause grave et austère de la justice." Ce n'était pas seulement par hostilité contre les Anglais qu'ils embrassèrent avec un noble enthousiasme la cause des Américains; c'étaient aussi et surtout leurs sentiments démocratiques, leurs aspirations vers la liberté, qui les firent sympathiser avec les rebelles; c'était que dans le Nouveau Monde ils virent naître une république. Aussi dans son poème sur l'Amérique André Chénier n'aurait-il pas manqué de parler prophétiquement des treize Etats-Unis: „Quelles sont ces treize femmes.... vêtues de telle manière.... avec un tel visage.... dansantes et se tenant par la main ...?"

---

1) Edition Dimoff, t. III, p. 142–145 (*Elégie à Fondat 2*).
2) „ „ „ III, p. 200–201 (*Epître au Chevalier de Pange*).
3) *Œuvres inédites,* p. 114.
4) *Génie du Christianisme,* seconde partie, I, II.

Deux ans après la guerre d'Amérique un autre événement frappa vivement l'imagination du poète. Le 10 août 1785 La Pérouse partit de Brest avec les frégates, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, pour reprendre les voyages de découvertes du capitaine Cook dans l'Océanie. Cette expédition, qui se terminerait tristement par un naufrage dans le Pacifique, ranima en France le souvenir des grands navigateurs portugais, anglais et français, précurseurs de La Pérouse. C'est André Chénier lui-même qui les énumère au début du fragment que la disparition de La Pérouse lui inspira six ans après son départ:

Magellan, fils du Tage, et Dracke, et Bougainville,
Et l'Anglais dont Neptune aux plus lointains climats
Reconnaissait la voile et respectait les pas.
Le Cancer sous les feux de son brûlant tropique
L'attire entre l'Asie et la vaste Amérique,
En des ports où jadis il entra le premier.
Là l'insulaire ardent, jadis hospitalier,
L'environne: il périt. Sa grande âme indignée
Sur les flots, son domaine, à jamais promenée,
D'ouragans ténébreux bat le sinistre bord
Où son nom, ses vertus n'ont point fléchi la mort.
J'accuserai les vents et cette mer jalouse
Qui retient, qui peut-être a ravi La Peyrouse.
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour,
Et la gloire française imploraient son retour;
Six ans sont écoulés sans que la renommée
De son trépas au moins soit encore informée....

On ignore quel usage André Chénier aurait fait de ce fragment. M. P. Dimoff, qui le croit sans rapport avec *l'Amérique*, le prend pour le prologue d'un poème sur les navigateurs [1]). Il me semble plus probable que le poète l'aurait employé dans le prologue de *l'Amérique* afin de rattacher ce poème davantage à son propre temps et d'en augmenter l'intérêt pour ses compatriotes. N'en aurait-il pas fait aussi en quelque sorte un poème sur les navigateurs? N'oublions pas qu'il y cite parmi ses sources *les Lusiades*, l'épopée des navigateurs portugais, de Vasco de Gama et ses hardis compagnons, et qu'il avait l'intention d'exposer dans *l'Amérique* les différentes expéditions orientales des Portugais. C'est dans cette partie de son épopée qu'il aurait trouvé plusieurs occasions d'y introduire la géographie, tandis que le roman héroïque de la conquête de l'Amérique lui aurait permis d'y faire entrer l'histoire. „Agrandir la carrière des vers" par l'introduction de la géographie et de l'histoire dans la poésie épique, voilà le but ambitieux qui préside à la conception de *l'Amérique*.

Une note de *l'Amérique* nous apprend que le poète se proposait de visiter la plupart des pays qu'il allait décrire:

„Finir τά γεωγρ.... en disant....: Un grand nombre de ces pays.... je les ai visités moi-même.... Décrire en quels lieux j'ai été.... J'ai

[1]) Edition P. Dimoff, t. II, p. 299 en note.

marché à pied un bâton à la main, j'ai pris des chevaux de poste.... je me suis confié à la mer et aux voiles des vaisseaux pour aller ici et là.... me plaignant que la vie humaine est trop courte pour pouvoir.... cultiver tous ses amis.... et en même temps tout apprendre, tout lire,

Tout voir, aller partout, tout savoir, et tout dire."

Il désirait s'instruire en voyageant, comme le faisaient les poètes antiques, Orphée, le compagnon des Argonautes, et Homère, qui avait vu de ses yeux, lorsqu'il était jeune et vaillant:

....Corinthe, Argos et Crète et les cent villes
Et du fleuve Aegyptus les rivages fertiles.

Pendant son voyage en Italie il avait pu espérer qu'il verrait lui-même, après Marseille, Rome et Venise, les lieux fameux de la Grèce et de l'Orient:

Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins
Occupent la mémoire ou les yeux des humains:
Marseille où l'Orient amène la fortune;
Et Venise élevée à l'hymen de Neptune;
Le Tibre, fleuve-roi, Rome, fille de Mars,
Qui régna par le glaive et règne par les arts;
Athènes qui n'est plus, et Byzance, ma mère;
Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.

L'Orient hantait son imagination. Il parle du bonheur d'aller en Syrie et en Egypte pour qu'il puisse s'en souvenir dans un poème sur la solitude. Il méditait probablement aussi un voyage en Espagne, car il s'écrie dans ses projets d'*Odes Espagnoles*: „J'ai traversé tes terres, autrefois si fertiles." Plus tard, après son séjour en Angleterre, dans *l'Epilogue de l'Hermès*, il prétend que ce poème l'a accompagné dans des pays lointains et sur des mers lointaines.

Dès son enfance il écoutait avidement les récits de voyageurs revenant des Indes ou de l'Orient:

Des voyageurs lointains auditeur empressé,
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
Fertile en songes vains que je chéris encore,
J'allais partout, partout bientôt accoutumé,
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé,
Les pilotes bretons me portaient à Surate,
Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.

Mais le plus souvent il satisfaisait sa curiosité par des voyages dans les livres. Les livres antiques, dit-il lui-même dans un fragment de *la République des Lettres*, le font voyager au loin et parcourir des terres étrangères. Guys le renseigne sur la Grèce moderne, Chardin le met, comme Montesquieu, au courant des mœurs des Persans, et Bougainville lui fournit des détails sur les corsaires du Brésil. Souvent aussi il quitte par goût des „songes vains" ces ouvrages solides pour les récits de voyages fabuleux qu'il chérit tous, depuis *l'Odyssée* jusqu'au voyage de Pantagruel qui lui inspire *les Naviga-*

teurs, cette esquisse rapide, tout en action, d'une tempête sur mer, transportée dans l'antiquité [1]).

On le voit entièrement sous le charme de la mer, de la Méditerranée, la mer de Sicile que regardaient les bergers de Théocrite, et de „la belle onde Egée", la mer des Cyclades que dans ses idylles marines, dans *l'Aveugle* et *l'Esclave*, on entend mugir de toutes parts sur les bords orageux des îles. Dans le commentaire d'une élégie où il s'efforce d'attraper la précision élégante de Virgile, il se félicite d'avoir cité l'Euripe et Malée, lieux célèbres par les naufrages. Fréquentes sont ses allusions aux Argonautes, depuis *Hylas* et *Médée* jusque dans *Orphée* et *l'Hymne aux Suisses de Chateauvieux*.

Ce goût du poète pour les voyages et pour la mer me confirme dans ma conviction qu'il aurait accordé dans *l'Amérique* une grande place aux expéditions des Argonautes modernes, „nos Jasons" qui avaient vu sortir du sein des mers inconnus des anciens

Une Cybèle neuve et cent mondes divers.

Le beau fragment sur La Pérouse peut nous donner une idée de ce que devait être dans son épopée cette poésie nécessairement géographique.

Il y aurait décrit de côte en côte, tout en évitant la monotonie d'une sèche et froide énumération, toute la géographie du globe. Il se propose d'y marquer les peuples, les productions, le sol, le climat, la religion, la culture, les animaux et toute l'histoire naturelle, les mœurs, les usages, l'histoire, la topographie de tous les pays du globe en prenant pour modèle Homère qui désigne lui aussi les lieux par leurs productions et dont les épithètes sont souvent des tableaux entiers.

Cependant l'art seul n'aurait pas suffi à le faire réussir dans la poésie géographique. Il lui fallait ajouter à la description artistique des pays et des peuples le lyrisme, les grandes émotions panthéistes de Virgile et de Lucrèce. Il les aurait en effet retrouvées pour les communiquer à ses personnages, poètes et philosophes, chaque fois qu'il les mettrait en face de la nature sauvage et grandiose, l'océan, les Andes, les fleuves et les cataractes, les savanes et les forêts vierges de l'Amérique. C'étaient des paysages ossianiques qu'il méditait de transposer dans le Nouveau Monde. Dans ces descriptions il se serait rappelé ses propres émotions à l'aspect des Alpes, de la mer et du ciel étoilé. Cela lui aurait inspiré des fragments admirables, une poésie grande et sublime, semblable à son *Invocation à la Nuit*.

Car c'est une erreur de croire que le poète des *Bucoliques* aime seulement la belle nature du XVIII[e] siècle [2]). Ne se présente-t-il pas à nous comme l'amant de la nature agreste qui a pris en horreur le tumulte des villes populeuses? Et n'a-t-il pas écrit *la Génisse*, ce pur joyau de la poésie descriptive et réaliste? Aussi est-ce lui-même qui exprime par la bouche du poète Alphonse

---

1) Cf. mon article sur *les Bucoliques* d'André Chénier dans *la Revue de Hollande*, 2e Année, p. 294, 295.

2) C'est M L. Bertrand qui le prétend dans son ouvrage *La Fin du Classicisme et le Retour à l'Antique*, à la page 252: „Ce qu'il [André Chénier] aime, c'est une nature peignée et arrangée pour le plaisir des yeux ou machinée comme un décor, c'est *la belle nature* comme on disait alors." Il est clair que ce critique n'a tenu aucun compte des fragments de *l'Hermès* et de *l'Amérique*, qui le contredisent à tout moment.

son indignation sur les mutilations sacrilèges que ses contemporains mondains infligèrent aux arbres, premier nés de la terre:

„Active, indépendante, à ses forces livrée,
La nature sublime en ces augustes lieux
Ne connaît point de l'art les fers injurieux;
Et l'âme qui s'embrase à cet ardent modèle
Devient indépendante et sublime comme elle."

A ces vers on reconnaît le poète de *l'Hermès.*

André Chénier se serait renouvelé davantage dans les parties historiques de son épopée américaine. Il est bon de nous rappeler qu'il avait lu en poète, en philosophe et en moraliste tous les historiens grecs et latins et les plus fameux d'entre les modernes, que souvent il avait fait lui-même œuvre d'historien dans ses ouvrages et fragments en prose et enfin qu'il s'était acquis des idées nettes et précises sur le devoir et l'art de l'historien.

Ses notes sur l'introduction de l'histoire dans le poème de *l'Amérique* sont importantes. Il s'y appliquera de plusieurs manières:

1°. Il inventera quelque chose dans le goût du bouclier d'Achille et d'Enée pour y représenter les points cardinaux de l'histoire du monde, les empires naissants et détruits depuis les origines du nord jusqu'à l'empire romain. C'est ainsi que Camoëns nous montre les actions héroïques des Portugais retracées sur les bannières du vaisseau de Gama. Cette idée, exprimée par l'auteur des *Bucoliques,* me semble contenir la promesse d'un morceau admirable de poésie plastique et même sculpturale, une transposition d'art comme dans les beaux fragments du *Banquet des Satyres,* où des Nymphes et des Satyres chantent chacun le sujet ciselé sur sa coupe, l'un: „Etranger, ce taureau, etc."; l'autre Pasiphaé, d'autres d'autres. Seulement il aurait remplacé les récits mythiques par des sujets historiques d'après le modèle de Virgile qui nous fait voir les scènes principales de l'histoire romaine ciselées sur le bouclier d'Enée.

2°. Il mettra dans la bouche de quelqu'un un tableau rapide et vigoureux de l'histoire moderne à dater de la destruction de l'empire romain. Voici comment il indique la matière de ce récit: les invasions des barbares du Nord, la faiblesse de l'empire grec; la puissance et les cruautés des barbares; la destruction des sciences; le gouvernement féodal; l'esclavage; la naissance du mahomét(isme); l'empire des calif(es); l'invasion d'Espagne par les Maures; l'Angleterre et son avenir; les croisades; les villes hanséatiques; Gênes, Venise, Florence; l'irruption des Turcs; la découverte du passage des Indes; la chute de l'empire grec; les réformations de plusieurs sect(ateurs) et puis de Luther; les révolutions politiques et religieuses dans le nord, etc. . . . Cela aurait fait un long récit didactique et philosophique et probablement plus oratoire que lyrique, embrassant l'histoire générale de tout le moyen âge et d'une grande partie du seizième siècle. Le poète n'aurait pas manqué d'y lutter de concision et d'élégance avec ses modèles latins.

3°. Il racontera sous forme de prédictions tout ce qui s'est passé depuis l'action du poème jusqu'à nos jours. Par ce procédé, auquel il aurait eu recours fréquemment dans ses poèmes épiques, il eût rendu l'histoire en poète lyrique comme Eschyle dans les *Perses* et comme Racine dans *Athalie.* Car

c'est par l'enthousiasme que l'avenir se dévoile au poète, „prophète éloquent" comme Homère.

4°. Il y éparpillera, aux occasions qui naîtront en foule, des traits historiques sur l'invention des choses attribuée à telle ou telle ville, sur les usages de tel ou tel peuple.... etc. Je retrouve dans cette note le moraliste, épris de l'histoire pittoresque et anecdotique d'Hérodote et de Plutarque, le curieux des mœurs et des coutumes étranges.

5°. Il mettra dans la bouche de quelques personnages du poème des allusions un peu détaillées de quelques révolutions intéressantes, mais pas assez importantes pour leur donner un article à part. Là encore il se réclame de l'exemple d'Homère dont les personnages entremêlent dans leurs discours des récits de choses qui leur sont arrivées dans leur jeune âge. Les personnages d'André Chénier auraient été des émigrés qui avaient fui la tyrannie des princes et les horreurs des guerres civiles dans le Nouveau Monde. C'est ainsi qu'il imaginera pour raconter les massacres de Stockholm et l'expulsion de Christiern II un vieil officier allemand qui a servi dans les troupes de Charles V après avoir assisté aux révolutions dans le Nord et qui se trouve actuellement en Amérique. De même il aurait insisté sur les cruautés des guerres de religion et les massacres de la Saint-Barthélemy en choisissant pour son porte-parole un protestant réfugié en Amérique, une espèce de Timon le misanthrope, se réjouissant du mal qui arrive aux chrétiens après qu'il est devenu déiste et philosophe paisible.

C'était l'histoire vécue, racontée par des témoins oculaires, des victimes, qui y auraient mis leurs passions, leurs colères et leurs haines; c'était la transformer en drame.

On voit comment, en variant continuellement ses procédés, André Chénier comptait rompre la monotonie d'un exposé historique dans son épopée. Il nous y aurait retracé l'histoire tour à tour en artiste, peintre et sculpteur dans ses vers, en poète didactique, philosophe et orateur, en moraliste, épris de détails pittoresques, en poète lyrique, annonçant l'avenir dans des prédictions enthousiastes ou indignées, et en poète tragique.

Il n'existe de tout cela que de rares et courts fragments sur l'histoire de Rome et celle de la France. Le poète célèbre en disciple de Montesquieu et de Rousseau Rome antique, qui a imprimé le sceau de son génie sur l'ancien monde, et le courage civique des grands Romains; Brutus et Caton, „hommes saints, hommes dieux, les plus grands des humains." En même temps il s'y inspire de Lucain, l'auteur de *la Pharsale*, en qui il avait reconnu un précurseur dans le poème historique. Mais c'était un modèle dangereux à cause de son style emphatique et déclamatoire. Voici un petit fragment destiné à entrer dans le rapide tableau de l'histoire romaine:

Allez voir de Crassus errer l'ombre sanglante,
Qui, les mains sur le front, les cheveux hérissés,
Pâle, les yeux en pleurs vers la terre baissés,
Maudit et son orgueil et l'Arabe perfide
Et le Parthe et ses traits et sa fuite homicide.

Passons aux fragments de l'histoire de la France qui se rapportent à la guerre de cent ans. C'est là que le poète prend sa patrie en pitié et qu'il

s'émeut en la voyant envahie par les Anglais, saignant de mille blessures et mise à deux doigts de sa perte par l'inconduite de la reine Isabeau, „la fille de Bavière":

C'est alors en effet que vaincus, enchaînés,
Captifs de l'insulaire, à sa suite traînés,
Les anges de la France arrachés à nos villes
Passèrent l'océan, et de leurs pieds débiles
Touchant le sol anglais, dans leurs pâles douleurs,
Tournèrent vers nos bords leurs yeux noyés de pleurs.
La Tamise asservit à ses lois insolentes
De nos fleuves français les Nymphes gémissantes.
Londre, apportant des fers, vint de notre Paris
Fouler d'un pied sanglant les augustes débris,
Et le lis transplanté sous un ciel tyrannique
Eut regret d'embellir l'écusson britannique.

Est-ce que ces fragments étaient peut-être destinés à entrer dans le récit de ce même protestant français qui devait peindre les horreurs de la Saint-Barthélemy? Cela me semble très probable. Ce serait l'histoire de la France racontée par un philosophe républicain qui aurait opposé comme André Chénier lui-même, les tyrans et les bourreaux modernes, les Charles IX et les Philippe II, aux grands hommes de l'antiquité, les héros de Plutarque avec qui ils firent un si violent contraste.

La partie épique du poème se réduira à la conquête de l'Amérique dont la description se distinguera des récits épisodiques de combats passés en Asie ou ailleurs par des ornements de style, des figures que l'emploi du merveilleux chrétien lui fournira. La mythologie homérique lui semblait faite exclusivement pour des poèmes d'inspiration antique; dans une épopée moderne elle n'était qu'un anachronisme. Ce ne sera pas lui qui y désignera, comme le poète des *Lusiades*, les vents, le ciel, le soleil, la mer et les éléments par les noms symboliques de dieux grecs et romains. Mais comme il ne désire pas non plus priver sa poésie du charme et de la grâce des mythes, il inventera „une sorte de mythologie probable et poétique avec laquelle il puisse remplacer les tableaux gracieux des anciens, ces Néréides accompagnant le navire d'une femme, etc....." Il peindra donc au lieu de Neptune l'ange de la mer agitant les rochers, soulevant les vagues et excitant les tempêtes. Les âmes des héros pourront peut-être remplir les fonctions des divinités anciennes. Cette idée lui vient évidemment de l'aveugle Ossian qui, dans „ses hymnes sauvages", „pense voir et voit ses antiques aïeux dans leurs palais de nuages."

Mais ce sont surtout Milton et le Tasse qu'il consultera, l'un pour son lyrisme biblique, l'autre pour sa peinture des cérémonies catholiques. Il cherchera des images sublimes. C'est Dieu même qui parlera dans son poème à l'immobilité et au silence de l'univers. Un prédicateur y fera aux sauvages un récit pathétique de la passion du Messie. Si dans *Susanne* il avait mis la poésie du Vieux Testament, celle du Nouveau Testament passerait dans l'*Amérique*; il y aurait montré, avant Chateaubriand, le côté poétique du christianisme. C'est par exemple une procession qu'il se propose de décrire

en marquant les moines de différentes couleurs et de différents habits, les surplis et les cierges; il traduira quelquefois transitoirement par allusion, par préterition, quelques prières de l'Eglise; il en représentera les différentes cérémonies dans les différents temps de l'année.

Quelle poésie aurait-il tiré de tout cela? Se prépara-t-il laborieusement un échec? Ou bien aurait-il réussi à égaler çà et là le sublime de Milton? Sa note sur la mort du Messie avec la description de l'antique nuit, la mère du chaos, qui sortit de son antre et entoura le soleil d'un voile noir, contient la promesse d'une poésie digne du *Paradis perdu.* Mais comme les fragments en vers nous manquent ici absolument, toute prédiction devient téméraire. Je me bornerai donc à constater que les idées d'André Chénier sur l'introduction de la poésie chrétienne dans l'épopée étaient fécondes puisqu'elles annonçaient *le Génie du Christianisme* et les poèmes bibliques d'Alfred de Vigny.

Les dieux des peuplades de l'Amérique auraient également figuré dans son épopée. Il les décrira avec une parfaite impartialité et indifférence, avec l'objectivité et l'impassibilité qui conviennent au poète épique comme à l'historien.

Les indigènes de l'Amérique, par leur imagination enfantine et leur simplicité naïve, lui apparaissent un peu comme des contemporains d'Homère. Les prières de ses prêtres américains auraient par conséquent ressemblé à celles de ses Grecs dans les *Bucoliques.* Il s'y appliquera avant tout à bien rendre la naïveté des sauvages, leur façon de voir les choses: „Il faut saisir cette imagination ardente et primitive d'un peuple sauvage. Qu'est-ce qui les épouvante le plus? Ce sont nos canons. Ils pourront dire dans leurs assemblées en parlant de la religion qu'on leur prêche: Le Dieu des Castillans aux cent bouches d'airains; et des Castillans eux-mêmes: Ces enfants du tonnerre." Et voilà comment André Chénier aurait mis la couleur locale dans le style de son poème.

Cette idée est déjà illustrée par un exemple, le fragment dans lequel les conquérants du Mexique se présentent à l'imagination naïve d'un Inca, non pas comme un peuple de Dieux, mais comme des hommes misérables, sujets à tous les maux et fils de Dieux malfaisants qui les ont fait naître dans un pays affreux, incapable de les nourrir:

Pour moi, je les crois fils de ces Dieux malfaisants
Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens.
Loin d'être Dieux eux-même ils sont tels que nous sommes,
Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,
Quel germe, dans leur cœur peut avoir enfanté
Un tel excès de rage et de férocité?
Chez eux peut-être aussi qu'une avare nature
N'a point voulu nourrir cette race parjure.
Le cacao sans doute et ses glands onctueux
Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux.
Leur soleil ne sait point sur leurs arbres profanes
Mûrir le doux coco, les mielleuses bananes.
Leurs champs du beau maïs ignorent la moisson,
La mangue leur refuse une douce boisson.

D'herbages vénéneux leurs terres sont couvertes.
Noires d'affreux poisons, leurs rivières désertes
N'offrent à leurs filets nulle proie; et leurs traits
Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts.

Ce sauvage s'explique „l'excès de rage et de férocité" des Espagnols comme le ferait un disciple de Rousseau, imprégné des idées humanitaires du XVIIIe siècle et pour tout dire comme le poète de *la Liberté*, qui place également son berger esclave dur et farouche sur un sol rocailleux, avare et nu. Et en effet André Chénier voit les sauvages de l'Amérique naturellement bons et victimes de la dépravation des Européens civilisés [1]). Aussi aurait-il insisté dans son poème sur les crimes des Espagnols. C'est un cacique qui s'y poignardera sur un lit près duquel est le portrait de Philippe II; il prendra une poignée de son sang et la jettera contre le portrait en disant: „Tiens, remplis-toi, barbare, voilà du sang." C'est un prince américain qui, racontant la mort de Guatimozin et de son suivant, les y peindra allant au supplice, Guatimozin en silence, mais l'autre, s'écriant: „O vous, feux éternels qui éclairez les cieux! Toi, soleil, notre père! et vous, astres des nuits! ô cieux! ô terre! ô mers! voyez...." Le poète médite encore un épisode où il opposera le cruel Alphonse, le dur Espagnol, à un prince Américain hospitalier et généreux à qui il a fait tout le mal possible.

Sa pitié allait aux opprimés de toutes les races, dans l'esquisse de *l'Hymne au Temps* aux huit cent mille Indiens que Clive a fait périr, ici encore à ces hommes noirs, plongés vivants dans les mines d'Amérique et déchirés de coups de fouet. Les horreurs de l'esclavage lui arrachent des cris d'indignation contre les barbares Européens dont les livres parlent tant d'humanité: „Cœurs pitoyables, vous ne connaissez pas la pitié de loin.... Vous osez vous enrichir du fruit de ces horreurs.... Vous n'avez aucune honte. Vous ne tremblez pas à l'idée des malédictions de la postérité qui vous attendent. O bons, ô respectables quakers...." Voilà déjà le sarcasme, „l'ironie sanglante", du futur poète des *Iambes* qui, par pitié pour „un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide précipite dans le cercueil", lancera des cris immortels à ses „bourreaux, barbouilleurs de lois." Que nous sommes ici loin de l'artiste, du dilettante, que des critiques malveillants [2]) ont vu seulement dans l'auteur des *Bucoliques!*

Il n'en aurait pas moins célébré en poète épique les conquistadores, ces audacieux navigateurs de mers inconnues s'exposant à mille dangers pour un chimérique Eldorado. Il chantera l'héroïsme de Cortez, étincelant, terrible comme un héros de la fable. Mais à l'histoire, la conquête du Mexique, se mêlera une fiction romanesque; il y mettra une jeune Américaine, amoureuse de Cortez, se plaisant à caresser le cheval du héros, à lui peigner la crinière, à lui présenter de la nourriture.

---

1) Voir pour les détails sur l'origine de cette idée et son progrès dans les esprits depuis Montaigne jusqu'à Rousseau: G Chinard, *L'exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle* et *L'Amérique et le rêve exotiqu dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle,* Paris, Hachette, 1913.

2) Cf. P. Glachant, *André Chénier Critique et Critiqué*, Lemerre, 1902, p. 300, 326–329, et surtout 385–388.

Il embellira de la même façon son récit de la conquête du Pérou où, pour imiter „cette admirable et unique scène de Cassandre dans *l'Agamemnon* d'Eschyle", il introduira une prophétesse, une Cassandre américaine, à laquelle il fera prédire l'assassinat de François Pizarre.

Les épisodes se seraient multipliés dans *l'Amérique* et l'on y aurait rencontré une foule de personnages de différents caractères dont quelques-uns de l'invention du poète et les autres pris dans l'histoire ou empruntés à Homère, aux tragiques grecs et à Shakespeare. Il songe pour cet usage à Coriolan, à l'Hercule de *l'Alceste* d'Euripide, à Ulysse, à l'Œdipe et au Philoctète de Sophocle, tandis qu'il médite aussi une occasion pour imiter *les Perses*. C'est par de tels emprunts qu'il aurait rapproché son épopée du drame. On n'en saurait être surpris de la part du poète des *Bucoliques* dont les idylles sont souvent de petites comédies. Grand admirateur d'Eschyle, le drame historique le tentait. N'a-t-il pas ébauché *la Bataille d'Arminius*?

Les esquisses de ses épisodes rappellent plus d'une fois ses idylles antiques. On y retrouve l'exilé, le grand homme méconnu et injustement banni de *l'Aveugle* et du *Mendiant*; on y voit un prince américain hospitalier et généreux qui, comme le riche Lycus du *Mendiant*, invite à son festin un étranger cherchant un asile; on y entend la plainte du vieillard triste et solitaire qui regrette sa jeunesse heureuse comme l'Homère de *l'Aveugle*: „Ceux qui sont vieux aujourd'hui, quand ils étaient jeunes m'ont vu déjà vieux". C'est la pensée exprimée par Homère dans *l'Aveugle* quand il dit aux enfants bergers de Syros:

A peine mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais déjà vieux....

Un poète de la valeur d'André Chénier aurait tiré sans doute de la plupart de ces esquisses d'épisodes de petits poèmes pathétiques, idylles et élégies, qui, insérées dans *l'Amerique*, y auraient fait de dignes pendants à ses poèmes antiques. C'est plus qu'une supposition, car ses rapides esquisses de visions poétiques et romanesques révèlent les mêmes qualités de l'artiste, le même talent plastique. Voici par exemple le peintre, l'auteur des *quadri*, qui nous montre un sage „aimant le soir à s'asseoir au haut des rochers regardant la mer, surtout en temps de tempête".

Ses vieillards, comme dans les *Bucoliques*, y auraient condensé en une poésie sentencieuse leur sagesse, puisée des anciens:

„Gardons, gardons toujours, nous qui devons mourir,
Une âme égale et ferme......................
Dans les biens, dans les maux que le ciel nous envoie
Entre la paisible........ et l'insolente joie" [1]).

Nombreuses sont ses indications de fragments lyriques: émotions panthéistes, plaintes élégiaques, prédictions indignées ou enthousiastes, explosions de douleur ou de joie, invocations à l'enthousiasme, imprécations d'un

[1])
Æquam memento rebus in arduis
servare mentem, non secus in bonis
ab insolenti temperatam
lætitia, moriture Delli,

Horace, *Odes* II, III.

père dans un morceau grandement tragique, récit pathétique de la mort du Messie et beaucoup de morceaux à imiter de „ce grand Milton".

Comme dans *l'Aveugle* et comme dans *l'Hermès* André Chénier aurait intercalé dans son épopée de *l'Amérique* des chants d'un véritable poète. Son sujet lui en offrait un exemple authentique dans l'auteur de *l'Araucana*, cet Alonzo de Ercilla qu'il appelle „le Phémius de l'Amérique." Il parle en outre d'un héros-poète, conçu peut-être d'après le modèle d'Eschyle et d'Alcée, qu'il célèbre dans un fragment de *la République des Lettres*. C'était un procédé d'Homère, mais qu'il retrouvait, comme l'auteur des *Martyrs*, dans les poèmes d'Ossian.

Poème épico-lyrique, *l'Amérique* s'annonce comme un ouvrage de la plus haute importance, orné de grandes beautés et qui, même si l'auteur eût échoué en partie dans sa tentative ambitieuse de créer une épopée digne de Virgile et d'Homère, aurait fait date dans la littérature française comme poème chrétien, historique et géographique. Le sujet en était vraiment épique et parlait comme tel à l'imagination, particulièrement à l'époque du poète, où les aspirations coloniales des Français étaient loin d'être éteintes. L'Amérique restait toujours „le pays de la fable" et ses premiers explorateurs, les conquistadores, par le prestige que donne l'éloignement dans l'espace comme le recul dans le temps aux hommes et aux choses, avaient vite grandi aux yeux de leurs contemporains et de la postérité; ils n'avaient pas tardé à devenir eux-mêmes des figures quasi-légendaires, fondateurs de villes comme ces Grecs de l'antiquité avec lesquels l'auteur des *Bucoliques* avait l'intention de les comparer [1]).

Il me semble pourtant que son admiration pour les chefs-d'œuvre des anciens y aurait encore trop entravé sa théorie de l'invention. J'ai peur qu'il n'y eût abusé du procédé de la transposition. Quelques-unes des transpositions qu'il méditait, celle par exemple de *l'Œdipe* de Sophocle, étaient trop forcées pour avoir chance de plaire. Transposée dans *l'Amérique*, dénuée de ses éléments religieux, l'histoire d'Œdipe aurait paru un conte brutal, très choquant. Ses personnages fictifs d'ailleurs n'auraient jamais eu la valeur poétique que les héros mythiques reçoivent de la foi religieuse et de l'imagination populaire des anciens et de plusieurs siècles de culture littéraire. Au lieu donc de moderniser artificiellement et violemment les mythes de la Grèce antique, il aurait mieux fait de s'emparer des légendes américaines, des chimères des Conquistadores, ainsi que le ferait au XIXe siècle de Heredia dans quelques sonnets immortels.

Susanne, *Hermès* et *l'Amérique*, voilà ses trois projets de poèmes épiques, mais d'espèce différente, car il lui répugne de se répéter.

Susanne, c'était son poème biblique conçu comme une vaste idylle contenant un tableau de la civilisation orientale.

Hermès, c'était son poème philosophique montrant à travers les siècles la lutte de l'intelligence humaine contre les forces aveugles et formidables de la nature.

---

1) M. A. Bellessort fait presque la même comparaison, quand à la page 182 de son livre exquis sur *Virgile, son œuvre et son temps* (Perrin, 1920) il appelle la dernière partie de *l'Enéide* une histoire de conquistador.

L'Amérique enfin, c'était son épopée moderne et chrétienne, immense poème historique et géographique, résumant dans une vaste synthèse l'histoire générale et la géographie du globe.

Dans le premier poème il aurait rivalisé avec Milton, dans le second avec Lucrèce, et dans le troisième avec Virgile et Homère, mais aussi avec Lucain, le poète de *la Pharsale*, et avec Voltaire, l'auteur de *la Henriade*. Il y aurait rejoint dans le passé par dessus Voltaire les poètes épiques du XVII[e] siècle, les Chapelain et les Scudéry. C'est le roman historique en vers qu'il y aurait renouvelé avec plus d'éclat, plus d'art et de poésie, que ses lointains précurseurs. Et c'est en même temps un poème exotique qu'il y méditait entre *les Incas* de Marmontel et *les Natchez* de Chateaubriand.

On voit quelles nouvelles perspectives *l'Amérique* aurait contribué à ouvrir aux poètes futurs. Si dans *Susanne* André Chénier annonce Vigny (*Moïse, le Déluge*) et Leconte de Lisle (*Qaïn*) et dans *l'Hermès* Bouilhet (*Les Fossiles*) et Sully Prudhomme (*la Justice, le Bonheur*), dans *l'Amérique* il se révèle comme le précurseur de Heredia, l'auteur des *Conquérants*. Roman historique en vers, comme *les Martyrs* le seraient en prose, *l'Amérique* prédit encore l'âge de l'histoire que fut le XIX[e] siècle, les drames et romans historiques des poètes romantiques et l'histoire pittoresque et lyrique des Thierry et des Michelet.

Cornjum. C. KRAMER.

ÜBER DEN URSPRUNG VON MHD. *ZECKE* UND DESSEN BEDEUTUNG BEI TAULER.

Kleiner Beitrag zur Kenntnis des mhd. und zugleich des mndl. Wortschatzes.

Nur in drei Predigten hat Tauler das Wort *zecke* gebraucht und zwar jedesmal beinah in demselben Zusammenhang, nämlich, um uns zu verstehen zu geben, wie notwendig es ist, unsre Gebrechen und Fehler mit der Wurzel auszurotten. Anderswo kommt das Wort bei ihm nicht vor.

1. **Lexer kennt das Wort nicht.**

Lexer [1]) kennt: 1[0] ein Wort *zëc* (stm), als Name eines Kinderspieles, das er weiter nicht erklärt [2]);

2[0] ein Hauptwort *zëcke* (auch *zëche*) [3]) von unbestimmtem Geschlecht (männlich oder weiblich?), das übereinstimmt mit dem Ndl. *teek* (*tiek*), dem Engl. *tick*, und dem Franz. *tique* und im Nhd. fortlebt als *zecke*; es ist der Name des Holzbockes, der sich an Säugetiere hängt, um ihr Blut zu saugen;

3[0] endlich, ein sächliches Verbalnomen *zecken* [4]) in der Bedeutung von "Geplänkel, Scharmützel"; das Zeitwort *zecken*, wovon es abgeleitet ist, heiszt: "einen leichten stosz oder schlag geben, reizen, necken" usw., und gehört also wohl zum erstgenannten Stamme *zëc*.

* * *

---

1) *Mhd. Handwörterbuch.*
2) *l. c.*, III, Sp. 1037. Es ist eine Ablautsform von *zic*, Sp. 1100, das „leise berührung, leichter stosz od. druck, neckerei" usw. bedeutet. Vgl. das Ndl.: '*tikje spelen*' = '*krijgertje spelen*'.
3) *l. c.*, III, Sp. 1038.
4) *l. c.*, III, Sp. 1039.

Keine von diesen Bedeutungen paszt in den Zusammenhang; sie geben nicht einmal einen Fingerzeig für dessen Auslegung; auch hat Dr. W .Stehmann, der das Wortverzeichnis zu Vetters Ausgabe von Taulers Predigten [1]) besorgt hat, das Wort mit einem * versehen, um anzuzeigen, dasz es bei Lexer fehlt. Er selbst hat jeden Deutungsversuch unterlassen.

II. Taulers Gebrauch des Wortes.

Laszt uns denn zunächst untersuchen, ob Tauler selbst uns nicht dabei behülflich sein könnte, den Wert des Wortes zu bestimmen.

Am Feste der Hgen. Cordula, dem 22. Oktober, gibt ihm das sonntägliche Evangelium Skt. Matthäi (Kap. 22, Vers 4) Anlasz zu einer Predigt über die Entkleidung und Bekleidung der Gottesbraut; er entwickelt darin einen seiner Lieblingsgedanken, 'dasz der Mensch sich nicht allein von Sünden und Gebrechen reinigen soll, sondern auch von allen Wünschen, wie gut sie auch sein mögen; denn in des Menschen Herzensgrunde liegt stets eine verborgne Unart, so lange er sich nicht von alledem entkleidet und in den göttlichen Willen entsinkt. Folgt er Gott allein, so kommt Gott und bekleidet die Seele nach seinem eignen Willen. Tut er dies aber nicht, so wird er im geistlichen Leben niemals fortschreiten.'

Darum

"nement úwere z e c k e n war und dœtent die und nút die natúren. Dar umbe das ir dis nút enduont, daz ir ettewenne ein jar gesammet hant, daz verlieret ir uf eine stunde, daz ir lihte in worten oder in werken die us dem bœsen z e c k e n her us wahsent der in dem grunde lit, ...". [2])

Der Gedanke dünkt ihn wichtig genug, um auf ihn zurückzukommen, denn am folgenden Tage, dem 20. Sonntag nach dem Dreifaltigkeitsfest, spricht er aufs Neue über denselben Text, mit der Absicht, uns zu zeigen, wie Gott uns gern hinweist auf die schädlichen Wurzeln unsrer bœsen Neigung zu alten Schwächen, damit sie ausgetrieben werden; und er fängt seine Rede mit der folgenden Erklärung an:

"Nu sprach ich gestern ein wort in dem sermon das ir nút alle enverstundent, wie das der zecke us mueste; das meine ich so: wenne ein garte oder ein acker geeget wurt von dem unkrute, so blibet do ettewenne ein wurtzelin von dem unkrute in dem tieffen grunde, und daz enpruefet man nút, und wurt daz lant schœne geseget und úbersliht; und also denne der guote same uf sol gon, so kummet herfúr die bœse fruht, das bœse unkrut, daz us der bœser wurtzeln heruf get uss dem grunde, und verderbet und vertrucket das edel guote krut; das hies ich ein z e c k e n. Das sint die bœsen gebresten die in dem grunde ligent........" [3])

Das Wort ist ihm nun gang und gäbe geworden und am folgenden Sonntag kommt es ihm unwillkürlich über die Lippen in seiner Darlegung von dem Nutzen der Anfechtungen:

"In der bekoringe werdent die flecken und die z e c k e n [4]) bekant, und werden usgerútet........" [5]),

---

[1]) *Die Predigten Taulers*, hsg. von Ferd. Vetter, in: ***Deutsche Texte des Mittelalters***, Berlin, Weidmann, 1910.

[2]) Vetter, *l. c.*, S. 434, Z. 3–7.

[3]) Vetter, *l. c.*, S. 398, Z. 16–24.

[4]) Für den Reim vgl. den Ndl. Ausdruck: '(de liefde kent) vlek noch gebrek.

[5]) Vetter, *l. c.*, S. 404, Z. 28–29.

und weiter:

"und do rihte so vert der bœse z e c k e herfúr........" [1]).

III. Ist *zecke* < *quecke?* 1. Bedeutung. Man denkt sofort an die *Quecke* (Ndl. *kweekgras*, Engl. *quitch*), die nicht inmal durch wiederholtes Eggen auszurotten ist; denn das geringste Wurzel-s əstückchen besetzt Lebenskraft genug, um sich in kurzer Zeit über ein ganze Feld fortzupflanzen; mithin müssen die winzigsten Teilchen des lästigen Unkrautes vernichtet werden, will man ein Feld davon säubern.

* * *

2. Form. Könnte *zecke* eine dialektische Form von *quecke* sein?

Grimm-Lexer [2]) und Kluge [3]) nehmen an, dasz hgd. *quecke* erst in nhgd. Zeit aus dem Niederdeutschen entlehnt wurde, da es im Mhd. noch nicht belegt sei. Doch ist dies keine bedenkliche Schwierigkeit!

Was die grammatische Beschaffenheit des Wortes betrifft, so könnte die Übereinstimmung nicht als vollkommen betrachtet werden: denn im gewöhnlichen Sprachgebrauch ist das Wort weiblich (*die quëcke*); daneben kommt es auch noch unter der Gestalt eines starken männlichen Stammes vor (*der quëck*). Die verschiedenen Abwandlungsformen bei Tauler (N. E. der zecke, D. E. deme zeck*en*, A. E. ein zeck*en*; G. M. úwere zeck*en*) lassen dagegen auf einen männlichen n-Stamm schlieszen. Wie aus Folgendem erhellen wird, fällt es jedoch nicht schwer, diese Verschiedenheit in den Deklinationsarten auszugleichen.

a. Davon abgesehen — wie wäre aber der Übergang von *qu* zu *z* zu erklären?

α. kw > k In den oberdeutschen Mundarten ist das Verschwinden eines *w* hinter *k* (*q*, *c*) schon gegen Ablauf der ahd. Zeit eine bekannte Erscheinung [4]): so liest man bei Tauler [5]) *er**k**icken* statt des regelrechten *er**qu**icken*.

Es hat also kein Bedenken, eine Form **kecke* aus *quecke* abzuleiten; um so weniger als sie in der heutigen elsässischen Volkssprache wirklich besteht (als *Khakha*, *Khakhə* [6])), freilich nur in den südlichen Gegenden (Kreis Mühlhausen).

* * *

β. k > z? Ein einziges Wort in der Mundart eines einzigen Dorfes (Münstertal) zeigt ferner den Übergang von *k* zu *z*; dort gilt nämlich *zime* [7]) für das anderswo im Elsasz überall gebräuchliche *kime* [8]) d. i. 'Keim'.

Auf Grund der Abwechslung k/z in diesem Worte, könnte man nötigenfalls, *kecke* zu *zecke* verdrehen. Die gleiche Behandlung von ursprünglichem *k* und *qu* wäre an sich schon nicht recht wahrscheinlich; um jedoch davon zu schweigen, was müszte sich dieses Wort nicht alles gefallen lassen!

1) Man nähme ihm zuerst einen Mitlaut (das *w*) ab, eine Operation die nur im *südlichen* Teile von *Ober*-Elsasz vorgenommen werden kann;

---

1) id., S. 405, Z 9–10.
2) *Deutsches Wörterbuch*, Bd. VII, Sp. 2335.
3) *Etymolog. Wörterbuch der dt. Sprache* [7], 1910, S. 360.
4) Wilmanns, *Deutsche Grammatik* [3], I, S. 158. Vgl. auch ***K**elte* neben ***Qu**elte* in: Martin und Lienhart (*ML*), *Wörterbuch der elsässischen Mundarten*, Trübner, Straszburg, 1907, Bd. II, S. 211–212.
5) Vetter, S. 305, Z. 9.
6) ML, *l. c.*, I, 429.
7) id. II, 904.
8) id. I, 437.

2) darauf müszte man den so erhaltenen Anlaut *k* zu *z* umgestalten; anderswo findet diese Veränderung tatsächlich allein in einem Wort in der Mundart eines im *nördlichen Ober*-Elsasz gelegenen Dorfes statt, wo die erste Erscheinung unbekannt ist;

3) das auf solche Weise verunstaltete Wort hätte dann ein Bürger aus Straszburg im *Nieder*-Elsasz gebraucht, wo keine Spur von den beiden besprochenen Lautentwicklungen vorhanden ist.

* * *

Schreibfehler? Es bleibt eine Ausflucht: bisweilen geschah es, dasz die Laute *k* und *z* in der Schrift beide durch *c* wiedergegeben wurden; man könnte demnach vermuten, dasz ein Abschreiber ursprüngliche *c* durch *k* und *z* ersetzt und sich hier geirrt habe, weil er das Wort nicht kannte. *Zecke* wäre dann ein Schreibfehler fur **cecke* aus *quecke.*

Unter den Bedenken, die ich vorhin erhob, bleibt eins geltend, das sich gegen den Gebrauch der südlichen Form *kecke* im nördlichen Gebiet richtete; auszerdem betrachte ich diese Vermutung als unwahrscheinlich, weil die Form mit *z*-Anlaut in drei verschiedenen Handschriften steht; unter diesen sind wenigstens zwei von einander unabhängig, sie gehören zu den ältesten und eine ist noch zu Taulers Lebzeiten fertiggeschrieben[1])

Auf dem Wege von *kw* zu *z* über *k* haben wir uns somit verrannt; wir müssen wieder umkehren und einen andern Weg einschlagen.

* * *

b. *α.* qu > zw Eine bekannte Erscheinung im Deutschen ist die Abwechslung zwischen *qu* und *zw* (< *tw*, *dw*). Neben ***qu**er* bestehen ***zw**erchfell*, *über**zw**erch* [2]); der Stamm von Ndl. *be**dw**elmen* ist im Deutschen bekannt unter der Form ***Qu**alm*)[3]; man vergleiche noch ***Qu**ehle* und ***Zw**ehle* (Ndl. ***dw**eil*), ***Qu**etsche* und ***Zw**etsche*; das mundartliche ***Zw**arch* [4]) für Hgd. ***Qu**ark*, usw. [5])

In allen diesen Beispielen ist aber *zw* (< *tw*, *dw*) das ursprüngliche, während es für *quecke* wohl feststeht, dasz der Anlaut (labio-)velar war (Wurzel des idg. **g*(*v*)îvos). [6])

Zwar verzeichnet Kluge [7]) bei dem Worte ***Qu**endel* aus dem lat. ***c**onila* eine auffallende tyrolische Form: ***zw**endel.*

Im Elsasz ist jedoch die regelrechte Form dieses Wortes allgemein; dagegen finden wir in Martin und Lienharts Wörterbuch, für Nieder-Elsasz und für Straszburg insbesondere, anstatt ***qu**elle*, ***qu**ellen*: ***zw**elle*, ***zw**ellen* [8]); und die ***Qu**ecke* selbst heiszt im Nieder- und im westlichen Elsasz ***Zw**eck* (w.m.)[9]), während man in anderen Gegenden von der ***K**ecke* spricht (s. oben S. 163),

Man dürfte folglich behaupten, das nicht belegte mhd. **quecke*, dem das

---

1) Nämlich die Freiburger Hs., die wenigstens so alt ist wie die Engelberger – und diese stammt aus dem Jahre 1359; S. Vetter, S. IV.
2) vgl. auch 'zwerch' im Elsässischen; ML, II, 927.
3) vgl. Kluge, S. 359.
4) ML, II, 927.
5) vgl. Kluge, S. 359; vgl. auch Wilmanns I, 115.
6) Kluge, S. 360 u. 236.
7) S. 360.
8) ML, II 925.
9) ML, II, 923; vgl. auch noch *Zw*atzenheim = *Qu*atzenheim (Elsässisches Dorf).

heutige gleichlautende Wort entspricht, habe zugleich unter der Nebenform **zwecke* bestehen können.

* * *

Es wäre doch schon etwas gewagt und uns wäre trotzdem noch nicht geholfen! Denn....

β. zw > z? Wie werden wir das *w* nun los? Im Niederländischen nimmt man manchmal einen solchen Wegfall eines *w* hinter dem *t* wahr, so in der Präposition '*tusschen*' aus '**twisschen*'; ein Verschwinden des *w* darf man dies aber eigentlich nicht nennen: [1]) das *w* lebt fort unter der vokalischen Gestalt eines *u*. Ähnliches gilt für das Deutsche *zuber* (aus *zwibar), dessen Etymologie übrigens zu wenig sicher ist, als dasz wir darauf fuszen dürften.

Nun kennen Martin und Lienhart zwar ein Wort *zeck*[2]), welches 'Reisznagel' bedeutet und im Nhgd. in dem zweiten Glied des Kompositums 'Papier*zw*ecke' zu erkennen ist. Entkräftet wird jedoch dieser Beleg einer Entwicklung von *zw*— zu *z*— durch folgende Erwägungen:

1) diese Form ist nur in einem Dorfe im südlichsten Teile des Elsasses im Gebrauch; anderswo spricht man von *zweck*;

2) hier hat sicher die Analogie mit dem tief in die Haut dringenden Insekt, der *Zecke* gewirkt (vgl. Fr. 'punaise' in seinen zwei Bedeutungen).

Auf den ersten Blick ist es recht auffallend, dasz der Straszburger Dialekt dieses Tier ***zw**ecke* [3]) nennt; scheint dies doch anzudeuten, dasz das Sprachgefühl nicht mit Sicherheit die Anlaute *zw* und *z* von einander unterschied. Es ist jedoch nicht merkwürdiger als die Einschaltung eines *w* in ***qu**endel* aus lat. ***co**nila* und in ***zw**iebel* aus lat. ***c**epula* [4]). Gerade der Ursprung dieses Wortes nimmt auch dem Beweismittel alle Kraft, das man aus dessen mundartlicher Lautform ***z**ibele*, die im ganzen Elsasz üblich ist (tsipelə, tsîwələ usw.) [5]), ziehen könnte.

Es hiesze also auf losem Grunde bauen, wollte man sich auf jene seltene und unsichere Fälle stützen, um *zecke* aus *zwecke* abzuleiten. Zudem nehme ich Anstosz an dieser vermeintlichen doppelten Entwicklung von *qu* zu *zw* und von *zw* zu *z*, wenn doch die heutige Sprache in Straszburg nicht über das erste Stadium hinausgekommen ist — es sei denn, dasz man für die Straszburgische Form eine dritte rückgängige Wandlung voraussetzen wollte!

Gleichwohl gibt die neueste Übersetzung der Taulerischen Predigten von *W. Lehmann* das Wort durch *quecke* wieder und erklärt es wie folgt: "agropyrum repens [6]). Böses, hartnäckiges Unkraut, das aus jedem Wurzelstückchen neu ausgrünt." [7])

Es war verlockend, ihm diese Bedeutung zu geben, die so genau in den Zusammenhang paszt, und es nimmt nicht wunder, dasz Lehmann sich

---

1) Im Elsässischen übrigens: 'zwischen'; ML, II, 928.
2) ML. II, 899.
3) ML, II, 924; s. v. zwĕck II, 2.
4) Kluge, S. 513.
5) ML, II, 890.
6) Der gewöhnliche Name scheint 'triticum repens' zu sein.
7) Lehmann, Joh. Zauler, Predigten, Diederichs, Jena, 1913; Bd. II, S. 207.

dazu verführen liesz.[1]) M. A. tut aber diese Wandlung von *quecke* zu *zecke* den Lautgesetzen Gewalt an und opfert sie dem Sinne.

Diesen wollen wir in unsrer weiteren Besprechung zunächst nicht berücksichtigen, um unsere Untersuchung so reinphonetisch wie nur möglich fortzuführen.

* * *

IV. zecke/zacke.

Die Papierhandschrift der Universitätsbibliothek zu Gent Nr. 966[2]) enthält eine mittelniederländische Übersetzung der am Feste der Heiligen Cordula gehaltenen Predigt[3]); dem in den deutschen Hss. hier zweimal vorkommenden *zecken* entspricht beidesmal *takken*[4]). Wegen der zahlreichen Fehler und Ungenauigkeiten ist diese mndl. Abschrift, die sich oft damit zufriedenstellt, die hd. gegen mndl. Lautwerte zu vertauschen, nur wenig zuverlässig. Doch geht es nicht an, ihre Lesart ohne weiteres zu verwerfen. Es möchte der Übersetzer diesmal zufällig den Nagel auf den Kopf getroffen haben!

1. Form. *a.* ndl. tak = hgd. zacke.

Dem Ndl. *tak* entspricht lautgesetzlich das Hd. Wort '*--zack*' in Zusammensetzungen wie *Zweizack*, *Dreizack*; steht das Wort allein, so lautet es: *die Zacke* oder der *Zacken*[5]).

In mhd. Zeit ist das Wort nur für das md. belegt; es wird gewöhnlich als eine Entlehnung aus dem ndd. betrachtet.

Die drei angeführten Formen lassen sich erklären, wenn wir von einem männlichen n-Stamm ausgehen, den ja auch die Taulerischen Formen voraussetzen[6]):

der zack/ *zacke. 1) man weisz, dasz z. B. neben '*der Flecken*' auch '**der Fleck**' besteht; schon im mhd. gehörte das Wort zur schwachen wie zur starken Deklination (**der vleck** und **der vlecke**)[7]);

*der zacke/ *zacken*. 2) mhd. *backe*, *balke*, *boge*, *dûme*, usw. sind jetzt zu *Backen*, *Balken*, *Bogen*, *Daumen*, usw. verlängert[7]);

*der zacke/ *die zacke*. 3) endlich waren *die Schnecke*, *die Schnepfe* u. a. im mhd. männlich (*der snecke*, *der snepfe*[7])).

b. zecke. Freilich, *zacke* ist mit *zecke* nicht einerlei. Im Elsässischen Sprachgebiet aber, scheint die Grenze zwischen beiden Lauten nicht sehr scharf zu sein: dem normal hgd. a entspricht ein *offnes a* und das *e* wird durchgehends wie *geschlossenes a* ausgesprochen; so lautet *zacke*: *tsak* und *zecke* (= Holzbock): *tsak* (doch auch tsæk)[8]). Dasz diese Aussprache schon zu Taulers Lebzeiten gangbar war, erhellt aus Formen wie: *har*[9]) für *her* (=

---

1) Unverzeihlich ist dagegen die Übersetzung des mhd. *lüegen* durch *lügen* Bd. I, S. 106. Es bedeutet brüllen; s. Lexer I, 1976; vgl. ndl. loeien, u. a. m.

2) *Sermoenen van Tauweler;* nach de Vreese vom Jahre 1470.

3) fol. 210*v* – 218*r*.

4) fol. 217*v*.

5) vgl. ML, II, 899. Eine Nebenform *zeckel* ist in gewissen Mundarten gebräuchlich, doch wohl als Verkleinerungswort mit Umlaut aufzufassen.

6) S. oben S. 163.

7) Paul, *Mhd. Grammatik,* S. 63.

8) ML, II, 899.

9) Vetter S. 1927; Z. 32 u. ö.

hier), *warp* [1]) für *werbe* (= mal, ndl. werf), *mendag* [2]) und *mântac*, *weschen* [3]) neben *waschen*.

Und sollte dies nicht befriedigen, wer nähme Anstand, diesen Unterschied im Vokalismus durch eine Ablautsform zu erklären und neben ug. **takko—*, idg. **dokno*, worauf *zacke* nach Kluges Vermutung zurückzuführen ist, eine ng. Form **tekko—*, idg. **dekno—* gelten zu lassen? Ist doch nichts geläufiger als solch ein e/o Ablaut! Man vergleiche z. B. das Deutsche *der Nacken* mit dem Niederländischen *nek*, Engl. *neck*, D. *Genicke* (i durch Umlaut!) u. a. ä. Sogar Doppelformen des nämlichen Stammes werden von Wilmanns aufgezählt [4]). Diesem Lautunterschied entspräche übrigens eine Schattierung in der Bedeutung, die wir sogleich bestimmen wollen.

* * *

Wie dem auch sein mag, die Möglichkeit einer Doppelform *zecke* neben *zacke* steht fest: phonetisch ist nichts gegen die Zusammengehörigkeit der zwei Wörter einzuwenden.

* * *

Allein:

2. Bedeutung. Die Schwierigkeit ist somit nur verschoben. Denn jetzt fragt es sich, ob die Wortbedeutungslehre mit der vorgeschlagenen Deutung fürlieb nehmen wird. Von vornherein ist es ja offenbar, dasz wir mit der gewöhnlichen Bedeutung des Ndl. *tak* = Zweig, nicht auskommen können.

a. Grundbedeutung von *zacke*. Grimm (Dr. M. Heyne) [5]) lehrt uns, dasz die früheste bezeugte Bedeutung von *zacke*: s p i t z e eines dorns ist; dasz sie von der Vorstellung des k u r z und s c h a r f v o r s t o s z e n d e n ausgeht; auf k u r z e s t e c h e n d e ä s t e eines waldbaumes übergegangen ist (= lat. ramus); später einfach eine s p i t z e bezeichnet (= lat. dens).

Dies paszt vortrefflich auf die widerhakigen [6]), zahnartigen Verzweigungen an der Wurzel der Quecke; nach der meist verbreiteten Ableitung soll ja dies Unkraut eben diesen Wurzelteilchen seinen französischen Namen (*chien***dent**) verdanken.

* * *

b. Paßt sie in den Zusammenhang? Beim aufmerksamen Wiederlesen der drei in Betracht kommenden Predigten, geht uns jetzt plötzlich ein Licht auf und es wird sonnenklar, dasz der Prediger keineswegs das Unkraut als ein Ganzes im Auge hatte, sondern blosz die allerkleinsten tief verborgnen Teilchen, die nach dem Pflügen und Eggen noch in der Erde stecken bleiben!

Zum Beweise, sei es mir gestattet, einige Bruchstücke aus den anfangs angeführten Stellen zu wiederholen:

....“die us *deme bœsen zecken* her us wahsent *der in dem grunde lit....*” [7])

---

1) id. S. 511 Sp. 2.

2) id. S. 50 Z. 24.

3) id. S. 84 Z. 24. Umlautsform! Sollte *zecke* auch eine solche zu *zacke* sein? Beachtenswert sind die Gestalten unsres Wortes in der Augsburger Ausgabe von 1498, fol. 154v: der tz*a*ck; fol. 158r: die z*a*cken, der... tz*a*ck; fol. 201r: ewer z*e*cken, den bœsen z*e*cken.

4) Wilmanns, I, S. 235, 237.

5) *Grimms Wörterbuch*, XIV, 1, Sp. 11 fg.

6) vgl. das Ndd. *Tacken* = kleinster Teil eines Knies (Seemannssprache).

7) Vetter, S. 434, Z. 6–7.

"....so blibet do ettewenne *ein wurtzelin von dem unkrute in dem tieffen grunde....*" [1]) und auf dies 'wurtzelin' bezieht sich dann einige Zeilen weiter, der zusammenfassende Satz: "*das hies ich ein zecken,*" wenn auch die Verbindung nicht streng grammatisch ist; was dazwischen steht, ist nichts Andres als eine unbeabsichtigte Entwicklung des Bildes: eine Schreibart, mit der wir durch Homer vertraut sein dürften.

Die unterstrichenen Worte geben uns eine genaue Vorstellung von dem, was Tauler im Sinne hatte: ein Teilchen von dem Unkraut, das tief in der Erde liegt, ein Würzelchen der Quecke, d. i. ein kurz und scharf vorstoszender, spitzer, stechender Teil der Pflanze, der in der Tat einem 'tak', Zweig ähnlich sieht. Sind doch die Wurzeln die unterirdischen Zweige des Gewächses! Spricht man nicht im Ndl. von 'ver*tak*te hoofdwortels'? Enger ist noch die Verwandtschaft bei der Wurzel der hier gemeinten Quecke, die zu der Art gehört, die man *Wurzelstock* nennt.

Dasz dies die richtige Auffassung ist, darauf weist auch noch die Überschrift der 74. Predigt hin:

"die bredige .... seit wie Got gerne uns wisete uf die *schedelichen wurtzeln* unserre bœsen neiglicheit der *alten gebresten*, das sú ussgetriben wurdent"[2]). Darin sind die '*schädlichen Wurzeln*' nichts als eine Variation des oft wiederholten Ausdruckes '*die bœsen zecken*'.

Schlieszlich sei noch betont, dasz die Unterscheidung, die hier zwischen dem Unkraut und dessen Wurzelteilchen gemacht wird, später wiederkehrt, als Tauler seine Beobachtungen auf das geistliche Leben des Menschen überträgt:

Dem Unkraut entsprechen die *groben Sünden*, von denen er nicht sprechen will; den schädlichen Wurzeln tief in der Erde, die Gebrechen, die im Grunde liegen und die man nicht getötet hat, die schlechten Neigungen, die *verborgne Unart*.

* * *

c. Aus dem elsässischen Sprachgebrauch.

Die nahe Verwandtschaft zwischen *Zweig* (tak) und *Wurzelteilchen* wird uns noch anschaulicher gemacht durch ein paar Wörter aus der Heimat des Mystikers:

1) *zäckle*ⁿ, von zacke abgeleitet, bedeutet Spitzen bekommen, treiben. Bi dem Wetter fangeⁿ d Reweⁿ an zu zäckleⁿ" [3]).

2) *zinke,* welches im Hd. mit *zacke* gleichbedeutend ist, ist in Straszburg von einem '*Ästchen* einer Traube' [4]) und zugleich von einem 'Knoblauchstückchen' gebräuchlich; und in Sulzmatt bezeichnet das damit Zusammengestellte *knoblich* **zinkeⁿ** einen Teil der Knoblauch***wurzel***!!!

* * *

Zecke bedeutet also wohl W ü r z e l c h e n t e i l, W u r z e l r e i s, und Taulers Worte sind weiter nichts als eine Umschreibung der Redensart: "Du sollst die Wurzel des Übels" oder "das Übel mit der Wurzel ausrotten, ausreiszen." Der Holländer sagt: "Gij moet het kwade met wortel en *tak*

---

1) id., S. 398, Z. 19 fg.
2) id., S. 398, Z. 2–5.
3) ML, II, 899 s. auch Kluge S. 500 s. v. Wurzel.
4) Man vgl.: D zinke an de Rewe (*ML*, II, 909) mit dem Beispiel zu 'zäcklen'.

uitroeien". Und um denselben Gedanken auszudrücken, bedient sich der Franzose des Ausdruckes: "extirper le mal jusqu'à la racine", in dem das Zeitwort aus dem Lat. *stirps* abgeleitet ist, das eine ähnliche Bedeutungsentwicklung aufzuweisen hat als *zacke* — *tak* — *zecke*. Es bedeutet nämlich "Wurzel, Wurzelstückchen, Wurzelschöszling, Schöszling", ja sogar "Baumstamm" und "Bäumchen" oder "Gesträuch" usw. [1])

Für das mndl. *tac* ist diese vom gewöhnlichen Sprachgebrauch ziemlich abweichende Bedeutung bisher noch nicht aufgezeichnet worden; die Genter Handschrift zwingt uns, sie als wahr und gültig anzuerkennen. Dem flämischen Übersetzer habe ich soeben mehr als einen Fehlgriff zur Last gelegt; es ist im Grunde wohl leicht begreiflich, dasz er manche von Taulers mystischen Grübeleien nur halb verstehen konnte; es hiesze aber über die Schnur hauen, wenn man behaupten wollte, er hätte nicht gewuszt, dasz Zweige ('takken') nicht in der Erde liegen! —

Auch das mndl. *tac* konnte demnach „Wurzelreis, Wurzelstückchen" bedeuten und in diesem Sinne ist er höchstwahrscheinlich in der oben zitierten Redensart (het kwade met wortel en *tak* uitroeien) aufzufassen.

Aus unsrer Untersuchung ergibt sich also:

1°. dasz *zecke* nicht eine Verstümmelung eines unbelegten mhd. *quëcke (= nhd. Quecke), sondern eine Nebenform zu *zacke* ist;

2°. dasz dem Unterschied im Vokalismus eine Schattierung in der Bedeutung entspricht: *zecke* = '*Wurzelreis, Wurzelstückchen* (der Quecke);

3°. dasz auch das mndl. diese Bedeutung des Wortes *tac* kannte.

Luik. A. L. Corin.

SCHOPENHAUER UND RAABE, PESSIMISMUS UND HUMOR.

> Die Absicht dieser Schrift ist weder eine biographische, noch geht sie auf Deutung und Würdigung der Goetheschen Dichtung. Sondern ich frage: was ist der geistige Sinn der Goetheschen Existenz überhaupt?
> Georg Simmel, *Goethe*, Vorwort.

Keinem, der sich auch nur einigermaßen eingehend mit Raabes Schriften beschäftigt hat, kann es verborgen bleiben, daß seine Lebensanschauung bemerkenswerte und tiefgehende Übereinstimmungen zeigt mit der Lehre Schopenhauers. Und wo nun eine ausgedehnte Schopenhauerlektüre für eine gewisse Periode seines Lebens ganz sicher belegt ist [2]), läge der Schluß nahe, diese Übereinstimmung als Abhängigkeit auf der Seite des Dichters zu

---

1) Vorliegende Arbeit war bereits gedruckt, als ich in einer merkwürdigen, wenig bekannten niederländischen Ausgabe der Taulerischen Predigten von Barth. François, Antwerpen, 1592, eine Bestätigung meiner Beweisführung faud; hier wird nl. *zecke* überall durch *wortelen* wiedergegeben: fol. 249v, 250r.

2) Vgl. P. Gerber, *Wilhelm Raabe* (Leipzig, o. J.) S. 6 f; W. Brandes, *Wilhelm Raabe* (Wolfenbüttel, 1906), S. 11 f; H. Spiero, *Das Werk Wilhelm Raabes* (Leipzig, 1913) erwähnt freilich Schopenhauer nicht.

deuten. Diese Vermutung zur Gewißheit zu erheben, wäre es freilich notwendig, Raabes Briefwechsel und Privatmitteilungen einer genauen Untersuchung zu unterziehen. Eine solche „gründliche" Arbeit überlasse ich gern andern. Denn was würde dabei bestenfalls herauskommen? Doch wohl nur, daß der Mensch Raabe heute so, morgen anders über gewisse Einzelheiten der Schopenhauerschen Lehre geurteilt habe, daß er einigem beistimmt, anderes verwirft: bedingtes Lob und nicht weniger bedingter Tadel. Und gesetzt auch, es ergäbe sich in dieser Weise ein recht eindeutiges Abhängigkeitsverhältnis, was wäre uns damit geholfen? Das Problem wäre ja nur verschoben. Denn immer noch würde sich die Frage erheben: was ist die Ursache davon, daß der Dichter sich gerade zu diesem philosophischen System hingezogen fühlte, weshalb hat er gerade diese Gedankenzusammenhänge zur Grundlage seiner reifen Lebensanschauung gemacht? Die Antwort müßte uns eine solche Untersuchung schuldig bleiben.

Da scheint uns ein anderes Verfahren bessere Resultate zu versprechen. Man könnte ja versuchen, aus den Werken Raabes diejenigen Stellen zu sammeln, die einen direkten Zusammenhang mit den Gedanken Schopenhauers erkennen lassen. Damit wäre allerdings etwas erreicht. Allein auch so würden wir dem Historischen nicht entrinnen. Manche Widersprüche und Unstimmigkeiten würden die großen Linien des Bildes verwischen und die Breite einer solchen Darstellung würde die Tiefe derselben nicht unerheblich beeinträchtigen. Und das Resultat würde auch im günstigsten Falle eine Geschichte des Schopenhauerschen Einflusses sein und das Warum bliebe nach wie vor problematisch.

In Hinblick auf diese Schwierigkeiten scheint sich mir eine durchaus andere Methode zu empfehlen. Wenn in der Tat eine so ausgesprochene Übereinstimmung zwischen dem Dichter und dem Philosophen besteht, wenn tatsächlich Schopenhauers Einfluß so durchgreifend gewesen ist, — welche von beiden Formulierungen man anwenden will, ist für diese Untersuchung gleichgültig —, so muß dieselbe sich auch an e i n e m Werk des reifen Raabe nachweisen lassen und es fragt sich nur, welches Werk sich am besten zum Untersuchungsobjekt eigne. Dazu wäre zunächst zu bemerken, daß einer der großen Romane, die längere Zeit für die Ausarbeitung in Anspruch genommen haben und dadurch manche Änderungen des Standpunkts und vielfache Schattierungen der Stimmung möglich machen, als wenig geeignet erscheinen muß. Die Wahl bliebe sonach auf die Novellen beschränkt, von denen der größte Teil der historischen selbstverständlich ausscheidet. Aber auch von den übrig bleibenden, soweit sie nach 1868, dem Datum der ersten Schopenhauerlektüre entstanden sind, kommen nur verhältnismäßig wenige in Betracht. Denn bei dieser Problemstellung kommt es vor allem darauf an, daß wir es mit einem für Raabe durchaus charakteristischen Werk zu tun haben. Freilich ist dabei der subjektiven Willkür Tür und Tor geöffnet. Aber ich weiß mir nicht anders zu helfen. Wenn es sich nicht um ein Werk handeln soll, das für mich den allerechtesten Raabe repräsentiert, da verliert das Problem jeden Sinn. Natürlich ist eine solche Wahl indiskutabel. Aber ist nicht jede Behauptung „letzten Endes" indiskutabel? Und so möchte ich denn die Frage zu lösen versuchen auf Grund der Erzählung aus dem

Jahre 1874: *Meister Autor oder die Geschichten vom versunkenen Garten* [1]). Mein schlechtes Gewissen ließe sich nötigenfalls bei dieser Wahl dadurch besänftigen, daß diese Novelle auch manchen Raabekennern immer besonders wertvoll und charakteristisch erschienen ist, womit eine gewisse, freilich zweifelhafte „Objektivität" verbürgt ist [2]).

Der Gang der Untersuchung ergibt sich damit von selbst. Ich versuche zunächst die grundlegenden Gedanken und Stimmungen von Schopenhauers Pessimismus darzustellen, hebe dann die verwandten Motive in Raabes Novelle hervor, um schließlich die Aufmerksamkeit auf das beide Weltanschauungen Trennende hinzulenken.

Der Schopenhauersche Pessimismus ist ein äußerst kompliziertes Produkt, dessen einzelne Momente von ganz verschiedener Herkunft sind. Zunächst treten erkenntnißtheoretisch-metaphysische Argumente deutlich in den Vordergrund. Ausgehend vom Kantischen Idealismus stellt Schopenhauer an die Spitze seines Hauptwerks den Satz: „Die Welt ist meine Vorstellung", [3]) um daraus sofort gewisse pessimistische Schlußfolgerungen zu ziehen. Der Erscheinungscharakter der Welt bedeutet ihm nämlich schon an und für sich etwas Minderwertiges, einen geringeren Realitätsgrad, und immer wieder weist er auf das Wesenlose und Traumartige einer solchen Welt hin: „Hier tritt nun in der That die enge Verwandtschaft zwischen Leben und Traum sehr nahe an uns heran: auch wollen wir uns nicht schämen sie einzugestehen, nachdem sie von vielen großen Geistern anerkannt und ausgesprochen worden ist. Die Veden und Puranas wissen für die ganze Erkenntniß der wirklichen Welt, welche sie das Gewebe der Maja nennen, keinen besseren Vergleich und brauchen keinen häufiger als den Traum. Platon sagt öfter, daß die Menschen nur im Traume leben, der Philosoph allein sich zu wachen bestrebe. Pindaros sagt: *σκιας οναρ ανϑρωπος* und Sophocles:

Ὁρω γαρ ἡμας οὐδεν οντας αλλο, πλην
Ειδωλ', ὁσοιπερ ωμεν, η κουφην σκιαν.

Ajax 125.

Neben welchem am würdigsten Shakespeare steht:

We are such stuff
As dreams are made of, and our little life
Is rounded with a sleep.

Temp. A. 4, Sc. 1.

Endlich war Calderon von dieser Ansicht so tief ergriffen, daß er in einem gewissermaaßen metaphysischen Drama „Das Leben ein Traum" sie auszusprechen suchte" [4]). „Dieselbe Wahrheit, wieder ganz anders dargestellt, ist auch eine Hauptlehre der Veden und Puranas, die Lehre von der Maja,

---

1) Ich lege die Separatausgabe der Wilhelm Raabe Bücherei, Erste Reihe, Band 14 (Berlin-Grunewald, Hermann Klemm) zugrunde. Ein ausdrücklicher Hinweis auf Schopenhauer findet sich übrigens auf S. 159 dieser Novelle.

2) Brandes, a. a. O., S. 80; Gerber, a. a. O., S. 181 ff.

3) *Die Welt als Wille und Vorstellung,* Band I, Erstes Buch, § 1, A. Schopenhauers sämtliche Werke, herausgegeben von Dr. Paul Deussen (D), München, Piper, I, 3.

4) D. I, 20 f.

worunter eben auch nichts Anderes verstanden wird, als was Kant die Erscheinung, im Gegensatze des Dinges an sich nennt: denn das Werk der Maja wird eben angegeben als diese sichtbare Welt, in der wir sind, ein hervorgerufener Zauber, ein bestandloser, an sich wesenloser Schein, der optischen Illusion und dem Traume zu vergleichen, ein Schleier, der das menschliche Bewußtseyn umfängt, ein Etwas, davon es gleich falsch und gleich wahr ist, zu sagen daß es sei, als daß es nicht sei" [1]). Und auch die Lösung des Problems, was denn eigentlich das Ding an sich sei, das dieser Erscheinungswelt zugrunde liege, bietet dem Pessimismus weitere Nahrung. Denn dieses Ding an sich ist nach Schopenhauer der Wille: „Ding an sich aber ist allein der Wille: als solcher ist er durchaus nicht Vorstellung, sondern toto genere von ihr verschieden: er ist es, wovon alle Vorstellung, alles Objekt, die Erscheinung, die Sichtbarkeit, die Objektität ist. Er ist das Innerste, der Kern jedes Einzelnen und ebenso des Ganzen: er erscheint in jeder blindwirkenden Naturkraft: er auch erscheint im überlegten Handeln des Menschen; welcher beiden große Verschiedenheit doch nur den Grad des Erscheinens, nicht das Wesen des Erscheinenden trifft" [2]). Und dieser Wille ist einer, da Zeit und Raum, die erst eine Vielheit ermöglichen würden, nur der Erscheinungswelt angehören: „Das diese Ansicht verfolgende und dabei etwas tiefer eindringende Nachdenken wird bald zu der Ueberzeugung geführt, daß in allen jenen Erscheinungen das innere Wesen, das sich Manifestirende, das Erscheinende, Eines und das Selbe sei, welches immer deutlicher hervortrete; und daß demnach was sich in Millionen Gestalten von endloser Verschiedenheit darstellt und so das bunteste und barockeste Schauspiel ohne Anfang und Ende aufführt, dieses Eine Wesen sei, welches hinter allen jenen Masken steckt, so dicht verlarvt, daß es sich selbst nicht wiedererkennt, und daher oft sich selbst unsanft behandelt. Daher ist die große Lehre vom ἐν και παν, im Orient wie im Occident, früh aufgetreten und hat sich, allem Widerspruche zum Trotz, behauptet oder doch stets erneuert" [3]). Mit dieser Einheit des Willens aber ist auch sogleich dessen Ziellosigkeit gegeben, da es ja ein Objekt für ihn nicht geben kann und er also eigentlich an sich selbst zehrt und prinzipiell keine Befriedigung finden kann. Und alles Wollen ist somit für Schopenhauer Leiden: „In der That gehört Abwesenheit alles Zieles, aller Gränzen, zum Wesen des Willens an sich, der ein endloses Streben ist" [4]). „Diesem allen zufolge, weiß der Wille, wo ihn Erkenntniß beleuchtet, stets was er jetzt, was er hier will; nie aber was er überhaupt will: jeder einzelne Akt hat einen Zweck; das gesammte Wollen keinen" [5]). „Eben ein solches rastloses, nimmer befriedigtes Streben ist das Daseyn der Pflanze, ein unaufhörliches Treiben, durch immer höher gesteigerte Formen, bis der Endpunkt, das Saamenkorn, wieder der Anfangspunkt wird: dies ins Unendliche wiederholt: nirgends ein Ziel, nirgends endliche Befriedigung, nirgends ein Ruhepunkt" [6]). „Alles Wollen entspringt

1) D. I, 496.
2) D. I, 131.
3) D. II, 362, für die Leugnung der Vielheit vgl. auch D. I, 134.
4) D. I, 195.
5) D. I, 196.
6) D. I, 364.

aus Bedürfniß, also aus Mangel, also aus Leiden"[1]. „Die Basis alles Wollens aber ist Bedürftigkeit, Mangel, also Schmerz, dem er folglich schon ursprünglich und durch sein Wesen anheimfällt"[2]. „Alle Befriedigung, oder was man gemeinhin Glück nennt, ist eigentlich und wesentlich immer nur negativ und durchaus nie positiv. Es ist nicht eine ursprünglich und von selbst auf uns kommende Beglückung, sondern muß immer die Befriedigung eines Wunsches seyn. Denn Wunsch, d. h. Mangel ist die vorhergehende Bedingung jedes Genusses. Mit der Befriedigung hört aber der Wunsch und folglich der Genuß auf"[3].

Mit diesen letzten Sätzen haben wir freilich das eigentlich metaphysische Gebiet bereits verlassen und befinden uns auf dem Boden der Erfahrung. Allein auch auf diesem Terrain findet Schopenhauer reichlich Stoff für seine Lebensanschauung, oder vielmehr diese Lebensanschauung stammt ganz eigentlich aus der denkenden Betrachtung der Erfahrungswelt. Und zwar ist es das Verhältnis zwischen Lust und Unlust im Menschenleben und im Leben der Welt überhaupt, was in erster Linie ihm zu einem schweren Problem wird. Der vorsichtige Kant freilich hatte eine solche Abschätzung, eine solche Glück- und Leid-Bilanz abgelehnt[4], seinem romantischen Schüler aber hatte sich das Elend der Welt allzu deutlich aufgedrängt, als daß er sich von solchen kritischen Erwägungen hätte zurückhalten lassen. Sein eudämonistischer Pessimismus verfügt über eine stattliche Reihe von Argumenten. Schon eine ganz allgemeine Betrachtung des Weltgetriebes kann uns über die ungeheure Quantität des Leidens in dieser Welt belehren: „Was aber das Leben des Einzelnen betrifft, so ist jede Lebensgeschichte eine Leidensgeschichte: denn jeder Lebenslauf ist, in der Regel, eine fortgesetzte Reihe großer und kleiner Unfälle, die zwar jeder möglichst verbirgt, weil er weiß, daß Andere selten Teilnahme oder Mitleid, fast immer aber Befriedigung durch die Vorstellung der Plagen, von denen sie gerade jetzt verschont sind, dabei empfinden müssen; — aber vielleicht wird nie ein Mensch, am Ende seines Lebens, wenn er besonnen und zugleich aufrichtig ist, wünschen es nochmals durchzumachen, sondern, eher als das, viel lieber gänzliches Nichtseyn erwählen. ...... Imgleichen ist, was schon der Vater der Geschichte anführt, auch wohl seitdem nie widerlegt worden, daß nämlich kein Mensch existirt hat, der nicht mehr als ein Mal gewünscht hätte, den folgenden Tag nicht zu erleben. Danach möchte die so oft beklagte Kürze des Lebens vielleicht gerade das Beste daran seyn .... Woher denn anders hat Dante den Stoff zu seiner Hölle genommen, als aus dieser unserer wirklichen Welt? Und doch ist es eine recht ordentliche Hölle geworden"[5]. Und dieses allgemeine Elend braucht uns gar nicht zu wundern, meint Schopenhauer mit tragischer Paradoxie, denn es gibt eigentlich gar keine wirkliche Lust, denn alle Lust ist etwas wesentlich

---

1) D. I, 230 f.
2) D. I, 367.
3) D. I, 376.
4) Kant, *Versuch den Begriff der negativen Größen in die Weltweisheit einzuführen,* Abschnitt II, § 2; philosophische Bibliothek (Felix Meiner), Bd. 46*a*, S. 88.
5) D. I, 382 f.

Negatives und nur die Unlust, der Schmerz ist positiv und real: „Wir fühlen den Schmerz, aber nicht die Schmerzlosigkeit; wir fühlen die Sorge, aber nicht die Sorglosigkeit; die Furcht, aber nicht die Sicherheit. Wir fühlen den Wunsch, wie wir Hunger und Durst fühlen; sobald er aber erfüllt worden, ist es damit, wie mit dem genossenen Bissen, der in dem Augenblick, da er verschluckt wird, für unser Gefühl dazuseyn aufhört....... Denn nur Schmerz und Mangel können positiv empfunden werden und kündigen daher sich selbst an: das Wohlseyn hingegen ist bloß negativ" [1]). Zwar könnte nun dieser Auffassung zufolge bei relativ häufiger Wunschbefriedigung eine gewisse neutrale Schmerzlosigkeit eintreten, aber auch das ist nur Schein, denn alle Befriedigung ist eine Täuschung: befriedigte Wünsche haben nur andern Platz gemacht: „Zwischen Wollen und Erreichen fließt nun durchaus jedes Menschenleben fort. Der Wunsch ist, seiner Natur nach, Schmerz: die Erreichung gebiert schnell Sättigung: das Ziel war nur scheinbar: der Besitz nimmt den Reiz weg: unter einer neuen Gestalt stellt sich der Wunsch, das Bedürfniß wieder ein: wo nicht, so folgt Oede, Leere, Langeweile, gegen welche der Kampf ebenso quälend ist, wie gegen die Noth" [2]). „Keine auf der Welt mögliche Befriedigung könnte hinreichen, sein Verlangen zu stillen, seinem Begehren ein endliches Ziel zu setzen und den bodenlosen Abgrund seines Herzens auszufüllen. ...... Das Leben stellt sich dar als ein fortgesetzter Betrug, im Kleinen, wie im Großen. Hat es versprochen, so hält es nicht; es sei denn, um zu zeigen, wie wenig wünschenswert das Gewünschte war: so täuscht uns also bald die Hoffnung, bald das Gehoffte" [3]). Wenn aber auch dem allem nicht so wäre, die Summe der Unlust würde jedenfalls die Summe der Lust bedeutend übertreffen: „Ehe man so zuversichtlich ausspricht, daß das Leben ein wünschenswerthes oder dankenswerthes Gut sei, vergleiche man ein Mal gelassen die Summe der nur irgend möglichen Freuden, welche ein Mensch in seinem Leben genießen kann, mit der Summe der nur irgend möglichen Leiden, die ihn in seinem Leben treffen können. Ich glaube, die Bilanz wird nicht schwer zu ziehen seyn" [4]). „Was kommt dabei heraus? Was wird erreicht durch das thierische Daseyn, welches so unübersehbare Anstalten erfordert? — Und da ist nun nichts aufzuweisen als die Befriedigung des Hungers und des Begattungstriebes und allenfalls noch ein wenig augenblickliches Behagen, wie es jedem thierischen Individuo, zwischen seiner endlosen Noth und Anstrengung, dann und wann zu Theil wird. ...... So dringt sich die Einsicht auf, daß das Leben ein Geschäft ist, dessen Ertrag bei Weitem nicht die Kosten deckt. ..... Aber der letzte Zweck von dem Allen, was ist er? Ephemere und geplagte Individuen eine kurze Spanne Zeit hindurch zu erhalten, im glücklichsten Fall mit erträglicher Noth und komparativer Schmerzlosigkeit, der aber auch sogleich die Langeweile aufpaßt; sodann die Fortpflanzung dieses Geschlechts und seines Treibens. ...... Die Sache

1) D. II, 657.
2) D. I, 370.
3) D. II, 655.
4) D. II, 658.

so genommen würde vielmehr Jeder längst gesagt haben le jeu ne vaut pas la chandelle und hinausgegangen seyn" [1]).

Ein wichtiger Faktor für die Entwertung des Lebens in der Erfahrungswelt ist vor allem die Vergänglichkeit aller Dinge und Verhältnisse: „Jedoch ist es für ein denkendes Wesen eine mißliche Lage, auf einer jener zahllosen im gränzenlosen Raum frei schwebenden Kugeln zu stehen, ohne zu wissen woher noch wohin, und nur Eines zu seyn von unzählbaren ähnlichen Wesen, die sich drängen, treiben, quälen, rastlos und schnell entstehend und vergehend in anfangs- und endloser Zeit: dabei nichts Beharrliches, als allein die Materie und die Wiederkehr der selben, verschiedenen, organischen Formen, mittelst gewisser Wege und Kanäle, die nun einmal da sind" [2]). „Die Art, wie diese Nichtigkeit aller Objekte des Willens sich dem im Individuo wurzelnden Intellekt kund giebt und faßlich macht, ist zunächst die Zeit. Sie ist die Form, mittelst derer jene Nichtigkeit der Dinge als Vergänglichkeit derselben erscheint; indem, vermöge dieser, alle unsere Genüsse und Freuden unter unsern Händen zu Nichts werden und wir nachher verwundert fragen, wo sie geblieben seien" [3]). Sodann und im Zusammenhang mit den Schrecken der Vergänglichkeit die Gewißheit des Todes: „Das Leben selbst ist ein Meer voller Klippen und Strudel, die der Mensch mit der größten Behutsamkeit und Sorgfalt vermeidet, obwohl er weiß, daß, wenn es ihm auch gelingt, mit aller Anstrengung und Kunst sich durchzuwinden, er eben dadurch mit jedem Schritt dem größten, dem totalen, dem unvermeidlichen und unheilbaren Schiffbruch näher kommt, ja gerade auf ihn zusteuert, dem Tode: dieser ist das endliche Ziel der mühsäligen Fahrt und für ihn schlimmer als alle Klippen, denen er auswich" [4]). Und nicht einmal tragisch darf der bedrängte Mensch sein Schicksal nehmen dazu spielt der Zufall in seinem Leben eine zu große Rolle: „Das Leben jedes Einzelnen ist, wenn man es im Ganzen und Allgemeinen übersieht und nur die bedeutsamsten Züge heraushebt, eigentlich immer ein Trauerspiel; aber im Einzelnen durchgegangen, hat es den Charakter des Lustspiels. Denn das Treiben und die Plage des Tages, die rastlose Neckerei des Augenblicks, das Wünschen und Fürchten der Woche, die Unfälle jeder Stunde, mittelst des stets auf Schabernack bedachten Zufalls, sind lauter Komödienscenen" [5]). Läßt aber die Not des Lebens einen Augenblick nach, so stellt sich sofort ein Zustand ein, der im Grunde nicht besser, ja ich glaube, wenn man Schopenhauer richtig versteht, noch schlimmer ist als die Not — die Langeweile. Auffallend oft und eindringlich malt er uns die Schrecknisse dieser innern Leere und auch im vorigen war schon manchmal davon die Rede: „Die Langeweile aber ist nichts weniger, als ein gering zu achtendes Uebel: sie malt zuletzt wahre Verzweiflung auf das Gesicht. Sie macht, daß Wesen, welche einander so wenig lieben, wie die Menschen, doch so sehr einander suchen, und wird dadurch die Quelle der Geselligkeit" [6]). „Es

1) D. II, 404 ff.
2) D. II, 3.
3) D. II, 656.
4) D. I, 369.
5) D. I, 380.
6) D. I, 369.

ist wirklich unglaublich, wie nichtssagend und bedeutungsleer, von außen gesehen, und wie dumpf und besinnungslos, von innen empfunden, das Leben der allermeisten Menschen dahin fließt" [1]). „Ja, schon die starre Unveränderlichkeit und wesentliche Beschränkung jeder Individualität, als solcher, müßte, bei einer endlosen Fortdauer derselben, endlich, durch ihre Monotonie, einen so großen Ueberdruß erzeugen, daß man um ihrer nur entledigt zu seyn, lieber zu Nichts würde" [2]). „Ebenso werden wir bei der Langenweile der Zeit inne, bei der Kurzweil nicht. Beides beweist, daß unser Daseyn dann am glücklichsten ist, wann wir es am wenigsten spüren: woraus folgt, daß es besser wäre, es nicht zu haben." [3]) So ist es denn kein Wunder, daß für den denkenden Menschen vermehrte Einsicht das Leiden an der Welt vergrößert, wie es Schopenhauer, der im Zitieren eine besondere Genialität zeigt, mit den Worten alter Weisen ausdrückt: „Tempore quo cognitio simul advenit, amor e medio supersurrexit" [4]). „Qui auget scientiam, auget et dolorem" [5]).

Allein nicht nur vom eudämonistischen Standpunkt ist diese unsere Welt wenig erfreulich, auch e t h i s c h e A r g u m e n t e stehen dem Pessimismus zu Diensten. Der allgemeine Egoismus zwar ist mit Schopenhauers Willensmetaphysik von selbst gegeben und gibt kaum Veranlassung zu besonderer Entrüstung. Aber auch darüber hinaus leistet der Mensch manches auf dem Gebiete des Unsittlichen: „Dabei ist die Hauptquelle der ernstlichsten Uebel, die den Menschen treffen, der Mensch selbst: homo homini lupus. Wer dies Letztere recht ins Auge faßt, erblickt die Welt als eine Hölle, welche die des Dante dadurch übertrifft, daß Einer der Teufel des Andern seyn muß; ..... Ueberhaupt aber bezeichnen, in der Regel, Ungerechtigkeit, äußerste Unbilligkeit, Härte, ja Grausamkeit die Handlungsweise der Menschen gegen einander: eine entgegengesetzte tritt nur ausnahmsweise ein" [6]).

Und auch die Betrachtung der i n t e l l e k t u e l l e n S e i t e d e s M e n s c h e n führt zu wenig befriedigenden Resultaten: „Die gewöhnlichen Köpfe zeigen selbst in den kleinsten Angelegenheiten Mangel an Zutrauen zu ihrem eigenen Urtheil; eben weil sie aus Erfahrung wissen, daß es keines verdient. Seine Stelle nimmt bei ihnen Vorurtheil und Nachurtheil ein; wodurch sie in einem Zustand fortdauernder Unmündigkeit erhalten werden, aus welcher unter vielen Hunderten kaum einer losgesprochen wird" [7]).

So sieht etwa Schopenhauers Lebensbild aus, und wenn man ihn fragt, wie der zur Einsicht gekommene Mensch sich dieser Welt gegenüber verhalten solle, so demonstriert er mit beredtem Munde seine metaphysische Panazee: die Verneinung des Willens zum Leben. Für denjenigen aber, der sich zu solcher Höhe der Betrachtung und Gesinnung nicht zu erheben

---

1) D. I, 379.
2) D. II, 561.
3) D. II, 658.
4) D. I, 317.
5) D. I, 366.
6) D. II, 660 f.
7) D. II, 98.

vermag, bleibt die Schmerzlosigkeit des stoischen Weisen ein erstrebenswertes Ideal:

„Ist einer Welt Besitz für dich zerronnen,
Sei nicht im Leid darüber, es ist nichts;
Und hast du einer Welt Besitz gewonnen
Sei nicht erfreut darüber, es ist nichts.
Vorüber gehn die Schmerzen und die Wonnen,
Geh' an der Welt vorüber, es ist nichts" [1]).

Und Raabe? Stammt nicht von ihm jenes merkwürdige Gedicht das fast in jeder Zeile an Schopenhauer anklingt:

Legt in die Hand das Schicksal dir ein Glück,
Mußt du ein andres wieder fallen lassen;
Schmerz und Gewinn erhältst du Stück um Stück,
Und Tiefersehntes wirst du bitter hassen.

Des Menschen Hand ist eine Kinderhand,
Sie greift nur zu, um achtlos zu zerstören;
Mit Trümmern überstreuet sie das Land,
Und was sie hält, wird ihr doch nie gehören.

Des Menschen Hand ist eine Kinderhand,
Sein Herz ein Kinderherz im heft'gen Trachten.
Greif zu und halt!.... Da liegt der bunte Tand,
Und klagen müssen nun, die eben lachten.

Legt in die Hand das Schicksal dir den Kranz,
So mußt die schönste Pracht du selbst zerpflücken,
Zerstören wirst du selbst des Lebens Glanz
Und weinen über den zerstreuten Stücken.

Doch schreiten wir zum *Meister Autor*. Eine äußerst einfache Geschichte. Im Forsthaus im Elmwald in der Nähe von Kneitlingen wohnt der Förster Arend Tofote mit seinem Töchterchen Gertrud. Bei ihnen wohnt Tofotes Jugendfreund, der Meister Autor Kunemund. Da kehrt eines Tages Kunemunds Bruder nach langem Verschollensein aus den Tropen zurück. Er ist jetzt ein schwerreicher Mann und führt den Mohren Ceretto als Bedienten mit sich. In der Stadt kauft er sich ein altes Haus mit einem schönen alten Garten. Und nach seinem Tode wird die junge Gertrud Tofote seine Erbin. Allerdings Haus und Garten müssen einem neuen Straßenplan zum Opfer fallen, Tofote stirbt, der Meister Autor kehrt in sein Heimatdorf zurück, aber Trudchen findet gastliche Aufnahme bei Frau von Wittum und ihre Heirat mit deren harmlosem und biederem Vetter bildet den Schluß der Erzählung.

Man sieht: eine regelrechte Idylle mit dem obligaten Erbonkel und der nicht weniger obligaten Ehe. Was soll uns da der grimmige Pessimist und Philisterfeind Schopenhauer? Allein der Schein trügt. Die Grundlinien der Erzählung sind dem Problem des Pessimismus gegenüber völlig neutral;

1) D. II, 111.

auf die Beleuchtung allein kommt es an. Und es ist Raabe meisterhaft gelungen, die Geschichte in seine, humoristische Beleuchtung zu rücken, indem er die Schilderung der Vorgänge einem Unbeteiligten, Emil von Schmidt in den Mund legt, der seinerseits im Banne der tiefen und gelassenen Lebensweisheit des Meister Autors steht. Da verschieben sich alle Lichter und Schatten des Gemäldes und die Idylle wird fast zur Tragödie. Idyllisch wird uns jetzt das einfache Waldleben im Forsthause, idyllisch auch der zauberhafte alte Stadtgarten, kurz alles Alte, das dem Untergange geweiht ist. Und die Wiederkehr von Kunemunds Bruder bekommt ein ganz andres Gesicht. Bosheit und Schadenfreude sind die Motive, die den alten erfolgreichen Halunken dazu bestimmen, Gertrud Tofote zur Erbin einzusetzen und er erreicht sein Ziel. Denn harmlos erscheint freilich dem Kurzsichtigen ihr Wohlleben bei Frau von Wittum, harmlos ihre Heirat mit dem Harmlosen, aber der Freund ihrer Jugend, der Leichtmatrose Karl Schaake geht darüber zugrunde. Ihr Reichtum bedeutet für ihn eine unübersteigbare Scheidewand, sie treibt ihn wieder aufs Meer und bei der Rückkehr macht ein Eisenbahnunglück nach langer Qual seinem Leben ein Ende. Und das ist noch nicht das Schlimmste. Aber wahrhaft tragisch ist es, wie das liebliche und unschuldige Waldkind, die Gertrud, unbewußt herabgleitet in die Frivolität des Reichtums, wie alle Pietät ihr verloren geht und die Heirat so für sie zum würdigen Abschluß wird. So tönt uns aus dieser scheinbar so unverfänglichen Geschichte eine Lebensweisheit entgegen, die unverkennbare Ähnlichkeit zeigt mit dem Lebensgefühl Schopenhauers. Ich versuche das im Einzelnen nachzuweisen.

Die allgemeine Betrachtung des Lebens schon führt Raabe zu ähnlichen Resultaten als Schopenhauer: „Wie schön doch die Welt geblieben ist!" sagte ich erstaunt. „Gütiger Himmel, und das liegt noch immer dicht neben uns, und lächelt uns mitleidig nach, während wir da vorüberrasen, befangen im Wahn in dem wüsten Gelärm durch eigenes Mitlärmen, Mitkeuchen und Mitgreifen das zu gewinnen, woran wir längst vorbeigewirbelt wurden. Welch eine Fratze schneidet uns unser eigenes Leben, wenn wir es einmal in der rechten Beleuchtung anschauen! Meine Herrschaften, da wäre die Gelegenheit, für die, die da lachten, zum Weinen, und für die, die da weinten zu einem Lachen zu kommen! O verflucht, lieber von Schmidt!" [1]) „Wem geht es eigentlich nach Wunsch in der Welt? Wem ging es irgend einmal zu irgend einer Zeit danach?" [2]) „Die Welt war sehr schön, selbst an dieser eigentlich ziemlich unschönen und ganz und gar nicht romantischen Stelle; aber ein schauerlich Grauen ob der Gewißheit, daß mir von neuem einmal gezeigt werde, daß sie ebenso häßlich als schön sei, durchfröstelte und überkroch mich. Notwendig erschien mir das neue argumentum ad hominem grade nicht, und ich würde mit Vergnügen Verzicht darauf geleistet haben" [3]). „Herr Kunemund", sagte ich, „wann fehlen der Leiter, die in einen Brunnen

---

1) *Meister Autor* (M. A.), 95. Bemerkenswert ist vor allem, daß auch für Schopenhauer die ästhetische Betrachtung eine momentane Erlösung vom Leiden des Willens bedeutet.
2) M. A. 98.
3) M. A. 104.

hinunterreichen soll nicht einige Sprossen!" [1]) Auch er ist nicht unempfindlich für die kleinen Tücken des Lebens: [er] „kam erst dann wieder zum Vorschein, als die Gesellschaft den Versuch, im Walde Mittagsruhe zu halten, durch Ameisen, Kopfweh, Waldspinnen und Gliederschmerzen gehindert, aufgegeben hatte" [2]). Auch er spricht einmal von „dieser lästerlichen, hinterlistigen, heimtückischen Welt" [3]), deren Haupteigenschaft ihm die Grausamkeit ist: „Die Jahre sind hingegangen seit dem Tage. Nicht viele Jahre — fünf zum höchsten, kurz eine lange, lange Zeit. Ich habe das Meinige erlebt währenddem — die Welt roch einige Male recht brandig — Saturn entwickelte mehrmals einen gott — oder göttergesegneten Appetit: die Knochen seiner Kinder knackten und knirschten unter seinen Zähnen; es floß ihm rot an den Kinnladen herab; hier und da lief das Blut in den Straßengräben und Ackerfurchen: im Bunten eine buntfarbige Erinnerung mehr, das ist das einzige, was mir von jenen Stunden blieb, jenem Tage, an welchem Herr Kunemund mich abholte, seine kleine Freundin in ihre Erbschaft zu geleiten" [4]). Nach derselben Richtung weist die Schilderung, wie von Schmidt die Nachricht vom Eisenbahnunglück liest: „Und es ward mir, als ob plötzlich jemand sich mir über die Schulter beuge und mit unsichtbarem Finger auf das interessanteste Wort in dem langen Berichte deute.

„Es ist nicht möglich!" rief ich.

„Doch wohl!" sagte das Ding hinter mir. „Wir machen das häufig so."

Der entgleiste Zug hatte mehr Opfer gefordert, als wir, die ihm nachfuhren, zuerst erfahren hatten. Eine lange Reihe entsetzlicher Verwundungen war vorgefallen; Verstümmelungen waren geschehen, in Hinsicht auf welche die beiden ruhigen Toten leicht davongekommen waren. Und in der traurigen Liste der Beschädigten wurde ein Mann aufgeführt, der im Verlauf meines Gesprächs mit dem Meister Autor Kunemund mehrfach genannt worden war: Steuermann Karl Schaake — beide Füße doppelt gebrochen!" [5])

Eine Hauptquelle des Leidens ist sodann die Vergänglichkeit aller Dinge und Zustände. So spricht der Meister Autor selbst: „Ja Herr, was Sie damals von uns und an uns kannten, das ist alles nicht mehr vorhanden. Alles zerstreut — verkauft — ins Blaue gejagt! Ich auch; aber ich bin gottlob auch der einzige, der es noch nicht verwunden hat. Danke, Herr, den andern geht es recht wohl" [6]). Und ähnlich der Mohr Ceretto: „So ist es", sagte der Schwarze, „kommen wir also, wie alles Gute und Verständige, schnell zu Ende" [7]). Gerade das Gute ist ja am vergänglichsten: „Wer hebt die Gärten, die uns versinken, wieder herauf aus der Tiefe?" [8]) „Das war das Wort! — Es fallen Schlösser — Luftschlösser ein; aber das hat nichts zu bedeuten: die Gärten allein, die den Menschen, den armen Menschen versinken, die waren ein jeglicher eine Wirklichkeit vom verlorenen Paradiese an! Wenn ihr das

1) M. A. 105.
2) M. A. 8.
3) M. A. 254.
4) M. A. 80.
5) M. A. 122 f.
6) M. A. 102.
7) M. A. 170.
8) M. A. 185.

leugnen wollt, so leugnet es aus der Mitte eines, in dessen Besitze ihr euch noch befindet, aber nimmer vor der Pforte eines solchen, der euch verloren ging; — im erstern Falle ist wenigstens die Aussicht vorhanden, daß es euch gelingen werde, euch selber zu belügen" [1]). Das Schlechte dagegen floriert: „ach, Herr von Schmidt, und fragen Sie nur den Meister Kunemund danach, der wird 's Ihnen schon sagen, daß das Unglück sich nicht so leicht verbraucht in der Welt. Was Schaden bringt und Unheil stiftet, hat meist immer eine gute Gesundheit" [2]).

Und auch hier erheben sich schon hinter den Qualen der Vergänglichkeit die Schrecken des Todes: „Mit Recht! denn welch ein Glück für die Menschheit ist 's, daß sie es gar nicht merkt, wie ihr die Zeit, die Jugend, das Glück, das Märchen, der Zauber, die Schönheit, die Zucht und die Tugend (man gestatte mir die zwei letzten verbrauchten Worte) unter den Händen weggleiten! Keines von alle diesem würde eben noch vorhanden sein, wenn man sein Abblassen, Einschrumpfen, Schwinden und Vergehen augenblicklich merkte und den schlimmen Prozeß diagnostisch, die Hand am Puls begleiten könnte. Die Menschheit würde es dann schon längst, längst aufgegeben haben, dem Tage und dem Glücke zu trauen. Sie würde den eben erwähnten Entwickelungs- Fort-und-Abgang merklich beschleunigt haben, — sie würde einfach ein beschleunigtes Verfahren der langsamen Hinquälerei vorgezogen haben. Die Philosophen nennen das, was das große Tamtam schlägt, das Ding an sich und haben sich unendlich gefreut, als sie das Wort gefunden hatten. Dieses Ding an sich, insofern es durch jedes neugeborne Kind, oder vielmehr durch jegliches Neugeborene sich darstellt, hat noch nie über den Tod nachgedacht. Mit dem ersten Kinde, mit welchem das Wissen des Todes geboren werden wird, ist die Stunde des Weltgerichts vorhanden, und die erste Mücke, die sich mit Vergnügen von der Grasmücke fressen läßt, spricht das Urteil, also — horchen wir Alten doch noch ein wenig dem sonderbaren, klangvollen Dröhnen in unsern Ohren!" [3])

Die „Widersinnigkeit dieses Lebens" [4]) zeigt sich vor allem darin, daß so häufig das, was zunächst als Glück erscheint, im Grunde ein Unglück ist, ein Gedanke, den Raabe vor allem gern auf die Erbschaft der Gertrud anwendet: „Also so steht die Geschichte? Und deshalb aus dem Alltagsverdruß und der Leineweberei durchgebraunt und auf See gegangen, um ihr mit dem Sack voll spanischer Dublonen und sämtliche Taschen voll Demanten und Perlen eines Tages vor die Nase in allerhöchster Glückseligkeit treten und sie fragen zu können: Na nu Gertrud? —! Uh! Himmel und Hölle, wenn ich ihr jetzt käme mit dem, was mir die Hadschis eingebracht haben! O verflucht, da wäre es doch am besten, ich hätte das alte Land gar nicht wieder angelaufen" [5]). Es ist Karl Schaake, der spricht. Anders, schmerzlicher, verhaltener, gelassener klingt Raabes eigene Stimme: „Ich sehe den Bremer Mohren, Ceretto Wichselmeyer, eine Tür nach der andern vor

1) M. A. 239.
2) M. A. 148.
3) M A. 142 f.
4) M. A. 49.
5) M. A. 66 f.

der neuen Herrschaft öffnen; ich sehe das süße Kind immer größere und glänzendere Augen öffnen, aber ich sehe es auch von Schritt zu Schritt immer mutiger und mutwilliger werden. Ich sehe, wie sich Fräulein Gertrud Tofote lachend auf weiche Polster wirft, um sofort wieder aufzuspringen und über die orientalischen Decken, die Tigerfelle mit leichter Hand zu streichen; ich sehe sie mit bunten Schmuckkästchen in der Hand, mit einem javanischen Federfächel in der Hand, — ich sehe sie mit einem Korallenschmuck im Haar vor einem der vergoldeten Spiegel. Ja ich sehe das Lächeln, mit welchem sie sich in den Spiegeln des Hofmarschalls von Kalb oder des Oberschenks von Bock, und zwar auf den Teppichen Mynheer van Kunemunds stehend, beäugelt; und ich sehe auch den Meister Autor Kunemund, der hinter ihr hertritt, sich über ihr Entzücken freut und doch dann wieder auch stehen bleibt und kopfschüttelnd und traurig sie, unbemerkt von ihr, lange und fest ins Auge faßt" [1]). Wieder anders drückt sich der bissige Ceretto aus: „Und kurioserweise zeigte es sich bald, daß das, wobei den zwei alten Herren übel genug wurde, diesen Eindruck auf den Magen der jungen Dame gar nicht machte. Im Gegenteil fand sie sich mit vielen Geschmack in das neue gute Leben hinein, nahm zu an Weisheit und Tugend, und wenn ich es nicht schon vorher gewußt hätte, was für ein Schlaukopf mein seliger Herr, der kleine Bruder des langen Meisters, gewesen war, so wäre es mir jetzo wie durch ein Gaslichtmikroskop deutlich gemacht worden" [2]). So zeigt sich auch hier überall die Not und das Elend des Lebens.

Und schweigt diese Not, dann tritt auch für Raabe ein anderes Gespenst an ihre Stelle, die „Langweiligkeit des Daseins" [3]), oder wie er es einmal mit Schillers *Demetrius* recht charakteristisch ausdrückt: die „langweilige Dasselbigkeit des Daseins" [4]).

In fast wörtlichem Anklang an Schopenhauer fügt das Nachdenken den letzten Stachel hinzu: „Das Grübeln verdirbt einem nur die guten Stunden und die schlimmen macht 's wahrhaftig nicht leichter" [5]). „Es ist eine im Grunde lächerliche und dem denkenden Menschen auffällige Tatsache, daß je mehr das unbefangene Interesse am Dasein und den Bedingungen desselben wächst, in demselben Grade das Vergnügen und Behagen dran abnimmt" [6]).

Allein auch damit hat Raabe nicht sein letztes Wort gesprochen. Ihm wie Schopenhauer bedeutet die moralische Beschaffenheit des Menschen eine scharfe Anklage gegen das Leben. Neben der moralischen Schwäche [7]) entrüstet ihn namentlich der Egoismus des Menschengeschlechts, dessen Bosheit eigentlich nur in Mynheer van Kunemund einen Vertreter findet: „Herr, es ist doch ein wenig mehr als kurios, daß der Mensch jedesmal, wenn er sich so recht behaglich und wohl in seiner Haut fühlt, sich am ehesten hingezogen fühlt, sich an der Welt rund um ihn her zu versündigen?! Man schüttelt sich eben immer am behaglichsten, in der Vorstellung, daß

1) M. A. 82 f.
2) M. A. 174.
3) M. A. 22 f.
4) M. A. 178.
5) M. A. 29.
6) M. A. 163.
7) vgl. M. A. 45, 119, 252.

andere Leute es nicht so gut haben, als wir" [1]). „Personen- und Güterzug entgleist. .... Bahn unfahrbar!.... Heizer und Lokomotivführer tot, viele Passagiere verwundet!........ Allgemeines Herausklettern — Durcheinander von Frage und Antwort — hie und da Mitleid und Entsetzen in den Mienen; aber meistens doch nur, je nach dem Charakter oder der Eile der persönlichen Reisenot heftiges Gestikulieren, leises Murren und lautes Schimpfen!" [2]) „Wer im Grunde nur für sich selber zu sorgen hat, kann im Auskosten des Leidens und der Freude der Welt um ihn her sich Genüsse verschaffen, in welchen der sublimierteste Egoismus, dessen der Mensch fähig ist, sich gipfelt" [3]). „Wie unser uns vorangelaufenes Sarggefolge hielten wir uns auf der Schattenseite; man kann eben von der größten Tragödie nach Hause gehen und doch den behaglicheren Modus der Heimkehr dem unbequemeren vorziehen" [4]).

Wie soll sich nun der Mensch dieser recht bedenklichen Welt gegenüber betragen, wie kann er lernen, auszuharren inmitten dieser Sphäre des Leidens und der Not? Auch für Raabe erhebt sich hier das Ideal des stoischen Weisen, aber wie anders sieht er aus in dem barocken Kleid des Humors als in dem faltigen Gewand des persischen Weisen, den Schopenhauer zitiert [5]): „Auf dem Rande des Beckens kroch oder klebte vielmehr eine handgroße Schildkröte, welche fortwährend leise den Kopf aus der Schale vorschob, um ihn ebenso leise und langsam wieder unter dieselbe zurückzuziehen, und ich sah auf das Tier, und mit einem Male überkam mich die stupid-stupende Vorstellung, wie angenehm es sein müsse, in solch ein Geschöpf einmal überzugehen und gleichfalls regungslos zu sitzen und von dem Rande der Flut in ähnlicher Weise dem Spiel, dem langweilig beweglichen Spiel der Gold- und Silberfische zuzusehen" [6]).

Ich glaube, die beiden Lebensanschauungen stehen sich nahe genug. Zwar treten die metaphysischen Töne bei Raabe, wenn sie auch nicht ganz fehlen, merklich zurück, wie sich das eigentlich von selbst versteht, aber nahezu dieselben eudämonistischen und ethischen Argumente führen auch bei ihm zu einem durchgängigen Pessimismus. Aber dennoch liegt, wie mir scheint, ein etwas anderes Lebensgefühl zugrunde. Schon im Ton macht sich dies zunächst bemerklich: dem grimmen, bissigen, mitunter etwas polternden und fast immer aggressiven Schopenhauer gegenüber erscheint Raabe gelassen und etwas wehmütig, leise und vor allem beschaulich. Und, was das Wichtigste ist, der Pessimismus hat bei ihm nicht das letzte Wort, er bildet nicht den Abschluß seiner Lebens- und Weltbetrachtung. Hat man bei Schopenhauer immer das Gefühl, daß er mitten im Elend des Lebens steht, verzweifelnd und anklagend, Raabe erhebt sich über dasselbe, er hat es in der Willensverneinung weiter gebracht, als der philosophische Schöpfer dieses Ideals. Zwar in einer Hinsicht ist sein Pessimismus noch tiefer als der des Frankfurter Weisen, mehr als diesem erscheint ihm das Leben als etwas

---

1) M. A. 36.
2) M. A. 92.
3) M. A. 236 f.
4) M. A. 247.
5) vgl. oben S. 177.
6) M. A. 265.

geheimnißvoll Drohendes, das uns jeden Augenblick mit seinen Qualen überfallen und vernichten kann, auch wo wir es am wenigsten erwarten, oder vielmehr gerade dann. In diese Gedankenreihe gehört das auch sonst bei ihm vielfach vorkommende Motiv [1]) der glücklich-unglücklichen Heimkehr eines verloren Geglaubten, hier des Mynheer van Kunemund. Allein in diesem Zuge ist auch schon eine gewisse Versöhnung vorbereitet, dieses Geheimnisvolle im tiefsten Lebensgrunde braucht nicht durchaus schlimm und böse zu sein, und der Affekt, den das Leben als Ganzes in ihm auslöst, ist weniger die Verzweiflung als die ironische Verwunderung. Nicht umsonst spricht er so gern von der „Kuriosität" [2]) des Lebens und von der „Affen- und Menschenkomödie" [3]), und Schopenhauer hätte dem Meister Autor nicht sein: „Es ist doch wunderlich!" [4]) beim Grabe seines Bruders nachgesprochen. Und noch eine andere Stimmung, als die pessimistische, klingt uns aus den Worten von Schmidts entgegen: „Nun das — das, was immer bei allem Getümmel und Getöse der armen Welt doch zur Seite — da hinter dem Hügelzug — hinter dem Walde, hinter der Mauer des kleinen Gartens — hinter den Fenstern des Hauses, an welchem wir vorüber fliegen — — hinter dem Gewühl in der eigenen Brust sich weiter, weiter spinnt, immerfort sich weiter spinnt: das große offenkundige Geheimnis! Ja das, was Hunderttausende von Meilen ferne von uns liegt, und in welches uns doch ein Schritt hineinführt! das Aller-Welt-Weisheit-Volle — das, was hinter allen Dingen liegt, die uns im Augenblick größer als es dünken, meine Herrschaften: die Stille des Vegetierens, die Stille des Urgrundes — der ungekräuselte, dunkele, schrecklich-schöne Spiegel, durch den aller Aufruhr in uns, meine Herren und Damen, und auszer uns, meine Herren und Damen, doch nur wie Bild an Bild nichtsbedeutender Zufälligkeit fließt!" [5])

Diese Stimmung, wie soll man sie nennen? Ist es die bittere Resignation, die einmal spricht: „es gab schlimmere Klemmen als die meinige im menschlichen Leben: ich wenigstens hatte schlimmere und zwar ziemlich heiter überwunden, wenn auch dann und wann nur aus dem einfochen Grunde, weil ich muszte?" [6]) Oder die heitere Gelassenheit, die sagen kann: „man glaubt alle Augenblicke vor einer Wand zu stehen, um jedesmal zu finden, daß ein Weg um dieselbe herumführe." [7])? Ich glaube, keines von beiden.

Vielmehr bin ich der Ansicht, daß Raabes Humor in seinen reifen Werken, die freilich alle zeitlich der Schopenhauerlektüre folgen, eine bedeutungsvolle und konsequente Fortbildung des Pessimismus im gewöhnlichen Sinne darstelle; daß der Dichter da angelangt ist, wohin der Philosoph so gern gekommen wäre und doch niemals kam, im Reiche der Willenslosigkeit und des Über-den-Dingen-Stehens. Und zu diesem souveränen Standpunkt

---

1) Man vergleiche die Heimkehr Leonhard Hagebuchers in *Abu Telfan*, oder die des Edeln von Haußen bleib im *Schüdderump*, um nur die wichtigsten Beispiele zu nennen. Daß Raabe sich dieses charakteristischen Zuges bewußt ist, beweist M. A. 41.

2) M. A. 28.

3) M. A. 48.

4) M A. 71.

5) M. A. 109.

6) M. A. 93.

7) M. A. 270 f.

hat ihm, wie mir scheint, Schopenhauer als Brücke gedient. Denn in den früheren Werken liegen schon alle Keime seiner späteren Weltanschauung, aber noch unreif und eingewickelt, oberflächlich angedeutet und unklar gedacht, und erst die Bekanntschaft mit dem großen Pessimisten hat die Ernte zur Reife gebracht. Dies im Einzelnen nachzuweisen, dazu würde es allerdings eines ganz andern Materials bedürfen: meine Absicht war nur, die deutliche Affinität klarzulegen, die den Philosophen der Weltverachtung verknüpft mit dem Großmeister des deutschen Humors, dessen abgeklärte Weisheit uns noch einen Spruch auf den Weg des so sehr problematischen Lebens mitgeben möge: „Außerdem aber, Herr Baron, meine ich, daß, da über eines jeglichen Felder, Ansichten, Taten und Werke die Fuszsohlen, Pferdehufe und Wagenräder der Nachkommenschaft doch endlich einmal weggehen, es gar keine Kunst ist, das Leben leicht und vergnügt und die Erde, wie sie ist, zu nehmen" [1]).

Hilversum. TH. C. VAN STOCKUM.

ALMOST AND *NEARLY*.

§ 1. Most Dutch, English, and German books on English Grammar or Synonyms devote some lines to the discussion of these words, which in a great many cases can take each other's place without causing any material difference, whereas in others the substitution of the one for the other is quite impossible or gives another meaning to the sentence. Stoffel, Van Tiel, Günther, Krüger, and others have tried to state the difference in a more or less concise and clear way, and the conclusion at which most of them arrive, may, for the sake of shortness, be given in Van Tiel's words [2]):

"*Nearly* is more strictly applied to matters of *quantity*, *time*, and *space*, as, It is *nearly* ten o'clock. This child is *nearly* ten years old. I walked *nearly* two miles. *Almost* might be used in the same way, but is less frequently so employed, and more commonly appropriated to questions of *degree*; as, It is *almost* as white as snow. *Almost* is never used with a negative. We should say, She is not *nearly* so handsome as her sister; in this case *almost* could not be applied."

Now it is a fact that in order to express *a high degree*, *nearly* as well as *almost* may be used, and that both words are found with reference to *time*, *quantity*, and *space*, which shows that the rule, first laid down, I believe, by Stoffel, and taken over by his successors [3]), does not hold good at all. We may say, "It is *nearly* five o'clock", and "It is *almost* five o'clock"; "It is *nearly* time for me to be going", or "It is *almost* time"; "She was *nearly* certain it would suit her", but also "I am *almost* sure"; "She had been *nearly*

---

1) M. A 276.

2) C. van Tiel, *English Grammar* (Ed. 1902), page 209.

3) To a certain extent I must make an exception for the latest work from Dr. Kruisinga's hand (*Grammar and Idiom*), and for Krüger's work on English Synonyms, where the subject has met with a somewhat ampler discussion on different lines.

happy with him", and "She was *almost* happy"; etc. Enough to show that, if there exists a difference between these words, we shall have to look for it in another direction.

In the following pages I have tried to find out where the line between the two synonyms must be drawn.

* * *

§ 2. Of the two words, *almost* is by far the oldest, for it appears already in Old English, whereas the earliest example of the use of *nearly*, to be found in the *New English Dictionary*, dates from 1540.

In O. E., *eal-mæst* (sometimes with the order of the syllables reversed. Cf. Dutch *meestal*) was used as an adverb with the meaning of "mostly all, nearly all; for the greater part." Bosworth, in his *A.-S. Dictionary* gives the following quotation: "Hit is *eal-mæst* mid haligra manna naman geset" (= It is almost all occupied with holy men's names). And in the *Supplement* to this work we find: "Þæt him sealde *mæst eall* his sunu" (= almost all of which his son gave him); and: "Wigheard and *mæst ealle* his geféran" (= Wigheard and most of his companions); and: "Hie *mæst ealle* ofslægene wurdon (= They were for the greater part killed). E. Borst [1]) quotes from the *O.-E. Chronicles* (1091): "Seo scipfyrde.... *ælmæst* earmlice forfor" (= the greater part of the fleet was miserably destroyed). And in the New English Dict. the following quotations occur: *Mæst ealle* þa þegenas be norðan Temese (= almost all the thanes north of the Thames). Se burh for-bernde *æl-mæst* (= the town was burnt down for the greater part).

In this sense (= for the most part; mostly all, nearly all) the word is no longer used now; the last quotation in the N. E. D. is of 1658 [2]).

But in Middle English *almost* (perhaps partly in consequence of *most* losing its original stress) assumed its modern meaning, viz. that of "nearly, well-nigh, all but", and the first example of the word in its new signification dates from 1200, where it is used in post-position: Fram ðe heðe forðrigte to herdeies ouerende almest (N. E. D.). In the next quotation from *Lagamon* (H'is almest dead) it has entirely its usual present meaning and place, and henceforward the adverb undergoes no change whatever [3]).

* * *

§ 3. *Nearly* is not found in O. E. Instead of it, the words *neah* (*neh*) and (occasionally) *néalice* [4]) being used instead, as is seen in the well-known passage from Ælfred's Orosius: "Þa Finnas ....ond þa Beormas spræcon *neah* an geþeode" (= the Fins .... and the Permians spoke almost the same language); and in the O. E. Chronicles: þa gegaderade man fyrde geond eall Englaland swyðe *neah* (= Then an army was raised in nearly (well-nigh) the whole of England).

---

1) E. Borst, *Die Gradadverbien im Englischen* (p. 141, § 213).

2) Compare the following sentence, in which *almost* cannot be employed in modern usage: Lower or Eastern Canada was inhabited *for the most part* by men of French descent (Mc. Carthy, *Hist. of Our Own Times*, I, p. 42).

3) We may make an exception for a rhetorical use of the term as an intensifier, arising in Shakespeare's time and dying out about the middle of the 18th century (*N. E. D.*).

4) Sweet, *The Student's Dict. of Anglo-Saxon*.

Neah (or rather *neh*) developed into Modern English *nigh*, and this word, too, was (and is still)[1]) used in the same sense:

Nigh ten miles a day *(N. E. D.)*. — Almost and very *nigh* serve many a lie. — There was a bang that pretty *nigh* deafened us, and the back o' the chair was blown nearly out (Jacobs, *Odd Craft*, p. 112)[2]). It *nigh* drives me wild", said Mrs. Baggett (Trollope, *Old Man's Love*, p. 227). Also *well nigh*:

.... and dark was Gorloïs, yea and dark was Uther too,
Well-nigh to blackness (Tennyson, *The Idylls of the King. Coming of Arthur)*.

When Benjamin Spigot's wife died .... the man was *well-nigh* distraught (Nat Gould, *Racecourse Tragedy*, p. 14).

When *neah* and *nigh* had for the greater part been ousted by the comparative *near* (in much the same way in which the Dutch comparative *naar* took the place of the positive *na*), this word was employed to replace the adverbs *ne(a)h(nigh)* and *nealice*: e. g. in Malory, *Morte d'Arthur* (Sommer's Ed. [60]): Lete us put our foote men from us, for it is *nere* nyghte. — Her arme was sore brysed and *nere* she swouned for payne (Idem, *N. E. D.*). We still find it often taking the place of *nearly*, very often in familiar and vulgar English (in literary Engl. it seems to be dying out), in which case *near* frequently shows the characteristics of an adjective, while *nearly* is always used adverbially:

....a grove of old oaks, which rose above it in a gradual ascent of *near* half a mile (Fielding, *Tom Jones*, I. p. 19).

Very *near* You made me brave the gutter's roaring sea (Browning, *The Ring and the Book*, VII, 462).

At present *near* three millions and a half of tons are required yearly by the metropolis (Macaulay, *Hist. of E.*, I, p. 313. Everyman's Libr.). Cornwall and Wales at present yield annually *near* fifteen thousand tons of copper (*Idem*, p. 311).

She was dressed in pure white, with a face *near* as dead as her clothes (Hewlett, *Forest Lovers*, p. 74).

His age might be guessed at *near* sixty for all his vivacity (Hewlett, *The Fool Errant*, p.43)

The passport I could not let go for less than two ducats; upon my soul and honour it cost me *near* three (*Idem*, p. 36).

I dropped upon the thwart again, none too soon, for I was *near* overboard (Stevenson, *Treas. Isl.*, p. 188).

It was late, *near* nine o'clock (Hewlett, *Fool Errant*, p. 21).

It was *near* noon before we set out (Stevenson, *Kidnapped*, p. 65).

"Love — that makes the world go round, says he curtly, making a pretence of filling up her sentence." That's about as *near* rubbish, you know, as they make it nowadays (Hungerford, *Troublesome Girl*, p. 60).

Things disappeared in a most eggstrordinary way, and the keepers went pretty *near* crazy (Jacobs, *Odd Craft*, p. 75. Other examples on pp. 12, 42, 78[3]).

The *Concise Oxford Dict.* gives the following examples, remarking, however, that *nearly* is in these cases the usual form now: (He) was *near* dead with

---

1) Especially in archaic or dialectical English.

2) Cf.: People who would not come *anigh* us, when the Doones were threatening with carbine and with firebrand, flocked in their very best clothes, to see a lady Doone go to a church (Blackmore, *Lorna Doone*, p. 353).

3) Compare the use of *near* before a *gerund:* ... but I forgave him; upon my honour, I was *near* doing the same thing myself (Mackenzie, *The Passionate Elopement*, p. 17).

fright; (it) lasted *near* a century; not *near* so numerous. Compare further: As *near* as I can remember; I lost *near* ten pounds by it; it's *near* upon three o'clock, — which expressions may often be heard in the spoken language.

The use of *near* instead of *nearly* strikes us as particularly vulgar in: ....he could 'ardly bear 'imself, but he very *near* broke out when Peter Russet advised 'im to 'ave his weskit lined with red flannel (Jacobs, *Captains All*, p. 16) [1]).

* * *

§ 4. This adverb *near* gave rise to an adverbial form in *-ly* about the middle of the sixteenth century.

For more than a hundred years the new word 'nearly' was never used as a synonym of 'almost', but was exclusively applied in meanings, part of which are no longer current. The first example in which we find 'nearly' used synonymously with 'almost' occurs in quotations of 1683 (*N. E. D.*): "Made *neerly* stiff enough", and: "Till the water is *neerly* consumed."

That the word 'nearly', denoting *proximity*, could not but ultimately assume the meaning of 'almost', becomes quite clear if we pay close attention to such a sentence as: "As *neerly* as I may, Ile play the penitent to you" (Shak., *Anthony and Cleopatra*), where the idea of proximity verges upon that of 'almost'. Usage had only to go one step farther.

* * *

§ 5. According to the N. E. D. the word 'nearly' was often applied formerly in the sense of *carefully, narrowly*, e. g. "His liveries, his cognizance, his feats of arms.... were *nearly* watched." We clearly observe here, as in so many other instances, something of the original local meaning of the word *near*, which was used to denote *proximity*. In this meaning of *carefully, narrowly*, the word has not maintained its place in the English vocabulary and hardly ever occurs now.

Another secondary application of the word, viz. that of *parsimoniously, niggardly*, originally also starting from the local meaning of its adjective *near* (which, in contradistinction with its corresponding adverbial form *nearly*, is still used now and then in the same sense) has become obsolete, the last example in the N. E. D. being of the year 1673, though Dr. Johnson's Dictionary (I quote the edition of 1786) still mentions 'niggardly' as one of the three meanings which the word can assume.

* * *

§ 6. Before *nearly* took over the meaning of 'almost', it was frequently used as a synonym of *closely*, especially to denote *relationship*, in which sense it is still often met with: They are *nearly* related.

....Baltic—Slavonic. The last represents two *nearly*-related divisions of one original group (H. C. Wyld, *Historical Study of the Mother Tongue*, p. 169) [2]).

Here, too, the underlying idea of proximity is distinctly perceptible, which is also the case in: He conjured her, for reasons *nearly* concerning

1) Sometimes the difference between *near* and *nearly* is considerable, as we may see if we replace *near* by *nearly* in the following quotation from Tennyson's *Coming of Arthur* (line 314): "The swallow and the swift are *near* akin."

2) *Near* is also (but rarely) used in this meaning: Only the keen hatred that is always so *near* allied to a keen love surges within his breast (Hungerford, *The Duchess*. p. 183).

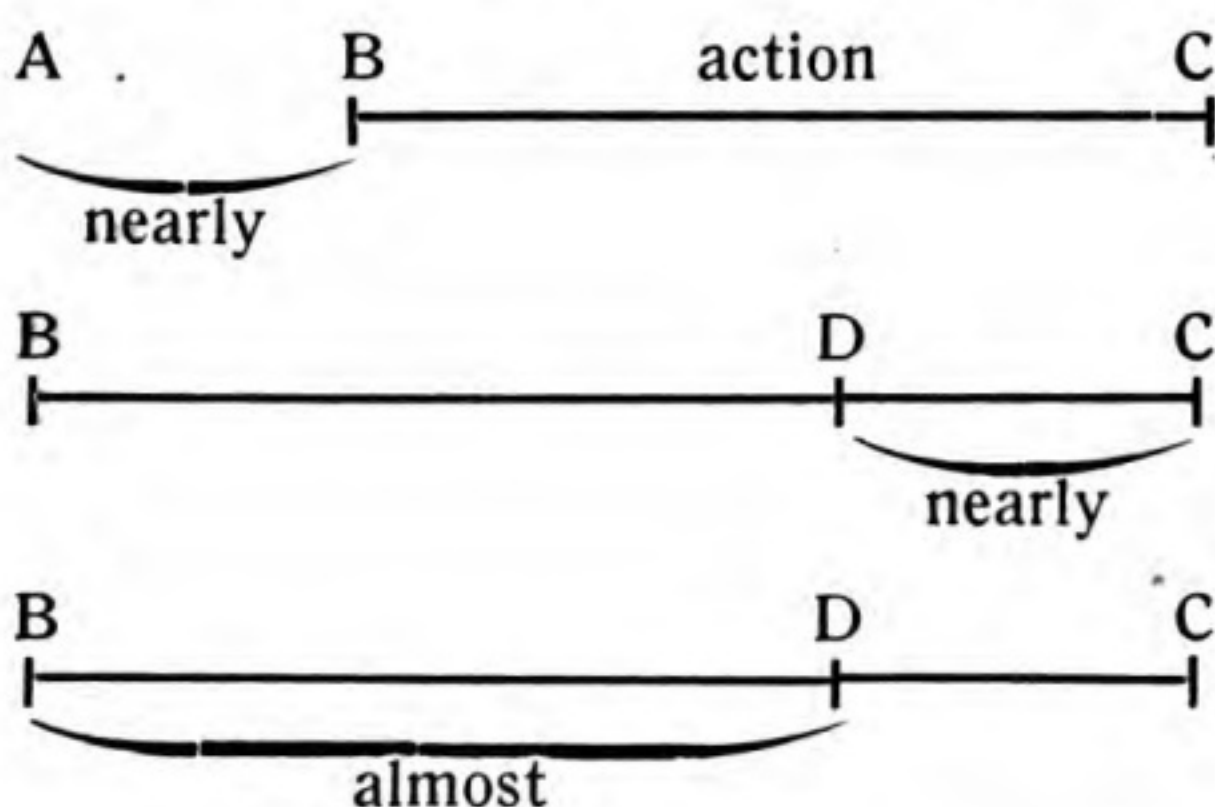
his life and honour, to consent to bear the name of Varney for a few days (W. Scott, *Kenilworth*, p. 274). I was well pleased with such an opportunity of seeing him more *nearly* (*N. E. D.*). The age of iron corresponded more *nearly* with that of the beech tree (*Idem*).

* * *

§ 7. Before *verbs, adjectives, pronouns, prepositional adjuncts*, etc., the two words may often be used with a small (or hardly any) difference; occasionally there is a great difference between the two; and sometimes either the one or the other term may be used to the exclusion of its synonym.

So we may say: He *nearly* (or *almost*) choked with rage. He had *almost* (or *nearly*) ceased to contemplate the vast ambition of his worth. — Jenny, precious one, are you *nearly* (or *almost*) crying now? — He (sc. The cat) came on deck and *nearly* (or *almost*) ended his career there and then by attempting to jump over the bulwark into the next garden. — Once dear Nancy was *nearly* (or *almost*) drowned in it (sc. the pond); etc. [1])

At first sight it would seem that these words are identical in meaning here, and, in truth, for practical purposes there is often no need to differentiate between the terms, and either word may be used. But there are, notwithstanding, subtle shades of difference in meaning to be pointed out.



The word *nearly* denotes *proximity, nearness*, and may therefore often be replaced by *to be very near* (*to*), *to come near* (*to*) [2]) (Dutch *'t scheelde niet veel*); whereas *almost* denotes that the greater part of the action has been performed. In other words: *Nearly* denotes that *an action is on the point of being* **begun** or **completed**; *almost*, that *an action* is begun and *approaches its completion*. *Nearly* means: *not far from* either the *beginning* or *completion* of an action; *almost* means: a long way towards the end or completion of an action. We may elucidate this by means of the following

1) Compare: 1. P'raps you've read in a book...
That the ship with a shock
Drove plump on a rock
Nearly drowning poor Robinson Crusoe (Song on R. Crusoe).

2. "Stop him!" cried the girl. He's insulted me. He has *nearly* drowned me (De Vere Stackpoole, *Garryowen*, p. 35).

3. Once dear Nancy was *nearly* drowned in it (sc. the pond). (K. Howard, *Love and a Cottage*, p. 47).

4. "The pole!" he shouted, the sound of his voice being *nearly drowned* in the din of the approaching flood (*Strand Mag.*, March 1905, p. 271).

2) As used in: He was *near* killing you (R. Haggard, *Witch's Head*, p. 73). One of the soldiers laughingly dragged away the coat which swathed poor Migg's head and shoulders, and was *near* suffocating him (Bar. Orczy, *Beau Brocade*, p. 215). She had been very *near to* making complete confession there and then (White, *The Open Door*, p. 35). I was *near* doing the same thing myself (Mackenzie, *The Passionate Elopement*, p. 17). Had he at last realised how *near* he was *to* losing her (Ayres, *Richard Chatterton*, p. 26). At times *I came near to* pitying him (Weyman, *House of the Wolf*, p. 242). *I came near to* doing that (Wells, *Tono Bungay*, p. 373).

figure, in which the line BC denotes the action, and the point A (the place where the agent is supposed to be) shows that the agent is still at a short distance from the *beginning* of the action; or, if we suppose the agent to be at D (in the second figure), he is only at a short distance from the *end* of the action BC; in either case we may say that the action is *nearly* performed.

In the third figure the line BC also represents the action, the greater part of which (BD) has been performed: The action is *almost* accomplished or completed.

* * *

§ 8. From what precedes, it follows that *nearly* is especially used to denote that *the action has not been performed at all.* (Sec the first figure). In this case it is often distinguished from *almost*, which implies that *the action has been performed for the greater part* (See § 7). So, for instance, the sentence *She nearly screamed*, means that she came very near to uttering a cry, in most cases (not *always!*) with the implication that no sound was heard at all. On the other hand, such a sentence as *She almost screamed* is generally understood to mean that a sound was heard, one which came very near to being a scream. The following examples show that such a difference is very often made between the two synonyms.

1. He was that startled 'e *nearly screamed* (Jacobs, *Odd Craft*, p. 43).

2. The young man.... noticed the eldest girl (whom he loved) standing perilously on a high chair to give a touch with the duster to a frame, and *nearly screamed* an urgent appeal for care [he didn't say anything, though, as the context shows.] (Pett Ridge, *Table d'Hôte*).

3. "I shall drink champagne to night. I will not be treated like a" — she had *nearly* said "child", but, recollecting herself, substituted "gout patient". (R. Hichens, *The Londoners*, p. 99).

4. "No, no!" Lily *almost screamed.*" I want those letters from Marsh; that's what I've come for (Plummer, *Shell Girl*, p. 53).

5. He was silent for a moment, and then she started violently and grasped his arm with a man's strength, and *almost screamed* the words she spoke (Crawford, *Uncanny Tales*, p. 20).

6. "Until to-morrow! *To-morrow!*" Pilgrim *almost screamed*, in her indignant surprise (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 250).

7. "You were nursing the baby!" I *almost screamed* as I sprang from my seat. "Great heavens, girl, you will infect the whole place (R. Haggard, *Doctor Therne*, p. 108).

8. "Gibbie! how could you?" she cried *almost* in a scream (G. Macdonald, *Sir Gibbie*, II, p. 273).

9. Veronica turned pale and started up. "Bosio? Bosio dead?" she cried in a voice that was *almost* a scream (F. Marion Crawford, *Taquisara*, I, p. 211).

10. His cracked voice *rose almost to a scream* (Crawford, *Uncanny Tales*, p. 161).

11. "H'm.... Do you drink?"

"Drink?" *almost* shrieked Algernon fracturing the truth from head to heel, "I am a lifelong T. T., sir." *(Cassell's Mag. of Fiction*, March 1920, p. 92).

This difference, which seems to be established by usage, is not always kept up, however. In the following quotation *nearly* is found, though the words uttered were spoken in a rather shrill and high-pitched tone of voice:

"Not taking the money? Not *taking* —." The woman *nearly screamed* in her excitement (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 214).

Cf. also: It was necessary to *nearly shout* in the hubbub (Plummer, *Shell Girl*, p. 67). — "Budge!" said I — I felt that my voice rose *nearly* to a scream (J. Habberton, *Helen's Babies*).

It is clear that in these examples *nearly* is used contrary to the rule given, and evidently means (not: *to be on the point of*, but) *coming very near to* (*screaming*). It is only fair to add that some Englishmen whose opinion I asked about these sentences, disapproved of the word *nearly*, and recognized *almost* as the only correct term. Another maintained that *almost* would be used if the sentence continued ("Not taking", the woman *almost* screamed).

In a similar way a difference may be made between *She nearly flew into my arms*, and *She almost flew into my arms* [1]). The first sentence only tells us that she felt a mighty impulse to throw herself into my arms, but she did not embrace me, perhaps did not even move at all. The second denotes that she threw herself into my arms very quickly (the action resembled the flying of a bird) [2]). The difference is also expressed by means of stress and intonation; *nearly* is strong-stressed and has a high pitch, *almost* has weak stress and a low intonation.

With a view to the difference pointed out above, the following quotations may be compared:

1. Montague bit his lip. He *nearly blurted out* that Lady Merriam was an interfering old fool (Ayres, *Richard Chatterton*, p. 161).
2. He was prompted to look over the edge of the cliff. When he did so, he *nearly cried aloud* in terror (Nat Gould, *Racecourse Tragedy*, p. 105).
3. She *nearly dropped* her burden on the floor (Swan, *A Mask of Gold*, p. 20).
4. "But yours — yours, Ean; that's what I want," *almost panted* the millionaire (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 314).
5. It was a letter written purposely in a large round hand that a child could easily read; each character was *nearly printed* (De Vere Stacpoole, *Garryowen*, p. 11).
6. "He kissed me one day", she added half-amusedly, "and I *nearly put* his eye *out*" (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 42).
7. Lady Merriam *nearly said* "fiddlesticks!" but changed her mind in time (Ayres, *Richard Chatterton*, p. 204).
8. I *nearly shed* tears of joy when I read the advertisement (Jerome, *They and I*, p. 20).
9. I *nearly slammed* the door as I came in, but remembered just in time (Temple Thurston, *Garden of Resurrection*, p. 282) [but: He had laughed and tried to persuade her to kiss and be friends. She had refused; she had run out of the room and *almost slammed* the door (Ayres, *Richard Chatterton*, p. 6). The first quotation implies that I did not slam the door at all; I only came very near doing so, but, on second thoughts, closed it in the usual way. In the second case she closed the door very violently; she as good as slammed the door].
10. I *nearly split* myself for laughing (Mackenzie, *Carnival*).

---

1) Krüger, *Schwierigkeiten des Englischen*, I2, p. 84.
2) In Dutch and German such niceties of discrimination are often expressed by means of *stress* and *intonation*, or by the use of different constructions, in English by means of different words (*almost* and *nearly*) as well as by a difference in stress and intonation: Ze vlóog me bijna in de armen (Sie flóg beinahe in meine Arme); Ze vloog me bíjna in de armen (Sie flog beínahe in meine Arme). See also Kruisinga, *Grammar and Idiom*, p. 106 (footnote).

11. There I was, ... roaring with laughter .... to think how *nearly* I had *taken* him *in* (Temple Thurston, *Garden of Resurrection*, p. 14).

12. The mare makes a vicious plunge forward, *nearly throwing* Mickey off the seat (Hungerford, *The O' Connors of B.*, p. 19).

* * *

§ 9. In many other cases either word may be employed, according to the speaker's point of view. If the idea to be expressed is that of *nearness*, *nearly* is the proper term; *almost* is often used in the meaning of *for the greater part, to a great extent*. Sometimes the meanings are so near to each other that there is practically no difference. Take, for example, this sentence:

They took him at a run through the straight street.... *Almost dazed* by the swiftness, and *nearly choked* by the grip at the back of his collar, he nevertheless recognised that their intentions were not friendly (Pett Ridge, *Table d'Hôte*, p. 40).

The use of the words in this sentence is simply and entirely owing to the author wishing to avoid the awkward repetition of *almost*; he might as well have reversed the order of the words and yet practically have expressed the same ideas.

In the following sentences the other word might be used equally well, but with the small difference pointed out in § 7:

1*a*. He *nearly choked* with rage (Jacobs, *Many Cargoes*, p. 74).

1*b*. Her disgust and anger *almost choked* her (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 207).

2*a*. And the young stately gentleman who had found me *almost dying* at his threshold was my blood-relation (Brontë, *Jane Eyre*, p. 408).

2*b*. Poor dear Aunt Rosamund and Evy do bore him so that he *almost dies* (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 200).

2*c*. Waif had the distemper dreadfully last year — he *nearly died* (E. Lyall, *Donovan*, p. 92).

2*d*. My mother was not well, and then, as soon as we reached home, in October, typhoid developed. She *nearly died* (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 230).

2*e*. Once I was mad, too. I *nearly died* (Mackenzie, *Carnival*).

2*f*. And when I showed Uncle Tom that suit-case, he *nearly died* laughing (J. Webster, *Just Patty*, p. 85).

3*a*. I *almost forgot* my manners, giving her no time to breathe (Blackmore, *Lorna Doone*, p. 222).

3*b*. You puzzled me the first evening I invited you down here. I have *almost forgotten* you since (Brontë, *J. Eyre*, p. 146).

3*c*. Mother's illness made me *nearly forget* all about him (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 301).

3*d*. In the first flush of my new joy I *almost forgot* the sorrow in our poor home (Buchanan, *The Master of the Mine*, p. 275).

3*e*. "Lunch?" he echoed. "Why, of course! I declare I had *nearly forgotten* lunch." (Pett Ridge, *Table d'Hôte*, p. 32) [1]).

4*a*. She was *nearly certain* it (= the frock) would suit her (*Windsor Mag.*, Jan. 1917, p. 258).

4*b*. It was a crime for which I am *almost certain* you could be punished by law (Hungerford, *Dolores*, p. 75).

---

1) In order to save room, a great many references have here (and almost in every section) bleen eft out.

5*a*. Her hair had become *almost white* (Parker, *Mrs. Falchion*, p. 89).

5*b*. Her *nearly white* hair (Ward, *Case of R. M.*, p. 156).

6*a*. The allusion of a given setting is *almost perfect* (Brian Hooker, *Shakespere and the Movies*. The Century, Dec. 1916, p. 298).

6*b*. The professor says that in another year I shall be *nearly perfect* and fit to begin to teach (Henty, *The Lost Heir*, p. 54) [1]).

* * *

§ 10. Before *Past Participles* and *Present Participles*, used adjectively or verbally, both *almost* and *nearly* are found with the same small difference in meaning:

1. Dear Monica, we were *almost brought up* together (E. F. Benson, *The Challoners*, p. 93).

2. I saw, too, that the linen on one side, and one arm, was *almost soaked* in blood (Brontë, *J. Eyre*, p. 204).

3. My tale is *almost done* (Buchanan, *Master of the Mine*, p. 275).

4. The other, *almost quailing*, asked whether the establishment included matches amongst its stores (Pett Ridge, *Table d'Hôte*, p. 81).

5. The rum is *nearly gone* (Henty, *The Lost Heir*, p. 26).

6. The walls *nearly hidden* by pictures from illustrated papers (Bar. von Hutten, *The Halo*, p. 89). Compare: How sturdily it [the motor car] kept upright on its *almost hidden* wheels (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 460).

7. "Enough, enough!" shouted Uncle Ben, by the time I was *nearly deafened* (Blackmore, *Lorna Doone*, p. 439).

* * *

§ 11. Both *almost* and *nearly* are used before *every* (and its compounds), *all* and *always*, with the same difference. *Almost every case* is equivalent in sense to *in the majority of cases*; *nearly every case* means *all cases but a few*. The difference is, however, so small that in all the references in this section the other word can be substituted without causing any practical change of meaning.

Every. 1. Now he has ships sailing on *almost every* sea, and holds commercial relations with *nearly every* country on the globe (Samuel Smiles, *Selfhelp*, p. 20) [2]).

2. She gave to Charles, and so to him, *almost every* hour of her leisure (Begbie, *Tables of Stone*, p. 73).

3. Mr. Sincoe is here *nearly every* day (Henty, *The Lost Heir*, p. 96).

4. *Almost every* historian of England has expatiated with a sentiment of exultation on the power and splendour of her foreign masters (Macaulay, *Hist. of Engl.*, Tauchnitz Ed., I, p. 14).

Everything. 1. Mr. Bunting in the excitement of the occasion forgot *almost everything* he had ever known of swimming (Wells, *The Sea Lady*, p. 14).

---

[1]) Krüger, *Schwierigk.*, etc. I2, p. 84, states that we can only say: He is *almost* old, dead, perfect. Compare however: "Ill! I'm *nearly dead* already, my dear" (Bar. von Hutten, Pam. p. 152). – I'm *nearly dead* for want of something to do (Benson, *Dodo*, p. 166). There were four men on board, all *nearly dead* from thirst (Patterson, *Man-eaters of Tsavo*, p. 4). The Professor says that in another year I shall be *nearly perfect* and fit to begin to teach (Henty, *The Lost Heir*, p. 54).

[2]) This example is very suggestive. It shows that there are cases in which there is practically so little difference between the two synonyms that either word may be used to avoid the awkward repetition of the other. (See also § 9). The following quotations (to which I could add a great many more) also show that, though there is a theoretical difference between the two terms (when used before *every*, etc.), they may be said to have practically identical meanings.

2. I owe *nearly everything* to him (E. F. Benson, *The Challoners*, p. 64).

Every one, everybody, everywhere. 1. The day came rather late in the season, and *nearly every one* had left (Pett Ridge, *Table d'Hôte*, p. 115).

2. I know *almost everybody* has an occasional attack of it (E. F. Benson, *The Challoners*, p. 109).

3. So frank, so enthusiastic, and so handsome was Paul Western, the famous balloonist, whose name *nearly everybody* knew, that he carried all before him (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 81).

4. Social discontent prevailed *almost everywhere* (M Carthy, *Hist. of Our Own Times*, I, p. 25).

All. 1. She began that way; then *almost all* sound went out of her voice (Temple Thurston, *The Garden of Resurrection*, p. 260).

2. She [sc. the Church] had enfranchised *almost all* the bondmen in the kingdom except her own (Macaulay, *Hist. of Engl.*, Tauchnitz Ed., I, p. 24).

3. Excluding the regular dramas, *nearly all* his [sc. Browning's] work of the period under consideration is either dramatic monologue or closely akin to it (H. Walker, *The Age of Tennyson*, p. 48).

4. Nearly *all people* of means had by this time deserted both London and Westminster (D. Masson, *Life of Milton*, VI, p. 257).

5. I have now mentioned *nearly all* the examples of Old Mercian to be found before the Conquest (Skeat, *English Dialects*, p. 73).

6. But though Alfred and Dunstan knew such songs, they are *nearly all* lost (Chambers, *Mediaeval Stage*, I, p. 30).

Always. 1. He [sc. Thackeray] was constitutionally indolent, *almost always* left his work to the last moment, and sometimes had to patch up his part anyhow (H. Walker, *The Age of Tennyson*, p. 91).

2. In verse the Germanic disencumbers himself of that gruesome clumsiness which *almost always* beats him in the art he learnt so late, and never learnt to perfection (Saintsbury, *Flourishing of Romance and Rise of Allegory*, p. 240).

3. She *nearly always* spoke in a whisper (Temple Thurston, *The City of Beautiful Nonsense*, p. 233).

4. It's a queer thing that these pretty children *nearly always* make ugly women (Barry Pain, *The One Before*, p. 49).

* * *

§ 12. Before **prepositional adjuncts** *almost* as well as *nearly* is found. There is the same difference between the two words as when they are used before adjectives (see § 9), but when the adjunct may be replaced by an adverb of degree or manner, *almost* is the only word at our disposal (See § 19) e. g. One expected her to die almost from day to day (= daily).

1. Meynell's address, as he stood on the chancel steps, **almost** *among the people*. ....sank deep into their grief-stricken souls (Ward, *Case of R. M.*, p. 108).

2. Oh lord, we're **nearly** *at Hagworth Street* (Mackenzie, *Carnival*, p. 217).

3. You've been asleep, dearest. We're **almost** *at Greenwich* (Idem, p. 234).

4. The tide was **almost** *at the turn* (Jacobs, *Many Cargoes*, p. 24).

5. One of them fell dead **almost** *at the door* of the priest's house (M. Pemberton, *War and the Woman*, p. 47).

6. She (The ship) went to the bottom **almost** *at once* (White, *The Open Door*, p. 17).

7. Their rage, terrible as it had been, was held to be **almost** *at an end* (Green, *Short Hist. of the E. People*, p. 11).

8. He broke out, once more **almost** *beside himself* (Ayres, *Richard Chatterton*, p. 216).

9. **Nearly** *beside himself* with rage, Miles Rockingham said in a hoarse, choking voice: "No stone was rolled over." (Nat Gould, *Racecourse Tragedy*, p. 110) [1]).

* * *

§ 13. Both *nearly* and *almost* are found before **as** (used to express comparison); before **so** only *nearly* is found (*So*, in contradistinction with *as*, is especially used in connection with a preceding negation; *almost* is hardly ever used in this case. See § 16 c.).

1. Whatever it is, it hates me *almost as* much as it hated Luke Pratt, and it screams at me (Crawford, *Uncanny Tales*, p. 34).

2. This is the poem which wrought so strongly in men's minds that its influence was *almost as* widely spread as Wiclif's in the revolt which had now begun against Latin Christianity (Stopford Brooke, *Engl. Lit.*, p. 40).

3. His vanity was overweening and made him ridiculous *almost as* often and as much as his genius made him admired (M. Carthy, *Hist. of Our Own Times*, I, p. 30).

4. Life is short, and though art may be long, plenty of noise answers *nearly as* well (Crawford, *Uncanny Tales*, p. 222).

5. "Shake 'ands on it", ses Peter, who was *nearly as* curious as Ginger (*Strand Mag.*, May 1909, p. 564; W. Jacobs, *Self-Help*).

6. Hundreds of men and women had passed by in that time for me to look at — *nearly as* many dogs for Dandy (Temple Thurston, *Garden of Resurrection*, p. 8).

* * *

§ 14. *Nearly* has, in many cases, *a stronger meaning* than *almost* [2]). For this reason *nearly* is especially employed as **an emotional word,** generally has more stress and a somewhat higher intonation than its synonym, and is therefore rightly used in the following quotations:

1. It *nearly* drove me mad (Ayres, *R. Chatterton*, p. 217).

2. It *nearly* drives me silly when I think of the scandal there will be (*Idem*, p. 259).

3. It was you, I say,.... who *nearly* drove me to the madhouse (R. Haggard, *The Witch's Head*, p. 208).

4. The baron *nearly* frightened some of the ladies into hysterics with the history of the goblin horseman (W. Irving, *Speatre Bridegroom*).

5. Then he went and picked his fallen enemy out of the bush, where he had *nearly* fainted (R. Haggard, *The Witch's Head*, p. 91).

6. Once they'd gone, I *nearly* went off my head (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 177).

7. And the cap'n [= captain] was standing by the side, looking down upon the stranger with a big, kind smile which *nearly* sent him crazy (Jacobs, *Many Cargoes*, p. 83).

8. I *nearly* split myself for laughing (Mackenzie, *Carnival*).

* * *

---

1) See footnote 1) on page 191.

2) Hence I think that the definition in the *N. E. D.* of *almost* as equivalent to ***very nearly***, is not quite correct. In a great many cases, where either word may be used, *nearly* evidently has the stronger sense. Not *always*, however, for *almost* (and *nearly* but seldom) is esp. employed to express a contrast: He is *almost*, but not quite, the cleverest boy of his class (Nesfield, *Manual of Engl. Grammar and Comp.*, § 153, p. 72). — "*Almost* [printed in italics] he caught us, but not quite (Mrs. Hungerford, *The O'Connors of B.*, p. 14). — He is ***almost*** or quite a drunkard (Nesfield, *Manual of E. Gramm. and Comp.*, § 151, p. 71). — Lord Kelvin did not die poor; indeed, he was *almost*, if not quite, a millionaire (*Lit. World*, 15 Jan. 1908, p. 4). — Happily there is no risk of Irishmen becoming altogether, or even ***almost***, as Englishmen are (Kruisinga, *A Handbook of Present Day English*, II2, p. 161). But also: They loved me always as I love my babe (*Nearly* so, that is — quite so could not be —) R. Browning, *The Ring and the Book*, VII, 137).

§ 15. As the predominant idea, expressed by *nearly*, is that of *proximity*, and the idea of proximity or nearness can scarcely be connected with anything that is *negative*, it follows that this term cannot (or can hardly) be used in connection with **adjuncts expressing a pure negative idea.** When the originally negative expression has (more or less) lost its primitive sense, however, and may be replaced by a positive phrase, *nearly* is occasionally (*but* relatively *seldom*) applied. So we can say: 'He was *nearly disarmed* (*disabled*) by his antagonist; He was *nearly disinherited* by his father; The town was *nearly dispeopled*; I *nearly distrusted* him, etc. This, I find, takes place more often with verbs than with adjectives, — perhaps because verbs like *to disappear, to unbend, to misapply, to disown*, etc. often lose their negative sense and may be reckoned to express a positive idea (*to disappear* = to vanish, to fade, etc.). *If* they are used with *nearly* (which is very seldom the case), the adverb may be replaced by *to come near to, to be near*, i. e. expresses proximity or nearness (§ 7). *Adjectives* with a negative sense, I found *always* preceded by *almost* (except in a few cases).

1. Before the end of the reign of his grandson it [sc. the distinction between Saxons and Normans] had *almost disappeared* (Macaulay, *Hist. of England*, Tauchnitz, I, p. 15).
2. But I think that the next generation of parents will have a better perspective; shyness will *almost disappear* (Neill, *A Dominie's Log*, p. 79).
3. He had *almost ceased* to contemplate the vast ambition of his work (Begbie, *Tables of Stone*).
4. If angels had beards, she thought, without a smile, they would have beards like Gianluca della Spina's, very youthful, scanty, curly, and so fair as to be *almost colourless* (Marion Crawford, *Taquisara*, I, p. 161).
5. Matilde was *almost distracted* (Marion Crawford, *Taquisara*, II, p. 22; also on p. 122).
6. The men's faces, fiercely set a few moments ago, softened to a friendliness that was *almost guileless* (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 223).
7. "He was quite insane," muttered Gregorio, in *almost imbecile* repetition of what his wife had said (Marion Crawford, *Taquisara*, II, p. 19).
8. He then.... drove along his intended route in *almost hopeless* quest of "V. L. H." (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 401).
9. He is *almost an illiterate* — can barely read and write (Ward, *Case of R. Meynell*, p. 190).
10. The *almost impassable* roads (Brontë, *Jane Eyre*, p. 399).
11. Its [viz. of the government] changes are sometimes considerable and even violent; and then for long periods the movement is *almost imperceptible* (L. Courtney, *The Working Constitution of the U. K.*, p. 1).
12. Matilde raised her eyes, with an *almost imperceptible* movement of the shoulders (Marion Crawford, *Taquisara*, II, p. 28).
13. It's so difficult, so *almost impossible* (Temple Thurston, *The City of Beautiful Nonsense*, p. 109). [1]

But:

1. They were very lady-like hands,.... hands *nearly faultless*, and, I suspect, considered by their owner entirely such (G. MacDonald, *Sir Gibbie*, Tauchnitz, II, p. 95).
2. He never lifted his head, but went creeping slowly on his knees along the curb still searching down the flow of the sluggish, *nearly motionless* current (*Idem*, I, p. 9).

[1] A host of other examples are at the reader's disposal.

3. Doing his best to restore to service the *nearly shapeless* boots of carter or beggar, he was himself fast losing the very idea of his making (*Idem*, I, p. 22).

4. He flung out hint and impulse, ... until by *nearly imperceptible* degrees that finished picture of the two young lovers.... came into being in her mind (H. G. Wells, *The Wife of Sir Isaac Harman*, p. 20).

Compare: She demanded abruptly whether Mr. Brumley had sold his house. "I'm selling it", said Mr. Brumley, "by *almost imperceptible* degrees." (*Idem*, p. 40).

5. 'I've a perfect right', she said, suddenly *nearly breathless*, 'to go to Hampton Court with any one I please' (*Idem*, p. 125).

6. Soon Mr. Brumley was in a state of *nearly unendurable* moral indignation with Sir Isaac (*Idem*, p. 205) [1]).

7. All chance of permanent escape was *very nearly* impossible. (Cosmo Hamilton, The Princess of New-York, p. 112). [2])

(The above seven references are the only ones I have been able to find, in which *nearly* is used before an adjective with a negative meaning).

* * *

§ 16. **Almost** *and* **nearly** *in connection with* **never,** *and* **no** (*and its compounds*).

§ 16. **A.** Theory and practice differ somewhat as to the use of *almost* before the *negations* **never** and **no.** In many a text-book on grammar or synonyms we may find this rule: "Use *hardly any, hardly anything, hardly anybody, hardly any one, hardly ever, hardly anywhere*, instead of *almost no, almost nothing, almost nobody, almost no one, almost nowhere* [3]).

And there is no denying the fact that in the great majority of cases the expressions with *almost* are avoided by English authors with almost painful care, and that the average Englishman detests them from the bottom of his heart. I remember as if it happened yesterday, how one of my teachers (an Englishman) used to say with reference to the sentence, "he almost never goes out", — "That's stuff and nonsense, for there is no degree of "never"; it must be "hardly ever."

And yet English practice, as has been frequently pointed out, gives in many cases the slip to the rule. This is no doubt owing to the tenacious conservatism of the English, for the struggle between *almost* and *hardly* (or *scarcely*) commences already in the eighteenth century and is not yet over. Words, like nations, have their wars and fights to the finish. In Shakespeare's works *almost* is often connected with a negation (See W. Franz, Shak. Gramm. § 435; Abbott, A Shak. Grammar, § 29). But during the eighteenth century *almost* lost more and more ground, though even at the present day many examples of this (generally abhorred) construction are to be found in the best authors. And even such a great authority as Webster's International Dictionary declares:

1) Compare: 'It's not true marriage I object to', he told himself. 'It's this marriage like a rat-trap, alluring and *scarcely unavoidable*, so that in we all go, and then with no escape — unless you tear yourself to rags.' (H. G. Wells, *The Wife of Sir Isaac Harman*, p. 226).

2) Overagainst this unique example of *nearly impossible* (where *nearly* is used because *very* precedes. See § 18. stand hundreds of references with *almost impossible*.

3) From a pedagogical point of view it is certainly advisable to give (as is generally done) the rule in this absolute form to *beginners*.

"Almost never = scarcely ever. Almost nothing = scarcely anything" [1]).

Nay, the New English Dictionary on Historical Principles states, without the slightest word of warning or disapproval:

"Almost.... With a negative: Almost no = scarcely any; almost never = scarcely ever, etc."

This dictionary gives six quotations, the first dating from 1523, the last from 1875.

But these examples are, of course, only typical, and not the only ones; their number might be greatly increased. Ten Bruggencate (in Taalstudie XI, p. 34, 7 references), Storm (in Englische Philologie, pp. 942 and 1050, 8 examples), and Poutsma (in A Grammar of Late Modern English, Part II, p. 1049, 15 quotations), have also given a good many, to which I beg to add the following instances:

1. "And the shop?"
"Bah! When do I go out? *Almost never*" (Barry Pain, *The One Before,* p.134).

2. "You must have got on his [= the monkey's] nerves, then", she retorted, rather ungraciously, for he *almost never* bites" (Bar. von Hutten, *Pam,* p. 118).

3. It [viz. Dramatic seriousness] marks every line of Browning's writing, while — to take examples somewhat at random — Tennyson seldom shows it, Byron *almost never* (E. Woodbridge, *The Drama,* p. 35).

4. In careful speech the *h* is more rarely dropped, and in formal speech *almost never* (W. Grant, *The Pronunciation of English in Scotland,* p. 47).

5. But except for an occasional accident there *is almost no* way of getting any, save by way of favour (G. Binney Dibblee, *The Newspaper,* p. 36).

6. Perhaps one reason why we have *almost no* record of what the greatest of all writing men was doing in the world is that while his friends were elbowing the tide of life in the streets of London, or fighting in the Low Countries.... he was filling every moment with work (Theodore Watts—Dunton, *Old Familiar Faces,* p. 53).

7. At the basis of the artistic temperament is generally that "sweet reasonableness", the lack of which we excuse in Borrow and in *almost no one* else (Theodore Watts—Dunton, *Old Familiar Faces,* p. 51).

8. Sir Robert Peel had little imagination and *almost none* of that passion which in eloquence sometimes supplies its place (M Carthy, *Hist. of Our Own Times,* I, p. 35).

9. New Engl. Dict. (under *Hardly* 7): Barely, only just; *almost not*; not quite; scarcely.

10. Struther talked little, Brigit, with her usual indifference to others, *almost not at all* (Baroness von Hutten, *The Halo,* p. 156).

11. But of the incident there is *almost nothing* which he [viz. Shakespeare] does not owe to Plutarch (Archbishop French, quoted by Stanley Wood and Arthur Syms, in *Wood's Edition of Julius Caesar,* p. VII).

12. He would not know.... that everything has its method of being tested and that while *almost nothing* was left to chance, intelligence had not often very much more to say in the matter (G. B. Dibblee *The Newspaper,* p. 20).

13. And what could he do to meet it? *Almost nothing* (H. Ward, *Case of R. Meynell,* p. 153).

14. These bottles hold *almost nothing* (Blackmore, *Lorna Doone,* p. 361).

15. It (the book) is exceedingly concise; there is *almost nothing* in the nature of padding, and in many cases our complaint is that the author has curtailed too much (*Lit. World,* July 15, 1906, p. 308).

---

1) This probably led Krüger (in his *Englische Ergänzungsgrammatik,* 1898, p. 71) to the false statement: "*Almost never* ist amerikanisch." We might as well call it a Scotticism, because it was used by James Boswell, M'Carthy, etc.

16. The strike will be on in July; next half year I shall get *almost nothing* from the pits (Mrs. H. Ward, *Sir George Tressady*, p. 72).

17. "Your fortune", returned my friend, "I am now sorry to inform you, is *almost nothing*." (O. Goldsmith, *The Vicar of Wakefield*, Chapter 2).

18. Though *almost nothing* could now have induced him to go down Jink Lane, yet . . . . he would on most nights be lying in wait (G. Macdonald, *Gibbie*, pag. 69).

19. Of contemporary drama Freytag's book takes *almost no* account (E. Woodbridge, *The Drama. Its Law and its Technique.* Preface).

20. To much of Shakespeare's characterization we may find plenty of rough analogues in the drama of his day: to this conception of comedy as a theme for pure poetic expression there are *almost none*. (Hadow, *The Oxford Treasury of Engl. Lit.*, II. p. 253).

There are even cases in which *almost* + *negation* cannot be replaced by *hardly* (*scarcely*), [1]) viz. after the prep. *for* as used in:
"With his aid we can dress the dinner and the confectionery at home for *almost nothing*." Most probably this combination is owing to the fact that the expression is equivalent to *almost for nothing*, in which *almost* does not qualify *nothing* but *for nothing* (See § 12).

Far from being on the point of death, or entirely extinct, the phrases *almost no*, etc. are still met with from time to time, though fairness bids us say that they are far outnumbered by their rivals. The ultimate event of the struggle for supremacy is, however, not doubtful.

§ 16. **B.** The word "*nearly*" is hardly ever followed by a negation. The only example I met with is to be found in *Parodies and Imitations*, edited by J. A. Stanley Adam and B. C. White (p. 201). Lewis Carroll, parodying Longfellow's *Hiawatha*, says there:

From his shoulder Hiawatha
Took the camera of rosewood,
Made of slitting folding rosewood;
Neatly put it all together.
In its case it lay compactly,
Folded into *nearly nothing*.

Compare also: Professor Hollmann has shown in the Norddeutsche of Febr. 28 that letters quoted by Bedier contain, *nearly without* exception, scenes of franctireur warfare (*Times*, March 26, 1915, p. 7) [2]).

§ 16. **C.** *Nearly* may, however, be preceded by a negation, the expression *not nearly* having the meaning of "far from", "nothing like". The *N. E. D.* gives two quotations:

1. I have *not* received *nearly* one-half of subscriptions (Coleridge, in Southey, *Life Andrew Bell*);

2. I do *not* employ irrigation *nearly* so frequently as formerly (Mackenzie, *Dis. Throat & Nose*).

---

1) Poutsma, *Grammar of Late Mod. Engl.*, II, p. 1050.

2) Most Englishmen object to the use of *nearly* in the last sentence, and want it to be replaced by *almost*, no doubt because *nearly* is not used, as a rule, in connection with a negation. See § 16 A. Compare: "Phil," she said quite simply, *almost without* surprise (*London Mag.*, July 1917, p. 458).

M. G. van Neck (in *Klank- en Zinverwante Woorden*) has: "She is *not nearly* so handsome as her sister (Compare the Dutch and German equivalents: Zij is lang zo mooi niet als haar zuster. Sie ist bei weitem (or: lange) nicht so hübsch).

A few additional examples may be cited to further illustrate this use:

1. To be opposed by a villain is *not nearly* so vexing as to be thwarted by a fool (De Vere Stacpoole, *Garryowen*, p. 60).

2. Doreen Forbes very quickly led him to understand that Peter Rodway well-nigh penniless was *not nearly* so attractive as Peter Rodway with money to burn (*The London Magazine*, July 1917, p. 436).

3. And if Tristram was nearly as good a knight as Lancelot, he certainly was *not nearly* so good a lover or nearly so thorough a gentleman (Saintsbury, *Flourishing of Romance and Rise of Allegory*, p. 243).

4. The acquaintance gives me pleasure, but it is *not nearly* so liberal as I hope it may become (Sir G. Parker, *Mrs. Falchion*, p. 11).

5. She belonged to that type of Englishwoman, *not yet nearly* so uncommon as modern newspapers and books would have us believe (H. Ward, *Case of R. M.*, p. 156).

6. The laws of German metre were *not nearly* so much settled and developed as they are in our time (Goethe, *Herman und Dorothea*, Cambridge University Press, *Introduction*, p. XX).

7. The visitor seemed inclined to snap fingers at public opinion, and dare it to do its worst; the young woman said this was all very well for him, but *not nearly* good enough for her; she had no wish to lose an excellent situation (Pett Ridge, *Table d'Hôte*, p. 57/58)[1]).

In the majority of cases the words *not* and *nearly* are not separated. Besides, in nearly all the quotations the phrase is followed by *so*.

In the following reference we find *neither nearly* (= not either.... nearly):

Anyhow, *neither* of these ladies is *nearly* old enough to have been the heroine of Uncle James' love story (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 447).

* * *

§ 17. It is also owing to the original meaning of *nearly* (viz. that of expressing *proximity*), that it cannot be combined with **words** (verbs, pronouns, etc.) **that express anything indefinite.**

I. It can, therefore, not be used with such verbs as *can*, *may*, *to appear*, *to seem*, etc., i. e. when an idea of possibility, uncertainty, doubt, hesitation, indistinctness, indefiniteness, etc. is to be expressed:

1. I *could almost* have believed, at times, that I must be the first discoverer of some of these terrae incognitae (*Conf.*, Ch. III, p. 44).

2. I *could almost* hear the beating of my own heart (Orczy, *Lady Molly of Scotland Yard*, p. 338).

3. She's asleep, however. We *could almost* hear her snoring as we left the hall door (Hungerford, *The O'Connors of B.*, p. 47).

---

1) *Near* sometimes replaces *nearly* in those combinations:

1. She is fatter than I am. I allow her shape. But she is ***not near*** so tall (Hewlett, ***The Fool Errant***, p. 83).

2. The Widow hastily assured Mr. Ripple that her daughter was ***not near*** old enough to dream of such follies (C. Mackenzie, ***The Pass. Elopement***, p. 16).

3. But we shall be old and wise and able to go then. It ***won't*** be ***near*** so diverting as 'twould be now (Idem p. 29).

4. She *could almost* imagine herself once more among the green lanes of Essex (Swan, *Mask of Gold*, p. 79).

5. I *could almost* love him for hating you so (Goldsmith, *She Stoops to C.*, p. 9).

6. He *might almost* be your father (Brontë, *J. Eyre*, p. 282).

7. The bishop observed him, and with an inner sympathy, one *might almost* say, a profound and affectionate admiration (Ward, *Case of R. Meynell*, p. 209).

8. It *may almost* be said that from that day to his death he (Sir W. Scott) was the foremost man of letters in Great Britain (Saintsbury, *Nineteenth Cent. Lit.*, p. 71).

9. She *appeared almost* to enjoy his company (Mackenzie, *Carnival*).

10. Had she forgotten how ugly I was then? It *almost seemed* so (Temple Thurston, *The Garden of Resurrection*, p. 115).

11. One *would almost* say that, if there were a ghost at Thornfield Hall, this would be its haunt (Brontë, *J. Eyre*, p. 118).

12. And.... the servants seem particularly anxious to please her. I *should almost have* said that they were slightly afraid of her (Barry Pain, *The One Before*, p. 122).

II. **Any** (and its compounds), having a quite indefinite meaning, can only be preceded by *almost*:

1. For several seconds she battled visibly with what in *almost any* other girl of her age would have been a flood of tears (Bar. von Hutten, *Pam.*, p. 189).

2. Dripping with water as Mrs. Falchion was, she did not, strange to say, appear at serious disadvantage. *Almost any* other woman would have done so (Sir. G. Parker, *Mrs. Falchion*, p. 62).

3. Doctor Garnett.... has seized their [sc. of the greater minds of the past] gist and has presented it so compactly that *almost any* business man may take hold of everything in literature now practically without hindrance to his more serious occupations (Wells, *The Sea Lady*, p. 27).

4. In Modern English we can, at least in jocular speech, add — kin to *almost any* noun to form a diminutive (Bradley, *The Making of Engl.*, p. 138).

5. Isobel believes, but then Isobel would believe *almost anything* (*The Century*, Dec. 1916, p. 296).

6. Everything is news; *almost anything* may become big news (G. Binney Dibblee, *The Newspaper*, p. 33).

The only example I found, in which *any* is qualified by *nearly*, is:

She can accommodate herself to *nearly* any circumstances (E. F. Benson, *Dodo*, p. 268).

III. *Nearly* cannot be connected with a **comparative** or **superlative**:

1. Instinctively the girl felt that his ambition, were she herself not *almost more ambitious* for him, would be her only, but dangerous, rival (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 278).

2. To the west a line of tall box-hedge.... performed the *almost more desirable* function of screening her from the windows of the house (E. F. Benson, *The Challoners*, p. 1).

3. The two of them took *almost longer* to descend than to come up (Mackenzie, *Carnival*, p. 202).

4. The sight of her was *almost more* than I could bear (Buchanan, *Master of the Mine*, p. 152).

5. Why it's *almost* the *sunniest* spot in the garden (Temple Thurston, *The Garden of Resurrection*, p. 108).

6. At dawn the English ships closed fairly in, and *almost* their *last* cartridge was spent ere the sun went down (Green, *Short Hist. of the E. People*, p. 149).

* * *

§ 18. **Nearly** *preceded by* **a qualifying adjunct.**

Almost (perhaps because it contains the superlative *most* and therefore expresses a more or less absolute idea [1]) does not admit of a preceding qualifying adjunct like *very*, *pretty*, *as*, *so*, etc., nor can it be compared by *more* and *most*; whereas *nearly*, as a consequence of its original local meaning, may be qualified by *adverbs of degree*, also by *more* and *most*. The collocations *very nearly*, *as nearly*, and *so nearly* are especially frequent:

1. The absorption of Turkey is not a distant dream, it is *very nearly* an accomplished fact (Ch. Sarolea, *Anglo-German Problem*, p. 262).

2. There is no reason for believing that the grammar will remain for centuries *very nearly* what it is now (Bradley, *The Making of English*, p. 78).

3. The period of flourishing of the literary poetry proper was not long — 1150 to 1350 would cover *very nearly* the whole of it (Saintsbury, *Flourishing of Romance and Rise of Allegory*, p. 239).

4. "Do all the boys propose to you?" "*Pretty nearly*", returned Audrey (Mrs. Hungerford, *Dolores*, p. 36).

5. Great as are his literary defects, Bulwer Lytton is *pretty nearly* the best in the dramatic list (H. Walker, *The Age of Tennyson*, p. 47).

6. The West Midland does not greatly differ from the East Midland, but it approaches *more nearly*, in some respects, to the Northumbrian (Skeat, *The English Dialects*, p. 79).

7. The classical languages and Sanskrit have elaborate tense and mode systems, and in this particular they *more nearly* represent the Indo-European (Emerson, *Hist. of Engl. L.*, p. 79).

8. The Indo-European consonant system is not perfectly preserved in any language. It is *most nearly* kept in Sanskrit (Emerson, *Hist. of the Engl. L.*, p. 14).

9. Of these [dialects] Old Saxon and Old Frisian are *most nearly* related to English (Wyld, *A Short Hist. of E.*, p. 32).

10. But the original rite is probably *most nearly* preserved in the custom of 'youling' fruit-trees to preserve a good crop (Chambers, *Mediaeval Drama*, I, p. 142).

11. This last touched her pride *most nearly* (Hungerford, *Duchess*, p. 144).

12. The second [viz. letter] was *as nearly* as possible in the same words (Henty, *The Lost Heir*).

13. He named the stuff arenoform, *as nearly* as possible after the plant (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 384).

14. Dr. Arne.... was probably *as nearly* happy as is possible to the sons of men who have so marked a genius for discontent (E. F. Benson, *The Challoners*, p. 62).

15. And d--d glad that the voyage is *so nearly* over (Thackeray, *Paris Sketch Book*, p.11).

16. It [viz. the language of the Danes and Northmen] was *so nearly* like Old English that a Scandinavian settler would very soon learn to understand the speech of his neighbours, so far as the mere wordstems were concerned (Bradley, *The Making of English*, p. 31).

17. These two histories — the one, as we have seen, Judaean, the other Israelite — ran *so nearly* parallel and contained so much matter in common that an attempt to combine them in one continuous narrative was natural (G. Foot Moore, *Literature of Old Testament*, p. 71).

18. There I was, beckoning to him just before it was too late and, roaring with laughter — so I am told — to think *how nearly* I had taken him in, he leapt after me (Temple Thurston, *Garden of Resurrection*, p. 14).

* * *

[1]) Cf. *very (pretty, rather) cold*, — where the 'intensives and downtoners' cannot be preceded by a qualifying word either.

§ 19. **Almost and Nearly** *before* **Adverbs.**

Before *adverbs of degree, manner* and *time* we find only *almost* [1]). But before an *adjective* (*participle*) followed by *enough*, *nearly* is met with, as is seen in the following quotation:

A magnificent apartment *nearly large enough* to hold a regiment (*Strand Mag.*, Dec. 1908, p. 759. R. Marsh, *A River of Light*) [2]).

1. "You did mean what you said?" he asked, very gently, *almost* beseechingly (Mrs. Hungerford, *Dolores*, p. 126).

2. The earliest of all English poems is *almost* certainly Widsith (Chambers, *Mediaeval Stage*, I, p. 28).

3. Wedding breakfasts have been *almost* entirely abandoned as the result of the scarcity of eggs (*Punch*, Dec. 27, 1916, p. 437*a*).

4. The Socialist Vorwärts, while observing that the Budget which has now passed the Reichstag is *almost* entirely fictitious, calls attention to the enormous increase etc. (*Times*, March 26, 1915, p. 6).

5. Something, more spectacular and sensuous, something appealing to a cruder sense of humour, *almost* inevitably took their place (Chambers, *Mediaeval Stage*, p. 3).

6. ....a point which, as far as I know, is *almost* invariably overlooked (Skeat, *English Dialects*, p. 94).

7. This development is in more strict accordance with...., the original and *almost* purely mystical conception of the Graal as entertained by Robert de Borron (Saintsbury, *Flourishing of Romance and Rise of Allegory*, p. 126).

8. A number of shells, rushing skyward *almost* simultaneously, burst not only right and left and straight ahead, but also above and below (*Strand Mag.* Oct. 1916, p. 378).

9. Mr. Brumley's interest in Lady Harman was to be *almost too* crowded by detail before that impulsive call was over (H. G. Wells, *The Wife of Sir Isaac Harman*, p. 49).

10. The book is thus *almost* wholly in the form of address, and the hortatory note is insistent (G. Foot Moore, *Lit. of the Old Testament*, p. 58).

11. They (= the Radicals) believed *almost* wholly in the machinery of the government, and he (Carlyle) believed in it not at all (H. Walker, *The Age of Tennyson*, p. 17).

12. Her complexion, which was at times *almost* too highly coloured, looking most beautiful in the mellow lamp-light (*Donovan*, p. 32).

But in *the Christian World* of June 5, 1919, I found an article with the heading **Nearly too** *late again*.

* * *

§ 20. *Almost* is used *before an adverbial clause* (which may be considered as the extension of an *adverb*). In this case *nearly* is not found:

1. But when she got to the door, *almost* as she touched the handle of it, some thought struck her (Mrs. Hungerford, *Dolores*, p. 30).

2. Awe fell on them for a moment *almost* as if it had been some apparition that had passed (Ward, *The Oxford Movement*, p. 33).

3. He pressed his hand firmer on my head, as if he claimed me; he surrounded me with his arm, *almost* as if he loved me (Brontë, *J. Eyre*, p. 443).

4. This done, he sat still for a time, his lips moving *almost* as though he were engaged in prayer (R. Haggard, *Pearl-Maiden*, p. 177).

---

1) The following sentence is remarkable in more than one respect:
It's nothing, heavenliest one. Only — there was a time when I *almost very nearly* didn't love you as much as I ought (Barry Pain, *The One Before*, p 269).

2) Compare: I hadn't been asleep more than half an hour before there came a mysterious tapping in the corridor, *almost enough* to frighten a man out of his wits (White, *The Open Door*, p. 65).

5. *Almost* before he realised what was happening, she had seized the whip (*London Mag.*, July 1917, p. 441).

6. *Almost* before she was aware of the noise, it [sc. the train] had pulled up (Mackenzie, *Carnival*, p. 269).

* * *

§ 21. *Almost* is occasionally (but rarely) used to denote *measure* (*time*, *number*, etc.):

1. It was *almost* five when they reached home (A. S. Swan, *Mask of Gold*, p. 29).
2. "Where does she live, Hannah?"
"Clear up at Whitcross Brow, *almost* four miles off" (Brontë, *J. Eyre*, p. 417).

But in almost all examples we meet with *nearly* in this case, no doubt owing to the fact that the idea of proximity is prominent here. *Near* often takes the place of *nearly* in this case, especially in vulgar or dialectical language, but also in colloquial English: It is *near* four (Brontë, *J. Eyre*, p. 164). It was late, *near* nine o'clock (Hewlett, *The Fool-Errant*, p. 21). See further § 3.

1. It was *nearly* one o'clock in the night (Crawford, *Uncanny Tales*, p. 8).
2. They sat till *nearly* noon and said nothing (*Strand Mag.*, Oct. 1909, p. 385).
3. We'd better go, Guy, it's *nearly* time (Bar. von Hutten, *Pam*, p. 76).
4. Sir Stephen, isn't it *nearly* time for me to be going? (F. M. White, *The Open Door*, p. 29).
5. Troilus and Cressida is *nearly* half as long again as the Filostrato (Snell, *The Age of Chaucer*, p. 176).
6. *Nearly* half the book is filled with these preliminaries (Saintsbury, *Flourishing of Romance and Rise of Allegory*, p. 171).
7. It was *nearly* midnight before the skipper.... was able to get on deck (W. Jacobs, *Many Cargoes*, p. 88).
8. Theresy Barron was *nearly* thirty (H. Ward, *Case of R. Meynell*, p. 48).
9. He was a big, heavy man, *nearly* six feet high (*Strand Mag.*, Oct. 1916, p. 414).
10. The tea-table endured a silence of *nearly* a minute (Pett Ridge, *Table d'Hôte*, p. 119).
11. There was *nearly* half an hour's delay (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 266).
12. We stayed there *nearly* a week (Brontë, *J. Eyre*, p. 113).
13. He did not return until *nearly* another fortnight had passed (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 342).
14. As you know, I can't absolutely touch my money until I come of age, and it is *nearly* three years before that (Henty, *The Lost Heir*, p. 45).
15. *Nearly* a century elapsed before the Emperor Claudius attempted its definite conquest (Green, *Short Hist. of the Engl. People*, p. 5).
16. So that in fact I have *nearly* a thousand pounds laid by (Henty, *The Lost Heir*, p.60).
17. But to go through the *nearly* two hundred pieces of Walther's lyric would be here impossible (Saintsbury, *Flourishing of Romance and Rise of Allegory*, p. 258).

§ 22. **Place** of *almost* and *nearly*.

A. Generally speaking, we may say that the two adverbs are put before the words they qualify:

Race had *almost abandoned* his suspicions of Sir Walter Raven (Williamson, *Scarlet Runner*, p. 371).

Another reason is that simplification of accidence has *nearly attained* its utmost conceivable limit (H. Bradley, *The Making of English*, p. 79).

I don't suppose you meant *to nearly throttle* him (*London Mag.*, Aug. 1920, p. 236).

John Wiclif.... began his work in the English tongue with a *nearly complete* Translation of the Bible (Stopford Brooke, *English Lit.*, p. 40).

An *almost hectic* bloom fired her cheeks (Vachell, *Quicksands of Pactolus*, p. 53).

Almost immediately the sound of a turning key was heard through the small thinly-built cottage (H. Ward, *Case of R. Meynell*, p. 22).

The end may be expected at *almost any* moment (A. S. Swan, *Mask of Gold*, p. 64).

She appeared *almost to enjoy* his company (Mackenzie, *Carnival*).

Indeed his Indian experiences furnished the information.... enabling him [Macaulay] to write the famous essays on Clive and on Hastings, where his historical method is at *almost its best* (Saintsbury, *Hist. of Nineteenth Cent. Lit.*, p. 225).

B. If we express ourselves more or less strongly on a subject, and perceive immediately afterwards, so to say in the same breath, that we have been exaggerating things, we may deduct something from the force of our words by adding some restrictive or weakening term, as: *most of them*, *somewhat*, *a little* (*at any rate*), etc. In such a case both *almost* and *nearly* (but especially the former) often occur (with *post-position*, of course):

1. He taught me everything I ever knew, *almost* (H. Ward, *Case of R. Meynell*, p. 161).

2. Meynell, checked, rebuked *almost*, by the slight sound, bent his eyes again on the sleeper (*Idem*, p. 21).

3. "To protect a woman, my dear Catherine, — a man may say anything in the world — *almost* (*Idem*, p. 118).

4. Old Lord Ingram's estates were chiefly entailed, and the eldest son came in for everything *almost* (Brontë, *Jane Eyre*, p. 173).

5. We have been man and wife six months *almost* (R. Browning, *The Ring and the Book*, VII, 744).

6. Ah! I heard so — but you must tell him to keep up his spirits; everybody *almost* is in the same way (Sheridan, *School for Scandal*, I, 1).

7. Women envisaged these things so easily, so childishly, *almost* (H. Ward, *Sir George Tressady*, p. 186).

Nearly: 1. It is because (he says) we are interested in discovering that our acquaintances have been guilty, or *nearly*, *nearly*'s better than quite, perhaps, of those vices — let's call them vices — of which only we know ourselves to be capable (*Lit. World*, 15 Jan. 1908, p. 7).

2. But such a funeral, John; you would ha' been proud if you could ha' seen it. All Gravelton followed, *nearly* (Jacobs, *Odd Craft*, p. 93).

3. "How long does it take for a letter to go from here home?"

"Two days *nearly*", said French (De Vere Stacpoole, *Garryowen*, p. 76).

4. "What do you mean bleeding you? You poor weak cousin! Is it possible that he does that still?"

"Twice a week for the last six weeks, dear. Nothing else has kept me alive."

"Nothing else has killed you, *nearly*. There!" (Blackmore, *Lorna Doone*, p. 568).

C. The words *almost* and *nearly* may also be separated from the nouns, (adj., etc.) they qualify, by an intervening word (or words); often it seems as if the qualifier belongs to a whole complex that follows (See A).

Go to him, my dear, and be happy. Remember he is *nearly an old man* (Bar. von Hutten, *Halo*, p. 184) [1]).

1) The use of *nearly* in this sentence has been objected to; **almost** **seems to be the better term.**

His voice coming suddenly from nowhere, as it seems to her, has *nearly the effect* of making her lose her balance (Hungerford, *Duchess*, p. 23).

At long intervals of time, out of millions of individuals reared in the same country and fed on *nearly the same food*, deviations of structure so strongly pronounced as to be called monstrosities arise (Darwin, *Origin of Species*, p. 6).

Why, it's *almost the sunniest spot* in the garden (Temple Thurston, *The Garden of Resurrection*, p. 108).

At dawn the English ships closed fairly in, and *almost* their last cartridge was spent ere the sun went down (Green, *Short Hist. of the E. People*, p. 419).

When he looked up, a morose, *almost* a *malignant* scowl, blackened his features (Brontë, *Jane Eyre*, p. 160).

D. Sometimes the adverb *almost* may be used as attributive adjunct, preceding the substantive immediately and qualifying its verbal or adjectival meaning [1]). In this function *nearly* is not found:

It was a delightful book full of an *almost* Yankee imagination (Neill, *A Dominie's Log*, p. 100).

In fact, I could see it with *almost relief* he heard that I was to take my wife so immediately from St. Petersburg (Savage, *My Official Wife*, p. 75).

The glorious youth, this *almost god*, suffered her to touch his brow, to look at him (Hewlett, *Forest Lovers*, p. 36).

This *almost-slip* made Victor more careful (*Strand Mag.*, June 1917, p. 517).

She saw the bottle-green water....; then they were in *almost darkness* (De Vere Stacpoole, *Garryowen*, p. 33).

My tongue cannot impart My *almost drunkenness* of heart (Byron, *Bride of A.*)

She didn't quite know what her thoughts were — her mind was *almost chaos* (Plummer, *Shell Girl*, p. 60).

* * *

§ 23. Reducing to a summary the results of the preceding investigation, we may say that:

I. *Almost* appears already in O. E.; *nearly* dates from the 16th century. Instead of *nearly*, Old English used *neh* (*neah*) (See § 2). *Neh* (*neah*) developed into *nigh* (still in use). *Ne(a)h* and *nigh* were ousted by their comparative *near*, which word was (and is still) used in the sense of *nearly* (§ 3). The adverb *nearly* arose about the middle of the sixteenth century (§ 4) and was used 1° in the sense of *narrowly, carefully* (no longer applied in this meaning) (See § 5);

2° in the meaning of *parsimoniously, niggardly* (extinct in this sense; see § 5);

3° in the sense of *closely*, esp. to express *relationship*: They are *nearly* related (still so used; see § 6);

4° as a synonym of *almost* (the usual meaning now; earliest quotation in the N. E. D. of 1683).

II. Before *verbs, adjectives, pronouns, prepositional adjuncts*, etc. the words *almost* and *nearly* are now often used with a hardly perceptible difference in meaning. In *nearly* the idea of *proximity, nearness* is prominent; the meaning may very often be rendered by *to be very near* (*to*), *to come near* (*to*); *almost* means: *to a great extent, for the greater part.*

---

1) See also Jespersen, *A Modern Engl. Gr.*, II, 12, 272, and Kruisinga, *Handbook of Present-Day English*, Vol. II (Engl. Acc. and Synt.), § 704.

Nearly denotes that an action is on the point of being *begun* or *completed*; *almost*, that an action has been *begun* and *approaches its completion*; in other words, *nearly* means: not far from the beginning or completion of an action; *almost* = a long way towards the end or completion of an action (See § 7).

III. Hence, *nearly* is the proper word to denote that the action has not been performed at all (§ 8). He *nearly* screamed (= He didn't say anything, though). 'He *almost* screamed' means that the sounds uttered came very near to being a scream.

There is a similar difference between 'She *nearly* flew into my arms' and 'she *almost* flew into my arms' (See further § 8).

IV. In most cases there is no *practical* difference between the two words, when used before *verbs* (§ 9), *adjectives* (§ 9), *pronouns* (*every* and its compounds, *all*, *always*, see § 11), *prepositional adjuncts* (§ 12), and *as* (used to express comparison) (§ 13).

V. *Nearly* often has a somewhat stronger meaning than *almost*, and is therefore esp. used as *an emotional word*, e. g. It *nearly* drove me mad (*almost* is also correct here, but seems to be avoided) (§ 14).

VI. *Nearly*, expressing *proximity*, *nearness*, is relatively seldom used in connection with *negative terms*. Hence we almost always find in good literature: The sun had *almost disappeared*; *almost hopeless*; *almost impossible*; *almost incapable*; *almost unbroken*; etc.

VII. As a rule, *almost* is not used in connection with *never*, or *no* (and its compounds). In the eighteenth century *almost no*, *almost never*, etc. are more and more often replaced by *hardly any*, *hardly ever*, etc. and at present we find the combinations with *almost* only occasionally. In the expression *for almost nothing* (which is only another way of saying *almost for nothing*) *almost* (*nothing*) cannot be replaced by *hardly* (*anything*) (§ 16 A).

VIII. *Nearly nothing*, *nearly without*, etc. (i. e. *nearly* qualifying a negative word or a word implying a negation) are not used save in some very exceptional (and generally discredited) cases (§ 16 B).

IX. *Nearly* may be *preceded* by a *negation*, the combination *not nearly* being especially frequent: She was *not nearly* so pretty as she had been a year before (§ 16 C).

X. *Nearly* cannot be combined with words (verbs, pronouns, etc.) that express anything *indefinite*. This is owing to its original meaning (*proximity*, *nearness*).

A. It can, therefore, not (or hardly) be used with such verbs as *can*, *may*, *to appear*, *to seem*, etc., i. e. when an idea of possibility, uncertainty, doubt, hesitation, indistinctness, indefiniteness, etc. is to be expressed: I *could almost* hear the beating of my own heart; She *appeared almost* to enjoy his company; It *almost seemed* as if we must leave the house at Kensington (§ 17 I).

B. It cannot be combined with *any* and its compounds: *Almost any* other woman would have done so (§ 17 II).

C. It cannot be connected with a *comparative* and a *superlative*: *almost more*, *almost longer*; *almost* their *last* cartridge (§ 17 III).

XI. *Almost* (unlike *nearly*) cannot be preceded by a qualifying adjunct

like *very*, *pretty*, *as*, *so*, etc., nor can it be compared by *more* and *most*. The collocations *very nearly*, *as nearly*, *so nearly*, *more nearly* are especially of great frequency: We were all *very nearly* killed; You may say the same thing of *pretty nearly* every unmarried man you meet; *As nearly* as possible (§ 18).

XII. Before *adverbs of degree*, *of manner*, and *of time* we find only *almost*: *almost certainly*; *almost immediately*; *almost entirely*; *almost too* highly coloured (§ 19).

XIII. *Almost* (and not *nearly*) is found to qualify *a following adverbial clause*: Awe fell on them for a moment *almost as if* it had been some apparition that had passed. The day will close *almost before* you are aware it has begun.

XIV. *Almost* is occasionally (but rarely) used to denote *measure* (*time*, *number*, etc.): *Almost four miles off*; but usually: *nearly* one o'clock; *nearly* half the book; *nearly* thirty; *nearly* a week; *nearly* a thousand pounds (§ 20).

XV. Generally speaking, we may say that the two adverbs are put before the words they qualify: *almost immediately*; She appeared *almost to enjoy* his company (§ 22 A).

In order to set right an exaggerating statement, *almost* and *nearly* may also follow: I felt a hypocrite, *almost*; He taught me everything I ever knew, *almost*; Well, it's as big as that, *nearly* (§ 22 B).

Almost and *nearly* are occasionally separated from the nouns, adjectives, etc. they qualify, by an intervening word (or words): they were fed on *nearly* the *same* food; *almost* the *sunniest* spot; *almost* their *last* cartridge (§ 22 C).

Sometimes the adverb *almost* (unlike *nearly*) may be used as an *attributive adjunct*, preceding a *noun immediately* and qualifying its verbal or adjectival meaning: An *almost Yankee* imagination; this *almost god*.

Rotterdam. W. A. VAN DONGEN Sr.

SPOKEN.

. . . ἐγὼ δέ τις οὐ ταχυπειθής.
Theocr. VII, 38.

In de meeste etymologiese woordenboeken komt een zeker aantal Griekse woorden voor die in de gebruikelike lexica ontbreken; sommige worden op één enkele plaats, gewoonlik bij Hesychius, gevonden, andere, vooral de als Nieuw- of Middelgriekse gemerkte, zoekt men te vergeefs in enig woordenboek. Het zijn spoken, die met de hardnekkigheid aan hun soort eigen altijd terugkeren. Een enkele maal is aan te wijzen wie zulk een spooksel heeft opgeroepen, maar gewoonlik zien we dat zij van 't ene woordenboek overgaan in het andere, zonder dat naar hun herkomst wordt gevraagd. Zij worden door de lexicografen op dezelfde manier behandeld als de gewone Griekse woorden, die iedere Graecus uit zijn lektuur kent. De argeloze lezer, die geen speciale studie van het Grieks heeft gemaakt, geeft daardoor aan deze apokriefe vormen de waarde van kanonieke getuigen en hecht geloof aan een redenering die op zulke schimmige fundamenten is gebaseerd.

Het zou daarom een verdienstelik, maar veel omvattend, werk zijn indien een ervaren exorcist deze gedrochten terugdreef naar de wereld van het

niet-zijnde. 't Gevoel van onveiligheid waarmee tans een filoloog de etymologiese woordenboeken raadpleegt, zou er belangrijk door verminderen.

Hier volgen slechts enkele voorbeelden, opgetekend bij 't nasporen der etymologie van enige woorden. Naast dit negatieve zal ik trachten ook iets positiefs over de afleiding van die woorden in het midden te brengen.

Galei.

Wij hebben dit woord aan het Frans ontleend (Salverda de Grave, *De franse woorden in het Nederlands,* blz. 146, 273), waarin het, via Lat. *galea* (met *ē*), uit het Grieks *(γαλέα)* gekomen is. Om dit *galēa* of *γαλέα* te verklaren „ziet men (er in) een afleiding van *κᾶλον,* hout" (Franck—van Wijk [1]), i. v. *galei*). Volgens Körting (n°. 1724) is de tussenvorm **calaria*. Hij had dit sterretje weg moeten laten, want *calaria* is een Genuees woord uit de dertiende eeuw, door Canello (*Archiv. glottolog. ital. III,* blz. 301, 305) in verband gebracht met *κᾶλον* ter verklaring van de Italiaanse termen voor *galei.* Meyer—Lübke noemt te recht deze etymologie „lautlich unmöglich", even als de wonderlike inval van een ander, Settegast, die aan *γαυλίς, γαυλίδα,* melkemmer, heeft gedacht. Maar elke verbinding met *κᾶλον* is semasiologies nog veel ongerijmder. Dat *κᾶλον,* volgens een paar plaatsen, bij de Lacedaemoniërs „schip" betekent (zie 't antieke telegram bij Xenophon, *Hellenica* I, 1, 23), zegt al heel weinig. Cobet zag in dit *κᾶλα,* „stukken hout" een minachtende uitdrukking der niet-zeevarende Spartanen; Boisacq beweert wel dat ook *ξύλα* „schepen" betekent, maar zonder het te bewijzen: uit de rhetoriese passage in de speech van Mardonius bij Herodotus (VIII, 100) mag men niet met F. Muller besluiten dat *ξύλον* „een houten schip" kan zijn. Hoe dit zij, het is niet aan te nemen dat een bepaald scheepstype ontleend zou wezen aan een benaming voor *schip* bij een volk van landrotten.

De juiste afleiding van *galēa, γαλέα* ligt, dunkt mij, zo voor de hand, dat 't mij verwonderde die noch bij Meyer—Lübke, noch bij Körting, noch bij Franck—van Wijk vermeld te vinden, ofschoon ik zag dat zij reeds is uitgesproken door Jal in zijn *Glossaire nautique* (Parijs, 1848), met instemming geciteerd wordt in het *Woordenboek der Nederl. Taal,* en ook door Kluge en Vercoullie (*Beknopt Etym. Woordenb. d. Nederl. Taal,* Gent—den Haag, 1898) wordt aangenomen. Jal, Kluge en Vercoullie bepalen zich echter tot enkele woorden; Kluge is daarbij onduidelik of onzeker: „urspr. identisch mit gr. *γαλέα,* Wiesel und eine grössere Fischart". Ik meen dat een nadere bespreking de gissing van Jal tot een zeer hoge graad van waarschijnlikheid kan brengen.

Het Griekse woord voor *wezel* is *γαλέη,* in 't Atties *γαλῆ*. De Ioniese vorm van het woord is, met zo vele Ionismen, in de Koine gedrongen en wel enigszins gewijzigd: niet als *γαλέη,* doch als *γαλέα* (gelijk ook *μηλέα, συκέα, αἰγέα, ἀλωπεκέα, κυνέα*). Dit is geen onderstelling; de Atticist

1) Met de namen der samenstellers duid ik in het vervolg de Woordenboeken aan van Boisacq (*Dictionnaire etym. d. l. langue grecque,* Heidelberg - Parijs, 1914-1916), Franck-van Wijk (*Etym. Woordenb. d. Nederl. Taal,* Den Haag, 1912), Kluge (*Etym Wörterb. d. deutschen Spr.,* Straatsburg, 1915), Körting (*Lat.-Romanisches Wörterb.,* Paderborn, 1901), Meyer-Lübke (*Roman. etym. Wörterb.,* Heidelberg, 1911-1920), Prellwitz, (*Etym. Wörterb. der Gr. Sprache,* Göttingen, 1905), F. Muller (*Grieksch Woordenboek,* Groningen - Den Haag, 1920).

Moeris (2de eeuw van onze jaartelling) waarschuwt tegen het woord: *γαλῆ Ἀττικῶς, γαλέα Ἑλληνικῶς* (*Moeris*, ed. Pierson, Leiden, 1759, blz. 112), en nog heden ten dage eindigen de in het Nieuwgrieks overgebleven woorden van die soort op *-έα* (Hatzidakis, *Μεσαιωνικὰ καὶ νέα Ἑλληνικά*, Athene, 1905, II, blz. 17).

Ik neem aan dat een bepaald soort schip naar zijn slankheid en snelheid *wezel* is genoemd. De galei is zulk een schip; in alle beschrijvingen die ik er van gevonden heb wordt als kenmerk genoemd grote lengte bij geringe breedte („un ovale extrêmement allongé", Jal) en dientengevolge zeer grote snelheid. Een afbeelding, die dat nog beter bewijst, vindt men b.v. in het *Vocabolario di Marina in tre lingue*, Milaan, 1813, I, tav. 18, fig. 256). Dit alles komt geheel overeen met de vorm en de eigenaardigheid van de wezel, het slanke en snelle huisdiertje, de muizenvanger der Ouden (die geen kat kenden, behalve in Egypte), waarvan een der vele spreekwijzen die op die huisgenoot betrekking hebben zegt: „geen timmerman maakte ooit een deur, waardoor geen wezel en geen echtbreker binnen kan gaan" (Stob. *Flor.* VI, 28).

Verlangt men analoga voor 't ontlenen aan de dierenwereld van een benaming voor schip of voor een bepaalde soort van schepen? 't Naastbij ligt het algemene woord voor *schip* in het Byzantijnse en hedendaagse Grieks, n.l. *καράβι(ον)* (bewijsplaatsen reeds uit de zesde eeuw), ontstaan uit *κάραβος, kreeft, krab*; men denke aan de riemen der Middellandsezeeschepen, die als scharen of krabbelpoten zich bewegen. Du Cange (*Gloss. med. et inf. Lat.* i. v. *gata*) haalt uit schrijvers van de twaalfde eeuw *cattus*, *cata* en *gata* aan, woorden die door tijdgenoten met *chat* worden vertaald. In de latere Oudheid, toen de kat meer bekend werd, vindt men, naast *αἴλουρος*, ook *γαλῆ* in de betekenis van *kat* gebruikt. Daarom zou men kunnen denken dat *cattus* of *cata* een overzetting van *γαλῆ* of *γαλέα* is en dat hetzelfde vaartuig bedoeld wordt; maar uit de plaatsen van Du Cange blijkt dat de *cattus* een ander soort schip aanduidde, groter dan een galei. 't Reeds aangehaalde *Vocabolario di Marina* maakt nog gewag (i. v. *gata*) van een schip dat door Denen en Hollanders in de Oostzee wordt gebruikt; 't wordt vergeleken met een Hollandse *fluit* en is dus rond, niet scherp gebouwd (zie *Woordenb. der Nederl. Taal* op *fluit*).

In nog moderner tijden doet van Lennep's *Zeemanswoordenboek* (Amsterdam, 1856) mij aan de hand: *kat* [1]) (een licht vaartuig in de havens gebruikt), *hengst* (zie ook *Woordenb. der Nederl. Taal*), *kraai* (een Noors vaartuig), *platluis* (een laag Fries turfschip). In Parijs noemt men de Seinebootjes *hirondelles* en *bateaux-mouches*; volgens Hatzfeld en Darmesteter is *mouche* ook de naam van een „petit navire de guerre à évolutions rapides". Men mag ook denken aan de schepen der Vikings die *paarden* en *draken* heetten. Naar een plant *(ὁ φάσηλος)* is 't Lat. *phaselus* (Catullus IV, 1) vernoemd.

Dat ik voor de oorspronkelike benaming van de galei niet, met Kluge, aan *γαλέα* als visnaam denk, is minder een gevolg van bovenstaande vergelijkingen dan van de omstandigheid dat *γαλέα* in de betekenis *vis* bij

1) Ook een Engels woord *cat* en een IJslands *kati* vind ik als naam van een soort schip vermeld.

geen auteur voorkomt, maar slechts in het *Etymologicum Magnum* staat aangetekend. 't Kan wel weer een dictionnaire-woord zijn. De gewone vorm is γαλεός, de naam van een soort haai.

Is de *scheepsnaam* γαλέα in Griekenland ontstaan? Het is best mogelik, maar ik acht het toch waarschijnliker dat dit in het Westers-Romeinse Rijk is geschied, en dat het woord uit het Latijn in het Grieks is teruggekeerd. Γαλέα moet in het Latijn zijn gekomen in een tijd waarin het Griekse aksent van toonhoogte de kwantiteit tot zich had getrokken [1]) (dus na de tweede eeuw van onze jaartelling); derhalve heeft het Latijnse woord een lange *e*. Dit wordt uitdrukkelik getuigd door de versus memoriales der middeleeuwse grammatici, b.v.: „armo caput galea, pelagus percurro galea" (Du Cange, *Gloss. med. et inf. Lat.* i. v.); de afleidingen in de Romaanse talen bewijzen die lengte trouwens afdoende. De oudste bewijsplaats die Du Cange aanhaalt van *galea* voor *schip* dateert uit de negende eeuw. Uit iets vroeger tijd — 't geen natuurlik geen bewijs van werkelike prioriteit is — vindt men voorbeelden van *schip* = γαλέα (ten onrechte in vele lexica γαλαία gespeld), en zij schijnen er op te wijzen dat het een min of meer vulgair, niet inheems woord werd gevonden. In de *Tactica* van Leo (de Isauriër, 717—741), uitgegeven in de *Patrologia Graeca* van Migne (CVII) lezen we: κατασκευάσεις δρόμωνας ἐλάττους δρομικωτάτους, οἱονεὶ γαλέας ἢ μονήρεις λεγομένους, ταχινοὺς καὶ ἐλαφρούς (*Tact. Constit.* X, 9, 10 en 74). In de tiende eeuw spreekt de kroniek die bekend staat onder de naam van *Theophanes continuatus* (ed. Bekker, Bonn, 1838), meermalen van γαλέας εὐθυδρόμους (blz. 477, 7) of ταχυδρόμους (blz. 475, 23); op twee plaatsen wordt het woord in verband genoemd met een scheepsnaam die er zeer Latijns uitziet, n.l. (blz. 196, 18): ἑπτὰ γαλέας καί τινας σατούρας [2]) en (blz. 299, 18) πλῆθος μυοπαρώνων καὶ πεντηκοντόρων ἃς σακτούρας καὶ γαλέας ὀνομάζειν εἰώθασι πάμπολλοι. Deze laatste plaats is het interessantst. Twee echt Griekse woorden dienen ter verklaring van de vermoedelik Latijnse namen die „heel veel mensen" er aan geven. 't Zullen wel termen uit het dagelikse leven geweest zijn; vreemde woorden dringen heel vaak 't eerst binnen in de gemeenzame taal. Dat wist reeds Livius (XXVII, 11, 5).

Het behoeft volstrekt niet te verbazen dat de zeevarende Grieken een scheepsnaam aan de Romeinen hebben ontleend. In oudere tijd komt het omgekeerde voor (zie b.v. de namen bij Gellius, *Noctes atticae*, X, 25), maar 't postklassieke Grieks heeft uit het Latijn overgenomen de marine-woorden: βάρκα, λίβερνον, σαβούρρα, σκάλα, κοῦρσος (zeeroof) enz. Zie Triantaphyllides,

---

1) Hoewel reeds in 1907 H. Pernot (*Etudes de linguistique néo-hellénique)* door middel van de proefondervindelike klankleer heeft aangetoond dat het Nieuwgriekse aksent, gelijk het Oudgriekse, een aksent van toonhoogte is, en dus het Byzantijnse ook als zodanig beschouwd moet worden, spookt nog altijd in linguistiese verhandelingen het geloof aan het „dynamies" of „intensiteitsaksent" van het latere en hedendaagse Grieks.

2) De Latijnse vertaling heeft daarvoor *naves onerarias*, maar dit is een onjuiste gissing, want uit de samenhang blijkt dat kleine kaperschepen bedoeld zijn, die de kusten moesten plunderen. Het handschrift heeft eens σατούρας en eens σακτούρας. De laatste vorm herinnert even aan *navis saccaria* door Quintilianus (VIII, 2, 13) als techniese term geciteerd, maar niet verklaard. De havensjouwers en bootwerkers heetten *saccarii.*

Die Lehnwörter der mittel-gr. Vulgärliteratur, Straatsburg, 1909, blz. 131 en 158 [2]).

Bij de latere Byzantijnse historici komt *γαλέα* weinig voor. 't Woord is vervangen door *κάτεργον (τὸ)*, oorspronkelik de *takelage* van een schip, daarna *galei*. *Κάτεργον* is nog heden in gebruik; *κατεργάρης*, eig. *galeiboef*, is het gewone woord voor *schelm, rakker*. Misschien heeft men aan *κάτεργον* de voorkeur gegeven omdat *γαλέα* minder zuiver Grieks klonk. Dat laatste kan 't geval geweest zijn, daar *γαλέη, γαλῆ* voor *wezel* uit 't gebruik was verdwenen en vervangen door *νύμφη, νυμφίτσα* (zo nog heden: *νύφη, νυφίτσα*). De glossatoren (zie Du Cange, *Gloss. med. et inf. Graecitatis*, i. v. *νυμφίτσα*) verklaren: *γαλῆ· ἡ νυμφίτσα*. Om 't woord *νυμφίτσα* te begrijpen, leze men de fabel van Babrius (n. 32), over de in een vrouw veranderde wezel, die als „bruid" bij 't zien van een muis haar menselike gedaante verloor en opnieuw een muizenvangster werd.

Dit verloren gaan van *γαλέα* = *galei* in het Grieks en de verbreiding van Lat. *galēa* in de talen van West-Europa bevestigen ons vermoeden dat het woord als scheepsnaam vooral in 't Westers-Romeinse Rijk thuis hoorde. Nieuwgr. *γαλέρα, γαλεάτσα* enz. zijn natuurlik ontleend aan het Italiaans.

Het Latijnse woord *galĕa*, helm, wordt in de etymologiese woordenboeken gelijkgesteld met *γαλέη*, wezel. Men wijst op 't Homeriese woord voor *helm*, *κυνέη*, dat *hondsvel* betekend moet hebben, daarna *muts van hondevel vervaardigd*, ten slotte *helm*. Geheel zeker is die verklaring niet; Ebeling (*Lexicon Homericum*, Leipzig, 1874—1885) en anderen (b.v. Goebel, *Lexilogus*, Berlijn, 1878, I, blz. 127, 343) verwerpen haar, omdat men bij Homerus een *κυνέη ταυρείη, αἰγείη, χρυσείη, χαλκήρης* enz. enz. vindt en men dus moet aannemen dat de etymologiese betekenis, *hondevel*, geheel vergeten was. Doch dat is geen bezwaar; wij spreken wel van een *gouden oorijzer*, een *zilveren vouwbeen* en, wat veel sterker is, van een *koperen blik*. Een weinig gewichtiger is dat *κυνέη* een stoffelik adjektief, maar *galea* een substantief is, doch zegt men niet in 't Frans „un feutre" voor een vilten hoed, „une loutre" voor een pels van otterbont gemaakt? Zo iets kan men vroeger ook gedaan hebben. Maar wat niet aannemelik gemaakt kan worden, is, dunkt mij, dat men een helm of een leren stormkap ooit gemaakt heeft van wezelvelletjes. Hoeveel huidjes zouden er wel nodig zijn voor een mansmuts? 't Beestje is ruim 15 c.M. lang (buiten zijn staart). Welke beschutting zou zulk een kap geven? Een muts van hondevel kan soliede zijn, gelijk nu nog een rijhandschoen van „dogskin", maar wie wil in 't gevecht gaan met een stormkap, bestaande uit zeven of acht aan elkaar genaaide dunne

---

2) Hier kan misschien ter loops een m. i. niet gelukkige etymologie bij Prellwitz en in het *Grieks Woordenb.* van F. Muller verbeterd worden. *Κέρκουρος (ὁ)*, een licht jacht (Herod. VII, 97) wordt daar ontleed in „*κέρκος* + *οὖρα*, staart", maar wat betekent die tautologie? Boisacq's interpretatie „à la queue en pointe" voldoet mij evenmin als de emendatie daarop beproefd door Vendryes, die een vorm **κέρκρος* onderstelt (*Revue des Et. grecques*, XXV (1912), blz. 461), Is 't niet eenvoudiger en waarschijnliker om met een scholion op Aristoph. *Pax* (v. 143) aan een afleiding van de naam *Κέρκυρα* te denken? Men vergelijke 't lat. *liburna* uit Liburnia. De *ου* in de tweede lettergreep van het Griekse woord is in overeenstemming met de naam van het door Doriërs gekoloniseerde eiland. De scholiast haalt aan, als voorbeelden van schepen benoemd naar de plaats waar zij gemaakt worden, o.a. *τὸν κέρκυρον* (aldus geschreven *ἀπὸ Κερκύρας καὶ τὸν πάρωνα ἀπὸ Πάρου*).

velletjes! Wil men de etymologie handhaven, dan zal men er nog iets bij moeten bedenken, dat b.v. γαλέη „oorspronkelik" een ander dier was of dat „oorspronkelik" de helm met wezelvelletjes gevoerd was. Ook symbolisten krijgen hier een kans.

Doch nu komen de woordenboeken aan met de κτιδέη κυνέη die in de Ilias genoemd wordt! Dat zou dan een muts wezen van wezelvel, gelijk de meesten zeggen; Vosmaer vertaalt „martervel", Voss „ottervel". Ik vrees dat, als we 't woord κτιδέη van nabij bekijken, de betekenis ons door de handen zal glippen als een wezeltje. Het woord komt slechts eens in de litteratuur voor; de niet zeer krijgshaftige Dolon draagt een κτιδέην κυνέην (*Ilias*, X, 335, 458), niemand anders. We zouden niets meer weten als een oude aantekening niet te hulp kwam om dit ἅπαξ te verklaren. In het *Lexicon Homericum* van Apollonius Sophista (ed. Bekker, Berlijn, 1814, 33), die waarschijnlik in de eerste eeuw van onze jaartelling leefde, maar wiens werk met vele interpolaties tot ons is gekomen, lezen we op 't woord κτιδέη: „sommigen hebben ten onrechte gemeend dat het betekent (een helm of muts) van de huid van een ἰκτίς (fret); maar Homerus zegt dat het woord κτιδέη luidt; κτὶς γάρ ἐστι ζῷον ὅμοιον γαλῇ οὗ τὸ δέρμα εὔθετον εἰς περικεφαλαίας." Een scholion op *Ilias* X, 335 getuigt: κτιδέη κατ' ἀφαίρεσιν· ἰκτὶς γάρ ἐστι τὸ πρωτότυπον. Dat scholion geeft dus de opinie die Apollonius bestrijdt: men behoeft geen afkapping aan te nemen, want „de κτίς is een dier enz. enz." Hesychius heeft letterlik de door mij in 't Grieks aangehaalde woorden overgenomen (i. v. κτιδέη) en er bij gevoegd: τινὲς δέ φασι δορὰν λυκοῦ, „sommigen zeggen dat κτιδέη *wolfshuid* betekent". Op dit lemma van Hesychius berust nu alles wat de moderne geleerden over κτιδέη hebben gezegd; dit lemma haalt men steeds aan, maar laat, opmerkelik genoeg, het toevoegsel van Hesychius gewoonlik weg. Dat deed reeds Salmasius in zijn *Exercitationes Plinianae ad Solinum* (blz. 1009 A). Dat is jammer, want we krijgen daardoor juist een kijkje in de werkplaats der oude verklaarders. Wat toch blijkt uit al deze geleerdheid? Ten eerste dat de oude commentatoren het woord reeds niet begrepen; de een heeft eenvoudig gezegd: lees ἰκτιδέην en neem ἀφαίρεσιν aan. De ander, die daar bezwaar tegen heeft, *onderstelt* blijkbaar een woord κτίς, dat *nergens* wordt aangetroffen, en zegt niet duidelik of dat al dan niet een ander beest aanduidt dan de ἰκτίς; Hesychius schrijft dat over, maar schijnt ook niet voldaan te wezen over 't woord κτίς, want hij voegt er bij dat sommigen aan een muts van *wolfsvel* geloven. Het woord ἰκτιδέη komt evenmin voor als κτίς, maar 't is volkomen regelmatig gevormd en zou dus — als 't er maar stond — niet de minste aanstoot geven.

Is nu de huid van een fret geschikt om er een muts van te maken? Ik weet het niet, misschien wisten de glossatoren het evenmin en het doet er ook niet toe, want we hebben alleen met het raadselachtige wezen κτίς te maken, en zo lang we daarvan hoegenaamd niets anders weten, ben ik zo vrij om, ondanks de consensus van alle door mij geraadpleegde edities en woordenboeken, κτιδέην voor een onverklaard, schimmig woord te houden, dat onbruikbaar is als uitgangspunt van verdere redenering.

Een zeer vernuftige gissing die Prof. Vürtheim oppert, kan misschien de zaak ophelderen. Hij stelt voor te lezen *κτιλέην*, *ramsvel*, regelmatig gevormd uit *κτίλος*, ram, dat bij Homerus voorkomt (*Il.* III, 196, XIII, 492). De fout in de overlevering moet, blijkens het bovenstaande, zeer oud zijn: men mag dus zijn toevlucht nemen tot verwarring tussen twee majuskels. Wat lijkt nu meer op elkander dan een *Λ* en een *Δ*? En semasiologies is er ook geen bezwaar; een muts van *ramsvel* is zeer begrijpelik, en te vergelijken met een *αἰγείη κυνέη*. Was die ram een *zwart* schaap, dan heeft Dolon zelfs geen betere hoofdbedekking kunnen kiezen voor zijn nachtelik speuren.

Kaviaar.

Volgens Franck—van Wijk is dit woord afgeleid van Nieuwgr. *καυιάρι*; Vercouillie zegt dat Nieuwgr. *χαβιάριον*, gelijk de Duitse, Engelse, Franse Italiaanse en Nederlandse aequivalenten, afstamt van Turks *hāvyār*. Te vergeefs zocht ik in alle lexica naar het z.g. Nieuwgriekse *καυιάρι*; ik ken alleen *χαβιάρι* en die vorm komt, gelijk wij zullen zien, reeds als een gewoon woord in de twaalfde eeuw voor, zodat we het moeilik Nieuwgrieks kunnen noemen. Die datering doet tegelijk afleiding uit het Turks te niet; een autoriteit door Murray, in zijn *New English Dictionary* aangehaald, verklaart bovendien dat het woord geen wortel heeft in het Turks en er niet als een Turks woord uitziet. De Turkse naam is blijkbaar een adaptatie van de Griekse.

Over *kaviaar* heeft W. Joest een zeer uitvoerig, buitengewoon rijk gedokumenteerd artikel geschreven in de *Verhandlungen der Berliner Gesellsch. f. Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, jaarg. 1890, blz. 210—223. Volgens hem komt het woord (niet de zaak, die reeds in de Oudheid bekend was, Athenaeus, *Deiphnosoph.* III, 93, ed. Kaibel) 't eerst voor in een boek uitgegeven in 1480 en geschreven door de Italiaan B. Platina, die vermeldt een „conditum quod caviare vocant." Van Italië uit heeft de spijs en de naam zich over geheel West-Europa verbreid. De oorsprong van die naam is, volgens Joest, te zoeken in de stad *Kafa* of *Kefe* aan de Zwarte Zee, 't oude Theodosia, dat, zegt hij, reeds in de tijd van Demosthenes beroemd was wegens zijn visprodukten (Athenaeus, *Deiphnosoph.* I, 49). De Tartaarse naam van de stad is *Kafa* (Kefe), de Genuezen noemden haar *Kaffa*, de Russen spreken van *Feodossia* (Ritters *Geograph.-Statist. Lexikon*, Leipzig, 1895). Deze plaats is inderdaad eeuwen lang een stapelplaats geweest voor de handel in *kaviaar*. Dat vond ik nog, voor 't einde der achttiende eeuw, getuigd door een Italiaans schrijver, Algarotti, van wie een plaats wordt aangehaald in het *Vocabulario universale della lingua italiana* (Milaan, 1878) van Scarabelli, die voor 't oveirge *caviare* uit het Turks afleidt. Met bijna onnodige uitvoerigheid bewijst Joest hoe algemeen het gebruik is om een produkt te noemen naar de plaats waar het verscheept wordt (*Panamahoeden* en *Chili-salpeter* uit Peru enz. enz.). Niettemin houd ik de etymologie van Joest voor zeer onwaarschijnlik.

Het is wel zeer verwonderlik dat geen enkele der West-Europese geleerden die zich met de afleiding van *kaviaar* hebben beziggehouden, er aan gedacht heeft om een blik te slaan in Du Cange's *Glossarium mediae et infimae Graecitatis*, en het allerzonderlingst is dat dit ook is verzuimd door Joest, die

een menigte zeldzame boeken heeft geraadpleegd om de geschiedenis van het woord op te sporen. De etymologiese woordenboeken blijven staan bij 't Ital. *caviare* (of *caviale*) of zoeken de herkomst in het Turks en in een niet bestaande Nieuwgr. vorm. Du Cange verwijst echter reeds naar de z.g. bedelgedichten van Prodromus, die hij in handschrift kende. Zij zijn het laatst en het volledigst uitgegeven in 1910[1]). In het gedicht *Tegen de Abten* (o. l. III) vinden we *χαβιάριν* (vv. 83, 280), *χαβιαρίτσιν* (v. 280), en de samenstellingen *χαβιαροκαταλύτοι* (v. 93), *χαβιαροπούλοι* (v. 208). 't Was dus een gewoon woord in 't Konstantinopel van de twaalfde eeuw, want Prodromus leefde in de eerste helft van die eeuw; neemt men met de laatste uitgevers aan dat de bedelgedichten die op zijn naam staan, niet van hem zijn maar parodieën op zijn werk, dan moet men toch geloven dat zij tijdens zijn leven of niet lang na zijn dood zijn ontstaan. Wil men het scepticisme tot hyperkritiek laten stijgen, dan blijft nog altijd over dat alle handschriften de geciteerde vormen hebben en het oudste van die handschriften uit de veertiende eeuw is en honderd jaar ouder dan het boek van Platina.

Hoe staat het nu met de etymologie? Politis[2]), die natuurlik de plaatsen van Pseudo-Prodromus kende, zoekt die in 't woord *αὐγάριον*, verkleinwoord van *αὐγόν* (= *ᾠόν, ei*; ook reeds in het zelfde gedicht voorkomend) en haalt aan dat er zeer afwijkende vormen van dat woord dialekties voorkomen, b.v. op Cyprus *ἀβκόν*. Maar ik durf die metathesis (*αὐγάριον* > *γαβάριον*), gevolgd door een onverklaarde overgang van *γ* in *χ* en een verandering van suffix, niet aan. Tegen de afleiding van Joest uit *Kafa* heb ik even grote phonetiese bezwaren. De Tartaarse klanken zijn mij onbekend, maar men zal, in 't gunstigste geval, toch wel van de vorm der op Konstantinopel handeldrijvende Genuezen moeten uitgaan, dus van *Kaffa*. Waarom zouden de Grieken de *k* in *χ*, de *ff* in *β* veranderd hebben? Dat geschiedt in geen enkel aan 't Italiaans ontleend woord. Het gunstigste geval waarvan ik spreek, is dat reeds in de twaalfde eeuw, liefst vroeger, de gewone naam van de stad *Kaffa* was, en daarvan is mij niets bekend.

Het is natuurlik zeer goed mogelik dat de *kaviaar* zijn naam aan een stad ontleend heeft, maar even waarschijnlik is het dat we te doen hebben met een vreemd woord uit een der talen die aan de benedenoevers van de Wolga gesproken werden. Astrakan is, of was nog kort geleden, de voornaamste uitvoerhaven van het produkt. De Russiese naam, *ikrá, kuit* (met de dubbele betekenis die ook 't Hollandse woord heeft) helpt niet.

Men zal het voorzichtigst doen met niet meer te zeggen dan dat de oudste ons bekende vorm het Middelgriekse *χαβιάριν* is.

Pantoffel.

Körting (nº. 6917) zoekt dit raadselachtige woord te verklaren door een stam *pat, patt* aan te nemen, die dan heel wat Romaanse woorden duidelik moet maken; hij deelt mee dat Diez aan een verbinding of vermenging

1) *Poèmes prodromiques en Grec vulgaire*, édités par D. C. Hesseling et H. Pernot, Amsterdam (*Verhandel. Kon. Akad. v. Wetensch.*, afd. Letterkunde, N. Reeks, XI, no. 1)

2) N. G. Politis, *Λαογραφικὰ Σύμμικτα*, Athene, 1920, I, blz. 117-119 of *Ἑστία*, 1890, no. 32.

van *patta* met *manoufle, mof* (*manupula*) dacht. Meyer—Lübke verwerpt deze pogingen en onthoudt zich van elke gissing (nº. 6301), Kluge, *'t Woordenboek der Nederl. Taal*, Franck—van Wijk en anderen vermelden als etymon het Griekse woord „*παντόφελλος*, geheel-kurk". *'t Woordenboek* en Franck—van Wijk zeggen niet of zij die afleiding aanvaarden, Kluge noemt zijn zegsman, Dr. Lenz. Hadden zij maar eens een Nieuwgrieks lexicon geraadpleegd! Daarin staat dat in 't Grieks pantoffel *ἡ παντοῦφλα* luidt, klaarblijkelik een modern aan 't Frans ontleend woord. *Παντόφελλος* zou wel een heel eenvoudige verklaring geven van ital. *pantofola*, maar 't woord is absoluut nergens te vinden. Geen wonder! Als er een woord „Ganzkork", gelijk Kluge vertaalt, bestond, zou het *ὁλόφελλος* moeten luiden. Doch kan men zich een schoen voorstellen die „geheel van kurk" is? Zou die niet dadelik barsten?

Wel is mij een woord *φελλοκάλικον* al uit de vijftiende eeuw bekend [1]), voor een schoen met kurken zool, waarop men buitenshuis loopt; sandalen van kurk komen onder de naam *φελλωτά* bij een Byzantijns historicus uit de twaalfde eeuw voor en worden nu nog in Adrianopel gedragen en *φελλάρια* genoemd (Koumanoudis, *Συναγωγὴ λέξεων ἀθησαυρίστων*, Athene, 1883, blz. 367); Lucianus heeft trouwens in zijn *Ware Geschiedenissen* (II, 4) reeds mensen met geheel kurken voeten of benen, *φελλόποδες*, over de zee zien lopen: de mythiese voorvaders der *παντόφελλοι* van de woordenboeken, maar dit baat ons alles niets.

Toch is er een zeker verband tussen de begrippen *pantoffel* en *kurk*. W. Creuzenach, die ook al aan *παντόφελλος* gelooft, heeft in een artikel in het *Zeitschrift für deutsche Wortforschung* (XII, blz. 133) er op gewezen dat de oudste plaatsen die de woordenboeken aanhalen te kennen geven dat de pantoffel een schoen was met zeer dikke zool, die men aandeed om groter te schijnen. 't Was dus een toneelwoord. En dat die zool van kurk was, wordt bevestigd door de mededeling van Kluge dat men de *Korkbaum* ook *Pantoffelbaum* noemt, en de *Pantoffel* ook *Korke*. Een andere auteur, die wij zo straks zullen aanhalen, vertelt ons dat *kurk* in 't Duits ook *Pantoffelholz* heet. Doch wij hebben niet de allergeringste aanwijzing dat zich in het *woord* pantoffel een stukje *kurk* bevindt.

Als men denkt aan de herkomst van *pantalon* uit de toneelfiguur *pantalone* (van *San Pantalone* [2]), komt de gedachte bij ons op dat ook het toneelwoord *pantoffel* wel eens de verbastering kon zijn van een eigennaam. De kans is niet uitgesloten dat men in die richting zoekende iets vindt. Ik moet dat aan kenners van het Italiaanse toneel overlaten.

Maar waar komt nu het spook *παντόφελλος* van daan? Dat is aan te wijzen, en de geschiedenis is leerzaam. Nog in de derde editie van Kluge

---

1) *Erotopaegnia*, chansons d'amour publiées par D. C. Hesseling et H. Pernot (*Biblioth. grecque vulgaire* X, Parijs-Athene, 1913, blz. 18).

2) Die evenwel niet de patroon van Venetië is, gelijk bij Franck—van Wijk staat. Dat was en is S Marco. Een soortgelijke lapsus vond ik i. v. *spinazie*, waar staat: „spinaceus, doornig, puntig, met puntige bladen"; de *bladen* van de spinazie zijn echter niet puntig, maar de *zaden* zijn scherpe dorentjes. *Zwezerik* (ibidem) wordt alleen vermeld in de bet. „coleus, testis". 't Is mogelik dat het (evenals *sweser*) in de tijd van Kiliaen dat deel van 't lichaam aanduidde. Maar 't gerecht dat wij eten heeft een andere herkomst: het is een klierachtige substantie onder de hals van het kalf, de thymusklier.

heet de oorsprong van *Pantoffel* terecht „unerklärt". Daarna is Dr. Lenz gekomen met *παντόφελλος*. Hij heeft het echter waarschijnlik niet geschapen. In Reiz, *Belga Graecissans*, Rotterdam, 1730, lezen we op blz. 261: „*παντοφελλος*, a mero subere factum, compositum a Gulielmo Budaeo ex *παν* et *φελλος*, ut deducat inde vocem Gallico-Germanicam pantoffel, i. e. solea, sandalium. Nescio antem an etymon illud eo confirmetur an destruatur quod *φελλος*, i. e. suber, a Germanis dicatur Pantoffel-Holtz." Daar hebben we het dus: Guillaume Budé (1467—1540) heeft het woord gefabriceerd [1]) om 't hem reeds duistere *pantoffel* te verklaren en zijn ongelukkig fabrikaat heeft sukses gehad. Is dit niet precies de methode van de oude glossatoren die met hun *κτίς* (zie hierboven, blz. 006) — en met hoeveel andere woorden! — de geleerden wat wijs hebben gemaakt?

Waar Budé 't woord *παντόφελλος* heeft ontworpen, kan ik niet zeggen. In zijn *Lexicon* (Genève, 1557) en in zijn *Commentarii lingune graecae* (IVe deel der *Opera*, Bazel, 1557) vond ik het niet.

Ik zal tot besluit nog een paar zeer verdachte Griekse woorden noemen, die niet met een bekend Hollands woord in onmiddellik verband staan, maar ook in het Woordenboek van Franck—van Wijk, en in zeer veel andere, als getuigen worden aangehaald.

Een vaste comparant in etymologiese woordenboeken (ik noem slechts Prellwitz, Boisacq, Franck—van Wijk en Walde) en in tal van linguistiese verhandelingen, is *κμέλεθρον*, dat door de eerste drie schrijvers vertaald wordt met „Stubendecke, Dach, Haus", „plafond, toit, maison" [2]), „zoldering, dak, huis", en dan aanleiding geeft tot geleerde vergelijkingen met woorden die „krom, gewelfd" betekenen. Als men het woord daar zo ziet staan met zijn drie begeleidende aequivalentia, krijgt men de indruk dat het nog al eens zal voorkomen in 't Grieks, ten minste in twee betekenissen, *dak* en *huis*. Wat is echter de waarheid? Het komt bij geen enkele auteur voor, maar wordt alleen genoemd in het *Etymologicum Magnum*. En dan nog hoe! Wij lezen (i. v. *κμέλεθρα*): „Men moet inzien dat *κμ* nooit wordt gevonden aan het begin van een woord. Want van *πολύκμητος* is 't simplex niet in gebruik en *κέκμηκα* komt niet van *κμῶ*, maar van *κεκάμηκα (κάμνω)*. Herodianus zegt echter dat Pamphilus in zijn glossen aanhaalt 't woord *κμέλεθρα;* het betekent *balken*."

Van die glossen van Pamphilus uit Alexandrië is niets nauwkeurigs bekend; Herodianus haalt er volgens 't *Etymologicum Magnum* een unicum, een monstrum uit aan, dat wellicht een niet-Grieks woord was. Maar 't mooiste van alles is dat het *balken* betekent, dus voorwerpen die niet *krom*, maar *recht*, niet *gewelfd* maar *gestrekt* moeten zijn als men ze voor een dak (dat trouwens in partikuliere huizen *plat* placht te wezen) gebruiken wil.

Men heeft *κμέλεθρον* blijkbaar gelijkgesteld met *μέλαθρον*, dat de drie genoemde betekenissen heeft, ... maar niet de *κ*, die 't bruggetje moet vormen tot de stammen of woorden waarin 't begrip *krom* schuilt. Laten we dus *κμέλεθρον* verbannen.

---

1) Ook Kiliaen (i. v. *pantoffel*) noemt Budé als de vervaardiger van 't woord, maar is minder uitvoerig.

2) Boisacq vertaalt het echter een paar blz. verder (i. v. *μέλαθρον*) met „poutre".

Hetzelfde vonnis zou ik willen uitspreken over *φάρω* (Prellwitz, Franck—van Wijk, i. v. *baron*), „ik splijt, sla stuk". 't Woord is weer bij geen enkel auteur te vinden, maar Hesychius heeft het lemma: *φάραι· ὑφαίνειν, πλέκειν*. Hoe we dat lemma moeten verklaren, laat ik in het midden, maar 't is zeker niet te gebruiken op de wijze die men volgt in genoemde lexica. Wel ken ik *φαρῶ*, een denominativum van *φάρος*, een woord van verschillende betekenissen, o. a. *ploeg*. Van dat substantief kan men dus uitgaan, niet van *φάρω*. Boisacq en F. Muller zijn voorzichtiger en brengen 't woord *φάραι* van Hesychius (dat Muller echter als *φᾶραι* aksentueert) in verband met *φᾶρος*, 't kledingstuk. Denkend aan 't uitheemse en grillige karakter van benamingen voor kledingstukken zou ik dat niet durven, maar deze vergelijking heeft in elk geval niets ongerijmds.

Ik behoef wel niet te verzekeren dat ik met het bovenstaande niet bedoel enig kwaad te spreken van de etymologie in het algemeen, noch van de etymologen. De grote diensten die zij — en ook hun Griekse voorgangers, Hesychius incluis — aan de wetenschap hebben bewezen, erken ik ten volle. Voor hun geleerdheid en hun moedig vernuft, heb ik alle achting. Maar ik wilde er op wijzen dat zij al te gul gastvrijheid verlenen aan niet-gelegitimeerde Griekse woorden. Wie zich met woordafleiding bezig houdt, waagt zich nu eenmaal in het land der onbegrensde mogelikheden; daar moet men zich zeer in acht nemen voor dwaallichten en phantasmata.

Leiden. D. C. HESSELING.

BOEKBESPREKING.

EDUARD NORDEN, *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania.* B. G. Teubner, Leipzig—Berlin 1920. 8° X u. 505 S. nebst einer Karte. Preis 6 Gulden (und Teuerungszuschlag).

Ein schwerwiegendes Buch! Seit dem Erscheinen des IV. Bandes der *deutschen Altertumskunde* von Karl Müllenhoff mit dem Kommentar zur Germania des Tacitus, der nach seinem Tode von seinem Schüler und Verwalter des wissenschaftlichen Nachlasses, Max Roediger, nach Kollegheften und Mitteilungen von weiteren Schülern des grossen Germanisten zusammengestellt ist (1900 — vermehrter Neudruck 1920) hat die Wissenschaft keine so bedeutsame Untersuchung zur deutschen Altertumskunde auf historisch-philologischer Grundlage zu verzeichnen gehabt wie das vorliegende Werk. Zwar haben die Archäologen und Bodenforscher sowohl der prähistorischen wie der römisch-germanischen Wissenschaft eifrig gearbeitet und reiche Ergebnisse erzielt; aber die Philologen beschränkten sich in den letzten Jahrzehnten im Wesentlichen darauf, diese Resultate in Einklang mit ihrem Wissen zu bringen. Nun hat ein klassischer Philologe, der auf dem weiten Gebiet seiner Wissenschaft überall zu Hause ist, den Wurf gewagt, auch die Spätzeit klassischer Überlieferung auf einem Randgebiet der antiken Kultur in den Kreis seiner Untersuchungen einzubeziehen.

Ausgegangen ist E. Norden von einem Thema, das Referent im 1. Heft dieses Jahrgangs behandelt hat, dem Namen der Germanen, über den sich

Tacitus im 2. Kapitel seiner Schrift äussert. Über Nordens Behandlung dieses Problems in einer Akademieschrift und an anderen Stellen vergleiche man die Ausführungen des Referenten an der genannten Stelle.

Um diesen Kern nun gruppierten sich im Laufe der Jahre die weiteren Forschungen zur Entstehungsgeschichte der Germania, deren Ausdehnung sich etwa durch die Namen Poseidonius, Prokopius, Caesar, Livius, Plinius bestimmen lässt. Aber darüber hinaus greift Verfasser auch zurück auf die griechische Historiographie bis zu Herodot, Hekataios und die Odyssee, und richtet den Blick ebenso in die spätere Zeit hinab bis zu Jordanes' gotischer Geschichte. Daneben hat er sich mit den Ergebnissen der Frühgeschichte vertraut gemacht und streift daher auch gelegentlich in die vorgeschichtliche Zeit Nordeuropas hinein. Das Bild des grossen, in bescheidener Lebensstellung verbliebenen Keltisten und Urgeschichtsforschers Kaspar Zeuss ziert als Symbol für die zu lösenden Aufgaben das Buch, über dessen Inhalt nunmehr etwas mitgeteilt werden soll.

Zeuss, Müllenhoff und Mommsen sind die Namen, die Verfasser an den Anfang des Werkes stellt, und damit gibt er, neben der Dankesschuld an diese grossen Gelehrten, auch sein Programm für die Durchforschung der *Germania* unter Mithilfe ihrer Arbeitsgebiete kund. Im ersten Kapitel wird die Stellung der Germania im Rahmen der griechischen ethnographischen Literatur des Altertums präzisiert, an deren Endpunkt Poseidonius steht, der „vieler Menschen Sitte und Bräuche" verzeichnete. An ihn schliesst sich die lateinische Geschichtsschreibung an, deren letzter Ausläufer die Gotengeschichte des romanisierten Goten Jordanes ist.

Trotz ihres barbarischen Gewandes bildet sie eine ideelle Einheit mit der Germania des kulturstolzen Stadtrömers. Allerdings ist uns weder in der griechischen noch in der römischen Literatur eine rein ethnographische Schrift wie die *Germania* überliefert; vielmehr bildet die Ethnographie stets nur einen Exkurs innerhalb der geschichtlichen Darstellung. Deshalb darf man wohl mit Recht vermuten, dass die *Germania* als ein für die schon 98 v. Chr. von Tacitus geplanten Historien bestimmter Exkurs aufzufassen ist, zumal ihr auch von Anfang an Titel und Widmung gefehlt zu haben scheint. Sie war ein nicht zur Veröffentlichung bestimmter Entwurf, der in die Historien in verkürzter Form eingeschaltet werden sollte. Freilich ist sie ein Epigonenwerk; wissenschaftlicher Sinn, wie er bei den griechischen Chorographen überall zu Tage tritt, wird bei dem Römer vermisst. Aber andrerseits gibt er uns reiches volkskundliches Material.

Die an anderen Stellen der antiken Literatur aufgespeicherten volkskundlichen Mitteilungen müssen also zur Aufhellung der Entstehungsgeschichte der Germania herangezogen werden. Kap. 2—4 lassen sich als ein Abriss der germanischen Urgeschichte, eine *Origo Germanorum* auffassen, für die bereits ein bestimmtes Schema ausgebildet war. Insbesondere fällt die Ähnlichkeit mit der skythischen Archäologie bei Herodot (Buch IV, 5—15) auf, deren Umfang der *Germania* entspricht. Im Einzelnen lassen sich manche berühmte Wendungen der *Germania* auf uralte Vorbilder zurückführen wie tantum sui similis gens aus Kap. 4 auf griech, (τὸ Σκυθικὸν γένος) ἔοικεν αὐτὸ ἑωυτῷ in der Schrift Περὶ ἀέρων ὑδάτων τόπων.

Die Ethnologie des klassischen Altertums ist eben (wie alle literarischen Gattungen) einer Typologie verfallen. Da die germanische Ethnologie zeitlich fast am Ende einer sehr langen Reihe steht, so ist sie von Wandermotiven übersät, von denen wir mit unserem beschränkten Material — denn unendlich viel ist ja verloren gegangen — allerdings nur einen Teil verfolgen können.

Verf. stellt in einem weiteren Kapitel die Frage, wer der Mittelsmann gewesen sein möge, durch den das altjonische Erbgut in die Germania gelangt sein wird, und beantwortet sie dahin, dass dafür nur Poseidonius in Betracht kommen könne, welcher der letzte grosse Historiker gewesen sei, der den Zusammenhang von Land- und Volkscharakter, zwischen der Natur und der Geschichte der Länder und Völker erfasst und dargestellt habe, um Worte von Wilamowitz zu gebrauchen. Wir besitzen Auszüge aus seinem Geschichtswerk bei Strabo, Plutarch, Diodor, Livius, und so sind wir in der Lage nachzuweisen, dass die von Tacitus gerühmte Rassenreinheit und Einzigartigkeit der Germanen eben die Ansicht des Poseidonius von den Kimbern und ihren Bundesgenossen gewesen ist. Tacitus hat sie sich nur aus der Literatur, Poseidonius aus dem Leben selbst gebildet. Freilich wusste dieser noch nicht, dass die Kimbern Germanen waren, oder um es richtiger auszudrücken, dieser Name hatte zu seiner Zeit noch nicht die Ausdehnung gewonnen wie später, sondern blieb auf die am rechten Rheinufer wohnenden Stämme beschränkt. Einen sprachlichen Sinn, wie wir es heute tun, hat ihm das Altertum überhaupt kaum beigelegt, sondern nur einen geographischen und rassekundlichen; denn für die sprachlichen Verhältnisse hat die griechische Ethnographie von jeher nur geringes Interesse bekundet (abgesehen von Herodot).

Auch für Caesars ethnologischen Exkurs über die Germanen (Buch VI, Kap. 21—24 resp. 28) war Poseidonius das Stilmuster; aber Caesar schöpfte aus persönlicher Information und konnte daher als erster Kelten und Germanen schärfer scheiden, wenn auch sein Einfluss auf die späteren Schriftsteller in dieser Hinsicht gering war.

Die Mitteilungen von Tacitus über den Barditus, den Schlachtgesang der Germanen, scheinen auch aus Poseidonius zu stammen oder wenigstens von ihm beinflusst zu sein, zumal dieser ein Werk über Mantik geschrieben hat und der Barditus ja ein mantischer Brauch war, wie bei Tacitus zu lesen ist. Ebenso wird das Gefolgswesen bei den Germanen, die Beratungen bei Gelagen, die Gastfreundschaft in einen grösseren Rahmen eingespannt, und die Schilderung der letzteren als aus ethnographischen Wandermotiven herrührend nachgewiesen.

Allerdings sind diese aus der griechischen Historiographie stammenden Motive von Tacitus nicht aus erster Hand entlehnt, da er sich allem Griechischen gegenüber sehr ablehnend verhielt. Er hat auch den Poseidonius nicht selbst gelesen, sondern dieser (wie die meisten anderen griechischen Quellen) ist ihm durch lateinische Autoren seit Cicero vermittelt. Der Mittelsmann zwischen Tacitus und Poseidonius war Livius, der selbst unter dem Einfluss von Timagenes stand und seinerseits Plinius beeinflusste, auf den sich Tacitus stützte. Plinius ist eine besonders hoch zu schätzende Quelle gewesen, denn

er hat als Offizier an verschiedenen Orten des linksrheinischen Germaniens und in Helvetien gedient und berichtete in seinen uns verlorenen Germanenkriegen nicht nur aus literarischer Überlieferung, sondern auf Grund von militärischen Aktenstücken und vielfach aus Autopsie.

Der im 3. Kapitel der *Germania* erwähnte germanische Hercules wird zaghaft mit dem Siegfried der deutschen, dem Sigurd der nordischen Sage identifiziert; die Gründung von Asciburgium durch Ulixes und dessen Anwesenheit in Germanien als eine uralte Kolonisationslegende erwiesen, die Tacitus als letztes Glied an eine viele Jahrhunderte verbindende Kette angefüg that.

In einen grossen historischen Überblick fügt Verfasser die Beziehungen zwischen Germanen und Helvetiern ein. Letztere wohnten nach Tacitus Kap. 28 ursprünglich zwischen Rhein, Main und Herkynischem Wald, also in Baden, Württemberg und der Provinz Starkenburg. Von hier waren sie, wie Verfasser eingehend begründet, schon vor dem Kimbernzuge grösstenteils nach der Schweiz gezogen, die sie bis Bern und zum Jura besetzten. Der Goldreichtum der Helvetier wurde von Poseidonius gerühmt; wie E. Norden nachweist, stammt er aus Goldwäschereien in den beiden Flüsschen Emme, die zur Aare resp. Reuss fliessen (der Name ist = keltisch a m b i s „Fluss") und den ihnen zufliessenden Bächen, die bis fast auf unsere Zeit betrieben wurden. Als die Kimbern zum Rhein vorgedrungen waren, schlossen sie mit den Helvetiern ein Bündnis ab, das ihnen das Recht auf freien Durchzug durch deren Gebiet gab. Der Rheinübergang erfolgte, wie Verf. erwiesen zu haben glaubt, bei dem befestigten Lager Tenedo, dem heutigen Zurzach, wo wohl schon in vorrömischer Zeit eine Brücke, sicher eine Fähre bestanden hat. In einem anschliessenden Abschnitt werden die Schicksale dieses Ortes über die römische Zeit bis ins Mittelalter verfolgt. Weiterhin verbreitet sich Verfasser über Volksstämme in Süd- und Mitteldeutschland — Helvetii, Boii, Chatti-Batavi, Ubii, Hermunduri — und über allerlei Spuren der Bella Germaniae — Donau- und Rheingrenze, Urstier, die Nordsee und ihre Anwohner in römischer Zeit —, um sich endlich zum Kernproblem seines Buches zu wenden, der Entstehungsgeschichte des Germanennamens. In eingehender Wortanalyse wird zunächst der Sinn des berühmten Tacitäischen Satzes Kap. 2 festgestellt und alte Streitfragen erledigt (a v i c t o r e bezieht sich auf die Tungrer, o b m e t u m heisst „aus Furcht" usw.). Daran schliesst sich eine Erörterung der Berührungen zwischen Kelten und Germanen in vorgeschichtlicher Zeit und der Behauptung germanischer Abstammung, ferner eine Betrachtung der ältesten Besiedlung des linken Rheinufers durch die Germanen auf philologisch-historischer Grundlage an, zu deren Bestätigung Verf. die allerdings sehr unsicheren Annahmen der Prähistoriker heranzieht. Das Verhältnis der Namen „Germani" und „Tungri" wird erörtert — dieser anfangs unbedeutende Stamm tritt erst seit Caesars Zeit mehr in den Vordergrund —, das Aufsteigen des Germanennamens von einer Stammesbezeichnung zum Volksnamen durch viele Parallelen beleuchtet, endlich in einem abschliessenden Kapitel die Ergebnisse der quellenkritischen Forschung zusammengefasst. Militärische und kaufmännische Berichte werden neben der literarischen Überlieferung als Primärquellen für Tacitus nachzuweisen versucht.

An dies Schlusskapitel reihen sich einige Anhänge über die Überlieferung der Germania, ihren Stil, die Keltoskythen, die Säulen des Hercules, Völkerverschiebungen in der Schweiz, Rhein- und Rhônelauf, Asciburgium, Alamannen — um nur einiges zu nennen — sowie Register an.

Mag auch manche Kombination als gewagt erscheinen — was Verf. selbst nicht entgangen ist — und kann man in Einzelheiten auch anderer Ansicht sein als er — doktrinärer Starrsinn liegt ihm fern — so muss das Buch als Ganzes doch als ein grosser Wurf bezeichnet werden, der auf lange Zeit hinaus der Wissenschaft neue Bahnen weisen und befruchtend auf die germanische Urgeschichtsforschung einwirken wird. Es kann daher nicht dringend genug zum eingehenden Studium — zum kursorischen Lesen ist das Buch zu inhaltsschwer — für jeden Philologen empfohlen werden. Für den holländischen Leser sei ausserdem bemerkt, dass ein ziemlich beträchtlicher Teil der Ausführungen Nordens auf niederländischem Boden spielt und daher für ihn von besonderem Interesse ist.

Berlijn. SIGMUND FEIST.

AANKONDIGING VAN EIGEN WERK.

J. H. KOOL, *Les Premières Méditations en Hollande de* 1820 *à* 1880. *Lettres inédites de Lamartine.* Paris, Louis Arnette, 1920.

En 1915 M. Gustave Lanson a publié une nouvelle édition des *Méditations poétiques.* Pour connaître à fond leur succès, il en avait recherché les éditions et les traductions. Il avait trouvé qu'en Hollande notamment, différentes éditions frauduleuses avaient été publiées. Il semble cependant, dit il, qu'on ait plutôt traduit *les Harmonies* et *Jocelyn.* Est ce que les Hollandais ne s'étaient pas intéressés à Lamartine autrement encore que par des traductions et n'avaient-ils pas aimé d'une façon plus intense *les Premières Méditations?* M. Kalff, sans avoir fait une étude spéciale des rapports de Lamartine avec la Hollande, a fait observer à plusieurs reprises dans son *Histoire de la Littérature néerlandaise* que les écrivains hollandais ont lu avec passion *les Premières Méditations.* Qu'y admiraient-ils? Les écrivains calvinistes pouvaient-ils se complaire à la vague religiosité de Lamartine? Les poètes hollandais se reconnaissaient-ils dans la mélancolie sans cause du poète français? Les imitateurs réussissaient-ils à donner aux vers hollandais la couleur et le rythme de leur modèle? L'étude des traductions de Lamartine semble offrir un excellent moyen de pénétrer dans la délicatesse de la poésie lamartinienne.

Groningen. J. H. K.

Wetenschappelijk Onderzoek der zuidoostelijke dialekten door JOS. SCHRIJNEN, JAC. VAN GINNEKEN en J. J. VERBEETEN. I. *De Isoglossen van Ramisch in Nederland* door Dr. JOS. SCHRIJNEN, hoogleeraar aan de Rijksuniversiteit te Utrecht. Paul Brand, Bussum, 1920.

Deze publikatie is — afgezien van een artikel met kaart over de zuidoostelijke *Vlindernamen* in *De Beiaard* van dezelfde hand — de eerste vrucht

van een systematisch taalgeografisch onderzoek onzer zuidoostelijke dialekten, ten behoeve waarvan een zestal jaren geleden aan een groot aantal personen, meestal onderwijzers, uitgebreide vragenlijsten met ongeveer 3000 woorden werden verzonden. De oogst was aanzienlijk: ruim 170 zorgvuldig bewerkte lijsten kwamen binnen met, zooals nu gebleken is, volkomen betrouwbaar materiaal. De bewerking hiervan is door den oorlog en andere oorzaken aanzienlijk vertraagd. Thans stelt men zich voor, systematisch te werk te gaan door achtereenvolgens bepaalde groepen van samenhangende, of althans gelijkgeaarde verschijnselen te behandelen.

In dit deeltje — de eerste publikatie van dien aard in ons land — worden de isoglossen, die Jacob Ramisch in zijn *Studien zur niederrheinischen Dialektgeographie* (Marburg 1908) tot aan de Nederlandsche grens getrokken had, doorgetrokken tot aan de Belgische grens, en naar aanleiding hiervan wordt het grensgebied van heel wat dialektische verschijnselen omschreven en in kaart gebracht. Het voornaamste resultaat is, dat op grond van een laatste, resumeerende kaart alreeds een voorloopige verdeeling van onze zuidoostelijke dialekten (het komplex tusschen Tilburg, Den Bosch, Nijmegen en Maastricht) kon worden vastgesteld.

Utr. J. S.

INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN.

Met vreugde begroeten wij de verschijning van een nieuw tijdschrift dat, dank zij de leiding van een paar kenners van vergelijkende letterkunde als F. Baldensperger en P. Hazard en de medewerking van schrijvers uit verschillende landen, belooft een grote plaats in te nemen op het gebied, dat wat verlaten scheen na de verdwijning van het *Zeitschrift für Vergleichende Literaturgeschichte*. 't Is de *Revue de Littérature comparée*, die, behalve hoofdartikelen en documenten of besprekingen, uitgebreide kronieken en bibliografiën brengt. We zien er o. a. in, dat Prof. Prinsen een *Ossian in Holland* in bewerking heeft. De abonnementsprijs voor 4 afleveringen is 40 fr.; de uitgever Champion, 5 quai Malaquais te Parijs, begint tevens een bibliotheek van vergelijkende letterkunde, waarvan de hoofdthèse van Gustave Cohen, *Ecrivains français en Hollande*, het eerste nummer zal zijn; een kritische bibliografie van vergelijkende letterkunde, ter vervanging van L. P. Betz' werk is in voorbereiding. Deze ontwikkeling van werkzaamheid, die oude banden kan versterken, moet men met vreugde begroeten.

Revue de litt. comparée, I, no. 1 (janv.—mars 1921). F. Baldensperger, Littérature comparée: le mot et la chose. — P. Hazard, L'invasion des litt. du Nord dans l'Italie du XVIII e s. — E. Eggli, Diderot et Schiller. — P. H. Cheffaud, Une consultation sur le „cas" de *l'Atlantide*. — Notes et Documents [J. de Maistre; Goethe; Mérimée; Cooper; Herder]. — Necrologie. [W. H. Schofield]. — Chronique. — Bibliographie des questions de litt. comp. — Comptes-rendus critiques [Price, Engl. > German literary influences. — Killen, Le roman terrifiant ou roman noir. — Tronchon, La fortune intellectuelle de Herder en France]. — Ouvrages divers.

Public. of the Mod. Lang. Ass. of America, XXXV, no. 3. W. E. Farnham, The contending lovers. – H. R. Patch, The *Ludus Coventriae* and the Digby *Massacre*. – B. Q. Morgan, Music in the plays of L. Anzengruber. – B. Sprague Allen, W. Godwin and the Stage. – J. Waddell Tupper, The dramatic structure of *Samson Agonistes*.

id., no. 4. W. M. Lawrence, The wager in *Cymbeline*. — E. C. Knowlton, The novelty of Wordsworth's *Michael* as a pastoral. — A. F. White, John Crowne and America. — G. Frank, The *Palatine Passion* and the development of the Passion Play. — Acts. — Members.

Zeitschrift für frz. u. engl. Unterricht, XIX, no. 3, o. a. Trunzer, W. Wordsworth, Zu seinem 150. Geburtstage. – Mitteilungen [Born, Lexikalisches zum Typus *ajouter foi*].

id., no. 4. Fr. Oeckel, Die Neugestaltung des höheren Schulwesens und die neuen Sprachen. — Ph. Aronstein, Zur engl. Stilistik.

Die neueren Sprachen, XXVIII, 3/4. K. Vossler, Ueber das Verhältnis von Sprache und Religion. – M. Kirsten, Zur pädag.-psychol. Grundlegung der neuspr. Reform. – W. Ricken, Der Subjonctif (= Mode Subjonctif) als einheitlicher „unterbindender" Modus. – Vermischtes [Soldatenspr.; Ital.-Amerik.; Studium des Russischen; Konrad-Hofmann-Spende; Monatsschr. für d. Kulturgemeinschaft]. – Anzeiger.

id., no. 5/6. M. J. Wolff, Shakespeare und der Petrarkismus. – H. Mutschmann, Das Problem von Shakespeares *Julius Cäsar*. – H. Schmidt, Beiträge zur frz. Syntax. – L. Pfandl, Pio Baroja. – Vermischtes [v. Sallwürk; Barbusse]. – Anzeiger.

id., no. 7/8. R. Schiedermair, Neusprachlicher Unterricht und nationale Erziehung. — A. Nehring, Sprachgeist und Volksgeist. — W. Mulertt, François Villons Fortleben in Wissenschaft und Dichtung.

Museum, XXXIII, no. 1. o. a. E. Schopf, Die konsonantischen Fernwirkungen. – P. van Tieghem, Ossian et l'Ossianisme. – *Paradisus anime intelligentis*, ed. Ph. Strauch. – K. Bartsch–L. Wiese, Chrestomathie de l'ancien français 12. – E. R. Curtius, Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich.

id., no. 2, o a. Mis de Roux, Pascal en Poitou et les Poitevins dans *les Provinciales*.

id., no. 3, o. a. H. Walter, Das Streitgedicht in der lat. Lit. des Mittelalters. – C. G. N. de Vooys en P. Valkhoff, Uit den *Nederduytschen Helicon*. – L. Pingaud, La jeunesse de Ch. Nodier, les Philadelphes.

id., no. 4. o. a. E. Zuber, Kind and Kindheit bei George Eliot. — Ordbog over det Danske Sprog, afl. III (verg. *Mus.*, XXVI, p. 103 en XXVII, p. 13).

id., no. 5 (febr. 1921), o. a. P. van Tieghem, Ossian en France. — J. Wille, Marnix' *Byencorf*. Met herdruk van G. Hervet's brief [*Epistre aux desvoyes de la Foy*]. — E. Delahaye, Verlaine. — Russkaja Biblioteka, no. 10-25 (vgl. *Mus.*, XXVII, no. 10).

Modern Philology, XVIII, no. 4 [Gen. Sect. I] M. Esposito, A ninth-century astronomical treatise. – M. B. Finch & E. Allisson Peers, Walpole's relations with Voltaire. – A. C. L. Brown, The Grail and the English *Sir Perceval*.

id., no. 8 (Dec. 1920) [Gen. Sect. II]. R. S. Forsythe, A Plautine source of *The Merry Wives of Windsor*. — G. R. Havens, The Abbé Le Blanc and Engl. Liter. — T. Peete Cros, *The Psalter of the Pig*, an Irish Legend.

Boletín de la Real Academia Española, VI, cuaderno 30 (dic. de 1919). Don Javier Ugarte. – E. Cotarelo, Cuestión literaria: ¿Quién fué el autor del „Dialogo de la lengua?" (continuación). – Fernán-Coronas, Blanco White y Draconcio. – N. Alonso Cortés, El teatro en Valladolid (continuación). – Documentos: Inventarios aragoneses de los siglos XIV y XV (continuación). – M. S. y S., Noticias biograficas de doña Ana Cervatón. – V. García de Diego, Miscelánea etimológica. – J. Alenda, Catálogo de autos sacramentales, historiales y alegóricos (continuación). – Acuerdos y noticias. – Bibliografía. – Indice del tomo VI.

id., VII, cuad. 31 (febr. de 1920). Don Francisco Commelerán. – E. Cotarelo, Cuestión literaria (continuación). – E. Alarcos, Datos para una biografía de Gonzalo Correas (continuación). – D. Granada, Vocabulario paranoense. – L. de Torre, Varias poesías de Juan Timoneda (continuación). – M. de Toro Gisbert, Ensayo de una sinopsis de los nombres científicos y vulgares de la fauna americana (continuación). – Acuerdos y noticias. – Bibliografía.

id., VII, cuad. 32 (abril de 1920). D. Benito Pérez Galdós. – E. Cotarela, Cuestión literaria (continuación). – E. Alarcos, Datos, ecc. (continuación). – N. Alonso Cortés, El teatro en Valladolid (continuación). – V. Carcía de Diego, Miscelánea etimológica. – Acuerdos y noticias.

id., VII, cuad. 33 (junio de 1920). E. Cotarela, Cuestión literaria (conclusión). – M. de Toro Gisbert, Reivindicación de americanismos. – N. A. Cortés, El teatro ecc. (continuación). – D. Sebastián de Lugo, Coleczion de vozes i frases provinciales de Canarias. – M. Gaspar Remiro, Los manuscritos rabinicos de la Biblioteca Nacional. – M. Asín Palacios, Etimologías [stelt o. a. *ua xa Aláh* als etymologie van *ojalá* voor]. – J. Molinero, Lope de Vega, capellán de la iglesia de San Segundo, de Avila. – F. Rodríguez Marín, Nuevos datos para las biografías de algunos escritores españoles de los siglos XVI y XVII (continuación). – Acuerdos y noticias. – Bibliografía.

íd., VII, 35: L. Serrano, El ayo de Alfonso el Sabio. — M. de Toro Gisbert, Reivindicación de americanismos (continuación). — D. Granada, Sobre los nombres de los colores del caballo en América. — N. Alonso Cortés, El teatro en Valladolid. — E. Cotarela, Semantica española: *chafariz, zafarache, zafariche*; *demediar y dimidiar.* — J. Alenda, Catálogo de autos sacramentales, historiales y alegóricos. — Notas bibliográficas [bijv. D. Alcón, *Pequeñeces del lenguaje*: *res, cosa, nada*]. — Acuerdos y noticias. — Bibliografía.

Revista de filología española, VII (1920), no. 1. R. Menéndez Pidal, Notas para el lexico romanico. – F. J. Sánchez Cantón, Un pliego de romances desconocido de los primeros años del siglo XVI. – Fidelino de Figueiredo, O thema do „Quixote" na litteratura portuguesa do seculo XVIII. – Miscelánea: A. Castro, Sobre -tr- y -dr- en español. - E. Buceta, Voltaire y Cervantes. – Notas bibliográficas [o. a. R. Menéndez Pidal over J. J. Salverda de Grave, *Over een Oudspaanse Romance*]. – Bibliografía [zeer uitvoerig, wordt ook afzonderlijk verkrijgbaar gesteld]. – Noticias.

id., no. 2. V. García de Diego, Etimologías españolas. – T. Novarro Tomás, Doctrina fonética de Juan Pablo Bonet (1620). – Miscelánea: J. F. Montesinos, Una nota a la comedia „¿De cuándo acá nos vino?" de Lope de Vega; R. M. Pidol „¡Par sant Esidro!"; A. C. Marcelina. – Notas bibliográficas [o. a. Dr. G. J. Geers over W. Davids, *Verslag over een onderzoek betreffende de letterkundige betrekkingen tusschen Nederland en Spanje in de 16e–18e eeuw*]. – Bibliografía.

Revue d'hist. litt., XXVII, no. 4 (oct.—déc. 1920). J. Vic, La composition et les sources du *Diable boiteux* de Lesage. — P. Gautier, Une énigme littéraire, Etude critique sur un ms. de Chateaubriand [de zgnde *Confession délirante* of *A l'inconnue*]. — P. Villey, Marot et le premier sonnet français. — L. Bourquin, La controverse sur la Comédie au XVIIIe siècle, III. – Mélanges [Musset inédit; corresp. de Denis Lambin; le neveu du „Virgile français"; *Hernani*, III, IV; Thomas et Barthe.] — Comptes rendus [P. van Tieghem, Ossian en France; *L'Année litt.*; C. Pellegrini, Edg. Quinet e l'Italia.] — Périodiques, etc.

EEN PAAR OPMERKINGEN OVER *L'ECOLE DES FEMMES.*

I

Onder den invloed van de „humanitaire" stroomingen der 18de en 19de eeuw hebben moderne litteratuurhistorici, critici en vertolkers in de kunst der 17de eeuw vele gevoelige en zelfs *tragische* momenten gezien, waar wie met meer cultuurhistorisch geschoolden blik de voortbrengselen van dien tijd bekijkt, een als *comisch* gevoeld en bedoeld effect waarneemt. Ik denk hierbij aan Shakespeare's Shylock, een personnage, bedoeld om een lach te wekken — een harden, meedoogenloozen lach, dat is waar! — en in wien desondanks een vorig geslacht, niet alleen in ons land, ons geleerd heeft, vooral het tragische als het hoofdelement te zien. Ik denk aan Breeroo's 'Spaansche Brabander', een werk waarin prof. Prinsen als hoofdgevoel „Weltschmerz" ontwaarde. Ik denk vooral aan Molière; aan zijn Arnolphe, aan Alceste, aan de Tartuffe, aan Harpagon, en anderen.

Het zij mij vergund, een oogenblik stil te staan bij Arnolphe, de comische figuur in 'L'Ecole des Femmes'.

Dat deze rol wel waarlijk, *in haar geheel,* comisch moet worden gespeeld, is nog laatstelijk betoogd door den ex-sociétaire der Comédie Française, Jules Truffier, in zijn artikel 'Molière à la Comédie Française' in de 'Revue des deux Mondes' van 15 Juni 1920. Hij verzet zich krachtig tegen degenen die althans den bekenden „wanhopigen" claus van Arnolphe van het Vde bedrijf speelden als „een huilerige koster". Het gaat om deze verzen (1586—1604).

Arnolphe

Mon pauvre petit bec [1]), tu le peux, si tu veux.
    (*Il lui prend les mains*). [2])
Ecoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi —
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
    (*Il la tient toujours et descend un peu vers la gauche avec elle*) [3])
Tu le seras toujours, va, je te le proteste;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai;
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire:
Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.
    (*Il quitte Agnès: bas, à part*) [4])
Jusqu'où la passion peut-elle faire aller!
    (*Haut*) [5])

---

1) In latere uitgaven (1673, 1674, 1682, 1734) „coeur".
2) Régie-aanwijzing van de Comédie Française.
3) Als voren.
4) Als voren.
5) Als voren.

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler:
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? Veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? Oui, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.
(*Il tombe à genoux*) [1]

Men heeft, ter verdediging van de — ook in de Comédie Française langen tijd in practijk gebrachte — opvatting, dat deze claus tragisch of althans „dramatisch" gespeeld moet worden, aangevoerd, dat we hier een „cri de coeur" van Molière zelf hebben. Maurice Donnay bevestigt in zijn onderhoudende reeks conférences over Molière deze opvatting. [2]) Ik voel, zegt hij zoo ongeveer, dat van tijd tot tijd bij de uitingen van Arnolphe een eigen gevoel in den dichter naar boven welt.

Een dergelijke argumentatie valt moeilijk te bediscussieeren. Doch discussie is hier ook niet noodig. Laten wij even aannemen, dat Donnay's indruk juist was; dat er een tragisch gevoel in Molière naar boven kwam, ook toen hij deze woorden schreef, — ook dan nog moet deze passus comisch worden gespeeld. Het is een meermalen bij Molière op te merken procédé. De comedie-schrijver, die het hééle leven zag, en die zoo diep het menschelijk hart peilde, maar op wien het alles samen, après tout, een *lach*-wekkenden indruk maakte, heeft dikwijls op-zichzelf tragische momenten in het doen en laten zijner comische personen gegeven; maar dan heeft hij steeds, althans door zijn spel, en meermalen ook door zijn woordkeus, soms door het tragisch moment onmiddellijk te laten volgen door een comisch van meerder kracht, den ernstigen indruk bedolven onder een lach. Want Molière's *levensgevoel* was comisch, hoeveel treurige momenten in dat leven ook mogen zijn voorgekomen. — Om een voorbeeld van het hierboven aangeduide procédé te geven, waar dit ook blijkens den tekst en de alleroudste speeltraditie zeer evident is, wijs ik op de beroemde slot-scène van het vierde bedrijf van 'L'Avare'.

* * *

De rol van Arnolphe is in haar geheel comisch. En wat den hierboven aangehaalden passus aangaat, die dan als *het* bewijsmateriaal tegen deze stelling placht te gelden, zou ik in de eerste plaats willen wijzen op de comische termen, waarmee Molière Arnolphe's klacht doorspekt. En dan, in 'La Critique de l'Ecole des Femmes', die men — wonderlijk, maar waar! — veelal verwaarloost bij de verklaring van dit stuk, zegt Lysidas het volgende: [3])

„Et ce Monsieur de la Souche enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outre au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde?"

---

1) Als voren.
2) Maurice Donnay, 'Molière'. (Paris, Arthème Fayard, 1911) blz. 136—137.
3) Voorlaatste tooneel.

Terwijl Dorante later, het gebruik van deze comische effectmiddelen erkennend, ze als „la satire des amants" verklaart.

De boven aangehaalde woorden van Lysidas dan zijn, geloof ik, wel het beslissende antwoord op alle bedenkingen in dezen. Dat de rol van Arnolphe als een typisch comische rol gold, blijkt trouwens, behalve uit hetgeen Loret hieromtrent schrijft [1]), overtuigend uit het feit, dat op de schilderij in het Théâtre Français, met het opschrift 'Les principaux farceurs françois et italiens depuis soixante ans', een schilderij van 1671, Molière, met Brighella, Scaramouche, Gros-Guillaume, Gaultier-Garguille, is afgebeeld *in de rol van Arnolphe.* Wel een bewijs, dat men dit één van de meest comische rollen van zijn, toen reeds bijna geheel voltooid, oeuvre achtte.

Het bewijs uit het ongerijmde, dat Truffier in zijn hierboven aangehaald artikel tracht te leveren, betoogend dat Arnolphe weerzinwekkend zou zijn, indien hij niet comisch was, schijnt mij niet overtuigend. In de eerste plaats omdat de genegenheid die Arnolphe voor Agnès reeds op haar vierde jaar verklaart te hebben opgevat, volstrekt niet zoo ongunstig behoeft te worden opgenomen als Truffier te verstaan geeft. En dan nog: hoevele comische personnages hebben niet op latere *lezers* een weerzinwekkenden indruk gemaakt, een indruk die bij de voorstelling ongetwijfeld — Rigal betoogt het bij verschillende stukken, o. a. bij Tartuffe, uitvoerig — niet werd ervaren; daar de dwaze en de slechte comedie-helden bovenal als lachwekkend werden voorgesteld.

Doch we kunnen het buiten dit argument stellen; er blijven er genoeg andere over.

II

Een ander vraagpunt in zake 'L'Ecole des Femmes' is dit: wat bedoelde Molière met den titel van 't stuk?

Rigal heeft, voor zoover mij bekend is, het laatst een meening in dezen uitgesproken. Hij licht ons eerst in omtrent de „idée" — van een „thèse" te spreken, is wel wat anachronistisch — die Becque [2]) en Brunetière [3]) in het stuk zagen, en die, kort-gezegd, hierop neerkomt, dat „jong bij jong" en „oud bij oud" het best gepaard zijn; dat is echter niet juist gezien, zegt Rigal, en hij schrijft Molière deze les toe: „on ne prend pas les mouches avec du vinaigre." Zoo komt hij tot deze conclusie: [4])

---

1) 'La Muse historique' van 6 Januari 1663:

On joua l'Ecole des Femmes
Qui fit rire leurs Majestés
Jusqu'à s'en tenir les côtés:

— — — — — — — — — — —

Quant à moi, ce que j'en puis dire,
C'est que, pour extrêmement rire
Faut voir avec attention
Cette répresentation
Qui peut, dans son genre comique
Charmer les plus mélancoliques.

— — — — — — — — — — —

Wèl een bewijs, dat het stuk zoodanig werd gespeeld, dat het den indruk maakte van een volkomen blij-spel!

2) 'Molière et l'Ecole des Femmes', Revue Bleue, 10 avril 1886.

3) Conférences de l'Odéon, dl. I, p. 27.

4) 'Molière' (Paris, Hachette & Co., 1908), dl. I, blz. 170.

„— A ce compte, '*l'École des Femmes*' est une réédition de '*l'École des maris*'? En partie, oui, sans doute, et le titre ne fait rien à la chose. Molière n'a pas osé intituler son oeuvre: '*l'École des maris, seconde partie*', et il a adopté un titre nouveau qui fît pendant au premier. Mais essayez d'expliquer ce nouveau titre, comme l'ancien! L'ancien signifiait: „regardez Sganarelle, voilà le type de ce que ne doivent pas être les maris"; expliquerez-vous le nouveau comme ceci: „regardez Agnès, voilà le type de ce que ne doivent pas être les femmes"? Ce serait un contresens complet. La seule explication possible est la suivante: „regardez Agnès, voilà comment se formeront les femmes, si les maris se conduisent envers elles d'une certaine façon." La leçon ici encore est pour les maris; c'est une *École des maris* que la prétendue *École des femmes.*" [1])

Dit is zeker een allerzonderlingste verklaring van den titel; als het überhaupt een verklaring mag heeten! En weer zou ik naar de 'Critique de l'École des Femmes' willen verwijzen voor de *duiding* althans naar een betere. Daar zegt Uranie, die Molière's stuk met veel geest en gezond verstand verdedigt, zeer blijkbaar Molière zelf vertegenwoordigend, o. a. dit: [2])

„....ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive."

Inderdaad, dit is *het* „plaisante" van dit stuk, dat een vrouw haar zin weet te krijgen, een onnoozel jong ding, en dat de zooveel oudere Arnolphe niet tegen haar wil is opgewassen, zelfs niet terwijl hij voortdurend op de hoogte wordt gehouden van haar plannen.

En wat is het nu, dat Agnès een wil geeft, en de slimheid om dien door te drijven? Waar gaat ze hiervoor ter schole?

Bij de Liefde. De Liefde inderdaad, dat is de School der Vrouwen. Die blaast het zoete kind Agnès in, om met den „grès" dien ze gehoorzaam het raam uitgooit een, niet verboden, briefje mee te werpen. Die wekt een eigen wil in haar op, en geeft haar kracht om dien wil tegenover de eischen van Arnolphe te stellen. Dat verschillende Molière-verklaarders niet op dezen uitleg kwamen, is waarschijnlijk hieraan toe te schrijven, dat ze te veel keken naar de groote comische mannerol, te weinig naar de vrouw, van wier schoolgaan toch de titel gewaagt.

December 1920. J. L. WALCH.

GOTISCH *rz.*

Het is bekend, dat bij Gotische substantiva en adjectiva, van welke de laatste consonant van den stam een *r* is, de nom. s. deels op *rs* uitgaat, deels op *r*. Voor dit verschijnsel zijn vele verklaringen gegeven, maar eene bevredigende uitlegging is, voorzoover ik weet, nog niet gevonden. De woorden, die hier vooral in aanmerking komen, zijn:

---

1) De redactie wijst mij erop, dat Rigal hier een idee overneemt van Lessing (Hamb. Dramat. 53stes Stück). Inderdaad, daar vindt men vrijwel hetzelfde betoog; door Lessing alleen meer voorzichtig, meer onderstellenderwijs, dan door Rigal voorgedragen.

2) Voorlaatste tooneel.

1. *hors, skeirs, swers, gaurs.*
2. *akrs.*
3. *stiur.*
4. *fidwor.*
5. *unsar, izwar, ƕaþar, anþar, kaisar.*
6. *frumabaur, wair, Saur.*

Op grond van *akrs* worden ook de nom. s. *figgrs, hlutrs* aangenomen. Op grond van *frumabaur* ook *ainabaur*; op grond van *wair* het simplex *baur*. Bij den n. pl. *warai* zal de n. s. m. *war* zijn.

Bij de verklaring der vormen op *r* heeft men òf aangenomen, dat *s* aan het einde afgevallen is, òf dat *z* aan de voorafgaande *r* geassimileerd is, waarop *rr* aan het einde tot *r* werd of als *r* geschreven werd. De eerstgenoemde meening is door Wrede, *Sprache der Ostgoten*, p. 177 op den voorgrond gebracht. Hij meent, dat de vormen op *rs* alleen klankwettig zijn, dat het verlies van *s* bij woorden van het type *unsar* op het voorbeeld berust van *fadar, broþar* enz., die sedert Indoeuropeeschen tijd geen *s* gehad hebben, en dat *wair* en *baur* zich hierbij hebben aangesloten, terwijl in het Wandaalsch alle woorden op *r* en dentalen, eindelijk in het Oostgotisch alle nominatiefvormen dezelfde analogie volgen. Dit is een kunstig en gekunsteld systeem van analogische werkingen, waaraan men moeilijk kan gelooven. Om alleen maar bij het bijbel-Gotisch te blijven, — het is volstrekt niet te zien, waarom de namen van verwantschapsbetrekkingen zulk een invloed zouden hebben geoefend op een groep woorden, die bijna geheel uit adjectiva bestaat, en deze adjectiva weer op enkele substantiva, die formeel volstrekt niet kort er bij staan, want dat *wair* en *baur* korte stam-syllabe hebben, kan deze woorden voor het taalgevoel toch niet tot één groep verbonden hebben met *unsar*.

Het kan moeilijk betwijfeld worden, en de meesten zijn het er over eens, dat in de gevallen, waar *r* aan het einde staat, niet een *s* is afgevallen, maar een assimilatie van *z* aan *r* heeft plaats gehad. De vraag is dan slechts, onder welke omstandigheden deze assimilatie tot stand kwam.

Brugmann in zijn *Grundriss der vergl. Grammatik* I[1], p. 519 meent, dat de assimilatie klankwettig in alle gevallen moest optreden. De woorden op *rs*, die voor een groot deel adjectiva zijn, zouden *s* gekregen hebben ter onderscheiding van het neutrum. Daartegen is te zeggen, dat naast 3 adjectiva, waarvan een nom. s. op *rs* overgeleverd is, t. w. *skeirs, swers, gaurs*, twee substantiva op *rs* staan (*hors, akrs*), terwijl omgekeerd bij de woorden op *r* de adjectiva niet in de minderheid zijn. Daarom voegt Brugmann, deel II[1] p. 934, er aan toe, dat *anþar, unsar* enz. door woorden van het type *broþar, fadar* tegen de analogische werking, die van adjectiva uitging, beschermd zijn. Maar ook dit verklaart niet de tegenstelling tusschen *wair* en *hors*. Indien de analogische *s* zich ook over de substantiva uitstrekt, dan kan men zelfs met recht vragen, waarom *broþar, fadar* enz. zich daaraan onttrekken, want dat deze woorden geen etymologische *s* gehad hebben, kan geen oorzaak zijn, dat zij geen analogische *s* konden krijgen.

In de tweede uitgave van zijn *Grundriss* wijzigt Brugmann zijn opvatting eenigszins, en Streitberg, *Got. Elementarbuch* [3 4] p. 90, sluit zich bij die ge-

wijzigde opvatting aan. De assimilatie, zoo heet het, is alleen klankwettig na tautosyllabische niet sonante *r*. Door deze toevoeging wordt het aantal analogieformaties met één (*akrs*) verminderd, het getal blijft echter 4 en omvat alle langstammige woorden met vocaal vóór *r* met uitzondering van het ééne woord *stiur*, en bovendien blijft het als te voren noodig, eene afzonderlijke verklaring hiervoor te geven, dat *anþar*, *unsar* enz. aan die analogieformatie weerstand boden. Evenmin begrijpt men, waarom *wair*, *baur*, *Saur* zich aan den invloed onttrokken, die toch wel *hors* aantastte.

Hirt, *Beiträge z. gesch. d. d. Spr.* 23, 329 v., meent, dat sommige woorden germ. *z*, andere germ. *s* hebben. Er is zeker in de gedachte, dat de assimilatie achterwege bleef, omdat ten tijde der assimilatie de groep niet *rz* luidde, maar *rs*, iets, dat vruchtbaar kan zijn. Maar aan een onderscheid, dat uit het Oergermaansch stamt, is toch nauwelijks te denken. Immers toonen het Wgerm., waar de sisklank in den nom. s. regelmatig verdwenen is, en het Ngerm., dat geen enkele n. s. op *s* heeft [1]), met groote zekerheid, dat het Oergerm. in den n. s. uitsluitend *z* kende. Voorts is er in de verdeeling der woorden, die in het go. op *r* en op *rs* uitgaan, niets, dat aan Indoeuropeesche toestanden herinnert. Integendeel, de verdeeling hangt, voorzoover men zien kan, van eene gansch andere omstandigheid af, namelijk van de quantiteit der voorafgaande syllabe. Ook de verklaring van Hirt mag dus geen verklaring heeten.

Axel Kock, *Kuhns Zeitschr.* XXXVI, 579 vv., gaat er van uit, dat een belangrijk deel der woorden, die *z* assimileeren, tweelettergrepig zijn. Hij meent, dat de regel is, dat de assimilatie alleen na eene niet hoofdtonige syllabe tot stand komt. Tegen deze opvatting echter strijdt de omstandigheid, dat bij éénlettergrepige woorden de assimilatie juist na korte, niet na lange syllaben optreedt. Immers, gelijk Kock zelf op eene andere plaats verklaart, heeft het einde van eene lange syllabe zwakker toon dan het einde eener korte en staat in accentuatie dus korter bij eene eindsyllabe. Men zou dus, indien de genoemde verklaring juist was, wel assimilatie verwachten in *hors*, maar niet in *wair*. Kock meent trouwens, dat *wair* en *baur* onder den invloed staan van composita als *frumabaur* (met semifortis op het tweede lid); trouwens, de nom. s. *baur* is alleen in een compositum overgeleverd. Op *Saur* echter kan ook deze verklaring niet toegepast worden.

Braune in zijne *Gotische Grammatik* § 78 aanm. 2 stelt den regel op, dat de assimilatie — of wegval van *s*, zooals het bij hem heet — beperkt is tot korte syllaben. Dit is geen verklaring, maar een zeer nauwkeurige omschrijving van den werkelijken toestand. Alleen *stiur* maakt een voorloopige uitzondering. Deze formuleering heeft er dus zeker recht op, het uitgangspunt van het nader onderzoek te zijn.

Neemt men de quantiteit der stamsyllabe als uitgangspunt, dan dringt zich terstond de vraag op, of de assimilatie niet iets met de syncope te maken heeft. Het zou denkbaar zijn, dat in sommige woorden de verscherping van *z* aan het einde ouder was dan de syncope, terwijl in andere woorden de

---

1) Gevallen als *íss* < **īsaR* zijn natuurlijk geheel anders te beoordeelen.

verhouding dezer verschijnselen de omgekeerde was. De ontwikkeling zou dan zijn:

**weraz* > **werz* > **werr* > *wair.*
**hōraz* > **hŏras* > *hors.*

Hiertegen is echter in te brengen, dat in de overige dialecten de syncope na lange stamsyllabe ouder is dan na korte, en dat in het go., ofschoon hier syncope van *a* en *i* zoowel na lange als na korte syllabe regel is en *u* in beide gevallen bewaard is, toch nog enkele zwakke sporen aanwezig zijn van een gelijke chronologie in de syncopeverschijnselen (Zie *Neophil.* II, 268). De hierboven als denkbaar aangegeven ontwikkeling der vormen **hōraz* en **weraz* tot *hōrs* en *wair* zou echter tot de opvatting voeren, dat *a* na een korte stamsyllabe vroeger gesyncopeerd was dan na eene lange. Zonder gebleken noodzakelijkheid zal men dit niet aannemen, en daarom moet ook van deze ver klaring afgezien worden. Toch komt het mij voor, dat er samenhang bestaat met de syncope, maar op eene andere wijze.

Wanneer een vocaal gesyncopeerd wordt, blijft, zooals uit talrijke onderzoekingen der laatste jaren blijkt, het accent der syllabe bewaard. Voor het Oudnoorsch heeft Kock dit herhaaldelijk aangetoond, en analoge regels voor het West- en Oostgermaansch heeft de schrijver van dit opstel geformuleerd (*Tijdschr. Ndl. T. e. L.* XXXVII). Er bestaan nu in geval van syncope twee wijzen, waarop het accent bewaard kan blijven. Òf een consonant derzelfde lettergreep neemt het accent over en wordt sonant; het woord behoudt dan het aantal lettergrepen, dat het te voren bezat. Òf de voorafgaande syllabe neemt het accent over en krijgt een tweetoppig accent. Welk van die twee dingen gebeuren zal, is in de meeste gevallen niet twijfelachtig. Indien de syllabe, wier klinker gesyncopeerd wordt, een consonant bevat, die gemakkelijk sonant wordt, dan beantwoordt de eerstgenoemde wijze aan den natuurlijken gang van zaken. Dat *i̯* en *u̯* het accent overnemen, is een vaste regel (os. *beddi* < **baðja*) [1]; ook liquidae en nasalen hebben een sterke neiging, om sonant te worden: go. *maiþms* < **maiþmaz.* Maar er bestaat toch eene onzekerheid, waarbij de verhouding van de consonant, die sonant kan worden, tot een voorafgaande consonant een rol speelt. Verschillen deze beide consonanten weinig in sonoriteit, dan is het mogelijk, dat de tweede consonant consonant blijft, terwijl de eerste der twee de andere in klankvolheid te boven gaat. Hierop berust het, dat in het Westgerm. geminatie vóór liquidae en nasalen slechts plaats heeft met enkele, niet zeer sonore, consonanten, ten deele alleen met tenues (zie *Tijdschr.* t. a. p. p. 192). Uit **akra* werd *ak̄kr* met sonante *r* en verlengde *k*; uit *fugla* werd aanvankelijk *fugl* met circumflex op de groep *ug* en *l*, die voorloopig niet sonant was. Hierop berust ook de tegenstelling tusschen ndl. *regen* (uit. *regn̥*) en de. *regn* (gesproken *rain*), zie t. a. p. p. 193 noot 1. Te vergelijken is ook de concurrentie tusschen *r* en *n* in *lantaarn* met niet sonante en

---

[1] Voor het go. kunnen voor het sonant worden van *i̯* en *u̯* geen voorbeelden aangehaald worden, daar het go. vóór de syncope tusschen consonant en klinker — afgezien van gevallen als *twaddje* uit **twagjēm* — niet *i̯ u̯* maar *i u* had (*badi* < **baðia*). Zie *Tijdschr.*, t. a. p., blz. 206.

lantaren met sonante *n*. Dit laatste onderscheid hangt van een gering verschil in accentuatie af.

Nu zijn *r* en *z* consonanten, die in sonoriteit niet veel verschillen. Bij de opeenvolging *rz* is het dus mogelijk, dat *z* boven *r* gaat en sonant wordt, maar ook, dat *r* boven *z* gaat, in welk geval *z* consonant blijft.

Eene andere omstandigheid, die in aanmerking verdient te komen, is de quantiteit van den voorafgaanden klinker. Een lange klinker neemt gemakkelijk het accent van een volgende syllabe over en krijgt dan een circumflex; een korte kan dat ook doen, maar dan moet hij verlengd worden. Hiertoe is dus eén grooter verandering noodig dan bij circumflecteering van een langen klinker. Men kan zich dus denken, dat in twijfelachtige gevallen als bij de opeenvolging *rz* de doorslag tusschen de twee mogelijkheden, het sonant worden van een consonant en het circumflecteeren van den vorigen klinker, wordt gegeven door de quantiteit van dien klinker.

Indien dit bij de Gotische syncope het geval geweest is, dan ontstonden bij die gelegenheid de volgende vormen:

**skīraz* > **skĩrz*. De lange klinker nam het accent over en werd gecircumflecteerd.

**akraz* > **akr̥z*. De consonantische *r*, volgend op *k*, werd sonant.

**weraz* > **werz̥*. De korte klinker nam geen accent over, maar de *z* volgend op *r* werd sonant.

In de voorbeelden **skĩrz*, **akr̥z* is daarop *z*, misschien nog vóór de periode der assimilatie, *s* geworden.

In **werz̥* was *z* sonant, had dus langer duur en meer stem, dan waar zij consonant was. Zij werd daardoor tegen de verscherping behoed. In eene jongere periode werd de vorm door verzwakking van het accent op *z* eenlettergrepig, en nu assimileerde de nog steeds sterk tonende *z* zich aan de voorafgaande *r*.

Evenzoo in *unsar*. De ontwikkeling is:

**unsaraz* > **unsarz̥* > **unsarr* > *unsar*.

Eenige woorden verdienen eene afzonderlijke bespreking.

Onder de voorbeelden voor assimilatie van *z* wordt gewoonlijk ook aangevoerd *kaisar*. Misschien is dit woord, dat zich overigens zeer goed in den regel voegt, toch te schrappen. Want in het lat., vanwaar het woord stamt, heeft de naam *Caesar* geen *s* aan het einde. Daarentegen is voor *Saur*, overgenomen uit gr. *Σύρος*, de assimilatie waarschijnlijk.

Een schijnbare, maar niet werkelijke, uitzondering op den regel vormt *fidwor*. Dit woord heeft in de tweede syllabe een langen klinker en toch geen *s* aan het einde. De *ō* zou zeer goed in staat zijn, een tweetoppig accent te dragen; dat de syllabe niet hoofdtonig was, is daarvoor zeker geen hindernis. Indien dus de vorm was ontstaan uit **fiðwōrez*, zou men **fidwōrs* wachten. Maar er is geen enkele reden, om een grondvorm **fiðwōrez* aan te nemen. *fidwor* staat, wat de buiging betreft, geheel op één lijn met de getallen 5—19; zij zijn indeclinabel en hebben daarnaast jonge vormen voor g. en d. naar de *i*-declinatie. Dit zijn meervoudsvormen; een correspondeerende nominatief zou luiden **fidworeis*. In het on. neemt *fjórir* vormen van de adjectiva aan;

het ohd. kent voor 4—12 naast ongedeclineerde vormen zulke naar de *i*-declinatie. De niet gedeclineerde vorm *fidwor* behoeft dus volstrekt niet oorspronkelijk een meervoudsuitgang gehad te hebben. Vgl. ook lat. *quatuor*.

De eenige uitzondering op den regel, die men moet toegeven, indien althans de overlevering juist is, is het woord *stiur*. Dit woord zou dan een analogieformatie moeten zijn. Maar nu het gebleken is, dat de analogie overigens in deze nominatiefvormen in het geheel geen rol speelt, is het bedenkelijk, dit beginsel voor dat ééne woord *stiur* in te voeren, indien daartoe geen volstrekte noodzakelijkheid bestaat. En deze bestaat zeker niet, want er is juist alle reden, om aan te nemen, dat de overlevering niet in orde is. In handschrift Ambros. D. staat Neh. 5, 18 aan het einde van een regel *stiur*; dan volgt *lamba*. De Grieksche tekst heeft: *μόσχος εἷς, πρόβατα* enz. Het woord *εἷς* is onvertaald. Aan het einde van den volgenden regel staat: *gaitsa*. Het Grieksch heeft *χίμαρος*. *gaitsa* beteekent *gaits .a.*, 'één geit', maar 'één' staat niet in den Griekschen tekst. De letter *a*, die achter *gaits* staat, behoort dus te staan achter *stiur*. Maar *a* is door den schrijver niet verstaan; het is opgevat als een deel van het vorig woord.[1])

Het is dus een niet te weerspreken feit, dat het slot van een groep teekens, door den schrijver van den codex opgevat als één woord, beginnende met *stiur* en eindigend met *a*, door dezen man, toen de regel vol was, daaronder geschreven is. Daarop heeft hij den volgenden regel geschreven, waarvan het laatste woord is *gaits*. Onder deze omstandigheden is het extra verwondering wekkend, dat het woord *gaits* tegen de gewoonte van het handschrift in aan de volgende *a* is vastgeschreven. Want deze man wist immers, dat de *a* die hij aan *gaits* vast schreef, niet een deel van dit woord was. Zijn handelwijze laat zich het best verstaan, indien men aanneemt, dat tot den eersten der beide regels niet *a* maar *sa* behoort. In het voorbeeld stond *stiursa*, alleen met deze fout, dat *a* aan *stiurs* vastgeschreven was. De man schreef nu *sa* onder den regel, en zette toen voort op den volgenden regel. Daar nu het woord *gaits* op een *s* eindigde, heeft hij de *s* niet nogmaals geschreven maar de *s* der groep *sa* tevens voor het slot van *gaits* gebruikt (vgl. spellingen als *ustaig*, *ustoþ* voor *usstaig*, *usstoþ*).

Indien dit juist is, dan luidt dus de nom. s. van het woord, dat in het Nederlandsch 'stier' heet, in het Gotisch *stiurs*.

De g. s. van *broþar* luidt *broþrs*. De grondvorm is **brōþriz* (met *i* uit *e*). Toen *i* gesyncopeerd werd, kreeg *r* het syllabeaccent. Men kreeg dus **brōþr̥z*, waaruit met verscherping aan het einde *broþrs*. De vorm is parallel met den n. s. *akrs*. De quantiteit der *o* speelt in dit geval geen rol. De g. s. van *fadar* heeft dus ongetwijfeld ook *fadrs* geluid.

Het adverbium *wairs* gaat op *rs* uit. Kock heeft er op gewezen (*Umlaut u. Brechung* p. 53), dat deze comparatief waarschijnlijk nooit *i* gehad heeft. Dat blijkt uit de on. comparatief en superlatief van het adjectief *verri* en

---

1) Dit blijkt uit het ontbreken der punten vóór en na *a*; vgl. in denzelfden regel *lamba gawalida .q.*

verstr, die op het voorbeeld van het adverbium geen *i*-wijziging hebben [1]). De *s* van *wairs* is ongetwijfeld, niettegenstaande het woord van ouds éénlettergrepig is, eenmaal *z* geweest; vgl. on. *verr*, *verri*; ofri. *wirra*, *werra*, ags. *wierrest* [2]). In *wairs* gaat aan de *r* een korte klinker vooraf, en toch is *z* niet aan *r* geassimileerd, maar aan het einde verscherpt. De verklaring is, na hetgeen gezegd is, niet ver te zoeken. Daar tusschen *r* en *z* geen vocaal gestaan heeft, is er ook geen vocaal gesyncopeerd; *z* is dus niet sonant geworden, en de niet sonante *z* van **wĕrz* is tegelijk met die van **skīrz* en **akṛz* verscherpt. Zoo levert dit adverbium de proef op de som. Alleen wanneer er syncope heeft plaats gehad, is *z* na korte syllabe geassimileerd; is er geen syncope, dan is *z* na korte syllabe precies behandeld als na lange [3]).

De behandeling van *wairs* werpt ook een licht over woorden als *marzjan*, *airzeis*, waar *z*, die niet aan het einde staat, niet verscherpt, en toch niet aan voorafgaande *r* geassimileerd is. Want in geen dezer woorden is *z* sonant geweest. Wij leeren uit *marzjan*, *airzeis*, dat bij de assimilatie *rz* > *rr* niet uitsluitend een chronologisch maar ook een phonetisch gezichtspunt in aanmerking komt. Het is voor de assimilatie niet voldoende, dat *z* in de periode, toen assimilatie plaats had, achter *r* aanwezig was; de *z* moet ook eene bepaalde qualiteit gehad hebben. Deze qualiteit werd zij deelachtig, toen zij sonant werd. Maar een zelfstandig accent zal *z* aan het einde niet meer gehad hebben, toen zij geassimileerd werd, want een voorwaarde voor de assimilatie is natuurlijk een volslagen opgeven van een eigen accent. Deze eigenschâp, die de *z* ontvangen had, toen zij sonant werd, kan slechts geweest zijn een sterkere stemtoon, dan zij te voren had, en dezen stemtoon behoefde zij niet op te geven, toen zij haar zelfstandig accent verloor. Daarom is de *z* van **werz̥*, **bŏrz̥*, **unsarz̥* aan de voorafgaande *r* geassimileerd, terwijl de *z* van *airzeis* en *marzjan*, die dezen sterkeren stemtoon niet had, maar die dezelfde uitspraak had als die van **weraz* vóór zij sonant werd, en van *skīrz*, vóór zij verscherpt werd, onveranderd bewaard is.

De klankwetten, die men op grond van het bovenstaande formuleeren kan, luiden:

In het Gotisch is een aan het einde staande *z*, die ten gevolge van vocaalsyncope achter *r* kwam te staan, sonant geworden, wanneer die *r* onmiddellijk voorafgegaan werd door een korten klinker.

---

1) Op andere comparatieven van gelijke vorming heb ik Neophil. II, 268 gewezen.

2) De daarnaast voorkomende vormen ags. *wiers*, *wiersa*, os. *wirs*, *wirsa* en het afgeleide *wirsista*, ohd. *wirs*, *wirsiro*, *wirsisto* hebben germ. *s*. Het ligt echter het meest voor de hand, dat de go. vorm met den on., die trouwens ook in het wgerm. verbreid is, overeenstemt. Go. *wairsiza* is een jonger formatie, waaraan *wairs* ten grond ligt.

3) De vraag naar de etymologie van *wairs* is overigens van de hier besproken vragen te onderscheiden. Zij is van beteekenis voor den oorsprong der *s*, die daarna door Verner's wet *z* was geworden, en komt hierop neer, of men met een wortel te doen heeft, die ide. *s* bevat, dan of de *s* uitsluitend comparatief-suffix is. De vergelijking met oksl. *gorij*, 'erger' (Diefenbach. Vgl. Wb. I, 191, vgl. Uhlenbeck, *Beitr. z. gesch. d. d. Spr.* XXX, 323) voert tot de opvatting, dat de wortel op *r* uitgaat. Brengt men het woord in verband met ndl. *verwarren*, hd. *wirren*, dan wijst dat op een stam op ide *rs*, want in dit oude sterke verbum zal wel geen comparatief-suffix aanwezig zijn. In dit geval zijn voor *wairs* twee opvattingen mogelijk. Òf het woord bevat niet meer dan den stam; de *s* is dan misschien voor een comparatief-suffix aangezien; òf er is in het ide. een *s* als comparatief-suffix achtergevoegd, maar de lange *s* is dan na een consonant vóór de werking van Verners wet verkort. Voor de beoordeeling der germ. *z* is deze vraag, gelijk gezegd is, van geen beteekenis.

Gaat aan de *r* een consonant vooraf, dan krijgt de *r* het syllabeaccent; gaat een lange klinker of tweeklank vooraf, dan krijgt deze circumflex.

Een *z*, die sonant was, is later, na verlies van het syllabeaccent, aan een voorafgaande *r* geassimileerd.

Een *z*, die niet sonant was, is aan het einde van het woord verscherpt, ook na *r*.

Een *z*, die niet sonant was, is in het midden van het woord, ook na *r*, onveranderd bewaard.

Amsterdam. R. C. BOER.

ADDITIONAL REMARKS ON OE *SCǢNAN* = MODERN ENGLISH *SHEEN*.

In *Anglia* XL (N. F. XXVIII), 560—61 I had shown that the *NED* errs when it represents OE *scǣnan* as not having survived the ME period. I had been able to produce evidence for the word not only being used in a 15th century cookbook, but proved it also as still alive in the dialect speech of the present century by a quotation from the writings of Victor L. Whitechurch (*A Downland Corner*, published by H. Holt & Co., New York 1913, page 48). To this quotation I can now add another from a novel by the same author, published in 1914 by the Baker and Taylor Co. of New York, I think: On page 254 of V. L. Whitechurch's *Off the Main Road* we read: *"I wanted to start '**sheenin**' to-day', said John Betterton, only the Rector wanted the choir and three of my men are in it."* 'To sheen' is here as in the other instance quoted the technical rural term for thrashing. This coincides with the explanation of *sheen* given by Joseph Wright in his *English Dialect Dictionary*, V, 371 'to work with a machine, especially a steam **thrashing**-machine'. I owe this reference to Prof. Swaen who draws my attention to it in *Anglia* XLI (NF. XXIX), 184, correcting my assertion that Wright had failed to register the word. How I came to miss it, inspite of diligent search for it, I am at a loss to understand now, but such is the fact. As to the explanation offered in the *EDD*, I have no doubt that the "educated" understanding of the word is prone to connect it with 'machine'; quite likely also the "uneducated" rustic mind is strongly influenced by the French 'machine' in his attitude towards his native *sheen*, especially since the introduction of the steam thrashing-machine and its general substitution for the old-fashioned flail. Under these circumstances I should like to raise the question whether the old way of thrashing is alluded to in the two novels of Victor L. Whitechurch from which I quoted *sheening* or the modern one by way of the thrashing machine. The latter seems to me hardly likely from what I remember about rural conditions as portrayed there.

Among the words not booked by Hall in the second edition of his Dictionary, though registered in the first, is

aglic = modern *awly*.

On page 14, column c, of the first edition we find entered *āhwilc* II.? 'adj. terrible'. And as source Ælfric is given, though with a query. If we

turn to B.-T., we learn that the word is taken from Ælfc. Gl. 116 = Somner 80, 65 = Wrt. Voc. 61, 43. From the Supplement to B.-T. we gather sub *ahwilc (?)* the additional information that the gloss cited is: Terribilis *ahwilc* vel *egeslic* vel *dryslic*. It is printed in Wright-Wülcker 191[27]; I have long had it on my list of 'Addenda and Corrigenda from the Glosses' under the above caption. The word is interesting as the first trace of the intrusion of ON. *agi* = OE. *ege* into the vocabulary of the Anglo-Saxon. It is quite plain that *ahwilc* is scribe's mistake for *ahwlic* and (*h*)*w* represents ON. *g* as pronounced by the contemporaries of Ælfric.

Lakeland, Florida, U. S. A. OTTO B. SCHLUTTER.

OE. *CLÉAT* = MODERN ENGLISH *CLEAT*. OE. *(GE)STÉAPAN* = MODERN ENGLISH TO *STEEP*.

Of modern *cleat* the *NED* says that although it is evidenced only from the 14th century, it clearly goes back to an unrecorded OE. *cléat*: — W. Ger. **klaut*, O. Sax. type **klôt*, represented by M. Du. *kloot*, Du. *kloot* 'ball' to which OHG. *chlôz* MHG. *klôz* 'lump, clump, ball, pommel of sword, wedge' and mod. Ger. *Klosz* correspond. Also Kluge in the 8th as well as in the 9th edition of his Etymological Dictionary makes it appear as if OE. *cléat* was unrecorded. However, it seems to me there can hardly be any doubt that the word is actually on record in the following gloss preserved in the *Corpus Glossary* P 411, Pittacium. osperi [1]) *clut. cleot.* The *o* of *cleot* represents a normal OE. *a* just as the *a* of E 411, *ansceat* 'exintera' represents a normal OE. *o*, though it is just possible that the memory of *andscéatan* 'exsinuare' may be responsible for the *a* we read. Compare also A 359 *ansuaep* 'afflarat' for *ansueop*. Also I 466 *gestoepid* 'initiatum' is a case in point. For *gestoepid* represents a normal *gestéapid* 'steeped'; compare OHG. *arstaufit* 'catechizat' which I recognize in Ahd. Gl. I 72[11] cathazizat *arstaupit*. OHG. *arstoufit* is rendering of a Latin *imbuit* (sc. doctrina Christiana) as we can safely infer from such glosses as *catezizatur*, *inbuitur* (*Leiden Glossary* ed. Glogger I, 23 = Hessels I, 20) which refers to *ei qui catechizatur* of Conc. Nic. XIV p. 118, as pointed out by Glogger and Hessels. As to the meaning of 'to steep' in the sense of 'to initiate', see the *NED* which is right in bringing the word back to OE. *stéapan*, but errs in starring it as though it were unrecorded. If the editors had heeded what I had brought forward on the subject in the *Journal of English and Germanic Philology* I, 323 and later on in *Anglia* N. F. XIV, 296, they could not but have realized that the gloss in the *Corpus Glossary* I 466 is good authority for the OE. *stéapan* they posit. I erred in positing *stépan* accepted by Holthausen and Hall. The latter, progressive lexicographer that he is, books this *stépan* in the first column of page 277 of his revised *Anglo-*

1) Hessels asks: Is this an Anglo-Saxon word? I answer, it might be taken to stand for *ō speri* = *on speri* 'in lancea', but all this is very problematic.

Saxon Dictionary, no doubt on the strength of my elucidation, thus: *gestépan* 'to initiate, consecrate' and gives as source WW. For his third edition I recommend the following correction: "*gestépan* (*WW.* 28^{31} = *Corpus Glossary* I 466) see *gestéapan*" which with the meaning indicated should be inserted on page 275, second column, right after *stéap* m. 'stoup'.

Daytona Beach, Fla. OTTO B. SCHLUTTER.

OE. *HÉOLCA* 'PRUINA': ON. *HÉLA* 'PRUINA'.

One of the most interesting words preserved to us by the *Lambeth Psalter* is the one contained in the following gloss on Ps. 118^{83} sicut uter in pruina, *swa swa bytte on heolcan.* Sievers was the first, if I mistake not, to take note of the word in the 3d edition of his *Angelsächsische Grammatik*, and from there it passed over into the 1st edition of Clark Hall's *Dictionary* in 1894, and four years later the *Bosworth-Toller* recorded it, giving *Lambeth Ps.* 118^{83} as the source. In the revised edition of his dictionary Hall has seen fit to drop the word as he has dropped other words he ought to have retained. For the dropping of the *heolca* 'hoar-frost' he exhibited in the 1st edition, on the strength of Cook—Sievers' *Old English grammar* 81, there is not the slightest reason. Some years ago, I believe, I drew privately Prof. Lidén's attention to its connection with ON. *héla* 'pruina' and I argued that the Old English form to be posited was *héolca* rather than Sievers' *heolca.* Later on I put down my observations on *héolca* in the form of an article to be published in *Anglia*, but this article seems to have shared the fate of many an other one sent to the editor — it never reached him. I held and hold that *héol-* of *héolca* goes back to an original *hihl-* connected with Sanscrit *çíçiras* which [1]) is cited by Walde sub *calere* and Falk-Torp sub **hihlôn* **hehlôn* as the congener of ON. *héla.* OE. *héolca* is a diminutive like *geolca.*

Lakeland, Fla. OTTO B. SCHLUTTER.

TRACES OF THE MASCULINE GENDER OF OE. *EORÞE.* OE. **BǼSN, BÝSN* 'FERMENTUM'.

According to Hans Hecht's edition of Wærferth's translation of Gregory's *Dialogues*, page 93^{18}, the summary of the second book, chapter XXV, dealing with a miracle wrought by St. Benedict, reads in Ms. H thus: *Hu se eorðe awearp þone munuccnapan of his byrgenne.* Again for *seo eorþe* in the following passage taken from Ælfric's *Nativity of St. Mary:* "*hwi sceolde seo eorðe hyre wæstmas ofteon þam unscyldigum sæde for ðam scyldigan sædere*

1) explained "kühl, kalt". According to what Falk-Torp print on page 84 of their *Wortschatz der germanischen Spracheinheit* there is a Sanscrit masculine (neutre)noun *cícira* "Kühle, Kälte, Frost, adjective "kühl, kalt".

(Assmann, *Ags. Hom.*, III 314—15 p. 37) the editor states in the notes that MS. S[1] = MS. Corpus Christi College 188, *codex membranaceus in folio minore longe ante conquisitionem Angliae scriptus* exhibits the reading *se eorðe.* Further we read in the *Arundel Ps.* 142[10] as rendering of 'in terram rectam' *on eorðan rihtum.* Also we find *on þam eorþan* in Ælfric's *Lives of Saints* ed. Skeat XXIII B 469 (Gloucester Fragment). In the *Old English Martyrology* ed. Herzfeld p. 162[18] MS. C offers the reading *ofer stǽnenne eorþan.* The *Lambeth Psalter* 99[2] renders, according to Lindelöf, 'iubilate domino omnis (s. o.) terra' thus: *freadremað drihtne eala eorð. Eala,* of course, stands for *eal lá.* Ibid. Ps. 103[5] nec inclinabitur (sc. terra) is Englished by *he ne bið ahyld.* Finally, Wycliffe renders the Latin of Mark 4, 28 in such a manner that there is no room left for doubt that he, too, occasionally treated *erthe* as masculine. For he says: "*the erthe by his owne worchinge makith fruyt*". I am confident further search will yield more confirmatory evidence. I trust what I have brought forward will stimulate others to seek. I myself cannot, at present, pursue the subject farther, as here at Daytona Beach, where my wife's and my own failing health forces me to spend the winter, I have no access to a library equipped with the necessary books. I take this occasion to draw again public attention to an other word I tried to stir up some interest in several years ago in the *American Dialect Notes.* I am sorry to say I completely failed to elicit any reply to the query, in what states of the Union was *bees* in the sense of *yeast* still a living word. It is known in the New England States and part of Pennsylvania with the qualifying adjectives Italian, Californian, Mexican, Australian and beer „bees" as a popular remedy in the case especially of stomach troubles. A Dr. Kellogg who dealt with the subject in a letter written to the *Hartford Times* April 29, 1914, page 2, col. 4, shrewdly suggested that the popularity of the remedy was primarily due to the great percentage of alcohol it contained, but he left no doubt about the yeasty character of the 'bees'. And his authoritative statement gave me the necessary basis for connecting this *bees* with the *bysn* 'fermentum' recorded in the interlinear version of *St. Benet's rule* edited by Logeman, pag. 11, line 17. I argued this *bysn* must represent a normal West Saxon *bǽsn* in the same way as *slypton* 'dormierunt' in *Vespasian* Ps. 75[6] represented normal West Saxon *slǽpton* etc. and it must be a by-form of an original *bǽs* (from OTeut. **bait-ti*) developed in the same way as the 12[th] century *hesn* = OE **hǽsn* was developed from *hǽs* (OTeut. **hait-ti*). I communicated my find with the well-known linguist, Prof. Evald Lidén of Göteborg, Sweden, and I am happy to say he heartily congratulated me upon it. Subsequently, in 1916, I published the matter in *Anglia* — vol. XL, N. F. XXVIII, 347—351 — but it seems to have escaped the notice of John R. Clark Hall who otherwise has been very solicitous to avail himself of the latest discoveries in the field of Old English lexicography for the benefit of his *Concise Anglo-Saxon Dictionary*, 2[d] revised edition. At any rate, while in accordance with my proofs brought forward in *Anglia* l.l. he is careful to distinguish between *ǽl* m. 'piercer, awl' and *áwel* m. 'hook, fork', two words usually mixed up in the dictionaries, he has not bookde **bǽsn, bȳsn* 'yeast'.

Nor has he booked **mete-áwel** 'flesh-hook, fork', though the word is undoubtedly on record in the interesting treatise on the duties of the *Geréfa* and, as I have pointed out in *Anglia* XL (N. F XXVIII), 356—357, it would have been recognized by Liebermann and Kluge, had they not been under the influence of the old-time error that OE. *áwel* and modern *awl* signify one and the same thing. Lest the reader of my remarks in *Anglia* XL, 357, lines 16—23, should gather from them the impression that I hold Leo responsible for it as the starter of the error, I wish to say here that Leo simply propagated it. I shall set the matter right as soon as I can get hold of my notes on the subject which I had prepared several years ago, but have been prevented from publishing by a chain of unfortunate circumstances. I ought to say here that the *áwel* m. 'hook, fork' mentioned previously as booked by Hall, in the revised edition of his *Dictionary*, really is printed *awel* on page 27a; but that this is merely one of the regrettable misprints from which the book is not free, may be seen by the correct entry in the second column of page 27 where we find *āwol* = *āwel*. At any rate, from this entry it is clear that Hall does not hold with Holthausen who in *Beiblatt z. Anglia* August 1919, page 247, commenting on the eminently proper explanation of *owel*, in *Owl & Nightingale* 80, as the ME. representative of OE. *áwel*, brought forward by the recent editor of that poem, asserts with his usual cock-sureness: "Ein ae. *āwol* ist abzulehnen; eher ist neben *awul* eine Ablautsform mit *ō* anzunehmen." This is Holthausen's way of trying to get square with Sweet's blunder in recording the undoubtedly early ME. *owul* of WW. 548[20] among the OE. forms of the word which he gives as *āwel, āl, ǣl,* thereby differing from Sievers-Bülbring who, on the authority of E. Zupitza, *die germ. Gutturale*, page 63, assume the *a* of *áwel* to be short, though they agree with Sweet that the word means *awl*, is in fact its OE. forerunner. That this is an illusion I have conclusively shown in my remarks on *ǽl* 'subula' and *áwul* 'fuscinula' (*Anglia* XL, 352—357), and I have combatted the error again in my notes on the etymology of modern English *awl*, published in the July number of *The Journal of English and Germanic Philology* 1919. In the latter article I have brought out the fact that modern *awl* is based solely on OE. *ǽl, al* 'subula' and emphasized again, what I had already established in the *Anglia* article, that OE. *áwel, áwul* 'fuscinula' is quite a different word. That its initial is really long I concluded from the 12th century *owel* of WW. 548[20] which is corroborated by the 15th century *owel* of WW. 576[15] and the *nowle* of WW. 626[7] of the same date. And I said that the word, had it survived, would now be represented by *oul* or *oule* or *owle*, never by *awl*. And to that position I still adhere. I also adhere to the etymological explanation of OE. *áwel* I have brought forward in the article alluded to. In a subsequent article I expect to deal with the ME. quotations exhibiting, as the *Legend of St. Katherine* does, *eawle* for the *owle* we should expect. At present it seems to me such forms can best be explained by the assumption of a by-form **ǽwel, ǽwul* which latter seems to be actually on record in the *ǽwul* 'nassa' of WW. 181[11] booked thus by Hall, whose interpretation 'basket with a narrow neck for catching fish' may be correct. I think I have seen such contrivances for

catching fish during my stay in Holland. If my etymological conception of ***á-wel*** 'evulsor' is correct, the word, in its by-form ***ǽ-wel,*** might well be transferred from its original application to that of a 'fishcatching' contrivance. Observe that also 'hawk' designates such a one. That the underlying OE. ***hafuc*** = OHG. ***habuh*** represents the same radical idea of 'catcher' can be seen from what Kluge says sub ***Habicht.*** A suffix-less form, not mentioned by him, is met with in the Ditmarsh ***hæv*** of Klaus Groth's ***Quickborn,*** page 188 of the edition by Perthes-Besser & Mauke, Hamburg 1853. Another form with the sufffx ***-t*** I came across in the Low German ***hawt*** of Bandlow's "*Naturdoktor Stremel* (Reclams Universalbibliothek No. 3920, page 18).

It may not be amiss to give here the proof of my assertion made in the July number of *The Journal of English and Germanic Philology* 1919, page 375, to the effect that the scribe of the codex where the early ME. ***owel*** occurs, almost invariably changed the long ***a's*** of his original to ***o.*** Here it is: WW. 536[4] *mo* = OE. *má.* Just so WW. 536[10-14] WW. 537[8] ***toa*** = OE. *tá*; WW. 538[15] *opam* = OE. *ápam*; WW. 538[34-43] ***loverd*** = OE. ***hláford***; WW. 539[14] ***borsper*** = OE. *bárspere*; WW. 541[1] *gode* = OE. *gád*; WW. 541[25] ***onhende*** = OE. *ánhende*; WW. 541[28] *frofergost* = OE. ***frófergást***; WW. 541[40] *slopleaste* (dat. sg.) = OE. *slápleaste*; WW. 541[44] ***orfest*** = OE. *árfæst*[1]); WW. 542[40] ***fouh*** = OE. *fáh*; WW. 543[36] ***roadeor*** = OE. ***rádéor***; WW. 543[37] ***roa*** = OE. ***rá***; WW. 543[39] *got* = OE. *gát*; WW. 543[40] ***do*** = OE. *dá*; WW. 544[1] *b[or]* = OE. *bár*; WW. 544[9] *slowurm* = OE. ***sláwyrm***; WW. 544[40] *hor[hune]* = OE. *hárhúne*; WW. 544[44] *clote* = OE. *cláte*; WW. 544[46] ***wod*** = OE. *wád*; WW. 545[7] *crowelec* = OE. *cráwanléac*; WW. 545[10] *gorclifu* = OE. *gárclife*; WW. 545[15] ***oc*** = OE. *ác*; WW. 546[7] [*asowen*] = OE. *ásáwen*; WW. 548[5] ***one*** = OE. *áne*; WW. 548[20] ***owul*** = OE. ***áwul***; WW. 548[32] ***snode*** = OE. *snád*; WW. 549[30] ***tocnebora*** = OE. *tácenbora*; WW. 549[39] *flo* = OE. *flá*; WW. 549[40] ***sowel*** = OE. *ságol*; WW. 550[28] [*ston*] *ax* = OE. *stánæx*; WW. 550[39] ***ston*** = OE. *stán*; WW. 550[42] ***wercston*** = OE. *weorcstán*; WW. 550[44-45] *spærston*; *gimston* = OE. *spærstán, gimstán*; WW. 551[2] ***chalcston*** = OE. *cealcstán*; WW. 551[6] ***od*** = OE. *ád*; WW. 551[8] *monful* = OE. *mánful*; WW. 551[30] ***woclic*** = OE. *wáclic*; WW. 552[1] ***loc*** = OE. *lác*; WW. 552[7] ***hweston*** = OE. *hwætstán*; WW. 553[5] ***imouh*** = OE. *gemáh*; WW. 553[6] ***imouhnesse*** = OE. *gemáhness*; WW. 553[7] ***onwille*** = OE. *ánwille*; WW. 553[8] *onwilln[is]* = OE. *ánwillnes.* Only in the following instances the long *á* of the original is retained: WW. 444[7] ***tadde*** = OE. *táde*; we should expect ***tode***; but compare the modern compound ***tadpole***; WW. 548[37] *cweornstan* = OE. *cweornstán*; WW. 550[38] ***dah*** = OE. ***dáh***; WW. 551[24] [*na*]*vegar* = OE. ***nafugár.*** Special mention must be made of WW. 544[38] ***weibreode*** which may stand for ***weibreode*** = ***weibrode*** representing OE. ***wegbráde***; it may also be carelessly written for ***weibreade*** representing OE. ***wegbrǽde.***

Lakeland, Florida, U. S. A. OTTO BERNHARD SCHLUTTER.

---

1) The following . . . *leas* is undoubtedly to be read impius [*or*]*leas*, not [*ar*]*leas* as printed.

THE THEORY OF TRANSLATION IN THE EIGHTEENTH CENTURY.

Decorum is the orthodoxy of the Eighteenth Century. Social intercourse was governed by nicely articulated laws of propriety. The arts were subject to a composite body of principles drawn from the classics and from Renaissance France and Italy; and, as these foreign elements had mingled with the native tradition, a working compromise had grown up and crystalized into the set convention of "Good Taste". The poetry, drama and criticism of Italy and France were thought to show the greatest regularity and the finest judgement; English literature, especially in the person of Shakespeare, was allowed to excel in the fire of original genius; the Greek and Latin classics were considered a happy combination of both; but, because they were the product of a pagan civilization, many persons distrusted their philosophy and many more were shocked at their morals. Thus the age that looked upon itself as the consummation of culture, as "Augustan", in the most complimentary sense, modified each new element to its own likeness; and, as time went on, sought farther and farther afield for new things to re-make after its own image.

As a natural consequence of this susceptibility to foreign influence, the age one was of "multitudinous"[1]) translations. The *British Museum Catalogue* lists thirty-one complete or partial renditions of the *Iliad* as published during the century; and there were ten editions of Homer's *Works* beside. When we consider that six editions of the *Iliad* in Greek and three of the *Opera* satisfied the demand during the same period, it becomes evident that the age knew Homer, not as Homer wrote, but as Pope or Cowper chose to translate him. In 1759, Professor Francklin professed himself horrified at the "neglect and obscurity" of the Greek theatre, and proceeded at once to translation as the only remedy[2]). Roman literature, as the editions of Horace attest, was far better known in the original; but, even so, Dr. Syntax was probably right in supplying "each classic" in my lord's library "With a translation by its side", and Walpole was no carping cynic when he wrote Zouch that "the laity do not much listen to Latin"[3]). Young noblemen and aspiring dilettanti usually picked up French and Italian on the "grand tour" after leaving college; but they also found use for many translations and adaptations. The interest in Oriental literature made its way altogether through translation; and the revival of interest in Norse and Celtic antiquity during the latter part of the century was accomplished entirely by translations alleged or actual. The Eighteenth Century produced tons of translations, chiefly from the Latin and Greek, to a large degree

---

1) The expression is Fitzmaurice-Kelly's in *Ency. Brit.*, 11 ed., s. v.

2) *The Tragedies of Sophocles*, tr. Thomas Francklin, London, 1759. *Preface*, 3.

3) Combe, William, Dr. *Syntax's Three Tours,* ed. Hotten, Canto XXV, p. 101. The Letters of Horace Walpole, Oxford, 1903, IV, 264. Madan expressly states, Preface, V. that his translation of *Juvenal and Persius,* (London 1789) was designed for those "who, by having been thrown into various scenes of life, remote from classical improvements, have so far forgotten their Latin, as to render these elegant and instructive remains of antiquity almost inaccessible to their comprehension, however desirous they may be to renew their acquaintance with them."

from the French and Italian, and to some extent from almost every known literature, ancient or modern.

Just how well these works were translated could be ascertained only by a careful comparison of every one with its original, a labor to daunt Hercules. The object of the present study is rather to define more closely than heretofore[4]) the theory of translation during the century and to attempt some explanation of its most striking peculiarities. Two traditions combined to form its historical nucleus: one French and Latin, the other English.

The classical theory of translation seemed obvious for all men to infer from the free imitations by Horace of Alcæus and Sappho and from Terence's adaptations of Menander for the Roman stage./Spence felt that Virgil and Scaliger had set the example of adapting translations to the current taste[5]). Clubbe prefixed his *Six Satires of Horace*[6]) with:

> Nec verbum verbo curabis reddere fidus
> Interpres . . .

from the *Ars Poetica*[7]); and Tytler[8]) took his motto from Cicero:

> Nec converti ut Interpres, sed ut Orator, sententiis iisdem et earum formis tanquam figuris, verbis ad nostram consuetudinem aptis[9]).

French influence, likewise, favored a free rather than an exact translation. There were, to be sure, some exceptions[10]), but the influence of St. Evremond was all in favor of "Force of Expression" rather than "Fidelity"[11]). D'Alembert discussed two sorts of translation, one a copy of the words, the other of the general style; but he leaves the reader in no doubt that he prefers the latter and will allow considerable embellishment, so long as it adds literary flavor[12]). The French translators followed this same theory. Brébeuf was even charged with carrying the "heat of Lucan" beyond the original[13]). Francklyn gave special praise to d'Ablancourt, Mongault, Brumoy, d'Olivet and Dacier because their translations were "more faithful and correct" and "more lively and spirited" than their English prototypes[14]); but, from Francklin's context and from the translations themselves, one judges that he

---

4) R. P. Cowl has treated it briefly in *The Theory of Poetry*, London, 1914, 144 ff. The present study aims to treat of the translation of poetry rather than of prose; for in poetry the problem is more complex.

5) Spence, J., *Polymetis*, 2nd ed., London, 1755, p. 53. The examples of Horace and Terence, are cited by Rowe: *Boileau's Lutrin*, London, 1714, *Dedication*.

6) Clubbe, William: *Six Satires of Horace in a Style between free imitation and Literal Version*, London, 1795.

7) Lines 133–4. Roscommon in his *Preface* to *Horace's Art of Poetry*, London, 1680, justified his free translation by this passage.

8) [Tytler, A. F.], *Principles of Translation*, Edinburgh, 1813. This is the third ed.; according to *Brit. Mus. Cat.*, the first appeared in 1791 and the second in 1797.

9) Cicero, *De opt. gen. Orat.*, 14. Ames discusses both this and the quotation from Horace in his *Preface, Horace, Of the Art of Poetry*, London, 1735.

10) The two most notable are Bishop Huet's *De Optimo Genere Interpretandi*, (1680) and Abbé Le Batteux's *Principes de la Littérature* (1774); but the former looked upon a translation only as an assistance in reading a difficult text in the original, and the latter was interested chiefly in trying to remodel the French language according to the natural order and idiom of Latin and Greek. Tytler discusses these theorists, *op. cit.*, 6 ff.

11) St. Evremond, *Reflections upon the French Translators*, in *Works*, London, 1700, I, 150 ff.

12) D'Alembert, *Mélanges de Littérature*, Amsterdam, 1764, III, 5–6.

13) Rowe, Nicholas, *Lucan's Pharsalia*, London, 1718; *Preface*, by Welwood, XXII.

14) Francklyn, Thomas, *Translation; a Poem*, London, 1753, 7 and note.

used "faithful and correct" only in the vaguest and most general sense. As the Eighteenth Century progressed, however, French translation grew more and more exact; and its example was undoubtedly influential in England[15].

The English tradition was not inimical to Latin and French precept and example. In the Seventeenth Century, the object of translation was to enrich the vernacular rather than to give an accurate idea of the original[16]. Two types contended for supremacy, imitation and paraphrase. Chapman claimed accuracy for his *Homer*, but he was obliged to admit his periphrases and excuse them with the examples of Laurentius Valla and Eobanus Hessius[17]. Stanyhurst, in his *Virgil*, was chiefly anxious to translate with a different word from Phaer's whenever the sense would allow[18]. Roger Ascham's English pride, when he declared that Oxford men could correct even Cicero's Latinity, does not point to a very jealous regard of the original in translation[19]. After the Restoration, Roscommon roundly declared that it was his "chief care . . . to Write intelligibly, and where the Latin was Obscure" to add "a Line or two to explain it"[20]; and he delivered himself of various *obiter dicta* that recommend a very free use of the original[21]. There is every evidence, moreover, that he was read, marked, learned and inwardly digested, by the following century of translators[22]. The magisterial Dennis admitted that he had improved upon Ovid to make the story of Byblis "moving" and "credible"[23]. The chief, however, of all single influences was undoubtedly Dryden. Roscommon and Dennis had confused "translation" and "imitation"; Dryden distinguished three degrees of fidelity to the text:[24] "metaphrase" which was literal, according to the standards of the day, "paraphrase", which allowed considerable freedom; and "imitation", which followed only the general plan of the original. He intended his *Æneis* to be between meta-

---

15) Bellanger, Justin, *Histoire de la Traduction en France*, Paris, 1892, 36 ff.

16) See Spingarn's section on translation in *Seventeenth Century Critical Essays*, Oxford, 1908, I, XLVIII ff. See also, Amos, Flora Ross, *Early Theories of Translation*, New York, 1920.

17) Spingarn, *of cit.*, I, 69–70.

18) Smith, Gregory, *Elizabethan Critical Essays*, Oxford, 1904, I, 138. Translation was commonly either the labor of literary hacks or the "pot boiling" of talented writers. See Sheavyn, Phoebe: *The Literary Profession in the Elizabethan Age*, Manchester, 1909, 101.

19) Smith, Gregory, *op. cit.* I, 35. Webbe actually used translations in order to note the "gallant grace" of English, ibid., I, 262.

20) Roscommon, Earl of *op. cit., Preface*. Roscommon confuses imitation and translation to such an extent that what Horace applied to one of these, he seems to apply to both.

21) For example (pp. 10–11):

But then you must not Copy trivial things,
Nor word for word too faithfully Translate,
Nor (as some servile Imitators do)
Prescribe at first such strict uneasy rules
As they must ever slavishly observe,
Or all the laws of decency renounce . . . .

22) He is commonly referred to in prefaces by name; and occasionally such a quotation as "Chuse an author as you chuse a Friend" (*Mon. Rev.*, LXIX, 201) betrays his influence.

23) Dennis, *Select Translations of Horace* etc., 2nd ed., London 1697. In many cases, the present author has not had access to the first edition; and, as it is unsafe to suppose *a priori* that it contains the preface to which he refers, he gives in his notes only the date of the edition that he has used. The sacrifice of chronological exactitude is unfortunate, but the difficulty of collecting material seems to demand it. In some cases the difficulty of getting originals has led to using reprinted excerpts in the reviews.

24) Dryden, *Æneis, Dedication*, Scott and Saintsbury ed., XIV. 219 ff; and also XII, Ovid's *Epistles, Preface*, 14 ff.

phrase and paraphrase. He "endeavoured to make Virgil speak such English as he would himself have spoken, if he had been born in England and in this present age"[25]. He refused to translate *mollis amaracus* as "sweet-marjoram" because of the "mean idea" of "those village words"; he omitted the four preliminary lines of the first *Æneid* because they were "inferior"; and yet he assures us that not "one iota" of the author's sense may be "added or diminished, on pain of *anathema*"[26]. Dryden must indeed have had a vague notion of the "author's sense"! His theory of translation was commonly accepted; Pope's commendation set the example; and prefaces are full of his praise. Dunster[27] follows his very words; Garth uses his division of translation into types[28]; Tytler quotes him with respect and approbation[29], and truly remarks that the "followers of Dryden saw nothing so much to be emulated in his translations as the ease of his poetry: Fidelity was a secondary object"[30].

Such was the tradition in theory and in practice that the Eighteenth Century inherited; and, although some authors had the hardihood to speak of "laws of translation"[31], the canon seems rather vague except for one cardinal principle: translations exist primarily to improve the vernacular language and to enrich its literature; and to this end, they should be freely adapted to the new conditions very much as a Mediæval romance of one century might be adapted in a later recension. The average preface points out the excellencies of the original, implying the desirability that English also should contain such a masterpiece, whereupon the translator proceeds to anglicize not only the words but the very sense and spirit of the original. This purpose, and the consequent effects, persisted to some degree down through the Eighteenth Century; but a didactic aim was added: man must be civilized and society cultivated; propriety and decorum must be upheld. The best, therefore, must be borrowed from abroad – the best, carefully strained of all imperfection[32]. With the sentimental movement, arose the idea of inserting or at least stressing sentimental elements in a given original; through the influence of scholarship and the rise of the spirit of *l'Encyclopédie* came translation for intellectual information and the ideal of literal rendering.

To the Neo-classical translator, even the pretence of strict verbal fidelity was almost unknown, except in the case of translations intended to help the

---

25) Dryden, *op. cit.*, XIV, 220. Apropos of "sweet marjoram", Dryden could not recently have read *King Lear*, Act IV, Sc. VI, line 93.

26) Dryden, *op. cit.*, XIV, 225–6.

27) Dunster, S., *The Satires and Epistles of Horace*, 2nd ed., London, 1712, *Preface.*

28) *Mon. Rev.*, IX, 307. Felton in his *Dissertation on Reading the Classics*, 5th ed., 1753, 113, declared that Horace, Roscommon, Dryden and Buckingham gave the "best Rules of *Translation.*"

29) Tytler, *op. cit.*, 246 ff.

30) *Ibid.*, 77.

31) Carr, *Dialogues of Lucian* n.d. *Preface.*

32) Something of this attitude appears during the latter Seventeenth Century; for instance Roscommon's "Immodest words admit of no defense..."; but it is more characteristic of the following century. Sometimes such an object was expressly declared: e.g. *Works of Lucian By Several Eminent Hands*, London, 1711, *Epist. Ded.*: "... a Promotion of Knowledge; especially among those who have not had the good Fortune to be Acquainted with the Originals." That veteran translator, Thomas Creech announces *ex cathedra*: "Now all translated Books... are, or ought to be, intended for the Benefit and Instruction of such as understand not the Languages in which the Originals are written..."

student prepare his daily lesson. Indeed the *Monthly* took it for granted that Smart's *Horace*, since it claimed to be "almost verbatim", must therefore be considered only in the light of a school-book [33]); and it maintained a similar stand in reviewing his *Fables of Phædrus* a dozen years later [34]). Many translations condescendingly admit that they were prepared to help the linguistic struggles of the "Unlearned Reader". Senhouse did his *Satires of Persius* "to instruct the youth in so obscure and difficult an author". He refused "to defend the Usefulness of Translations" against "those opinionated Blades, on whom Reason loses its Force, and Argument recoils without Entrance" [35]). Tasso's *Aminta* published at Oxford in 1731 was translated "designedly for the Benefit of those who are desirous of learning that fine Language." *The Odes, Epodes and Carmen Seculare of Horace*, with the English and Latin on opposite pages, "For the Use of Schools as well as Private Gentlemen", appeared in its fourth edition in 1760. The *Preface* defends the use of translations for learning Horace, by the example of the Latin translations which had "for many years" been used "for attaining the Greek Tongue expeditiously" [36]). Notes were usually added, and sometimes other commentary to promote cerebration. Indeed, *The Works of Horace*, translated by Watson and Patrick [37]), give the Latin text "from the Best Editions", flanked on one side by a literal rendering, on the other by an "*ordo*" of Horace's Latin words in the arrangement of English prose, with copious "Annotations" to inform us that Mæcenas was "a *Roman* Gentleman" and that Lybia is in Africa and finally a "Key" to explain what all this purports to signify. Truly a "pony" worth its salt!

Even these translations, however, with all their parade of exactitude were hardly "literal" as we should understand the term. One *Preface* damns the "Absurdity" of "wretchedly servile" translations because they "create in Youth a Distaste and Aversion to the Author" [38]).

Expurgation, moreover, became generally accepted. In 1684, Creech had professed himself shocked that "in our Common Schools ... all is permitted to every eye" [39]); but, a hundred years later, expurgated texts were the rule for teaching; and the *Monthly* judged that Madan's *Juvenal*, with complete text, could of course be used only by adults in learning Latin [40]). Knox's *Juvenal*, on the other hand, was expurgated, and the *Monthly* declared the "imitation" quite defensible, in view of its being for school use [41]). Even

---

33) *Mon. Rev.*, XVI, 32.
34) *Ibid.*, XXXII, 74.
35) Senhouse, John, *The Satires of Persius*, London, 1730, *Preface*.
36) *The Odes, Epodes and Carmen Seculare of Horace*, 4th ed., London, 1760, Preface. XXIII. The additions in the English version are usually noted by italics.
37) London, 1760.
38) *The Odes, etc. of Horace*, 1760, ed. cit. note 36. *Preface*, XXII. One judges that too exact a knowledge of the classics was thought inimical to a high opinion of them!
39) Creech, *The Odes, Satyrs and Epistles of Horace*, 5th ed., London, 1730. The dedication to Dryden is dated 1684.
40) *Mon. Rev*, LXXXI, 482. From Madan's preface – not to mention the views he expressed in his *Thelyphthora*, which horrified the poet Cowper – I gather that he intended the book for the use of young and old alike. He says that in places he "obscured" the text (*Preface*, VI ff) but, even so, the *Monthly* felt that it was not milk for babes.
41) *Mon. Rev.*, LXXI, 156.

Horace's *Odes* and *Epodes* were duely purged of everything "contrary to the Rules of Decency or Good Manners"[42]). These translations were doubtless an ever-present help to my lord at Eton and at Oxford. They must have been largely responsible for the conception of the classics that he carried away from college; and this divergency certainly helps to explain why Classicism and Neo-classicism are such very different things and why an age that boasted its superiority according to a foreign ideal, should be one of the most in-bred periods of English culture. Even those who studied foreign originals learned to see them as through a glass darkly, the texts clipped and docked, the translations none too exact, and the whole overwhelmed with a mass of notes, keys, "ordos", "commentaries" and "appendices". No wonder my lord, when he subscribed to Pope's *Homer* or bought a translation of Pindar for his library, expected it to be cut and garnished for his polite consumption, according to the idea of Homer or Pindar that he had gotten from the translation be used at college.

The literary "transfusions" went even farther, and stopped at almost nothing in the way of changes. Rowe's version of Boileau's *Lutrin*[43]) condems "Idolatrous Translation" and glories in its "Variations from the Original". Pope, although he objected to Chapman's "loose" and "rambling" paraphrase and to Hobbes' contractions, and although he declared he would render his author "entire" and "unmaim'd", yet admits that he was not always literal; and Spence brought Pope's "Liberties" in the *Odessey* particularly to the public attention by praising him for having "enliven'd and improv'd" the original epic[44]). In his *Pindar*, West was satisfied to capture "the native Spirit and Fragrancy of the Originals"[45]). Francklin, that veteran translator of the classics, described the literal renderers as those:

> Who mark each foot-step where their master trod,
> And after all their pains have mist the road[46]).

There is, moreover, the anonymous worthy who in 1760 published Ovid's *Metamorphoses* "Epitomized in an English Poetical Style. For the Use and Entertainment of the Ladies of Great Britain." I have not seen the book, but the *Critical* found it "judicious, and in many places, exceedingly elegant and pretty"[47]); and we trust that the "Ladies of Great Brittain" enjoyed Ovid "Epitomized". The redoubtable Stockdale's *Preface* to *The Amyntas of Tasso*[48]) puts the problem of translation *in extenso*. After declaring that he aims to express "the sentiments of Tasso as he would have done had he been an Englishman", Stockdale finally winds up as follows:

"*M*y translation is an English one; and I am ambitious to please Englishmen.

---

42) Ed. 1760. See note 36.

43) Third ed., 1714, *Dedication*.

44) Pope, *Iliad*, 1720, *Preface*: "It is certain no literal translation can be just to an excellent original in a superior Language": thereupon Pope recommends certain "Liberties" in order to preserve the "Fire" of the original. Spence, Joseph, *Essay or Pope's Odessey*, Oxford, 1726, 5–6, 81, 95, 156 *et al.*

45) West, Gilbert, *Odes of Pindar*, London, 1753, *Preface*, XXI.

46) Francklin, Thomas, *Translation*; a Poem, London, 1753, 5. He likewise objects to those who "boldly quit" the original, "as if ashamed to own their debt of wit."

47) *Crit. Rev.*, X. 385.

48) Stockdale, Percival, *The Amyntas*, London, 1770, *Preface*, XIV–XV.

I shall despise the impertinent censure of any pedantick Italian, any word-catcher, who lives on syllables, who, full of cavil and envy, but destitute of judgement and taste, having first caught his mother-tongue like a parrot, hath, afterwards, learned all it's inflexions by poring over a grammar; and has, at length compleated his mechanism of language by the dictionary of Crusca [49])." Even in the prose of Herodotus, a free translation was preferred to a faithful rendering [50]).

The *Critical* applied a similar standard to the *Bible* itself, and judged Worsley's *New Testament* in the light rather of the "taste and judgment" of the author's language than of his accuracy or learning [51]). Tytler sums up the whole situation: translations should keep the "ideas", the "style" and the "ease", of the original [52]). This seems a just standard; but, upon further reading, we discover that he objects to the "servile" transcripts of the Sixteenth and Seventeenth Centuries (*sic!*), [53]) that he allows the translator "to add or to retrench the ideas of the original" [54]) or to correct "what appears to him a careless or inaccurate expression" [55]). In fact, he finds that Pope "highly improves" Homer by amplifying one word with three lines [56])! Parnell's serio-comic *Preface* to his translation of Homer's *Battle of Frogs and Mice* (1717) exposes all the current tricks of translators to give the appearance of learning where learning there was none. His final paragraph is a perfect parody, ever so slightly exaggerated, of the usual prefatory cant:

"When I am litteral, I regard my Author's Words; when I am not, I translate his Spirit. If I am low, I choose the narrative Style; if high, the Subject requir'd it. When I am enervate, I give an Instance of ancient Simplicity; when affected, I show a Point of modern Delicacy. As for Beauties, there never can be one found in me which was not really intended; and for any Faults, they proceed from too unbounded Fancy, or too nice Judgement, but by no means from any Defect in either of those Faculties."

By preserving the "sense" of an original, the Eighteenth Century meant only the most general similarity of idea. By "style" they meant the inevitable couplet. At first this was so completely taken for granted that the question of verseform hardly appeared in the prefaces. English was supposed to lack the "elegant simplicity of the Greek and Roman dialects" [57]). The closed

---

49) Ibid., XVIII. The Greeks and Latins were dead and gone and unable to criticize mangled translations; but the Italians, one gathers from the foregoing, were inclined to be very much alive.

50) E. g. Bedloe's *Heroditus*, London, 1791; *Mon. Rev.* (VI. N. S. 251) approved Bedloe's theory that a translator "instead of servilely rendering his author phrase and word by word" should try to "write as he would have written had he written in the same language" – and, one may add, in the same age and state of society.

51) *Crit. Rev.*, XXXI, 400.

52) Tytler, Alexander, *Principles of Translation*, Edinburgh, 1813, 16.

53) *Ibid.*, 64.

54) *Ibid.*, 35.

55) *Ibid.*, 54.

56) *Ibid.*, 39.

57) *Crit. Rev.*, VII, 512, in discussing Francklin's *Sophocles*, 1759. The reason for this preeminence is set forth by the *Monthly*, XVIII, 127: "Unaquainted with the vulgarisms of antiquity, we peruse Greek and Latin poems, not only without disgust, but with pleasure; while one low phrase will almost ruin the reputation of a modern performance." Again, one is left to suppose that the age enjoyed the classics because it did not understand them.

couplet, therefore, as the most "elegant" and polished English meter seemed the obvious form of verse. Hoole settled upon it because of the "great variety" it admitted[58]). Francis stands in sharp contrast to this opinion:

". . . The Misfortune of our Translators is, that they have only one Style, and that consequently all their Authors, Homer, Virgil, Horace, Ovid, are compelled to speak in the same Numbers and the same unvaried Expression. The freeborn Spirit of Poetry is confined in twenty constant Syllables, and the Sense regularly ends with every second Line, as if the Writer had not strength enough to support himself, or Courage enough to venture into a third.

"This unclassical Kind of Versification would be particularly most unnatural in a Translation of Horace. It would make him argue in Couplets, and the Persons of his Dialogues converse almost in Epigrams[59])."

Even as early as 1713, Bishop Brady had found rhyme too inaccurate for his proposed Virgil[60]); but the *Proposals* seem to have fallen on barren soil[61]). Macpherson's translations of *Ossian* were no less remarkable for their Celtic content than for their rhythmic form. Although the reviews have little directly to say on the subject, Macpherson's poetic prose must have caused a good deal of comment and some adverse criticism. At any rate, in the *Preface* of the "corrected" edition of 1773, he made an elaborate defense of this "novelty of cadence", and declared that it gave "freedom and dignity of expression, instead of fetters which cramp the thought"[62]). At least two efforts were made to coupletize Ossian; but Prose-poetry was at last recognized as an allowable form of translation[63]). What the Spenserian and Miltonic revivals did for original poetry in the Eighteenth Century, was largely accomplished for translations by Ossian. A work of the first significance had appeared in a new form, and had been acclaimed the length and breadth of England.

Not only was Neo-classical translation constrained by an artificial verse but also by the subtle power of decorum. This ideal of decorum was itself largely a composite of foreign influences fitted to the peculiar exegencies of Eighteenth Century society. For good or evil, it imposed itself upon everything. Hoole declared that Boiardo's *Orlando* "would scarce admit of a translation into English verse, the narrative descending to such familiar images and expressions"[64]). The *Monthly* praised Thornton for avoiding "lowness" in his Plautus[65]).

---

58) Hoole, John, *Orlando Furioso*, London, 1807, *Preface*, 38. The first edition listed in *Brit. Mus. Cat.* appeared in 1785. It probably contained this *Preface*.

59) Francis, Philip, *A Poetical Translation of Horace*, London, 1750, 4th ed. Preface XV–XVI, Francis is, however, largely tied down to the heroic couplet.

60) Brady, N., *Proposals for Publishing a Translation of Virgil's Æneids in blank verse*, London, 1713.

61) At any rate, I have been able to find no trace of the translation in the *Brit. Mus. Cat.* or elsewhere.

62) *Preface*, VII. He even put part of it into heroic couplets, to prove, that he could still be quite as faithful to the original!

63) *Mon. Rev.*, XLVII, 71 (1772) and *ibid.*, LVI, 186–7. The *Monthly* evidently did not consider Ossian worthy of heroic measure; and Macpherson's *Iliad* in Ossianic prose was not well received. See Tytler, *op. cit.*, 203.

64) Hoole, John, *Orlando Furioso*, London, 1807, Preface 8; *ed. princ.* 1773. See also *Mon. Rev.*, XLVIII, 338.

65) *Mon. Rev.*, XXXVI, 178.

Tytler declared that "good Taste" was a prime essential, and gave as an example Bourne's astounding Latinization of the ballad of William and Margaret:

Omnia nox tenebris, tacitaque involverat umbra,
Et fessos homines vinxerat alta quies:
Cum valvæ patuere, et gressu illapsa silenti,
Thyrsidis ad lectum stabat imago Chloës . . .

Where the sense was obvious, decorum varied it at will; where the text was uncertain, it supplied the deficiency by "the happiest conjecture"[66]). If there were difficult allusions to foreign customs, English customs might better be substituted. Duncombe admitted doing so[67]); Creech seriously considered the plan[68]); Wakefield did not hesitate to insert a reference to the French Revolution into the Tenth Satire of Juvenal[69]); and Clubbe criticized Francis for leaving Horace in too Roman a guise[70]). As a result of this freedom, Neo-classical imitation and Neo-classical translation merge into each other; and indeed there is often no distinction between the two words in the prefaces of the period.

But literary translations were allowed not only all the license that artistic embellishment could ask, or æsthetic taste demand, but they departed still further from their originals to conform, like the school-translations, to the moral and religious proprieties. Dunster advertised that he had "castrated" Horace[71]). The editor of Creech's *Lucretius* expressed the opinion that principles "repugnant to the Doctrine of the Christian Faith or to the Precepts of Morality and Good Manners" ought to be suppressed – one wonders how much of *Lucretius* was left to translate![72]) Even at the very end of the century, Nott apologized for holding him up to public notice at all[73]). Juvenal and Persius were both defended as contributing to a "detestation of vice"[74]); but the matter of "good manners" still remained; as late as 1787, Drummond felt called upon to correct the Persius' "coarse" comparisons in the name of elegance[75]); and Mrs. Charlotte Lennox was "disgusted at the gross and unseemly orations of Æschenes and Demosthenes"; she was "amazed to find in Homer a scolding Juno, a brawling Thersites, a blustering Ajax and an abusive Agemenon"; and she felt that Greek tragedy should be edited severely[76]).

---

66) Potter, R., *Æschylus*, Norwich, 1777, *Preface*, XXVI.
67) Duncombe, W. and J., *Works of Horace*, 2nd ed., 1767, *Preface*, XI.
68) Creech, Thomas, *Odes, Satires and Epistles of Horace*, 5th ed., London, 1730, *Preface*. Creech felt that it was better to "convey down the learning of the Ancient than their empty Sounds suited to the present Times", Cowley to the contrary notwithstanding.
69) Wakefield, Gilbert: *Poetical Translations from the Ancients*, London, 1795, 31.
70) Clubbe, William, *Six Satires of Horace*, London, 1795, *Preface*.
71) Dunster, S., *The Satires and Epistles of Horace* [2nd ed.], London 1712.
72) Creech, Thomas, *Lucretius*, London, 1714.
73) *The First Book of Lucretius on the Nature of Things*, London, 1799. It is ascribed to "Dr. Nott".
74) Madan, M., *A New and Literal Translation of Juvenal and Persius*, London, 1789. Madan even quotes the authority of Bishop Burnet's *Pastoral Care*, *Preface* IV. Owen's *Juvenal* London, 1785, *Preface*, declares that Juvenal excels all ethic authors.
75) Drummond, William, *The Satires of Persius*, London, 1797, *Preface*, 2.
76) Lennox, Charlotte, *The Greek Theatre of Father* [Pierre] *Brumoy*, London, 1759, Preface, VII.

In short, literary translations were widely divergent from the originals. Starting from an idea of the "literal" far more inexact than ours, the translators commonly modified it still further by a Procrustean poetic style, by adaptation to Eighteenth Century manners and customs, by expurgation, and by "obscuration" due to religious and moral qualms. No wonder we speak of the age as Neo-or Pseudo-classical. Such an ideal of inaccuracy may be perverse; but the strictures of decorum did not make it easy of attainment[77]. The *Monthly* declared "the translation of a capital poem" the "most arduous of all tasks"[78]. Francklin bewailed the decadence of the *genre*[79]; and Blackwell accused it of losing "not only Elegance but half the sense"[80]. In the Seventeenth Century, Dryden had found "little praise" and "small encouragement" for such work[81]; but, in 1763, the *Critical* looked back to his day as a Golden Age:

"At present, the state of letters is very different; we have of late seen many translations of merit treated with utter neglect, appearing without praise, and sinking without censure[82]."

The task was difficult and the reward was small. As a consequence, many translations were the merest makeshifts. Rowe set Pope the example of farming the work out to "several Hands"[83]; and Pope is but one possible example of rendering from Latin instead of the original Greek. Smart even accuses his brother workmen of taking Horace from the French[84]; and Felton declaimed against "Translations at second hand"[85]. The linguistic problem certainly exceeded the learning or the diligence of many writers; and the general ignorance of linguistic theory doubtless accounts in part for the needless freedom in dealing with foreign idiom[86]. The necessity of some training in languages seems to have taken the matter of translation somewhat out of the hands of Grub Street. Clergymen who thirsted for patronage and promotion, seem to have been the most usual translators; and the fellows and professors of both universities are well represented[87]. Some few pieces were "the amusement of some leisure hours in the country"[88]; and the learned Mr. Burton assures us that his *Persius* was published chiefly "on account of the large body of notes subjoined"[89]. Translation flourished, but not really for its own sake. The Eighteenth Century seems to have respected the classics much more than it read them — even in English. For the author who did not feel the poetic fury necessary for the composition of heroic couplets, translation was the next best road to the patronage of the great. The "great"

77) Tytler's thick volume is certainly a monument to its difficulties.
78) *Mon Rev.*, XXIX, 106.
79) Francklin, Thomas, *Translation*, London n. d. 3–5.
80) Blackwell, Thomas, *Letters concerning Mythology*, London, 1748, 311.
81) Dryden, John, *Preface* to *Ovid Works*, Scott and Saintsbury, ed., XII, 24.
82) *Crit. Rev.*, XVI, 16, apropos of Hoole's *Tasso*.
83) Rowe, Nicholas, *Works of Boileau*, London, 1712, *Dedication to Halifax*.
84) Smart, Christopher, *Horace*, London, 1757, *Preface*.
85) Felton, *op. cit.*, 122, Felton's own practice was, however, far from literal; and so fastidious a person as Thomas Gray translated his poems "from the Norse Tongue" out of the Latin of Bartholinus. See Kittredge in Phelps, *Selections from Gray*, Boston, 1894, XLI ff
86) This seems to be true of Tytler, *op. cit.*, 251 ff.
87) E. g. Trapp, Martyn, Francklin, Brewster, *et al.*
88) *Godfrey of Bulloign of Tasso*, London, 1774. The author finds Tasso so like Virgil that he says he commonly inserts passages from Dryden's translation of the latter!
89) Burton, Edmund, *The Satyrs of Persius*, London, 1752, Preface, IV–V.

were themselves no more notable scholars than the translator, and would probably prefer any sort of amusing volume with a respectable classic title for their library shelves, to an accurate and really painstaking version of the original. Neo-classical decorum ordered the method of translation; and as regards fidelity, decorum was strongly seconded by the ignorance and laxity of the translator and the crass taste and faulty scholarship of the prospective patron.

The criticism of the reviews, moreover, did not contribute to better the situation. The *Monthly* gave far more space to translation than any other periodical, but its attitude its only too characteristic. As late as 1782, it, definitely placed versification and melodic rhyming above "fidelity and closeness"[90]. The attitude of the Seventeenth Century still continued: the object of translation and imitation was to infuse the "sense and vigor" of the ancient literatures into English; and translations, therefore, were to be judged as follows:

". . . Reference must be had to the original author. His characteristical excellencies and defects being considered, the next object of enquiry will be, how far there is a possibility of equalling the one, and (provided fidelity [*sic!*] will permit) of avoiding the other[91])."

As a matter of fact, the reviews give great attention to the "beauties" of the English version without more than a cant phrase about the "exactness" of the rendering. The situation was inevitable. Grub Street did the reviewing; and Grub Street had neither the knowledge nor the time nor the patience to compare the two versions. It had not the historical sense to judge Hoole's *Ariosto* according to any but a Neo-classical standard[92]); and it had not the sense of any sort to judge Boyd's *Dante*: after declaring in a stereotyped fashion that the translation "is in general faithful, and renders pretty correctly the sense of a very difficult writer," the reviewer subjoins the Paolo and Francesca episode from the fifth Canto. The last three stanzas will serve as illustration of this "faithful" rendering:

Too much I found th' insidious volume charm,
And Paulo's mantling blushes rising warm;
Still as he read the guilty secret told.
Soon from the line his eyes began to stray;
Soon did my yielding looks my heart betray,
Nor needed words our wishes to unfold.

Eager to realize the story'd bliss,
Trembling he snatch'd the half-resented kiss,
To ill soon lesson'd by the pandar-page!
Vile pandar-page! it smooth'd the paths of shame.
While thus she spoke, the partner of her flame
Turn'd his deep sorrows to the whirlwind's rage.

---

90) *Mon. Rev.*, LXVI, 417.
91) *Ibid.*, LXVIII, 402.
92) *Ibid.*, LXX, 81 ff.

So full the symphony of grief arose,
My heart, responsive to the lovers woes,
With thrilling sympathy convuls'd my breast.
Too strong at last for life my passion grew,
And, sick'ning at the lamentable view,
I fell, like one by mortal pangs oppress'd [93]).

There is nothing of "Quel giorno più non vi leggemmo avante", nothing of the dignity of restrained passion, nothing of the intense suggestion of the original. The reviewer was not favorably impressed; for he felt that "instead of shading or mending the faults of Dante (which were those of his age)" the translation made them "more conspicuous". What did the *Monthly* know about the age of Dante! This vicious criterion of judgement was due not only to ignorance but to intention. The *Monthly* declared it impossible to convey "the spirit' of the original" in a literal translation [94]). The *Critical* was astonished at Huggins' "superstitious punctilio" in giving every "particle" of the original Ariosto [95]). The *Monthly* objected to Potter's "simple, unraised style" and preferred Francklyn's less faithful versions of the Greek tragedians [96]). Even had the judicious reviewer been able to read Fourteenth Century Tuscan with easy understanding, he probably would have declared that the "faults of Dante" were not sufficiently "mended"!

Although the Neo-classical tradition was firmly intrenched in the taste of the public and in the circumstances of the literary profession, yet throughout the century, there were inklings of revolt. The slow improvement in classical scholarship, Bentley's work upon the text of Horace, the rise of Romanticism with its interest in the antique and the remote, the *outré* and the *piquant*, all these things gave translation a new standard of accuracy. The scholars were the first to make themselves felt. As early as 1713, Oldisworth's *Horace*, published partly as a satire on Bentley's license of emendation, declared it ridiculous to correct the Odes "without Authority, upon the pretended Strength of superior Judgement in Poetry" [97]). A few years later, another writer found paraphrase "a Vice too much in use at this Day" [98]). Sheridan asked his readers to note errors so that the next edition might correct them [99]). Trapp, who was Professor of Poetry at Oxford, prided himself on not having "added or omitted many Words" [100]). Blackwell, in his mythological investigations, became acutely disgusted at the mistranslations of the *Koran* [101]). Francis charged all former translators of Horace with being "injudicious in their Design or careless in their Execution" [102]). Joseph Warton criticized Dryden

93) *Ibid.*, LXXIII, 425 ff.
94) *Ibid.*, I, 279.
95) *Crit. Rev.*, III, 386. The *Brit. Mus. Cat.* attributes this translation to Huggins. A few years later, the *Review* found the sense of Tyrtæus' *Elegies* "faithfully preserved", but added that all their "fire and poetical energy" had "evaporated in the straining". (*Ibid.*, XIII, 167).
96) *Mon. Rev.*, LXVII, 242; LXX, 236; LXXXI, 302.
97) Oldisworth, W., *The Odes of Horace*, London, 1713, translator's *Preface*.
98) *Works of Virgil, translated by Richard, late Earl of Lauderdale*, London, [1718?]. The *Preface* is evidently written by another.
99) Sheridan, Thomas, *The Satires of Persius*, Dublin, 1728, IX.
100) Trapp, Joseph, *Works of Virgil*, London, 1735, *Preface*, LXV.
101) Blackwell, *op. cit.*, 312 ff.
102) Francis, Philip, *Poetical Translation of Horace*, 4th ed., London, 1750, *Preface* IX.

for his infidelity to the original[103]). Andrews wished to translate Virgil with "the same disposition of Ideas and choice of words whether literal or figurative"[104]). Owen actually called Dryden's *Juvenal* "slovenly", and professed a desire to avail himself of the improved state of classical scholarship[105]). During the 1780's the reviewers seem to grow a little less vague and conventional in their remarks about fidelity. The *Monthly* confessed itself moved to "smile" at Lofft's cutting of Virgil[106]); and it objected to the "mutilating" of ancient authors by expurgation[107]). In 1781, the *Gentleman's* had reviewed Hoole's *Hymn to Ceres* as "faithfully copied" from the original; and a correspondent took the reviewer to task at once, and declared Hoole "too paraphrastic"[108]). The facile ways of yore would not do; the public was becoming sufficiently educated to hold translator and reviewer to stricter account. Cowper took up his *Homer* with the definite object of being more exact than Pope[109]), and declared that the "literati" were "agreed to a man" in recognizing his predecessor's "faults and failings"[110]). He himself — for all his pseudo-Miltonic flourishes — honestly thought he had "omitted nothing" and "invented nothing"[111]). George Campbell even went so far as to say: "A translator, if he do justice to his author and his subject, can lay no claim to originality"[112]).

The growing Romantic movement, as well as the rise of scholarship, undermined the Neo-classical theory. Ossianic prose dealt a serious blow at the couplet; and the Sentimental movement supplied a new ideal to which translations might be adapted. This new ideal struggled with the old. The authenticity of *Fingal* was argued; somewhat later, Ritson's attacks upon Percy sharply raised the question of literary exactitude; and it became more and more dangerous for the purveyor of antique or exotic novelties to adulterate his wares. The *Monthly*, in reviewing Percy's *Five Pieces of Runic Poetry* (1763), judged that, since they had already appeared in French or Swedish the translator would be obliged "to keep closer to his original" than Macpherson who might "possibly" have embellished "occasionally"[113]). Macpherson's

103) *Works of Virgil* translated by C. Pitt and J. Warton, London, 1753, *Preface*, I., XVI ff.

104) Andrews, Robert, *Works of Virgil*, Birmingham, 1766. *Preface*, I. Andrews say the wishes to choose "sterling words and phrases" rather than "Latin Barbarisms". This is a tacit admission of the undeniable fact that translations were inclined to turn the Latin words into their English derivatives, to translate *fabula* into *fable*, even though *story* or *tale* might have been the better choice. Undoubtedly, a considerable part of the conventionalized poetic diction of the age is traceable to the influence of translations.

105) Owen, E., *Satires of Juvenal*, London, 1785. He did not hesitate, however, to advertise that his version was "cleared of all the most exceptionable passages," and he called "literal" translations, "the bane of solid literature", VI.

106) *Mon. Rev.*, LXXII, 348.

107) *Ibid.*, LXXVI, 451. This was aimed at Owen's *Juvenal*.

108) *Gent's Mag.*, LI, 332 and 414—5.

109) *Gent's Mag.*, LV, 610 ff The article signed "Alethes" is by Cowper. See *Letters*, ed. Wright, London, 1904, II, 369.

110) Cowper's *Letters*, *ed. cit.*, II, 394.

111) Cowper's *Works*, ed. Southey, London, 1837, XI, *Preface* [to the first edition] IX. "Fidelity," says Cowper, "is the very essence of translation, and the term itself implies it."

112) Campbell, George, *The Four Cospels*, 2nd ed., Aberdeen, 1803, *Preface*, I, XXI.

113) *Mon. Rev.*, XXVIII, 281. The *Critical* doubted whether the "frequent repetition" of epithets was "always chargeable on Ossian." *Crit. Rev.*, XV, 201. Often, however, in discussing literary novelties, the reviews, through custom, or ignorance of the original, blinked the question of fidelity, e. g. *Mon. Rev.*, XXXI, 22, IV, N.S. 37; II, N. S. 371.

Iliad in "poetical prose" was translated absolutely "*verbatim*" with "minute attention to the very arrangement of the words in the original"[114]. Green's *Horace* (1777) tried at once to be so literal and so racy that it reminded the reviewer of "the language of those ladies who are employed in the piscatory business in the region of Billingsgate"[115]. The rise of a more exact scholarship, the growing interest in the past for its own sake and in other literatures for their unique gusto, slowly changed the ideal of English translation, so that, in 1804, Herbert translated his *Select Icelandic Poetry* "line for line" in order to keep the "energetic harmony of the original"[116].

The Eighteenth Century inherited a tradition of free translations, of translations, not for their own sake, but for the enrichment of the vernacular. It added to this a more strictly moral aim, the cultivation of good manners, of propriety and decorum; and it proceeded to cut, to refine, and to embellish, along these lines. Homer and Virgil in couplets were brought down to the comprehension of the meanest intellect — but Homer and Virgil were no longer themselves. The names remained; but the quiddity had vanished. The school-boy knew Horace through the lines of Creech on the page opposite the Latin. When he grew up into the learned fellow or the noble dilettante, he versified Horace as he knew him; the literary public who had learned Horace in like fashion, accepted the translation as "a just rendering of the author's sense"; and the reviewers – who perhaps had never studied Horace at all — gave the work a meretricious *imprimatur*. Thus a literature replete with foreign influences became moribund from literary in-breeding. Then came the reaction, the craze for novelty at any cost, everything old, everything exotic, everything tearful or strange or terrible. The clash of ideals gave an impetus to inquiry, and strengthened the natural bent of scholarship toward accuracy. At first, the signs were sporadic and the movement slow; but the growing demand of Romanticism that Celtic literature be as Celtic as possible, and Hottentot literature as Hottentot, in order that the thrill of novelty might be maintained, drove translators of the next century to more and more minute fidelity, just as it drove Hugo and Dickens far afield pursuing fragments of local color. The latter Eighteenth Century is the commencement of this reaction, sharply imaged in the history of translation: the ideal of a narrow decorum was passing out of literature; and in its stead there was entering the new cosmopolitan spirit.

Bryn Mawr College, Bryn Mawr, Penn., U. S. A. JOHN W. DRAPER.

---

114) Macpherson, James, *Iliad*, London, 1773. See also *Mon. Rev.*, XLVIII, 393 ff. The *Monthly* objected that it was not "*verbatim.*"
115) *Mon. Rev.*, LVII, 296.
116) Herbert, William, *Select Icelandic Poetry translated from the Originals*, London, 18–4, *Advertisement* VIII.

DE ONTDEKKING VAN BARBELENET.

In het jaar 1913 verscheen te Parijs een dissertatie van den heer D. Barbelenet, getiteld *de l'aspect verbal*[1]) *en latin ancien et particulièrement dans Térence.* Door den spoedig daarop gevolgden oorlog is aan dat proefschrift zoowel in Frankrijk als elders weinig aandacht geschonken, totdat *Paul Lejay* in de *Revue de Philologie* (Juli—October 1919) aan deze „thèse pour le doctorat ès lettres" een uitvoerig artikel gewijd heeft. Hij kondigt Barbelenet's boek aan als een „découverte qui bouleverse de fond en comble les idées reçues ou qui nous force d'ajouter un chapitre à la syntaxe latine, un événement à peu près inoui". En aan het slot van zijn artikel zegt hij: „les lexicographes auront à revoir leurs traductions et la classification des sens."

Waarin bestaat nu de ontdekking van Barbelenet? Zonder met de slavische talen bekend te zijn, heeft deze geleerde ontdekt, dat ook in het Latijn een praepositie in samenstelling met een verbum simplex, dat zelf een duratieve beteekenis heeft, aan dit werkwoord een m o m e n t a n e beteekenis kan geven. Speciaal geldt dit van het voorzetsel *cum,* doch ook andere praefixen als *ob, ex, ad, re-* kunnen, wanneer hun locale beteekenis is afgesleten, dienen, om de handeling als momentaan voor te stellen. Dit verschijnsel is door Barbelenet en Lejay niet slechts in het oud Latijn, maar ook in de klassieke periode, ja zelfs in het Latijn van de Vulgaat waargenomen. Bij mijn eigen lectuur heb ik zelf ook in den laatsten tijd sterk gelet op zulke samenstellingen, waarin tot nu toe de praep. een intensieve of geen beteekenis heette te hebben, en inderdaad opgemerkt, dat van Barbelenet's ontdekking door Lejay niet te veel gezegd is, en dikwijls in deze gevallen een momentane beteekenis kan geconstateerd worden. De vraag rijst nu in de eerste plaats, h o e men die kan constateeren. Daarvoor heeft B. passages uit de Vulgaat met den Griekschen tekst vergeleken, waarbij hij bemerkte, dat het Grieksche praesens meestal door een verbum simplex, de aoristus door een compositum wordt weergegeven. Doch ik zou liever het onderzoek niet tot zoo'n laten tijd voor het Latijn willen uitstrekken, omdat met reden mag betwijfeld worden, of toen nog de kracht van de praep. in die mate door de schrijvers gevoeld werd. Liever wil ik wijzen op een voorbeeld van Cicero (Tusc. I § 15), waar hij in de vertaling van een Grieksch vers van Epicharmus *emori* gebruikt om het moment van sterven (in 't Gr. door den aor. weergegeven) aan te duiden, terwijl hij het simplex bezigt om den toestand van dood zijn (in 't Gr. perf.) te teekenen.

Een ander middel om de beteekenis der composita tegenover het simplex te controleeren, is na te gaan met welk soort van bijwoordelijke bepalingen van tijd beide verbonden worden. Dan blijkt, dat tijdsbepalingen als *biduum, aliquot dies* enz. bij voorkeur bij simplicia, daarentegen *ilico, subito* enz. bij composita staan. Natuurlijk vindt men ook uitzonderingen op den regel. In Ter. Phorm. 195 roept Antipho den „servus currens" Geta toe: *sta ilico,* waar men volgens Barbelenet's hypothese *consiste* zou verwachten. Maar

1) Hiermee wordt hetzelfde bedoeld wat de Duitschers „Aktionsart" noemen.

de moeielijkheid kan zoo opgelost worden, dat men hier aan *stare* een momentane beteekenis toeschrijft. Insgelijks was in ons leger een oud commando: „rechts richt u, sta!" hoewel de manschappen reeds lang stonden. Bedoeld werd door den kommandeerenden officier· „ga weer in de gewone houding staan!" [1])

Het moment, dat door de praepositie wordt aangeduid, kan het begin of het einde (resultaat) van een handeling zijn, maar bovendien kan de momentane vorm ook de handeling op zich zelve zonder eenige vergelijking met andere uitdrukken. Voorbeelden, dat composita deze laatste beteekenis hebben, zijn het zeldzaamst (het voorbeeld hierboven uit Cicero zou ook als zoodanig kunnen dienst doen), groot daarentegen is het aantal composita dat of het begin of het resultaat der handeling te kennen geven. Een voorbeeld! Augustus had volgens Suetonius (78, 2) 's nachts veel last van slapeloosheid. Als hij dan overdag in een draagstoel door Rome gedragen werd en de draagstoel bij het drukke verkeer een oogenblik moest neergezet worden, *condormiebat*, dan v i e l h ij i n s l a a p. Merkwaardig is ook een plaats uit Cicero's brieven (fam. I 9, 13), waar geen „clausula" of eenige rhythmische wet op den stijl of het woordgebruik kan geïnfluenceerd hebben. Cicero zegt daar: *meos cives et a me conservatos* („mes citoyens que j'ai tirés du danger, action momentanée") *et me servare cupientes* („qui veulent me maintenir à l'abri de toute atteinte, action indéfiniment prolongée"). Het resultaat van de handeling komt vooral aan den dag in samenstellingen met *ex* en *re-*. Sallustius schrijft (Iug. 97, 5): *pars equos escendere, obviam ire hostibus.* Waarom gebruikt hij daar *escendere* in plaats van het gewone *conscendere*? Omdat hij wil uitdrukken, hoe de ruiters in aller haast de manen van het paard vastgrijpen en in een oogwenk erop zitten. Reeds Madvig heeft opgemerkt, waar hij het verschil tusschen *laborare* en *elaborare* (fin. I 10) aangeeft, dat in het compositum: „studii et consilii cum e f f i c i e n d i spe significatio eminet". Genoegzaam bekend is, dat in *evenire* bijna elke beteekenis van beweging verdwenen is en het altijd „zich voordoen, te beurt vallen" enz. beteekent. Van de schimmen in de onderwereld, wier lijken op aarde onbegraven zijn, zegt Vergilius (Aen. VI 330), dat zij honderd jaar aan de oevers van den Styx moeten omzwerven, dan eerst: *tum demum admissi stagna exoptata revisunt.* Van een terugzien kan hier geen sprake zijn, want zij zijn nooit in de oorden der gelukzaligen geweest. Evenmin kan *re* hier beteekenen, dat de schimmen een recht kunnen doen gelden, maar alles wordt duidelijk, als *re* het moment van zien aanduidt, dat eindelijk intreedt. Wij begrijpen thans ook, waarom *decertare* en *depugnare* in onze lexica vertaald worden door „een b e s l i s s e n d e n slag leveren."

Het ligt voor de hand, dat in een en denzelfden zin dikwijls door den schrijver een tegenstelling zal bedoeld zijn tusschen het momentane van de handeling, door het compositum uitgedrukt, en de duratieve beteekenis van het simplex. Zoo zegt Terentius (Heaut. 730): *dormiunt, ego pol istos commovebo.* Bij Juvenalis trof mij een vers als (I 55): *cum leno accipiat*

---

1) Zoo heeft *vigilare* naast de beteekenis van „waken" ook die van „wakker worden, opstaan" (Plaut. Most. 373), maar vooral gebruikt men in dien zin *advigilare* (Persa 615).

moechi bona, si capiendi ius nullum uxori. Hier duidt *accipere* het speciale geval aan, dat een *maritus-leno* erfgenaam wordt (per fidei commissum) van den vriend van zijn vrouw, terwijl *capere* de term van de wet is, die voor alle gevallen geldt.

Hoe staat het nu in het Latijn met werkwoorden als *conspicio*, waarvan het simplex *specio* in onbruik is geraakt? Hebben die hun momentane beteekenis behouden? Het antwoord van Barbelenet luidt hierop bevestigend. Hij neemt aan, dat bij zulke werkwoorden het intensivum, hier *conspicari*, in de plaats van het simplex is getreden en dus *conspicere* momentaan blijft naast het duratieve *conspicari*. Hierbij wil ik evenwel opmerken, dat het voorbeeld, dat Lejay hiervoor aanhaalt (Caes. b. G. II 26, 3—4), mij niet geheel en al overtuigend toeschijnt. Wel heb ik den indruk gekregen, dat Vergilius onderscheid maakt tusschen *quatere* en *concutere* en hij in het bekende vers: *quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum* niet zonder reden het duratieve simplex gebruikt, daarentegen van een enkelen zweepslag zegt (Aen. 8, 3): *utque acris concussit equos,* dus het compositum bezigt. Toen *quatere* meer en meer in onbruik geraakte, kwam daarvoor *quassare* in de plaats (Aen. 1, 560).

Zooals bekend is, werd tot nu toe aan *con-* in samenstellingen een versterkende kracht toegekend en deze wordt ook niet door Barbelenet en Lejay geloochend, maar zij zijn van oordeel, dat die beteekenis secundair is en zich uit de momentane heeft ontwikkeld. Zoo zegt Barbelenet naar aanleiding van het voorbeeld Ter. Eun. 859: *vix me contineo quin involem monstro in capillum*: „pour retenir un objet dans ses conditions, il faut un effort; cet effort est envisagé seul, si bien que le composé finit par n'ajouter à *teneo* qu'une vague idée de difficulté sans modifier l'aspect." En op soortgelijke wijze laat Lejay zich uit (p. 255). *Collaudare* zal dus in de meeste gevallen door „hemelhoog prijzen" kunnen vertaald worden, maar dat het zelfs bij Horatius een enkele maal nog zijn momentane beteekenis behouden heeft, blijkt ten duidelijkste uit Sat. I 6, 68 sqq. De dichter vertelt ons daar, wat hij aan de opvoeding, die zijn vader hem gaf, te danken heeft. Eerst somt hij op, welke slechte eigenschappen hij niet heeft: hij is niet hebzuchtig, ook niet schriel, geen bezoeker van bordeelen. Dan gaat hij affirmatief verder: hij is *purus et insons,* rein en onschuldig, en voegt daaraan in parenthese toe: *ut me collaudem,* wat toch zeker niet kan beteekenen „om mij zelf in de hoogte te steken", maar: „om mij nu ook eens te gaan prijzen," dus het begin van de handeling prijzen, terwijl vooraf alleen negatieve eigenschappen opgesomd werden.

Wij zullen goed doen, onze lexica voor de beteekenis der verba composita eens te herzien.

J. van Wageningen.

———

LEXIKALISCHE NOTIZEN.[1])

1. *adconquirere.*

Dieses bisher nicht nachgewiesene, aber durch die analoge Bildung ‚adcognoscere' (vgl. Archiv f. Lexikogr. X [1898] S. 131; Sen. benef. VI 9, 3; epist. 118, 12) gedeckte Decompositum ist vielleicht bei *Ps.-Sallustius* ad; Caes. I 5, 6 p. 143, 25 Iordan³ herzustellen, wo im Vaticanus überliefert ist ‚(animus ferox) res novas veteribus *aec conquirit*' (das a von aec in rasura).

2. *anus = mater anus.*

Wie ‚virgo' im Sinne von ‚filia virgo' gebraucht wird (vgl. z. B. Stat. Theb. III 286 f. ‚a! mea quanto Sithonia mallem nupsisset virgo sub Arcto' und für die entsprechende Bedeutung von *παρθένος* Paulus I Kor. 7, 37 und 38 ‚*τηρεῖν τὴν ἑαυτοῦ παρθένον*' und ‚*ὁ γαμίζων τὴν ἑαυτοῦ παρθένον*') und ‚senex' im Sinne von ‚alter Vater' (vgl. z. B. Lucan IX 136 f. ‚volnera nostri senis'), so steht ‚anus' für ‚alte Mutter' bei *Hilarius von Poitiers* tract. in ps. CXXV 4 p. 607, 17 ff. Zing. ‚testes cum *anu sua* martyres septem (die makkabäischen Brüder) deo gratias inter nova mortis tormenta referentes'. Die editio princeps und andere Ausgaben bieten ‚cum matre sua'.

3. *exhibere = se exhibere.*

Hilarius von Poitiers IV p. 96, 20 ff. ed. Vindob. (Damnatio haereticorum auf der Synode von Rimini 359) ist überliefert: ‚quantum decuit, fratres carissimi, catholica synodus patientiam habuit et *piam* ecclesia totiens *exhibuit*'. Ich habe bereits in meiner ausführlichen Besprechung des Bandes dargelegt, daß es nicht nötig ist, mit dem Herausgeber (A. Feder) hinter ‚totiens' ‚se' einzuschieben (Berliner philol. Wochenschr. 1917 Sp. 1169) und möchte ergänzend noch auf die von Löfstedt[2]), Zur Sprache Tertullians, Lund 1920 (Lunds Universitets Årsskrift N. F. Avd. 1 Bd. 16 Nr. 2) S. 50 zitierte Stelle Tert. de pud. 21 (I p. 269, 21 ed. Vindob.) ‚neque prophetam nec apostolum exhibens', auf die von A. Vaccari in der Civiltà cattolica 1916 I p. 583 Anm. 1 angeführten Stellen aus Iulianus von Aeclanum und auf Carmen de providentia divina 20 (Migne LI 617 B) ‚dumque *pios agimus*, vertimur in querulos' hinweisen.

4. *habitare als Transitivum.*

Für ‚habitare' im Sinne von ‚saepe, assidue habere' verzeichnet Georges⁸ nur zwei Stellen aus Varro bei Nonius IV p. 498, 26 ff. Linds. ‚epicrocum viri quoque habitarunt' und ‚hoc nomine antiquos secundis rebus comas habitasse'. Einen weiteren Beleg liefert *Rufins* Übersetzung der Kirchengeschichte des Eusebios VII 30, 12 S. 711, 21 f. M., wo in einem Schreiben der zu Antiochia versammelten Bischöfe über Paul von Samosata berichtet wird: ‚presbyteris et diaconis suis.... *habitandi* mulieres secum similem licentiam dedit'. Im griechischen Original wird diese Klage mit einer anderen Wendung zum Ausdruck gebracht.

---

1) Vgl. Glotta III S. 191 ff. und IX S. 123 ff.
2) Vgl. den ganzen Abschnitt ‚Eine Art von sogenannter Ellipse' bei Löfstedt S. 49 ff.

5. *innubilus.*

Das bei Georges nur aus Lucret. III 21 ‚innubilus aether' belegte Adjektivum dürfte auch bei *Cyprian* de mort. 8 p. 301, 22 H. herzustellen sein. Es ist dort überliefert: ‚quando imbrem *nubila serena* suspendunt, omnibus siccitas una est'. I. Baer, Bibliothek d. Kirchenväter XXXIV (1918) S. 239 scheint ‚nubila' als Substantivum, ‚serena' als Adjektivum zu fassen, wenn er übersetzt: ‚wenn ein heiterer Himmel den Regen fernhält'. Aber schon die in Hartels Index unter ‚serenum' angeführten Stellen Ad Demetr. 2 p. 352, 9 ‚quodque imbres et pluvias serena longa suspendant nobis imputari'[1]) und Cypr. Gall. Genes. 84 ‚adfulsit nulla maculatum nube serenum' zeigen, daß das Umgekehrte zutrifft und damit ist auch m. E. die Änderung von ‚nubila' zu ‚innubila' gegeben. ‚nubila serena' wäre eine contradictio in adiecto; vgl. z. B. August. de agone christ. 3, 3 p. 104, 13 Zycha (Corp. Vindob. XLI) ‚cum de sereno vel nubilo quaerimus'; Venant. Fort. Vit. Germani Paris. 51 p. 404, 5 f. Krusch (Script. rer. Merov. VII) ‚sacerdotis sereno (d. h. serenum) purgavit clerici nubilo (d. h. nubilum).'

6. *obiurgare mit Genetiv.*

Zu *Minucius Felix* Octav. 4, 3 ‚iam dudum me Octavi nostri acriter.. remordet oratio, qua in te invectus *obiurgavit neglegentiae*, ut me dissimulanter gravius argueret inscientiae' bemerkt E. Norden, De Min. Fel. aet. et gen. dic., Greifswald 1897 p. 18: ‚obiurgandi verbum cum casu genetivo nemo praeter Minucium h. l. videtur coniunxisse, unde ‚neglegentiam' Baehrensius (der Vater), novissimus Minucii interpolator'. Ein zweiter Beleg ist mir bei *Hilarius von Poitiers* contra Constant. imp. 9 (Migne X 586 A) begegnet: ‚tu Christum *obiurgas veritatis*, tu patrem arguis professionis'. Ich möchte aber nicht entscheiden, ob Hilarius die Stelle des alten Apologeten gekannt hat oder ob er unabhängig von ihm, aber im nämlichen Streben nach Konzinnität die ungewöhnliche Konstruktion angewendet hat.

7. *pessimus für malus der Alliteration wegen.*

Seneca schreibt de benef. V 15, 2 ‚nec est, quod hanc nostram tantum murmurationem putes pro *pessimo pravoque* numerantium, quidquid citra recti formulam cecidit'. Mit ‚pessimus pravusque' variiert er der Alliteration zu Liebe die durch Sallust Cat. 5, 1 in Umlauf gekommene Verbindung ‚*malus pravusque*' (vgl. Wölfflin, Alitt. Verbind. S. 75; Archiv XV [1908] S. 212). In ganz entsprechender Weise und zu dem nämlichen Zwecke ersetzt *Rufinus* in seiner Bearbeitung des Genesishomilien des Origenes das biblische ‚*parvi et mali*' (scil. dies; Gen. 47, 9) durch ‚*parvi et pessimi*' (hom. 15, 4; I S. 132, 3 Baehrens).

8. *pronomen = articulus.*

Für diese Bedeutung von pronomen führt A. Zingerle, Kleine philol. Abhandl. IV (Innsbruck 1887) S. 93 zwei Stellen aus dem Psalmenkommentar des *Hilarius von Poitiers* an. Dazu gesellt sich eine dritte aus des nämlichen

---

1) Die Stelle aus De mort. wird nur u. ‚suspendere' zitiert.

Kirchenvaters Werk De trinitate XI 17 (Migne X 411 A f.) ‚plerisque secundum latinitatem obscurius hoc dictum (Eph. 1, 17 ‚deus domini nostri Iesu Christi, pater claritatis') videtur, quia latinitas pronominibus non utitur, quae graecitas usu honesto et necessario semper usurpat. ita enim scribitur: *ὁ θεὸς τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὁ πατὴρ τῆς δόξης* .quod nobiscum, si semper pronominum consuetudo esset, ita pronuntiaretur: ille deus illius domini nostri Iesu Christi, ille pater illius claritatis'. Über die Unterscheidung zwischen pronomen und articulus bei den Grammatikern vgl. L. Jeep, Zur Geschichte der Lehre von den Redetheilen bei den lat. Grammatikern, Leipz. 1893 S. 174 f.

9. *requies als Plural.*

Für den Plural ‚quietes' verzeichnet Neue-Wagener, Formenl. I S. 632 Beispiele aus Cicero, Sallust und Lucrez, den Plural von ‚requies' belegt er nicht. Ich finde diesen in *Rufins* Übertragung der Numerihomilien des Origenes 27, 4 (II S. 261, 15 ff. Baehrens) ‚quis ita invenietur idoneus — qui possit — uniuscuiusque loci vel labores explicare vel *requies?*'

10. *supervacuaneus.*

Diese von Wölfflin in seinem Archiv VIII (1893) S. 561 f. (vgl. III [1886] S. 506; IX [1896] S. 139· XI [1900] S. 509) besprochene Bildung ist auch bei *Arnobius* an zwei Stellen in den Text zu setzen: adv. nat. II 30 p. 73, 5 R., wo die Handschrift ‚inaniter eam (d. h. ‚philosophiam') suscipi *supervacuaneis* (mit irriger Assimilation an das folgende Wort) operis difficultate declarat (ista persuasio)' bietet, was die editio princeps, der Reifferscheid folgt, in ‚supervacanei', Stewechius in ‚supervacua' (vgl. aber II 57 p. 93, 19 f. ‚inanissima igitur res est et supervacui operis') geändert hat, und VII 10 p. 245, 16 f. ‚*supervacuaneis* (so die Hs., ‚supervacaneis' der von Reifferscheid mit r bezeichnete Correktor) supplicationibus adorari'.

11. *ἀντίσωμος.*

R. Hirzel schreibt in seiner schönen Abhandlung ‚Die Person, Begriff und Name derselben im Altertum', Sitzungsber. d. bayer. Akad. 1914, Philos.-philol. u. hist. Kl., 10. Abhandl. S. 26: ‚Noch später begegnet *ἀντίσωμος* und dürfte wirklich nach älterer Erklärung ‚homo pro homine vicarius' sein, ohne daß zunächst wenigstens an ‚servus pro servo' zu denken wäre'. Dazu Anm. 4: ‚*ἀντίσωμος* Zach. Papa lib. 3 dial. cap. 1, was Gregor. M. erklärt ‚hominem pro eo vicarium'. Ducange fügt hinzu ‚servum scilicet pro servo'. Es liegt hier ein kleines Missverständnis vor, das sich im Hinblick auf die Bedeutung von Hirzels Abhandlung zu berichtigen verlohnt. *Gregor der Große* ist nicht der Erklärer des Papstes *Zacharias*, sondern Zacharias ist der Übersetzer der Dialoge Gregors. Bei letzterem (Migne LXXVII 217 B) sagt eine Witwe zum Schwiegersohn des Vandalenkönigs: ‚ecce hunc hominem (d. h. den Paulinus von Nola, der sich für diesen Zweck zur Verfügung gestellt hat) pro eo (d. h. für meinen Sohn) vicarium praebeo' und Zacharias gibt dies mit ‚*ἰδοὺ τὸν ἄνθρωπον τοῦτον ἀντίσωμον ὑπὲρ αὐτοῦ παρέχω*' wieder (Migne 218 C).

München. CARL WEYMAN.

HET WOORD *SAECULUM* EN 'T CARMEN SALIARE.

Men is het er sinds lang over eens, dat 't woord *saeculum* berust op den wortel *sē(i̯)- „zaaien", dien wij in *sero* terugvinden. Het suffix is 't Indo-Europeesche *-tlom*, dat, zooals William Lindsay zich uitdrukt, „indicates the instrument with which an action is performed or the place of its performance" (*Class. Rev.* VI, p. 87). Als voorbeelden dienen *vehiculum*, „datgene, waardoor men vervoerd wordt", *poculum*, „datgene, waaruit men drinkt", *cubiculum*, „de plaats waar men slaapt". Zoo ontstond *saeculum* dus uit *sai̯-tlom, waarvan de grondbeteekenis was „datgene waarmee men zaait", dus „zaad", „menschenzaad", „geslacht", „duur van een menschenleeftijd", „eeuw", evenals 't Goth. *manasēþs* menschenzaad, „menschheid", „wereld" is gaan beteekenen. De beteekenis „geslacht" is ons bv. uit Lucretius III 629 *scriptorum saecla priora* enz. bekend. Zoo spreekt deze dichter van *saecla ferarum* III 753, waar *saecla* = genera (Eng. „breed").

De vraag rijst: heeft *saeculum* in 't oud-Latijn nog een andere beteekenis gehad nl. die van „zaaitijd", welke Weise in zijn *Charakteristik der Lateinischen Sprache*, p. 15, aanneemt? In een interessant hoofdstuk, waar de invloed van den landbouw der Romeinen op hun taal wordt aangetoond, geeft Weise daarvan eenige voorbeelden, „uralte Metaphern", zooals *delirare*, aus der Furche gehen, dann wahnwitzig sein; *praevaricari*, krumme Linien mit dem Pfluge ziehen, dann als Anwalt es heimlich mit der Gegenpartei halten; *emolumentum*, das Herausgemahlene (*e-molere*), dann der Vorteil; *manipulus*, ein „den Arm füllendes" Heubündel.

Dat *saeculum* de door hem genoemde beteekenis heeft gehad of kan hebben, heeft Weise niet bewezen. Kan 't suffix *-culum* deze beteekenis hebben in 't Latijn? Ik zou daarvoor op 't woord *diluculum* willen wijzen, van den Indo-Europeeschen wortel leu̯k- „lichten", dat als suffix *-ulum* heeft, evenals *vinc-ulum, iac-ulum, spec-ulum, bac-ulum*, daar de wortel op *c* eindigt. Uit de beteekenis „lichten" heeft zich de nuance „schemeren" ontwikkeld.

Hier is echter geen sprake van een „nomen instrumenti". *Diluculum* maakte deze ontwikkeling van beteekenissen door: „*plaats* waar 't schemert", „*tijd* wanneer 't schemert", de „morgenschemering," „het schemeren", vgl. *primo diluculo*.

Wij mogen dus voor *saeculum* ongezocht de beteekenissen: „zaad", „voortteling", „het zaaien" aannemen.

Het Grieksch leert 't zelfde. *Σπορά* beteekent „zaad", bv. bij Euripides, *Andromache* 637, of in 't Nieuwe Testam., 1 Petrus 1, 23 *ἀναγεγεννημένοι οὐκ ἐκ σπορᾶς φθαρτῆς, ἀλλὰ ἀφθάρτου*; „het zaaien": Plato, *Leges* 729 C *εἰς παίδων αὐτοῦ σποράν*; „zaaitijd": Euripides, *Electra* 1153 *δεκέτεσι σποραῖσιν*, „in den 10den zaaitijd".

Men kan ook *periculum* vergelijken. De wortel perĕi- is een uitbreiding van *per- „tot een doel doordringen", vgl. gr. *πεῖρα*. *Periculum* is dus „het middel om een doel te bereiken", dan „het willen doordringen tot iederen prijs", „het beproeven", vgl. *facere periculum*.

Ook het Latijnsche *satio*, dat „het zaaien", en in den plur. „bouwland" beteekent, is een interessante parallel, want het Fransche *saison* wijst er op, dat *satio* later „zaaitijd" is gaan beteekenen.

Dat *saeculum* in oude tijden „zaaitijd", „het zaaien" heeft kunnen beteekenen ligt dus voor de hand; wij vinden deze beteekenis echter jammer genoeg niet in de overgeleverde teksten terug, of beter uitgedrukt: niet in de teksten, zooals die ons overgeleverd zijn. Want bedriegen wij ons niet, dan is 't woord *saeclum* met deze beteekenis [1]) nog te vinden in...... 't *Carmen Saliare,* mits wij in een geheel onverstaanbaar en algemeen corrupt geacht woord slechts één of twee letters veranderen. Om dit waarschijnlijk te maken, bieden wij den lezer een nieuwe reconstructie aan van de bekende door Varro overgeleverde *letters,* want *woorden* kan men ze moeilijk noemen. In het 7de boek van zijn werk *de lingua Latina* schrijft Varro (26, in de uitgave van Goetz en Schoell p. 100):

> in multis verbis in quo antiqui dicebant S, postea dicunt R, ut in carmine Saliorum sunt haec: *cozeulodorieso. omnia vero adpatula coemisse. ian cusianes duonus ceruses. dunus Ianusve vet pom melios eum recum......*

Men heeft al heel wat moeite gedaan om deze corrupte woorden te verbeteren en te verklaren. Ik bespreek alleen de meest bekende reconstructie's, allereerst die van Maurenbrecher [2]), die er van maakte:

> o Zol adoriso omnia — verod Patulci cosmis;
> es Sancus Ianis duonus, — Cerus es duonus Ianus.

Mijns inziens moeten wij bij de verklaring of verbetering der eerste lettergroep hiervan uitgaan, dat wij hier met den ablativus singularis op *-od* van een o-stam te doen hebben en dat *co* niets anders is dan de praepositie *co*(*m*) of *co*(*n*). Het zou immers al een wonderlijk toeval zijn, als een woordgroep met *co-* beginnend en op *-od* eindigend niet een ablat. sing. was. 't Schrappen van de *c* en 't veranderen van *-od* in *-ad,* zooals Maurenbrecher doet, is niets dan willekeur, waardoor wij allen vasten grond onder de voeten verliezen.

Prof. Hempl's [3]) voorstel om hier te lezen:

> coceulodorieso, „come forth with the cuckoo!"

zal echter wel bij niemand instemming vinden, al noemt Lagerkrantz Hempl's interpretatie „die beste unter den bisher vorgebrachten Erklärungen" [4]). Hoe is bv. de ablat. zonder „cum" in den door Hempl bedoelden zin te verklaren? Evenmin kan Von Grienberger's verklaring in de *„Indo-Germanische Forschungen"* [5]): „Die Fragmente saliarischer Verse bei Varro und Scaurus" ons bevredigen. Ook deze geleerde ziet in *cozeulod* een ablativus van een o-stam, maar niet bij machte in den bestaanden woordenschat van het Latijn een hier passend substantivum te ontdekken, vormt hij zelf een woord **zeulom* (= „Himmel, Himmelsgott, Tag"), dat uit *di̯ēu-lom ontstaan zou zijn. Daar in 't Latijn di- „im Anlaut" tot i̯ wordt (bv. *Iovis* uit di̯ou̯-, Indo-Europ. *di̯ēus, Sanskrt. dyāúṣ), is deze phantasie-vorm **zeulom* in 't Carmen Saliare niet zeer waarschijnlijk. Von Grienberger wijst op 't Oskische *zicolom*

---

1) of althans in de beteekenis van „zaad", zie p. 263 n. 3.
2) *Carminum saliarium reliquiae,* Lipsiae, Teubner, 1894.
3) *Transactions Americ. Philolog. Assoc. vol.* XXX, p. 39–41 en XXXI, p. 182–188.
4) *Deutsche Liter.* 1904, p. 215.
5) *I. F.* XXVII (1910), p. 199–232.

der *tabula Bantina* (suaepis pru meddixud altrei castrous auti eituas zicolom dicust....), dat uit **di̯ĕcolom* ontstaan is. Maar 't Latijn van het Carmen Saliare is geen Oskisch uit Bantia.

Toch heb ik zelf een tijd lang gemeend, dat in deze richting de oplossing van 't raadsel te zoeken was. Ik herinnerde mij, dat 't *Sabijnsch* een dergelijk verschijnsel kent als 't Oskisch van Bantia. Den eigennaam *Claudius* vinden wij nl. in 't Sabijnsch als *Clausus* (zie *Grammatik der Osk. Umbr. Dialekte* von R. v. Planta I, p. 412). Aannemend, dat di̯ in 't Sabijnsch niet slechts „inlautend", maar ook aan 't begin tot s (z) werd, wat wij naar analogie van 't Oskisch van Bantia mogen veronderstellen, kan men komen tot den vorm *zecolos < di̯ĕcolos „dag", „jonge dag".

Wie zich dan Sidonius Apollinaris' vraag (epist. VIII, 164) „*unde illa verba Saliaria vel Sibyllina vel Sabinis abusque Curibus*[1]) *accita*" herinnert, kan aan Sabijnschen invloed denken en de bedoelde woordgroep aldus lezen:

Cozecolod orieso = cum die orere.

Eenvoudiger lijkt mij echter een andere interpretatie, nl. deze, dat wij hier met een ablativus van *saeclum* te doen hebben.

Ik zou daarom de eerste lettergroep als

Cozaiclod orieso [2]): „verschijn met het zaaien" [3])

willen interpreteeren.

Ianus wordt hier nl. als „levenwekker", als vegetatiegod aangeroepen, wat uit 't woord *cerus* dat in het zelfde fragment gevonden wordt, duidelijk blijkt.

Men kan hierbij meer in 't bizonder aan 't „propagare prolem" denken, als men de mededeeling van Varro bij Augustinus *Civ. D.* VII, 2 en 3 vergelijkt:

Ianus, cum puerperium concipitur.... aditum aperit recipiendo semini. confert.... Ianus aditum et quasi ianuam semini.

Tertullianus ad Nat. II. 11 haalt uit Varro aan:

deus Consevius quidam qui con⟨satio⟩nibus concubitalibus praesit.

Dat met dezen „zaaigod" Ianus bedoeld wordt, blijkt uit Macrob. *Sat.* I, 19, 16, waar *Ianus consivius a conserendo id est a propagine generis humani quae Iano auctore conseritur.*

Mogelijk ook moeten wij 't begrip *cerus* ruimer nemen, niet slechts van 't verwekken van menschen, maar in 't algemeen van 't wekken van leven in de geheele natuur, dus ook op de akkers. Het woord „zaaien" slaat immers zoowel op „consatio concubitalis" als op strooien van 't zaad in de voren van het land. In Indië zei men bij de aankomst van de bruid in het huis van den bruidegom: „als vruchtveld kwam hierheen de vrouw, als bezield vruchtveld. Zaait in haar, mannen, uw zaad", *Atharvaved.* XIV § 2, o. 14, Weber, *Ind. Stud.* V, 205.

De opvatting, dat wij hier aan 't woord *cerus* deze ruimere beteekenis

---

1) De overlevering stelde het Carmen Saliare immers op naam van den Sabijn *Numa Pompilius.*

2 Voor de verklaring van *orieso* verwijs ik naar Von Grienberger *I. F.* XXVII (1910) p. 199 en volg.

3) of desnoods „tegelijk met het ⟨gezaaide⟩ zaad."

mogen toekennen, wordt bevestigd, als wij ons herinneren, dat de *Salii* hun plechtigen omgang door de stad juist in *Maart en October* hielden.

Terecht schrijft Warde Fowler in zijn *Roman Festivals*, p. 34 over de maand Maart: „It is the time when the spring, whose first breath has been felt in February, begins to show its power upon the land. Some great *numen* is at work, quickening vegetation and calling into life the power of reproduction in man and animals". Niet dat wij in *Mars* zelf, ter eere van wien de ommegang der Salii plaats had, een vegetatie-god willen zien, maar wel kan men zich voorstellen, dat in de oudste tijden tot den *Krijgsgod* Mars gebeden werd om het zaad tegen vijandige demonen te beschermen [1]).

Deze opmerking is overigens niet eens noodzakelijk om onze interpretatie van de tot *Ianus* gerichte woorden te steunen. De maand Maart is immers als *begin* der lente de tijd, waarin het nieuwe leven overal *begint* (zie Ovid., *Fast.* III, 241 *nunc fecundus a g e r; p e c o r i s nunc hora creandi*, 243 *tempora iure colunt L a t i a e fecunda p a r e n t e s | quarum militiam votaque partus habet*), en *penes Ianum sunt prima*, zooals Varro het uitdrukt, „Ianus waltet über dem ersten Entwicklungsstadium eines jeden Dinges, über dem Beginne eines jeden Zeitabschnittes" (Wissowa).

Dr. Frazer meent trouwens, dat de ceremoniën der Salii zelf o. a. ten doel hebben „to make the corn grow by a charm consisting in leaping and dancing". Hoe dit zij, ook uit den modernen tijd kunnen wij gebruiken noemen, die levendig aan den ommegang der Salii herinneren, en die de bede tot Ianus gericht niet onaardig illustreeren. „Zu Castasegna im Bergell an der lombardischen Grenze", vertelt Wilhelm Mannhardt in zijn boeiende werk *Wald- und Feldkulte* I, p. 540, „ist es der erste *März*, der Tag der Märzfeuer und des Fackellaufes, sowie des römischen Jahresanfanges, an dem alle Knaben mit papiernen Offiziershüten geschmückt in militärischer Ordnung das Dorf unter Anführung eines Hornbläsers und eines Trommelschlägers mehrmals hinauf- und hinunterschreiten, indem sie sämmtlich mit Kuhschellen läuten. Als den Zweck ihres Umzugs geben sie an: „Wir machen dass das Gras wächst" [2]). Noch in manchen anderen Orten *Graubündens* zieht die Jugend mit groszen und kleinen Kuhglocken behängt am 1 März durch die benachbarten Dorfschaften und singt vor jedem Hause wo man freigebige Bewohner erwartet:

Calonda Mars, Calond' Avril:
Laschai las vaccas or d'uvil."

In de lente, die de Romeinen van 7 Februari tot 10 Mei lieten duren (zie Varro, *de Re Rustica* I, 38), en in den herfst wordt gezaaid; het is dus be-

---

1) Zie het hoogst interessante gebed tot Mars in Cato, de Agri cultura, ed. Keil, C. 141 „Mars pater, te precor quaesoque . . . uti tu morbos visos invisosque, viduertatem vastitudinemque calamitates intemperiasque prohibessis defendas averruncesque: utique tu fruges, frumenta vineta virgultaque grandire beneque evenire siris... etc." Zie ook Frazer, *the Golden Bough*, II, p. 210 Warde Fowler, *The Roman Festivals, Macmillan* 1916, p. 41. Overigens ben ik het eens met *Wissowa, Religion und Kultus der Römer* 1912, p. 143: Mit Unrecht haben Neuere in den Flurumgängen einen Beweis dafür finden wollen, das Mars *von Haus aus* ein Vegetations- und Ackergott sei".

2) G. Leonhardi, *Rhätische Sitten und Gebräuche. St. Gallen* 1844, p. 4, 5. Vergelijk hiermee 't tweede deel onzer reconstructie: *omnia verod, Patulcie, emitte*, zie ook Ovid , *Fasti* III, 239, 240.

grijpelijk, dat Ianus in het Carmen Saliare bij 't begin van 't zaaien wordt aangeroepen. Ianus als God van den uitgang is degene, die alles laat „uitkomen".

Om den lezer te toonen, dat de overige woorden van het ons bewaarde fragment van 't Carmen Saliare met de zooeven gegeven verklaringen niet in strijd zijn, zal ik ook deze in 't kort bespreken.

Omnia vero adpatula coemisse.

Voor *vero ad* moet *verod* gelezen worden, zooals Maurenbrecher en Hempl goed begrepen hebben. Wat de beide volgende woorden betreft, is verschil van meening mogelijk. Over Maurenbrecher's opvatting, die

O zol adoriso omnia verod Patulci cosmis

leest, kunnen wij kort zijn; daar wij 't compositum *adoriso* om de hierboven genoemde reden niet goedkeuren, kan ook *cosmis* niet juist zijn, want anders zouden wij in 't tweede deel van den zin een verbum missen; *omnia* kan immers geen object zijn van *orieso*.

Hempl interpreteert

omnia verod patula coëmis,

„truly all things dost thou make open"; hij verklaart *coemis* nl. als de oude vorm van 't latere *cōmis*, „bring together, bring about, make, arrange". Dat *coëmis* de beteekenis van „maken" kan hebben, bewijst Hempl niet nader; men zou tot verdediging van Hempl's opvatting 't woord *concinnare* kunnen vergelijken, dat beteekent: 1° „behoorlijk samenvoegen", 2° „tot iets maken", vgl. Plautus, Captivi 600/601.

Crucior lapidem non habere me, ut illi mastigiae
cerebrum excutiam, *qui me insanum* verbis *concinnat* suis.

Aan den anderen kant beteekent *patulus* niet datgene, wat *op een bepaald oogenblik* „geopend" is, maar wat *steeds* in dien toestand verkeert.

Overigens is Hempl's interpretatie de overweging waard; want *omnia verod patula coemis* wordt, toegegeven, dat wij deze woorden zóo mogen vertalen, als Hempl wil, mooi geillustreerd door Ovidius' verzen over de lente (Fasti IV, 87, 88):

nam quia *ver aperit tunc omnia*, densaque cedit
frigoris asperitas, fetaque terra patet.

Mijn bezwaar is echter, behalve wat ik over *patulus* opmerkte, dat wij de beteekenis van *co-emere* = „reddere" niet kunnen bewijzen: daarom acht ik Bergk's gissing, dat wij in 't woord (ad)*patula* den ouden naam van Ianus hebben te zien, hoogst waarschijnlijk.

Als wij nu bedenken, dat 't de taak van een levenwekkenden *Cerus* is 't zaad te laten uitloopen, en levende wezens 't levenslicht te doen zien, dan ligt het voor de hand den tekst van 't Carmen Saliare aldus te interpreteeren:

omnia verod, Patulcie, emitte [1])

d. w. z. breng al het gezaaide te voorschijn, de korenhalmen, de planten, de kinderen, de dieren. Dit klopt goed met den naam *Patulcius* en met de eerste woorden *cozaiclod orieso*.

---

1) De laatste syllabe van (Patul)*cie* kon heel gemakkelijk met *emitte* 't woord *coemitte* vormen, hetgeen weer tot *coemisse* werd, zie Hagen, *Gradus ad Criticen*, Leipzig, 1879, p. 65, no. 7.

Nu nog eenige opmerkingen over den volgenden regel:

ian cusianes duonus cerus es.

Maurenbrecher haalt er den Godennaam *Sancus* in, maar wij hebben geen recht om Ianus met *Semo Sancus*, den beschermer der Fides, te identificeeren.

W. Schulze heeft in zijn monumentale werk *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen* opgemerkt, dat *Patulcius* en *Clusius* de bijnamen van Ianus *nomina gentilicia* zijn (p. 142 en 150). Pag. 200 schrijft hij: „Die Etrusker haben eine eigenthümliche Art ihre Vornamen durch die Silbe *θur*, wahrscheinlich ein ursprünglich selbstständiges Wort zu erweitern — *vel*: *velθur*, *lar*: *larθur*, *arnθ*: *arnθur*, ohne Zweifel nach derselben Analogie *numa Nŭmă*: *Nŭmĭtor*. Gentilicia können natürlich ebensogut von den längeren Formen wie von den einfachsten gebildet werden, *velθurna* neben *velni*, *larθru* neben *larna*, *Laetorius* neben *Laenius*, *Arrunturius* neben *Arruntius*, *Numitorius* neben *numna Numinii*. In der Ableitung kann der Vocal unterdrückt werden, *larθru* und mit anderem Suffixe *numθral* CIE 15 (Faesulae), das deutlich lateinischem *Numitorius* entspricht; dieselbe gens kann sich auch **numθrna* genannt haben, wofür uns nur zufällig ein directer Beleg mangelt. Dem lateinischen Reflex dieses Familiennamen erkennt man unschwer in dem Namen des Gottes, der in Atina als *Mars sive Numiternus* verehrt wurde, CIL X 5046 (Agahd, *Varronis antiq. rer. divin.* 161). Finden wir hier einen Gott der *Numitorii*, so giebt es in Rom auch eine ähnliche Gottheit der *Numisii*, *Numisius Martius* CIL I, 190. Das *Numiternus*, *Numisius* überhaupt nichts Anderes sein *können* als Familiennamen, scheint mir durch die Form ihrer Ableitung genügend erwiesen zu werden".

In verband hiermee zou men 't woord *cusianes* in *Cusiatius* kunnen veranderen; wij lezen immers van een altaar van Ianus Curiatius (Dion. Halic. III, 22; Schol. Bobiensia op Cicero, Pro Milone 7). Terecht schrijft W. F. Otto in zijn artikel *Ianus*, Pauly-Wissowa, Supplem. Bnd. III, p. 1179 „*Ianus Curiatius* ist ohne Zweifel nach dem Geslechte der *Curiatii* benannt als ihr spezieller *Ianus*".

In dit geval moeten de woorden *Patulcius* en *Cusiatius* aldus verklaard worden, dat deze familie's in Ianus den verwekker van hun geslacht zagen.

Wil men daarentegen in *Patulcius* een afleiding van *pateo* (*pătulus*) zien, dan zou ik 't laatste stuk aldus willen interpreteeren, wat palaeografisch nog eenvoudiger is:

ianĕus [1]) Ianes, duonus Cerus es,

waarbij ik slechts een c in e veranderde. Dat *ianeus* = „ianitor" deelt Festus ons mede, ed. Lindsay, p. 92. *Patulcius* en *ianeus* drukken dan beide het begrip uit dat wij bij Augustinus, Civ. D. VII, 2 en 3 wellicht wat „al te letterlijk" verklaard vinden. De „deurgod" Ianus is in 't algemeen als God van alle begin ook *Cerus* „levenwekker" κατ' ἐξοχήν.

De vorm *Ianes* of *Iànis* wordt door Tertullianus, *Apolog.* 10, bevestigd: *Italiam, in qua Saturnus.... consedit exceptus ab Iano vel I a n e, ut Salii volunt.*

1) Zoo reeds vóór mij Emil Baehrens in zijn *Fragmenta poetarum Romanorum*, 1886, p. 30.

Onze geheele reconstructie van den Varro-tekst is dus deze·

Cozeclod [1]) orieso; omnia vero[a]d, Patul*cie*, emitte.
Ian*e*us Ianes, duonus Cerus es.

of in den oorspronkelijken vorm:

Cozaiclod orieso; omnia verod, Patulcie, emite.
Ianeos Ianes, duonos Ceros es.

Aan de reconstructie van 't geen nu in de mss. volgt wagen wij ons liever niet.

Om den lezer echter zelf te laten oordeelen, of een nieuwe reconstructie van deze voor de geschiedenis van 't Latijn zoo belangrijke Varro-plaats al of niet noodzakelijk was, geven wij tot slot eenige andere pogingen tot herstel van 't Carmen Saliare.

Ceci *(Sui Frammenti maggiori dei Carmi Saliari. Rendiconti d. R. Acc. dei Lincei*, Serie V, Vol. 5 (1896) p. 403—408):

o Zol, adorìse; *omnia veritod ab Patulci*; *cosmis es*
Ianos, Clusi, Ianis duonos, Ceros es duonos Ianos.
(O Sol adorere; omnia aperito, Patulci; comis es
Ianus, Clusi, Ianius bonus, Cerus es bonus Ianus).

Birt *(Beiträge zur latein. Grammatik. Sprach man avrum oder aurum? Rh. M. N. F.* LII (1897), Ergänzungsheft p. 193—197):

Conzevios hordesios optimos maximos Ianos
Patulcos geminos seianes cusianes, duonus cerus es.

Tenslotte nog een enkele opmerking. Men moet niet als vast staande aannemen dat de overgeleverde regels van het Carmen Saliare in 't oorspronkelijke gedicht op elkaar volgden. 't Is immers best mogelijk dat Varro slechts enkele losse grepen deed. Men verwachte daarom ook niet, dat de herstelde woorden als van zelf Saturnijnen zullen vormen.

Ons doel was, zooals wij reeds in 't begin van dit artikel zeiden, aannemelijk te maken, dat wij in het Carmen Saliare wellicht het woord *saec(u)lum* terugvinden in een primitieve beteekenis, welke wij tot nu toe slechts dank zij de taalwetenschap konden deduceeren.

Maar ook in andere opzichten zijn de fragmenten van dit oude lied zóo interessant, dat schrijver dezes gaarne bekent, dat de weinige corrupte regels van Varro hem niet loslieten; hij heeft zich dan ook niet door Horatius' woorden

Iam Saliare Numae Carmen qui laudat, et illud
quod mecum ignorat, solus vult scire videri,
ingeniis non ille favet, plauditque sepultis

van een hernieuwde bestudeering laten terughouden.

Zwolle. P. J. ENK.

---

1) Daar Varro *saeculum* met een *e* schreef (zie Goetz en Schoell, p. 5[10] en 61[16]), is de verandering der overgeleverde letters zeer gering: *cozeclod* (Varro moderniseerde n.l. den tekst van 't carmen eenigszins) of *cozeculod* werd in de mss. tot *cozeulod* bedorven.

HET VROUWELIJK COLLECTIVUM.

Het beweeglijke taalleven met zijn ebbe en vloed, zijn golving en deining, berustend in laatste instantie op de sociale wetten van integratie en differentiatie, wordt gekenschetst door een voortdurenden drang van het abstrakte naar het konkrete en van het konkrete naar het abstrakte. Het doorgangsstadium tusschen deze beide polen is het collectivum, veelal vrouwelijk, maar m. i. slechts omdat de abstracta hoofdzakelijk feminini generis zijn. Het wil mij namelijk, in afwijking met een herhaaldelijk verkondigde opinie, voorkomen, dat het vrouwelijk collectivum zijn geslacht niet aan eigen aard en wezen ontleent, maar doorgaans aan zijn oorsprong uit het abstractum. Niet de begripsgelijkvormigheid van femininum en collectivum ligt hier ten grondslag, maar van femininum en abstractum. Bij de vorming van het vrouwelijk woordgeslacht in de wordingsperiode onzer Indogermaansche talen heeft zonder twijfel het waardeeringsonderscheid van „levend" en „meerderwaardig" gegolden, onderscheidenlijk ten opzichte van het levenlooze, en van het levenlooze én meerderwaardige, maar vooral ook dat van het potentiëele en het (gerealiseerde) zijnde. En nu komt het femininum, wat deze fundamenteele notie betreft, alléén met het abstractum overeen, dat immers de potentiëele essentie uitdrukt, *niet* met het collectivum, dat de essentie uitdrukt in zoover deze alreeds gerealiseerd, maar nog niet als enkelvoud of meervoud gespecificeerd is. Tusschen femininum en collectivum bestaat dus noch wezenlijk, noch ook feitelijk verband, zooals uit het onderstaande: enkele grepen uit de Indogermaansche taalhistorie, inzonderlijk die van het Latijn en Grieksch, moge blijken.

1. Volgens de bekende theorie van Joh. Schmidt, *Die Pluralbildungen der Indogermanischen Neutra*, is de uitgang *-ā* (ten deele > *ă*) van den nom. accus. plur. der idg. neutra (*o*-stammen) niets anders dan die van den nom. sing. der feminina: hier is niet slechts formeele gelijkheid, maar identiteit. Ten gevolge van den drang van het abstrakte naar het konkrete had zich namelijk in semantisch opzicht een idg. abstractum als **desmā* „verbinding" tot een collectivum **desmā* „bindmiddel, bindmateriaal" ontwikkeld. Verbonden met een streven naar specifikatie bewoog zich deze drang naderhand in de richting van het meervoud, zoodat gr. *δεσμά* „de banden" beteekende, maar naast een formatie als *δεσμοί* toch nog steeds aan zijn kollektieven oorsprong bleef herinneren door zijn konstruktie met het werkwoord in het enkelvoud. Of, om het klassieke voorbeeld te noemen: voor het gr. *ζυγά*, lat. *juga*, ved. *yugā́*, got. *juka*, ob. *iga* dienen wij een idg. abstractum **jugā* te veronderstellen, dat „verbinding" beteekende (immers behoorende tot de maagschap van *ζεύγνυμι*), maar waarin de bijbeteekenis van „koppeling" zich aldoor meer ontwikkelde, om straks tot hoofdbegrip te worden: éerst in het collectivum **jugā* „jukwerk", dan in het onzijdig meervoud nom. acc. **jugā* „de jukken", waarop berusten *ζυγά*, *juga* enz.

De begripsontwikkeling in de eerste periode van dit proces is dus geheel gelijk aan die, waarvolgens gr. *ὁμηλικίη* de beteekenis kreeg van *ὁμήλικες* (kollektief genomen, b.v. *ὃν περὶ πάσης τῖεν ὁμηλικίης* E 325); *συγγένεια* die van *συγγενεῖς*; *ὑπηρεσία* die van *ὑπηρέται*; *φρατρία* die van *φρατέρες*;

θεραπεία die van *θεράποντες;* lat. *custodia, magistratus, paupertas, juventa* onderscheidenlijk die van *custodes, οἱ ἐν τέλει* (ambtenaarswereld), *pauperes, juvenes.* Zoo drukt ons *jeugd* en *jonkheid* óok de kollektiviteit van jeugdige personen uit.

2. Terwijl bij *δεσμά, ζυγά* e. d. de specifikatiedrang tot het meervoud leidde, wint andermaal het streven naar individualiseering het op den specifikatiedrang. Zoo beteekent gr. *ὁμηλικίη* ook één persoon afzonderlijk, b.v. *ἀλλὰ νεώτερός ἐστιν, ὁμηλικίη δ' ἐμοὶ αὐτῷ γ* 49; en hetzelfde geldt van *συγγένεια* en *magistratus,* terwijl wij het individuëele stadium van vormen, beantwoordende aan onze collectiva *jeugd* en *jonkheid,* aantreffen in het Engelsche *youth* en het Fransche *jeunesse.* Ook *vriendschap* in zegswijzen als „hoor eens vriendschap!" heeft individueele beteekenis, al is het met een gevoelsnuance van scherts of ironie [1]); eveneens *ondeugd* in „jij ondeugd!"

Een merkwaardige groep vormen in dit individuëele stadium in het Grieksch, Italisch en Balto-Slavisch de mannelijke substantiva op *-ā,* zooals gr. *νεανίας* „jongeling", lat. *auriga* „wagenmenner", ob. *sirota* „weeskind". Klaarblijkelijk berusten zij op eigenschaps- en verbaalabstracta, en de vraag is gewettigd, of men voor hen wel een vrouwelijk collectivum als doorgangsstadium dient aan te nemen. Veelal toch vindt men hiervan geen spoor, en het is niet in te zien, waarom een russ. *starina* „oude man", en een gr. *νεανίας* „jongeling" zich niet even onmiddellijk uit eigenschaps-abstracta zouden hebben kunnen ontwikkelen, als dit met ons *vriendschap* „vriend" het geval kan geweest zijn. Toch is dit niet waarschijnlijk en wij mogen ons door negatieve argumenten niet op een dwaalspoor laten brengen. Zoo vinden wij b.v. in het Oudbulgaarsch *sirota* nog wel als abstractum, maar van het hieraan beantwoordende vrouwelijke collectivum geen spoor, en in de hedendaagsche Slavische talen evenmin; en toch bewijst het Litausche *siratà,* aan het Slavisch ontleend, dat dit het collectivum moet hebben gekend. In ieder geval echter is het vrouwelijk abstractum het uitgangspunt geweest; en zoo berust dus *ἀγρώτης* „landbouwer" op een **ἀγρωτᾱ* „landbouw"; *ἔτης* (in plurali) „bloedverwant" op een **ἐτᾱ* „bloedverwantschap"; *δημότης* „lid van den demos" op een **δημοτᾱ* „lidmaatschap van den demos". Voor het Latijn vermeld ik *scriba* en het reeds genoemde *auriga,* ontstaan uit *ōs* en *-iga* (*ago*), vgl. *ōreae* „de teugels", met *au* voor de klankwettig-juiste *ō* tengevolge van de bekende neiging in de kultuurtaal zich te vrijwaren voor vulgarismen; het had dus oorspronkelijk de beteekenis van „de teugelviering". In het zoo behoudende Slavisch vertoont het adjektief bij zulke masculina vaak nog den vrouwelijken vorm, b.v. *sluga moja* „mijn dienaar". Dit „dienaar" ontwikkelde zich uit ob. *sluga* „het dienen" langs den weg van „die Bedienung". Zoo ook ontwikkelde zich ob. *junota* „jeugd" over „jonkheid" tot „jongeling", en *vojevoda* „legerleiding" tot „leider". Nog diene als merkwaardigheid te worden vermeld, dat in het Nieuwsloveensch de aldus ontstane geslachtsverandering ook de deklinatie heeft beïnvloed: dat ook het Grieksch zich

---

1) Joh. Schmidt, *Pluralbildung* bl. 25, vermeldt zulk een gebruik van *früngschaf* te Bonn als iets merkwaardigs.

althans aanvankelijk in die richting bewogen heeft, bewijst de nieuwe nominatief op *-ς* en de genitief op *-ου*: formantia van mannelijken aard. [1])

Meer aanleiding om het bestaan van een vrouwelijk collectivum als doorgangsstadium te betwijfelen, dan het boven vermelde ob. *sirota*, bieden b.v. lat. *repulsa* „het afwijzen", dan: „de daad van achteruitzetting, het weigerend antwoord"; *offensa* „ergernis", dan: „steen des aanstoots, individuëele krenking"; got. *kaúriþa*, vgl. skr. *gurutā* „zwaarte", waarvan de beteekenis zich ontwikkelde vanuit het abstrakte „zwaarte" tot het konkrete „last". In gevallen als deze schijnt de ontwikkelingslijn inderdaad rechtstreeks te loopen van het abstrakte naar het individuëel-konkrete.

3. Daar is nog een andere groep van gevallen, waarin het vrouwelijke collectivum, naar men zegt, als doorgangsstadium dienst deed. Maar ditmaal volgt de begripsontwikkeling, met formeele verandering als gevolg, grootendeels de omgekeerde richting en beweegt zich dus van het konkrete naar het abstrakte.

Ik kies het klassieke voorbeeld van lat. *gaudium*, dat zich ontwikkelde tot het fr. *joie*, ital. *gioia*, beiden vrouwelijk. Wij moeten uitgaan van het onzijdig meervoud *gaudia gaudiorum*, dat evenals b.v. *colla*, *guttura*, *ora*, *pectora*, *terga*, *corpora*, *regna*, *funera*, en *iussa*, *promissa*, *responsa*, *vota* naast *gaudium* enz. stond, en als collectivum dienst deed. Immers uit de parallelie van gr. *τόξα*, *ἔργα*, *δῶρα* e. d. (*χρυσὸς γὰρ ἐρύκακε, δῶρα θεοῖο* Y 268) blijkt, dat het niet aangaat hier met Appel, *De genere neutro intereunte*, bl. 16 v.v., uitsluitend, of ook maar hoofdzakelijk, metrischen oorsprong aan te nemen, in zoover deze vormen nl. den dichter meer geëigend voorkwamen voor het metrum. Deze en dergelijke neutra hebben als collectiva trouw de herinnering aan hun oorsprong bewaard, waarover onder n⁰. 1 gesproken is. *Gaudia*, als collectivum, beteekende dus uiteraard „voorwerpen van vreugde, velerlei zingenot, soorten van vreugdebetoon", maar krachtens diezelfde kollektieve beteekenis óok „vreugde, zingenot, vreugdebetoon"; *folia* beteekende „bladwerk", maar ook „blad": en juist door den drang naar het konkrete en individuëele is deze laatste beteekenis steeds meer op den voorgrond getreden. Zoo vinden wij bij Plautus *gaudium* nog meer in het enkelvoud dan in het meervoud (ik reken de casus obliqui mee), ofschoon dit b.v. in Poenulus v. 1275 typisch met *laetitia* verbonden is: *hac me laetitia adfecistis tanta et tantis gaudiis*; zie verder Lodge s. v. Maar bij Lucretius, Vergilius, Horatius, Propertius, Tibullus, Ovidius, Valerius Flaccus, Juvenalis, Ausonius komt het, zooals Appel ons meedeelt, uitsluitend in het meervoud voor. Slechts bij Catullus komt het eens voor, met elisie. Toen nu het Christendom zijn intrede deed, had een soort van begripsdifferentiatie plaats, in zoover in de Vulgaat *gaudium* steeds van de eeuwige zaligheid gezegd wordt. Maar weldra had *gaudia* ook deze beteekenis veroverd, en het zijn juist de Christelijke formulaire uitdrukkingen geweest, als: *ad aeterna gaudia pervenire*; — *gaudia coelestis patriae sempiterna*

---

1) Wat het *νεανίας*-type betreft, dient te worden opgemerkt, dat dit zich wellicht nog langs andere wegen kan hebben ontwikkeld; zie hierover Neisser, B. B. XX, bl. 45 v.v. en de mededeeling van Fraenkel, I. F. Anz. XXIX, bl. 63. Dit doet echter aan de waarde van bovenstaande uiteenzetting niets af.

e. d., die tot den overgang naar de kategorie van het vrouwelijk enkelvoud in ruime mate hebben bijgedragen. Bij Gregorius van Tours staan de zaken zóo, dat Bonnet bij uitdrukkingen als Mart. III, 9 aanteekent: „il est très probable qu'on doit voir dans *gaudia* le substantif feminin qui est devenu gioia en italien, joie en français, et cependant, à la rigeur, on pourrait le regarder encore comme accusatif pluriel" (bl. 351). Natuurlijk biedt ook de *Peregrinatio Aetheriae* merkwaardige gegevens, b.v. IV, 6 *virgultas*. En zoo werd, zooals gezegd, het onzijdig meervoud *gaudia* tot het fr. *joie*, zoo werd ook *folia* tot *feuille*; *nubila* tot ital. *nuvola*; *responsa* tot fr. *réponse*; *anxia* tot spa. ital. *ansia*, ofr. *ainse*; *fortia* (Prudentius *Apoth.* 1061: *ne majestas sua fortia perdat*) tot fr. *force*, ital. *forza.*

En nu de vraag, die hier voor ons van belang is: heeft bij dit ontwikkelingsproces het vrouwelijk collectivum heusch als doorgangsstadium gefungeerd? Of laat ik liever vragen· kan hier van een vrouwelijk collectivum eigenlijk wel sprake zijn? Immers, wij hebben te doen met een neutrum plurale, dat van huis uit kollektieve beteekenis had meegebracht, dus met een kollektief neutrum, waarvan de beteekenis zich steeds meer in individualistische richting ontwikkelde, zoodat het ten slotte geheel de waarde kreeg van een enkelvoud. Zóo kwam een woord als *gaudia* „vreugde" naast een *laetitia* „vreugde" te staan. Is het wonder, dat men deze woorden is gaan beschouwen als zijnde van gelijk geslacht, en dat men dus het kollektieve, maar geïndividualiseerde, onzijdig meervoud met het vrouwelijk enkelvoud verwisseld heeft? Nochtans: zoolang naast *gaudia* een *gaudium* stond, kon dit laatste als dekking dienen. Maar toen door het formeele gelijkmaken van mannelijk en onzijdig enkelvoud het neutrum als grammatikale kategorie verloren was gegaan, kon een vorm als *gaudia*, gegeven zijn beteekenis, zich ook niet langer voor gelijkstelling met het vrouwelijk enkelvoud vrijwaren. Het wil me dus voorkomen, dat men de gestelde vraag ontkennend moet beantwoorden, en dat men hier eigenlijk niet van een vrouwelijk collectivum kan spreken, omdat de overgang immers plaats had van het onzijdig collectivum naar het vrouwelijk enkelvoud. Slechts in zoover zou het bezigen van dezen term gewettigd kunnen schijnen, als gedurende zekeren tijd eenige verwarring en onhelderheid in het gevoel der sprekers moet hebben geheerscht. Aldus ten tijde van Gregorius, en bij gevallen als: *huius arbustae* Patr. X, 3; *cum grande spolia* Hist. Franc. II, 7; *sponsaliae diem* Patr. XX, 1 aarzelen wij te kiezen tusschen beide kategorieën. Scherpzinnig teekent Bonnet hierbij aan: „Les pluriels latins ne seraient pas devenus singuliers dans les langues romanes, les neutres ne seraient pas devenus féminins, s'il n'y avait eu un temps où ces catégories n'étaient pas des catégories distinctes dans la pensée de ceux qui parlaient ou écrivaient" (bl. 352). Ook is *hier* de richting in de begripsontwikkeling van het konkrete naar het abstrakte [1]), voor zoover die plaats had (*gaudium* „vreugdebetoon"

[1]) Dit is o. m. het geval, waar het lokale *qua* of *ubi* een kausale of temporeele beteekenis krijgt. Zoo b v. Peregrin. Aether. IV, 2: *Hic est locus Choreb, ubi fuit sanctus Helias propheta, qua fugit a facie Achab regis;* Tertull., Scorp. IX: *ex illa enim negatione tantundem tenebitur, qua se Christianum negando Christum in se negans etiam ipsum negavit* (waar men *quia* emendeert).

→ *gaudia* „vreugde"; *fortia* „krachtmiddelen" → *fortia* „kracht"), zuiver toevallig en slechts veroorzaakt door het feit, dat door het femininum de abstrakte beteekenis meer werd begunstigd.

Zonder twijfel heeft dit verschijnsel tot het *finale* verdwijnen van het neutrum in de Romaansche talen veel bijgedragen, en aldus meen ik de woorden van Löfstedt, *Kommentar*, bl. 134 te moeten verklaren, waar hij betoogt: „und so ist diese Entwicklung.... zu einem der wichtigsten Momente in der Geschichte des Untergangs der lat. Neutra im Romanischen geworden". Immers, mocht L. hiermee bedoelen, dat het den grootsten stoot gegeven heeft, dan zou ik mij met zijn zienswijze kwalijk kunnen vereenigen: omdat juist slechts een verregaande vervloeiing van neutrum met masculinum, naar we zagen, de oorzaak werd, dat het neutrum plurale als zoodanig zich niet langer kon staande houden. En wat nu het geheel van het verloop dezer begripsontwikkeling betreft, moet mij nog een opmerking van het hart. Men kan hier inderdaad met Löfstedt van een „eigentümlicher sprachgeschichtlicher Kreislauf" spreken (bl. 136), en ook ik heb me daartoe wel eens laten verleiden, zoodat ik hier ten deele tegen mij zelf polemiseer. Maar dan toch slechts in zeer oneigenlijken zin. Want al zijn begin en eindpunt hier vaak het vrouwelijk abstractum, dus b.v. **gaudiā* f. sg. „vreugde" → **gaudiā* f. sg. „vreugdebetoon" → *gaudia* n. pl. „vreugdebetoon", dit laatste steeds meer geïndividualiseerd, dan ten slotte → *gaudia* f. sg. „vreugde": toch moeten wij bedenken, dat dit laatste stadium geheel in aard van de vorige verschilt, en zuiver mechanisch is. „Die romanische sprachen", zegt Joh. Schmidt, *Pluralbildung*, bl. 22, „haben zahlreiche neutra zu feminina gemacht, indem sie den lateinischen plural, *lediglich durch seine äussere erscheinung verführt* (ik kursiveer), als fem. auf *-a* auffasten".

Mijn konklusie luidt: dat het femininum niet uiteraard kollektief werd opgevat, ja dat zelfs geen nauwe betrekking tusschen „vrouwelijk" en „kollektief" valt waar te nemen. Wáár deze betrekking optreedt, heeft de kollektieve beteekenis zich uit de abstrakte ontwikkeld ten gevolge van den taaldrang, die de begripsontwikkeling van het abstrakte naar het konkrete drijft.

Jos. Schrijnen.

BOEKBESPREKING.

L. Spitzer, *Die Umschreibungen des Begriffes „Hunger" im Italienischen* [Beihefte zur Zeitschr. f. rom. Philol., 68]. Halle, Niemeyer, 1921. (Pr. M.42).

In deze studie, die getuigt van een wonderbaarlike belezenheid en levendigheid van geest, verwerkt de Heer Spitzer materiaal dat hij heeft verzameld gedurende de drie jaren zijner werkzaamheid als censor te Weenen. Om te beletten dat de talrijke klachten over honger de correspondenten der Italiaanse krijgsgevangenen bereikten, moesten de daarop betrekking hebbende passages in hun brieven worden opgespoord en onleesbaar gemaakt. De gevangenen, van hun zijde, deden hun best om hun mededelingen

over het gebrek aan voedsel toch, ondanks de strenge censuur, ter kennis van hun verwanten en vrienden te brengen, en beijverden zich om uitdrukkingen en zinswendingen te zoeken waarin hun bedoeling, naar zij hoopten, niet door de censors, maar wel door hen voor wie de brief was bestemd, te begrijpen was. De censuur „heeft in zekere zin aan de krijgsgevangenen het thema opgegeven, het begrip „honger" zo ondoorzichtig en zo verschillend mogelik te omschrijven".

In, zoveel doenlik, methodies gevormde groepen worden ons die omschrijvingen medegedeeld en van zeer interessante commentaren voorzien. Het woord *fame* wordt onherkenbaar gemaakt (*mefa* of *f*), of wel het begrip wordt geallegoriseerd of door eigennamen aangeduid, of het eufemisme *appetito* wordt gebruikt in plaats van het „taboewoord". Ironies wordt gesproken van een „luchtkuur", waarbij gedacht wordt aan „van lucht kan men niet leven", en wordt de nadruk gelegd op de „gezondheid" (met of zonder beperkingen); daarentegen worden ook namen van ziekten gebruikt om de martelingen van de honger te bemantelen. Langs omwegen beschrijven de briefstellers hun toestand door de schildering van hun magerheid (soms eufemisties door „lengte" uitgedrukt) of door de werkeloosheid van de mond of door de overvloed van speeksel; zeer talrijk zijn de varianten; duizeligheid, buikpijn, slapeloosheid worden van symptomen uitdrukkingen voor de oorzaak zelve. Met verplaatsing naar het gebied van de godsdienst, wordt gesproken van gedwongen heilige levenswandel, vasten, verering van „hongerheiligen", hetzij deze oorspronkelik dat waren of door de krijgsgevangenen aldus gespecialiseerd worden; zelfs maken zij er nieuwe, bijv. de H. Pacchiano (van *pacchi*, „paketten met levensmiddelen", en *pacchiare* „gulzig eten"). Wanneer wordt gemeld dat in de kampen muziek wordt gemaakt, dan wordt daarmede bedoeld dat het „in de maag rommelt", en van de muziek komen de gevangenen op het theater, op de dans („alleen de ingewanden dansen"); het lezen als uitsluitende bezigheid wordt tot een geheime aanduiding van de honger, en nu komt ook de litteratuur er bij, met de dood van graaf Ugolino, die ontelbare malen wordt vermeld in de reeks brieven die door Spitzers handen zijn gegaan. Talrijk zijn de verhalen van de jacht, maar altijd op hongerige dieren, hyena's, wolven, vossen; ook honden en paarden worden als dekmantels voor het begrip „honger" gebezigd, evenals roofvogels; daarentegen dient de kameel als zodanig wegens zijn matigheid. Techniese uitdrukkingen als „borstel" (moet men denken aan „se brosser le ventre"?), „karren die niet verder kunnen", enz., geografiese namen, zoals *Francia* (Sic. *essiri francisi* = „arm zijn"), Spanje, als symbool van een arm land, voorspellingen over de nabijzijnde dood van de briefschrijver, ziedaar, onder meer andere, nog enige middelen om de controle der censors te ontgaan.

In een afzonderlik hoofdstuk bespreekt de Heer Spitzer de concluzies waartoe zijn uitvoerige verzameling van materiaal hem voert, en hij brengt daarbij verscheidene kwesties van wijde strekking ter sprake. Dat de schrijvers zich zo vaak verrieden, ondanks hun geheimschrift, komt voor een groot deel hierdoor dat zij hun bedoeling met te veel nadruk kenbaar maakten, hetzij dat de behoefte om hun gemoed lucht te geven sterker was dan de begeerte

om hun bedoeling te verbergen, hetzij dat zij als het ware pleizier hadden aan hun cryptografie en die steeds mooier wilden maken; daarbij komt dat zij steeds voor hun correspondenten begrijpelik moesten blijven, zonder de gelegenheid te hebben met hen vooraf een afspraak te maken over de te gebruiken trucs. De schrijver spreekt ook over het aandeel dat de fantazie in het bedenken der omschrijvingen heeft gehad, en het bewuste willen dat deze taalvorming door eenvoudige boeren tot een kunst maakt; daarbij worden Schuchardt's woorden aangehaald: „Aus der Not geboren, gipfelt die Sprache in der Kunst". Vergelijkingen met andere „argots" voeren hem tot de behandeling van de vraag of het argot „conventioneel" of „natuurlik" is, waarop hij antwoordt dat de geheime talen slechts in zover kunstmatig zijn, als de bedoeling van taal te vormen er, in tegenstelling tot de gewone taal, overheerst; er is „kunst" in, doch niet meer dan men ook in het naieve spreken aanneemt.

Ik meen hiermede deze frisse, suggestieve studie in haar grote lijnen te hebben getekend. Hoeveel biezonderheden er in die lijst een plaats vinden, daarvan leggen de registers getuigenis af.

Amsterdam. SALVERDA DE GRAVE.

GUSTAVE COHEN, *Mystères et Moralités du manuscrit 617 de Chantilly* [Bibliothèque du XVe siècle]. Paris, Champion. 1920. [Prix Lagrange de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres].

On comprend que M. Gustave Cohen, ayant eu, au Musée Condé à Chantilly, connaissance d'un manuscrit contenant „cinq jeux", se soit jeté dessus avec une belle ardeur. L'auteur de l'*Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*, de *Rabelais et le théâtre*, de *La Scène de l'aveugle et de son valet*, et de tant d'autres études lumineuses sur l'ancien théâtre français [1]) devait nécessairement se sentir attiré par les „Nativités" et les „Moralités" que contenait le manuscrit 617. Il est vrai qu'à l'époque où il apprit à le connaître, plusieurs des articles auxquels j'allusionnais n'avaient pas encore paru; s'il s'est passé plusieurs années entre sa communication au Congrès de Liège de la „Fédération archéologique et historique de Belgique" de 1909 [2]) et la publication intégrale du manuscrit, c'est que d'autres devoirs, professionnels et patriotiques, ont fait appel à son activité. Ne nous en plaignons pas: il y a eu profit, même en ne considérant que cette édition, qui, par sa plénitude et sa maturité, porte les traces réjouissantes de cette longue préparation. En effet, elle a été, de la part de l'auteur, l'objet de soins incessants; les „jeux" ont été examinés de tous les côtés: valeur littéraire et langue, rapports avec d'autres spécimens du vieux théâtre, mise

---

1) Signalons à nos lecteurs son excellent résumé de travaux récents sur le théâtre du moyen âge, dans *La Civilisation française*, de novembre 1920.

2) *Le plus ancien document connu du théâtre liégeois.* Ce n'est pas sans émotion que nous lisons dans une note de l'édition définitive au vers I, 75, le nom du sympathique savant qu'était Hermann Suchier, qui a suggéré à M. Cohen une correction qui me paraît assurée.

en scène et versification, tout a été étudié sous la loupe, avec une compétence et un souci de la précision auxquels nous rendons hommage.

Le manuscrit contient cinq pièces. Les deux premières sont des mystères, étroitement liés au drame liturgique, surtout la „première Nativité"; l'éditeur a même réussi à la rapprocher du drame liturgique de Bilsen (XIe siècle) et du *Paaschspel* de Maastricht, ce qui est important pour lui, parce que cette circonstance corrobore sa thèse de l'origine liégeoise du manuscrit et de l'ancienneté de ces deux mystères, qui, d'après lui, sous leur forme primitive, sont sensiblement plus anciens que le manuscrit qui nous les a légués et qui appartient au XVe siècle. D'un tout autre caractère que ces Nativités si naïves et si fraîches sont les trois Moralités qui les suivent. Ce sont des „débats" entre vertus et vices personnifiés, d'un parallélisme de structure que M. Cohen caractérise quelque part de „désespérant"; la „Moralité de l'Alliance de Foy et Loyalté" est en même temps une sorte de pastorale: Foy est un berger, et Loyauté une bergère; enfin, la dernière est une adaptation à la scène d'une partie du *Pèlerinage de la Vie humaine* de Guillaume de Deguileville.

Je laisserai de côté, dans ce compte rendu, les intéressantes observations de l'éditeur sur les „Eléments historiques et géographiques servant à la localisation des textes et à leur chronologie", parce que je ne saurais faire autre chose que de renvoyer les lecteurs à ces pages agréablement écrites et pleines de rapprochements curieux, et parce que, pour la question qui naturellement préoccupe surtout l'éditeur, c'est-à-dire la localisation et la datation de ces textes, on ne peut pas s'attendre à trouver, dans ces pièces assez courtes, des données bien décisives. Dans le Chapitre V, sur la „Valeur et signification littéraires" des pièces, je relève un détail qui amène tout naturellement le problème de la forme extérieure des vers.

La première Nativité et la „Moralité de Foy" ont le même épilogue, qui, par l'auteur de la Moralité, aurait été emprunté à la Nativité. Ce fait est intéressant pour la connaissance de la versification de nos cinq textes. Tandis que les vers de I et II (les deux Nativités) présentent une grande irrégularité de structure, de même que les vers de raccord et quelques vers refaits de V (Guillaume de Deguileville), les pièces III et IV ont été construites en vers „relativement réguliers" de huit syllabes. L'auteur de IV, s'il a eu comme modèle l'épilogue de I, aurait donc „régularisé" les vers de son modèle. Or, je fais remarquer que, dans cet épilogue, sur quinze vers, neuf sont corrects dans I et IV [1]), trois sont incorrects dans les deux textes également; restent donc trois, où IV aurait corrigé I. Mais dans ces vers la „correction" s'impose au point qu'on se demande si nous n'avons pas plutôt affaire à des négligences du copiste de I [2]). Bien entendu, je ne disconviens pas que M. Cohen a raison d'admettre, pour I et II, une versification plus ou moins

1) En admettant, ce qui est certain, que le *e* muet peut ne pas compter dans ces vers, même devant consonnes; je dis cela par rapport au vers *et en paix nos laise demoreir.*

2) N'est-il pas plus naturel de supposer que *Che nos ottrie Dieu et Sainte Marie* (dans I) est un développement maladroit de *Ce doinst Dieu et Sainte Marie* (dans IV), que d'admettre que IV a „corrigé" I? Que fait le remanieur du *Pèlerinage* sinon gâcher son modèle, afin de rendre le texte plus clair, au vers 697 (de V), où il ajoute *a disputeir?* Ce qui est certain pour V, ne doit-on pas l'admettre aussi pour I, qui présente des rapports si étroits avec lui?

fantaisiste, mais je me demande s'il ne faudrait pas, dans une certaine mesure, tenir compte de la possibilité que l'original fût plus régulièrement bâti qu'on ne le dirait d'après le manuscrit. J'ai été frappé du fait que la très grande majorité des vers de I et II, tels que le manuscrit les présente, sont des octosyllabes réguliers, pourvu qu'on prononce ou non, à volonté, les *e* muets, ce à quoi — je l'ai déjà dit — l'étude de la langue nous autorise. Or, dans ces conditions, il n'est pas illégitime de rechercher si, peut-être, quelques vers qui semblent n'obéir à aucun rythme pourraient être ramenés à l'ordre. C'est un travail délicat, et j'avoue volontiers que j'ai été exposé au danger d'aller trop loin; pourtant je suis persuadé que, par exemple, au vers II, 44, malgré les deux barres transversales du manuscrit, il faut lire:

....n'est point neiz de moy por destrure
la loy, mais por l'accomplire;

je sais bien que, de cette façon, je ne réussis qu'à rétablir un seul octosyllabe complet, mais, d'autre part, de trois vers, de 5, 6, 5 vers, j'en fais deux de 8 et de 7, et je retrouve la rime de *accomplire*. Le copiste a été induit en erreur par l'homophonie *moy* et *loy*; il a eu peut-être sous les yeux un texte qui ne séparait pas rigoureusement les vers. Je cite encore I, 182, qu'on pourrait lire ainsi:

....puis qu'ensi est que le hault roy
de magesté nos at tous III
ichy assembleit por troveir
le saveur de monde novellement nes,

en amenant, sans toucher au texte, quatre octosyllabes réguliers [1]). Si l'on admettait que le copiste soit peu digne de confiance, on pourrait — mais ici surtout il faut une grande circonspection — être tenté de corriger tel vers, comme par exemple I, 400

Oncque [je] ne vy plus beal fils,

et alors le nombre déjà si considérable de vers réguliers, pourrait être augmenté encore [2]). Et bien que je comprenne que l'éditeur ait hésité à toucher au texte, je me demande s'il ne se montre pas un peu partial en faveur de III, où il ne craint pas de proposer au besoin des retouches.

C'est sur la langue qu'a porté son effort principal; il a minutieusement relevé toutes les rimes, il les a rangées dans des tableaux qui permettent des vues d'ensemble; il a identifié les sons et, quand ils étaient différents de ceux du français, il les a rapprochés de prononciations dialectales, et par là il s'est persuadé que ses textes doivent provenir de la région de Liège. C'est un véritable plaisir que de le suivre dans ses marches et contremarches, et je ne résiste pas à la tentation de refaire avec lui une partie du chemin; si le spectacle qu'il nous montre et que, grâce à lui, nous voyons clairement, suggère parfois en moi d'autres idées qu'en lui et si je relève ici surtout

---

1) Les vers II, 246 pourraient être lus:
Aprés sont venus III gentils roy
de grant nacion; Jaspar, Melcior,
Baltazar avoient a nom.

2) Comparez le vers 6 de V, où il est certain que *ichi* est une faute pour *chi*.

les points sur lesquels je ne suis pas entièrement de son avis, c'est que j'ai cru que c'était la meilleure manière de lui prouver avec quel intérêt j'ai lu son exposé linguistique.

L'origine liégeoise résulterait de certains faits phonétiques: prononciation de -e l l u m, *eal*, avec accent sur *e*, faible nasalisation de *an* et *on*, prononciation vélaire de *an*. Pour ce qui est de la prononciation de *eal*, elle serait prouvée par les rimes *Mahay*: *angneax* (I, 101) et *fait*: *oyseas* (V, 11). Je fais remarquer que *Mahay* rime une fois en *a* (*gras*, I, 112), de même que *Ysay* rime avec *bras* (II, 76). M. Cohen admet dans ce dernier cas pour *bras* une prononciation liégeoise *brès*, mais celle-ci est-elle si ancienne, et faut-il donc lire *bras*: *las* (III, 111) également avec *è*? Et alors, comment interpréter la rime *pas*: *enfant* (I, 120)? [1]) D'autre part, la prononciation de *eal* avec *a* accentué est assuré pour le vers II, 238 (*champs*: *troppeaux*) et peut-être pour 279 (*Anne*: *beaul*: *angneaul*). Or, en dehors des trois vers cités plus haut, *ai* final ne rime qu'avec lui-même; on sait que c'est dans cette position que ce groupe est resté le plus longtemps diphtongue. Il semblerait donc plutôt que *eal* rime en *a*, ou bien — si l'on tient compte de la rime de V, 11 — que *eal* rime indifféremment en *e* et *a*, comme M. Cohen l'admet pour Jean des Preis (p. XXVI, n. 2). Quant à la combinaison de *a* avec *an*, on sait que le manuscrit d'Oxford de *Roland* en offre un certain nombre d'exemples, ainsi que d'autres textes français [2]).

Or, M. Cohen a été assez heureux pour découvrir l'endroit précis d'où le manuscrit 617 provient: c'est dans un couvent de femmes d'Huy que sœur Catherine Bourlet a copié au moins la première Nativité („Explicit. Per manus Bourlet") et sans doute aussi V, qu'elle signe de son nom. Les pièces I et II ont dû être jouées devant les sœurs du couvent. Le cas est rare sans doute qu'un éditeur réussisse à localiser avec tant de certitude un manuscrit modeste et à identifier même les personnes de ceux qui s'y trouvent mentionnés comme copiste ou propriétaire.

Mais, si donc il est certain que nos textes ont été écrits à Huy, comment se fait-il que la langue porte une empreinte liégeoise? M. Cohen ne s'explique pas là-dessus, mais il est probablement d'avis que cela peut tenir à ce que l'original que copiait sœur Bourlet provenait de Liège ou des environs. Or, je regrette que les preuves de cette origine liégeoise ne soient pas plus abondantes; elles consistent, d'après ce qui a été dit plus haut, en une seule rime *fait*: *oyseas*, qui se trouve dans un passage remanié du *Pèlerinage*, et dans la rime *an*: *on*, qui, si elle est fréquente autour de Liège, n'est pas inconnue à d'autres dialectes et dont justement la pièce V ne présente aucun exemple.

Voici les autres rimes qui permettent de tirer des conclusions sur l'état phonétique de l'original: *ie* rime avec *i*, *ie* (de *e* bref latin entravé) avec *ie* (de *a* latin précédé de palatale, III, 1327), *oi* avec *o*, *eu* avec *u*, *u* avec *i*, *ui* hésite entre *u* et *i*, *un* rime avec *on*. Je voudrais insister sur deux autres rimes qu'admet M. Cohen, c'est-à-dire *ei*: *i* et *ei*: *ie*.

---

1) Au vers III, 118 *plaist* doit être une faute du copiste pour *place* (subj.).

2) Aussi, je ne vois pas une raison d'attribuer à V un autre auteur qu'à I, dans le fait que le premier ne fait pas rimer *an* et *a* (p. CXLIII).

C'est que je doute qu'il ait bien fait d'introduire dans sa conception de la métrique de ces pièces la notion de „série" ou de „laisse". A mon avis, il n'y a partout que des accouplements de deux vers, et quelquefois de trois (I, 70—72; 248—50; III, 1554), et je crois que les tableaux auraient gagné en clarté, si l'éditeur s'en était tenu à ces groupes-là. Ainsi, il est d'avis que le mot *venus* est placé dans une „laisse en *ou*", et en conclut à une prononciation liégeoise *vinou* (p. XLIII et LXX). Mais ce mot, au vers I, 258, rime avec *signeur*, combinaison courante de *u*: *eu* dans ces textes; au vers précédent 256 le même mot *signeur* rime en *ou*, ce qui a lieu dans un grand nombre de textes français; mais de quel droit M. Cohen rapproche-t-il ces deux couples de rimes? Par contre, au vers II, 243 la rime *enfanchon*: *four* me semble assurée.

Or, dans le tableau des rimes en *ei*, le savant éditeur admet: 1. des mots qui en latin avaient *e* ouvert et *e* fermé entravés; 2. des mots en *ai*; 3. des mots en *a*; 4. des mots en *ie* provenant de *a* précédé de palatale; 5. des mots en *i*. Maintenant, je constate que:

1. Les rimes de *ei* ou *e* provenant de *a* libre, conformément à ce que nous attendions, riment, toujours entre eux, sauf au vers I, 24 (*desireiz*: *profete*) [1]); III, 1213 *mère*: *miseire*, et II, 142 *Judee*: *cité*. Or, les mots empruntés au latin avec un *e* devant *e* final riment régulièrement avec *e* provenant de *a*, et on trouve, dans d'autres textes français aussi, par grande exception, des combinaisons de ce son avec d'autres *e* [2]). Sous ce rapport, nos textes n'ont donc rien de dialectal. J'hésite un peu au sujet des vers II, 49—52; rien ne nous empêche d'accoler 49 (en *pere*) aux deux vers précédents, et 50 (en *prestement*) aux deux vers suivants [3]).

2. Je ne trouve pas de rimes de *ei* avec *ai*, car au vers III, 1100 *pere* est le latin *par*, son *e* provient donc de *a*.

3. La combinaison *rage*: *mervelle* (II, 131), ainsi que le fait remarquer l'éditeur, repose sans doute sur une mauvaise répartition des vers.

4. Les rimes de *e* avec *ie* sont rares: I, 107, 132, 142, II, 301, III, 272.

5. Quant aux rimes de *ei* avec *i*, voici l'unique que je trouve, quand on s'en tient aux combinaisons de deux vers [4]): II, 252 *humiliteit*: *fils*; une simple transposition suffirait à éliminer cette combinaison; lisez *il ont mon fils adoreit* au lieu de *il ont adoreit mon fils*. Quant à *oïr* (I, 479), il est fort douteux que ce vers rime avec les deux précédents, et encore pourrait-on lire ici également *volu oÿr aueis* au lieu de *aueis volu oÿr*.

---

1) A moins qu'on ne veuille lire:

O sire, que mult vos aveis esté
Des sains patriarche desireiz,

ce qui constituerait de purs octosyllabes.

2) Suchier, *Les voyelles toniques du vieux français* (trad. franç.), p. 40 et 44.

3) Quant au vers I, 168, *amyneit*, d'après M. Cohen, „semble" assoner avec les vers suivants (p. XXXIV); je partage son doute. Si l'on rapproche le vers 136 où *apparuit* doit certainement être lu *appareit*, on se demande si ce n'est pas la coexistence de ces deux formes qui explique la rime du vers 168.

4) I, 237 *messagire: sorvenue*, rime *u*: *i*; II, 46 voyez plus haut; 201 lisez:

[vos] qui aueis concheüpt
par la grace de Saint Espir;

II, 81 l. *recowrit* ou *recowriet*; II, 138 l. *definir*; IV, 385 *desentire* l. *desesteir* (? Un exemple de *desester*, „reculer," dans Godefroy).

Il résulte de ceci que seule doit être retenue la rime de *e* provenant de *a* avec *ie*; or, elle se rencontre dans d'autres textes français [4]). Et ainsi, le vocalisme de ces pièces, et c'est à cela que je voulais en venir, est moins spécial qu'on ne le croirait en supposant que les poètes, contrairement à ce qu'on constate partout ailleurs dans le vieux théâtre, auraient réuni leurs vers en „laisses".

En supposant, ainsi que j'ai cru devoir le faire, de la part des copistes, une grande impéritie, on s'explique mieux que, dans ces textes, il reste tant de vers obscurs, sur lesquels pourra s'exercer la sagacité des connaisseurs. M. Cohen dans ses notes, MM. Haust et Hoepffner dans les notes complémentaires, en ont déjà beaucoup éclairci, mais il reste encore bien des passages à peine intelligibles, surtout dans III. Au vers III, 324 je ne comprends pas l'interprétation de M. Cohen; il me semble qu'il faut lire *le chat* et rapprocher *Perceval*, 5778 (ed. Potvin):

Bien le saurés aplaniier
Si c'on aplanie le chat —

III, 271 l. *partout et bien enrachinee.* — 409 l. *qui les perissoit terre et bies* (*bêtes*) — 443 l. *tresdont* („depuis que vous fîtes le premier homme, vous avez été mon amie") — 499 est très obscur; je me demande si le sens général n'est pas „soit en bande ou seul"; mais comment changer *anueus*? *Alinckin* est certainement un adverbe et ne peut donc pas appartenir à *vin*, pas plus d'ailleurs que *anueus.* — 529, je lirais:

....ou d'ire plains ou orguelheux;
en tout le monde n'at si parfait
que de nous l'une aveuc ly n'ait;
de ce ren ge m'aume en ostage,

c'est-à-dire: „de cela je mettrais mon âme en gage". — 751 lisez:

Si fait, mais qu'il ait si ouereit
que siers a l'anemis ne soit,

c'est-à-dire: „Il a bien la disposition de son cœur, pourvu qu'il ait pris soin de ne pas être l'esclave du diable". — 840 lisez:

....mains quant („pourvu que") *ons ne se dampne mie;*
tant c'on veulhe merchi rouueir,
ie ne le faie que pardoneir;
adout (? „soutien") *me sont de plus en plus,*
et s'aie adés les bras tendus
por tous a merchi rechivoir; —

857 *lasa*, l. *l'osa.* — 858 l. *beaus [fils].* — 865 lisez:

en ce ort, puant, lé cuvier
d'infier....,

c'est-à-dire „dans cette sale, puante, large cuve d'enfer". — 1969, l. *Ce sai je bien.* — 2233 *verie*, l. *veüe.*

Je m'arrête. Ce n'est pas un des moindres mérites du livre de M. Cohen d'inviter à la discussion. Avec lui, grâce à sa longue pratique des vieux

4) Suchier, *o. l.*, p. 88.

manuscrits et à une attention toujours éveillée, on est certain de se trouver sur une base solide. Son édition rendra de grands services à la dialectologie wallonne; l'orthographe des textes qu'il a étudiée de très près, fournit des données fort précieuses, dont les amateurs du vieux français feront leur profit. La graphie *ei*, à côté de *ie*, pour *e* latin entravé (p. XXXIII) me paraît très suggestive; je ne cite que cet exemple, mais il y a une riche récolte à faire. Nos lecteurs ne manqueront pas de s'intéresser à cette importante publication d'un savant qui, pendant plusieurs années, a enseigné dans une de nos universités et que nous avons vu partir avec bien du regret.

Amsterdam. SALVERDA DE GRAVE.

A. RIVOIRE, *Li eschés amoureux*. Frammenti trascritti dal codice Marciano con introducione e appendice. Torre Pellice, Coïsson, 1915.

Nous pouvons consacrer seulement quelques lignes à ce petit livre, mais nous tenons à signaler l'importance du manuscrit dont M. Rivoire publie plusieurs fragments. C'est un de ces longs poèmes encyclopédiques dont le XIVe siècle nous a laissé plusieurs — qu'on pense seulement à l'*Ovide Moralisé* et au *Renart Contrefait* — et qui sont remplis de souvenirs antiques. Notre ms., que Mussafia avait déjà décrit en 1863, contient de nombreuses notes marginales indiquant la source latine où l'auteur semble avoir puisé. Or, ces notes sont en grande partie, à ce qu'il paraît, de la main du scribe même, c'est-à-dire de la fin du XIVe ou du début du XVe siècle, postérieures de peu de temps seulement à l'original, qui a dû être écrit entre 1370 et 1380.

On comprendra l'importance de ce fait, si l'on pense à l'influence que l'*Ovide Moralisé* a exercée sur la littérature française du XIVe siècle: les allusions à la mythologie, les récits empruntés à l'antiquité fourmillent dans les textes, mais ne nous trompons pas, on ne remonte pas aux écrits des auteurs latins mêmes, on puise tout bonnement dans l'*Ovide Moralisé*. Même Guillaume de Machaut, homme instruit pourtant, puise à pleines mains dans cette mine si riche — M. C. de Boer nous l'a démontré dans un article de la *Romania*, XLIII, p. 335 et suiv. Or, voici une œuvre considérable dont l'auteur, ou du moins le scribe, a montré plus d'originalité: il a pris la peine de recourir aux auteurs latins dont il s'inspire. Ce fait mérite d'être signalé, et celui qui étudiera un jour l'histoire du renouvellement des études classiques au XIVe siècle fera bien d'en tenir compte.

Il est étrange que M. Rivoire ne semble connaître ni l'édition de *Philomena* ni celle de l'*Ovide Moralisé*, publiées toutes les deux par M. C. de Boer.

L. K. S. D. V.

CHARLES DUFRESNY, *Amusements sérieux et comiques*. Introduction et notes de Jean Vic. [Collection des chefs-d'œuvre méconnus.] Editions Bossard. Paris, 1921. 12 fr.

La maison Bossard commence la publication d'œuvres négligées ou oubliées dignes d'un meilleur sort, mémoires, romans et contes, lettres, traités, etc.; la collection comprend déjà l'ardent *Rancé* de Chateaubriand à côté des

Mémoires de Marguerite de Valois, amoureuse doublée d'une politicienne, trois *Entretiens* du P. Bouhours à côté de fragments d'Urfé, etc. Le tout sur beau papier, imprimé en bons caractères, pourvu de notes et d'introductions dues à des connaisseurs d'une époque ou d'un genre littéraire tout désignés pour cette délicate tâche.

C'est ainsi que M. Jean Vic, par ses travaux antérieurs (*Revue du XVIIIe siècle* 1916, no. 2 p. 121—141; 1917, no. 1 p. 235—253 et no. 2 p. 289—334) devait nécessairement s'occuper de cette résurrection de Dufresny: en dehors de la „dissertation" de M. Walter Domann, *Ch.-R. Dufresnys Lustspiele* (Leipzig, s. d. [1904]), insignifiant travail conçu sur le schème de tant de pareils, nous n'avions avant lui que peu de renseignements sur Dufresny et son œuvre, que M. Vic ne tend nullement à porter au pinacle; très simplement il ne demande qu'une chose: que le lecteur y trouve un délicat amusement.

Comme il résulte des additions à la deuxième édition (1707, celle que M. Vic reproduit; la première est de 1699), Dufresny a dû défendre son titre révélant „un assemblage monstrueux", cet ambigu piquant si caractéristique pour certaines œuvres du XVIIIe siècle (Le Sage, Montesquieu, Mme de Graffigny), d'une tout autre nature que celui du *Grand Cyrus* et qui est alors quelque chose de nouveau. Laissant de côté la question de la préséance du comique ou du tragique, qu'il traitera dans un *Parallèle* du *Mercure galant* de 1711 et que Molière avait amorcée dans la *Critique de l'Ecole des Femmes* (sc. VII), il sut créer une œuvre mélangeant les deux éléments. L'influence de La Bruyère sur ses *Amusements* est très sensible à ce point de vue. Quoique Dufresny ne nomme pas l'auteur des *Caractères* [1]), il s'est inspiré de lui pour l'idée générale de son livre; on y trouve aussi quelques rares passages rappelant Pascal (p. 54, 56, 58). Avec La Bruyère nous y trouvons la même cour, le roi pour qui Dufresny, un peu son cousin de la main gauche, a une vraie affection et qui ouvre et clôt la galerie des portraits, le Paris, le Palais de Justice, „le pays des promenades" (c.-à-d. le chapitre „Des femmes"), la bourgeoisie, avec d'autres types cependant: le petit maître, qui naît à cette époque, l'hôte des cafés, et avec ceux que nous connaissons: la joueuse, l'habitué de l'Opéra, l'universitaire, habitant du „pays des systèmes", le médecin, etc. Parmi eux Dufresny introduit un Siamois; longtemps, sur l'autorité de Voltaire, on a cru que cette figure avait inspiré les Persans de Montesquieu: c'est une erreur que M. Vic combat encore une fois, après M. P. Toldo et M. P. Martino (*Rev. du XVIIIe s.*, 1917, p. 238, cfr. éd. Vic, p. 38); pour Dufresny le Siamois ne compte guère; il l'oublie complètement jusqu'à ne plus se souvenir du coin où il l'a laissé (p. 153 de l'éd. Vic, cfr. p. 28 et 125); c'est bien à *L'Espion turc* (1684) de Giovanni Marana que Montesquieu doit l'invention de ses Orientaux. Parmi toutes ces figures légèrement esquissées, il y a celle de l'auteur que nous pouvons entrevoir peut-être dans un passage de la page 65 sur l'honnête homme et que nous connaissons maintenant mieux grâce aux articles de M. Vic: un épicurien

1) M. Raymond Toinet, si diligent à trouver des moralistes de l'époque de Louis XIV, a oublié cette œuvre directement inspirée des *Caractères* (v. les art. dans la *R. H. L.* de 1916, '17 et '18).

joueur, prodigue, négligent — ne fait-il pas une comédie de caractère avec ce titre? —, fournisseur des Italiens, rédacteur plutôt insouciant du *Mercure*, défenseur des Modernes, qui va jusqu'à „dépoétiser" ses premières pièces, spirituel jouisseur de la famille de La Fontaine. Mais il est mieux encore qu'un chaînon reliant La Bruyère à Le Sage et à Montesquieu; il est aussi un précurseur et un inventeur que Beaumarchais, Voltaire et Balzac ont connu et pratiqué. Et dans le récit de la bague (p. 156 ss.; cfr. *Revue du XVIII*e *s.*, 1917, p. 245-9) Dufresny me semble absolument supérieur à Balzac.

Grâce aux travaux de M. Vic la modeste place qui revient à Dufresny dans l'évolution du roman lui est rendue; nous savons aussi, par la publication des *Dominos* (*Rev. d'hist. litt.*, 1917, p. 307 ss.) quelle est sa place avant et à côté de Marivaux et celle dans l'évolution du vers, la coupe de son vers étant toute moderne.

Il faut louer l'appareil critique de cette publication, sobre, mais très complet (p. e. la note 1 de la p. 148). Il y aurait eu pourtant encore un mot à dire sur les „coteaux", ces gourmets sur qui M. Vic aurait pu trouver quelques détails dans V. Fournel, *Les contemporains de Molière*, I, p. 329 ss. ou dans G. Gendarme de Bévotte, *Le Festin de pierre avant Molière*, p. 143; sur l'abbé de Choisy (p. 29) nous avons maintenant le livre de M. Jean Mélia. M. Vic est-il toujours juste pour La Bruyère, ce „censeur morose" à qui il reproche de négliger trop les modes fugitives? Et ne faudrait-il pas une note au mot *malaisé* (p. 171)? Une vétille encore: est-ce le diable devenu ermite lui-même qui brûle ses papiers et e. a. la Suite des *Amusements* (p. 20) ou bien sont-ce ses héritiers qui condamnent tout au feu (*Rev. du XVIII*e *s.*, 1916, p. 127, n. 1)? Cet étranger qui „débite de l'eau de fontaine à trente sols la bouteille" est-ce Barbereau?

Pour terminer je signale à M. Vic un emploi bien singulier qu'on a fait du titre des *Amusements*: la Bibliothèque Royale de la Haye possède un livre anonyme de 1720, chez I. Vaillant, à la Haye „A l'usage de ceux qui veulent aprendre le françois, ou l'anglois"; peut-être une de ces publications [1]) qui attestent la pénétration de l'anglais chez nous sous l'influence des échanges d'idées causés par la révocation de l'édit de Nantes, entre la France, l'Angleterre et la Hollande. C'est un de ces recueils de bons mots et d'aventures plus ou moins plaisantes qui pullulent dans la littérature internationale du XVIIIe siècle. L'auteur, qui a été le précepteur de John Merrill, a-t-il adopté le titre d'un ouvrage déjà connu pour écouler plus facilement sa marchandise? Y a-t-il simplement rencontre de titres? Je n'en sais rien.

Amsterdam. K. R. GALLAS.

BARANYAI ZOLTÁN, *A Francia nyelv és müveltség Magyarországon XVIII. század.* (*Magyar Tanulmányok* 1. sz.) Budapest, 1920, 18 korona.

De invloed door de Fransche litteratuur op de Hongaarsche geoefend is voor den beschrijver van de geschiedenis der Hongaarsche letterkunde

1) Elle a échappé à M. K.-J. Riemens dans le Répertoire de son *Esquisse historique de l'enseignement du français* . . ., Leyde, 1919. Le Catalogue de la Bibl. royale l'attribue à Dufresny (v. la cote 185 F. 4 ou le no. 4299 du Catal.), par erreur.

reeds een oud probleem, door Kazinczy o. a. behandeld in zijn Zevenbergsche Brieven, en in eene studie over de Ontwikkeling der Magyaarsche Taal en Letterkunde. In de laatste 25 jaren is de invloed der Fransche letterkunde op Hongarije meer bepaaldelijk in de XVIII[de] eeuw, een onderwerp van studie voor de Hongaarsche geleerden geweest. Als resultaat daarvan verscheen in 1902 van Ignatius Kont een geschrift over den invloed der Fransche Letterkunde in Hongarije, in 1909 van Sándor Eckhardt een werk over den invloed der Fransche Denkwijze op de Hongaren, en thans is door Zoltán Baranyai een beeld gegeven van De Fransche Taal en Beschaving in Hongarije in de XVIII[de] eeuw.

In de eerste plaats wordt door hem aangetoond welke factoren meegewerkt hebben om het Fransch tot wereldtaal te verheffen, in welken rang het als het ware openlijk erkend was in de door de Berlijnsche Academie van Wetenschappen in 1784 uitgeschreven prijsvraag: „Wat maakte het Fransch tot Wereldtaal?" Tot die factoren behooren allereerst de groote klassieken uit de eeuw van Lodewijk XIV, vervolgens de „philosophen", bovenal de Protestantsche emigranten, en bovendien was voor Hongarije van grooten invloed het prestige van de Fransche zeden in de 18[de] eeuw aan het hof te Weenen, omdat daar de zetel der Hongaarsche vorsten was. Voor de verfransching van dat hof heeft inzonderheid hertog Eugenius van Savoye vurig geijverd. Hij noodigde Jean-Baptiste Rousseau, die uit Frankrijk verbannen was, in 1715 uit om naar Weenen te komen en benoemde hem tot keizerlijk hofhistoricus. Met de troonsbestijging van Maria Theresia begon de triomf van Fransche smaak, taal en geest. Haar gemaal, Frans van Lotharingen, kende ternauwernood Duitsch, en de vorstin zelf was slechts een Weensch-Duitsch dialect machtig; derhalve werd Fransch de hoftaal en dus ook de taal der hooge kringen. Vele aanzienlijke Weeners verleerden het litteraire Hoogduitsch en op hen was een versje uit die dagen toepasselijk:

Ich spreche Wälsch, wie Dante
....Wie Diderot Französisch.
Und Deutsch — wie meine Amme.

Tot de verfransching van het hof en de aanzienlijke standen werkte ook mee het Fransche theater, waar een Fransche troep Fransche stukken opvoerde, doch in gekuischten vorm, want — zooals Durazzo aan Favart schreef:

....toute équivoque ou trop fine gâte les mœurs ou les suppose gâtées; toute satire, qui tombe sur le clergé peut nuire à la religion.... toute peinture de ces commerces de galanterie qui suppléent au mariage ....est un scandale à Vienne....

Niet alleen aan het hof te Weenen, maar ook op de kasteelen der aanzienlijken werden Fransche tooneelstukken gegeven, b.v. op het kasteel Eszterhaza onder leiding van Haydn, den beschermeling van den Hong. prins Esterházy, en een oogenblik dreigde de Fransche taal het Duitsch in de Weensche gezinnen geheel te verdringen. „On a la marotte à Vienne de ne vouloir que des Gouverneurs et des Gouvernantes françaises" — getuigde graaf János Fekete; ja, zóózeer voerde het Fransch den boventoon,

dat „van tien personen ternauwernood vier hun moedertaal goed kenden". Fransche boeken, tijdschriften en nieuwsbladen waren in Weenen zeer gezocht, en van 1757 tot 1788 verscheen er zelfs een Weensche courant in de Fransche taal: *de Gazette de Vienne.*

In dit Fransche milieu, waar de zoons van den Hongaarschen adel kwamen studeeren, werden zij natuurlijk de Fransche beschaving en taal deelachtig en werden er op hun beurt volgelingen en verbreiders van. Inzonderheid geldt dit van Maria Theresia's lijfgarde en van de pupillen van het in 1746 gestichte Collegium Theresianum, waar de Jezuïeten, als leeraren en opvoeders aan die instelling, zorg droegen, dat iedere leerling zich de Fransche taal eigen maakte. Naast het Duitsch werd Fransch de brieventaal in de hoogste kringen, en teekenend is wel de belofte, die van graaf Bathányi, den laatsten paladijn, door zijn eigen moeder gevergd werd: Toch vooral het Hongaarsch niet te verwaarloozen, geregeld met haar in het Fransch te correspondeeren, maar ééns in de maand in het Latijn, in het Duitsch en in het Hongaarsch!

Van vele Hongaren van naam zagen gedenkschriften, gedichten en vertalingen in de Fransche taal het licht; van hen heeft graaf János Fekete zich de 18de-eeuwsche Fransche galanterie en losheid van stijl het meest eigen gemaakt. Hij stond in levendige briefwisseling met Voltaire, wien hij zijn letterkundige producten ter beoordeeling toezond, vaak door eenige flesschen Tokajer vergezeld. Op een van zulke zendingen antwoordde Voltaire:

„C'en est trop de moitié. Vous m'envoiés de très-jolis vers et du vin d'Hongrie. Je reçois les vers avec le plus grand plaisir du monde; mais je suis honteux de tant de vin. Vous me prenés pour un Polonais!"

In een anderen brief schrijft Voltaire hem:

„Vous ne pouvés faire de fautes, Monsieur, que dans le mécanisme de notre langue et de notre poësie qui est fort difficile. Vous n'en sauriés faire dans tout ce qui dépend du goût, du sentiment et de la raison."

Toch steeg Voltaire's lof Fekete niet naar het hoofd: „Les éloges du plus grand poëte de notre siècle, tout flateurs, qu'ils sont, ne m'aveuglent pas", maar zij waren de drijfveer, dat Fekete zich niet tot geliefhebber bepaalde, doch zijn litteraire werkzaamheden in het Fransch voortzette, van welke *Mes Rapsodies* en de satyrieke *Esquisse d'un tableau mouvant de Vienne* de bekendste voortbrengselen zijn.

Behalve door de groote collecties Fransche boeken, die — in weerwil van censuur en belemmerende verbodsbepalingen — in Hongarije werden binnengesmokkeld, werd de verbreiding der Fransche ideeën sterk bevorderd door de Hongaarsche scholen, waar men, in navolging van het Weensche Theresianum, het Fransch tot een vak van groote beteekenis maakte. De Jezuïeten lieten voor het gebruik op hun scholen Fransche leerboeken drukken, zelfs de geschiedenis en aardrijkskunde van Hongarije werd op sommige inrichtingen in het Fransch gedoceerd, en zóó zeer nam de smaak voor de Fransche zeden, taal en gewoonten toe, dat de Hongaarsche dames daarover verwijten kregen in geschriften van vaderlandslievende schrijvers.

In Jozef Kármán's satyre over de Mode komt het volgende gesprek met een Hongaarsche dame voor:

— „Leest u alleen maar Fransche boeken, Mevrouw?"
— „Soms uit verveling ook wel eens Duitsch."
— „En geen Hongaarsch?"
— „.... Wat blieft u? — Hongaarsch? — Ha! ha! ha! Neen! In het Hongaarsch doe ik alleen mijn gebed!"

Dit laatste deed den vrager genoegen, omdat de nonnetjes — in wier handen te dien tijde de opvoeding der katholieke jonge dames berustte — haar pupillen zelfs in de Fransche taal leerden bidden.

Terwijl de katholieke Hongaren niet verder dan Weenen gingen, was het voor de protestantsche Hongaren gebruikelijk Duitsche, Nederlandsche, Zwitsersche en Engelsche universiteiten te bezoeken, vanwaar zij de liberale ideeën der 18de eeuw mee huiswaarts brachten. Utrecht, Groningen, Franeker, Harderwijk en Leiden trokken in die eeuw de meeste Hongaarsche toehoorders, en op deze plaatsen werd, evenals in Zwitserland, de studie en het verblijf gemakkelijk gemaakt aan deze jongelieden, die, vaak zonder eenige middelen, te voet de reis naar buitenlandsche hoogescholen ondernamen. Onder deze protestantsche Hongaren muntte bijzonder uit Jozef Pétzeli, die in 1779 te Genève gekomen, reeds twee jaren later bij herhaling te Genthod voor dominee Bennelle preekbeurten in het Fransch vervulde. Zijn gedichten en vooral zijn brieven in het Fransch worden om hun stijl terecht geroemd. Voorts hebben van de protestantsche Hongaarsche aristocratie vooral de beide graven Jozef en Samuel Teleki veel bijgedragen tot bevordering der intellectueele verstandhouding tusschen hun vaderland en Frankrijk, de eerste inzonderheid door zijn *Essai sur la foiblesse des Esprits-Forts*, een reeks voordrachten door hem te Bazel gehouden en gedurende zijn verblijf in Nederland te Leiden gedrukt. Behalve dit werk, dat binnen twee jaren drie drukken beleefde en dat ook van J.-J. Rousseau grooten bijval ondervond, schreef Teleki Fransche gedichten en een gefingeerden catalogus van een grappigen boekverkooper, in welken hij een bepaalde soort van Fransche boeken uit dien tijd parodieerde. Echt in den geest van de tweede helft der 18de eeuw zijn de humor en de satyre in de boektitels, die — in onberispelijk Fransch — vele toespelingen bevatten op de groote mannen uit die dagen. Als bijzonderheid dient vermeld, dat — ofschoon over dit werkje de ware 18de-eeuwsche geest hangt — de schrijver nergens tegen den goeden smaak zondigt. Van dezen merkwaardigen *Catalogue des livres curieux et interessans Nóuvellement parus.... etc.* is eerst kortgeleden in de Ráday-bibliotheek te Budapest het bestaan ontdekt.

Van de buitenlandsche universiteiten brachten de protestantsche studenten behalve geloofsijver, wetenschap, talenkennis en niet zelden nieuwe en vrijzinnige ideeën, boeken mee naar huis. Toen in 1748 vele ongeoorloofde boeken door de boekenrevisoren ontdekt werden, had dit ten gevolge, dat het verstrekken van reispassen om naar vreemde universiteiten te gaan zeer beperkt werd. Toch werden de bibliotheken van aanzienlijken en geleerden rijkelijk van Fransche boeken voorzien: Pétzeli's bibliotheek bestond voor meer dan de helft uit Fransche lectuur, die van graaf Haller was, volgens Kazinczy, half-Hongaarsch-Fransch, in de helft van graaf Ráday, is eene der aan Fransche 17- en 18de-eeuwsche lectuur rijkste boekerijen van Hongarije.

Over Weenen en het Protestantsche buitenland is dus, in hoofdzaak, de Fransche beschavingsinvloed (taal, gewoonten, geestelijke beschaving), in Hongarije binnengevloeid. Maar naast dien toevloed van buiten, is als een inwendige bron te beschouwen het alleenstaande protestantsche Zevenbergen, dat, langen tijd bondgenoot van Frankrijk, reeds vroegtijdig in directe voeling heeft gestaan met de Fransche taal en zeden. De Zevenbergsche magnaten zonden in de 17de eeuw reeds hunne kinderen naar Frankrijk, en over de Fransche levenswijze op de Zevenbergsche kasteelen zijn o. a. belangrijke gegevens te vinden in de *Mémoires historiques du Comte Betlem—Niklos, contenant l'histoire des derniers Troubles de Transilvanie* (Amsterdam, 1736).

Dat de Fransche taal steeds meer terrein won, getuigt in 1766 de grap van Peter Bod in de voorrede van zijn Magyar Athénás:

> „De Fransche taal raakt zoo verbreid in Europa, en er schijnt zulk een behoefte aan te bestaan, dat ook in Zevenbergen en later wellicht zelfs in Roemenië de kinderen er in hun wieg om liggen te huilen...."

Ten slotte worden bewijzen van den invloed der Fransche taal en zeden in Hongarije gevonden in de verschillende grammatica's voor de Hongaren, één zelfs met phonetische aanduiding van de Parijsche uitspraak; in talrijke aan het Fransch ontleende woorden in de Hongaarsche taal — meest militaire en ambtelijke woorden —, in steeds heftiger aanvallen van Hong. schrijvers tegen de vreemde zeden, en ten slotte in de samenzwering van Martinovics, in welke de geestdrift der Hongaren voor Frankrijk haar toppunt bereikte.

Uit dit interessante boek zou nog veel meer te vertellen vallen, maar over het geheele onderwerp zou eigenlijk nog veel meer te zeggen zijn dan dit boek bevat. Dit erkent de schrijver, die het een „schets" noemt, welke door de belemmerende tijdsomstandigheden, ontoegankelijkheid van vele bibliotheken en archieven in bezette gebieden enz., niet „af" is, doch waarvan door hem de duidelijke omtrekken zijn aangegeven. De afwerking van die schets moet wachten tot rustiger tijden, wanneer nauwkeurige nasporingen in Hongaarsche archieven en op buitenlandsche — vooral Weensche — boekerijen weer mogelijk zijn.

Leiden. H. A. C. BEETS—DAMSTÉ.

ALBERT KÖSTER, *Die Meistersingerbühne des Sechzehnten Jahrhunderts, Ein Versuch des Wiederaufbaus.* Max Niemeyer, Halle a. d. S., 1921.

1.

Dieses Buch hat eine eigentümliche Vorgeschichte. Im Jahre 1914 gab Prof. Max Herrmann seine umfangreichen *Forschungen zur deutschen Theatergeschichte des Mittelalters und der Renaissance* heraus (Berlin, Weidmannsche Buchhandlung). Das Werk brachte hinsichtlich der dramatischen Aufführungen des 15. und 16. Jahrhunderts eine wesentliche Bereicherung unseres Wissens und fand in der Kritik denn auch freudige Zustimmung. Der Verfasser richtete seine Aufmerksamkeit auf das reichhaltige Illustra-

tionsmaterial — ich weise u. a. auf das der Terenzaufführungen und der Schweizerdramen — und suchte überhaupt durch philologische Verwertung der verschiedenartigsten Zeugnisse ein festes Fundament für die früh-deutsche Theatergeschichte zu legen. Im Mittelpunkt seiner Untersuchungen steht begreiflicherweise Hans Sachs. Eine Aufführung seines *Hürnen Seufrid* wird bis in Einzelheiten rekonstruiert. Das Problem ist interessant, auch in seiner Behandlung für weitere Kreise wertvoll, um so mehr als Goetzes Neudruck den Text nach der Handschrift aus dem Jahre 1557 allgemein zugänglich gemacht hat. Durch Untersuchung der Gebärdensprache und des Gefühlsausdrucks in den Hans Sachsischen Stücken, der Angaben über die Gesten in der kirchlichen Liturgie, in den Fastnachtsspielen und den Schulaufführungen, der Darstellungen in der bildenden Kunst, vor allem bei Dürer, ja durch Heranziehen von Zeugnissen über Gebärden und Gefühlsausdrücke in der epischen Poesie des Mittelalters, gelangt Herrmann zu einer Theorie der Entwicklung der Gebärdensprache in der dramatischen Kunst, bei der Hans Sachs die Rolle zufällt, Traditionelles systematisiert und normalisiert zu haben. Vor allem richtete der Verfasser sein Augenmerk auf die Bühne des Hans Sachs, die er sich in der Nürnberger Martha-Kirche dachte, weil die Meistersinger darin gewöhnlich ihre Stücke aufgeführt und die Einrichtung derselben auf die Raumverhältnisse dieses kleinen Gotteshauses zugeschnitten hätten. Er rekonstruiert das Podium und bestimmt dessen Ausdehnung und Höhe, die Zugänge zu demselben, wobei die Sakristei eine wichtige Rolle spielt, die Verwendung der Kanzel wie des Chorstuhls.

Diese Rekonstruktion bildet den Ausgangspunkt des Kösterschen Buchs. Im Eingang desselben heißt es: „Wie überzeugend auf mich besonders die Rekonstruktion der Meistersingerbühne gewirkt hat, erhellt daraus, daß ich mir von einem der ersten Nürnberger Bildschnitzer für meine Sammlung von Theatermodellen eine meisterhaft große Nachbildung des Chorraums der Marthakirche herstellen ließ, die mit ihren bunten Glasfenstern volle Illusion hervorruft. In sie wollte ich das Podium einbauen mit allem Zubehör, ganz so wie es der gelehrte Berliner Forscher entworfen hatte. Aber als ich nun, um keine Einzelheit unbeachtet zu lassen, das Buch zum zweiten Male las, tauchte mir doch hie und da ein Einwand auf. Und als ich gegen meine eigenen Zweifel den Hans Sachs zu Herrmanns Hilfe herbeirief und eine Anzahl Tragödien und Komödien aufmerksamer las, als je zuvor, geschah etwas Merkwürdiges: der alte Meister stellte sich auf meine Seite, nicht auf die meines Gegenübers".

Kösters Schrift bedeutet den Versuch, die Herrmannsche Rekonstruktion der Meisterbühne durch eine andere zu ersetzen.

Wichtige Argumente werden dafür angeführt. Die Raumverhältnisse von Herrmanns Bühne stimmen nicht zu den teilweise noch kontrollierbaren Angaben über die Einrichtung der Martha-Kirche. Sie hatte natürlich, um einen der m.E. wichtigsten Punkte hervorzuheben, ein Chorgestühl, das auf dem Fußboden des Chores stand und sich links und rechts an den Seitenwänden unterhalb der Fenster erstreckte; der von Herrmann angenommene, sich felsenartig noch über das erhöhte Podium erhebende „Chorstuhl" ist dem gegenüber ein unwahrscheinliches Requisit. Auch die An-

sicht, daß der Drache im *Hürnen Seufrid* sich vor dem Anfang der Vorstellung in der Kanzel versteckt habe und von dort, bevor er auf den Helden mit dem schützenden Korb losschießt, die Treppe herunterkomme, wird durch die angeführten Zeugnisse sehr ins Wanken gebracht.

Während es am Anfang dieses Aktes heißt: „Sewfrid kumpt mit dem korb", lautet die Bühnenanweisung zu Anfang des fünften Aktes: „Die junckfraw Crimhilt get ein, sezt sich trawrig und spricht." Es ist nicht ganz klar, ob der Dichter zwischen diesem *kommen* und *eingehen* einen bestimmten Unterschied macht. Herrmann hält sie als termini technici scharf auseinander, indem er *kommen* als *auftreten von vorn* und *eingehen* als *auftreten von hinten* deutet. Köster weist nach — und die Richtigkeit dieses Nachweises steht m.E. außer Frage — daß oft die beiden Ausdrücke planlos und willkürlich durcheinander gebraucht werden, wenn auch unter Umständen *eingehen* eher für das Eintreten aus einem unmittelbar benachbarten Raum, das intensivere *kommen* lieber für das Erscheinen aus weiterer Ferne verwendet wurde.

Für diesen Wortgebrauch wird u. a. Puschmanns Zeugnis herangezogen, der nicht nur in seinem *Gründtlichen Bericht des Deudschen Meistergesangs* (1571, Neudruck Nr. 73) uns wichtige Aufschlüsse über die Tabulatur und Schulordnung gegeben hat, sondern dessen *Comedia Von dem Patriarchen Jacob, Joseph und seinen Brüdern* (1580), besonders in dem einzig erhaltenen Exemplar der Weimarer Staatsbibliothek, das als Regiebuch gedient zu haben scheint, auch manche Schlußfolgerung hinsichtlich der Bühneneinrichtung und der Aufführung ermöglicht. Es leistet Köster bei seiner Rekonstruktion der Bühne gute Dienste.

Diese ist nicht an eine bestimmte Kirche gebunden, sondern konnte in jedem kirchlichen und weltlichen Raum errichtet werden: „Vor einer stehenden Zuschauerschaft erhob sich ein etwa zwei Meter hohes Gerüst, das an drei Seiten von Vorhängen umschlossen war; an jeder der drei Seiten gewährte der Vorhang einen Durchgang. Ein Stück des Podiums aber ragte noch über den von Gardinen umschlossenen Teil vor; in dieses vordere Drittel, das die Zuschauerschaft von drei Seiten umgab, schnitten zwei Treppen tief ein. Sie leiteten zu zwei Ausgängen hinab, die sich zur rechten und linken Seite des Gerüstes befanden. Am oberen Ende der Treppen ergab sich durch die Führung der Vorhänge an jeder Seite ein Platz, der als *das Ort* bezeichnet wurde; hier war der Standort der Darsteller, die den Zuschauern sichtbar sein, den Mitspielern aber verborgen bleiben mußten. Vor dem Mittelausgang befand sich im Boden des Gerüstes ein Loch von vielleicht 2 qm Flächenmaß, in das vermittelst einer Treppe Personen in die Tiefe steigen, oder aus dem menschliche oder tierische Wesen emportauchen konnten."

Obwohl es von dem zufälligen Referenten eines so detailliert motivierenden Buches — das Werk ging unserer Zeitschrift als Rezensionsexemplar zu und wir glaubten von den wichtigen darin behandelten Fragen unseren Lesern wenigstens etwas mitteilen zu müssen — nicht erwartet werden darf, daß er über jedes vorgebrachte Argument als Schiedsrichter urteile, stehe ich nicht an, meine Überzeugung zum Ausdruck zu bringen, daß Köster durch sorgfältige und geschlossene Motivierung seine Rekonstruktion der

Meistersingerbühne mit Stützen versehen hat, die nicht allzu leicht unter dem Beweismaterial einer fortschreitenden Wissenschaft zusammenbrechen werden. Mit Bezug auf einen untergeordneten Punkt des Zweifels in der Beweisführung aus den Ratsprotokollen, daß der Nürnberger Magistrat dem Hans Sachs die Martha-Kirche nicht zum Gebrauch zugewiesen habe, freut es mich, dem Verfasser selbst das Wort erteilen zu können.

Amsterdam. J. H. SCHOLTE.

2.

Am Ende der Seite 15 ist mir ein leidiges Versehen untergelaufen. Ganz richtig notire ich dort das Jahr 1576 als Todesjahr des Hans Sachs, fahre aber unmittelbar darauf fort, als handle es sich um die Jahreszahl 1567. Ich hätte also, um ganz vollständig zu sein, die von Th. Hampe mitgeteilten Auszüge aus den Nürnberger Ratsverlässen noch von 1567 bis 1576 weiter durchmustern und erläutern sollen. Aber das Ergebnis, das sich bei mir herausgestellt hat, würde sich dadurch in keiner Weise geändert haben. Die Ergänzung gibt, zunächst bis 1573, folgendes Bild:

Oesterreicher beansprucht 1567 noch einmal das Frauenbrüderkloster; als ihm dieses verweigert wird, spielt er im Mai 1567 im Hailsbrunnerhof (N. 107), 1568 an unbekanntem Ort (N. 109) und scheidet dann aus.

Jörg Frölich erhält die Marthakirche 1567 (N. 105) und vermutlich auch 1568 (N. 109) angewiesen, denn Übergriffe auf andre Kirchen oder Säle (N. 112. 115) werden ihm verboten. Für 1569 erhält er keine Spielerlaubnis. 1570 beansprucht er wieder die Marthakirche (N. 115c) und erhält sie auch (N. 117) bis zum 21. Februar (N. 121); einer andern Truppe, der des Michael Schleiffer, verweigert man dieses Gotteshaus. Auch 1571 finden wir Frölich in St. Martha (N. 122), ebenso 1572 (N. 122*b*. 123) und vermutlich 1573 (N. 124. 125).

Genau so geregelt geht es bei Fesselmanns Truppe zu; 1567 spielt er mit Vogel und seinen übrigen Leuten im Predigerkloster (N. 105), ebendort vermutlich 1568 (N. 109) und sicher 1569 (N. 113. 115*b*), sowie 1570 (N. 119. 120. 120*a*) bis zum 21. Februar (N. 121). Wenn 1571 im Predigerkloster (N. 122) Hans Lange, 1572 (N. 122*b*) Michael Vogel genannt wird, so ist sicher der zweite, vielleicht auch der erste, ein Spielgesell Fesselmanns; und 1573 (N. 125), wo kein Ort und Name verzeichnet ist, dürfte das Schweigen darauf deuten, daß die Verhältnisse sich nicht geändert hatten.

1574 (N. 127) und 1575 (N. 129) finden keine Spiele statt. Im Jahre 1576, im Todesmonat Hans Sachsens, könnte es nach N. 130. 131 so aussehen, als ob die Truppen Frölichs und Vogels (Fesselmanns) die Spielorte vertauscht hätten. Doch liegt das nur an der Form der Protokollierung, die den „Komödienspieler" Frölich und die „Meistersinger" Vogel und Ludel oder ein andermal „Frölich und seine Mitgesellen" summarisch zusammenfaßt. 1577 sieht man wieder, wenn man N. 132 bis 136 in die erforderlichen Wechselbeziehungen stellt, daß Frölichs Spielort nach wie vor St. Martha ist, ebenso 1578 (N. 145 und 147, durch die die Nummern 140—142, 144 und 146 ihre genauere Bestimmung erhalten).

Leipzig. ALBERT KÖSTER.

Bernhard ten Brink, *Chaucers Sprache und Verskunst.* 3e Auflage, bearbeitet von Eduard Eckhardt. Leipzig, Tauchnitz 1920. Pr. geb. M. 11.

Hoe belangrijk ook werken als die van Kittredge en Wild, van Joerden en Bihl voor onze kennis van Chaucer's taal en metriek mogen zijn, het enige uitvoerige overzicht over beide dat wij bezitten, is het bekende boek van Bernhard ten Brink, sedert jaren uitverkocht en in menig opzicht verouderd, en in zoverre is het een heuglik iets dat Dr. Eckhardt de taak op zich heeft genomen om een derde, verbeterde druk voor de pers gereed te maken. Kluge had bij de bewerking van de tweede uitgaaf weinig gewijzigd, maar dat was twintig jaar geleden, toen er nog onzekerheid bestond op verscheiden punten die intussen vast zijn komen te staan. De handhaving van ettelike, algemeen als verkeerd erkende voorstellingen was niet langer mogelik, en daardoor was het des te moeiliker geworden om het oorspronkelik karakter van het boek te bewaren.

Over 't algemeen heeft de nieuwe bewerker zich met kiesheid en bescheidenheid van zijn vrij ondankbare taak gekweten. In onderdelen is er heel wat veranderd, vooral in 't grammatikale gedeelte, waarbij gebruik is gemaakt van nieuwere nasporingen en van de uitvoerige beoordeling van de tweede druk door Holthausen, aan wie ten slotte ook nog een aantal opmerkingen, meestal verbeteringen, achterin zijn te danken.

De „zwevende vokalen" van ten Brink zijn verdwenen, de volgorde van de klassen van sterke werkwoorden is naar de tans bijna algemeen gebruikelike gewijzigd, de overdreven betekenis die ten Brink aan de invloed van Nederlands en Nederduits hechtte, is tot bescheidener afmetingen beperkt [1]), de zogenaamde, door 't Nieuwengels gelogenstrafte overgang van -ę̄ in -ẹ̄ is vervallen, kortom, bij vergelijking met de vorige druk is telkens de verbeterende hand van de bewerker zichtbaar, terwijl het boek door uitbreiding van het register tot de klankleer aan bruikbaarheid heeft gewonnen.

Menigeen zal echter van oordeel zijn dat Dr. Eckhardt verder had kunnen gaan en zonder het karakter van ten Brink's werk te schaden nog tal van grotere of kleinere onnauwkeurigheden had kunnen opruimen. Zeker hadden vele Westsaksiese vormen gevoeglik plaats kunnen maken voor Angliese of altans niet „zuiver Westsaksiese", want het brengt de lezer in de war, als hij b.v. de ē in *neer* (blz. 21) of *stēle* (blz. 23) uit „ae. *īe*, *ȳ*", *gretter* uit **ȝrīetra* (blz. 9 e. v.), *whether* uit *hwæðer* (blz. 14), *fighte* uit **fiehte* (blz. 92), *ǭld* gedeeltelik uit *eald* (blz. 34) ziet afleiden. Er is nu geen reden meer om Hoccleve nog altijd Occleve te noemen (blz. 4) of om een van zijn beste gedichten, de *Moder of God*, aan Chaucer toe te schrijven (blz. 51, 126). De afleiding van *plīt* (*C. T.*, E 2335 en dgl. *Troil.* II, 712) uit *pliht* (blz. 14, 18, 20, 83), van *reyne* uit *rīnan* (blz. 88) hadden behoren te verdwijnen, evenals de theorie over de rekking van konsonanten op blz. 63 e. v., die wel niemand

1) Ook de gissing dat *harre* zijn *a* „vielleicht" (ten Brink [2] : „vermuthlich") aan Mndl. *harre* te danken had (blz. 15), kon m. i. best zijn weggelaten. Ik houd *harre* en *fart* voor woorden uit de volkstaal, waar blijkbaar *er* vóór een konsonant al in *ar* was overgegaan, toen de hoofse taal van Chaucer *er* nog bewaarde. Later drongen de vormen met *a* in groteren getale de beschaafde taal binnen en verdreven die met *e*. Het Nederlands kan men in dit verband laten rusten.

meer in deze vorm in bescherming zal nemen. Wie gelooft nog dat *thief* een Kentse spelling is (blz. 28), dat de tweede *e* in *euere* werkelik een vokaal voorstelde (blz. 44), dat *Achille* (= Fra. *Achille*) een in 't Engels „verkorte" of „geapokopeerde" vorm is (blz. 62, 146), dat *yset* op „Angleichung" berust en voor *ȝeseted* staat (blz. 67), dat *lengthe* uit *lenğþe, ymeynd* en *dreynte* uit *ȝemenȝd* en *drenčte* ontstaan zijn (blz. 77, 102, 103), dat *chalk* (Oe. *čealc*) onder Franse invloed staat (blz. 79), dat *gh* in *laughen* een „blossen Hauch" voorstelde (blz. 84), dat in plurales als *humours* een *e* gesynkopeerd was (blz. 126, 140) en in *his fals dissimulinge* een *e* geapokopeerd (blz. 130)? Wat bewijst *forþedd te* bij Orm of *atte* bij Chaucer (blz. 69) voor de uitspraak van de *þ* in *þe, þat* en dergelijke woorden in de 14e eeuw? Wat heeft de vorm van de „datieven" *fȳr, lȳf* e. dgl. met metrum of rijm te maken (blz. 119)? Mag men vormen als *halle, helle, loue-* in bepaalde kombinaties gelijkstellen met werkelik levende genitieven als *queenes*, en heeft het mannelik geslacht van *loue* bij Chaucer iets uit te staan met de genitief-uitgang *-s* in *loues* (blz. 120)? En zo zou men nog lang kunnen doorgaan met vragen.

Onvolledig gebleven is o. a. de behandeling van de imperatief (blz. 111; vgl. Kittredge, *Observations*, § 115—118) en die van de pronomina personalia (blz. 135 e. v.), waar de vormen *-ch, mĕ, thĕ, yĕ* ontbreken, terwijl ten aanzien van de vrouwelike enkelvoudsvormen *hir(e), her(e)* wel de bewering dat alleen *hir(e)* bij Chaucer voorkomt, is geschrapt, maar geen poging is gedaan om met behulp van Kittredge's meedelingen en andere gegevens verder te komen dan ten Brink. Schrijf- of drukfouten die zijn blijven staan, zijn: „Stedfastnesse" voor „Gentilesse" blz. 145, *év̨nes* voor *év̨nes* blz. 169, *scufen* „part." bij Lagamon blz. 89 (het is daar pl. pt. en het pp. is *sceouen* vs. 28625), „*ee* (ę̄ę̄) oder *e* (ę̄)" blz. 24 in plaats van „*ee* (ę̄) oder *e* (ę̄)"; onjuist zijn het pt. *yęld* blz. 91 (l. *yald*, zoals *Boët*. 1602 en bij Hoccleve), Ohd. **wastjan* blz. 67 (l. **wasten*) en de monstervormen „*gast* (ae. *ȝæst*)" blz. 81.

Vergeten is in § 211 *-milk* en naast *not* had op blz. 43 veilig *nat* kunnen zijn vermeld.

Nieuwe fouten zijn betrekkelik zeldzaam; ik bepaal mij tot de volgende. Ne. *father* en *water* zijn toch niet zo maar uit Me. *fāder, wāter* te verklaren (blz. 11)! Tegen *ǭuer* (ald.) is geen bezwaar, maar uit Orm's spelling *oferr* blijkt de rekking geenszins, vgl. daarentegen *offr* vóór vokalen. De vorm *ę̄ny* (blz. 11) berust op niets, daar alleen *ĕny* in 't rijm voorkomt; of Chaucer ook *any* schreef, blijft twijfelachtig, want het argument van Wild, *Chaucer-Handschriften*, blz. 126, dat er geen rijm op *many* wordt gevonden, wordt te niet gedaan door de eveneens volledige afwezigheid van dat rijm bij Hoccleve, die geregeld *any* en maar éénmaal *eny* schrijft. De zogenaamd Oudengelse vorm *hēht* (blz. 36) wordt door niets bewezen; ten Brink vermeldde te recht *hē̆t*, al heeft deze Westsaksiese vorm met Me. *highte* niets uitstaande. Het is bekend dat Anglies *heht* ook wel in Zuidelike teksten voorkomt, en dat in 't Laatmercies vormen als *riht* voor ouder *reht* worden aangetroffen. *Silk* (blz. 36) moet Skandinavies wezen, *siluer* kan het zijn (vgl. Orm *sillferr*), maar *milk* is het zeer zeker niet. *fīftęne* blz. 38 zal een drukfout zijn voor *fĭftęne* (ten Brink[2]), evenzo plur. *myse* blz. 121 voor *mȳs*. In *Uil en Nachtegaal* staat noch *Aelfrę̄d* (blz. 41), noch *Alfrę̄d* (ten

Brink², blz. 43), maar in beide hss. *alured*, en er kon ook niets anders staan, want de spirant in deze naam had van oudsher stemklank, evenals in *Ælfrič*, ME. *Alurich*. Om Me. *thikke* te verklaren (blz. 80) heeft men On. *þykkr* niet nodig, immers ook Oe. *ðicce* had blijkens *ðicke* in de *Cura Pastoralis kk*, evenals *mirce* en *inc k* hadden, daar in al die woorden de (*k*)*k* uit (*k*)*kw* ontstaan en dus niet gepalataliseerd was.

Dat de bewerker in het metriese gedeelte minder heeft gewijzigd dan in het grammatikal, is vergefelik, aangezien ingrijpende veranderingen hier omverwerping van de oude tekst ten gevolge zouden hebben gehad. Voorbeelden zijn haast overbodig, maar vrij algemeen zal men het er wel over eens wezen dat de verzen van Chaucer bij lange na niet zo „jambies" zijn als ten Brink het wou doen voorkomen, al behoeft men daarom nog niet iedere regel juist zo te lezen als Joerden in zijn werkje over het woord-, zins- en versaccent bij Chaucer wenst.

Enkele tegenstrijdigheden in de nieuwe druk had de bewerker kunnen vermijden. Er is hier en daar tegenspraak ontstaan tussen twee passages, zoals b.v. blijkt als men naast elkaar legt wat over *wīsely* e. dgl. wordt gezegd in § 6, opm. 2 (verkeerd) en in § 60, *β*, I, over de *ō* in *poore* (*pǫǫre* wordt door niets bewezen) in § 71 en in § 92, of de juiste verklaring van *sǭlde* e. dgl. in § 159 vergelijkt met de onjuiste in § 160 (Oe. *leȝde* en *sette* zijn blijkbaar analogievormen voor *læȝde* en *sætte*), of als men ziet dat met „ich" in sommige paragrafen en „ten Brink" in andere dezelfde persoon wordt bedoeld.

Misschien zijn we gerechtigd tot de slotsom dat op ten Brink's boek toepasselik is geworden het gezegde: *sit ut est, aut non sit*, maar met dat al mogen we aan Dr. Eckhardt de lof niet onthouden dat hij ons voorlopig uit de brand heeft geholpen, en tevens de hoop uitspreken dat wij van hem later een zelfstandig werk over de taal en de metriek van de grote dichter zullen ontvangen dat klinkt als een klok en zijn voorganger verre overtreft.

Groningen. J. H. KERN.

J. E. WELLS, *First Supplement to a Manual of the Writings in Middle English* 1050—1400. Yale University Press, 1919.

Professor Wells's *Manual* has proved a perfect boon to all students of Middle English literature. It records facts and publications that were in pyint before September 1915. The supplement carries these matters on to September 1918, and has had the benefit of Professor Carleton Brown's *Register of Middle English Religious and Didactic Verse*. Circumstances prevented the author from taking German publications into account; these will be dealt with in the next supplement. References to the Manual are very easy, and items treated in the *Supplement* alone may be found by use of an Index.

Let us hope that a new edition of the *Manual*, with the later notes incorporated, will appear at no distant date.

Amsterdam. A. E. H. SWAEN.

Phillipp Aronstein, *John Donne. Ein Beitrag zur Kenntnis der englischen Renaissance.* Halle (Saale) Max Niemeyer 1920, p.p. 101. M. 1.25.

De belangstelling voor het dichtwerk van Dr. John Donne heeft in den loop der tijden een merkwaardige wisseling ondergaan. Bij zijn tijdgenooten stond hij niet alleen als prediker in hoog aanzien, maar ook zijn gedichten, waarvan de meeste ongedrukt bleven, maar die in manuscript een tamelijk wijden lezerskring vonden, schijnen — te oordeelen vooral naar Ben Jonson's getuigenis — algemeen groote bewondering te hebben gewekt. Na zijn dood volgde echter weldra een langdurige periode van verwaarloozing, totdat in de negentiende eeuw eindelijk een herleving van de vroegere waardeering begon, die zich in de laatste jaren nog steeds voortzet en versterkt.

En zoo is er nu reeds een vrij omvangrijke Donne literatuur ontstaan, waartoe vele bekende Engelsche letterkundigen hebben bijgedragen.

Aronstein noemt Gosse, Dowden, Minto, Leslie Stephen, Arthur Symons, Courthope, Grierson. Ook de gewone handboeken wijden aan Donne tegenwoordig bijzondere aandacht en het verdient in dit verband zeker vermelding, dat de degelijke, bezadigde Saintsbury voor dezen dichter even zijn gewone voorzichtigheid vergeet en bij uitzondering zich verleiden laat tot een voor hem uitbundig enthousiasme, waarvoor hij 't dan ook noodig vindt zich dadelijk weer te verontschuldigen:

„If this language seem more highflown than is generally used in this book „or than is appropriate to it, the excuse must be that every reader of Donne „is either an adept or an outsider born, and that it is impossible for the „former to speak in words understanded of the latter."

Deze scheiding in adepts en outsiders lijkt echter wel wat willekeurig en vooral de veronderstelling, dat de laatsten de taal van Donne's bewonderaars zelfs niet zullen begrijpen, zal wel niet door ieder van hen worden gedeeld. Aronstein heeft met zijn studie over den dichter alvast onbewust de bewering afdoende weerlegd. Hij blijkt een warm bewonderaar van Donne en is er in geslaagd de waarde van het dichtwerk overtuigend en met opvallende helderheid van stijl in het licht te stellen.

De studie is verdeeld in drie hoofdstukken: *Donnes Leben und Persönlichkeit, Donnes Dichtungen* en *Donnes Kunst.*

Na de onderzoekingen van Grierson en de uitvoerige biografie van Edmund Gosse brengt het eerste gedeelte weinig of geen nieuws. Toch heeft het wel bestaansrecht, vooreerst omdat eenige kennis van Donne's levensomstandigheden voor het begrip van zijn poëzie onmisbaar is en verder ook om de levendige verhaaltrant en de gelukkige keuze uit de vele bijzonderheden, die tegenwoordig omtrent den dichter bekend zijn.

In het tweede deel zijner studie behandelt de schrijver achtereenvolgens Donne's „Satiren; Liebesdichtungen; Versbriefe; Weltanschauungsdichtungen en Religiösen Dichtungen"; waarbij hij telkens gelegenheid vindt uit de gedichten aan te toonen welk een typisch vertegenwoordiger van de Engelsche Renaissance Donne is. In het laatste hoofdstuk volgt dan nog een kenschetsing van Donne's kunst in het algemeen, een korte bespreking van

zijn eigenaardige verstechniek, zijn taal en stijl en zijn levensopvatting, een hoofdstuk, dat wij wel wat uitvoeriger gewenscht hadden.

Wat aan deze boeiende vlot geschreven studie vooral ook waarde verleent zijn de vele vergelijkingen, die de schrijver maakt tusschen Donne en allerlei moderne Duitsche en Engelsche dichters. In hoevele opzichten Donne's denkbeelden en kunstopvattingen overeenkomen met die van onzen eigen tijd komt in deze paralellen werkelijk verrassend goed uit.

Tenslotte een paar vragen, die zich bij bijna iedere studie, uit Duitschland afkomstig, aan ons opdringen: Denkt de schrijver, dat zijn werk voornamelijk gelezen zal worden door belangstellenden in de Engelsche letteren, die geen Engelsch verstaan? Waarom anders de aanhalingen altijd maar weer in Duitsche verzen overgebracht zonder de Engelsche tekst er bij te voegen? Een vertaling in rijm en rhythme kan toch, hoe goed ook, nooit meer dan het oorspronkelijk zoo ongeveer benaderen?

Geheel consequent is de schrijver in dit opzicht niet geweest. Een enkele keer laat hij een kort fragmentje onvertaald, een ander maal geeft hij in een noot van een paar Duitsche regels de Engelsche tekst. Klaarblijkelijk voelde hij daar bij uitzondering zelf even het onbevredigende van de ver doorgevoerde Duitsche vertaalmethode.

Delft. A. G. v. Kranendonk.

F. Horn, *Zur Geschichte der absoluten Partizipialkonstruktionen im Lateinischen.* Thèse de Lund, 1918.

Cette étude, sortie de l'école d'Einar Löfstedt, a pour but d'éclaircir un des points obscurs de la syntaxe latine. L'auteur, après avoir parlé du participe présent, dont la nature verbale a surtout été mise en avant par Cicéron, traite successivement de l'ablatif, du nominatif et de l'accusatif absolus; il dégage très bien le caractère de ces constructions, oppose par exemple le participe conjoint à l'ablatif absolu se rapportant à un membre de la phrase principale (*principibus Treverorum ad se vocatis hos Cingetorigi conciliavit* et *principes Treverorum ad se vocatos Cingetorigi conciliavit*); il explique le nominatif absolu comme une construction relâchée due à un déplacement de l'intérêt, l'esprit ne saisissant pas dès l'abord synthétiquement ce qu'on va énoncer et il s'oppose ainsi à Bonnet qui croit le nominatif absolu modelé sur l'ablatif et l'accusatif absolus. Ce même déplacement de l'intérêt explique aussi la coordination d'un participe et d'un mode personnel du verbe, construction qu'on rencontre si souvent dans les textes de la basse latinité.

Les pages consacrées à l'accusatif absolu sont dignes d'être relevées. Bonnet explique cette construction comme une imitation de l'ablatif, dont la raison d'être était complètement oubliée, l'accusatif supplantant de plus en plus les autres cas. Or, M. Horn met en relief que la construction avec le participe passé, de passive qu'elle était, passait facilement au sens actif, et que, par conséquent, le nom était plutôt senti comme complément que comme sujet du participe. Cette évolution se manifeste dès l'époque classique par l'intercalation de l'agent **au nominatif** dans la construction absolue:

hac re statim Caesar *per speculatores cognita .... exercitum castris continuit,* Caes., *De bello gallico,* II, 11, puis en latin postclassique: *At illi gratias agentes, pactionem, subscriptis* ea *quae locuti fuerant, firmaverunt,* Grégoire de Tours; — *Qui machinis constructis* omniaque genera tormentorum adhibita *nec mora invadunt civitatem,* Iord., *Getica,* 42, 221, p. 114, 6.

Cette recherche est utile au point de vue roman aussi bien qu'au point de vue latin. On peut se demander lesquelles des constructions traitées se sont maintenues dans les langues romanes, et il est intéressant de constater qu'elles s'y retrouvent toutes, sauf, bien entendu, l'ablatif. Le nominatif absolu se rencontre en espagnol et en italien:

¡Cuántas veces, durmiendo en la floresta,
Reputandolo yo *por desvario,*
Vi mi mal entre sueños!

(Garcilaso de Vega).

Morto io *un qualche libraio .... ci farà premettere una qualunque mia Vita,* Alfieri, *Vita,* Introd.

La construction dans laquelle le nom est considéré comme complément direct, s'est continuée dans des phrases comme suit: Tolto *delle pietre della montagne e* gittatosele *dopo le spalle,* (Deucalion e Pirra) *restaurarono la specie umana,* Leopardi. — *Pagado* al *huésped se salieron de la posada,* Cerv., *Nov. ejemplares.* Par contre le sens passif est nettement senti dans d'autres phrases: *Lo cual oido* por su amo, *le respondió,* Cerv., *Don Quijote,* I, XV. — *Don Rodrigo domandò se il signore se trovasse al castello, e ripostogli* da quel caporalaccio *che credeva di si, smontò da cavallo,* Manzoni, *Promessi Sposi,* XX. Que dans les derniers exemples nous ayons affaire à la continuation de l'accusatif absolu, c'est le français qui le prouve: le nom dans *veiant tes ieuz* (*Troie,* v. 1745) et le participe dans *moy resveillé* (*L'amant rendu cordelier,* v. 469) ne laissent aucun doute à cet égard.

Nous recommandons aux lecteurs du *Neophilologus* ce travail consciencieux, qui nous a permis de faire d'utiles parallèles avec les langues romanes. Nous regrettons qu'une mort prématurée ait enlevé ce jeune savant aux siens et à la science.

Leiden. K. SNEYDERS DE VOGEL.

A. TAYLOR STARCK, *Der Alraun, ein Beitrag zur Pflanzensagenkunde* [*New-York University, Ottendorfer Memorial Series of German Monographs,* nº. 14], Baltimore, J. H. Fürst, 1917.

Het boekje waarop wij hier de aandacht vestigen, verscheen in 1917; het bereikte echter eerst onlangs het bureau van onze redaktie.

De schrijver stelt zich ten doel aan te tonen dat vele eigenaardigheden van het bijgeloof dat aan sommige planten verbonden wordt, niet van mythologiese oorsprong zijn, maar hun uitgangspunt hebben in opmerkingen en raadgevingen van geneeskundigen uit een zeer ver verleden.

Uitvoerig wordt nagegaan, en zoveel mogelik in hoofdmotieven verdeeld, wat men onder het volk van de alruin, de mandragora, wist, en nog weet,

te vertellen, niet alleen in Europa, maar ook in het Oosten, tot in China toe. Het bijgeloof schijnt, volgens Starck (blz. 76), in Mesopotamië ontstaan te zijn. Indien echter de eigenaardigheden die tot dat bijgeloof brachten op waarneming van medicinale eigenschappen berusten, en de vorm van de plant met zijn als in twee benen gesplitste wortel en zijn witharig bovengedeelte (van daar semihomo, wortelmannetje enz.) de menselike fantasie licht in beweging brengt, lijkt het mij waarschijnlik dat op zeer verschillende plaatsen zich wonderlike voorstellingen, die grote gelijkenis vertonen, aan 't gebruik en de beschouwing van de mandragora hebben vastgeknoopt.

Hoe dit zij, wat in Europa van de alruin wordt geloofd, is in hoofdzaak terug te brengen tot mededelingen van Griekse medici en botanici over de narkotiese kracht van de plant. Dit wordt door Starck zeer duidelik bewezen met uitvoerige aanhalingen, in 't Duits en in 't Grieks, uit Dioscorides en Theophrastus. Vroegere verklaringen, die van een „Blitzpflanze" uitgingen en samenhingen met een (hoogst problematies) geloof aan „indogermanische Göttersagen" (blz. 77), verwerpt de schrijver m. i. te recht. Hij toont tevens aan dat van de bekende sprookjes over de alruin, 't gevaar aan 't delven der wortels verbonden enz., sommige oorspronkelik ook van andere planten werden verteld, maar meer en meer bij voorkeur op de mandragora werden toegepast; de anthropomorfe gedaante gaf daartoe alle aanleiding.

Het betoog van de schrijver, dat vooral verdienstelik is door 't zeer gedokumenteerde van zijn overzicht en door zijn behandeling van de getuigenis der Griekse schrijvers, is overtuigend en helder.

Leiden. D. C. HESSELING.

AANKONDIGING VAN EIGEN WERK.

J. H. SCHOLTE, *Zonagri Discurs von Waarsagern, Ein Beitrag zu unserer Kenntnis von Grimmelshausens Arbeitsweise in seinem Ewigwährenden Calender mit besonderer Berücksichtigung des Eingangs des Abentheuerlichen Simplicissimus.* [Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeeling Letterkunde]. Amsterdam, Johannes Müller, 1921.

Dit werk moet leiden tot een wijziging van inzicht in de verhouding der bronnen van Grimmelshausen's geschriften: Freudenhold's *Gusman III* komt als zoodanig niet meer in aanmerking; een zeer ruim gebruik daarentegen heeft de *Simplicissimus*-dichter gemaakt van de eerste Duitsche vertaling van Garzoni's *Piazza Universale.* Een exemplaar van dezen gewichtigen foliant uit het jaar 1619 moet in het bezit van den Gaisbacher „Sternwirt" geweest zijn, toen hij in zijn bescheiden huisje op de „Spithalbühne" zijn Satyrischen Pilgram afsloot, dat voor een zeer belangrijk deel uit Garzoni's encyclopaedisch werk is geput. Het oude boek was hem tot steun bij zijn verdere vorming als dichter. Hij benutte het voor zijn *Ewigwährenden Calender*

en vervormde het 40[ste] hoofdstuk „Von den Wahrsagern" tot een didactisch gesprek van *Zonagrius* met *Simplicissimus*. Ook het 6[e], het 38[e] en 69[e] hoofdstuk uit *Garzoni* worden als lessen van *Zonagri* aan de lezers van *Simplicissimi Calender* voorgezet. Behalve voor den *Pilgram*, den *Calender* en den *Simplicissimus*, was ook voor *Ratio Status*, het *Rathstübel Plutonis*, de *Verkehrte Welt*, het *Wunderbarliche Vogelnest* en den *Teutschen Michel* het boek van den geleerden Italiaan het wetenschappelijk arsenaal: „der dickleibige Band ersetzte ihm eine ganze Bibliothek." Het taalkundig en literair onderzoek van de honderden ontleende plaatsen stelt ons in staat, de letterkundige ontwikkeling van den *Simplicissimus*-dichter veel nauwkeuriger te fixeeren dan dit tot dusver het geval was; ook de veel omstreden taal van den *Simplicissimus* treedt thans onder een dubbele belichting: aan den eenen kant de regulariseering vanuit het milieu van den uitgever, aan den anderen kant het literaire voorbeeld, door den origineelen autodidact tot steeds meer eigen zegswijze omgewerkt. Facsimile's van titelbladen, titelgravure's en tekstpagina's van den *Gusman*, de *Piazza Universale*, den *Calender*, den *Simplicissimus*, benevens van enkele oorkonden, die ons de verhoudingen mee helpen bepalen, waaronder de dichter zijn belangrijkste literaire werkzaamheid verrichtte, vormen een door den auteur hoogelijk gewaardeerde aanvulling van het werk.

A. J. H. S.

J. W. MARMELSTEIN, *Etude comparative des textes latin et français de l'Institution de la Religion Chrestienne par Jean Calvin*. [Neophilologiese Bibliotheek, no. 5]. J. B. Wolters, Groningen, 1921.

De Franse *Institutie* van Calvijn is een in meerdere opzichten merkwaardig werk. In de eerste plaats, omdat de auteur er zijn eigen latijnse origineel in zijn moedertaal omzet; in de tweede plaats, omdat hij, dat doende, geeft het eerst theologies of, zoo men wil, filosofies werk van enige omvang dat in Frans proza verschenen is; en in de derde plaats, omdat deze vertaling in de negentien jaren die de eerste van de laatste der door Calvijn bezorgde uitgaven van elkaar scheiden, filologies zeer interessante wijzigingen ondergaat.

Deze drie aspekten van Calvijns hoofdwerk hebben mijn arbeid drieërlei doen zijn: Vóór alles was nodig te bestuderen de wijze van vertalen en na te gaan de motieven die de auteur bij zijn verschillende vertalingsprocédé's hebben geleid. Daarna, en dikwijls tegelijkertijd, kon worden gekonstateerd in hoeverre zijn Frans zich emancipeert ten aanzien van het oorspronkelik en de vertaling, op die wijze, een taalmonument is kunnen worden. En dan, aangezien door het naast elkander plaatsen der opeenvolgende vertalingen, men de taal verrast als *en flagrant délit d'évolution*, is een belangrijk deel dezer studie gewijd aan de waarneming der wisselingen, die stijl, vocabularium en syntaxis ondergaan.

Om evenwel die waarneming in vertrouwen te kunnen doen, moest de kwestie onder de ogen worden gezien van de echtheid der laatste door

Calvijn bezorgde en zo belangrijke vertaling. Dit onderzoek is neergelegd in een hoofdstuk dat de inleiding vormt tot de eigenlike vergelijkende studie der teksten.

Daar beperking geboden was, heb ik mij in hoofdzaak bepaald tot één der boeken, namelik het tweede der *Institutie.*

Amsterdam. J. W. M.

INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN.

Il a été fondé à Udine une „Società filologica friulana G. I. Ascoli" qui se propose de publier, dès que les circonstances le permettront, un „thesaurus linguae forojulensis", une „revista friulana" et plusieurs textes frioulans. En attendant, la société publie un *Bulletin,* dont nous avons reçu les deux premiers fascicules, ceux de février et de mai 1920, et dans lesquels se trouvent, outre les comptes-rendus des séances et la liste des adhérents, une „Bibliografia ragionata della poesia popolare friulana", composée par B. Chiurlo (à continuer), et une description des „Manoscritti friulani della Civica Biblioteca di Udine", faite par C. B. Corgnalli. La première question à étudier était celle de l'orthographe et à propos d'une „relazione preleminare alla determinazione della grafia friulana", présentée par Ugo Pellis et imprimée à part, on a discuté longuement la question de savoir si l'orthographe doit être étymologique ou phonétique. – Enfin, un almanach „Il Strolic Furlan" sert à faire la propagande dans les contrées de langue frioulane.

L. K. S. D. V.

Germ.-Rom. Monatsschrift, VIII, no. 11/12, (Nov./Dez. 1920). O. Walzel, Künstlerische Absicht. — R. Blümel, Grammatische Kunstausdrucke im Verhältnis zu sprachl. Erscheinungen. — H. Geffcken, Aesthetische Probleme bei Th. Fontane und im Naturalismus. — E. Richter, Henri Barbusse.

id, IX (1921), no. 1/2. A. Zauner, W. Meyer-Lübke. — W. v. Wartburg, Romanische Lexikographie seit 1912. — K. Luick, Über die Betonung der frz. Lehnwörter im M.e. — H. Schröder, Hyperkorrekte (umgekehrte) Schreib- und Sprechformen, besonders im Niederdeutschen — A. Leitzmann, Heimat und Alter von Goethes angeblicher Josephdichtung. — A. Schirmer, Die Deutsche Umgangssprache

id., IX, no. 3/4 (März/April 1921). M. J. Wolff, Zum Wesen des Komischen. — K. Holb, Goethes Vollendung in ihrer Beziehung zu Byron and Carlyle. — H. Hecht, Shelley über politische Reformen, I. — Fr. Schürr, Das Aufkommen der matière de Bretagne im Lichte der veränderten literar-historischen Betrachtung. — C. Wesle, Die deutsche Soldatensprache im Kriege.

id., IX, no. 5/6 (Mai/Juni 1921). Ch. Bühler, Die Typisierung in der Dichtung. — G. Neckel, Das Gedicht von Walthorius mann forks, I. — H. Hecht, Shelly über politische Reformen, II. — M. J. Wolff, Italienische Komödiendichter, V. — O. Cartellieri, Theaterspiele am Hofe Herzog Karls des Kühnen von Burgund. — E. Lerch. Nachruf für Heinrich Morf.

Archiv (Herrig), bd. CXLI (1921) 1 en 2. A. M. Wagner, Ungedruckte Dichtungen und Briefe aus dem Nachlaß H. W. von Gerstenbergs (*forts.*). — A. Leitzmann,

Kleine Studien zu G. Keller. — G. Jahrmann, Das Gebet in Shakespeares Tragödien. — F. Fiedler, Das Weihnachtsfest in England vor und bei Dickens. — F. Neubert, Das Weltsystem des Benoît de Maillet. — Baerwolff, Christine de Pisan, ihre Auflosüng und Weiterbildung der Zeitkultur. — L. Spitzer, Eine Strömung innerhalb der romanischen Sprachwissenschaft. — Kl. Mitt. [Zur Voranstellung des Attributs in der mod. d. Prosa; Vita Ceolfridi Gyroensis; Angelsachsen; Spenseriana; Emil Levys *Prov. Wörterb.*; Ital. *farfalla* = Schmetterling; Peire d'Alvernhe].

id., CXLI, no. 3 en 4 (Mai 1921). A. M. Wagner, Ungedruckte Briefe und Dichtungen aus dem Nachlaß H. W. von Gerstenbergs (*Schluß*). — W. Schulze, Northumbrisch *speoft* und *beoftun*. — G. Kartzke, Die Amerikanische Sprache. — G. Cohn, Bemerkungen zu *A. Toblers Altfr. Wtb*, 1 u. 2. — Schultz-Gora, Die deutsche Romanistik in den letzten zwei Jahrzehnten. — V. Klemperer, Petrarcas Stellung zu Humanismus und Renaissance. — Kleinere Mitteilungen [Anglolatein um 680; Liebeslied um 800; Arthur von Golfrid; Engl. Urkunden nach 1066; Engl. Zutrinken 1248; Kreuzzugsepik Frankr. u. Engl.; Spenser; Geschichte der Phonologie; Engl. Leben 1770—1800; Phon. Umschrift in Engl. Schulbüchern; Engl. Kriegsgrund; Zum Engl. Studium; *Bibliogr. des Voyages en Espagne;* Die Frau des Trobadors Goucelm Faidit; Prov. *perezeza*].

Modern Language Notes, XXXVI, no. 1 (Jan., 1921). J. A. Falconer, The Sources of *A Tale of two Cities*. — G. Chinard, Les sources d'un poème de Leconte de Lisle. — J. P. W. Crawford, A note on the *Comedia Calamita* of Torres Naharro. — E. N. S. Thompson, Milton's part in *Theatrum Poetarum*. — R. P. Mc. Cutcheon, A note on *Cant*. — A. O. Lovejoy, *Pride* in XVIIIth-century thought. — Reviews [Holbrook, Pathelin; Chandler, The contemp. drama of France; Küchler, Rolland, Barbusse, von Unruh]. — Correspondence [*Le Horla*; Beaumont; Bate's *Kynge Johan* and *The troublesome raigne*; *Timon of Athens*; Pegasus as the poet's steed; An Hoccleve Item.]

id., no. 2 (Febr., 1921). J. B. Wharey, Bunyan's *Mr. Badman*. — K. Hayens, Schiller's *Jungfrau v. O.* and the historic Maid of Orleans. — A. Thaler, Was Richard Brome an actor? — G. L. van Roosbroeck, The source of de Sallebray's *Amante nnemie*. — J. S. P. Tatlock, Chaucer's *Elcanor*. — Reviews [G. Lanson, Esquisse d'une hist. de la trag. fr.; Sir Israel Gollancz, *A good short debate between Winner and Waster*; P. B. Fay, The use of *tu* and *vous* in Molière; W. Nicholson, Anth. Aston, stroller and adventurer]. — Correspondence ["In the evening praise of day"; Ticknor on Chateaubriand; the Echo-device; Milton and Ochino; A Chaucer Item.]

id., no. 3 (March 1921). J. M. Beatty, Garrick, Colman and *The Clandestine Marriage*. — A. S. Sloan, Juan de Luna's *Lazarillo* and the French translation of 1660. — R. S. Phelphs, The riming clue in Dante. — J. W. Draper, Queen Anne's act: a note on Engl. copyright. — W. P. Mustard, Notes on Ben Jonson's *Catiline*. — E. P. Kuhl, Chaucer and the *Fowle Ok*. — St. T. Williams, The early sentimental drames of R. Cumberland. — Reviews [J. R. Charbonnel, La pensée ital. au XVIe s. et le courant libertin; A. Janssen, Die Frauen ringsum F. Hebel; K. Young, *Orde Rachelis*]. — Correspondence [Spenser's *Clarion*; a Shirley Codex; Maupassant et *Les dous amanz*; *King Lear*]. — Brief Mention [H. Howard; Rabelais].

id., no. 4 (April 1921). G. Frank, Critical notes on the *Palatine Passion*. — A. R. Hohlfeld, The poems in Carlyle's translation of *Wilh. Meister*. — O. F. Emerson, Two notes on *Sir Gawain and the green Knight*. — L. J. Davidson, Forerunners of Goldsmith's *The Citizen of the World*. — E. R. Goddard, Colour in Lamartine's *Jocelyn*. — A. Schaffer, The sources of Th. de Banville's *Gringoire*. — Reviews [G. Hall Gerould, Saints' Legends; K. Hayens, Th. Fontane; S. G. Petterson, two essays by J. J. Rousseau]. — Correspondence [A. Hill's Poem on Blank

verse; G. Herbert's *Church Porch*; Lydgate's *Danse macabre*; *Beowulf* 1600—1605]. — Brief Mention [Mod. Engl. Verb-adverb combination].

id., no. 5 (May 1921). F. E. Guyer, „C'est nous qui sommes les anciens". — J. Haraszti, En glanant chez La Fontaine. — W. C Curry, Two notes on Chaucer. — E. J. Morley, Joseph Warton's Criticism of Pope. — J. C. Jordan, Davenports' *The City Nightcap* and Greeve's *Philomela*. — Reviews [Lope de Vega, *Amar sin saber a quién*, ed. Buchanan and Franzen-Swedelius; A. Riddell, Flaubert and Maupassant; R. Withington, English Pageantry; H. E. Rollins, Old English ballads]. — Correspondence [Bibliogr. of the Engl. Lang.; Chaucer's *Faste by the Belle;* end of the Faerie Queene; date of *Tumble-Down Dick;* J. Trumbull and Th. Warton; Landor's *Gebir*]. — Brief Mention [A. Keiser, Christianity and the vocabulary of O. E. Poetry; F. L. Schoell, *Charlemagne;* Mary, Countess of Lovelace, Ralph, earl of Lovelace].

id., no 6 (June 1921). E. P. Kuhl, Shakspere's purpose in dropping sly. — E. C. Knowlton, Nature in earlier Italian. — G. I. Dale, The date of Antonio de Villegas' death. — A. Thaler, Thomas Goffe's Praeludium [v. *A careless Shepherdess*]. — P. F. Sherwin, Detached similes in Milton's epics. — M. E. Cobb, Pope's lines on Atticus. — J. de Perott, Welsh Bits in the Tudor and Stuart drama. — Reviews [L. M. Price, *Engl.-Germ. lit. Influences;* F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose;* A. Smith, *L'influence des Lakistes sur les Romantiques fr.;* W. Davids, *Verslag van een onderzoek betr. de betrekkingen tusschen de Nederl. en Spaansche letterk.;* W. C. Philipps, *Dickens, Reade, and Collins. Sensation novelists*]. — Correspondence [Shelley and Peacock; Rosencrantz and Guildenstern; Johnson's interest in Welsh; The authorized version's influence upon Milton's diction; *Comedy of Errors*]. — Brief Mention [Sir A. Quiller-Couch, *Art of reading;* Smith-Dampier, Danish ballads; Delbrück, *Grundlagen der nhd. Satzlehre;* F. G. Hubbard, The first quarto ed. of Shakespeare's *Hamlet*].

Revue du XVIe siècle, VII, no. 3—4 (1920). A. Lefranc, Les origines familiales de Rabelais. — L. Sainéan, L'histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais, VII. — P. Villey, Tableau chronologique des publications de Marot, II. — A. Eckhardt, Ronsard accusé de plagiat, L'invention de l'églogue. — Mélanges [H. Clouzot, Quelques techniques d'art industriel au XVIe siècle; J. Plattard, Pantagruel et le roman de Perceforest; id., La bibliothèque et la collection de tableaux d'un Chanoine de Poitiers en 1581]. — Comptes rendus [H. Denifle, Luther et le luthéranisme; P. Laumonier, Œuvres compl. de Ronsard; A. Eckhardt, Remy Belleau; H. Clouzot, Œuvres de Rabelais]. — Chroniques.

Studiën, XCV, Maart 1921, o. a. B. W. Speekman, Der deutsche Held (naar aanl. van 't boek van E. von Handel-Mazzetti). — J. C. J. Groot, George Eliot en haar romans.

id., XCV, Mei 1921, [Canisius-nummer]. o. a. Fr. B. Kruitwagen, O. F. M., De zalige Petrus Canisius en de mystiek van Johannes Tauler, O. P.

id., XCV, Juni 1921, o. a. J. van Ryckevorsel, Emile Baumann.

Spanien, Zeitschrift für Auslandskunde. Organ des Verbandes Deutschland—Spanien, hsgg. vom Ibero-Amerikanischen Institut Hamburg. Direktor: Prof. Dr. B. Schädel; Schriftleiter: Dr. F. Krüger. Soc. editora ibero-americana, Hamburg.

Dit tijdschrift, opgericht als voortzetting der *Mitteilungen aus Spanien*, stelt zich ten doel nauwere betrekkingen aan te knopen tussen Duitsland enerzijds en Spanje en de Spaans-sprekende landen anderzijds, en bevat natuurlik verschillende artikelen die buiten het bestek van *Neophilologus* vallen; ons verslag zal zich dan ook beperken tot die studies welke ook voor onze lezers van belang zijn.

I (1919), 1: E. Fischer, Rassenprobleme in Spanien. — C. F. Seybold, Die Araber in Spanien. — A. Hämel, Das älteste spanische Don-Juan-Drama [beknopt

onderzoek naar de bronnen en de schrijver van de *Burlador de Sevilla*]. — H. Heiss, Spanien in den *Episodios Nacionales* von Pérez Galdós [vol bewondering voor de Spaanse schrijver]. — Mitteilungen aus dem Wirtschaftsleben. — Mitteilungen aus dem kulturellen Leben — Neuerscheinungen.

id., I, 2: A. Schulten, Spanien im *Don Quijote* des Cervantes [met reisherinneringen]. — H. Kehrer, Ueber Francisco de Zurbarán. — R. Grossmann, Das Autonomieproblem in Spanien. — Mitteilungen. — Neuerscheinungen [vestigt bijv. de aandacht op de monumentale *Enciclopedia universal ilustrade europea-americana*].

id., I, 3: F. Grandmontagne, Spanier und Deutsche in Südamerika. — A. Reiff, Die Anfänge der Oper in Spanien, mit Textproben. — W. Mulertt, Der Amadisroman und seine zweite Heimat. — S. Gräfenberg, Juan Valera, Romanschriftsteller und Diplomat. — H. J. Ohrem, Joh. Fastenrath und seine Spanischen Freunde. — Mitteilungen [vermeldt o. a. de oprichting der *Sociedad de Menéndez y Pelayo*]. — Neuerscheinungen.

id., I, 4: A. L. Mayer, Der Bildhauer Francisco Giralte. — E. Schäfer, Fern. Cortes und die Eroberung von Mexiko. — F. Kuypers, Ein Ausflug nach Tanger. — Mitteilungen [bericht o. a. over de *Atlas lingüistic de Catalunya*]. — Neuerscheinungen.

id., II, 1/2: A. Castro, Der Fortschritt der Wissenschaft im heutigen Spanien [onpartijdige beschouwing; wijst o. a. op het belang der *Junta para ampliación de estudios*]. — M. Artigas, Ein unbekanntes spanisches Gedicht aus dem Mittelalter [het geldt de vondst van een gedicht van ruim 500 strofen in de „cuaderna via" van didakties-religieuse inhoud]. — G. Richert, Spanische Gemälde in deutschen Galerien. — Mitteilungen [o. a. Die neueste Spanische Rechtschreibung].

id., II, 3: A. Demiani, Erinnerungen an Mallorca. — S. Gräfenberg, B. Pérez Galdós. — M. de Montolin, Die Anfänge der Katalanischen Romantik (1823—1876). — Mitteilungen [o. a. over de *Biblioteca* en de *Sociedad Menéndez y Pelayo*]. — Neuerscheinungen

id., II, 4: A. Altschul, Lope de Vega, Proben aus seinen dramatischen Werken. — L. Pfandl, Pereda, der Meister des modernen Romans. — H. Groszmann, Spanische Gemälde in deutschen Galerien, 2. — Mitteilungen: Der höhere Schulunterricht in Spanien, insbesondere das Instituto-Escuela de segunda enseñanza in Madrid. — Neuerscheinungen. — Eingetroffene Schriften.

Atene e Roma, 1920, no. 10—12. R. Paribeni, Culti e religioni in Roma imperiale secondo recenti scoperte archeologiche. — A. Omodeo, Israele e le genti, I. — F. Neri, Lucrezio e la poesia di Ronsard. — A. Pushkin, Ad Ovidio (versione di G. Morici). — E. Bignone, Versioni da Eschilo. — A. G. Amatucci, *Virgilio e Montevergini*. — Recensioni di A. Beltrami, A. Gandiglio e L. Pareti.

id., 1921, no. 1—3. B. Motzo, La condanna di Cristo e la condanna del Cristianesimo. — P. E. Pavolini, Echi dell' Odissea nella poesia popolare greca? — B. Terracini, Questioni di metodo nella linguistica storica, I. — G. Mazzoni, Applicazioni marzialesche. — P. Fossataro, L'Ode III, 29 e le opinioni morale e religiose di Orazio. — M. Lenchantin De Gubernatis, Filologia e storia. — Recensioni di Pareti.

Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur, XV, 1. F. Holthausen, Nordfriesische Studien. — M. H. Jellinek, Zwei Dichter des *Reinaert?* [wenscht Arnout uit te schakelen]. — Ders., Zu Hartmanns Lyrik. — Ders., Zu den pseudo-reinmarischen Gedichten. — Ders., Zur as. Genesis. — G. Hübener, Flexionsschwund im ags. — E. Ochs, Die Heiligen und die Seligen. — A. Leitzmann, Die Freidankcitate im *Renner*. — Ders., Zu den mhd. Sprichwörtersammlungen. — O. Behaghel, Deutsch. — Ders., Weitere Miszellen. — J. Meier, Zur ältesten deutschen Gaunersprache. — Literatur. — Scherer-Preis [werd verleend aan Neumann, *Geschichte des neuhochdeutschen Reimes von Opitz bis Wieland*, Berlin 1920].

id., 2. V. Moser, Zur Geschichte der nhd. Schriftsprache in Bern. — K. Zwierzina, Steyrer Bruchstück von Notkers Psalmenübersetzung. — Th. v. Grienberger, AlthochdeutscheTexterklärungen. — J. Loewenthal, Religionswissenschaftliche Parerga zur germ. Altertumskunde. — A. Bach, Die Schärfung in der moselfr. Mundart. — R. Hünnerkopf, Die Rothersage in der Thidrekssaga. — F. Holthausen, Etymologien. — K. Hentrich, Zum Vernerschen Gesetz. — E. Kieckers, Altengl. Miszellen. — Literatur.

id., 3. W. Steller, Der Leich Walthers von der Vogelweide und sein Verhältnis zum religiösen Leich. — Th. Grienberger, Althochdeutsche Text-erklärungen. — F. Panzer, Eln rumänisches Siegfriedmärchen. — K. Zwierzina, Ampezzaner Bruchstück von Wolframs Willehalm. — E. Schwentner, Zur Wortsippe *dunkel*. — C. H. Diebel, Ein eigentümliches Ordnungsprincip bei Herbort von Fritslar. — H. Naumann, Der grosze Eber. — Literatur.

Euphorion, XXIII, 1. W. Diehl, Frischlin und Schönwaldt. — E. Batzer, Reiner von Sittewald. — F. J. Schneider, Zu Hippels *Lebensläufen*, I. — W. A. Berendsohn, Lichtenberg und der junge Goethe, I. — E. Krüger, Eine Kritik über Schillers *Geschichte des Dreiszigjährigen Krieges* [1796]. — W. Oehl, Freiligrath [*Gedicht zum besten des Kölner Dombaus*]. — F. Stamm, Heines *Neue Gedichte*. — L. Spitzer, Zu Morgensterns Gedichten. — A. Laudien, Ein Schlüssel zu Manns *Buddenbrooks*. — Miszellen [o. a. R. Kohl over Schillers Euripides-vertaling. — G. M. Wahl over Goethe's Hexeneinmaleins. — P. A. Merbach over Heinrich von Kleist. — H. Schulhof over Eichendorff]. — Rezensionen und Referate [o. a. R. Fischer, *Quellen zu König Lear*; G. A. Bieber, *Der Melancholikertypus Shakespeares und sein Ursprung*; A. Dürrwächter, *Ein Beitrag zur Geschichte des Jesuitendramas in Deutschland*; W. Liepe, *Das Religionsproblem im Drama von Lessing bis zur Romantik*; Fr. Thieß, *Die Stellung der Schwaben zu Goethe*; H. Behme, *Heinrich von Kleist und Wieland*; A. Sauer en anderen: *Grillparzers Tagebücher*; W. Dibelius, *Dickens*; J. Weigle, *Geibels Jugendlyrik*; R. Thomas, *Geibel und die Antike*; R. Gensel, *Gutzkows Ritter vom Geiste*]. — Nachrichten.

id., 2. G. Sommerfeldt, Zum Schneeberger Mönchspasquill [1522]. — I. Wunderlich, Zu Wieland. — E. Stollreither, Zu Wielands *Merkur*. — F. J. Schneider, Zu Hippels *Lebensläufen*, II. — W. A. Berendsohn, Lichtenberg und der junge Goethe, II. — S. Reiter, Fr. Aug. Wolf und Friedr. Schlegel. — O. Kahne, Kleists *Verlobung in St. Domingo*. — P. J. Arnold, Tiecks Novellenbegriff. — M. Enzinger, Grillparzers Gedichte und das bayrische Erbe. — Miszellen [o. a. H. H. Borcherdt over Grimmelshausen; R. Ballof over Lenz; A. Fuckel over Kleists *Marquise von O.*; C. Behrens over Otto Ludwig; W. Herrmann over Theod. Storm]. — Rezensionen und Referate [o. a. A. Bechtold, *Grimmelshausen und seine Zeit*; P. Zincke, *Georg Forster*; A. H. Kämpfer, R. Schwemann, F. Lienhard, K. Ziegler en A. Trendelenburg, nieuwe boeken over Goethe's *Faust*; R. Rohde, *Entstehung, Ideengehalt und Form von Jean Paul's Titan*; M. Bohl, *Die Erzählungen der Mary Shelley*; O. Bethke, *Jul. Mosens Ritter Wahn*; E. Hes, *Charlotte Birch-Pfeiffer als Dramatikerin*; F. Kobes, M. Brüll en W. Reitz, nieuwe boeken over Theodor Storm; Ph. Witkop en E. Korrodi, nieuwe boeken over Gottfried Keller]. — Nachricht.

Leuvensche Bijdragen, XII, no. 2. o. a. Boekennieuws [J. W. Muller en L. Scharpé, *Spelen van Cornelis Everaert*; L. Goemans et A. Grégoire, *Petit traité de prononciation française*; F. Tiemeyer, *Klankleer der gedichten van Willem van Hildegaersbergh*]. — Kroniek [o. a. over een *phonetisch instituut te Londen*; over de *University library for Central Europe*; over het *Archiv für experimentelle und klinische Phonetik*. — Bericht [over de nieuwe redaktie].

Nachrichten v. d. Gesellsch. der Wissens. zu Göttingen. Phil.-hist. Kl. 1919, no. 3. o. a. E. Hermann, Eine Charakteristik des lateinischen Lautsystems. — H. Oldenberg, Bemerkungen zur *Bhagavadgītā*. — F. Bechtel, Zur Kenntnis der griechischen Dialekte.

id. 1920, no. 1. o. a. M. Pohlenz, Thukydidesstudien. — R. Reitzenstein, Das erste Prooemium des Lukrez.

id. 1920, no. 2. o. a. M. Pohlenz, Die Anfänge der griechischen Poetik.

id. 1920, no. 3. o. a. F. Bechtel, Zur Kenntnis der griechischen Dialekte. — F. Liebermann, Ort und Zeit der Beowulfdichtung. — E. Schröder, Zur Überlieferung und Textkritik der *Kudrun* [Slot].

Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften, 1920, XXIV—LIII. o. a. Schuchardt, Sprachursprung. — Roethe, Die Entstehung des *Urfaust*.

Die neueren Sprachen, XXVIII, no. 9/10 (März 1921). E. Wechsler, Der Neuphilologe und die jüngste Literatur. — V. Klemperer, Gang und Wesen der frz. Liter. — W. F. Schirmer, Strömungen in der neuesten engl. Lit. — Vermischtes. — Anzeiger [o. a. K. Sneyders de Vogel, Synt. hist. du franç.].

id., XXIX, no. 1/2 (Mai 1921). E. Seifert, H. Morf †. — E. Lerch, Die „halbe" Negation. — Vermischtes [H. G. Wells; „Mr. Britling"; *Aler* und *Andare; La Nouv. Rev. franç.;* Jules Romains et Charles Vildrac.] — Anzeiger [o. a. H. Bordeaux, *Jules Lemaître.]*

Zeitschr. für frz. u. engl. Unterricht, XX (1921), no. 1. o. a. H. Stiefel, Zur Reform des neusprl. Unterrichts an den Universitäten. — H. Engel, Taines Urteil über Tennyson. — K. Arns, Über die Kunst des Übersetzens englischer Verse.

Museum, XXVIII, no. 7 (April, 1921). o. a. Benjamin Constant, Adolphe, ed. G. Rudler.

id., no. 8 (Mei 1921). o. a. Sir J. G. Frazer, Folk-lore in the Old Testament. — Chr. Sarauw, Goethes Augen. — K. J. Riemens, Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande, I.

id., no. 9 (Juni 1921) o. a. A. Långfors, L'Histoire de Fauvain. — K. J. Riemens, Esquisse historique (*slot*).

id., no. 10 (Juli 1921). G. Panconcelli-Calzia, Experimentelle Phonetik. — A. Heusler, Deutscher und antiker Vers, der falsche Spondeus und angrenzende Fragen. — Catalogus der Fransche Taal- en Letterkunde in de Koninklijke Bibl. — Annales de la société Jean-Jacques Rousseau, XII, 1918-1919.

Public. of the Mod. Lang. Assoc. of America, XXXVI, no. 1 (March 1921). C. A. Moore, The conclusion of *Paradise Lost*. — A. Taylor, „The devil and the advocate". — W. Graham, The politics of greater romantic poets. — S. Moore, Grammatical and natural gender in middle English. — M. Hale Schackford, *The Eve of St. Agnes* and *The Mysteries of Udolpho*.

id., XXXVI, no. 2 (Juni 1921). T. Atkinson Jenkins, Why did Ganelon hate Roland? — A. H. Krappe, The dreams of Charlemagne in the *Chanson de Roland*. — K. Campbell, Contemporary opinion of Poe. — S. J. Rypins, A contribution to the study of the *Beowulf* Codex. — F. Tupper, Chaucer's Tale of Ireland. — L. A. Hibbard, Athelston; a Westminster Legend. — H. Glicksman, The stage history of Colley Cibber's *The careless Husband*. — J. H. Hanford, The chronology of Milton's private studies.

Revue de Litt. comparée, I (1921), no. 2. P. de Nolhac, Un poète rhénan ami de la Pléiade: Paul Melissus. — P. van Tieghem, La notion de vraie poésie dans le Préromantisme européen. — H. Girard, Le cosmopolitisme d'un dilettante: Emile Deschamps et les littératures étrangères. — G. le Gentil, Molière et le *Fidalgo Aprendiz*. — Notes et Documents [Une *Physiognomomie* de Ch. Nodier; A. de Vigny;

Mérimée; une gazette de Hollande [C. Pitollet zoekt een in Holland in 't Fransch geredigeerde krant voor Spaansche en Portugeesche Joden van ± 1745)]. — Chronique. — Bibliographie. — Comptes rendus [J.-M. Carré, *Goethe en Angleterre*; *Bibliographie de Goethe en Angl.*; F. Picco, *M. Bandello, évêque d'Agen*; M.-B. Finch & E. Allison Peers, *The origins of French romanticism.* — Bibliographie.]

id., no. 3 (juillet-sept. 1921). H. Hauvette, Une variante française de la légende de Romeo et Juliette. — Th. Labande-Jeanroy, Giulio Perticari et Raynouard: Une „apologie" de Dante fondée sur un paradoxe linguistique. — A. Counson, Le réveil de Dante. — R. Michaud, Un intermédiaire français entre Swedenborg et Emerson: Egger et le *Vrai Messie*. — E. Legouis, *L'Epithalame* d'Edmund Spenser, trad. en vers, avec introd. et notes. — Notes et documents [Nodier; „romantique"; Gourbillon, traducteur de Dante; Pfeffel; *Goethe en Angleterre*]. — Chronique. — Bibliographie. — Comptes rendus [Asin Palacios, *Los precedentes musulomanes del Pari de Pascal;* M. L. Herking, *Ch.-V. de Bonstetten;* M. A. Smith, *L'influence des Lakistes sur les Romantiques français;* ouvrages divers].

Revue d'hist. litt., XXVIII (1921), no. 1. A. Chuquet, Mots historiques. — F. Vézinet, Un vers de Vigny et un problème de géographie biblique [*Moïse*, vs. 14]. — P. Jourda, Un disciple de Marot: Victor Brodeau. — P. Bonnefon, Scribe sous la Monarchie de Juillet. — Mélanges [*Mariage de Figaro;* Langue de Voltaire dans sa Corresp.]. — Comptes rendus [G. Lanson, *Esquisse d'une hist. de la trag. fr.;* Chénier, *Œuvres*, ed. P. Dimoff; P. Arbelet, *Jeunesse de Stendhal*]. — Périodiques. — Livres nouveaux. — Chronique.

Modern Philology, XVIII, no. 12 (April 1921). [Gen. Sect., p. III]. J. S. P. Tatlock, The Epilog of Chaucer's *Troilus*. — A. C. L. Brown, The Grail and the English *Sir Perceval*. — J. D. Rea, A note on *Romeo and Juliet* II, I, 1—2.

Boletín de la Real Academia Española, VIII, cuad. 36—37 (febr.-abril 1921). N. Alonso Cortés, El teatro en Valladolid (continuación). — M. Gaspar Remiro, Los manuscritos rabínicos de ia Biblioteca Nacional (continuación). — F. Rodríguez Marín, Nuevos datos para las biografías de algunos escritores españoles de los siglos XVI y XVII (continuación). — J. Alenda, Catálogo de autos sacramentales, historiales y alegóricos. — D. Granada, Terminología hípica española e hispanoamericana. — Amunátegui, En la puerta de la Iglesia (continuará). — E. Cotarela, Semántica española: *calés, calesa, calesin; chaperón, chapirón, capirote; champión, chantillón; uno piensa el bayo y otro el que le ensilla.* — Notas bibliográficas (o.a. R. del Arco, *Misterios, autos y otras fiestas en la Catedral de Huesca;* M. Artigas, *Un nuevo poema por la cuaderna via;* P. Miguélez, *Un auto sacramental inédito.*) — Acuerdos y noticias. — Biblografía.

MEDEDELING.

Le 21 février on a célébré à Paris le centenaire de l'Ecole des Chartes, l'établissement qui en formant les archivistes paléographes a dignement continué l'œuvre des Bénédictins de Saint-Maur. On y enseigne la paléographie, la diplomatique, les sources de l'histoire de France, l'archéologie du moyen âge, la philologie romane, l'histoire du droit civil et canonique, le service des bibliothèques et le service des archives. L'Ecole des Chartes a donné à la France d'éminents savants, philologues, historiens, archivistes, professeurs; citons seulement Jules Quicherat, un des fondateurs de l'archéologie française, Léopold Delisle, qui, le premier, catalogua les actes des rois de France, Léon Gautier, Gaston Paris, Paul Meyer, Morel-Fatio. C'est une institution qui fait honneur à la France et à la science française.


Princeton University Library
32101 076200664